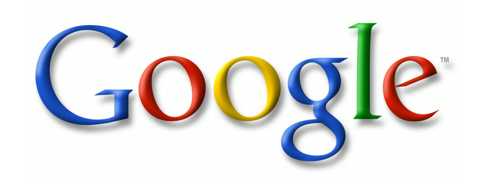
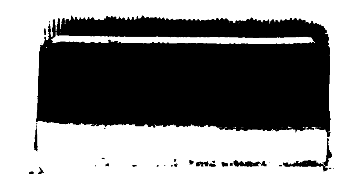
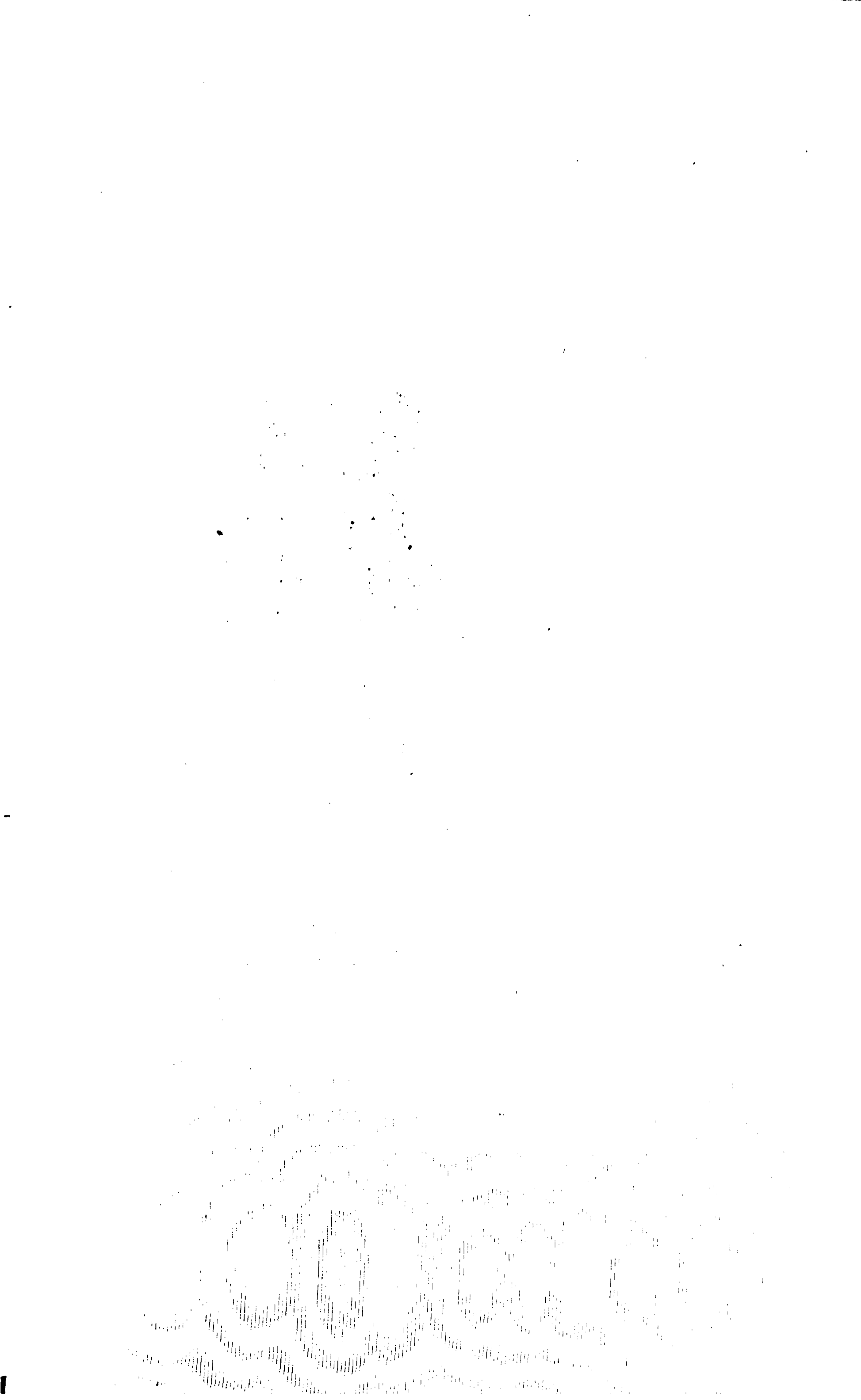



C-NRLF
B 86 540





BIBLIOTHÈQUE

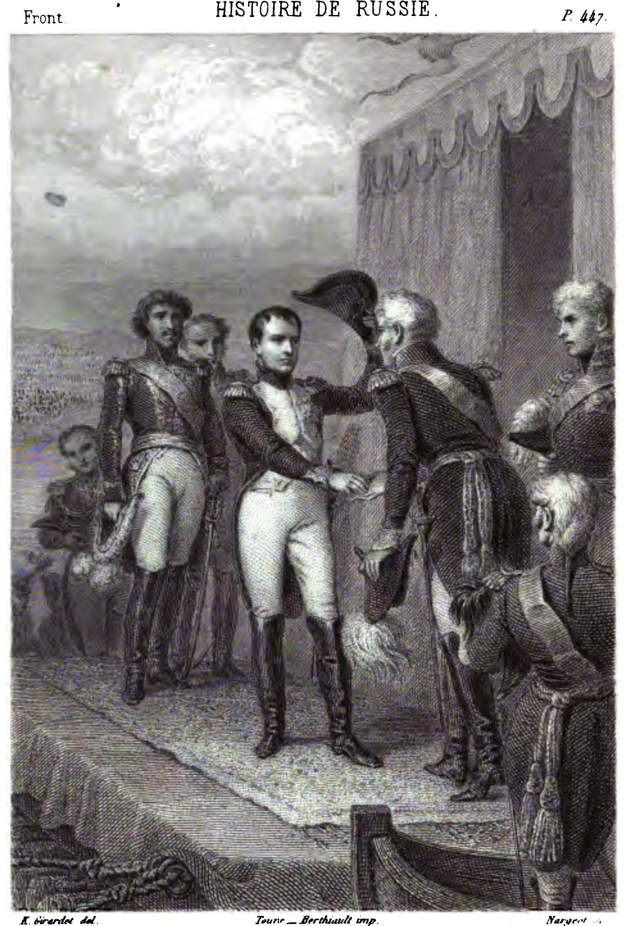
DE LA

JEUNESSE CHRÉTIENNE

APPROUVÉE

PAR S. EM. LE CARDINAL ARCHEVÊQUE DE TOURS





K. Girardet del. Tourne — Berthiault imp. Nargeot sc.

Le mémorable traité de Tilsitt fut signé par Alexandre et Napoléon à la suite d'une entrevue sur un radeau construit au milieu du Niémen.

HISTOIRE

DE RUSSIE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS
JUSQU'A NOS JOURS

PAR CH. BARTHÉLEMY (DE PARIS)

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE PICARDIE
CORRESPONDANT DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
POUR LES TRAVAUX HISTORIQUES.



TOURS

Ad MAME ET Cie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

M DCCC LVI

AVANT-PROPOS

L'histoire de Russie est peu ou mal connue en France, malgré le grand nombre d'ouvrages qui lui ont été consacrés dans le dernier siècle et au commencement de celui-ci. Ces travaux, très-volumineux pour la plupart, rebutent la majorité des lecteurs, et, d'un autre côté, la partialité ou l'esprit de passion qui y domine en écarte les esprits sensés, qui ne demandent à l'historien qu'un récit exact, dégagé de tout point de vue systématique.

En présence des événements contemporains, qui rallient contre la Russie trois grandes puissances, nous avons cru qu'il était temps d'écrire et de publier sur ce vaste empire un livre concis et pourtant complet et intéressant, qui dît bien et impartialement la vérité sur cette redoutable nation.

Dans ce simple volume, nous ne craignons pas de l'affirmer, on trouvera autant et même plus de faits utiles, importants, décisifs surtout, que, — par exemple, — dans les nombreux tomes de Lévêque

ou de Karamsin sur le même sujet (1). La lecture de l'*Histoire de Russie* par un des deux auteurs que nous venons de citer, ne laisse finalement que de la fatigue dans l'esprit et de la confusion dans les idées, à cause des trop grands développements nécessités par le récit des batailles gagnées ou perdues, des villes prises ou conquises par des peuples ennemis. L'histoire d'un pays ne consiste pas uniquement dans ces faits, dont l'intérêt, tout du moment, ne touche plus après un siècle, et même avant un terme moins long.

L'histoire est le récit des faits, et non l'exposé d'un système quelconque. Retranchez de tel ouvrage, si étendu qu'il soit, tout ce qui est hors-d'œuvre, à peine en restera-t-il un volume qui contienne vraiment les annales du peuple qu'on veut connaître. Nous avons cherché à être anecdotique, dans le sens sérieux et dans la véritable acception du mot, en conservant cette couleur locale si précieuse dans le récit historique. Nous avons avant tout essayé d'être impartial : nous disons *essayé*, car ce n'est pas chose facile pour qui veut écrire l'histoire de Russie. Ce n'est pas contre l'enthousiasme et la sympathie trop grande que nous inspirait ce peuple que nous avons dû nous tenir en garde; c'est contre l'indignation, l'horreur qu'excitaient presque à chaque page les crimes qui souillent les annales de la

(1) Parmi les nombreux documents que nous avons consultés pour écrire cette *Histoire de Russie*, nous citerons surtout les chroniques nationales, Leclerc, Lévêque, Potocki, Matthieu Gutheric, Karamsin, Lesur, Breton, Jos, de Hammer, de Ségur, etc., sans compter une foule de mémoires particuliers; et, pour les anecdotes modernes, Dupré de Sainte-Maure et M. de Custine.

Russie depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, sans qu'on rencontre la moindre oasis qui console au milieu de ces ruines lamentables. Et cependant notre impartialité n'a pas été une froide et cruelle indifférence pour ce peuple sans passé, sans présent, et dont l'avenir est encore dans l'ombre : nous avons dû le plaindre et faire taire notre indignation.

La Russie n'a jamais connu la vérité catholique, source pure des principes moraux et politiques qui régissent le reste de l'Europe. Les faits répandus dans ce livre prouvent surabondamment ce que nous avançons. Pour ne pas entraver la marche du récit en nous livrant à ce qu'on est convenu d'appeler la *philosophie de l'histoire*, qui n'est trop souvent, hélas ! que la *philosophie du roman*, comme dit Lingard, nous avons réservé pour la fin du dernier chapitre de cet ouvrage les considérations générales qui résultent de la lecture des annales de la Russie.

La Russie avant Pierre le Grand est peu connue : on croit communément que ce pays est sorti tout d'un coup de l'obscurité grâce aux efforts de cet empereur, et que jusqu'à lui la Russie ne comptait pas au nombre des nations. Notre travail prend les Slaves-Russes à leur origine, et conduit leur histoire jusqu'à la mort de Nicolas, en 1855.

Nous voulions d'abord nous arrêter après Catherine II, parce que les faits qui suivent cette époque sont ensevelis pour la plupart dans les ténèbres ou dans le doute ; mais les rapports de Paul Ier et surtout d'Alexandre avec la France nous ont engagé à

poursuivre notre livre jusqu'à la mort de ce dernier empereur. Cette histoire de Russie devait donc finir à l'avénement de Nicolas; ce prince était trop notre contemporain pour qu'on pût avoir la prétention de juger tous ses actes. Mais sa mort, arrivée au moment où ce livre allait être mis sous presse, nous a décidé à tracer sa biographie en quelques pages rapides, et toutefois suffisantes pour faire apprécier son caractère.

Parmi les faits vraiment neufs de cette histoire, où tout est à peu près inconnu de la plupart des lecteurs, nous appellerons l'attention sur les points suivants : — les projets de la Russie sur Constantinople, dont elle a, dès ses premiers jours, rêvé la conquête; — le système d'apanages, qui, jusqu'à Wladimir Ier et Yaroslaf, son fils, produisit tant de querelles sanglantes dans l'État; — les mœurs, usages et coutumes des Russes aux diverses époques de leur histoire; — les biographies d'Ivan et de Pierre le Grand (l'original et la copie); — au XVIIIe siècle, sous Catherine II, l'exposé des causes véritables du partage de la Pologne; — enfin la politique d'Alexandre à l'égard de la France, dans les premières années de ce siècle.

CHARLES BARTHÉLEMY (de Paris).

HISTOIRE DE RUSSIE

PREMIÈRE PARTIE

DEPUIS LES ORIGINES DE LA RUSSIE JUSQU'A SON ENTIÈRE CONVERSION AU CHRISTIANISME

(Du ve siècle de l'ère chrétienne à 1015)

CHAPITRE I

Origines. — Fondation de Kief et de Novgorod. — Mœurs et coutumes des Slaves-Russes.

(Du ve siècle de l'ère chrétienne au ixe)

Cette vaste partie de l'Europe et de l'Asie connue aujourd'hui sous le nom de Russie fut habitée de toute antiquité dans ses parties tempérées; mais ses peuples, encore sauvages, plongés dans les ténèbres d'une profonde ignorance, ne signalèrent leur existence par aucun monument auquel on puisse vraiment donner la valeur de l'histoire proprement dite.

Ce n'est que dans les narrations des Grecs et des Romains que se sont conservées les notions anciennes sur l'origine de la Russie : encore ces notions sont-elles enveloppées dans des fables nombreuses, du milieu desquelles il faut les tirer, non sans peine.

Environ douze cents ans avant l'ère chrétienne, les Grecs avaient découvert l'entrée de la mer Noire par l'Hellespont et le Bosphore de Thrace, si l'on ajoute foi au célèbre voyage des Argonautes, chanté, dit-on, par

Orphée lui-même, l'un des héros de cette expédition. Dans ce poëme curieux, fondé au moins sur d'anciennes traditions, on trouve déjà les noms du Caucase, si connu par ce que la fable rapporte du supplice de Prométhée; du Phase (aujourd'hui *Rion*), des Palus-Méotides (ou mer d'Azof), du Bosphore, des Caspiens, Taures et Cimmériens, qui habitaient la Russie méridionale. Homère parle des Cimmériens en ces termes : « Il existe un peuple de Cimmériens et une ville nommée Cimmérion, couverte d'éternels nuages et de brouillards épais. Jamais le soleil n'éclaire cette triste contrée, où règne sans cesse une nuit profonde.»

Toutes fausses qu'étaient les idées des contemporains d'Homère relativement à la partie sud-est de l'Europe, elles n'en donnèrent pas moins lieu à la fable des ténèbres cimmériennes, passées en proverbe; et c'est de là que la mer Noire (le Pont-Euxin) a tiré son nom. La poétique imagination des Grecs créa les Hyperboréens, hommes parfaitement vertueux, qui habitaient, suivant la tradition, bien avant au nord du Pont-Euxin et au delà des monts Riphées. Ils jouissaient d'un doux repos dans des contrées paisibles, où passions et tempêtes étaient inconnues; ils se nourrissaient de la rosée et du suc des fleurs; et lorsque, après avoir joui pendant plusieurs siècles de cette existence fortunée, ils étaient rassasiés de plaisirs, ils la terminaient en se précipitant dans les flots de la mer.

Ces riantes inventions firent place enfin à des notions vraiment historiques. Cinq siècles avant l'ère chrétienne, les Grecs commencèrent à envoyer des colonies sur les côtes de la mer Noire.

Sans nous arrêter ici, ce qui nous mènerait trop loin et aurait en somme un médiocre intérêt, à parler des divers peuples qui se partageaient dans les temps antiques le sol de la Russie, tels que les Scythes, les Gètes, les Sarmates, les Alains, les Goths, les Vénèdes, les Huns, les Antes, les Bulgares et autres, venons à l'origine des Slaves, aïeux des Russes.

Les Slaves, dont le nom signifie « les hommes, les fils de la gloire, » occupaient au VIe siècle de l'ère chrétienne une grande partie de l'Europe, depuis la mer Baltique et les rives de l'Elbe jusqu'à la Theiss et la mer Noire. Déjà sous le nom (altéré par les historiens) de Sclavons ou Esclavons, les Slaves avaient commencé à se révéler en Europe dès le IVe siècle; mais dès lors ce n'était pas un peuple nouveau, et plusieurs branches de cette nation étaient connues depuis longtemps des Grecs et des Romains sous des noms différents. Tout porte à croire que les divers peuples que nous n'avons fait que nommer, — les Scythes, les Gètes et autres, — appartenaient à la grande famille des Slaves.

Quoi qu'il en soit, il est certain que les Slaves portent ce nom depuis un grand nombre de siècles. Ils sont sortis de l'Orient, comme tous les autres peuples, et les Orientaux rendent témoignage de leur antiquité. Ils la font remonter, aussi bien que celle des Russes, jusqu'à Japhet, troisième fils de Noé.

Il est probable que les Slaves, en sortant de l'Orient, se répandirent d'abord dans plusieurs contrées de la Russie: ainsi la principale de leurs habitations actuelles fut aussi leur première habitation en Europe. Peut-être, comme tant d'autres peuples sortis des régions orientales, commencèrent-ils à se répandre sur les bords de la mer Caspienne et des Palus-Méotides.

On ne saurait revêtir ces conjectures, et bien d'autres sur les établissements des Slaves, de preuves suffisantes. Mais quelles que soient les contrées où ils se sont répandus anciennement, il paraît certain qu'ils restèrent en grand nombre dans la Russie, confondus par les anciens avec d'autres peuples sous le nom de Scythes, ou plutôt inconnus en effet, parce qu'on n'étendait pas encore si loin les bornes de la terre habitable.

Inquiétés, resserrés, chassés par les Ongres, nation de la race des Huns, sortie de la Sibérie, les Slaves se ré-

pandirent au couchant et au midi et infestèrent l'empire romain : d'autres suivirent les bords de la mer Baltique. La postérité de ces divers émigrants occupe aujourd'hui la Bohême, la Bulgarie, la Servie, la Dalmatie, une partie de la Hongri , et est répandue en Allemagne dans la Poméranie, la Silésie et d'autres contrées.

Cependant tous les Slaves n'étaient pas sortis de la Russie et de la Pologne, ou, pour parler comme les anciens, de la Scythie. Ils y formaient encore une innombrable population, divisée en plusieurs tribus et distinguée par des noms différents. Ils se nommaient Voliniens dans la Volinie, Lecks sur les bords de la Vistule, Polyanes sur ceux du Dniéper, Polotchanes sur les rives de la Polata, qui tombait dans la Dvina, Dregvitches entre la Dvina et le Pripet. Ceux qui vivaient dans les forêts étaient appelés Drevliers; près du lac Ilmen ils conservaient le nom de Slaves, et prenaient celui de Sévériens le long de la Desna et de la Soula.

Les Slaves de Russie jouissaient d'une grande puissance et imposaient tribut aux nations de langue et d'origine différentes qui habitaient depuis la Lithuanie jusqu'aux montagnes qui bordent la Sibérie et depuis le Biélo-Ozero et le lac de Rostof jusqu'à la mer Blanche. Mais, longtemps libres et dominateurs, ils devinrent tributaires à leur tour : pour secouer le joug de leurs ennemis, ils furent obligés de se donner des souverains, et c'est à cette époque que commence l'histoire de Russie.

Les annales suivies de cet empire ne remontent qu'au IXe siècle; mais une tradition consignée dans les plus anciennes chroniques, place dans le Ve la fondation de Kief et celle de Novgorod.

« Il y avait parmi les Polaniens, dit Nestor, trois frères : Kii, Chtchek et Koriff, avec leur sœur Libédie. Ces trois frères demeuraient sur trois montagnes, dont l'une s'appelait Chtchékovitsa, l'autre Khorivitsa, du nom des deux plus jeunes; quant à l'aîné, il habitait là où est mainte-

nant (1) la levée de Zboritchef. C'étaient des hommes instruits et prudents, qui déployaient leur adresse à la chasse, dans les forêts épaisses qui bordaient alors les rives du Dniéper, où ils fondèrent une ville qu'ils appelèrent Kief, c'est-à-dire ville de Kii. Plusieurs personnes prétendent que Kii était batelier, parce qu'autrefois il y avait dans cet endroit un bac nommé Kief; mais il en est d'autres qui assurent que Kii commandait dans sa tribu, et qu'il alla même à Constantinople, où il fut reçu avec beaucoup de distinction par l'empereur grec. A son retour, ayant parcouru les bords du Danube, il en fut si charmé, qu'il y bâtit une ville, où il avait l'intention de se fixer avec sa famille; mais les habitants du pays ne lui ayant pas permis de rester dans ce lieu, qui conserve jusqu'à présent le nom de Ruines de Kievets, il retourna dans sa ville de Kief, sur le Dniéper, où il mourut, ainsi que ses deux frères et sa sœur. »

Les successeurs de Kii sont inconnus, et l'on ignore si son trône fut occupé par sa postérité. Il n'est même plus fait mention du peuple qu'il avait gouverné, jusqu'à l'année 851, à laquelle les historiens de Byzance rapportent une incursion des Russes sur Constantinople, incursion qu'on doit attribuer aux habitants de Kief.

L'histoire de Novgorod jusqu'au IXe siècle n'est pas moins inconnue que celle de Kief. Il paraît qu'elle fut toujours commerçante : par sa situation, elle pouvait entretenir un commerce facile avec les peuples qui habitaient les deux bords de la Baltique. L'empereur Constantin Porphyrogénète parle du commerce qu'elle faisait de son temps avec Constantinople. Il n'en marque pas l'origine, mais on peut la faire remonter assez haut. Les articles de ce commerce étaient sans doute dès lors ce qu'ils furent depuis : des esclaves, des fourrures, du poisson salé et d'autres comestibles, du miel, de la cire,

(1) Nestor vivait au XIe siècle.

et peut-être même du sel. On recevait en échange du vin, des draps et des étoffes.

Longtemps les Slaves de Novgorod se gouvernèrent par eux-mêmes, recevant les tributs des nations dont ils étaient entourés. Ils étaient si redoutables à leurs voisins, qu'on disait communément : « Qui oserait s'attaquer à Dieu et à Novgorod la grande? » Ils se lassèrent pourtant de la liberté dont ils jouissaient, et devinrent tributaires de leurs voisins, auxquels ils allèrent enfin demander des rois.

Mais avant de raconter ces révolutions et les origines de la souveraineté en Russie, nous avons cru devoir d'abord donner une idée de l'ancien caractère du peuple slave en général. Ces détails, puisés dans les historiens byzantins contemporains, ainsi que dans les chroniqueurs nationaux, entre autres dans Nestor, rendront cette histoire plus claire, et partant plus intéressante.

Tous les anciens historiens s'accordent à nous représenter les Slaves primitifs comme des hommes forts, robustes et infatigables, habitués à braver les injures de l'air, le climat rigoureux des pays septentrionaux, et à supporter avec courage les plus grandes privations : les aliments les plus grossiers, et presque toujours crus, leur servaient de nourriture. Ils étonnaient les Grecs par leur agilité à gravir les rochers escarpés ou à descendre dans les précipices, et les surprenaient par la hardiesse avec laquelle ils se jetaient dans des marais dangereux et dans les rivières les plus profondes. Persuadés sans doute que la plus grande beauté de l'homme consiste dans la force du corps, la vigueur et la légèreté des mouvements, les Slaves s'occupaient fort peu d'ornements extérieurs : on les voyait paraître dans de nombreuses assemblées, couverts de boue et de poussière, avec des vêtements dans le plus mauvais état. Tout en blâmant cette malpropreté, les Grecs font l'éloge des proportions et de la beauté de leur taille, ainsi que de l'expression agréable de leur

physionomie guerrière. Brûlés par l'ardeur du soleil, ils paraissaient basanés; cependant ils étaient tous blonds, sans exception, comme tous les peuples d'origine européenne.

Ce portrait des Slaves est tracé sur le témoignage de Procope de Césarée et de l'empereur Maurice, qui les connaissaient dans le VIe siècle.

Les Slaves évitèrent longtemps les batailles générales en rase campagne, et ils redoutaient les forteresses; mais, dans la suite, s'étant aperçus que par une attaque rapide et hardie ils pouvaient rompre les files des légions romaines et les mettre en désordre, ils ne refusaient jamais le combat, et ils apprirent bientôt à s'emparer des places fortifiées. Les historiens byzantins ne parlent d'aucun capitaine général qui ait commandé les Slaves; ils n'avaient que des chefs de corps particuliers; ils ne combattaient jamais en lignes ni en rangs serrés, mais ils se précipitaient en tumulte et sans ordre, toujours à pied, n'ayant pour guide que les inspirations de leur courage et de leur audace personnelle, et ne s'astreignant, ni à un commandement général ni aux combinaisons militaires de leurs chefs. Ils ignoraient cette prudente circonspection qui sait prévoir le danger et ménager les hommes, et se jetaient avec ardeur au milieu des ennemis. A une valeur à toute épreuve les Slaves joignaient un art tout particulier de se battre dans les défilés, de se cacher dans l'herbe, de surprendre leurs ennemis, de les étonner par la vélocité de leurs attaques, et de les faire prisonniers avec une telle adresse, que dans une affaire importante Bélisaire choisit dans son armée un Slave, auquel il ordonna de saisir un Goth qu'il lui désigna, et de le lui amener en vie. Ils connaissaient encore la manière de se cacher fort longtemps dans les rivières, et d'y respirer librement à l'aide de roseaux creux, dont un des bouts sortait de l'eau.

Les anciennes armes des Slaves consistaient en sabres,

javelots, flèches empoisonnées, et en grands boucliers fort lourds.

« La valeur, cette brillante qualité des peuples, peut-elle, chez des hommes à demi barbares, reposer sur l'honneur, noble mobile de l'homme civilisé? s'est demandé l'historien russe Karamsin. Tranchons le mot, ajoute-t-il aussitôt, et disons hardiment qu'elle fut un crime et le fléau du monde, avant de devenir cette vertu si nécessaire à la prospérité des empires; que, née de la rapacité, elle fut nourrie par les suggestions de l'intérêt personnel. »

Encouragés par le succès de leurs armes, les Slaves durent sans doute bientôt sentir éclore en eux le germe de l'esprit national, source des grandes nations; et cette fierté généreuse est attestée par la réponse de Lauritas à l'ambassadeur de Baïan, kan des Avars : « Qui peut nous ravir notre liberté? Nous sommes habitués à conquérir des pays, et non pas à céder le nôtre à nos ennemis. Telle sera notre manière de penser, tant qu'il y aura sur la terre des épées et des braves. »

Mais quel motif put d'abord les armer contre les Romains? Ce n'était pas l'amour de la gloire, mais l'appât du butin qui avait enrichi les Goths, les Huns et divers autres peuples. C'était également pour les dépouilles des peuples vaincus que les Slaves sacrifiaient leur vie, et ils ne le cédaient en avidité à aucune autre nation barbare. Poursuivis parfois par les légions les plus formidables de l'empire, et perdant l'espoir de sauver leur riche butin, ils le jetaient dans les flammes, et ne laissaient à leurs ennemis que des monceaux de cendres. C'est ainsi que les Slaves dévastaient l'empire, et prodiguaient leur sang pour acquérir des richesses qui leur étaient entièrement inutiles; car, au lieu d'en tirer profit, ils les enfouissaient ordinairement dans la terre.

Ces hommes si cruels dans les combats, et dont la férocité laissa aux Grecs d'horribles souvenirs, reprenaient,

en rentrant dans leurs foyers, leur bonté et leur franchise naturelles. Les historiens contemporains, même leurs ennemis, disent, qu'étrangers au mensonge et à la méchanceté, ils conservaient dans leurs mœurs l'innocence du premier âge, inconnue aux Grecs; qu'ils traitaient leurs prisonniers avec bonté, fixant toujours un terme à leur captivité, et laissant à leur choix, de se racheter et de retourner dans leur patrie, ou bien de vivre avec eux en amis, avec tous les avantages de la liberté.

Tous les historiens s'accordent à faire aussi l'éloge de l'hospitalité des Slaves. Tout voyageur était pour eux un être sacré : on l'accueillait avec joie, on le traitait avec bienveillance, on le reconduisait en lui souhaitant toutes sortes de prospérités, et on ne le quittait qu'après l'avoir confié aux soins d'un autre Slave. Le maître de la maison répondait au peuple de l'inviolabilité de l'étranger; et celui qui ne savait pas garantir son hôte d'un malheur ou d'un désagrément était puni de cette injure par ses voisins comme si elle leur eût été personnelle. Tout Slave, en sortant de sa maison, en laissait la porte ouverte, et l'on y trouvait toute préparée la nourriture du voyageur. Les marchands et les artisans visitaient avec plaisir les Slaves, parmi lesquels il n'y avait ni voleurs, ni brigands. Cependant il était permis au pauvre, qui n'avait pas de quoi traiter un étranger, de voler à un riche voisin tout ce qui était nécessaire à cet effet : le crime même était justifié par le devoir sacré de l'hospitalité.

Les annalistes du moyen âge disent que les femmes slaves ne voulaient pas survivre à leurs époux, et qu'elles se jetaient d'elles-mêmes dans le bûcher qui devait consumer le cadavre du défunt. Une veuve qui eût consenti à vivre était pour toujours le déshonneur de sa famille. On croit que cette coutume barbare, dont on doit l'abolition à la religion chrétienne, avait été introduite chez les Slaves, comme chez les Indiens, pour empêcher les femmes d'attenter aux jours de leurs époux : précau-

tion aussi horrible que le crime qu'on voulait prévenir !

Les femmes étaient regardées comme des esclaves : les travaux, les soins domestiques les plus pénibles, étaient leur unique partage ; et les Slaves s'imaginaient que la femme mourant en même temps que son mari, devait le servir encore dans l'autre vie. Cet esclavage des femmes provenait sans doute de la coutume de les acheter. Éloignées des affaires publiques, les femmes suivaient quelquefois leurs pères et leurs époux à la guerre, où elles affrontaient la mort avec courage.

Les mères élevaient leurs enfants comme devant un jour être soldats, et leur enseignaient à devenir les ennemis irréconciliables de ceux dont elles ou leurs parents avaient reçu quelque outrage. Les Slaves, ainsi que les autres peuples païens, regardaient comme une honte l'oubli des injures. En cas de meurtre, non-seulement l'assassin, mais toute sa famille devait s'attendre à périr de la main des enfants de la victime, qui vengeaient le sang par le sang.

Chez les Slaves idolâtres, une mère avait le droit, lorsque la famille était trop nombreuse, de faire périr ses enfants nouveau-nés, si c'étaient des filles ; mais elle devait conserver ses fils, destinés au service de la patrie. Un autre usage non moins barbare que celui-ci, était le pouvoir qu'avaient les enfants de se défaire des auteurs de leurs jours lorsque, accablés par la vieillesse et les infirmités, ils devenaient à charge à leurs familles et inutiles à leurs concitoyens.

Ainsi que beaucoup d'autres peuples, les Slaves, au commencement de leur existence politique, ignoraient les éléments constitutifs d'un gouvernement policé ; ils ne souffraient chez eux ni maîtres, ni esclaves, faisant consister le premier bien de l'homme dans la jouissance d'une liberté illimitée. Le maître commandait à ceux de sa maison, le père à ses enfants, le mari à sa femme, le frère à ses sœurs ; chacun se construisait une cabane dans un

lieu séparé, et à quelque distance de celles des autres, afin d'y vivre plus tranquillement et avec plus de sécurité. Chaque famille formait une petite république indépendante; et les anciennes coutumes, communes à toute la nation, leur servaient de liens sociaux.

Le pillage de l'empire d'Orient, séjour du luxe et des richesses, fit connaître aux Slaves de nouveaux plaisirs, leur créa de nouveaux besoins, qui, en mettant des bornes à leur indépendance, resserra entre eux les liens de la vie sociale : ils sentirent de plus en plus le besoin qu'ils avaient les uns des autres; ils rapprochèrent leurs demeures, et bâtirent des bourgs.

Au bout de quelques siècles, le gouvernement des Slaves devint aristocratique. Des généraux élus par la confiance publique, choisis par un assentiment général, distingués par leurs talents et leur courage, furent les premiers chefs dans leur patrie. Enfin, l'usage prit peu à peu force de loi, et consacra d'un côté le droit de commander, en établissant de l'autre l'obligation d'obéir. Lorsque le fils d'un homme illustre et riche héritait des grandes qualités de son père, il consolidait alors la puissance de sa famille. En général pourtant, les Slaves supportaient impatiemment le droit de succession, et n'obéissaient qu'avec contrainte au fils d'un chef militaire défunt.

L'élection d'un duc ou *voïévode* dans la Carinthie slave était accompagnée d'une cérémonie assez curieuse. Celui qui était choisi paraissait dans l'assemblée du peuple, couvert des habits les plus pauvres, tandis qu'on voyait un laboureur assis sur une grande pierre de granit qui lui servait de trône : le nouveau souverain jurait d'être le défenseur de la religion et de la justice, le soutien des veuves et des orphelins; après quoi le laboureur lui cédait la place, et tous les citoyens lui prêtaient serment de fidélité. Pendant ce temps, deux familles des plus considérables avaient le droit de moissonner par-

tout, et de brûler même les villages, en signe et en mémoire de ce que les anciens Slaves avaient choisi leur premier souverain, pour les défendre contre les attaques de la violence et de la dévastation.

L'idolâtrie avec toutes ses aberrations était le seul culte des Slaves, lorsque le christianisme fit luire à leurs yeux son divin flambeau : longtemps ces peuples repoussèrent la lumière, et la vraie civilisation, qui devait en être la suite ; longtemps leur haine contre le christianisme se traduisit en horribles sacrifices de prisonniers de guerre chrétiens, qu'ils croyaient être des plus agréables à leurs idoles. Ce ne fut guère que vers la fin du VIII[e] siècle, et même dans la première moitié du IX[e], que le christianisme fit des progrès notables chez les Slaves, qui lui durent non-seulement la vraie foi, des institutions sociales plus douces, mais encore l'art de l'écriture, qui leur était resté inconnu jusque alors.

CHAPITRE II

Rurik, Sinéous et Trouvor. — Première entreprise des Russes sur Constantinople. — Leur défaite et leur première conversion au christianisme. — Mort de Rurik. — Régence d'Oleg. — Igor.

(862 — 945)

Les premières pages des annales de la Russie nous offrent un fait bien étonnant, mais qui n'est pas sans exemple dans les fastes des peuples. On voit les Slaves abolir eux-mêmes leur ancien gouvernement démocratique, pour demander des souverains aux Varègues, jadis leurs ennemis. La Russie, faible et divisée en petites principautés jusqu'en 862, d'après la chronologie de Nestor,

est redevable de toute sa grandeur à l'établissement du pouvoir monarchique.

Pour expliquer autant que possible cet important événement, il est à croire que les Varègues ou Normands, qui, peu d'années auparavant, s'étaient emparés du pays des Tchoudes et des Slaves, en avaient gouverné les habitants avec douceur et justice, et n'en avaient exigé qu'un tribut très-léger. Lors de leur première domination, les vainqueurs durent faire part aux vaincus des avantages de l'industrie et du commerce, sources de prospérité pour les peuples. Les boyards slaves, mécontents d'une puissance qui anéantissait la leur, excitèrent peut-être une révolte parmi cette nation légère, la séduisirent au nom de son ancienne indépendance, et l'armèrent enfin contre les Normands, qu'ils parvinrent à expulser; mais leurs querelles personnelles ayant bientôt fait succéder le malheur à la liberté, l'impossibilité de rétablir les anciennes lois ayant précipité la patrie dans l'abîme des discordes civiles, les citoyens se ressouvinrent sans doute alors de la douceur et de la sagesse du gouvernement des Normands. Le besoin d'ordre et de repos leur fit oublier l'orgueil national, et les Slaves, entraînés, selon une tradition, par le conseil d'un des anciens de Novgorod, nommé Gostomysle, demandèrent des souverains aux Varègues.

Les Slaves de Novgorod, de concert avec les Krivitches, les Vesses et les Tchoudes, leurs alliés, envoyèrent donc une ambassade outre-mer, chez les Varègues-Russes, afin de leur dire : « Notre pays est grand et fertile, mais sous l'empire du désordre ; venez nous gouverner et régner sur nous. » Trois frères, nommés Rurik, Sinéous et Trouvor, illustres par leur naissance et leurs grandes actions, vinrent prendre les rênes du gouvernement chez des hommes qui ne savaient pas jouir d'une liberté pour laquelle ils combattaient si vaillamment. Rurik se fixa à Novgorod; Sinéous, à Biélo-Ozéro, dans le pays des Vesses, peuple finnois; et Trouvor, à Izborsk, ville des Krivitches (862).

Les Novgorodiens ne tardèrent pas à se repentir d'avoir appelé des maîtres. Soit que leur inquiétude ordinaire et la longue habitude du trouble et de l'anarchie ne leur permissent pas de goûter les douceurs du repos sous les lois d'un souverain, soit que Rurik voulût reculer les bornes du pouvoir qu'ils lui avaient confié et leur faire sentir l'esclavage, il vit bientôt ses nouveaux sujets se révolter contre lui. Ils avaient à leur tête Vadime, surnommé *le Brave*, dont les chroniques célèbrent la valeur. Mais son courage ne fit que l'entraîner à sa perte, sans rendre la liberté à ses concitoyens : il fut vaincu, et tué de la main de Rurik.

La mort de ce fier adversaire ne désarma pas le vainqueur; il poursuivit, il fit périr tous ceux qui avaient partagé la révolte de Vadime ou qui pouvaient être redoutables. Sûr de ne plus régner désormais que sur des sujets dociles au joug, et qu'avaient également domptés sa victoire et sa vengeance, il vit bientôt sa domination agrandie par la mort de ses deux frères (864), qui ne laissèrent point d'héritiers. Alors il distribua des villes aux principaux chefs de ses guerriers. Privé du secours de ses frères et craignant les incursions subites des nations voisines, il plaça sous la garde de ses guerriers ou grands dont il estimait le plus la valeur, les places qui défendaient ses frontières, et, pour animer encore plus leur courage par leur propre intérêt, il les leur remit à titre de fiefs amovibles.

Ayant pris les mesures qui lui semblèrent nécessaires pour la sûreté de ses États, il vint fixer sa résidence à Novgorod, qu'il fortifia, suivant la coutume d'alors, d'un rempart de terre soutenu d'une forte charpente. Mais il prenait plus de soins d'affermir sa domination que de la faire aimer. Ses propres guerriers, ces Varègues qu'il avait amenés avec lui et qui avaient été les instruments de sa puissance, désertaient ses États, ainsi que les Slaves, et se donnaient aux princes de Kief. Deux guerriers va-

règues, Ascolod et Dir, tous deux frères, s'étant d'abord emparés de Kief, beaucoup de Varègues de Novgorod étaient venus augmenter le nombre de leurs sujets, et ils commencèrent, sous le nom de *Russes*, à régner en souverains dans Kief, où ils méditèrent bientôt une entreprise de la plus haute importance et vraiment digne de l'audace des Normands : l'occupation de Constantinople. Encouragés par leurs succès et par la nombreuse armée qu'ils avaient rassemblée, ils montent sur deux cents navires, et s'ouvrent une route vers la mer Noire et le Bosphore de Thrace; après avoir mis tout à feu et à sang sur les côtes, ils arrivent devant Constantinople, qu'ils assiégent par mer. C'en était fait de la capitale de l'empire d'Orient, lorsque les flots jusqu'alors paisibles se soulèvent tout à coup avec fureur; une violente tempête disperse et brise les barques ennemies, dont il ne retourna à Kief que de misérables restes.

Pleins d'effroi à la suite de cette défaite sans combat, qui parut aux Byzantins un effet de la protection du Ciel, et à leurs ennemis celui du courroux d'en haut, les Russes idolâtres envoyèrent aussitôt des ambassadeurs à Constantinople pour y demander le baptême. Voici ce qu'on lit, au sujet de ce fait important, dans une lettre circulaire adressée par le patriarche Photius aux évêques d'Orient, vers la fin de 866 : « Les Russes, si célèbres par leur cruauté, vainqueurs de leurs voisins, et qui, dans leur orgueil, osèrent attaquer l'empire romain, ont déjà renoncé à leurs superstitions, et professent maintenant la religion de Jésus-Christ : naguère nos ennemis les plus redoutables, ils sont devenus nos fidèles amis; déjà nous leur avons donné un évêque et un prêtre, et ils témoignent le plus grand zèle pour le christianisme. »

Les patriarches Photius (1) et Ignace, le premier en 866,

(1) Ce fut ce trop fameux personnage qui jeta les premières semences du schisme chez les Grecs. Les Russes ont embrassé l'erreur en même temps que la religion chrétienne de Constantinople.

le second en 867, jetèrent dans Kief lès germes de la foi : il y eut bientôt beaucoup de chrétiens dans cette ville. Ce fut à cette époque que les missionnaires introduisirent parmi leurs néophytes l'usage des nouveaux caractères slavons, inventés, quelques années auparavant, par saint Cyrille, en Moravie. Cette écriture, nommée cyrillienne, est maintenant en usage, sauf quelques variations, en Russie, en Valachie, en Moldavie, en Bulgarie et en Servie. Avant l'introduction du christianisme, savoir lire et écrire était une chose inconnue au peuple : les prêtres seuls avaient quelque teinture de science; encore leur écriture était-elle dans l'enfance.

Rurik vécut en paix après la victoire qu'il avait remportée sur ses propres sujets : il mourut après un règne de dix-sept ans, laissant à Oleg, son parent, la régence du gouvernement et la tutelle de son fils Igor, âgé seulement de quatre ans (879).

Oleg ne se vit pas plutôt en possession du pouvoir qui lui était confié, qu'il en abusa pour étendre la domination de son pupille, ou, pour mieux dire, la sienne propre. Il rassemble des troupes nombreuses de langue et d'origine différentes, Slaves, Tchoudes, Varègues : il emmène avec lui le jeune Igor, entre en campagne, et prend sur sa route, Smolensk, capitale des Krivitches et des Lubitch. Le grand nombre des villes qui se trouvaient en Russie dès les premières époques auxquelles remonte l'histoire, prouve que depuis longtemps l'état social avait fait des progrès notables dans cette contrée. Ces cités, il est vrai, ne ressemblaient point aux magnifiques agrégations d'hommes et de monuments qui font l'ornement de l'Europe moderne; mais des individus qui renferment dans une enceinte leurs chétives cabanes sont déjà loin de la vie des sauvages.

Oleg voulait se rendre maître de Kief, dont la possession, mieux que celle de ces cités naissantes, pouvait le conduire à de plus grandes entreprises. Arrivé près des

murs de cette ville, il ne jugea cependant point à propos d'en risquer l'attaque, et de confier au sort trop capricieux des armes le succès d'un dessein qu'un lâche attentat rendait presque infaillible. Il laisse derrière lui la plus grande partie de ses troupes, il cache le reste dans les barques qui le conduisent, déguise son nom et sa qualité, et se fait passer pour un simple marchand qu'Oleg et Igor envoient négocier à Constantinople. Cette ruse prouve le commerce des Russes de Novgorod avec les Grecs. Des officiers vont de sa part présenter ses excuses aux deux frères Ascold et Dir, sur ce qu'une indisposition ne lui permet pas de se rendre auprès d'eux : il les fait prier comme amis et comme concitoyens, de venir conférer avec lui. Ces princes, sans aucune défiance, croient ne devoir s'attendre qu'à des témoignages d'amitié : dans cette persuasion, ils prennent à peine quelques hommes d'escorte. Mais dès qu'ils arrivent, ils sont entourés par les soldats du perfide Oleg, qui s'élancent de leurs barques sur eux. Oleg alors prend Igor dans ses bras, croyant colorer un crime exécrable par l'intérêt de son pupille ; et, jetant sur les souverains de Kief un regard farouche et menaçant : « Vous n'êtes, leur dit-il, ni princes, ni de race de princes; voici le fils de Rurik ! » Ces mots, prononcés avec force, étaient le signal convenu du crime : à peine sont-ils proférés, que les soldats frappent les deux frères, aux pieds d'Oleg, qui est inondé du sang de ses victimes (879).

Oleg entra en vainqueur dans Kief, où il fut reconnu pour souverain par les habitants, effrayés de l'énormité de son crime et de la force de son armée. La beauté du site, la possibilité de naviguer sur le Dniéper, et la facilité de faire le commerce ou la guerre avec diverses contrées fort riches, telles que la Chersonnèse grecque, la Tauride, la Bulgarie et Constantinople, enchantèrent Oleg, qui s'écria : « Que Kief soit la mère de toutes les villes russes ! » Il y établit le siége de sa domination, fonda de nouvelles villes, rendit tributaires les Drevliens, les Severiens, qui

habitaient au nord de Kief, et les Radimitches, qui n'en étaient pas éloignés; il imposa des tributs annuels aux différentes nations qui lui étaient soumises; ces tributs consistaient en pelleteries ou en argent (884).

Nous n'avons rien de certain sur les opérations ultérieures de l'infatigable Oleg jusqu'en 904; nous savons seulement qu'il gouvernait encore, quoique son pupille eût atteint l'âge de majorité.

Accoutumé dès l'enfance à une entière obéissance, Igor n'osait réclamer son héritage à un régent impérieux, brillant de l'éclat de ses triomphes, de la gloire de ses conquêtes, et entouré de vaillants compagnons d'armes, qui regardaient comme légitime un pouvoir dont il ne s'était servi que pour illustrer l'État. En 903, Igor reçut pour épouse, des mains d'Oleg, cette célèbre Olga, à jamais immortelle dans les annales de la Russie, et qui jusqu'alors n'était connue que par ses vertus et ses charmes. Oleg fit prendre son nom à cette princesse, comme un gage de l'amitié qu'il avait pour elle. On ignore d'où elle tirait son origine; Nestor dit seulement que la nation engagea Oleg à marier son pupille, et qu'on lui présenta Olga, qui était de Pskof ou Pleskof. Il faut entendre par là qu'elle était du pays où elle-même jeta depuis les fondements de cette ville.

Une tradition la fait venir d'Isborsk dans la même contrée, et dit qu'elle était petite-fille de Gostomysle, premier magistrat de Novgorod, du temps de la république, et qu'elle s'appelait Précrasna, *très-belle.* Mais une autre tradition donne à cette princesse une origine moins illustre. Ce n'était qu'une gentille batelière qui passa Igor dans sa barque, et dont les charmes, et surtout les vertus déterminèrent Oleg à la donner pour femme à son pupille, qui, ayant su apprécier son esprit et sa modestie dans les entretiens qu'il eut avec elle, la préféra à toutes les autres jeunes filles qu'on lui proposa. Les usages et les mœurs de ce temps permettaient au prince de se choisir

une épouse dans les familles de la plus humble naissance.

Tout ce qu'Oleg avait fait jusqu'alors n'était que de premières dispositions, qui devaient préparer le succès de ses vues ambitieuses. C'est vers Constantinople que tendaient ses vœux ; il laissa Igor à Kief, et sous ses ordres, quatre-vingt mille combattants montèrent sur deux mille barques pour aller tenter le siége de la capitale de l'empire d'Orient.

Le système de navigation des Slaves était bien différent de celui des nations policées : on ne peut même le comparer à celui des anciens Normands qui occupaient les bords de la mer. Les Russes ne pouvaient entrer dans la mer Noire que par le Dniéper ou Borysthène. Ils descendaient assez facilement ce fleuve, jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus aux sept écueils qui embarrassaient son cours pendant l'espace de soixante kilomètres ; là commençaient des périls, des travaux, des fatigues, qui ne pouvaient être bravés que par des hommes de la trempe des Slaves. Ils étaient obligés de décharger leurs barques et de les faire glisser sur les rochers, en les poussant à force de bras et avec des perches. Au quatrième écueil, ils portaient les bagages pendant l'espace de six mille pas, courbés sous le faix et au risque d'être à chaque instant attaqués par les Petchénègues, qui leur faisaient presque toujours la guerre. Enfin, après avoir franchi tous les écueils, il fallait continuer de descendre le fleuve, qui, resserrant son lit, embarrassait leur course et les livrait aux attaques de leurs ennemis. Arrivés à l'embouchure du Dniéper, ils gagnaient une île qui se trouve entre la pointe d'Otchak et celle de Kinbourn, y radoubaient leurs frêles embarcations, maltraitées par une navigation si difficile, et y attendaient un vent favorable. Ils les radoubaient encore quand ils avaient gagné l'embouchure du Dniester. C'est ainsi qu'ils entraient dans le Danube, quand ils voulaient porter la guerre chez les Bulgares ; c'est ainsi qu'ils faisaient leur commerce ; c'est ainsi que, suivant toujours la côte

occidentale de la mer Noire, Oleg parvint à Constantinople.

Il arriva à ce détroit, sur lequel domine la ville impériale, que les Russes appelaient *Tsargrad*, la ville des Césars. De fortes chaînes en fermaient l'entrée : vain obstacle contre des barbares à qui l'espoir du pillage inspire une nouvelle industrie. Les barques légères qui les avaient apportés, sont tirées à terre. On construit des roues, on les adapte à ces embarcations, qu'on force, dit la chronique de Nestor, à parcourir, les voiles aidant, une route à laquelle elles n'étaient pas destinées; on arrive sur ces chariots d'une espèce nouvelle sous les murs de Constantinople. Il paraît plus que douteux que les troupes d'Oleg aient cinglé à pleines voiles sur la terre, mais les ravages qu'elles firent ne sont malheureusement pas aussi contraires à la vraisemblance. Toute la contrée des environs fut saccagée; les maisons furent forcées, pillées, rasées, livrées au flammes; les habitants de la campagne furent chargés de fers, les enfants massacrés entre les bras de leurs mères.

Léon, qu'on appelait *le Philosophe* parce qu'il s'appliquait à de vaines études au lieu de remplir les devoirs d'un souverain, régnait alors à Constantinople. On prétend qu'il essaya d'abord d'empoisonner Oleg dans des rafraîchissements; mais ce moyen n'ayant pas réussi, il fut obligé d'acheter la paix au prix qu'on voulut lui imposer. Les vainqueurs enrichis retournèrent dans leur patrie; ils y portèrent de l'or, des étoffes précieuses, les vins exquis et les fruits délicieux de la Grèce. C'est ainsi que les empereurs de Constantinople, en achetant chèrement la paix, invitaient l'ennemi à venir encore chercher dans leurs États une fortune facile. Oleg rentra dans Kief chargé des richesses acquises par sa victoire. Les peuples, éblouis de tant d'éclat, et ne pouvant regarder comme naturels de semblables succès, crurent que leur prince était magicien, et l'en révérèrent davantage (904).

Dompté par l'âge, Oleg voulut jouir du repos et des douceurs d'une paix que nul de ses voisins n'avait osé troubler. Il termina enfin sa carrière; et sa mort est représentée à la postérité comme miraculeuse.

Oleg avait un cheval qu'il aimait, et qu'il montait souvent; mais les devins lui ayant prédit que ce cheval serait la cause de sa mort, il le fit éloigner de lui et ordonna de le nourrir avec grand soin : c'était avant son expédition de Constantinople. Enfin, plusieurs années après, il se ressouvint de cet animal, et apprit du plus ancien de ses écuyers qu'il était mort depuis longtemps. Triomphant alors de l'ignorance des devins, il se fit conduire dans la campagne à l'endroit où était la carcasse de cet animal qu'on lui avait dit si redoutable. Il ne put, en le voyant, retenir un éclat de rire : « Voilà donc, dit-il, celui qui doit m'ôter la vie! » En disant ces mots, il donna par mépris un coup de pied au crâne de la tête dépouillée; mais à l'instant même il en sortit un serpent qui lui fit une blessure dont il mourut (913). Il avait régné trente-trois ans.

C'est, à proprement parler, ce prince qu'il faut regarder comme le fondateur de la grandeur de l'empire de Russie; car c'est à lui que la Russie actuelle doit ses plus belles et ses plus riches contrées.

Igor était déjà d'un âge mûr lorsqu'il prit les rênes de l'État. La mort d'Oleg ayant ranimé le courage des vaincus, qui croyaient pouvoir mépriser un prince qu'ils ne connaissaient pas encore, les Drevliens levèrent l'étendard de la révolte contre Kief. Mais Igor leur prouva bientôt qu'il tenait l'épée d'Oleg; il les dompta et les punit par une augmentation de tributs.

Cependant une nation jusqu'alors inconnue sortit des bords de l'Iaïk et du Volga, et vint se jeter sur la Russie. C'étaient les Petchénègues, qui furent longtemps pour cet empire des ennemis redoutables. Igor, peu en état de leur résister, n'osa pas tenter le sort des armes, et fit avec eux

une paix (915) qui ne fut pas de longue durée, car cinq ans après il fut obligé de les combattre, et, s'il ne les soumit pas, il les mit du moins pour un temps hors d'état de l'inquiéter. Ces victoires des Russes sur des peuples plus pauvres qu'eux pouvaient bien flatter leur orgueil, occuper leur valeur, mais non satisfaire leur cupidité. Les richesses de l'Orient excitaient bien plus vivement leur ardeur et leur courage.

C'est sur ce point qu'Igor, à l'exemple d'Oleg, courut exercer son brigandage (941); car quel autre nom donner à ces guerres entreprises par la soif du gain et contre la foi des traités? Dix mille barques portaient son armée. Nestor dit que chacune de ces barques contenait quarante hommes; ainsi, le prince russe aurait été à la tête de quatre cent mille combattants, ce qui paraît exagéré. Igor parcourut et dévasta la Paphlagonie, le Pont, la Bithynie. Toutes les troupes de l'empire étaient éloignées, nulle part il ne rencontra d'obstacle à ses courses; mais il semblait que le défaut de résistance excitât encore plus sa fureur. Les Russes n'épargnèrent aucun des malheureux qui tombèrent entre leurs mains; les uns furent mis en croix, d'autres empalés, coupés par morceaux, enterrés vivants; d'autres furent attachés à des poteaux, et les soldats se firent un jeu cruel de les prendre pour but de leurs flèches. Ils cherchaient surtout les prêtres, les saisissaient, leur liaient les mains derrière le dos, et leur enfonçaient à coups de masses de longs clous dans la tête. Les flammes et de longues traces de sang marquaient partout leur passage, et tout éprouva la rage d'un vainqueur féroce qui n'avait pas trouvé d'ennemis.

Tandis que les Russes nageaient dans le sang, on prenait des mesures de défense contre eux. Des armées se rassemblent et s'approchent de toutes parts, et les Russes, enveloppés, paient largement de leur sang le sang de leurs victimes. Privés d'un grand nombre des leurs, ils

peuvent à peine s'ouvrir un passage vers leurs barques. Mais de nouveaux désastres les y attendaient. Le patrice Théophane, commandant la flotte grecque, les surprend et augmente leur épouvante en lançant sur eux ces feux grégeois si terribles, que ces barbares ne connaissaient point encore. Battus sur mer et sur terre, harcelés et décimés dans leur fuite, les Russes parviennent à peine à sauver le tiers de leur formidable armée (941).

Affaibli, presque accablé, Igor ne perd point encore courage : il rassemble de nouvelles forces, soudoie les Petchénègues et part pour la Grèce : mais il ne s'avança guère au delà de la Chersonnèse-Taurique. Romain, qui avait usurpé le trône d'Orient, fit offrir aux Russes de payer le même tribut qu'Oleg avait imposé à ses prédécesseurs. Igor hésitait : son conseil le détermine enfin à accepter les offres de l'empereur. Il se retire et envoie les Petchénègues ravager les terres des Bulgares.

Incapable de repos, Igor, malgré son grand âge, cédant aux sollicitations cupides de ses fidèles guerriers, entre sur le territoire des Drevliens, qui sont encore une fois défaits, et soumis à un tribut plus considérable que celui qu'il leur avait précédemment imposé. Heureux encore dans cette expédition, il revenait chargé de la contribution qu'il avait exigée. Mais le peu de résistance qu'il avait éprouvé l'excita à une tentative nouvelle : après avoir renvoyé une grande partie de ses troupes, assez mal accompagné lui-même, il retourne porter le ravage sur les terres des Drevliens, espérant en tirer encore une nouvelle contribution. Réduits au désespoir, ces malheureux l'attendent dans une embuscade, enveloppent son escorte et le font périr enfin lui-même par le plus cruel des supplices, celui de l'écartèlement (945).

CHAPITRE III

Régence d'Olga. — Sa conversion. — Règne de Sviatoslaf. — Iaropolk, Oleg et Vladimir. — Règne de Vladimir Ier du nom, surnommé le Grand. — Conversion de ce prince et de toute la Russie au christianisme. — Mort de Vladimir. — Anecdotes sur ce prince.

(945 — 1015)

Igor avait eu d'Olga un fils, nommé Sviatoslaf, qui était encore en bas âge lorsque son père mourut : Olga prit les rênes de l'État, aidée des conseils et de la valeur de quelques boyards dévoués. Son premier soin fut de venger la mort de son époux sur les malheureux Drevliens, qui n'étaient coupables que d'une juste défense. Male, leur prince, croyant trouver une occasion favorable pour agrandir sa domination, fit proposer à la régente de l'épouser. Loin d'être disposée à recevoir sa main, Olga n'était alors occupée que du projet de le faire périr.

Ce qu'on peut conclure des récits plus que romanesques de Nestor et autres chroniqueurs russes, c'est que cette princesse aimait à soutenir la force par la ruse ; que pour venger la mort de son époux elle n'eut horreur d'aucune cruauté ; qu'elle s'abreuva lentement du sang des Drevliens, ravagea tout leur pays, prit ou détruisit toutes leurs villes. Après un an de siége elle livra aux flammes Korostène, leur capitale ; ce fut un jour de carnage, et le prince lui-même périt dans ce massacre affreux. On ne fit qu'un petit nombre de prisonniers, et l'on ne permit qu'aux derniers du peuple de vivre ou de languir sur les cendres de leur patrie (946) ; encore imposa-t-on à ces infortunés un tribut onéreux.

Olga profita de la paix pour visiter avec son fils Svia-

toslaf les différentes contrées de sa domination : elle régla les impôts, fit construire des bourgs et des villages, et c'est alors qu'on croit qu'elle fonda Pleskof (947).

De retour dans sa capitale, où il y avait déjà des chrétiens, Olga, alors âgée de soixante-dix ans environ, entendit parler de leur religion et conçut le désir de l'embrasser. Pour mieux s'instruire et pour recevoir le baptême d'une manière plus auguste, elle se rendit à Constantinople, où elle fut magnifiquement accueillie par l'empereur et l'impératrice. Ce fut l'empereur qui présenta Olga aux fonts, et il lui donna le nom d'Hélène (955). Il la congédia après l'avoir comblée de riches présents, parmi lesquels on remarquait des vases précieux et de belles étoffes qui ne se fabriquaient alors que dans l'Orient.

Olga n'eut pas la satisfaction de convertir au christianisme son fils, que les armes seules pouvaient occuper; et la conversion de cette princesse eut peu d'influence sur celle de ses sujets. Quelques-uns seulement reçurent le baptême, mais ils devinrent l'objet des railleries de leurs concitoyens. « Voulez-vous, répondait Sviatoslaf aux pieuses exhortations de sa mère, voulez-vous que mes amis se moquent de moi? » Selon quelques chroniques, Olga fonda des églises ; mais, suivant la plus ancienne de toutes, elle n'avait même des prêtres qu'en secret. Son zèle religieux ne pouvait être partagé par des hommes qu'entraînait bien plus puissamment l'enthousiasme guerrier de son fils.

Sviatoslaf avait pris les rênes du gouvernement lors du voyage de sa mère à Constantinople pour recevoir le baptême. Avant de le suivre dans les combats, il faut le considérer un instant dans sa vie ordinaire : on y reconnaît les mœurs des anciens Scythes, celles qu'ont encore à présent quelques hordes tartares; elles prouvent combien l'homme dans l'état de barbarie a peu de besoins réels.

Quoique pendant les premières années de son règne on ne voie pas qu'il ait eu de guerre à soutenir, son premier soin fut de rassembler une armée, moins redoutable par le nombre des soldats que par leur courage féroce. Regardant comme une prison l'étroite enceinte d'un palais, il n'avait d'autre habitation que les camps; et ses troupes, dans leurs mouvements aussi fréquents que rapides, n'étaient suivies d'aucune sorte d'équipages. Le prince n'en voulait pas pour lui-même. Sans aucun vase pour préparer ses repas, pour faire bouillir ses viandes, il se contentait de dépecer les chairs qui devaient servir à sa nourriture, et de les faire griller sur des charbons. Souvent même il ne mangeait que de la chair de cheval. Par cette manière de vivre, conforme à celle des Kalmouks, il pouvait comme eux faire au loin la guerre sans embarras et sans inquiétude pour la subsistance de son armée : le même animal qui portait le guerrier servait ensuite à le nourrir.

Ce prince, qui avait une table si simple, n'était pas mieux logé. Il n'avait point de tente. Exposé à toutes les injures de l'air, couchant sur la terre nue, ou tout au plus étendant sous son corps une pièce du feutre le plus grossier, il dormait la tête appuyée sur la selle de son cheval. On peut croire que personne dans l'armée ne jouissait de plus de commodités que le chef.

La première guerre que Sviatoslaf entreprit fut contre les Kozares, peuple si célèbre autrefois, que les Orientaux ont imaginé de le faire descendre de Kozare, qu'ils donnent pour septième fils à Japhet. Les Kozares étaient de race turque. On les vit, au VIe siècle, descendre du Caucase et s'emparer de toute la côte occidentale de la mer Noire. Sviatoslaf ne prit les armes contre eux que pour jouir lui-même du tribut que leur payaient les Viatitches, nation slavonne qui habitait les bords de l'Oka et du Volga. Il les défit en pleine campagne, et prit ensuite leur ville capitale (965), appelée par eux Sarkel, et par

les chroniques russes Bela-Vess, la ville blanche. Il n'est plus fait mention depuis des Kozares.

Cependant les Hongrois tombaient sur les terres de l'empire romain, et recevaient des secours secrets des Bulgares, alliés infidèles de l'empire. Nicéphore Phocas implora contre ceux-ci les armes de Sviatoslaf, et acheta ce secours par des subsides (967). Il ne fut pas difficile d'engager dans cette entreprise un prince qui ne cherchait que les combats. Il prit la plupart des villes que les Bulgares possédaient sur le Danube (967), et résolut d'établir sur les bords de ce fleuve, dans la ville de Perciaslavets, aujourd'hui Iamboli, le siége de son empire. Mais, pendant qu'il poursuivait de nouvelles conquêtes, peu s'en fallut qu'il ne perdît et sa famille et son ancienne capitale. Les Petchénègues vinrent en grand nombre ravager la Russie et firent le siége de Kief (968). La princesse Olga et les fils de Sviatoslaf s'y trouvaient renfermés.

La ville, étroitement resserrée par les troupes ennemies, ne pouvait recevoir aucun rafraîchissement, ni donner avis du danger qui la menaçait. La disette prochaine des vivres et des eaux faisait redouter aux assiégés, si nombreux et si braves qu'ils fussent, une mort assurée. Réduits à la dernière extrémité, les habitants de Kief parlaient de se rendre, quand un jeune homme entre dans le conseil, et propose d'aller lui-même avertir un des généraux de Sviatoslaf de l'urgence d'un prompt secours. Il sort de la ville, une bride à la main, sans être aperçu des ennemis, se mêle parmi eux, et demande s'ils n'ont pas vu passer son cheval. Comme il parlait très-bien leur langue, il est pris pour un des leurs, et traverse l'armée sans obstacle; chacun le suit des yeux avec curiosité, on veut voir s'il retrouvera le cheval qu'il a perdu. Arrivé sur les bords du fleuve, il se dépouille de ses habits et se jette à la nage. Les Petchénègues alors reconnaissent qu'ils sont trompés : ils lancent sur lui des

nuées de flèches, mais aucune ne l'atteint, et les Russes, qui l'aperçoivent, envoient de l'autre bord des barques pour le recevoir.

Bientôt ils marchent à l'ennemi, au son des trompettes, et tel est l'effroi des Petchénègues, qui se croient toute l'armée de Sviatoslaf sur les bras, qu'ils s'éloignent à la hâte, délivrant ainsi Kief, d'où Olga et ses petits-fils s'empressent de sortir à la rencontre de leurs sauveurs. Instruit de l'incursion des Petchénègues, Sviatoslaf lui-même accourt, les défait, les poursuit, et ne leur accorde la paix qu'après les avoir frappés de terreur par sa victoire.

Mais il n'a pas plutôt rendu le repos à sa patrie, qu'il se prépare à retourner sur les bords du Danube, où il veut établir la capitale de son empire. Ce n'est qu'avec peine que sa mère, qui sent approcher sa fin, peut le retenir auprès d'elle. Olga meurt dans un âge fort avancé (969), et l'Église russe l'a mise depuis au rang de ses saintes. Sviatoslaf reprend alors ses premiers desseins, et distribue ses États à ses enfants, en se réservant cependant l'autorité suprême. Il donne Kief à Iaropolk, le pays des Drevliens à Oleg, et envoie Vladimir à Novgorod. Cet exemple de partager l'État en différents apanages ne fut que trop suivi par les successeurs de Sviatoslaf, et conduisit la Russie vers sa ruine.

Content alors des arrangements qu'il avait pris pour le gouvernement intérieur de l'État, il marcha contre les Bulgares (970). Mais, en venant à Kief, il avait dégarni de troupes cette première conquête, comptant qu'il y rentrerait avec facilité. Les Bulgares laissèrent avancer Sviatoslaf jusque sous les murs de Perciaslavets, et tombant avec fureur sur son armée, l'avaient déjà presque mise en déroute, quand, à leur tour, les Russes, qui se battaient en désespérés, dispersent leurs ennemis et reprennent leur ville et leur pays, où ils exercèrent plus de ravages que la première fois (971).

D'abord allié des Grecs, puis leur mortel ennemi, Sviatoslaf passa les derniers mois de sa vie dans des luttes continuelles, où plus d'une fois il faillit être fait prisonnier. Enfin, Sviatoslaf, fort mal accompagné, reprit la route de ses anciens États : en vain un de ses boyards lui représentait-il le danger de remonter le Borysthène; il s'embarque. Les Petchénègues, prévenus par les Bulgares de la route qu'il avait prise, l'attendent vers les écueils qui forment les fameuses cataractes du fleuve. Arrivé non loin de ces écueils, dans la mauvaise saison, il est obligé d'y passer l'hiver, et il éprouve toutes les horreurs de la famine. Au retour du printemps, n'ayant plus de ressources que dans le désespoir, il tente de s'ouvrir un passage à travers les ennemis; mais il est vaincu et tué (972), et son crâne, orné d'un cercle d'or, sert de coupe au chef des Petchénègues.

Les fils de Sviatoslaf conservèrent la souveraineté des pays que leur père leur avait partagés. Iaropolk, prince de Kief, peut-être ambitieux, mais inactif, valeureux sans courage d'esprit, livré tout entier à ceux qui voulaient s'emparer de sa faveur, était également incapable de former de lui-même un projet criminel, et capable de commettre le crime quand il y était excité. Oleg, prince des Drevliens, n'est cité dans l'histoire que pour avoir commis un lâche assassinat. Aucun crime ne pouvait alors effrayer l'âme dure du souverain de Novgorod, de l'ambitieux Vladimir, qui depuis devint vertueux.

Svénald, le compagnon, le conseiller de Sviatoslaf, était resté attaché à Iaropolk. Le fils de Svénald, dans une partie de chasse, courut jusque sur les terres d'Oleg, qui chassait en même temps. Le prince le rencontre, apprend que ce chasseur est le fils d'un homme qu'il avait apparemment quelque sujet de haïr, se jette sur lui et le tue. Le malheureux père, altéré de vengeance, excite sans cesse l'ambition d'Iaropolk et parvient à l'armer contre Oleg. Le prince de Kief entre sur les terres

des Drevliens; les armées des deux frères se rencontrent, celle d'Oleg est mise en déroute : lui-même, forcé de fuir et traversant un pont sur lequel les fuyards se précipitent, est renversé dans la rivière et noyé ou plutôt étouffé par les hommes et les chevaux qui tombent sur lui. Les remords déchirent le cœur d'Iaropolk, il redemande Oleg, il se précipite en pleurant sur les restes insensibles de ce frère, parce qu'il n'est plus. Il s'accuse, il accuse Svénald.

Mais déjà il s'était emparé de l'héritage de celui dont il pleurait la mort. Vladimir, effrayé, se retire chez les Varègues. Iaropolk occupe les États que son frère abandonne et en met en possession ses lieutenants (977).

Vladimir, fugitif, sans États, sans armée, ne renonçait point au dessein de recouvrer et d'agrandir sa puissance. Il implora et obtint le secours des Varègues, et il rentra dans Novgorod sans plus d'obstacles que s'il en fût sorti pour une partie de chasse, sans aucune résistance de la part des lieutenants d'Iaropolk. En les renvoyant à son frère, il leur dit avec fierté : « Allez avertir mon frère que je marche contre lui, et qu'il se prépare à me combattre (980). »

La province de Polotsk, dans le pays des Krivitches, était gouvernée par le Varègue Rogvolod. Celui-ci avait une fille d'une rare beauté, nommée Rognéda, déjà fiancée à Iaropolk : Vladimir, qui se préparait à ravir le trône à son frère, voulut également lui enlever sa future épouse. En conséquence il envoya des ambassadeurs pour demander la main de la princesse; mais celle-ci, fidèle à Iaropolk, répondit : « Je ne veux point déchausser le fils d'une esclave; je choisis Iaropolk. » L'usage obligeait alors les jeunes mariées à déchausser leurs époux le premier jour de leurs noces. Vladimir était fils d'une esclave d'Olga : il apprend cette réponse outrageante. Furieux, il marche contre le prince de Polotsk, le défait, le tue, lui et ses deux fils, et force la jeune prin-

cesse à recevoir cette main fumante encore du sang de son père. Ensuite il s'avance vers Kief, où rien n'était préparé pour s'opposer à ses attaques. Un scélérat nommé Bloud, lieutenant d'Iaropolk, comblé de ses bienfaits, mais déjà vendu à Vladimir, endormait son prince dans une profonde sécurité.

Kief résistait aux attaques de Vladimir, et tout faisait penser qu'elle retiendrait encore longtemps devant ses fortes murailles l'armée ennemie. Alors Bloud conseille à Iaropolk de sortir de la ville, s'il ne veut pas être livré à son frère par ses propres sujets. Abandonnés de leur prince, les habitants de Kief sont obligés de recevoir Vladimir. Toujours poursuivi par son frère, assiégé, bloqué dans sa nouvelle retraite, Iaropolk, cédant aux perfides conseils de Bloud, se détermine à se rendre à Vladimir. Mais au moment où il vole dans ses bras un coup mortel l'atteint, et il inonde de son sang son barbare frère.

Ainsi fut cruellement vengée la mort d'Oleg : un fratricide fut le prix d'un fratricide (980).

C'était à Bloud, l'infâme et faux ami d'Iaropolk, que Vladimir avait l'obligation de ses succès. Pendant trois jours ce prince lui rendit de grands honneurs et l'investit des plus hautes dignités. Mais ce terme écoulé : « J'ai rempli, dit-il, ma promesse ; je t'ai traité comme mon ami, tes honneurs sont montés au delà de tes désirs : aujourd'hui, comme juge, je proscris le traître et l'assassin de son prince. » En prononçant ces mots il lui donna la mort.

Nous ne nous arrêterons point à toutes les expéditions guerrières de Vladimir. Disons seulement que ce prince voulut rendre grâces aux dieux de ses succès en leur offrant en sacrifice des prisonniers de guerre. Ses courtisans, plus cruels encore dans leur aveugle piété, lui persuadèrent qu'une victime choisie dans la nation même pouvait seule acquitter dignement sa reconnaissance en-

vers le Ciel. Le choix tomba sur un jeune Varègue fils d'un chrétien et chrétien lui-même. Des députés des anciens vont annoncer à ce père le sort auquel son fils est destiné. Inspiré par l'amour paternel et par sa haine pour une si affreuse superstition, l'infortuné leur parle des erreurs du paganisme, de la folie d'adorer un bois insensible, au lieu du Dieu vivant et véritable, créateur du ciel, de la terre et de l'homme. Les habitants de Kief, encore idolâtres, toléraient le christianisme; mais un blâme aussi public, aussi énergique de leur superstition excita une émeute générale dans la ville; le peuple s'arme, démolit la maison du chrétien varègue et demande à grands cris la victime. « Si vos idoles sont réellement des dieux, leur dit le père avec fermeté et tenant son fils par la main, qu'elles viennent donc elles-mêmes l'arracher de mes bras. » A ces mots, le peuple, dans le délire de la fureur, égorge à la fois et le père et le fils, qui furent ainsi les premiers et derniers martyrs du christianisme à Kief. L'Église russe les a mis au nombre des saints sous les noms de Jean et de Théodore (985).

C'est ainsi que Vladimir croyait honorer les dieux. La pieuse Olga n'avait pu faire embrasser le christianisme à son fils : on croit qu'elle prit soin d'élever l'enfance de son petit-fils Vladimir; et ce prince fut longtemps, de tous les princes russes, le plus zélé pour le culte des idoles, dont il multiplia et les statues et les temples. Cependant ses yeux allaient enfin s'ouvrir à la lumière, le vœu d'Olga touchait à sa réalisation. Ce fut sous le règne de Vladimir que la Russie, où depuis plus d'un siècle le christianisme avait déjà poussé d'assez profondes racines, reconnut enfin tout entière la sainteté de cette divine religion, presque en même temps que les pays voisins, tels que la Hongrie, la Pologne, la Suède, la Norwége et le Danemark.

Vainement les mahométans et les juifs, voisins et alliés de Vladimir, lui avaient envoyé des sages de leur

croyance pour l'engager à s'y rallier : ce prince, à l'exemple de son aïeule, ayant reconnu les erreurs du paganisme, ne voulut embrasser d'autre religion que celle du Christ, et ce désir s'accrut plus fortement encore en lui lorsque les députés qu'il avait envoyés à Constantinople pour observer le rit grec lui rapportèrent avec enthousiasme ce qu'ils avaient vu dans la ville impériale. Ils terminèrent leurs récits par ces mots : « Tout homme qui a porté à ses lèvres une douce boisson éprouve de l'aversion pour tout ce qui est amer : c'est pourquoi, maintenant que nous connaissons la religion grecque, nous n'en voulons pas d'autre. » Cependant Vladimir voulut encore consulter ses boyards et ses anciens : « Si la religion grecque n'était pas la meilleure, lui dirent-ils, Olga, votre aïeule, la plus sage des mortelles, n'aurait pas songé à l'embrasser. » Vladimir résolut donc de se faire chrétien (986).

Il eût été facile à Vladimir de se faire baptiser dans sa propre capitale, où depuis longtemps il y avait des églises et des prêtres chrétiens; mais il voulait de l'éclat, de la grandeur dans une circonstance aussi importante; les empereurs et les patriarches grecs lui parurent seuls dignes de donner à tout son peuple les dogmes d'une nouvelle religion. D'ailleurs le fier et puissant Vladimir aurait cru s'abaisser devant les Grecs en reconnaissant à leurs yeux les erreurs du paganisme et en leur demandant humblement le baptême. Il forma donc le projet de conquérir, pour ainsi dire, la religion chrétienne, et de recevoir ses dogmes sacrés pour prix de la victoire. Il rassemble une armée redoutable, choisie parmi toutes les nations qui composent son empire, et se rend dans la Chersonèse, sous les murs de Théodosie, aujourd'hui Kaffa. Si l'on en croit une chronique, il adressa alors à Dieu cette prière : « O Dieu, fais-moi la grâce de prendre cette ville, afin que j'en puisse emmener des chrétiens et des prêtres qui m'instruisent, moi et mes peuples, et

portent la vraie religion dans mes États. » Il fait le siége de cette ville, détruit les ennemis, perd un grand nombre de ses soldats, et des milliers d'hommes meurent parce que ce barbare ne veut pas se faire baptiser comme un homme ordinaire.

Cependant, depuis six mois que la ville était assiégée, Vladimir n'avait fait aucun progrès : il se voyait même menacé d'être obligé de se retirer, lorsqu'un traître lie un billet autour d'une flèche et la lance du haut des murs dans le camp des Russes. Les Russes apprennent par cet écrit que derrière leurs tentes est une fontaine, la seule qui, par des conduits souterrains, fournisse de l'eau douce aux assiégés. Vladimir fait rompre les canaux, et la ville, livrée au supplice de la soif, est obligée de se rendre. Maître de Théodosie, il le fut en même temps de toute la Chersonèse.

Peu content de cet avantage, et persuadé qu'il inspire trop de crainte pour essuyer un refus, il envoie demander aux empereurs Basile et Constantin leur sœur Anne en mariage, et les menace, s'ils osent mépriser sa proposition, de traiter leur capitale comme Théodosie. On hésite pourtant, on demande que Vladimir se fasse d'abord chrétien ; enfin, la crainte d'un tel ennemi l'emporte, et on envoie Anne à son futur époux, sans égard pour l'horreur que lui inspire le conquérant russe. Alors Vladimir se fait instruire, reçoit le baptême sous le nom de Basile, épouse la princesse grecque, rend à ses beaux-frères les conquêtes qu'il vient de faire sur eux, et ne conserve d'autre fruit de sa victoire que des archimandrites et des popes, des vases sacrés et des livres d'église, des images et des reliques.

Rentré à Kief, il ne s'occupe plus que du soin de renverser les idoles que naguère il adorait. Comme *Peroun*, grosse bûche divinisée, était pour les Russes païens le plus grand des dieux, ce fut surtout celui que Vladimir voulut traiter avec le plus d'ignominie. Il le fit lier à la

queue d'un cheval, traîner jusqu'au Dniéper, et pendant le chemin douze soldats vigoureux armés de gros bâtons frappaient le dieu insensible, qui fut ensuite jeté dans le fleuve.

Ce trait peint le caractère de Vladimir, également insensé quand il adorait un vil morceau de bois, et quand il voulait punir cette masse insensible du culte que lui-même lui avait rendu (988).

La Russie se trouva bientôt chrétienne, tant l'exemple du prince eut de force. Il fit publier un jour dans Kief un ordre à tous les habitants de se rendre le lendemain matin sur les bords du fleuve pour recevoir le baptême. Ils obéirent avec joie. « Si cela n'était pas bien, disaient-ils, le prince et les boyards ne l'auraient pas fait. »

En embrassant le christianisme, la Russie n'en adopta pourtant que le fantôme : le schisme grec avait profondément altéré le dogme dans sa pureté. Il est à regretter que la foi en Jésus-Christ soit arrivée à cette nation par un canal empoisonné. Nous verrons presque à chaque page de cette histoire les funestes effets du schisme, dont le propre est d'obscurcir les vraies lumières et d'entraver ainsi la marche de l'humanité dans les voies de la civilisation.

Vladimir dans la suite de son règne eut toujours de fréquentes guerres à soutenir, mais surtout contre les Petchénègues. Dans une des incursions de ce peuple (993), les deux armées étaient près de combattre et n'étaient séparées que par les eaux de la Soula, qui se jette dans le Dniéper au midi de la petite Russie, lorsque le prince ennemi s'avança et proposa à Vladimir d'épargner le sang et de vider la querelle par un combat entre deux champions. Le peuple dont le soldat serait vaincu devait s'abstenir pendant trois ans de prendre les armes contre l'autre nation. Le prince russe accepta fort à la légère, car il n'avait aucun soldat assez vigoureux pour lutter avec le champion de l'ennemi. Le jour indiqué étant arrivé, il

dut solliciter un délai. Pourtant l'inquiétude le dévorait, et il ne savait comment se tirer de ce pas difficile, quand un vieillard qui servait dans son armée avec quatre de ses fils vint lui en proposer un cinquième qui était resté chez lui et qui était doué d'une force prodigieuse. Mandé sur-le-champ par Vladimir, le jeune homme sollicite de faire un essai public de sa force. On irrite avec des fers rouges un taureau vigoureux : le jeune homme arrête dans sa course l'animal furieux, l'abat et en déchire la peau et les chairs.

Le jour du combat se lève, et les deux champions sont mis en présence : le Petchénègue ne peut comprimer un éclat de rire méprisant à l'aspect de l'adolescent imberbe qu'on lui oppose. Mais aussitôt, attaqué avec autant de rapidité que de force par ce nouveau Milon de Crotone, il tombe et expire étouffé. A cette vue, les Petchénègues prennent la fuite, et les Russes, profitant de leur désordre, les poursuivent et en font un grand carnage.

Le champion victorieux, qui n'était qu'un simple corroyeur, fut mis, ainsi que son père, au nombre des grands, et donna son nom à la ville que le prince fit bâtir sur le champ même du combat. Elle se nomma Pereïaslavle.

Cependant les autels et les sanctuaires du vrai Dieu remplaçaient partout les temples des idoles. Vladimir fit construire à Kief une église en bois, sous l'invocation de saint Basile, son patron, à l'endroit même où se dressait auparavant le simulacre informe de Péroun; il fit venir en même temps d'habiles architectes de Constantinople pour élever une église en pierres, en l'honneur de la Vierge, sur le lieu même où, en 983, le pieux Varègue et son fils avaient été martyrisés.

Vladimir s'appliqua à instruire ses peuples, et, afin d'établir les bases de la religion sur la connaissance des livres saints, déjà traduits en slavon, dans le IXe siècle, par saint Cyrille et Méthodius, il fonda pour les jeunes

garçons des écoles qui furent le berceau de l'instruction publique en Russie. Ce bienfait parut alors une nouveauté effrayante, à tel point qu'on était obligé de traîner par force dans ces écoles les fils des femmes de condition, qui pleuraient leurs enfants comme morts, dans l'idée que l'écriture était l'invention la plus dangereuse de la sorcellerie.

Vladimir avait douze fils encore adolescents : persuadé que les enfants doivent être les serviteurs les plus fidèles de leur père, ou plutôt guidé par la malheureuse coutume de ces temps, il partagea ses États en principautés. L'intention de ce prince n'était pas de démembrer la monarchie, car il ne donnait à ses fils que le droit de le représenter en qualité de ses lieutenants; cependant il aurait dû prévoir les suites funestes qu'entraînerait ce partage après sa mort. La guerre civile des enfants de Sviatoslaf avait déjà montré le vice de cette disposition; mais cette cruelle leçon fut encore une fois perdue pour Vladimir.

Ce prince fut vraiment le père de son peuple : sa libéralité à faire l'aumône était surtout remarquable. Il sut allier l'économie à une certaine magnificence. Toutes les semaines il traitait dans le vestibule de son palais les boyards, les gridni (porte-glaives royaux), les centeniers de l'armée, et autres personnes de distinction. Un jour, dit Nestor, ses convives, s'étant enivrés d'hydromel, s'avisèrent de se plaindre de ce que le grand prince de Russie ne rougissait pas de faire servir à sa table des cuillers de bois. Ce propos ayant été rapporté à Vladimir, il en fit faire d'argent, en disant avec sagesse : « Ce n'est pas avec de l'or et de l'argent que je me procurerai des troupes fidèles; mais c'est par leur moyen que je gagnerai beaucoup d'or et d'argent. »

Ami des pauvres, qui pouvaient toujours venir au palais calmer leur faim et recevoir de l'argent, ce prince ne bornait pas là sa bienfaisance. « Les malades, disait-il, ne sont pas en état de venir me voir. » Et en conséquence

il faisait charrier par les rues et distribuer du pain, de la viande, du poisson, des fruits, du miel et du kvass (sorte de bière), dans des tonneaux. « Où sont les pauvres et les infirmes? » demandaient les gens du roi, qui avaient ordre de les pourvoir de tout ce dont ils pouvaient avoir besoin.

Ce prince qui autrefois n'avait pas eu horreur de répandre le sang de son frère, se fit, après sa conversion, un scrupule de punir même les criminels. « Qui suis-je, disait-il, pour condamner des hommes à la mort? » Bientôt ses États furent infestés de brigands; les évêques lui firent enfin comprendre que son devoir était aussi bien de punir le crime que de récompenser la vertu. Alors il fit cesser par des actes d'une justice sévère les désordres qui croissaient chaque jour. Ces mêmes conseillers furent également obligés, pour le bien de l'État, de réveiller en Vladimir sa première ardeur pour la guerre, assoupie par un sentiment d'humanité.

Il vit ses derniers jours empoisonnés par des chagrins domestiques. Outre la mort d'un de ses enfants et celle de son épouse, une tribulation plus amère vint l'éprouver. Iaroslaf, son fils, à qui dans le partage qu'il avait fait de ses États il avait donné Novgorod, refusa de payer le tribut qu'il lui devait en qualité de vassal, et implora contre son père le secours des Varègues. Forcé de marcher contre un fils rebelle, le vieillard mourut de douleur en chemin (1015).

Si l'on se rappelle qu'il trempa ses mains dans le sang de son frère Iaropolk, on trouvera sa fin digne de lui.

L'Église russe compte Vladimir au nombre de ses saints, et l'histoire lui a conservé le surnom de *Grand*, qu'il mérita par des qualités incontestables.

DEUXIÈME PARTIE

DEPUIS LA MORT DE SAINT VLADIMIR JUSQU'A LA DIVISION ET L'AFFAIBLISSEMENT DES TARTARES EN RUSSIE

(1015 — 1362)

CHAPITRE IV

Règne de Sviatopolk. — Crimes. — Mort héroïque de Boris son frère. — Iaroslaf venge Boris et monte sur le trône. — Une princesse de Russie épouse Henri Ier, roi de France. — Dernières et belles paroles d'Iaroslaf à ses fils. — Partage et affaiblissement de la Russie. — Règnes nuls. — Calamités et crimes horribles. — Kief devient la résidence des grands-princes de Russie.

(1015 — 1219)

Vladimir avait adopté Sviatopolk, son neveu; mais il ne l'aimait point, parce qu'un secret pressentiment semblait lui annoncer que ce prince était né pour le crime. Du vivant même de son oncle, Sviatopolk s'était révolté contre lui, et n'avait enfin obtenu son pardon que grâce à l'extrême bonté de Vladimir. A la mort de son bienfaiteur, il se fit proclamer souverain de Kief, et, pour gagner à sa cause le peuple de cette ville, il lui distribua une grande partie des trésors de Vladimir.

Boris, prince chéri de son père et de la nation, revenait avec ses troupes, et campait sur les bords de la rivière d'Alta, lorsqu'il apprit la mort de l'auteur de ses jours. A cette douloureuse nouvelle, ce jeune homme vertueux s'abandonna au plus profond chagrin. En vain les compagnons de Vladimir l'excitaient-ils à marcher sur Kief, et à devenir souverain de la Russie, comme il en avait

le droit ; Boris leur répondit : « Puis-je lever la main contre un frère aîné que je dois regarder comme mon second père ? » Cette noblesse de sentiments fut prise pour une preuve de lâcheté, et Boris se vit aussitôt abandonné de ses soldats, empressés de se rendre à l'usurpateur Sviatopolk. Seul et délaissé, Boris parut encore trop redoutable, car il possédait le cœur des peuples. L'usurpateur, se trouvant dans une petite ville, où quelques personnes notables lui avaient témoigné le plus grand zèle, en exigea sur-le-champ une preuve en leur demandant qu'ils le défissent de Boris. Aussitôt quatre assassins se mettent en chemin. Ils pénètrent dans la tente de leur victime, qui n'avait alors auprès d'elle qu'un serviteur dévoué, jeune Hongrois. A peine a-t-il vu briller le poignard aux mains des sicaires, qu'il se jette au-devant de son maître, et de son corps lui fait un rempart. Vain dévouement ! il tombe, et les meurtriers lui tranchent la tête pour lui enlever une médaille d'or, souvenir d'estime de son seigneur. Tous les serviteurs de Boris périssent, lui-même succombe en priant pour celui qui a ordonné son meurtre.

Boris respirait encore, lorsque tout sanglant il fut apporté à Sviatopolk : le bras des assassins n'ose achever cette innocente victime ; l'usurpateur s'en indigne, et un de ses serviteurs donne le coup mortel.

Ce meurtre ne suffisait pas à ce monstre : il voulait la destruction de tous les fils de Vladimir. Il attire à Kief le prince Gleb, qui périt de la main d'un de ses propres serviteurs. Sviatoslaf, à qui Vladimir avait donné en apanage la principauté des Drevliens, instruit des malheurs de sa famille, prend la fuite et veut chercher un asile auprès d'André, roi de Hongrie, son beau-frère ; mais les meurtriers le poursuivent, l'atteignent et le massacrent au moment même où il commençait à croire ses jours en sûreté (1015).

Cependant Iaroslaf, autre fils de Vladimir, apprend la fin cruelle de trois de ses frères, et pour conjurer le péril qui le menace, il arme contre l'assassin. Sviatopolk, de



E. Girardet del. Nargeot sc.

Le jeune serviteur de Boris se jette au-devant de son maître, et de son corps lui fait un rempart.

son côté, ne reste pas inactif : les deux armées arrivent à la fois sur les deux bords opposés du Dniéper ; cependant ni l'une ni l'autre n'osait traverser le fleuve. Depuis trois mois entiers la plus complète inaction semblait les avoir paralysées, lorsqu'une insulte fit cesser cet état de choses. Un lieutenant de Sviatopolk cria un jour aux soldats de Iaroslaf qu'ils avaient l'air de charpentiers, et que leur prince boiteux (Iaroslaf l'était de naissance) les amenait apparemment bâtir des maisons à Kief. L'armée insultée entre en fureur, et demande au prince la permission de combattre : Iaroslaf la lui accorde, sûr de la victoire, car il savait par ses espions que Sviatopolk, plongé dans la plus profonde sécurité, passait le temps en orgies. Les soldats traversent le fleuve de nuit ; Iaroslaf, pour les forcer à vaincre, fait mettre le feu aux barques. Il remporte la victoire, et l'usurpateur, aussi lâche que cruel, s'enfuit auprès de Boleslas Ier, roi de Pologne, son parent (1015).

Trois ans après ces événements, Sviatopolk, aidé de Boleslas, reprend Kief, en chasse Iaroslaf, qui ne doit la vie qu'au dévouement de ses boyards. Alors, abusant de la confiance des Polonais, ses alliés, Sviatopolk ordonne le meurtre général de tous les soldats de Boleslas qui l'avaient aidé à reconquérir ses États, puis il va bassement implorer le secours des Petchénègues, les plus redoutables ennemis de la Russie naissante, et vient livrer bataille à Iaroslaf sur les bords de l'Alta.

Iaroslaf campait sur la place teinte du sang de l'infortuné Boris, son frère. Attendri par cet horrible souvenir, il se met en prières, et levant les mains au ciel : « Le sang de mon frère, s'écrie-t-il, demande vengeance ! »

Les deux armées se battirent avec une égale fureur : les soldats d'Iaroslaf, pour un prince aimé et pour repousser la tyrannie de Sviatopolk ; les Petchénègues, animés par leur férocité naturelle et par l'appât du butin. Cette lutte dura trois jours. Les combattants étaient tellement

mêlés et si acharnés les uns contre les autres, qu'ils se prenaient aux cheveux. Enfin la victoire resta à Iaroslaf (1019). Quant à Sviatopolk, il ne craignit point de se réfugier auprès de Boleslas, qu'il avait si indignement trahi; mais il n'eut pas le temps de gagner cette retraite. Couvert de la malédiction de ses contemporains, objet d'horreur pour la postérité, qui lui a conservé le surnom de *Misérable*, Sviatopolk succomba à ses remords, qui l'avaient rendu fou et lui faisaient voir un glaive vengeur toujours levé sur sa tête.

Ainsi Iaroslaf se trouva paisible possesseur de Kief et du trône de son père. Mais sa tranquillité ne fut pas de longue durée : son règne fut troublé par les guerres civiles. Enfin, devenu souverain de toute la Russie (1036), Iaroslaf commença à régner depuis les bords de la Baltique jusqu'à l'Asie, la Hongrie et la Dacie. De tous les princes apanagés, il ne restait que Briatchislaf de Polotsk, qui probablement se trouvait sous la dépendance de son oncle, devenu autocrate de Russie. Motislaf était mort, à la suite d'une partie de chasse, en 1036. Nestor ne fait aucune mention des autres enfants de Vladimir, savoir : Vsevolod, Stanislaf, Pozvizd. Il rapporte seulement que, trompé par des calomniateurs, Iaroslaf fit emprisonner à Pskof Soudislaf, son frère cadet, qui régnait dans cette ville.

Mais Iaroslaf n'attendait que la majorité de ses enfants pour exposer ses États à tous les malheurs du gouvernement féodal. Marié à Anne, fille d'Olof roi de Suède, il était devenu père d'une nombreuse famille. A peine Vladimir, son fils aîné, eut atteint sa seizième année, qu'il se rendit avec lui à Novgorod, et lui remit le gouvernement de cette province. La saine politique, fondée sur l'expérience et sur la connaissance du cœur humain, ne put résister aux suggestions de l'imprudent amour paternel, qui établit le plus dangereux usage.

Ce prince agrandit la ville de Kief et l'entoura de mu-

railles de briques. A l'instar de Constantinople, il appela la porte principale *Porte d'Or*, et il donna le nom de Sainte-Sophie à la nouvelle église cathédrale de Kief, qu'il embellit d'or, d'argent, de mosaïques et de vases précieux. Sa piété sincère et son amour pour les lettres n'éteignirent pas cependant son ardeur guerrière. En 1043, une querelle entre les marchands russes établis à Constantinople et les négociants grecs de cette capitale de l'empire d'Orient, donna lieu à une nouvelle entreprise de la Russie sur cette ville tant convoitée par l'ambition de ses souverains, à toutes les époques.

Les Russes furent battus, et cette guerre fut la dernière qu'ils firent contre la Grèce : depuis lors, Constantinople ne vit plus, dans le Bosphore, leurs terribles flottes. La Russie, déchirée par les guerres civiles, perdit bientôt sa puissance et sa grandeur ; sans cette décadence, on aurait pu voir s'accomplir une ancienne prophétie écrite dans le xe ou xie siècle, on ne sait par qui, au-dessous de la statue de Bellérophon (1), sur la place Taurique, à Constantinople, et qui annonçait que « les Russes devaient s'emparer un jour de la capitale de l'empire d'Orient. »

Iaroslaf eut trois filles : la seconde, nommée Agnès ou Anne, épousa Henri Ier, roi de France. Après la mort de son mari, arrivée en 1060, cette princesse, célèbre par sa piété, se retira dans un couvent à Senlis, où elle termina ses jours.

Outre Vladimir, Iaroslaf eut encore cinq fils, savoir : Isiaslaf, Sviatoslaf, Vsevolod, Viatcheslaf et Igor.

Iaroslaf mourut dans la soixante-dix-septième année de son âge (1054), après un règne de trente-cinq ans : prince d'un caractère doux, allié fidèle, ami sûr, ennemi généreux, et ne conservant aucune haine après la réconciliation ; moins ambitieux que brave, et plus occupé à rendre

(1) Lors de la prise de Constantinople, dans le xiiie siècle, les Français firent fondre cette statue.

heureux ses sujets que désireux d'en acquérir de nouveaux. Sa révolte contre son père, dont l'histoire ignore les motifs, est la seule tache de sa vie. Lorsqu'il se sentit à ses derniers moments, Iaroslaf réunit ses fils, et voulut, par ses sages conseils, prévenir les dissensions qui pouvaient par la suite s'élever entre eux. « Je vais bientôt quitter ce monde, leur dit-il; vous devez non-seulement, mes enfants, vous traiter en frères, comme issus du même sang, mais aussi avoir l'un pour l'autre la plus vive tendresse. Souvenez-vous toujours que la discorde, en se mêlant parmi vous, aurait pour tous les résultats les plus funestes; qu'elle ne pourrait que détruire la gloire et la prospérité de l'État, dont les heureux travaux de nos ancêtres ont posé les bases. La paix et la tranquillité peuvent seules affermir sa puissance... En sa qualité de prince souverain, votre frère aîné Isiaslaf sera votre juge naturel; il protégera l'opprimé et punira le coupable. »

Paroles remarquables, aussi sages qu'inutiles! Iaroslaf pensait que la prudence des enfants, formée par l'expérience, pouvait surpasser celle de leurs pères; malheureusement ses espérances ne se réalisèrent pas.

Enfin le règne de ce prince, surnommé *le Sage* par les chroniques russes, laissa au pays un monument digne d'un grand monarque. C'est à Iaroslaf qu'on attribue le plus ancien code des lois civiles russes, connu sous le nom de *Droit russe*. Du temps d'Oleg, les Russes avaient déjà leurs lois; Iaroslaf en modifia quelques-unes, en corrigea d'autres, et le premier enfin il publia des lois écrites en langue slavonne. Ce monument de l'antiquité, semblable aux Douze Tables de Rome, est un miroir fidèle de l'état civil de la Russie à cette époque.

L'ancienne Russie perdit avec Iaroslaf et sa puissance et sa prospérité. Son nouveau partage en petites provinces détruisit sa force, sa splendeur et sa tranquillité, fruits du gouvernement monarchique. La faute politique de Sviatoslaf avait été corrigée par Vladimir; Iaroslaf ré-

para la faute de celui-ci, au lieu de profiter de cet exemple : leurs successeurs ne surent pas réunir en un seul tout les divers éléments de leur puissance ; et après avoir franchi dans le cours d'un siècle l'espace qui séparait son berceau et sa grandeur, l'État ne fit plus que s'affaiblir et marcher à sa perte pendant près de trois cents ans. Ces époques stériles en actions glorieuses, et signalées par des guerres civiles de peu d'importance entre les nombreux souverains dont les fantômes vont se perdre dans une profonde obscurité ; ces funestes époques méritent à peine d'être esquissées par l'historien.

Pour se conformer aux dispositions du testament d'Iaroslaf, ses fils se partagèrent la Russie, qui compta alors six jeunes souverains. Pendant l'espace d'environ dix ans, rien ne troubla la tranquillité intérieure du pays, et ses princes ne prirent les armes que contre les ennemis du dehors.

C'est en 1064 que commencent les malheurs de la Russie, et Nestor dit que le Ciel les annonça par d'épouvantables phénomènes. Pendant cinq jours, dit-il, on vit la rivière de Volkof remonter vers sa source ; pendant une semaine entière on aperçut à l'occident une étoile couleur de sang ; le soleil perdit l'éclat de sa lumière, et il se levait sans rayons, comme la lune ; enfin les pêcheurs de Kief prirent dans leurs filets un monstre d'une espèce extraordinaire, qui fut rejeté dans le Dniéper. Ces traditions, qui nous font connaître l'horrible impression que les désastres de l'État gravaient dans les esprits des contemporains, sont dignes de remarque. « Le Ciel est juste, disait Nestor, il punit les Russes pour leurs péchés ; nous osons nous appeler chrétiens, et nous vivons comme des idolâtres. Tandis que la foule se presse aux lieux de divertissements, tandis que le son des trompettes et des harpes retentit dans nos maisons, que des saltimbanques y donnent leurs danses en spectacle, les temples sont vides et il y règne un profond silence. »

Après une guerre impie entre les fils de Iaroslaf, qui dura près de quatorze années, Isiaslaf, l'aîné de tous, contraint de fuir deux fois de sa capitale et même de son pays, n'y rentra que pour terminer une vie malheureuse et agitée (1078).

Ce ne fut pas le fils aîné d'Isiaslaf, mais Vsevolod qui succéda au trône. D'après les mœurs du temps et le respect général pour les liens du sang, l'oncle avait dans toutes les circonstances le droit de priorité et servait de père à ses neveux. Vsevolod régna quinze ans à Kief, où il mourut à l'âge de soixante-quatre ans (1093) : son règne fut signalé par un fléau cruel ; la peste ravagea la Russie l'année qui précéda la mort de ce prince, et enleva un grand nombre de personnes.

Le règne de Sviatopolk, second fils d'Isiaslaf, qui succéda sans opposition à Vsevolod, son oncle, ne fut rempli que de guerres avec les ennemis du dehors, et de luttes intestines aussi impies que redoutables pour l'État, qu'elles minaient de plus en plus dans ses fondements. Ce prince mourut en 1113.

Les boyards et le peuple, d'un consentement unanime, appelèrent au trône Vladimir, fils de Vsevolod, qui s'était rendu célèbre sous le dernier règne, et qu'on distingue par le surnom grec de *Monomaque*, qu'il tenait de sa mère, fille de Constantin Monomaque, empereur de Constantinople. L'influence qu'il exerçait depuis longtemps sur les affaires les plus importantes, son caractère ferme et conciliant, et son habileté à rétablir le bon ordre dans les conjonctures les plus difficiles, faisaient vivement désirer de le voir sur le premier trône de Russie. Mais ce prince refusa de se rendre aux vœux de l'élite de la nation. Il ne croyait pas que ses droits sur Kief fussent assez incontestables, et il craignait d'allumer des guerres sanglantes dans sa patrie. Sviatopolk avait laissé des fils en âge de régner. Il dut enfin se rendre au désir général, et il fut reçu à Kief avec les témoignages de la joie la plus vive.

Vladimir affermit la puissance des grands-princes sur les princes apanagés, et il sut pendant son règne les contenir dans la soumission. Comme Vladimir, par sa sagesse ou par l'idée qu'on avait de ses talents et de sa valeur, sut maintenir l'union parmi les princes de son sang, et imposer à ses voisins, son règne est peu fécond en événements. L'histoire se tait quand les peuples sont heureux : elle ne conserve guère que le souvenir des désastres et des crimes. Vladimir mourut en 1125, laissant huit fils, qui furent tous apanagés. L'année qui précéda sa mort fut marquée par l'incendie de Kief, qui dura deux jours entiers : six cents églises qui y furent consumées, au rapport des chroniqueurs russes, prouvent quelle devait être la grandeur de cette ville, le nombre de ses édifices et sa population.

Les premières années du règne de Mstislaf, fils de Vladimir, furent signalées par une guerre contre un peuple voisin, les terribles Polovtsi, qui à chaque changement de prince s'efforçaient de pénétrer en Russie pour s'y établir : Mstislaf les contraignit encore une fois à rentrer dans leur pays et à laisser respirer l'État, épuisé par leurs incursions répétées (1128). La paix régnait sur toute la Russie, qui en avait rarement goûté les douceurs depuis longtemps : elle pouvait se promettre de trouver dans le sein du repos quelque consolation aux maux que lui avaient causés tant de guerres, toujours funestes, lors même qu'elles avaient été suivies de la victoire. Elle n'avait plus d'ennemis ; la nature s'arma contre elle. Des ouragans furieux, des pluies diluviennes, de terribles inondations brisèrent, renversèrent, détruisirent les productions de la campagne et l'espérance des habitants de Novgorod. Bientôt cette ville et son vaste territoire furent livrés à toutes les horreurs de la famine. Le peu de grains qu'on avait ramassé se vendait à un prix exorbitant, et les riches seuls pouvaient acquérir à grands frais une subsistance insuffisante. Bientôt même on vit manquer

entièrement cette faible ressource. On fut réduit à broyer les feuilles et les écorces des tilleuls; on en fit une sorte de pain qu'on dévorait avec avidité. On se nourrit même de la chair des rats. Les rues étaient jonchées de cadavres tombant en pourriture, et les vivants ne suffisaient pas à enterrer les morts. Les vapeurs infectes qui s'exhalaient de ces cadavres abandonnés répandaient au loin leur poison contagieux : nouvelle cause de destruction, désirable peut-être pour des infortunés dont elle abrégeait les souffrances. Heureux alors ceux qui purent fuir de leur patrie ou qui obtinrent que leurs enfants fussent acceptés comme esclaves par quelques étrangers !

Les années suivantes sont marquées dans les annales russes par des victoires sur les peuples de la Tchoude, les Lithuaniens et les Polovtsi. Mstislaf mourut au milieu de ces succès, après un règne de six ans (1132).

Les grandes qualités de Mstislaf avaient retenu les princes particuliers dans les bornes d'une sage modération : sa mort fut le signal du désordre. Le règne d'Iaropolk, son frère, proclamé grand-prince après lui, ne fut rempli que de luttes intérieures et de guerres au dehors, aussi déplorables que dépourvues de résultats utiles. C'est à cette époque qu'il faut fixer l'origine d'une implacable haine entre les descendants d'Oleg et ceux de Monomaque, haine qui pendant un siècle entier fut le plus grand malheur de la Russie : les premiers ne voulaient point se contenter de leurs provinces héréditaires, et ne pouvaient sans un œil d'envie voir les autres en possession du trône des grands-princes.

Après la mort d'Iaropolk (1139), Viatcheslaf, prince de Péréiaslavle, se rendit à Kief pour lui succéder, et il y fut reçu avec tous les honneurs dus à son nouveau titre; mais à peine s'était-il mis en possession de cette souveraineté, que Vsevolod, fils d'Oleg, se présenta devant les portes de Kief pour se faire céder le premier trône de la Russie, que Viatcheslaf dut lui abandonner après en avoir

joui douze jours au plus. Vsevolod, une fois maître de Kief, osa former le projet de dépouiller les princes de la race de Vladimir, et de réunir toute la Russie sous sa propre puissance et sous celle de ses frères. Mais ses premières entreprises ne furent pas heureuses.

La politique de Vsevolod consistait principalement à affaiblir les souverains inférieurs, tantôt par des échanges, tantôt par des cessions qu'il leur proposait, et pour lesquelles il offrait des dédommagements de moindre valeur. Comme il cherchait surtout à augmenter sa puissance par une politique insidieuse, il ne négligeait pas non plus de se fortifier par des alliances étrangères. Le règne de Vsevolod fut marqué par une entreprise des princes russes sur la Pologne, qui resta sans succès (1142). Outre cette guerre, plusieurs autres remplirent cette époque; mais elles se terminèrent sans rien changer à la situation de l'État. Vsevolod mourut en 1146; ses sujets, en assistant à ses funérailles, ne cachèrent qu'à peine la joie qu'ils ressentaient de sa mort. Mais il avait pris le bon moyen de se faire regretter, en désignant pour son successeur son frère Igor, prince dur et rempli d'orgueil.

Igor, dès les premiers jours de son règne, commença à mécontenter ses nouveaux sujets en refusant de supprimer, suivant la promesse qu'il en avait faite, quelques impôts que Vsevolod avait mis sur eux. L'abandon qu'il fit à ses favoris du pouvoir suprême, et le soin de juger le peuple, qu'il ne craignit pas de leur confier, augmentèrent encore la haine qu'on avait conçue contre lui. Ces imprudents commencèrent par des actes de violence l'exercice ou plutôt l'abus de leur pouvoir, et se comportèrent moins en juges qu'en brigands. Les habitants de Kief, prévoyant tous les maux qui leur étaient réservés sous un régime aussi tyrannique, appelèrent Isiaslaf, fils de Mstislaf, pour qu'il les délivrât d'un joug insupportable et qu'il vînt les gouverner. Vsevolod, en montant sur le trône, avait promis à ce prince de le nommer pour son

successeur; mais il avait oublié sa parole dès qu'il s'était vu affermi dans sa domination. Isiaslaf parut bientôt sous les murs de Kief: une lutte terrible s'engagea entre ses soldats et ceux d'Igor; elle fut de courte durée cependant, et Igor, mis en fuite, alla se cacher dans un marais, d'où on le retira pour l'amener au nouveau souverain, qui le fit jeter dans un cachot. Igor n'avait porté que six semaines le titre de prince de Kief.

Isiaslaf, entouré de l'amour de son peuple, pouvait espérer pour lui et pour ses sujets une longue suite de jours heureux. Malheureusement l'histoire de ce temps ne nous offre que des crimes funestes, résultats des discordes intestines, où le sang des braves coulait pour les intérêts des princes et non pour la patrie.

Le tranquille et doux Viatcheslaf, qui s'était laissé dépouiller si paisiblement par Vsevolod pour éviter de prendre les armes, sentit enfin les aiguillons de l'ambition, quand il crut avoir trouvé l'occasion de la satisfaire: ou plutôt, excité par les conseils de ses boyards, qui lui répétaient que le trône lui appartenait par le droit de l'âge, peut-être ne fit-il la guerre que par faiblesse. Isiaslaf, à peine monté sur le trône, y devait être encore mal affermi; c'était le moment de l'en renverser. Ainsi pensaient les amis de Viatcheslaf, et les premiers succès de ce prince durent lui faire espérer qu'il n'aurait point à se repentir d'avoir suivi leurs conseils. Ses rapides conquêtes semblaient lui promettre celle de la première principauté de la Russie; mais ses revers furent aussi prompts que ses succès; et, après avoir perdu tout ce qu'il venait de conquérir, il se vit encore privé de la principauté de Tourof, où le prince de Kief plaça l'un de ses fils.

Isiaslaf était pourtant dévoré d'inquiétudes au milieu de ses succès: il craignait toujours la vengeance de Sviatoslaf, frère du malheureux Igor, et croyait ne pouvoir être tranquille qu'après l'avoir abattu. Sviatoslaf avait en partage Novgorod-Séverski: une armée considérable, sous

les ordres de plusieurs princes, y vint porter le ravage. Trop faible pour résister, Sviatoslaf demanda la paix. On la lui accorda, mais à condition qu'il promettrait d'abandonner son frère. Indigné d'une telle proposition, Sviatoslaf s'écrie qu'il perdra plutôt la vie que d'y souscrire. Ce refus généreux méritait d'être suivi d'un plus heureux succès. Mais, après avoir vu tous les désastres fondre sur lui, le frère d'Igor est réduit à fuir pour sauver sa tête, mise à prix (1147).

Cependant Igor apprit au fond de son cachot les malheurs de Sviatoslaf, et la perte de toutes ses espérances; il n'y put survivre, et chaque jour le chagrin le conduisait aux portes du tombeau. Dans cette extrémité, il obtint d'Isiaslaf de passer de sa prison dans un couvent de Kief, où il prit l'habit religieux.

Mais Sviatoslaf ne tarda point à reparaître, et ses premiers succès accroissant le nombre de ses soldats et de ses alliés, il prend plusieurs villes sur Isiaslaf. Celui-ci sort de Kief, dont il confie la garde à Vladimir, son frère, et s'avance contre Sviatoslaf. Bientôt il réclame de ses sujets des secours d'hommes et de chevaux; les habitants de Kief déclarent qu'ils sont prêts à soutenir sa cause de tous leurs efforts. Dans ce moment de zèle, un d'eux s'écrie qu'en vain ils combattront pour leur souverain, tant qu'on laissera vivre Igor, âme et objet de toutes les entreprises de Sviatoslaf. A ces mots, l'ancienne haine du peuple contre Igor se réveille; elle va jusqu'à la fureur : tous répètent d'une commune voix qu'il faut qu'Igor périsse. En vain le métropolitain veut faire valoir l'ascendant que donne sur le peuple un ministère révéré; en vain le prince Vladimir et les citoyens les plus respectables se jettent au milieu de cette populace effrénée, et tâchent de la retenir par la force de la persuasion et par celle de l'autorité; en vain les députés mêmes d'Isiaslaf annoncent qu'un tel attentat attirera sur le peuple la colère du souverain : ces furieux, incapables de rien entendre, ne reconnaissent

plus la voix de leurs chefs, ni celle du premier ministre des autels. Ils courent au monastère, où le malheureux Igor coulait ses jours dans la pénitence, dans la paix et dans l'obscurité. Vladimir monte à cheval, et part avec précipitation pour prévenir le crime. L'affluence du peuple qui remplit les rues arrête sa course; il est forcé de prendre un autre chemin, il perd du temps, et les meurtriers le préviennent. Igor était aux autels où l'on célébrait la messe; ils oublient qu'il fut leur souverain, le prennent par les cheveux, et le traînent jusqu'au portail. Alors arrive Vladimir : il entend les cris d'Igor, il le voit roulé dans la poussière sous les mains qui le frappent. Saisi d'horreur à ce spectacle, il oublie son propre danger, saute de cheval, écarte le peuple d'abord étonné, et couvre la victime de son manteau. Il lutte seul contre des furieux qui lui disputent leur proie : la rage du peuple s'accroît encore par les obstacles qu'on lui oppose. En attaquant, en défendant Igor, en se l'arrachant tour à tour, on parvient jusqu'au palais de la mère du prince régnant. Un nouveau protecteur de l'infortuné se présente : c'est un prince nommé Mikhaïl; avec Vladimir, il pousse Igor dans la cour du palais. Les assassins, qui se voient privés de leur victime, se jettent sur ses défenseurs. Vladimir leur échappe : ils tombent sur Mikhaïl, osent le frapper, lui arrachent sa chaîne d'or, et la croix et la médaille qui y étaient attachées. Il parvient à se tirer de leurs mains, entre dans le palais, ferme les portes : le peuple les brise, voit Igor sur le vestibule, le saisit, le renverse, le massacre. La fureur des meurtriers n'est point encore apaisée par sa mort; ils le tirent par les pieds, le traînent dans les rues, le dépouillent, font à son cadavre mille outrages, et l'abandonnent enfin dans un marché.

Vladimir alla lui-même enlever le corps du malheureux prince, et le fit inhumer le lendemain. Le peuple assista à ses funérailles : ce même peuple qui l'avait massacré dans sa fureur versa des torrents de larmes et poussa des

cris lamentables à son enterrement ; et un orage mêlé de tonnerre étant survenu pendant cette triste cérémonie, les meurtriers regardèrent cet événement naturel comme une preuve de la colère céleste (1147).

Isiaslaf fut d'autant plus touché de ce meurtre, qu'il pouvait lui attirer la haine irréconciliable des princes de la famille d'Igor, et des guerres interminables. C'est ce qui arriva bientôt. Les années 1148 et 1149 furent remplies par des combats presque continuels, où d'abord l'avantage fut pour le prince de Kief; mais enfin, battu par Sviatoslaf, secondé de nombreux et puissants alliés, Isiaslaf, vaincu sans espérance, privé de toutes ses troupes, qui venaient d'être ou dispersées ou taillées en pièces, rentra dans sa capitale, non plus pour y exercer la puissance suprême, mais pour y reprendre ce qu'il avait de plus précieux. Il alla avec sa femme et ses enfants chercher un asile à Volodimer, qu'il venait de donner à son frère en apanage (1149).

Renversé du trône, Isiaslaf ne s'abandonna pas lui-même dans l'adversité. Beau-père des rois de Hongrie et de Pologne, il demanda à ses gendres les secours qu'il ne pouvait trouver dans ses propres forces, et il les obtint. Mais ses premières entreprises pour reconquérir son trône et ses États furent sans succès. Un redoutable adversaire, un ennemi juré, Georges ou Ioury, prince de Souzdal, était à la tête des rebelles. Il régnait alors seul à Kief, où deux partis puissants et contraires se réunirent bientôt pour faire une convention secrète de rappeler Isiaslaf, qui, de son côté, comptait toujours sur l'amour de ses anciens sujets et conservait l'espérance de régner encore sur eux. Tandis qu'Ioury se laissait énerver au milieu de son peuple perfide, Isiaslaf continuait de lutter courageusement contre le malheur qui semblait devoir l'abattre. Plusieurs citoyens de Kief l'avaient suivi dans l'adversité ; il connaissait les sentiments de ceux qui étaient restés dans la ville, et une armée hongroise forte de dix

mille hommes vint à son secours, conduite par le voïévode de Transylvanie. Ce fut avec ces troupes qu'Isiaslaf marcha sur Kief, où il surprit à l'improviste Ioury, qui s'oubliait au milieu des plaisirs : il n'était plus temps pour lui de rassembler des soldats, de songer à se défendre. Le frère même d'Ioury, le paisible Viatcheslaf, avait uni ses forces avec celles d'Isiaslaf et de ses alliés, et soutenait les droits de ce prince de tous ceux qu'il avait lui-même, comme oncle d'Isiaslaf. Ce fut avec une joie extrême que les habitants de Kief virent ensemble dans leurs murs Viatcheslaf et Isiaslaf, princes également chéris à des titres différents : le premier, aimé pour sa douceur et pour son équité; le second, à qui la même équité, la même douceur gagnaient le cœur des peuples, et qui par son courage se faisait respecter de ses ennemis. Isiaslaf, sentant combien il s'affermirait sur le trône en s'y asseyant à côté de son oncle, le lui offrit tout entier; mais ce prince, peu ambitieux, n'accepta la domination qu'en adoptant son neveu, lui confia tout le pouvoir, et se contenta de partager avec lui le titre de prince de Kief (1150).

Les entreprises continuelles d'Ioury et les incursions des Polovtsi, ses alliés, obligèrent Isiaslaf d'avoir toujours les armes à la main jusqu'à sa mort, qui arriva en 1154. Il emporta au tombeau l'amour et les regrets de ses peuples.

Kief ne restait pas privé de souverain, puisque Viatcheslaf vivait, puisqu'il portait le titre de grand-prince. Il se contentait du titre, ou du moins il ne faisait que donner de sages conseils, et voulait qu'un autre prince, plus ferme, plus actif et plus guerrier, fût chargé de l'exécution. Il avait près de lui Mstislaf, fils du dernier prince; et pourtant l'un n'eut pas même l'idée de s'asseoir sur le trône, ni l'autre celle de l'y placer, tant était regardé comme sacré l'usage qui adjugeait la succession non pas au fils du souverain, mais à son frère ou au plus âgé des princes. Ainsi Rotislaf, frère d'Isiaslaf et prince de Smo-

lensk, fut appelé par son oncle. Il sembla ne prendre en main les rênes de l'État que pour connaître les sollicitudes de la puissance suprême.

La mort de Viatcheslaf (1155) rendit bientôt Rotislaf seul souverain de Kief; mais, au lieu d'augmenter sa puissance, elle y portait un coup funeste. Viatcheslaf ne prêtait que son nom; c'était à la vérité un nom cher au peuple : privé d'un appui si frêle en apparence, Rotislaf chancela sur le trône et en fut bientôt renversé, trop heureux de pouvoir conserver sa principauté de Smolensk, où il lui fut permis de finir ses jours. Le 20 mars 1155, Ioury entrait en triomphe dans Kief, où du consentement général il prit le titre de grand-prince. Ainsi Ioury, à l'âge de soixante-trois ans, obtint l'objet de ses désirs; mais le prix qu'il reçut de son ambition ne valait pas le sang qu'il avait fait répandre. Malheureux, qui déchira, qui ruina sa patrie, pour avoir le plaisir de la gouverner sur le bord de son tombeau, et de posséder un trône tellement affaibli, que ses successeurs craignirent ou dédaignèrent de s'y asseoir.

Ioury avait acheté le trône de Kief par bien des travaux et bien des guerres : il le posséda sans être plus tranquille, et combattit toujours, soit pour le conserver, soit pour se faire rendre hommage par les autres souverains de la Russie, soit pour repousser les attaques fréquentes des brigands. Il ne savait au reste profiter de la paix que pour entreprendre de nouvelles guerres. La mort vint mettre fin à une vie passée tout entière dans cette agitation, qui fait le juste supplice des ambitieux (1157).

Ioury, ou Georges, surnommé *Longuemain*, était ambitieux, et néanmoins insouciant. Plus occupé de ses plaisirs que de l'administration de l'État et des travaux de la guerre, il se reposait de tout sur ses grands et ses favoris. Son ambition lui fit entreprendre un grand nombre de guerres, qu'il soutint moins par lui-même que par les talents et la valeur de ses fils et des princes ses alliés.

Renversé trois fois du trône de Kief, il dut attribuer ce malheur à son indolence. Des favoris qu'il avait amenés avec lui de sa principauté de Souzdal, et un ramas d'aventuriers qui cherchaient fortune à leur suite, foulaient à leur gré les citoyens de la capitale, les pillaient, les outrageaient dans leur honneur : aussi la haine que les habitants de Kief avaient contre Ioury, trop longtemps contenue par la crainte, éclata dès le jour même de sa mort. Ses palais, celui de son fils Vasilko, furent mis au pillage, et tous les citoyens de Souzdal qui se trouvèrent à Kief ou dans le domaine furent impitoyablement massacrés. Traités longtemps par eux comme des ennemis, les Russes de Kief ne les reconnurent plus pour leurs concitoyens; ils ne virent en eux que de féroces oppresseurs, et cherchèrent à venger dans leur sang tous les maux qu'ils en avaient soufferts.

Cependant Ioury eut sans doute de grandes qualités, et les Russes l'ont mis avec raison au nombre de leurs plus grands princes. Il ouvrit des routes à travers d'épaisses forêts, et fit paraître dans des lieux jusqu'alors déserts et sauvages, des traces de l'industrie humaine. Les villes qu'il bâtit sont des monuments qui perpétuent sa gloire. Il y appela des Bulgares, des Hongrois et d'autres peuples voisins, qui vinrent s'y établir et augmentèrent la population et les ressources de la Russie. On compte parmi ces villes, Iourief, Polski, Péréiaslavle, Zalessky, Dmitrof, Volodimer sur la Kliazme, qui devint bientôt et resta longtemps la capitale de l'empire. Enfin, ce fut lui qui jeta les fondements de Moscou.

Lorsque Ioury mourut, Isiaslaf, prince de Tchernigof, venait lui faire la guerre et était déjà près de Kief. Excité par l'occasion, et même invité par les habitants, il y entra et en prit possession quatre jours après la mort du dernier prince. Mais son ambition fut plutôt trompée que satisfaite : ce trône sur lequel il montait n'était déjà plus le premier trône de la Russie.

Kief, située dans un climat favorisé de la nature où malgré la rigueur des hivers on voit l'été récompenser ou même prévenir les travaux des agriculteurs, est arrosée par le Dniéper, dont le Russe audacieux bravait jadis les écueils pour descendre à Constantinople. Ces avantages engagèrent les grands-princes à choisir cette ville pour leur résidence ; toutefois des inconvénients qu'ils avaient ou méprisés ou peu connus devaient entraîner la ruine de cette capitale. De tout temps le midi de la Russie, cette contrée que la nature voulut en vain rendre délicieuse, fut habitée par des peuples barbares qui jouissaient de ses charmes sans les apprécier. Ces peuples, livrés au brigandage, Petchénègues, Khozars, Turcs, Polovtsi et autres, faisaient peu d'excursions dont Kief ou les régions d'alentour ne fussent les premiers théâtres, et les dévastaient à peu près également, soit qu'ils y entrassent comme ennemis ou qu'ils y fussent appelés comme amis. Elles étaient encore exposées aux armes des Hongrois, des Lithuaniens, des Polonais. D'ailleurs Kief était le centre de l'ambition de tous les princes apanagés : dès qu'ils possédaient assez de forces pour être ambitieux, c'était contre elle qu'ils réunissaient tous leurs efforts, qu'ils portaient tous leurs coups ; c'était contre elle qu'ils provoquaient, qu'ils imploraient les armes des étrangers ; c'était elle qu'ils voulaient posséder et qu'ils semblaient vouloir détruire : elle était la cause, le but et la victime de leurs guerres interminables, qui attiraient dans la patrie des barbares avides de butin et non moins ardents à la destruction qu'au pillage.

André, fils d'Ioury, conçut le projet d'abandonner Kief, et, sans faire part à ce prince de son dessein, il se fit construire un palais à Volodimer ou Vladimir, qu'il agrandit, embellit, fortifia, et qui devint bientôt après la capitale de la grande principauté de Souzdal ou de Vladimir. Ce fut ainsi qu'il prépara le nord-est de la Russie à devenir, pour ainsi dire, le cœur de ce vaste empire,

abandonnant Kief et les provinces méridionales en proie aux malheurs de la guerre civile. André, après la mort de son père, ne songea pas un instant à retourner à Kief, qui ne tarda point à cesser d'être regardée comme la capitale de l'État.

Les forces du grand-prince de Vladimir s'accroissaient progressivement dans la paix, et devenaient d'autant plus redoutables, qu'il en faisait plus prudemment usage. Ce ne fut pas à courber sous le joug les princes de son sang qu'il crut devoir d'abord les employer, mais à réprimer les entreprises de voisins inquiets, les Grands-Bulgares, qui menaçaient d'opprimer sa patrie. En effet, ces peuples, en s'étendant de plus en plus, se trouvaient voisins de la nouvelle principauté et semblaient la menacer tout entière. André sentit qu'il fallait abaisser leur puissance ou trembler pour la sienne, et porta la guerre dans leur pays (1164) avec son frère Iaroslaf et son fils Isiaslaf. La supériorité de ses forces, la discipline de son armée, le courage de ses soldats, lui procurèrent constamment la victoire. Dans le pays même des vaincus furent élevées des villes qui les tenaient en respect, aussi bien que d'autres peuples leurs sujets ou leurs alliés. Ainsi s'accroissait la domination de Vladimir; et cependant la malheureuse Kief se remplissait chaque jour de nouveaux troubles et de désastres qui la conduisaient à l'abîme. D'un autre côté, Novgorod, longtemps agitée par sa propre inconstance et par les changements de souverains, voyait son domaine attaqué par une puissance voisine, la Suède.

Il ressort de toute la conduite d'André au milieu des désastres de Kief et de Novgorod que son dessein était d'affaiblir les plus puissantes souverainetés de la Russie, d'en détacher les annexes, de leur enlever leurs soutiens, et enfin de les tenir sous le joug. Dès lors les petits princes apanagés se seraient trouvés soumis, et toutes les parties de l'État n'auraient plus formé qu'un corps sous une même domination. Ce projet était beau, il était

utile, mais trop vaste pour la vie d'un seul homme, et celle d'André fut bientôt tranchée par le plus lâche des crimes (1170).

André, dont l'épouse était la fille du boyard Koutchka, mort assassiné, avait comblé de bienfaits les frères de sa femme, et surtout Joachim. L'un d'eux ayant commis un crime digne de mort, et le grand nombre de scélérats qu'il y avait alors même dans les plus hauts rangs faisant sentir la nécessité d'une justice sévère, André le condamna au supplice, et l'arrêt fut exécuté. Joachim aurait dû se contenter de gémir en secret sur la triste fin d'un frère criminel, et, s'il pensait que son père eût injustement péri, il savait qu'André était innocent de sa mort. Mais, ne s'occupant que des sentiments qui lui rendaient son prince odieux, il ne pensa qu'à venger à la fois et son père et son frère. Il gagna son gendre et deux autres courtisans qui promirent d'assassiner leur maître. Ces hommes, qui possédaient les premières charges de la cour, n'étaient pas moins coupables que le frère de Joachim, et craignaient d'éprouver un jour le même sort. Ils entraînèrent dans leur complot vingt autres misérables à qui leur conscience inspirait les mêmes terreurs. André était alors à Bogolioubof. Les conjurés se rendent la nuit au palais, tuent le petit nombre de gardes qui s'y trouvaient, et montent à la chambre où le prince dormait, ayant près de lui un seul domestique. Ils brisent la porte, André se réveille au bruit, veut saisir son épée, et ne la trouve pas : un traître l'avait déjà enlevée. Tout désarmé qu'il est, André se jette sur ses assassins et précipite sous ses pieds le premier qu'il saisit. Les monstres font par erreur un acte de justice : ils croient que c'est le prince qui a été renversé, veulent le frapper, et tuent un de leurs complices. Mais bientôt détrompés, tous à la fois tournent contre André leurs épées et leurs lances et le couvrent de blessures. Enfin, le croyant mort, ils le portent dans la cour, et se retirent. Alors le malheureux André,

rassemblant un reste de force, se traîne sous l'escalier. Les scélérats, qui n'étaient pas encore très-éloignés, entendent les gémissements que lui arrache la douleur, et, sentant le danger qu'il y a pour eux à laisser leur crime imparfait, ils retournent sur leurs pas, prennent des torches, cherchent le prince à la trace de son sang, le trouvent et le massacrent.

Les habitants de Bogolioubof, au lieu de penser à le venger, pillent son palais et les maisons des magistrats qu'il a nommés et des receveurs des impôts.

Un serviteur fidèle d'André enleva, au bout de deux jours, le corps de son maître, qui était resté nu, dans un jardin, exposé aux chiens et aux oiseaux de proie, et le porta à l'église, où les derniers devoirs lui furent rendus à la hâte et sans pompe. Les Vladimiriens pleurèrent André; mais ils ne songèrent pas à punir le crime, et les meurtriers jouirent en paix de leur odieux triomphe.

Après la mort d'André, Michel, frère du défunt, à la suite d'une foule de brigues contraires, fut élu prince de Vladimir par les citoyens réunis de Rostof, de Souzdal et de Péréiaslavle. Son règne fut court : il ne jouit guère qu'un an d'une souveraineté qui lui fût vivement disputée par Iaropolk et Mstislaf, neveu d'André, et laissa en mourant un fils nommé Gleb, qui, suivant l'usage, ne fut pas son successeur, quoique le peuple, qui aimait tendrement Michel, le désirât (1176).

Il ne restait aucun prince descendant d'Ioury, plus âgé que Vsevolod, le dernier de ses fils. A ce titre il devait obtenir la première principauté de la Russie; mais il avait encore acquis un titre plus flatteur, l'amour des citoyens, qui l'élurent d'un accord unanime. On nous dispensera de raconter ce règne; quoique bien long (il fut de trente-sept ans), il n'est rempli que de guerres presque incessantes, dont les détails n'offrent rien de saillant. Vsevolod mourut en 1212 : il fut généralement regretté, et les annales russes lui ont décerné le surnom de *grand*.

Le règne de Vsevolod coïncide avec la prise de Constantinople par les croisés : événement très-important pour les Russes, qui avaient alors des liaisons si intimes avec les Grecs sous le rapport de la religion et du commerce.

A la mort de Vsevolod, chacun de ses fils prit possession des apanages qu'il leur avait marqués : Constantin, de Rostof; Vladimir, de Moscou; Sviatoslaf, d'Iourief; Ivan, de Starodoub; et Georges, de Vladimir. Cependant presque tous étaient mécontents de leur partage, et la guerre s'alluma bientôt entre eux. La paix fut enfin signée; mais elle dura peu entre des frères qui avaient appris à se craindre mutuellement.

Georges ayant à cœur d'abattre dans la personne de son frère aîné, Constantin, un rival, un ennemi dont il redoutait les prétentions et les droits à la principauté de Vladimir, dont son père l'avait pourtant investi lui-même, unit ses forces à celles de son jeune frère Iaroslaf. Il rassembla à la hâte une armée considérable, composée de tous les peuples de sa domination, et dans plusieurs villes il ne resta pas un seul homme capable de porter les armes. Mais cette armée, qui semblait formidable par le nombre, était composée d'hommes mal armés, mal vêtus, et dont la plupart n'avaient jamais vu la guerre. Georges cependant était fier de se voir à la tête de ce vain épouvantail, et les chefs, pleins d'une confiance orgueilleuse et stupide, passaient le temps dans les festins. Ils trompaient ainsi par les plaisirs les fatigues de la marche, et doutaient si peu de la victoire, qu'ils osèrent se partager la Russie comme s'ils s'en étaient déjà rendus maîtres. Ce traité de partage fut scellé par le serment des princes alliés. Les soldats eurent ordre de ne faire aucun prisonnier et de n'épargner aucun ennemi, de quelque rang qu'il pût être. La peine de mort fut prononcée contre ceux qui désobéiraient à cet ordre barbare, par lequel Iaroslaf et Georges dévouaient à la mort leur frère Constantin.

Le combat s'engagea, et la victoire se déclara bientôt pour Constantin, qui ne perdit que cinq cent cinquante hommes, tandis que Georges en laissa sur la place plus de neuf mille, sans compter ceux qui se noyèrent en prenant la fuite et ceux qui moururent de leurs blessures dans les forêts (1217). Georges, encore plus abattu qu'il n'avait été présomptueux, jette ses armes, change de cheval, fuit avec précipitation et arrive en chemise à Vladimir, sa capitale. Les habitants, pleins de confiance dans la supériorité du nombre, crurent de loin que c'était un courrier qui venait leur annoncer la victoire, et rien ne put égaler leur surprise et leur consternation quand ils reconnurent leur souverain.

Les princes vainqueurs ne se distinguèrent pas moins par leur modération que par leur courage. Au lieu de poursuivre avec acharnement les vaincus, ils s'avancèrent sans précipitation vers Vladimir, et, malgré l'ardeur de leurs soldats, ils refusèrent de donner l'assaut, persuadés que Georges ne tarderait pas à se rendre. On n'eut pas lieu de se repentir d'avoir épargné le sang. Georges se remit à la discrétion des princes alliés, ne demandant que la vie et la liberté : mais Constantin, trop magnanime pour abuser du malheur de son frère, lui donna un apanage, où ce prince et sa famille trouvèrent une honorable retraite.

Huit jours après sa victoire, Constantin ayant fait prêter le serment ordinaire aux habitants de Vladimir, s'avança vers Péreslave pour réduire Iaroslaf, qui s'y était retiré. Iaroslaf, surpris de la prompte arrivée des ennemis, n'eut d'autre parti à prendre que de demander la paix : elle lui fut généreusement accordée.

Quoique Constantin fût dans la fleur de l'âge, il était atteint d'une maladie qui lui faisait regarder sa fin comme prochaine. Craignant que sa mort ne précipitât la Russie dans de nouveaux troubles et que ses enfants ne fussent privés d'apanages, il résolut de prévenir ces deux mal-

heurs en gagnant l'amitié de Georges et en lui donnant lui-même ses États. Il le fit venir, lui prodigua les marques de la plus vive tendresse et le nomma son successeur aux principautés de Vladimir et de Souzdal : sans doute ce ne fut pas sans lui recommander ses enfants et lui indiquer les apanages qu'il désirait qui leur fussent accordés. Il mourut peu de temps après avoir fait ces dispositions (1219).

Heureux ce prince, d'avoir fini ses jours dans le moment qui précéda la désolation de sa patrie, et de n'avoir pu la prévoir ! La Russie, couverte de sang, va recevoir des fers, et ne connaît pas même encore le nom de l'ennemi qui va partir des extrémités de l'Orient pour lui donner des chaînes.

CHAPITRE V

Première invasion des Tartares. — État de la Russie. — Gengiskan. — Ses conquêtes. — Vains efforts des princes pour résister aux Tartares.

(1219 — 1238)

Bientôt la Russie ne va plus offrir qu'une vaste scène d'horreurs. Attaquée par un ennemi que précédait la terreur de son nom et que l'effroi qu'il excitait devait rendre invincible, elle ne lui opposera que les efforts désunis des différentes dominations qui la composent et qui l'affaiblissent. Assez forte peut-être pour ne pas craindre les attaques les plus redoutables si elle pouvait y opposer toute sa masse dirigée par un seul chef, à peine retardera-t-elle de quelques instants sa ruine parce qu'elle n'y opposera à la fois que quelques-unes de ses parties.

Depuis Vladimir le Grand la Russie s'était toujours

affaiblie de plus en plus, parce qu'elle s'était toujours de plus en plus subdivisée. Sous le premier de ses princes chrétiens elle ne formait qu'une seule domination, qui pouvait agir tout entière à la voix du maître; mais sous ses successeurs, partagée en une foule de petites souverainetés rivales qui se ruinaient mutuellement par leurs désavantages et par leurs succès, il n'existait aucun pouvoir capable de réunir ses forces dispersées et de faire un ensemble redoutable de ses nombreuses parties, qui ne se trouvaient faibles que par leur division.

Accoutumée depuis longtemps à n'avoir que les mêmes ennemis, tantôt vaincue, tantôt victorieuse, et les combattant toujours avec égalité d'art, de discipline et d'armes, quelle sera sa faiblesse contre un peuple vainqueur de l'Asie presque entière, contre des guerriers impétueux dans l'attaque, légers dans la fuite, et qui ne fuient que pour vaincre, qu'on perd de vue en un instant, et qui tout aussitôt reviennent attaquer avec plus de fureur; que la cupidité peut appeler dans les contrées les plus riches, mais qui ne sont point arrêtés par les plus affreuses solitudes!

C'était encore un malheur de plus pour la Russie que la principale souveraineté fût devenue le partage d'un prince qui ne s'était fait connaître que par sa stupide et lâche présomption. Constantin était digne de lutter contre les désastres, d'opposer à une force supérieure un courage capable au moins de résister quelque temps et de ne pas succomber sans vengeance ou sans gloire. Mais Georges ne pouvait que céder à la crainte ou tenter des efforts insensés : également faible lorsqu'il méprisait un danger qu'il ne connaissait pas, ou quand il redoutait un péril qu'il s'exagérait. « C'est, comme l'a très-bien dit un historien moderne, un de ces souverains qui semblent n'avoir régné que pour revêtir de leur nom une époque funeste : on ne s'aperçoit qu'ils se sont assis sur le trône que lorsqu'ils en tombent et qu'ils en teignent les degrés de leur sang. »

Pressé de porter notre attention sur le plus funeste et un des plus grands événements de l'histoire de Russie, nous passons sous silence les faits qui ont précédé cette sanglante catastrophe, et qui lasseraient notre impatience si nous y voulions seulement jeter un regard.

Ce fut en 1224 que la Russie entendit prononcer pour la première fois le nom terrible des Tartares.

Dans la Tartarie chinoise actuelle, au sud du gouvernement d'Irkoutsk, au milieu de déserts inconnus aux Grecs et aux Romains, erraient les hordes des Mogols, de même origine que les Turcs orientaux. Ce peuple sauvage et vagabond, occupé de la chasse et de l'entretien des bestiaux, avide de pillage, dépendait des Tartares Niu-Tché, qui dominaient sur la partie septentrionale de la Chine ; mais vers la moitié du XII[e] siècle il devint puissant et commença à s'illustrer par des victoires. Son kan Ezoukaï-Bayadour, après avoir conquis plusieurs contrées voisines, mourut à la fleur de l'âge. Temoutchin, son fils, âgé de treize ans, se trouva à la tête de quarante mille familles sujettes à ses lois et ses tributaires. Cet adolescent, élevé par sa mère dans la simplicité de la vie pastorale, était destiné à étonner l'univers par son héroïsme et ses succès, à subjuguer des millions d'hommes, et à renverser des monarchies illustres par la force de leurs armes, par leurs progrès dans les sciences et les arts, par la sagesse de leurs anciens législateurs.

A la mort de Bayadour un grand nombre de ses tributaires osèrent s'affranchir du joug de son fils. Temoutchin rassemble une armée de trente mille hommes, défait les rebelles, et fait périr les principaux chefs de la révolte dans des chaudières d'eau bouillante. Cependant ce jeune kan reconnaissait encore l'autorité suprême du monarque tartare, auquel il rendit même de grands services dans ses expéditions militaires ; mais bientôt, enorgueilli de ses éclatants succès, fier du triomphe de ses armes, il voulut se rendre indépendant et devenir

un puissant souverain. Effrayer ses ennemis par la vengeance, exciter et entretenir le zèle de ses amis par ses largesses, se montrer au peuple comme un être surnaturel, telle était la ligne de conduite que son ambition lui dictait. Poussés par la crainte, tous les princes particuliers des hordes mogoles ou tartares vinrent se soumettre à lui. Il les rassembla un jour sur le bord d'un fleuve, de l'eau duquel il remplit une coupe qu'il but solennellement, et jura de partager avec eux le *doux* et l'*amer* qu'il rencontrerait dans le cours de sa vie. Le kan de Keraït, qui avait osé tirer son épée contre ce nouvel Attila, paya son audace de sa tête, et son crâne, garni d'argent, demeura en Tartarie comme un monument de la colère de Temoutchin.

Pendant que l'innombrable armée des Mogols, disposée en neuf camps près de la source du fleuve Amour, sous des tentes de différentes couleurs, contemplait avec admiration ce jeune monarque et attendait ses nouveaux ordres, on vit paraître un ermite ou prétendu prophète : « Dieu, dit-il, donne toute la terre à Temoutchin, et ce maître du monde doit recevoir le nom de *Gengiskan*, » c'est-à-dire grand kan ou grand prince. Les guerriers, les chefs, tous lui témoignèrent d'une voix unanime leur désir d'être l'instrument des volontés du Ciel, et leur exemple fut bientôt suivi par des nations entières. Les Kirguis de la Sibérie méridionale, les Ygoures ou Ouïgoures, habitants des frontières de la petite Bukharie, prirent le nom de sujets de Gengiskan : le monarque du Thibet lui-même le reconnut pour son suzerain.

Parvenu à un si haut degré de grandeur, le fier kan refusa formellement de payer tribut au roi des Niu-Tché, maître des provinces septentrionales de la Chine ; il lui fit dire par ironie : « Depuis longtemps les Chinois appellent leur souverain *fils du ciel;* toi, tu n'es qu'un homme, qu'un mortel. » La grande muraille de pierre qui sert de frontière à la Chine fut un obstacle insuffisant pour

arrêter les intrépides Mogols : ils prirent quatre-vingt-dix villes, défirent complétement l'innombrable armée de leurs ennemis, et égorgèrent, comme des êtres inutiles, une multitude de vieillards qu'ils avaient faits prisonniers. Le monarque vaincu désarma son ennemi en lui donnant cinq cents jeunes hommes, autant de jeunes filles, trois mille chevaux et une grande quantité de soie et d'or. Cependant Gengiskan entra une seconde fois en Chine et mit le siége devant Pékin, capitale de ce vaste empire. Les habitants se défendirent en désespérés; mais leur valeur ne put sauver cette ville; les Mogols s'en emparèrent (1215), et livrèrent aux flammes le palais impérial, qui brûla pendant plus d'un mois avant d'être réduit en cendres. Les Mogols firent un immense butin.

Ils trouvèrent dans Pékin un sage, nommé Ylitchoutsaï, parent des derniers empereurs de la Chine, et célèbre dans l'histoire comme bienfaiteur de l'humanité; car il sut gagner le cœur et la confiance de Gengiskan, arracher à sa fureur des millions de victimes, modérer sa cruauté, et lui donner d'utiles conseils pour civiliser les féroces Mogols.

Cependant les Tartares Niu-Tché luttaient encore contre Gengiskan. Celui-ci laisse dans la Chine de nombreuses troupes sous les ordres d'un chef valeureux, et lui-même se précipite sur les contrées occidentales pour le malheur de la Russie. Vers 1223, Gengiskan, ambitieux d'étendre sa domination sur les côtes occidentales de la mer Caspienne, détacha de son armée Soùdaï-Bayadour et Tchepnovian, deux de ses plus célèbres généraux, avec ordre de prendre Schamakha et Derbent. La première de ces villes s'étant rendue, les Mogols voulurent arriver par le chemin le plus court à Derbent; mais, trompés par leurs guides, ils entrèrent dans d'étroits défilés, où ils se virent entourés de tous côtés par les Alains, les Yasses, habitants du Daghestan, et par les Polovtsi, prêts à les combattre avec vigueur.

Les généraux mogols reconnurent avec effroi le piége où ils étaient tombés : le nombre et la position des ennemis ne leur laissaient guère envisager après tant de succès qu'une honteuse défaite. Il ne restait plus qu'une seule ressource : c'était de diviser les deux nations qui se préparaient à les combattre. Ils crurent qu'il leur serait plus facile de tromper les Polovtsi, parce qu'ils avaient des moyens plus plausibles de les séduire. Ils leur envoyèrent un officier chargé de riches présents. Ce député, après avoir déployé à leurs yeux ces témoignages de bienveillance, leur fit avec douceur des reproches de ce qu'ils joignaient leurs armes à celles des Alains, d'un peuple étranger contre un peuple ami, qui jamais ne leur avait donné aucun sujet de plainte, eux qui, étant de la même race que les Mogols, devaient les chérir comme des frères, et courir avec eux une même fortune, loin de penser à les attaquer.

Il semble que les Polovtsi n'avaient alors que deux partis à prendre : de rester unis aux Alains, ou de se joindre aux Mogols. Mais ils prirent un moyen terme : ils gardèrent la neutralité, et c'est ce qui les perdit.

Les Mogols, délivrés de leurs craintes de la part des Polovtsi, tombèrent avec tant d'impétuosité sur les Alains, qu'ils les défirent sans résistance. Le plus grand nombre resta sur la place, et les autres reçurent des fers. Ainsi fut détruite une nation qui s'était rendue célèbre parmi celles qui contribuèrent le plus à la ruine de l'empire romain.

Les Polovtsi, tranquilles spectateurs de la défaite des Alains, commencèrent à trembler quand ils eurent laissé anéantir leurs anciens alliés. Pleins d'une téméraire confiance quand la défiance eût pu les sauver, ils ne virent le péril que lorsqu'il n'était plus possible de le fuir. Privés de leurs alliés, qu'ils avaient trahis ; près de succomber sous les armes d'un peuple qui n'en était pas moins leur ennemi pour avoir avec eux une commune origine ; re-

poussés jusqu'aux bords du Dniéper, ils se jetèrent dans les bras d'une nation dont ils avaient mille fois provoqué la haine, à laquelle ils avaient causé et qui leur avait rendu tant de maux. Kotiak, le plus considérable de leurs princes, suivi d'un nombreux mais triste cortége, va trouver à Galitch le brave et bouillant Mstislaf, auquel il avait donné sa fille : il lui offre des présents conformes à la vie simple et pastorale de sa nation ; il lui expose ses malheurs, et lui fait sentir que les princes russes sont menacés des mêmes maux. Le souverain de Galitch comprit aisément combien il importait d'arrêter des ennemis aussi redoutables que les Tartares, avant qu'ils eussent pénétré en Russie: il vit que dans de pareilles conjonctures, accorder des secours aux Polovtsi, c'était en effet recevoir les leurs : ou plutôt Mstislaf aperçut une carrière ouverte à son courage, et s'y élança valeureusement.

A son invitation, un grand nombre de princes s'assemblèrent à Kief : il y fut arrêté qu'on donnerait de puissants secours aux Polovtsi, et qu'on n'attendrait pas que les Tartares fussent entrés dans l'État pour s'opposer à leurs progrès. On envoya aussi demander aide au souverain de Vladimir contre l'ennemi commun, et les princes se séparèrent pour rassembler au plus tôt leurs forces.

Déjà les princes russes avaient conduit des troupes nombreuses jusqu'à l'une des îles que forme le Dniéper, lorsqu'ils reçurent une ambassade des Tartares. Les députés, peu sincères, feignirent d'apporter des paroles de paix : ils protestèrent que leur nation n'avait jamais formé aucun dessein contre les Russes, et que leurs chefs voulaient seulement faire sentir leur vengeance aux Polovtsi, leurs anciens esclaves : esclaves infidèles, voisins dangereux, dont la Russie n'avait que trop éprouvé le brigandage et la férocité. C'eût été une grande imprudence aux Russes de se fier à ces protestations, dont toute la conduite des Tartares prouve la fausseté ; mais ils eurent la barbarie de massacrer les ambassadeurs.

Les Mogols, instruits du sort de leurs députés, envoyèrent reprocher aux Russes le crime dont ils s'étaient rendus coupables. « Vous avez soif de notre sang, dirent ces nouveaux ambassadeurs ; vous avez assassiné nos représentants, vous qui ne nous connaissez pas, vous à qui nous n'avons fait aucun mal ; mais Dieu sera juge entre nous. »

Le prince de Galitch, qui n'avait pas encore réuni toutes ses forces, et qui n'était accompagné que d'un petit nombre de guerriers, osa cependant le premier tenter le sort des armes. Ne prenant que mille hommes avec lui, il passe le Dniéper, tombe sur un corps d'observation des Tartares, les bat, les met en fuite, et fait prisonnier leur commandant, à qui les Polovtsi firent subir la question avant de lui donner la mort.

Peu de temps après arrivèrent les troupes de Galitch. Elles s'étaient embarquées au nombre de vingt mille combattants, sur plus de deux mille barques, avaient descendu le Dniester jusqu'à son embouchure, étaient entrées dans la mer Noire, d'où elles avaient remonté le Dniéper; ensuite, tirant à force de bras leurs barques sur les écueils qui forment les cataractes, et continuant à remonter le fleuve après les avoir franchies, elles s'étaient réunies à l'armée russe. Le danger commun engagea quelques petites nations à joindre leurs armes à celles de la Russie. Toutes les forces étaient rassemblées, toutes avaient passé le Dniéper, lorsqu'on apprit qu'un corps de Mogols s'avançait pour observer les mouvements des Russes. Mstislaf chargea quelques jeunes princes d'aller les attaquer. Ils le firent avec tant de succès, qu'ils les mirent en fuite, et tout le camp des Russes fut longtemps nourri des nombreux troupeaux que les Tartares avaient été contraints d'abandonner.

Après cette victoire, les Russes continuèrent leur marche pendant huit à dix jours, sans rencontrer d'ennemis. Ils crurent avoir tellement effrayé les Mogols, que ceux-ci

n'osaient plus se présenter, et ils ne soupçonnèrent pas même que cette retraite pût être un piége dangereux. En effet, l'ennemi ne paraissait les fuir que pour les attirer dans un endroit qu'il connaissait, où il serait maître de prendre tous les avantages du terrain, et de leur ôter presque tous les moyens de vaincre. Arrivés près des bords de la Kalka, petite rivière qui se jette dans la mer Noire, non loin de l'embouchure du Don, ils aperçurent enfin un corps avancé des Mogols : il fallut combattre; mais les Mogols se laissèrent aisément repousser, et les Russes ne trouvèrent aucun obstacle à traverser la Kalka. Par un malheur trop ordinaire, à peu près inévitable quand il se trouve plus d'un chef dans une armée, la discorde se mit entre le prince de Kief et celui de Galitch. Celui-ci, qui était arrivé le premier, ne fit part à l'autre, ni de la rencontre qu'il avait eue avec les ennemis, ni des mesures qu'il voulait prendre. Jaloux d'accaparer toute la gloire du succès, et craignant moins de braver les dangers que de partager l'honneur du triomphe, il fit ses dispositions avec les princes d'un rang inférieur, sans que le souverain de Kief opérât aucun mouvement, ni soupçonnât qu'il en dût faire.

Les Russes se battirent avec courage, et les princes qui les commandaient se ménagèrent encore moins que les simples soldats. La victoire ne paraissait pencher pour aucun parti, lorsque les Polovtsi commencèrent à combattre; fiers de leur bravoure, ils s'avancèrent au premier rang : mais bientôt repoussés, et précipités sur l'armée russe, ils la mirent en désordre. Les ennemis ne lui laissèrent pas le temps de se rallier, et, profitant des circonstances, ils augmentèrent par une attaque impétueuse le trouble où elle venait d'être jetée. Elle fuit : le souverain de Galitch, le plus courageux des princes russes, démentant alors sa valeur accoutumée, gagne le premier les bords du fleuve avec un petit nombre de soldats; il prend les barques qui lui étaient nécessaires, et fait mettre le feu

au reste : ceux qui s'enfuirent après lui purent à peine en sauver quelques-unes. Il dut son salut à cette précaution ; mais il causa la perte d'un grand nombre de Russes, à qui lui-même coupa la retraite, et qui périrent par le fer du vainqueur ou dans les eaux. Il ne se sauva que la dixième partie de l'armée, qu'on évalue à plus de cent mille hommes, sans compter les Polovtsi. Le prince de Kief, qui, pendant l'action, était avec des troupes fraîches sur une montagne aux bords de la Kalka, eût peut-être fait tourner du côté des Russes la chance du combat, s'il fût venu soutenir à propos ses concitoyens ; mais il ne pensa qu'à se fortifier par des retranchements de fascines et de terre : faible précaution, lorsque la seule chance d'éviter la mort était de la braver.

Les Mogols vainqueurs se divisèrent en deux corps d'armée : l'un se mit à la poursuite des fuyards, et l'autre assiégea le prince de Kief dans ses retranchements. Il se défendit longtemps avec courage et opiniâtreté ; mais, quand il vit les forces des assiégeants augmentées de toutes les troupes qui avaient poursuivi ses concitoyens, et qui, animées par le sang ennemi dont elles étaient couvertes, brûlaient de s'y plonger encore, il sentit combien serait vaine une plus longue résistance. Il offrit de se rendre, et le général tartare jura solennellement de lui laisser la vie à lui et à ses compagnons, et de leur rendre la liberté moyennant une rançon convenue. Serment trompeur et reçu avec trop de confiance ! A peine le prince de Kief s'est-il rendu avec son gendre et un autre prince, nommé Doubrovski, que les Mogols furieux massacrent les soldats, se jettent sur les princes, les couvrent de planches sur lesquelles ils s'asseyent pour célébrer le festin triomphal, et étouffent ainsi leurs victimes qui se sont remises à leur foi.

Les Mogols, après leur victoire, entrèrent dans la Russie sans trouver la moindre résistance. Le peuple, accoutumé à sortir des villes au-devant de ses princes

avec la croix et les images saintes, veut rendre les mêmes honneurs aux Tartares : mais ces marques de soumission et de respect ne désarment point la férocité des vainqueurs; ils tombent sur cette multitude désarmée, qui ne se défend qu'avec ses larmes. Tout le pays qu'ils traversent est ravagé, toutes les villes sont pillées : on peut juger du désastre de la Russie par les malheurs de la principauté de Kief, qui seule perdit soixante mille de ses sujets.

Les Mogols parvinrent jusqu'à Novgorod-Sverski, dans la petite Russie, au nord-est de Tchernigof : et là, se dirigeant vers le sud, et fatigués enfin de succès et de carnage, ils retournèrent auprès de Gengiskan, qui était alors dans la grande Bukharie. Ce prince, étonné du nombre prodigieux de prisonniers que lui présentèrent ses généraux, ne se contenta pas de leur prodiguer publiquement les éloges les plus flatteurs; il crut ne pouvoir les payer dignement de leurs services qu'en les comblant d'honneurs et de richesses.

Le prince de Vladimir, le premier souverain de la Russie, lui qui devait donner aux autres l'exemple de la défense, n'avait pas même daigné se mettre à la tête des troupes qu'il avait promises; et, joignant la lenteur à l'indifférence, il les avait fait partir trop tard. Elles apprirent en chemin la défaite de leurs concitoyens, et revinrent sur leurs pas.

Quand les Mogols se furent retirés, les Russes comparèrent sans doute cette incursion à ces torrents qui, causant encore plus de terreur que de désastres, creusent dans leur course des ravins que l'industrie humaine a bientôt comblés. Ils ne s'occupèrent que de leurs propres dissensions, et se livrèrent à des querelles que rendaient plus insensées les maux qu'ils venaient d'éprouver, et qui leur en promettaient de plus terribles encore.

En 1230, la nature rassembla ses plus terribles fléaux sur l'état de Novgorod : des pluies arrivées hors de saison,

des gelées excessives détruisirent toutes les productions de la terre. Les citoyens affamés, pères, mères, enfants, oubliant les noms les plus chéris, les affections les plus tendres, se disputaient, s'arrachaient dans leur sombre fureur les plus vils aliments, les plus dégoûtants reptiles. La mortalité suivit : les mourants et les morts étaient également abandonnés, et les malades étaient entourés de cadavres en putréfaction. Cependant la paix même ne régnait point sur ce vaste tombeau : une querelle particulière fit passer la rage dans tous les cœurs; et les citoyens, près de périr de misère, se massacraient sur le corps des victimes de la faim et de la contagion. Les lois étaient muettes, l'autorité inactive; les brigands, les incendiaires étaient sûrs de l'impunité. Les flammes allumées par des scélérats étaient à peine éteintes, qu'un grand nombre d'édifices furent renversés par un tremblement de terre qui se fit sentir dans les principales villes de Russie. En même temps, plusieurs princes se disputaient le triste honneur de gouverner cet état désolé, et se préparaient à s'armer les uns contre les autres. On parvint à suspendre quelque temps leur querelle, et Novgorod éprouva un fléau de moins (1232).

Si les autres principautés ne furent pas exposées à tant de maux, elles ne goûtèrent cependant pas les douceurs de la paix : ainsi, lorsque arriva pour la Russie le moment de la plus violente, de la plus redoutable des crises, elle était réduite à une faiblesse mortelle (1236).

Après la funeste bataille de la Kalka, les Russes furent six ans sans entendre parler des Tartares : ils crurent que ce peuple terrible avait disparu pour toujours.

Gengiskan mourut en 1227, célèbre dans l'histoire du monde, mais odieux et terrible dans les souvenirs de l'humanité. Il nomma pour lui succéder Oktaï, ou Ougadaï, son fils aîné, lui prescrivant de n'accorder la paix qu'aux peuples vaincus : principe qui avait servi de règle aux Romains, ambitieux de commander à l'univers

entier! Conquérant des provinces septentrionales de la Chine, ayant détruit l'empire des Niu-Tché, Oktaï demeurait au sein de la Tartarie, et avait fixé son séjour dans un palais magnifique, embelli par les artistes chinois. Mais, dévoré d'ambition, animé surtout du désir d'exécuter la volonté de son père, dont la cendre reposait près de là, à l'ombre d'un arbre élevé, le nouveau kan confia trois cent mille soldats à son neveu Bâti, et lui ordonna de soumettre les bords septentrionaux de la mer Caspienne, avec les pays adjacents. Bâti, ayant donné aux compagnons des fatigues qu'il allait braver une suite de repas qui dura quarante jours, ordonna le départ, et s'avança vers l'occident. Cette entreprise devait décider du sort de la Russie.

Rien n'arrête les progrès des Tartares : déjà ils ont traversé la Kama ; déjà la capitale des Bulgares est en leur pouvoir, et tout le pays de ce peuple autrefois redoutable a reconnu de nouveaux maîtres. Cependant les Russes n'ouvraient point encore les yeux sur un danger qui devenait inévitable, et le prince de Vladimir célébrait avec pompe sur le bord de l'abîme les noces de deux de ses fils!

Les Tartares s'avancent vers le Don au nombre de six cent mille hommes : ils le remontent sans résistance le long de ses rives. Deux frères régnaient à Rézan : ils leur envoient une vieille femme et deux guerriers, avec ordre de payer la dîme de tout ce qu'ils possèdent, à commencer par les premiers membres de l'État et à finir par les troupeaux. Les souverains de Rézan firent part aux princes leurs voisins de cette bizarre ambassade ; tous répondent avec indignation qu'ils se défendront jusqu'au dernier soupir. Ils rassemblent à la hâte, réunissent leurs forces, s'avancent vers la Voroneje à la rencontre des ennemis, et envoient en même temps demander des secours au prince de Vladimir. Cet aveugle souverain les refuse ; il ne comprend pas qu'il s'agit de défendre ses propres domaines ; il répond, avec une

vanité stupide, qu'il saura bien avec ses seules forces repousser les téméraires qui oseront l'attaquer. Les divers souverains de la Russie suivent ce funeste exemple, abandonnent aux barbares ceux d'entre eux qui sont attaqués les premiers, et laissent périr ainsi une portion notable de leurs appuis.

Les princes de Rézan, abandonnés des autres souverains, reconnaissant qu'ils ne pouvaient se défendre en plaine contre leurs nombreux ennemis, se divisèrent et se renfermèrent dans différentes places. L'aîné entreprit de sauver Rézan : bientôt il y fut assiégé, la ville fut investie. Il se défendit pendant seize jours avec le courage du désespoir, et reçut le coup mortel sur les remparts. Rézan fut pris d'assaut. Furieux de la résistance qu'on leur avait opposée, les Tartares ne se contentèrent pas de mettre à mort la veuve de ce prince, les autres princesses et tous les habitants ; ils étudièrent les moyens de rendre le trépas plus douloureux, et firent une lente et curieuse recherche de tortures. Enfin, ils brûlèrent la ville et allèrent chercher d'autres victimes à immoler à leur fureur. Bientôt Kolomna, puis Moscou sont pris, et leurs citoyens sont ou massacrés ou emmenés prisonniers. Le jeune Vladimir, fils de Georges, envoyé trop tard par son père avec des troupes au secours de Rézan, est fait prisonnier par les Tartares.

Georges ne pouvait guère se promettre de défendre contre eux sa ville capitale, mais il aurait pu du moins y périr avec courage. Cependant, au lieu de partager les dangers auxquels il laisse sa famille exposée, il remet ses deux fils Vsevolod et Mstislaf sous la conduite d'un de ses lieutenants nommé Petre-Osliadiakovitch, et lui-même passe le Volga, se joint à ses neveux, les fils de Constantin, et attend encore dans l'inaction les secours de ses frères. Bâti paraît sous les murs de la capitale abandonnée par son souverain : arrivé près d'une des portes, il y conduit Vladimir son prisonnier. Ses frères, indignés,

veulent aussi faire une sortie : Pètre les retient. La première fureur des jeunes princes eût peut-être été funeste aux Tartares. Bâti, qui avait espéré que les habitants se rendraient à la vue de son illustre captif, quand il les vit résolus à se défendre, fit ses préparatifs pour le siége de la place.

Au dedans des murs de Vladimir régnait la terreur : elle s'accrut encore davantage lorsqu'on eut appris que les Tartares venaient d'emporter Souzdal; et les assiégés ne se préparèrent plus à se défendre, mais à mourir. L'ennemi donne l'assaut, sans trouver personne qui s'oppose à ses coups : il pénètre aussitôt dans la ville et met tout à feu et à sang. Les habitants échappés au fer tombent dans les flammes, et plusieurs, pour se délivrer des angoisses de la crainte, se précipitent sur l'épée des Tartares (1237). Lorsque ces barbares abandonnèrent les cendres de Vladimir, ils se partagèrent en plusieurs corps, pour frapper à la fois des coups multipliés.

Georges, qui, avec son frère Sviatoslaf, s'occupait à dresser des plans de défense, sans savoir où était l'ennemi, apprit en même temps la ruine de sa capitale et la triste fin de sa femme et de ses fils. Le malheur sembla alors élever son faible courage : résolu de défendre sa patrie ou de périr en la vengeant, il fit passer dans le cœur des chefs les sentiments qui l'animaient. Il espérait, mais en vain, recevoir les secours de son frère Iaroslaf, prince de Novgorod. Pendant qu'il les attendait, les Tartares parurent et la bataille s'engagea : les Russes, électrisés par l'exemple de leur prince, firent balancer la victoire. Georges se précipite au milieu des dangers; ses soldats le suivent, et la vue de leur souverain semble les rendre invincibles; mais il tombe sous les coups des ennemis, et dès lors rien ne résiste aux Tartares. Les Russes ne pensent plus à défendre leur vie : la plupart cherchent à la sauver par la fuite; mais ils ne se perdent pas moins, et se perdent sans honneur (1237).

Les Tartares n'avaient aucun dessein de conserver le pays dont ils venaient de se rendre maîtres ; ils y portèrent partout le fer et le feu, et ne parurent songer qu'à le dévaster. Les peuples des diverses souverainetés de la Russie, sans liaison entre eux, n'étaient pas même capables de sentir combien un accord mutuel leur était avantageux, et que de lui seul pouvait naître leur salut. Les uns fuyaient loin de leur patrie, les autres restaient dans une stupide inaction ; c'était le plus petit nombre qui voulait vendre son sang au prix du sang des ennemis.

Peut-être sans aucun dessein arrêté, et suivant seulement un caprice sanguinaire ; peut-être aussi dans la vue d'ôter aux vaincus leurs derniers asiles, et de s'emparer ensuite de Novgorod, Bàti tourna ses armes contre Torjok, ville dépendante de cet État. Après quinze jours de siége, les habitants, malgré leurs efforts et leur courage dignes d'un meilleur sort, virent entrer l'ennemi par des brèches nombreuses, et furent massacrés impitoyablement. Les Tartares vainqueurs ne se laissaient pas plus désarmer par la soumission que par la valeur. Mais déjà ces barbares n'étaient plus qu'à vingt lieues de Novgorod, lorsque tout à coup ils retournèrent sur leurs pas du côté de Rézan, sans qu'on sût ce qui pouvait les arrêter ainsi dans leurs conquêtes.

La peine que les Tartares eurent à réduire une petite ville fait présumer que le salut de la Russie n'eût pas été désespéré, si dès le commencement on avait voulu se défendre, et si l'on avait résisté d'un commun accord. Cette ville mémorable se nommait Kozelsk. On ignore quelle était sa situation ; on sait seulement qu'elle se trouvait sur le chemin que les Tartares prirent à leur retour. Elle était gouvernée par un jeune prince ; ses sujets ne virent dans le péril dont ils étaient menacés que la nécessité de lui conserver son héritage ou de périr avec lui.

Bàti employa toutes ses forces, tout son art, toutes ses machines, et la ville résistait encore. Après sept semaines

d'un siége poussé avec la plus grande vigueur, les murs s'écroulaient de tous côtés et offraient une entrée libre aux Tartares. Alors, animés par le seul désespoir, les assiégés jurent de vendre chèrement leur vie à l'ennemi; ils s'élancent hors de la ville, brisent la plupart des machines des assiégeants, se mêlent avec eux, s'enfoncent dans leurs rangs, et, couverts de leur propre sang et du sang ennemi, ils ne cessent de combattre qu'en cessant de vivre. Tous restent sur la place, tous expirent avec la joie de s'être vengés (1238).

Les Tartares perdirent quatre mille hommes devant cette héroïque bourgade, où ils n'entrèrent que pour massacrer les femmes, les enfants et les vieillards, que l'impuissance de porter les armes avait retenus dans les murs. Ils retournèrent ensuite sur les bords du Volga, dans le pays des anciens Bulgares, séjour qu'ils s'étaient choisi.

CHAPITRE VI

La Russie et les Tartares. — Plan-Carpin et Rubruquis. — Mœurs, usages et coutumes des Tartares. — Leur arrogance et leurs terribles projets.

(1238 — 1247)

Les malheurs que la Russie venait d'éprouver ne semblèrent pas inspirer assez de crainte pour des malheurs à venir.

A peine Iaroslaf, prince de Novgorod, eut-il été instruit de la retraite des Tartares, qu'impatient de succéder à son malheureux frère, Georges, il plaça sur le trône de Novgorod son fils Alexandre, qui bientôt deviendra célèbre,

et courut lui-même prendre possession des cendres et des décombres de Vladimir. Il nettoie la place où fut cette ville des cadavres dont elle est couverte, relève ses murs, rappelle ses habitants dispersés; et, comme si l'État qu'il s'efforçait de rétablir eût eu déjà trop de force, il distribue des apanages à plusieurs princes de sa famille.

Cependant les Tartares n'avaient pas abandonné la Russie sans retour. Bàti envoie une armée au sud-est de ce malheureux pays. Peréiaslavle est pris sans effort; Tchernigof, emporté après une plus vigoureuse résistance, est livré au fer et aux flammes. L'évêque de cette ville tombe entre les mains des Tartares; mais ces vainqueurs, d'ordinaire si féroces, traitent avec honneur ce prélat, et même, avant de retourner dans leur pays, ils lui rendent la liberté. On remarquera toujours chez ces barbares le même respect pour le sacerdoce : soit qu'ils comprissent que par les prêtres ils tiendraient plus aisément le peuple dans la soumission; soit qu'adorateurs d'un seul Dieu, ils honorassent partout, malgré les différences des religions, les ministres de la Divinité (1239).

Peu après cette expédition, Mangoukan fut envoyé (1240) par Bàti pour faire une tentative contre Kief, où régnait alors Mikhaïl Mais, n'ayant pas assez de troupes pour forcer cette ville, et d'ailleurs voulant en prendre possession et non pas la détruire, il fit inviter Mikhaïl à se soumettre. Ce prince, aveuglé par une lâche fureur, ordonne la mort des envoyés de Mangoukan : puis aussitôt, redoutant la vengeance des Tartares, dont il a excité la juste colère, il abandonne sa ville, et court chercher un asile en Hongrie : si les Russes eurent à se plaindre de la férocité des Tartares, ils ne surent pas toujours les porter à se conduire en vainqueurs généreux. Enfin ces barbares, irrités, n'ayant pu saisir Mikhaïl, se contentèrent de ravager les campagnes et de faire un immense et riche butin.

C'est un spectacle singulier de voir les princes russes,

dès que leur ennemi semble s'éloigner, rendre un libre cours à leur ambition et à leur besoin de se nuire réciproquement. A peine Mikhaïl avait-il quitté Kief, qu'un Rostislaf vint s'emparer de ce trône, comme s'il avait pu l'occuper tranquillement : il en fut presque aussitôt renversé par un rival, qui, plus prudent, n'osa s'y asseoir, et sortit de la ville après en avoir confié le gouvernement et la défense à un namestuik ou lieutenant, nommé Dmitri. Celui-ci eut bientôt occasion d'exercer son courage et de se faire admirer même des ennemis, sans pouvoir sauver la cité dont on lui avait donné la garde.

Bâti vint lui-même mettre le siége devant Kief ; il conduisait une armée formidable, et avait amené avec lui ses meilleurs généraux. Avant de tenter un assaut, il fit proposer aux habitants de se rendre à des conditions favorables. Sur leur refus, il forma le blocus et fit battre les murailles de tous les côtés à la fois. Les assiégés se défendirent sur la brèche pendant tout un jour; et, la nuit venue, ils élevèrent un rempart autour de l'église métropolitaine de Sainte-Sophie. On vit en quelque sorte une nouvelle ville se dresser en peu d'heures au milieu de la cité même. Encouragés par cette nouvelle retraite qu'ils s'étaient ménagée, les citoyens de Kief recommencèrent avec plus de fureur, le lendemain matin, le combat sur la brèche. Dmitri soutenait l'ardeur de ses compatriotes par ses talents et par sa valeur; il imposa aux Tartares, étonnés de n'être pas encore vainqueurs : ses blessures l'obligèrent enfin à se retirer.

On vit alors ce que peut un seul homme dont la grande âme semble se multiplier et suppléer aux âmes faibles de la multitude. Les citoyens abandonnent la brèche et se réfugient dans le retranchement qu'ils ont construit pendant la nuit. Dans le désordre de cette retraite précipitée, ils montent en foule sur les voûtes de Sainte-Sophie; elles ne peuvent résister à ce poids, s'écroulent, écrasent ceux qui en attendent leur salut, et entraînent dans leurs

ruines une partie de la nouvelle muraille. Ainsi, les Tartares se trouvèrent maîtres de la ville, où ils exercèrent de grandes cruautés; mais du moins Bâti permit aux habitants de rester dans leurs murs, et il y laissa ses propres lieutenants. Il sut apprécier la brillante valeur de Dmitri, auquel il dit avec un orgueilleux sourire : « Je t'accorde la vie. » Dmitri accepta cette grâce, dans l'espoir d'être utile encore à sa patrie. C'est, dit-on, par les conseils de ce grand citoyen, qui voulait éloigner de son pays les féroces Tartares, que Bâti porta ses armes victorieuses en Hongrie et en Pologne.

Il en est des États comme des particuliers : dès que le malheur vient fondre sur eux, ils se voient environnés d'ennemis avides, ardents à se partager leurs dépouilles. C'est ce qu'éprouva la Russie, affaiblie par les coups que lui avaient portés les Tartares : tous ses voisins se hâtèrent de profiter de ses désastres. Les Lithuaniens tombèrent sur Smolensk; mais ils eurent l'imprudence de faire cette incursion dans un moment où les Tartares venaient de se retirer, et ils furent repoussés par Iaroslaf. Leur défaite n'empêcha pas d'autres nations aussi ambitieuses, et plus redoutables, de suivre leur exemple. Mais cette audace, qui leur devint funeste, ne servit qu'à couvrir de gloire Alexandre, prince de Novgorod et fils du souverain de Vladimir.

Les chevaliers *porte-glaives de Livonie*, milice catholique de récente création, virent l'état de faiblesse où la Russie se trouvait réduite, et conçurent le projet de démembrer ce grand corps presque expirant. Ils demandèrent donc du secours au roi de Danemark, et le roi de Suède amena lui-même une armée considérable, qu'il conduisit sur les frontières de la Russie, d'où il envoya proposer au prince et aux citoyens de Novgorod de se soumettre à sa domination. Alexandre n'apprit cette incursion que de la bouche même des envoyés suédois. Sa réponse fut à la hauteur de son courage, et, quoiqu'il ne

pût disposer de forces égales à celles de ses ennemis, il s'avança contre eux à la tête de ses seuls Novgorodiens.

Les deux armées se trouvèrent en présence sur la rive gauche de la Néva, près de l'endroit où elle verse ses eaux dans le golfe de Finlande. Alexandre, après avoir disposé ses troupes, commence lui-même l'attaque, se précipite au milieu des dangers, porte la terreur, le désordre et la mort dans les rangs ennemis, rencontre le roi de Suède dans la mêlée, le presse et le blesse de sa main. Six des principaux guerriers de Novgoród, prompts à imiter la bravoure de leur prince, la font passer dans le cœur de tous les soldats. L'un de ces combattants pénètre jusqu'à la tente royale, l'abat et la déchire; un autre, avec ses compagnons, détruit trois vaisseaux; un troisième, méprisant le nombre et le danger, repousse jusqu'à la flotte ceux qui se présentent devant lui, les poursuit encore à la nage, et tue l'un des généraux ennemis. La victoire d'Alexandre fut complète; et, comme elle fut remportée sur les bords de la Néva, il en reçut le surnom de *Nevsky*.

Entouré du prestige de ses exploits, Alexandre crut pouvoir abuser de la puissance, et ne pas respecter les priviléges que son père lui-même avait confirmés aux citoyens. Il vit bientôt la froideur, et ensuite la haine, succéder à cet amour dont il avait reçu des marques flatteuses après son dernier triomphe. Le mécontentement du peuple se manifesta chaque jour davantage, et ce prince eut à supporter tant de dégoûts, qu'il se retira auprès de son père à Vladimir.

Sa retraite devint funeste à cet État. Le petit-fils d'un Iaroslaf, Vladimirovitch, crut, parce que son aïeul y avait commandé quelque temps, que lui-même avait le droit d'y commander à son tour et de livrer aux Allemands le pays qu'il voulait gouverner. Il les appelle, il porte avec eux la désolation dans le domaine de Novgorod, se rend maître de Pleskof par trahison, et les Novgoro-

diens, humiliés par le danger, rappellent en suppliants le vaillant Alexandre (1241). Par ordre de son père, ce prince reparaît à Novgorod, et la fortune change à son aspect : il bat les Allemands, rase une ville qu'ils venaient d'élever et d'où ils dominaient l'État, reprend Pleskof et la remet sous la puissance de Novgorod. Clément et généreux, il traite avec douceur les prisonniers allemands. De nouveaux efforts de la part des chevaliers porte-glaives, et la supériorité de leurs forces ne firent que rendre sa gloire plus éclatante et lui procurer de nouvelles victoires. Ils demandèrent la paix, et restituèrent tout le pays dont ils s'étaient rendus maîtres (1242).

Pendant que les Allemands et les Lithuaniens faisaient d'inutiles entreprises contre Novgorod, et que Kief était au pouvoir des lieutenants de Bâti, la principauté de Vladimir jouissait de la paix, et paraissait oublier ses malheurs. L'État, il est vrai, se ressentait encore des profondes blessures qu'il avait reçues des Tartares; mais ces vainqueurs vagabonds, après l'avoir abattu, semblaient négliger de l'enchaîner, et la Russie, déchirée, sanglante, et respirant à peine, mais ne voyant plus la main qui l'avait frappée, se livrait, dans sa douleur, aux illusions de l'espérance. Elle les perdit bientôt : Bâti, retourné dans le Kaptchak, après trois ans de courses dans la Hongrie et dans la Pologne, voulut qu'Iaroslaf vînt lui-même, en qualité de vassal, lui rendre hommage à la horde; Iaroslaf dut se soumettre, et, à son exemple, d'autres princes russes vinrent se courber sous le joug des Tartares (1243 et 1244).

En 1245 mourut Oktaï, à l'âge de cinquante-six ans : il nomma pour son successeur Kaïouk, l'aîné des fils qu'il avait eus de Touragana, son épouse. Il était d'usage que le kan de la grande horde, après la cérémonie de son installation, reçût les hommages des princes ses vassaux, qui s'empressaient de venir des contrées les plus éloignées pour lui marquer leur soumission. Iaroslaf reçut ordre de

Bâti d'aller remplir ce devoir; il obéit, et ne revit plus ses États. Il mourut lorsqu'il revenait dans sa patrie après avoir rendu ses respects au nouveau kan. On prétend qu'il avait déplu à Touragana, et que, dans un repas que lui avait offert cette femme perfide, elle lui avait fait prendre un poison dont il était mort au bout de six jours.

Le poison est l'arme des faibles, et les Tartares n'en avaient pas besoin. Aussi ne l'employèrent-ils pas pour se venger de Mikhaïl. Ce prince, comme nous l'avons déjà vu, avait fui de Kief après avoir fait assassiner les envoyés de Bâti, et s'était retiré en Hongrie. Ayant appris que les Tartares étaient retournés dans le Kaptchak, et qu'ils laissaient les Russes jouir de quelque repos, il revint dans sa patrie. Mais il trouva Kief soumise aux Tartares, et se retira dans la principauté de Tchernigof, qui avait été son apanage. Il y était à peine rentré, qu'on vint lui signifier qu'aucun prince russe n'osait se mettre en possession d'une souveraineté sans s'être d'abord présenté au kan en qualité de vassal, et sans avoir reçu de lui la permission de régner.

Mikhaïl était rassuré par les égards qu'avait témoignés Bâti aux autres princes; mais sa cause était bien différente: les autres princes russes n'avaient pas assassiné, comme lui, des ambassadeurs tartares. Enfin, soit qu'il aimât mieux risquer sa vie que de renoncer à sa faible souveraineté, soit qu'après avoir répandu le sang comme un barbare il voulût acheter par le sien propre la couronne du martyre, il se rendit à la horde. C'était alors un usage sacré chez les Tartares que les étrangers qui devaient être présentés à leur kan passassent entre deux feux, et que leurs présents même fussent purifiés par cet élément. Il fallait ensuite qu'ils se prosternassent devant une tente de soie, et l'on prétend que cette tente renfermait des idoles.

Mais il paraît que les Tartares n'étaient pas idolâtres; ils adoraient un seul Dieu, et étaient vraisemblablement de la religion du Thibet, ou de celle des *chamans*, que

les anciens appelaient *samanéens*. S'ils faisaient subir aux étrangers quelques purifications, c'était par une suite du préjugé des anciens (et de quelques peuples modernes), qui regardaient les étrangers comme des profanes. De plus, l'action de saluer une tente, en se prosternant à la manière des Orientaux, ne supposait pas non plus un acte d'idolâtrie. Ce pouvait être seulement un témoignage de respect en l'honneur du kan, à qui cette tente appartenait.

Quoi qu'il en soit, Mikhaïl eût cru faire un crime en se soumettant au cérémonial qu'on lui prescrivait; ni les menaces des Tartares, ni leurs promesses, ni les prières et les larmes de son petit-fils Boris, qu'il avait amené, ne purent vaincre son obstination et lui persuader de suivre l'usage. Bâti, qui peut-être se crut insulté, et qui n'avait pas oublié sans doute les anciennes offenses du prince, ordonna qu'on le fît mourir. On le soumit à diverses tortures sans ébranler son courage; enfin, un renégat, sensible aux tourments de Mikhaïl, et voulant les terminer, lui trancha la tête (1245).

On n'imputa pas au jeune Boris la faute de son aïeul, et il fut renvoyé avec honneur.

Dès qu'on eut appris en Russie la mort d'Iaroslaf, Sviatoslaf, son frère, crut avoir le droit de lui succéder, et vint prendre possession de la principauté de Vladimir. Mais Mikhaïl, le cinquième fils du dernier prince, surprit son oncle, qui était loin de craindre un tel attentat, le renversa du trône, et s'y installa à sa place (1248). A peine jouissait-il de cette puissance usurpée, qu'il reçut la nouvelle d'une incursion que les Lithuaniens faisaient en Russie : il marcha contre eux, et perdit la vie dans cette campagne, après quelques mois de règne.

A la suite des événements accomplis dans les temps d'Iaroslaf, nous devons faire mention de l'intéressant voyage que Plan-Carpin, moine franciscain, fit dans la Tartarie à la cour du grand kan.

L'Europe, saisie d'horreur par l'invasion de Bâti, trem-

blait en contemplant les ruines de la Pologne et de la Hongrie, car les Tartares pouvaient reparaître une autre fois encore. L'empereur d'Allemagne écrivit à tous les princes de la chrétienté afin de les engager à lever des troupes pour le salut des royaumes et de la religion. L'inquiétude et l'agitation régnaient partout : le peuple jeûnait, tandis que jour et nuit les prêtres faisaient retentir de leurs prières les voûtes des églises. Saint Louis, ce vaillant roi de France, était le seul dont le courage ne fût point abattu. Il dit à Blanche de Castille, son illustre mère, que, mettant son espoir en Dieu et dans son épée, il marcherait hardiment contre l'ennemi ; mais le pape Innocent IV, qui voulait éloigner l'orage par de paisibles négociations avec le terrible kan, lui envoya des moines porteurs de lettres amicales.

Plan-Carpin, l'un de ces envoyés, partit d'Italie en 1246, traversa la Russie, et donna sur l'état de ce pays à cette époque, ainsi que sur les Tartares, les curieux renseignements qu'on va lire.

« Nous avons, écrit Carpin, rencontré dans la Mazovie le prince russe Vassilko, frère de Daniel, qui, avec le duc de ce pays, marchait contre les Yatviagues. Ses ambassadeurs se trouvaient alors à la horde, et il nous raconta beaucoup de choses curieuses au sujet des Tartares. Instruits qu'on ne peut se présenter à eux les mains vides, nous nous sommes procuré une certaine quantité de fourrures de castor, etc. Conrad, duc de Cracovie, l'évêque de cette ville et les barons polonais, qui nous avaient fourni aussi différentes pelleteries, avaient prié le prince Vassilko de nous accorder sa protection : nous fîmes route avec lui jusqu'à Vladimir de Volhynie, sa capitale, où, après quelques jours de repos, nous demandâmes un entretien avec les évêques russes, et leur présentâmes des lettres du pape, dans lesquelles il les exhortait à se réunir à l'Église romaine ; mais les évêques et Vassilko nous répondirent qu'avant l'arrivée du prince Daniel, qui se trouvait alors

à la horde, ils ne pouvaient nous répondre catégoriquement sur cet objet. Vassilko nous fit partir ensuite pour Kief, avec un guide, et nous arrivâmes heureusement dans cette ville, malgré la rigueur du froid, l'énorme quantité de neige qui couvrait la terre, et plusieurs autres dangers, car cette partie de la Russie est sans cesse inquiétée par les continuelles incursions des Lithuaniens; la population y est peu nombreuse : les habitants en ont été exterminés par les Tartares, ou traînés en esclavage. Nous louâmes des chevaux tartares à Kief, où nous laissâmes les nôtres, qui seraient morts de faim dans une route où l'on ne trouve ni foin ni paille, tandis que ceux des Tartares fouillent sous la neige pour y chercher de l'herbe gelée qui suffit à leur nourriture.

« Le premier endroit où l'on rencontre des Tartares, à peu de distance de Kief, se nomme *bourg du Kan*. Ils nous entourèrent de toutes parts, s'informant des motifs de notre voyage et du lieu où nous voulions nous rendre.... Les Tartares se contentèrent de quelques présents, et nous fournirent des guides pour nous conduire à la horde de leur principal chef, nommé Kouremsa, qui commande à soixante mille hommes, et garde les limites occidentales des domaines des Tartares. Il nous fit partir pour nous rendre auprès de Bâti, qui est le premier après le grand kan....

« Bâti a fixé sa résidence sur les bords du Volga. Sa cour est brillante et nombreuse. Son armée se monte à six cent mille soldats, dont cent soixante mille Tartares et environ quatre cent cinquante mille étrangers, tant chrétiens qu'autres de ses sujets. Le vendredi de la semaine sainte, nous fûmes conduits à sa tente entre deux feux, parce que les Tartares prétendent que le feu purifie jusqu'aux mauvaises intentions, et ôte même la force à un poison caché. Il nous fallut faire plusieurs prostrations, et entrer dans la tente sans en toucher le seuil. Bâti était sur son trône, avec une de ses femmes; ses frères, ses enfants et

les seigneurs tartares étaient placés sur des bancs; le reste de l'assemblée, assis par terre, les hommes à droite, les femmes à gauche. Cette tente, faite de fine toile de lin, avait appartenu autrefois au roi de Hongrie, et personne, hors la famille du kan, n'ose pénétrer dans son intérieur sans une permission particulière. On nous fit placer du côté gauche. Bâti lisait avec beaucoup d'attention les lettres d'Innocent, traduites en langues slavonne, arabe et tartare; le kan ainsi que les seigneurs de sa cour vidaient de temps à autre des coupes d'or et d'argent, tandis que des musiciens faisaient retentir les airs de leurs chants. Bâti a le teint animé; il met de l'affabilité dans ses relations avec les siens, mais il inspire une terreur générale; cruel à la guerre, il est renommé pour sa finesse et son expérience. Il nous envoya au grand kan.

« Quoique très-faibles, car nous avions jeûné pendant tout le carême, n'ayant pour nourriture que du millet et pour boisson que de la neige fondue, nous allions vite, changeant cinq ou six fois de chevaux, selon qu'il nous était possible d'en trouver sur notre route. Le pays des Polovtsi est un désert presque généralement sauvage, dont les habitants ont été en partie exterminés par les Tartares; quelques-uns d'eux ont pris la fuite; d'autres se sont soumis aux vainqueurs..... C'est dans ce triste désert (aujourd'hui désert des Kirguis) que, dévorés par la soif, périrent les boyards d'Iaroslaf, prince de Russie, envoyés par lui en Tartarie : nous vîmes sur la terre leurs ossements desséchés. Toute cette contrée a été ravagée par les Tartares. Ses habitants n'ont point de maisons; ils demeurent sous des tentes; semblables aux Polovtsi, ils ne connaissent point l'agriculture, et vivent de l'entretien du bétail....

« Nous arrivâmes vers la fin du mois de juin dans la patrie des Mogols, qui sont les véritables Tartares.

« Depuis quelques années ils se préparaient à l'élection du grand kan, et Gaïuk, successeur d'Oktaï, n'était pas en-

core solennellement proclamé. Il nous ordonna d'attendre ce moment, et nous envoya près de sa mère, nommée Touragana, veuve d'Oktaï, alors régente. chez laquelle s'assemblaient les chefs de la nation et les principaux officiers. Sa tente, entourée d'une palissade, pouvait contenir plus de deux mille hommes. Les grands, montés sur des chevaux richement caparaçonnés, tenaient conseil entre eux. Le premier jour leurs habits étaient de couleur pourpre-blanc, le second rouge, le troisième bleuâtre, le quatrième rouge clair. Le peuple se pressait en foule hors de la palissade, dont les portes étaient gardées par des soldats, l'épée nue à la main. On voyait aussi une autre porte, laissée sans garde, dont l'entrée n'était permise qu'à Gaïuk. Les grands seigneurs, qui buvaient sans cesse du *koumys*, voulurent nous en régaler aussi; mais nous refusâmes cet honneur. Partout ils nous cédaient le pas, ainsi qu'au prince russe Iaroslaf. Là se trouvaient également deux fils du roi de Géorgie, l'ambassadeur du calife de Bagdad, et des envoyés sarrasins au nombre de quatre mille, les uns avec des présents, les autres avec des tributs.

« Nous passâmes de cette manière un mois entier au milieu de ce camp tumultueux, nommé Syra-Horda, où nous eûmes souvent l'occasion de voir Gaïuk. Chaque fois qu'il sortait de sa tente, il était ordinairement précédé de chanteurs, qui célébraient sa gloire. Enfin la cour alla s'établir dans un autre endroit, sur les bords d'un ruisseau qui arrosait une belle vallée, où était dressée une magnifique tente, appelée *Horde-d'Or*, ornée au dedans et au dehors des plus riches étoffes. Les colonnes qui la soutenaient étaient garnies d'or. C'est là que Gaïuk devait monter solennellement sur le trône, le jour de l'Assomption; mais le mauvais temps, la grêle et la neige retardèrent cette cérémonie jusqu'au 24 août. Ce jour arrivé, les grands s'assemblèrent et prièrent longtemps, tournés du côté du midi; ensuite ils placèrent Gaïuk sur le trône, et fléchirent les genoux devant lui, ainsi que le peuple.

Alors les princes et les seigneurs dirent au nouvel empereur : « Nous désirons et nous demandons que vous soyez notre chef. — Mais, répondit Gaïuk, en me choisissant pour votre maître, êtes-vous prêts à exécuter toutes mes volontés ? à venir lorsque je vous appellerai ? à courir où je vous enverrai ? à mettre à mort enfin ceux que je jugerai l'avoir mérité ? — Nous y sommes décidés, s'écrièrent-ils unanimement. — Eh bien ! répliqua Gaïuk, ma parole me servira désormais de glaive. » Les seigneurs tartares lui donnèrent la main, l'aidèrent à descendre du trône, le firent asseoir sur un feutre (ce qu'on met sous la selle du cheval), et l'un d'eux lui adressa ces mots : « Le ciel et le Très-Haut sont au-dessus de votre tête ; la terre et le feutre sont sous vos pieds. Si vous vous occupez de notre bonheur ; si vos actions ont pour base la bonté et la justice ; si enfin vous traitez les princes, les seigneurs avec les égards qui sont dus à leur rang, l'empire de Gaïuk acquerra dans le monde une brillante renommée ; vous assujettirez toute la terre, et Dieu comblera tous les vœux de votre cœur. Mais si vous trompez l'espoir de vos sujets, vous serez l'objet de leur mépris, et vous deviendrez si misérable, que vous perdrez jusqu'au feutre sur lequel vous êtes assis en ce moment. » Alors ils élevèrent Gaïuk sur leurs bras, le proclamèrent empereur, et lui présentèrent une quantité d'or, d'argent, de pierreries, et tout le trésor du dernier kan. Pour faire preuve de générosité, Gaïuk partagea une partie de ces richesses entre ses officiers, tandis qu'on préparait un festin pour lui et pour le peuple. Toute la journée se passa à boire ; on fit des distributions de viande bouillie sans sel, et portée dans des chariots.

« Gaïuk est âgé de 40 à 45 ans ; il est d'une taille moyenne, d'un esprit vif, pénétrant, mais grave à tel point, qu'il ne rit jamais. Ce n'est qu'à l'aide d'interprètes qu'il s'entretient avec les étrangers, et tous ceux qui s'approchent de lui doivent se mettre à genoux. Il a des offi-

ciers civils, des secrétaires, mais point d'avocats, car les Tartares ne souffrent pas la chicane, et dans tous les procès la décision du kan est en dernier ressort. Tout se fait d'après ce qu'il ordonne; personne n'oserait lui faire la plus légère objection, ni lui parler deux fois de la même affaire. L'âme de Gaïuk est embrasée d'ambition; il est prêt à réduire en cendres l'univers entier. La mort d'Oktaï arrêta les Tartares dans leurs projets de détruire l'Europe; mais depuis qu'ils ont un nouveau kan, ils ne respirent plus que le carnage; de sorte que Gaïuk, à peine élu, a résolu dans le premier conseil tenu avec ses princes et ses officiers, de déclarer la guerre à notre Église, à l'empire romain, à tous les princes de l'Europe, enfin à tous les peuples de l'Occident, si le saint-père ne se rend pas à ses désirs, c'est-à-dire si avec tous les princes chrétiens il ne se soumet pas à la puissance des Tartares; car, fidèles au testament de Gengiskan, les Tartares ont juré de s'emparer de l'univers.

« Quelques jours après nous eûmes audience de Gaïuk ainsi que les autres ambassadeurs, dont un secrétaire lui disait les noms. Il n'y eut que très-peu de monde admis dans la tente de l'empereur. Les présents qui lui furent offerts consistaient en étoffes de soie, ceintures, fourrures, selles, chameaux et mulets richement harnachés. Nous avons remarqué au nombre de ces innombrables présents un parasol tout garni de pierreries. A quelque distance des tentes se trouvaient plus de cinq cents chariots chargés d'or, d'argent et de vêtements de soie; tout cela fut présenté au kan, aux princes et aux grands seigneurs, qui ensuite en firent cadeau à leurs officiers. Nous fûmes les seuls qui ne lui offrirent rien, car nous n'avions rien.

« Décidé à faire la guerre à l'Occident, Gaïuk ne voulut entrer dans aucune négociation, et pendant environ un mois nous restâmes oisifs, accablés de misère et de chagrin; car ce que les Tartares nous donnaient pour cinq jours suffisait à peine pour la nourriture d'un seul, et nous

n'avions pas de quoi nous acheter la moindre chose. Heureusement un bon Russe nommé Kom, orfévre et favori de Gaïuk, nous fournit tout ce qui nous était nécessaire. Il avait fait pour le kan un sceau et un trône d'ivoire, enrichi d'or et de pierreries, orné de différents reliefs, et il nous montrait son travail avec complaisance. Enfin Gaïuk nous ayant fait venir, nous demanda si le pape avait près de lui des hommes qui connussent les langues tartare, russe ou arabe? « Non, répondîmes-nous; il se trouve quelques Arabes en Europe, mais ils sont loin du pays habité par le pape; nous nous sommes d'ailleurs chargés de traduire nous-mêmes en latin ce qu'il plaira au kan d'écrire au saint-père. » En conséquence, Kadak, ministre d'État, vint nous trouver avec les trois secrétaires du kan pour composer une lettre que nous écrivions en latin... Ceux qui étaient chargés de nous accompagner disaient que, si nous l'exigions, le kan enverrait des ambassadeurs tartares en Europe; mais plusieurs raisons nous firent rejeter cette proposition : d'abord parce que ces envoyés seraient témoins des dissensions des princes chrétiens, dissensions si favorables aux infidèles; ensuite, parce que, dans le cas où les ambassadeurs de Gaïuk éprouveraient quelque malheur, son acharnement contre les chrétiens redoublerait encore; enfin, persuadés que le kan ne donnerait point à ces ambassadeurs l'autorisation de conclure une paix solide, et qu'il les chargerait seulement de remettre au saint-père des lettres de la même teneur que celles dont nous étions porteurs.

« Nous prîmes congé de Gaïuk et de sa mère, qui donna à chacun de nous une pelisse de renard et un vêtement rouge; ensuite nous nous remîmes en route le 14 novembre, à travers de vastes déserts où nous ne rencontrions ni forêts ni villages... »

Ces renseignements importants sont conformes aux brefs d'Innocent IV, ainsi qu'aux rapports des annalistes polonais et russes.

Mais revenons au voyage de Carpin, et rapportons ce qu'il raconte sur le caractère, les mœurs et la religion des Tartares : ces notions sont également remarquables, elles nous donnent une connaissance précise du peuple qui désola si longtemps la Russie.

« Les Tartares, dit Carpin, se distinguent de tous les autres peuples par leur physique, car ils ont les joues convexes et enflées, les yeux presque imperceptibles, les jambes grêles; ils sont pour la plupart maigres et d'une taille médiocre; ils ont le teint basané, le visage marqué de petite vérole; ils se rasent les cheveux derrière les oreilles et sur le front, et ils tressent le reste en longues queues, laissent croître la barbe et les moustaches, et se font sur la tête une tonsure comme celle de nos prêtres. Les hommes et les femmes portent des habits de drap d'or, de soie et de toile cirée, qu'ils font venir de Perse; ils endossent à l'envers des fourrures de Russie, de Bulgarie, de Moldavie et du pays des Bachkirs; ils se coiffent de bonnets élevés d'une singulière forme. Ils habitent sous des tentes faites de claies d'osier et recouvertes de feutre; au-dessus est pratiquée une ouverture par où pénètre la lumière et s'échappe la fumée; car ils entretiennent toujours du feu dans leurs tentes. Les Tartares ont d'innombrables troupeaux : on ne trouverait pas dans toute l'Europe une aussi grande quantité de chevaux, de chameaux, de brebis, de chèvres et de bêtes à cornes. La principale nourriture de ces peuples sauvages se compose d'un peu de millet et de viande en petite quantité; ils ne connaissent pas l'usage du pain, mangent tout avec leurs mains, qu'ils ne lavent jamais et qu'ils essuient à leur chaussure ou avec de l'herbe; ils ne lavent point les écuelles dans lesquelles ils mangent, non plus que leurs habillements; ils aiment le koumys, et sont adonnés à la plus dégoûtante ivrognerie. Quelquefois ils reçoivent des pays étrangers de l'hydromel, de la bière et du vin. Les hommes ne s'occupent d'aucun

travail; de temps en temps ils gardent les troupeaux et s'amusent à faire des flèches. Dès l'âge de deux à trois ans, les enfants montent déjà à cheval; les femmes se livrent également à cet exercice, et quelques-unes d'elles tirent de l'arc aussi bien que les soldats. Dans leur économie domestique, elles sont d'une admirable activité; ce sont elles qui préparent la nourriture, qui font les habits et les bottes, qui raccommodent les chariots, chargent les chameaux, etc. On punit de mort le vol, si rare chez les Tartares, qu'ils ne connaissent pas l'usage des cadenas. Ils craignent et respectent leurs magistrats, se prennent rarement de querelles et ne se battent jamais, même dans l'état d'ivresse. Modestes dans leurs discours avec les femmes, ils ont en horreur les paroles obscènes. Ils supportent avec patience le chaud, le froid, la faim, et chantent des chansons joyeuses, lors même qu'ils ont l'estomac vide. Ils ont rarement des procès entre eux, et ils aiment à se secourir mutuellement; mais en revanche ils méprisent les étrangers, comme nous l'avons pu voir de nos propres yeux : par exemple, Iaroslaf, grand-prince de Russie, et le fils du roi de Géorgie n'osaient quelquefois pas s'asseoir plus haut que leurs gardes, pendant le temps de leur séjour dans la horde. Le Tartare ne trompe jamais un Tartare; mais tromper un étranger passe à leurs yeux pour une ruse digne de louange.

« Quant à ce qui concerne leur religion, ils croient à un Dieu créateur de l'univers, qui récompense les hommes selon leurs mérites; en même temps ils offrent des sacrifices à des idoles ou mannequins revêtus de feutre ou d'étoffe de soie, qu'ils regardent comme protecteurs des troupeaux. Ils adorent le soleil, le feu, la lune, à laquelle ils donnent le titre de *grande reine*.

« Lorsqu'un Tartare tombe malade, ses parents placent devant sa tente une pique enveloppée de feutre noir; ce signe suffit pour éloigner du malade tous les autres hommes. Un mourant est également abandonné de sa

famille; le Tartare qui en a vu mourir un autre ne peut se présenter devant le kan ni devant les princes jusqu'à la nouvelle lune. On enterre en secret les hommes illustres, en plaçant auprès d'eux de la nourriture, un cheval sellé, de l'or et de l'argent; le chariot et la tente du défunt doivent être brûlés, et jusqu'à la troisième génération personne n'ose prononcer son nom.

« Tel est ce peuple insatiable de carnage; les vaincus doivent donner aux Tartares la dixième partie de tout ce qu'ils possèdent, leurs esclaves, leurs armées, et servir d'instrument pour exterminer les autres peuples. Ces conquérants cruels ont surtout à cœur d'exterminer les princes et les grands; ils exigent leurs enfants en otage, et ne leur permettent jamais de sortir de la horde.

« En un mot, le plus vif désir des Tartares est d'accomplir les vœux de Gengiskan au moment de sa mort, c'est-à-dire de faire la conquête du monde entier. D'après ce motif, Gaïuk se fait nommer *prince de l'univers*, ajoutant à ce titre pompeux: *Dieu règne au ciel, et moi sur la terre.* Il se prépare à envoyer au mois de mars 1294 une armée en Hongrie et une autre en Pologne, à passer le Don trois ans plus tard, et à faire la guerre à l'Europe pendant dix-huit ans. Gaïuk a également conçu le dessein de conquérir la Prusse et la Livonie. Les souverains de l'Europe doivent songer à réunir leurs forces pour s'opposer à ses audacieuses entreprises, ou s'attendre à devenir ses esclaves. »

La Providence sauva l'Europe : Gaïuk ne vécut pas longtemps, et Mangou, son successeur, inquiété par les désordres qui agitaient ses domaines asiatiques, fut hors d'état de mettre à exécution les projets de Gaïuk. Cependant l'Occident craignit longtemps encore ces hordes homicides; et saint Louis, qui en 1253 se trouvait dans l'île de Chypre, envoya pour la seconde fois en Tartarie des moines porteurs de lettres amicales. Il avait entendu dire que le grand kan avait embrassé la religion du Christ;

mais ce bruit se trouva dénué de fondement. Gaïuk et Mangou souffraient auprès d'eux des prêtres chrétiens, auxquels ils permettaient des disputes théologiques avec les mahométans et les idolâtres; ils leur laissaient même la faculté de convertir les femmes des kans; mais pour eux, ils observaient la foi de leurs pères.

Rubruquis, ambassadeur de saint Louis, partit de la Tauride ou Khozarie, traversa le pays des Cosaques actuels et arriva enfin auprès du grand kan, auquel il essaya de prouver la supériorité de la religion chrétienne; mais ce fut sans le moindre succès. Il trouva à la cour du kan un architecte et un diacre russes, des Hongrois, des Anglais, et surtout un nommé Guillaume, orfévre parisien, fort habile, qui vivait chez Mangou au sein de l'abondance et en grande considération. Ce Guillaume avait fait pour le kan un arbre énorme en argent, posé sur quatre lions de même métal, qui servaient de cuves pendant les festins. Des tuyaux intérieurs faisaient monter jusqu'à la cime de l'arbre du koumys, de l'hydromel, de la bière et du vin, qui coulaient ensuite par la gueule de deux dragons dorés et tombaient dans de grands vases posés sur la terre. Au-dessus de l'arbre on voyait un ange avec les ailes déployées qui sonnait de la trompette lorsqu'on servait à boire aux convives. En général les Tartares aimaient les arts.

En congédiant l'ambassadeur du roi de France, le grand kan le chargea pour son maître d'une lettre dictée par le plus incroyable orgueil; elle se terminait ainsi: « Au nom du Dieu tout-puissant, je vous ordonne, roi Louis, de m'obéir, et de me déclarer solennellement ce que vous voulez choisir, la paix ou la guerre. Lorsque la volonté du Ciel sera accomplie, lorsque l'univers m'aura reconnu pour son souverain, on verra renaître sur la terre une heureuse tranquillité; alors les peuples fortunés verront ce que nous ferons pour eux. Tandis que si vous osez mépriser les ordres divins et dire que votre pays est éloigné, que vos montagnes sont inaccessibles, que vos mers

sont profondes, et que vous ne craignez pas mon courroux, alors le Très-Haut, rendant facile ce qui paraît impossible et rapprochant les distances, vous prouvera ce que nous sommes en état de faire. »

Telle était la présomptueuse arrogance des Tartares : tels étaient leurs terribles projets.

CHAPITRE VII

Alexandre Nevsky. — Divisions des Tartares. — Luttes de Novgorod.

(1247 — 1294)

La mort de Mikhaïl ne resta pas sans vengeance : ceux de ses frères qui possédaient dés apanages dans la principauté de Souzdal défirent entièrement les Lithuaniens et les chassèrent de la Russie. Sviatoslaf reprit possession des États dont il avait été chassé par son turbulent neveu : mais il jouit peu de son rétablissement. Nous allons voir comment il fut forcé d'abandonner une seconde fois, et pour toujours, la principauté de Vladimir.

Alexandre Nevsky ne s'était pas hâté de se rendre à la horde. Il continuait de gouverner Novgorod, et comme cet État n'avait pas été soumis par les armes des Tartares, Bâti pensa que le prince ne voulait pas reconnaître sa domination. Il lui fit signifier de se rendre à la horde. Alexandre ne crut pas devoir attendre pour obéir qu'il y fût contraint par la force des armes ; et, malgré les plus justes sujets de crainte, il se sacrifia au bonheur de sa patrie, que ses refus eussent exposée peut-être à la plus cruelle vengeance. Sa physionomie noble et douce à la fois, la beauté de ses traits et la majesté de sa taille,

firent sur le souverain du Kaptchak la plus forte impression. Il combla le prince russe et son frère André de bons soins, et les envoya à la grande horde (1248).

Ces deux princes furent dédommagés des fatigues du voyage. Les Tartares, non contents de confirmer la domination d'Alexandre sur le nord de la Russie, y joignirent la Russie méridionale (1249). Mais ils ne donnaient qu'un droit litigieux, que le prince de Kief refuserait sans doute de reconnaître et qu'on ne pouvait faire valoir que par la force. Le dessein des Tartares n'était peut-être que d'armer l'un contre l'autre et d'affaiblir mutuellement le souverain de Novgorod et celui de Kief. C'est une politique qu'on eut souvent occasion depuis de reconnaître dans leur conduite. Ils donnèrent en même temps au prince André la souveraineté de Vladimir; et ç'aurait été aussi le décorer d'un vain titre, s'ils ne lui avaient pas fourni des troupes pour appuyer ses nouvelles prétentions à cet État. Ce fut par les armes des Tartares qu'André renversa du trône son oncle Sviatoslaf. Mais ces mêmes Tartares, auxquels il devait sa puissance, ne tardèrent pas beaucoup à l'en dépouiller. On ignore comment il eut le malheur de leur déplaire, et la conjecture la plus vraisemblable qu'on puisse faire sur cet événement, c'est la faute que commit André en épousant la fille de Daniel, prince ennemi des Tartares (1250), et en se liant intimement avec lui. Il porta promptement la peine de cette imprudence. Une armée tartare conduite par trois princes de cette nation vint attaquer les principautés de Souzdal et de Vladimir. André, surpris, mais non pas abattu, voulut tenter le sort des armes. Rassemblant à la hâte ce qu'il put réunir de troupes, il s'avança contre l'ennemi avec moins de forces que de courage : la partie était trop inégale, et le nom seul des Tartares répandait trop de terreur. Il fut vaincu, et, n'espérant trouver chez les princes russes aucun asile contre un ennemi qui les faisait trembler tous, il se retira avec sa femme et

ses principaux boyards en Livonie, où il fut bien reçu par le grand maître des chevaliers porte-glaives.

On ignore comment il se réconcilia dans la suite avec les vainqueurs ; mais au bout de quelques années il reprit possession des principautés de Souzdal et de Vladimir, qui avaient formé son ancien apanage, et il fit le voyage de la horde, où il fut reçu favorablement.

De retour en Russie (1252), Alexandre, qui avait fait à la horde un second voyage et y avait été très-bien accueilli, vint s'installer dans la principauté de Vladimir, dont les Tartares avaient dépouillé André au profit de son frère, leur favori. Alexandre établit sa résidence dans sa nouvelle capitale, y rassembla les familles dispersées par la crainte des Tartares, et releva les ruines des villes et les églises abattues. L'un de ses frères, Iaroslaf, prince de Tver, le força bientôt de prendre les armes (1255) et d'abandonner ces soins paisibles et glorieux. Mais, trop peu courageux pour soutenir l'usurpation qu'il avait tentée en enlevant Novgorod à Vassili, fils d'Alexandre, il dut abandonner les malheureux qu'il avait excités à la révolte, et chercher son salut dans la fuite.

Après avoir rétabli Vassili, son fils, à Novgorod, Alexandre, au lieu de poursuivre avec acharnement un frère coupable, consacra sa valeur au bien de la patrie. Dirigeant ses forces contre les ennemis naturels de l'État, les Suédois, il entra dans leur pays, y porta la terreur, le ravage et la mort, fit un grand nombre de prisonniers, et revint chargé d'un riche butin (1256). Par ces victoires remportées dans l'Occident, où chaque jour son nom devenait plus redoutable, Alexandre se consolait en quelque sorte des basses complaisances qu'il était forcé d'avoir pour les Tartares.

On était loin de prévoir sans doute que les Russes regretteraient un jour Bâti. Ce kan tartare, qui avait en personne subjugué la Russie et la Hongrie, dont les généraux avaient dévasté la Pologne, et qui avait répandu

la terreur dans toute l'Allemagne et l'Italie, et jusque dans la France, où saint Louis n'opposait aux craintes de sa mère que sa confiance en la bonté divine, ce kan venait de finir ses jours après plusieurs années d'infirmité. Son frère Béréké lui succéda, et obtint de Koplai ou Koublai, kan de la grande horde, l'investiture du Dachté-Kaptchak (1256).

Bâti s'était toujours contenté des marques de soumission qu'il avait reçues des princes russes, et des présents qu'ils lui avaient volontairement offerts : mais Béréké ne fut pas plutôt monté sur le trône (1258), qu'il envoya en Russie des officiers chargés de faire le dénombrement des principautés de Souzdal, de Mourom, de Rézan, d'y prendre connaissance des fortunes, et d'y imposer un tribut. Un principal officier, revêtu du titre de *baskak*, fut placé dans chaque principauté pour recueillir ces impôts, veiller aux intérêts du vainqueur, et tenir en respect les vaincus, dont il surveillait la conduite.

De semblables officiers furent bientôt après envoyés à Novgorod pour y faire les mêmes opérations. Alexandre, qui connaissait le caractère peu flexible des habitants de cette ville, craignit que les Tartares n'essuyassent quelques insultes, dont il résulterait les plus grands malheurs. Les conjonctures le forcèrent à une démarche qui dut lui paraître bien humiliante : il se chargea de conduire, d'escorter lui-même ceux qui venaient établir des taxes sur ses sujets. Pendant que le héros de la Russie devenait en quelque sorte l'huissier des collecteurs tartares, son fils Vassili se mettait à la tête des citoyens qui ne voulaient souffrir à Novgorod ni dénombrement ni tribut. La première fermentation des esprits s'y manifesta par le massacre de quelques habitants, qui voulaient qu'on payât le tribut aux Tartares. L'arrivée d'Alexandre apaisa le tumulte, et Vassili, craignant le courroux de son père, chercha un asile à Pleskof. Cependant Alexandre ne put obtenir des Novgorodiens qu'ils

laissassent faire le dénombrement : ils consentirent seulement à envoyer au souverain tartare des présents censés volontaires. Alexandre y joignit les siens, et en fit de considérables aux députés, qu'il congédia avec honneur.

Il semble qu'il devait estimer, au moins en secret, les fiers Novgorodiens, qui, plus courageux que prudents, avaient tenté, d'accord avec Vassili, de résister à l'oppression des Tartares; et cependant il eut la lâcheté de les punir : il en fit une soigneuse recherche, fit couper aux uns le nez et les oreilles, à d'autres les pieds et les mains; il fit arracher aux autres les yeux, inventant ainsi des supplices pour des hommes dignes de récompenses. Plusieurs autres enfin, moins malheureux peut-être, furent mis à mort. Alexandre poursuivit ensuite son propre fils Vassili, le chassa de Pleskof, et établit à Novgorod un autre de ses enfants, nommé Dmitri. Alexandre s'était sans doute rendu bien redoutable à Novgorod, puisqu'il pouvait y exercer de tels excès d'autorité.

Les princes de Russie, tributaires du kan des Tartares, soumis aux ordres de ce maître impérieux, obligés souvent à les aller recevoir eux-mêmes loin de leurs États, exposés à perdre la vie quand ils l'avaient offensé, n'osant même régner qu'avec son consentement, étaient cruellement humiliés. Leurs chroniques n'ont pas dissimulé cette humiliation ; mais les étrangers se sont plu à l'exagérer encore. Voltaire, par exemple, a dit que le grand-prince « conduisait le tribut à pied, devant l'ambassadeur tartare, se prosternait à ses genoux, lui présentait du lait à boire, et, s'il en tombait sur le cou du cheval de l'ambassadeur, le prince était obligé de le lécher. » Nous ne croyons pas qu'on puisse trouver de preuves de tant d'orgueil de la part des Tartares, et de tant d'abjection de la part des Russes.

Dès que l'État de Novgorod éprouvait quelques malheurs, les Lithuaniens saisissaient avidement l'occasion de les aggraver. Aussi Alexandre venait à peine de quitter

Novgorod, qu'ils tombent sur Smolensk, prennent d'assaut une petite place et marchent à Torjok. Les Novgorodiens veulent s'opposer à leurs progrès, ils sont battus, et les vainqueurs profitent de cet avantage pour ravager la contrée; mais pendant qu'ils la dévastaient, leur propre pays était envahi par les Tartares. Forcés de retourner chez eux pour défendre leurs foyers, ils trouvent leurs campagnes ruinées, et couvertes des cadavres de leurs concitoyens.

De leur côté, les Novgorodiens apprenaient avec épouvante les progrès rapides que faisaient les Tartares, et tremblaient de les voir envahir le côté occidental de leur patrie. Ils crurent ne pouvoir détourner l'orage prêt à fondre sur leurs têtes, qu'en envoyant une ambassade implorer la clémence du kan, lui demander pardon de leur première résistance, et lui offrir de riches présents en gage de leur entière soumission. Peu de temps après (1259), des Tartares furent envoyés une seconde fois à Novgorod pour y établir le tribut : Alexandre dut les accompagner. Dès leur arrivée, les Tartares travaillèrent à remplir à la rigueur leur commission.

Il était impossible que ces opérations, toujours odieuses, et qui ne furent alors tempérées par aucun ménagement, n'excitassent pas des troubles dans la ville. Bientôt les collecteurs eurent à craindre pour leur vie, et demandèrent au prince une garde : elle ne put contenir le peuple, trop pauvre pour n'être pas écrasé par le plus léger tribut. On fut sur le point d'en venir aux armes : enfin Alexandre obtint des Tartares et du peuple que la taxation fût faite par les citoyens eux-mêmes. Mais les plus riches habitants, chargés d'établir la taxe et d'en faire la répartition, ne pensèrent qu'à ménager leur superflu, et rejetèrent sur la multitude infortunée presque tout le poids de l'impôt. De là nouveaux soulèvements, qu'Alexandre put à peine comprimer, et où il risqua sa tête autant que les collecteurs tartares eux-mêmes.

La Russie allait recevoir quelque consolation au milieu

de ses maux, si c'en est une toutefois de voir souffrir les auteurs de sa misère. Les Tartares éprouvaient à leur tour les maux que causent les divisions intestines. Gaïuk, que nous avons vu élever à la dignité de kan après la mort de son père, était d'une très-faible constitution, et mourut après une année de règne. Mangou lui succéda, et mourut en 1257, d'une maladie contagieuse. A cette nouvelle, l'armée de Koublai le déclara kan, à la place de Mangou, son frère. Mais Artok-Bouga, autre frère de Mangou, à qui ce prince avait en son absence confié l'administration de l'empire, se nomma kan lui-même, de sa propre autorité. Il semble qu'il avait en effet plus de droits au trône, puisqu'il était l'aîné de Koublai. Celui-ci lui fit ordonner d'en descendre; mais Artok-Bouga, qui ne voulait se réserver aucune voie de conciliation, ne répondit à cet ordre qu'en tuant le député de son frère. Vers l'époque où nous sommes parvenus (1259), la dissension entre ces deux princes était dans sa plus grande chaleur. Elle se termina plus tard par l'humiliation d'Artok-Bouga, qui, vaincu et forcé de fuir, implora et obtint la clémence de son jeune frère.

Mais ces troubles de la grande horde eurent moins d'influence sur la Russie que la révolte de Nogai.

C'était un général tartare, qui, après avoir soumis par ordre du kan les nations qui vivaient sur la côte septentrionale de la mer Noire, ne voulut pas avoir vaincu pour un maître, et établit dans ces contrées sa domination particulière. Peu à peu des Allemands, des Russes et d'autres peuples des environs se mêlèrent avec ses Tartares, prirent leurs mœurs, adoptèrent leur langue et leur costume, firent la guerre avec eux, et acquirent une grande puissance. Nogai fut soutenu dans sa révolte par l'empereur d'Orient, Michel Paléologue, qui s'allia même avec lui en lui donnant en mariage Euphrosine, une de ses filles. Ce nouvel empire tartare affaiblit beaucoup la puissance du kan de Kaptchak.

Ainsi ces redoutables vainqueurs, élevant trône contre trône, firent dès lors concevoir aux nations qu'ils tenaient sous le joug quelque espérance de recouvrer leur liberté.

Impatients de leurs chaînes, les Russes crurent que le temps de les rompre était arrivé (1262). Les habitants de Vladimir, de Souzdal, de Rostof, d'Iaroslavle, de Péréiaslavle et de plusieurs autres villes conjurèrent entre eux, dans le plus grand secret, la perte des Tartares qui se trouvaient en Russie. Les collecteurs des impôts avaient surtout provoqué la haine générale. Ces hommes sans entrailles, ayant acheté le produit des tributs, en exigeaient le paiement avec une dureté impitoyable; ils employaient les moyens les plus iniques pour accroître le bénéfice de leurs fermes, dépouillaient les malheureux habitants, leur enlevaient jusqu'à la subsistance de leurs familles, et réduisaient souvent en servitude les infortunés qui ne pouvaient les satisfaire. Mais une vengeance terrible attendait ces exacteurs : au moment convenu la plupart sont massacrés; quelques-uns, qui avaient sans doute exercé leur odieux ministère avec moins de rigueur, sont seulement chassés; plusieurs embrassent le christianisme pour sauver leur vie.

Toutes les villes confédérées furent dans un même jour délivrées des Tartares. Plusieurs princes étaient entrés dans cette conspiration; mais elle avait été tenue secrète pour Alexandre, qui ne put ni la prévoir, ni la prévenir. Il apprit avec effroi cet acte de violence; il s'attendait à le voir expier par des torrents du sang de ses sujets répandu par le fer des Tartares. A chaque instant il croyait la vengeance près d'éclater, lorsqu'il reçut ordre d'assembler et de conduire lui-même à la horde les forces de la Russie. Cet ordre augmenta le trouble qui l'agitait : dans sa pensée, son armée ne serait pas plutôt à la discrétion des Tartares, qu'ils vengeraient sur elle le sang de leurs compatriotes.

Il résolut d'aller seul offrir sa tête aux Tartares, et

d'obtenir d'eux l'exemption de fournir une armée et le pardon de l'attentat dont les Russes s'étaient rendus coupables. Les soucis auxquels il était en proie ne lui firent négliger aucun des intérêts de sa patrie. Enfin, après avoir pourvu à l'administration de l'État, Alexandre se rendit auprès de Bouga (1263). Il eut satisfaction sur tout ce qu'il avait demandé; mais il n'eut pas le bonheur de jouir du bien qu'il venait de faire à son pays. Il était malade lorsqu'il prit congé du kan. Après quelques jours de marche, il fut obligé de s'arrêter, et, sentant sa fin approcher, il fit les vœux monastiques, et prit l'habit religieux sous le nom d'Alexei. Il mourut âgé de quarante-quatre ans, après en avoir régné dix à Vladimir (1264). L'Église russe l'a mis au rang de ses saints. Pierre le Grand fonda en son honneur un monastère près de l'endroit où ce prince avait vaincu les Suédois, et y fit transporter ses reliques. L'impératrice Élisabeth, dans le siècle dernier, lui éleva un tombeau d'argent, un des plus riches monuments de l'Europe.

Alexandre eut pour successeur Iaroslaf, son frère, ce même Iaroslaf contre lequel il avait été obligé de prendre les armes pour le chasser de Novgorod, où il s'était fait appeler par ses intrigues. Le mauvais succès de cette première tentative n'avait pas rebuté ce prince ambitieux, ou plutôt le mécontentement des Novgorodiens réveilla son ambition. Alexandre avait mis à la tête de leur État son fils Dmitri, que sa jeunesse rendait peu capable de les gouverner. La crainte qu'Alexandre inspirait leur avait fait dissimuler leur mécontentement; mais à peine fut-il parti pour la horde, que les citoyens, las d'obéir à un enfant dont ils n'aimaient pas le père et de souffrir des infractions multipliées à leurs droits, entrèrent en négociation avec Iaroslaf. Ils lui proposèrent les conditions auxquelles ils consentaient à le reconnaître pour leur prince. On a conservé les lettres par lesquelles ils stipulaient et les priviléges dont ils prétendaient jouir,

et les obligations qu'ils imposaient au prince. Ces conditions étaient dures; mais, comme on ne pouvait prétendre gouverner Novgorod qu'à ce prix, Iaroslaf les accepta, et les confirma en prêtant serment sur la croix.

Avant de continuer l'histoire de Russie, étudions un peu celle de la Lithuanie; sans la connaissance de laquelle les annales russes deviendraient pour nous très-obscures. Les princes de Lithuanie vont avoir sur la Russie, et principalement sur Novgorod, une grande influence.

Mindogf, prince de Lithuanie, ayant eu en 1254 une conférence avec le grand maître de l'ordre des chevaliers porte-glaives, lui promit d'embrasser le christianisme, et reçut le baptême avec son fils, Vochleg. Ce changement de religion le rendit odieux à ses peuples; il crut, mais en vain, regagner les cœurs de ses sujets en retournant à l'idolâtrie : ils n'attendaient qu'une occasion favorable pour se soustraire à sa domination. Non contents de le renverser du trône, ils complotèrent de laver dans son sang l'insulte faite à leurs divinités. Encouragés au crime par les parents mêmes de Mindogf, ils le mirent à mort.

Vochleg n'avait point abandonné, comme son père, le christianisme. Il s'était retiré en Grèce, et, de là passant jusqu'au mont Sinaï, il s'était consacré dans un monastère à la vie religieuse. C'est dans cette retraite qu'il apprend l'assassinat de son père : il croit que son premier devoir, dicté par la nature et plus fort que tous ses vœux, est de le venger. Il promet au pied des autels de revenir dans trois ans reprendre l'habit monastique; et, changeant cet habit contre une armure guerrière, il retourne dans sa patrie, cherche, retrouve, assemble les amis de son père, profite de la discorde qui règne entre les assassins, les combat, et, partout victorieux, opère un grand nombre de conversions. Après une année de guerre, il croit son père assez vengé, place sur le trône un voïé-

vode nommé André Danilovitch, et, fidèle à ses vœux, il se replonge dans le silence du cloître (1264).

La révolution avait été prompte, mais elle fut de courte durée. André Danilovitch fut assassiné ou chassé; car un an après les exploits de Vochleg on voit sur le trône de Lithuanie un prince païen nommé Herden, et le christianisme aboli dans l'État. Cependant la prédication de l'Évangile avait porté des fruits : un prince lithuanien nommé Domant se retira à Pleskof avec sa famille pour y recevoir le baptême et y pratiquer en paix la religion chrétienne. Touchés de son zèle, et pénétrés de sympathie à son égard, les habitants le prièrent de les gouverner (1266).

Pleskof étant une dépendance de Novgorod, Iaroslaf ne pouvait regarder Domant que comme un usurpateur, et ceux qui l'avaient élu comme des rebelles. Il vint à Novgorod dans le dessein d'y lever une armée pour les punir; mais ce projet s'accordait mal avec les vues des citoyens : ils regardaient le nouveau prince de Pleskof comme leur défenseur contre les Lithuaniens, sur lesquels il venait déjà de remporter deux victoires. Ils employèrent les prières les plus vives pour détourner Iaroslaf de la guerre qu'il avait projetée; et, comme ce prince ne s'était pas mis en état de résister par la force à leurs sollicitations, il fut obligé de s'y rendre.

Novgorod était si peu disposée à combattre le souverain de Pleskof, qu'elle joignit même ses forces à celles qu'il put rassembler pour porter la guerre en Lithuanie; et le prince Herden périt dans une bataille (1269).

Une plus grande entreprise arma bientôt après les Novgorodiens. Ils avaient fait souvent des incursions contre les Tchoudes et contre les Allemands de la Livonie; mais ils résolurent de les attaquer d'une façon plus régulière. Un grand nombre de princes russes et le prince lithuanien de Pleskof se joignirent à cette entreprise. L'armée russe rencontra dans l'Esthonie, à six ou sept lieues de Revel,

celle des Allemands, rassemblée de toutes les contrées soumises aux chevaliers porte-glaives. Le combat s'engagea de part et d'autre avec une valeur égale. L'armée allemande avait à son centre un bataillon serré, espèce de triangle mobile, hérissé de lances. Plusieurs fois les Novgorodiens l'attaquèrent avec fureur; mais, toujours repoussés, et privés enfin d'un grand nombre de leurs chefs, qui périrent à leur tête, ils furent obligés de se retirer. Cependant les deux ailes russes, après avoir longtemps soutenu le combat avec des succès partagés, ne se laissèrent point abattre par la valeur des Livoniens, ni par la retraite de leurs compatriotes. Encouragées par la voix et l'exemple de leurs chefs, elles donnèrent enfin avec tant d'impétuosité, que les deux ailes des Allemands plièrent et prirent la fuite en désordre, quoique leur centre ne fût pas entamé. Elles furent longtemps poursuivies, et les vainqueurs à leur retour furent étonnés de trouver encore sur le champ de bataille le bataillon immobile et maître de ses bagages. La nuit approchait; ce n'était pas le temps de commencer une nouvelle action, et le lendemain, au lever de l'aurore, les Russes ne virent plus d'ennemis. Les Allemands, trop peu nombreux pour se promettre de vaincre, contents d'avoir assez fait pour la gloire, avaient profité de l'obscurité pour se retirer en bon ordre.

On est surpris de voir les vainqueurs retourner eux-mêmes dans leur pays après s'être reposés trois jours sur le champ de bataille; c'est que, pour aller reprendre leur commerce et leurs travaux, ils devaient profiter des rigueurs utiles de la saison, qui leur procurait des chemins solides sur les lacs et sur les fleuves. Domant fut laissé dans le pays ennemi pour recueillir les fruits de la victoire. Il parcourut tout le domaine des chevaliers livoniens, et porta la désolation jusque sur les bords de la mer. Irrités de l'affront qu'ils venaient de recevoir, ces chevaliers voulurent l'année suivante réparer la honte de leur défaite et reporter chez leurs ennemis tous les

maux qu'eux-mêmes avaient soufferts; mais le succès répondit mal à leur confiance. Il est vrai qu'ils brûlèrent sans résistance les faubourgs de Pleskof; mais dès que l'armée de Novgorod s'avança contre eux, ils se crurent obligés de demander la paix, et se trouvèrent heureux de l'obtenir. La nouvelle de cette paix, portée à Novgorod, y causa une indignation presque générale : Iaroslaf en fut aussi mécontent que les citoyens. Il arma les sujets de sa souveraineté de Vladimir, et fut secondé par le baskak de cette principauté, qui se mit à la tête de ses Tartares et se joignit à l'armée russe.

En combattant pour la Russie, les Tartares défendaient leur propre domination, et l'étendaient même par les victoires du peuple qu'ils avaient soumis. Quand les Allemands apprirent qu'une armée tartare allait tomber sur eux, ils tremblèrent au nom seul de cette nation, et firent demander en suppliant la continuation de la paix aux conditions qu'Iaroslaf voulut leur imposer. Mais ce prince, fier de la terreur qu'il inspirait aux étrangers, et croyant les Novgorodiens disposés désormais à porter le joug, voulut étendre les bornes de son pouvoir et resserrer celles de leurs droits; c'était les avertir de lui résister avec plus d'opiniâtreté. Informés des desseins ambitieux du prince, et croyant leurs libertés menacées, ils ne connaissent plus la crainte. Iaroslaf, dès le commencement de la sédition, trop faible pour soutenir son téméraire projet, avait eu la précaution de sortir de Novgorod. Les habitants lui font annoncer qu'ils ne veulent plus le reconnaître, et il est obligé d'entendre de la bouche des députés tous les reproches que sa conduite a mérités. Ils l'accusent d'avoir commis des injustices; d'avoir lésé les citoyens, en enlevant aux uns leurs maisons, à d'autres leur argent, etc. On pourrait ajouter que, dans les dernières dissensions, il avait jugé et condamné lui-même des Novgorodiens; et c'était le succès de cette première usurpation qui lui avait inspiré une confiance plus grande.

Hors d'état d'agir par la force, Iaroslaf affecta la soumission : il envoya son propre fils porter à Novgorod des paroles suppliantes, et ne rougit point de faire succéder la bassesse à la hauteur. Il promit de réparer les atteintes qu'avaient reçues les droits du peuple et d'effacer ses fautes par une conduite agréable aux citoyens. Il cimenta même ces promesses par les serments les plus saints. Mais il ne put, par son humiliation et son repentir intéressé, adoucir ni persuader les habitants, qui lui ordonnèrent de sortir au plus tôt de l'étendue de leurs domaines, s'il n'aimait mieux attendre qu'ils marchassent contre lui pour le chasser par la force des armes (1270).

Il fallut recevoir cette insulte méritée, et même obéir. Iaroslaf se retira, mais la rage et le désir de la vengeance dans le cœur. Arrivé à Vladimir, il s'occupa sans retard du soin de rassembler une armée, et envoya même implorer le secours du kan de Kaptchak, en lui faisant dire (ce qui était faux) qu'il ne s'était attiré la haine des rebelles de Novgorod que par son zèle pour les Tartares, dont ils voulaient méconnaître la domination. Tout lui promettait le plus heureux succès ; mais il avait un frère nommé Vassili, prince de Kostroma, ambitieux comme lui, et comme lui incapable de respecter les nœuds du sang quand il trouvait son intérêt à les briser. Vassili ne fut pas plutôt informé des troubles de Novgorod, qu'il demanda aux citoyens de le reconnaître pour leur prince, leur promettant tous les secours qui seraient en son pouvoir ; il leur dévoila toutes les intrigues et tous les projets d'Iaroslaf.

Novgorod accepte les secours de Vassili, sans le reconnaître cependant pour son prince. Celui-ci, dans l'espérance d'obtenir bientôt des citoyens plus qu'ils ne veulent promettre, s'empresse de servir leur cause. Il se rend à la horde, et voit à son arrivée des troupes prêtes à marcher au secours d'Iaroslaf ; elles partent, et, s'il ne réussit pas à faire changer la résolution du kan, il a perdu le fruit

des fatigues de son rapide voyage. Enfin le Tartare l'écoute et connaît aussitôt la véritable cause du soulèvement de Novgorod. Il voit qu'on l'a trompé, et qu'il n'a rien à attendre dans cette affaire; persuadé même que sa domination ne sera que mieux affermie par la division des principautés de Vladimir et de Novgorod, il sent qu'il est de son intérêt de les abandonner à leurs discordes et à leurs propres forces, et il rappelle son armée.

Privé de tout espoir de secours de la part des Tartares, Iaroslaf se prépara à tenter le siége de Novgorod avec ses fils et le prince de Smolensk, son allié; mais la ville avait pris une telle attitude de défense, qu'Iaroslaf, doutant du succès de son entreprise, eut encore recours aux négociations : elles n'eurent aucun résultat. Enfin le métropolitain de Kief, qu'il implora et dont l'influence religieuse était puissante sur les populations, détermina les Novgorodiens à accepter le repentir d'Iaroslaf, dont la colère pouvait par la suite devenir redoutable. Alors enfin Novgorod reçut les députés du prince, et bientôt après le prince lui même (1270).

Peu de temps après cette réconciliation, Iaroslaf dut se rendre à la horde avec son frère Vassili et plusieurs autres souverains. Content de cette marque de soumission, le kan leur permit de retourner aussitôt dans leurs États. Iaroslaf ne devait pas revoir Novgorod : il mourut en chemin, après un règne de huit ans (1271).

Vassili, le dernier des fils d'Iaroslaf Vsevolodovitch, monta sans obstacle sur le trône de Vladimir, vacant par la mort de son frère; il ne lui fut pas aussi facile de lui succéder dans la principauté de Novgorod.

Depuis quelque temps les Novgorodiens étaient gouvernés par les souverains de Vladimir : la crainte des Tartares les portait sans doute à ce choix; mais l'expérience les fit changer de politique. Ils crurent s'apercevoir que la protection que les Tartares accordaient aux

grands-princes pourrait être plus nuisible qu'utile aux droits de l'État. Les entreprises du dernier Iaroslaf les avaient rendus défiants; ils comprenaient que des princes accoutumés à exercer dans Vladimir une puissance absolue s'indigneraient toujours des barrières que Novgorod opposerait à leur autorité, et saisiraient tous les moyens de les rompre. D'après ces considérations, ils préférèrent à Vassili le jeune Dmitri, son neveu, et l'élurent après quelques mois d'interrègne (1272).

Cette élection attira sur eux la colère du grand-prince. Les marchands de Novgorod répandus dans les villes dépendantes ou alliées de ce souverain, furent arrêtés; la ville de Torjek, livrée aux flammes, fut en partie consumée, et la dévastation des campagnes amena bientôt la famine (1273).

Le jeune Dmitri ne négligeait rien pour opposer la force à la force, et donnait les ordres les plus précis pour rassembler des troupes dans toute l'étendue de son État. Vassili avait reçu des secours considérables des Tartares conduits par le baskak de Vladimir. On s'attendait à une guerre longue et sanglante, lorsque les Novgorodiens, qui calculaient d'heure en heure toutes leurs chances contraires, exprimèrent le désir de faire la paix. Dmitri prévint une trahison contre sa personne, et se retira dans son patrimoine de Péréiaslavle, sur les bords du lac Clechin. A peine était-il sorti de Novgorod, que la ville et l'armée élurent unanimement le prince de Vladimir. Mais il ne jouit pas longtemps de sa nouvelle souveraineté, et mourut à la fleur de l'âge, en 1276.

Dmitri Alexandrovitch, devenu par la mort de son oncle possesseur du premier trône de la Russie, fut en même temps rappelé à celui de Novgorod.

André, son frère, prince intrigant et ambitieux, ne voyait qu'avec la douleur de l'envie les honneurs et la puissance dont jouissait son aîné. Incapable de renverser Dmitri par ses propres forces, il forme le projet de

lui susciter la haine des Tartares (1281). Les Tartares étaient des maîtres orgueilleux, André leur fait donner des marques d'une basse soumission; ils étaient intéressés, il leur fait distribuer des présents. Sûr alors de les trouver prêts à accueillir toutes les calomnies dont il voudra charger son frère, il part, arrive à la horde, ulcère à son gré l'esprit du kan, et finit par lui demander la principauté de Vladimir. Le kan la lui accorde d'autant plus volontiers, que ce don, bien ou mal mérité, était une semence de division jetée dans la Russie. Dmitri, cependant, informé des intrigues de son frère et de leur succès, dispose tout pour sa propre défense, rassemble des armées, fortifie des villes. André, près de quitter la horde, apprend tous ces préparatifs, et sa perfide habileté en tire un nouveau sujet d'accusation contre son frère, dont il représente la conduite comme un acte de flagrante révolte.

A peine entré en Russie, il envoie faire part aux différents princes des volontés du kan et leur demande des secours contre Dmitri. C'eût été désobéir aux Tartares que de ne pas joindre ses armes à celles d'André. Aucun prince ne fut assez généreux pour embrasser le parti de l'opprimé, assez juste pour soutenir les droits du possesseur légitime du trône, ni assez reconnaissant pour se souvenir des bienfaits d'un souverain qui, dans l'abandon où il se trouvait, n'avait plus de quoi retenir ses amis intéressés. André et ses alliés résolurent d'un commun accord d'aller droit à Péréiaslavle-Zaleskoi, où Dmitri s'était fortifié. « Partout, dit un historien russe, la crainte et la terreur annoncèrent la marche des Tartares; le brigandage, la captivité, le fer et le feu marquèrent leur présence; la dévastation, l'horrible et profonde solitude furent les monuments de leur passage. » Dmitri reconnut qu'il tenterait en vain de se défendre, et, suivi de quelques fidèles boyards, il prit le chemin de Novgorod. Les Tartares le suivirent, ne retardant leur marche

que pour ne perdre aucune occasion de détruire et de piller.

Les Novgorodiens n'avaient jamais professé un vif attachement pour leurs souverains, et d'ailleurs il était toujours entré dans leur politique de ne prendre aucune part aux querelles intestines de la Russie. Aussi peu touchés du courage de Dmitri que de ses malheurs, ils lui déclarent sans ménagement qu'il ne doit attendre aucun secours de leur part, et que tout ce qu'ils peuvent faire en sa faveur, c'est de lui permettre de traverser leur pays pour se retirer à l'étranger.

Après ce qu'ils avaient fait pour André, il ne leur restait plus qu'à lui offrir de régner sur eux : c'est ce qu'ils firent, et aussitôt il se rendit à Novgorod. Cependant Dmitri avait toujours entretenu des liaisons avec ceux qui tenaient pour lui dans les États dont il venait d'être dépouillé. Il apprend qu'André est à Novgorod, que les Tartares se sont éloignés et que le peuple est mécontent. A ces nouvelles il retourne dans son apanage à Péréiaslavle; il lève une armée, espérant rétablir sa fortune. André, qui redoute les suites de l'entreprise de Dmitri et qui ne compte pas sur l'aide des citoyens de Novgorod dans un moment critique, court à la horde et y obtient toutes les forces qu'il désire. La conduite de Dmitri y est regardée comme une désobéissance opiniâtre. L'usurpateur revient avec une armée qui renouvelle tous les maux dont la Russie venait d'être victime; abandonné de ses alliés et trop faible pour résister seul, Dmitri quitte Vladimir et met tout son espoir dans une horde de ces Tartares qui avaient causé ses malheurs.

On se rappelle sans doute que la domination des Tartares était partagée, et que Nogái, après s'être détaché des kans du Kaptchak, avait étendu sa puissance jusque sur une partie de la Russie. Mais cette scission n'avait point allumé la guerre entre les deux partis, dont chacun eut la sagesse de sentir que les collisions pourraient en-

traîner sa ruine. On se contenta de part et d'autre de saisir toutes les occasions d'usurper, par des menées sourdes, quelques branches de la puissance rivale. Dmitri comprit tout ce que de telles circonstances avaient d'avantageux pour lui, et conçut le projet d'opposer les Tartares aux Tartares. Il se rendit auprès de Nogai, lui exposa ses droits sur la principauté de Vladimir, la fidélité qu'il avait toujours conservée aux kans, dont il avait reconnu la domination, et lui peignit toute l'horreur de la conduite de son frère. Nogai reçut Dmitri avec d'autant plus d'amitié que ce prince venait reconnaître sa puissance, et il lui donna des secours capables de le faire triompher d'André. La paix eut lieu bientôt après entre les deux frères, et André adhéra à tous les droits de son aîné.

Mais un nouvel attentat, qui suivit de près la pacification, devait bientôt ramener le trouble.

Un boyard d'André, nommé Semen Togliévitch, avait eu par ses conseils beaucoup de part aux entreprises de son maître contre Dmitri. Celui-ci, en qui la paix n'avait pas dissipé toute crainte, crut qu'il ne serait jamais en sûreté tant que Semen vivrait. Il envoie deux de ses boyards pour arrêter ce malheureux, et en sa présence il le fait mettre à la torture pour arracher de sa bouche les nouveaux projets d'André; mais Semen se tut, et souffrit avec un courage inébranlable la douleur et la mort (1283). Dmitri se déshonora par cette barbarie, qui ne lui procura aucun des avantages qu'il en attendait, et qui lui devint funeste dans la suite.

André ne songea pas dès lors à enfreindre la paix; mais, aigri par cet outrage, il se promit d'en tirer vengeance, et s'occupa des moyens d'y parvenir. Cependant il ne put tenir ses plans assez secrets pour qu'ils fussent impénétrables à son ennemi. Dmitri fut le premier à prendre les armes (1285), et André fut obligé d'acheter la paix par la cession de Novgorod : cession vaine en elle-même, puisque les princes n'avaient sur cet État libre

qu'un pouvoir subordonné à la volonté des citoyens. Dmitri, qui sentait toute la faiblesse du droit qu'il venait d'acquérir, résolut de le faire valoir par la force des armes. Les Novgorodiens, abandonnés par André, le prince de leur choix, ne purent prévenir les maux qui les menaçaient qu'en élisant une seconde fois ce Dmitri qu'ils avaient délaissé et si cruellement offensé au temps de sa disgrâce.

Mais André, qui n'avait fait la paix que par nécessité, obtint à la horde de nouveaux secours. Les Tartares qu'il ramena en Russie ne pensèrent qu'au butin, et se dispersèrent de tous côtés. Dmitri sut tirer avantage de leur désordre; il tomba sur eux, aidé des soldats de Nogai, les mit en fuite, et fit prisonniers un grand nombre des boyards d'André. Ainsi, les divisions des Tartares, qui auraient pu conduire les Russes à la liberté, ne firent longtemps qu'augmenter leur faiblesse, en les excitant eux-mêmes à la discorde.

Plusieurs années s'écoulèrent sans amener en Russie d'événements remarquables, et les deux frères, dont les querelles l'avaient ébranlée, semblaient avoir oublié leur haine. Elle n'était cependant pas éteinte, et devait se manifester encore par de nouveaux embrasements. Tokhtagou régnait depuis peu sur le Kaptchak. Six princes russes vont avec André le féliciter sur son avénement au trône, et saisissent cette occasion pour lui porter leurs plaintes contre Dmitri. Le kan hésita d'abord, il aurait voulu maintenir la paix; mais, se rendant enfin aux pressantes sollicitations des princes, il envoie en Russie une armée considérable sous la conduite de Dudène, son frère, avec ordre de placer André sur le trône de Vladimir (1293).

Dmitri, instruit de l'approche des Tartares, prend la fuite : le trône restait vacant, André pouvait y monter sans résistance aucune, et la guerre, désormais sans motifs, était naturellement terminée. Mais les Tartares, n'ayant eu pour but que le pillage, ne cessèrent point les hostili-

tés, quoiqu'ils n'eussent pas d'ennemis à combattre. Ils faisaient également sentir leur fureur aux hommes et à leurs habitations. La ville de Vladimir, dont ils devaient mettre André en possession, ne lui fut remise que dévastée ; quatorze autres cités éprouvèrent le même sort, et ce coupable et malheureux prince était le témoin impuissant de tous les désastres dont il était la première cause, et de la destruction de ce qui devait satisfaire sa convoitise.

Cependant Dmitri s'était renfermé dans Pleskof, ville comprise dans le vaste domaine de Novgorod : c'était pour les Tartares une raison d'attaquer cet État même. Mais il se racheta par de riches présents, et les Tartares préférèrent un profit assuré à celui très-douteux qu'il leur eût fallu acquérir par le sort des armes. Au reste, ils prenaient si peu de part aux intérêts d'André, qu'ils ne demandèrent pas même que Novgorod refusât un asile à son rival.

Il semblait que Dmitri dût être pour toujours éloigné du trône, et que l'inimitié des deux frères serait éternelle. Cependant Dmitri sort de sa retraite, et rentre dans l'intérieur de la Russie (1294) : il rencontre André, est battu, dépouillé de ses bagages, prend la fuite et se retire à Tver. De cet asile il envoie à son vainqueur un député pour en obtenir une paix avantageuse. Par quelle offre, par quel échange, par quel motif de crainte pourrait-il se faire accorder une paix utile, lui faible, dépouillé, fugitif? Ce qui est peut-être plus singulier encore que ses espérances, c'est qu'elles se réalisèrent. André, las de la guerre, las des secours et de l'amitié des Tartares, poussé peut-être aussi par ses remords, rend enfin à Dmitri par un traité de paix, non-seulement la principauté de Vladimir, mais encore tous les domaines qui en dépendent, et se retire dans son apanage de Gorodets. Dmitri mourut peu après ces événements.

CHAPITRE VIII

Entreprises des Suédois contre Novgorod. — Drames à la horde. — Mort héroïque de Mikhaïl. — Divisions et affaiblissement des Tartares.

(1294 — 1362)

Le règne d'André, peu fécond en événements, nous permet de porter un moment nos regards sur la Russie méridionale.

Daniel Romanovitch, prince de Kief, s'était uni à l'Église romaine, et s'était fait couronner par les légats du pape. Depuis il était retourné à l'Église grecque, et s'était attiré par ce changement la prédication d'une croisade contre lui. Il régna jusqu'à sa mort, arrivée en 1266, unit à la principauté de Kief celle de Galitch, et prit le titre fastueux de *roi de toute la Russie*. Il laissa deux fils, dont l'aîné, nommé Léon, lui succéda. Ce prince régnait depuis peu de temps, lorsque Boleslas, roi de Pologne, vint ravager ses États, après avoir gagné sur lui une bataille. Il soutint l'année suivante une guerre encore plus funeste contre le prince de Lithuanie, ce même Vochleg ou Vassilek, fils de Mindogf, qui avait abandonné une seconde fois le cloître pour le trône, et se vit enlever toute la Volhynie. Mais Léon eut recours au crime pour réparer les maux que la guerre lui avait causés. Abusant de la confiance de son vainqueur, il l'attira dans un monastère pour y conférer de la paix, et, le faisant saisir par ses satellites, il lui coupa la tête de sa propre main. Les contemporains de Léon eurent pour lui toute l'horreur que lui a vouée la postérité.

La puissance de Léon s'augmenta encore par la mort

de son oncle, qui le rendit maître de la principauté de Galitch : il y bâtit une ville, que, de son nom, il appela Lvof, et qu'on appelle aujourd'hui Léopolis ou Lemberg. Quelques années après, Hermand, nouveau prince de Lithuanie, ayant mis son pays en sûreté par une paix conclue avec la Pologne et avec les chevaliers de Livonie et de Prusse, entreprit de venger Vassilek, et attaqua Léon ; mais on ignore les succès, et même la durée de cette guerre.

Après la mort du Tartare Nogai (1294), qui périt dans une bataille contre Tokhtagou, kan du Kaptchak, qu'il avait fait monter sur le trône, son fils Tsaka s'étendit et se fortifia de plus en plus. Kief touchait aux limites de sa domination, et conservait encore des restes précieux de son ancienne splendeur. C'était un appât qui y attirait souvent les armes des Tartares. Cette ville était d'autant plus exposée à leurs brigandages, qu'elle n'était point défendue par son prince. Toujours éloigné, toujours occupé de guerres avec la Pologne et la Lithuanie, il préférait à l'ancien domaine de ses ancêtres son nouvel héritage de Galitch. Il s'intéressait même si faiblement à la principauté de Kief, qu'il finit par l'abandonner : car, peu d'années après, on la voit gouvernée par un certain Stanislas, qui ne paraît pas être de la famille de Léon, et qui est qualifié prince de Loutsk et de Kief. L'abandon auquel cette souveraineté était livrée la conduisit au dernier degré d'affaiblissement.

Le métropolitain Maxime, ne trouvant plus de sûreté pour sa personne dans une ville sans cesse exposée aux violences des Tartares, et n'ayant pas la tranquillité nécessaire pour gouverner son troupeau, se retira à Vladimir (1299). Peu de temps après, les citoyens, désespérés, se dispersèrent ; et l'ancienne métropole de la Russie, offerte au premier qui voudrait s'en saisir, cessa bientôt d'être même une portion de l'État. Elle fut conquise en 1320 par Guédimin, qui s'était déjà rendu maître de

toute la Volhynie. Ce Guédimin, d'abord écuyer de Viténetz, grand-duc de Lithuanie, et favori de ce prince, dont ensuite il épousa la veuve, s'était ainsi élevé par degrés jusqu'au trône de son maître.

La Russie méridionale va rester longtemps étrangère pour nous, et notre attention demeurera fixée sur le nord.

Les environs de Novgorod devenaient de plus en plus exposés aux incursions des Suédois. Pendant la minorité de Birguer, ils avaient bâti Wiborg pour s'opposer aux Russes. Dès que ce prince commença à gouverner par lui-même, il fit demander au pape des hommes habiles dans l'art de construire et de fortifier des villes. Il ne les eut pas plutôt reçus, qu'il envoya une nombreuse armée ravager la Karélie et le domaine de Novgorod (1300); et, pour empêcher les Russes d'entrer dans la mer Baltique en descendant la Néva, il fit bâtir assez près de l'embouchure de cette rivière, à l'endroit où ses eaux reçoivent celles de l'Okhta, une ville qui se nomma d'abord Lands-Kroon, et qui depuis fut nommée Nienchantz. Au siècle dernier, on en voyait encore des restes au-dessus de Saint-Pétersbourg. Les Novgorodiens voulurent s'opposer à ces travaux, mais ils furent entièrement défaits.

Les Suédois ne se furent pas plutôt retirés, que les habitants de Novgorod s'occupèrent du projet de détruire une ville qui leur interceptait la sortie de la Néva. Ils implorèrent même pour cette importante entreprise le secours d'André, qui vint les joindre avec les troupes de Vladimir et de Souzdal. Il semblait que jamais on ne pourrait réunir trop de forces. Contre qui cependant faisait-on ces préparatifs redoutables? Contre vingt infortunés, seuls restes de trois cents hommes que les Suédois avaient laissés à Lands-Kroon, où ils avaient péri victimes de l'insalubrité du territoire. La ville fut prise aisément et livrée aux flammes (1301).

Une tentative malheureuse que fit André contre les intérêts de son frère Daniel, prince de Moscou, qu'il vou-

lait priver de Péréiaslavle, parut devoir lui attirer une guerre terrible de la part des autres princes, effrayés de son ambition. Il alla mendier des secours à la horde; mais, heureusement pour la Russie, il mourut en retournant à sa capitale (1304).

Son frère Daniel, prince de Moscou, était mort quelque temps avant lui (1303). Au milieu des dissensions des autres princes, il gouverna presque toujours en paix. Il agrandit, il embellit Moscou; il ajouta à cette principauté celle de Péréiaslavle, qui lui fut laissée par le testament du dernier souverain, et que son frère André voulut lui ravir. Enfin il prépara Moscou, sa résidence, à devenir bientôt la capitale de l'État, et laissa après lui la réputation d'un souverain guidé par la bonté, la justice et la prudence.

Il se trouva plusieurs prétendants au trône vacant par la mort d'André. Il ne laissait pas de frère qui pût recueillir sa succession. Le prince de Tver, Dmitri, fils d'Iaroslaf et cousin germain du dernier prince, la réclama. Ses prétentions furent contestées par le prince Georges, fils de Daniel, qui, parce que son père aurait eu l'héritage d'André s'il lui eût survécu, prétendait réunir en sa personne les mêmes droits. Mikhaïl en avait un, le plus sacré de tous : le vœu de la nation. C'était auprès de lui que s'étaient retirés les boyards d'André après la mort de leur prince; c'était lui que le peuple appelait au trône. Les deux prétendants convinrent de s'en remettre à la décision du kan des Tartares, et partirent pour la horde. Mais, pendant qu'ils allaient faire juger leurs droits, Georges chargea son frère Boris de s'emparer par surprise de l'héritage contesté. Les boyards de Mikhaïl, informés à temps de cette perfidie, arrêtèrent Boris en chemin et le retinrent prisonnier. Enfin, après huit mois d'attente, la Russie apprit quel devait être son souverain. Mikhaïl revint avec des lettres du kan qui confirmaient ses droits, et avec des troupes capables de les faire valoir (1305).

Ce fut avec joie que Mikhaïl vit bientôt après les deux frères du prince Georges, son rival, venir lui demander retraite. Ils fuyaient l'humeur féroce et cruelle de ce barbare, qui venait de tremper ses mains dans le sang du prince de Rézan, que son père avait fait prisonnier. Les Novgorodiens avaient d'abord refusé de se soumettre à Mikhaïl; mais ils le reconnurent enfin en 1306.

Tokhtagou, kan du Kaptchak, mourut en 1313, après avoir possédé pendant six ans avec gloire et avec l'amour du peuple un trône acquis par un crime. Son successeur fut Usbek, son fils, âgé de treize ans, et qui déjà par ses talents était digne de régner. Il gagna tellement le cœur de ses sujets, que, pour éterniser la mémoire d'un prince si cher, ils prirent eux-mêmes son nom : telle est l'origine des Usbeks, habitants de la grande Boukharie et du Kharaim. L'usage d'adopter le nom d'un souverain qu'elles ont révéré est très-ancien chez les nations dites *tartares*.

Le grand-prince se rendit, suivant l'usage, à la horde pour féliciter le nouveau kan; mais ce qui n'était pas d'usage, c'est qu'il fut accompagné du métropolitain. Telle était la puissance de ce chef de l'Église russe, que le maître du Kaptchak crut enfin devoir en exiger des marques de soumission comme des souverains eux-mêmes. Le jeune Usbek combla d'attentions le prince et le prélat. Ce dernier, qui se nommait Pierre, reçut du kan des lettres qui lui confirmaient tous les priviléges attachés à sa charge. Elles ont été conservées et sont un monument de la puissance et des richesses de ces prélats. Usbek défend, « sous peine de mort, » à qui que ce soit de s'immiscer dans les fonctions du métropolitain : « car, dit-il, ces choses concernent la Divinité. » Il entre dans les plus grands détails, ordonnant de respecter le prélat, ses églises, les villes qui sont sous sa dépendance, ses domaines, ses villages, ses terres, ses bois, ses vergers, ses moulins, etc. « Que le métropolitain, ajoute Usbek, passe en paix et sans aucun trouble le temps de cette courte vie, et que d'un

cœur droit et d'une volonté sincère il prie Dieu pour nous, nos femmes, nos enfants et notre famille. »

Ainsi le mahométan Usbek pensait que les prières même des chrétiens pouvaient être agréables à Dieu; aussi exempte-t-il le chef de l'Église et son clergé de tout tribut, de toute douane, de toute contribution pour la guerre; « car, dit-il, le clergé prie pour nous, il nous protége, il donne la force à nos armées. » Les lettres du kan commencent par ces mots : « Par la puissance, la majesté et la grande clémence de Dieu très-haut, immortel. » Tous les kans des Tartares accordèrent de semblables diplômes au chef de l'Église russe : on en a conservé un grand nombre, qui ne diffèrent entre eux que par les expressions.

Cette nation avait déjà témoigné depuis longtemps sa tolérance à l'égard des chrétiens. Dès l'année 1261 il y avait à Sarai, capitale du Kaptchak, un évêque chrétien, nommé Mitrophane, qui avait été sacré par le métropolitain de Kief. Son troupeau était composé des Russes que le commerce attirait chez les Tartares. Le cinquième évêque de Sarai jouissait d'une grande faveur auprès d'Usbek, qui le comblait de bontés, et ne refusait jamais les grâces que lui demandait le prélat.

Pendant que le grand-prince jouissait de l'accueil qu'il recevait à la horde, Novgorod éprouvait tous les maux de la famine. Le peuple qui souffre accuse souvent le gouvernement : les citoyens se révoltèrent contre l'administration actuelle; ils élurent le prince de Moscou, le dur et perfide Georges. Mikhaïl apprit en même temps la révolte de Novgorod et l'élection de son dangereux rival. Il porte ses plaintes à Usbek, qui fait ordonner à l'usurpateur de se rendre à la horde. Cet acte de justice de la part du kan fut la première cause de la perte de Mikhaïl. Il reçut, il est vrai, des troupes tartares, et elles forcèrent les Novgorodiens à demander une paix qui fut plusieurs fois enfreinte et renouvelée; mais son ennemi, le prince de

Moscou, ayant passé deux ans auprès d'Usbek, lui devint si agréable, qu'il obtint la sœur de ce kan en mariage. Elle reçut auparavant le baptême et prit le nom d'Agathe, tant le souverain du Kaptchak, malgré son zèle pour la loi de Mahomet, avait peu d'éloignement pour le christianisme. Le souverain de Moscou n'est pas le premier prince russe qui ait épousé une femme tartare. Dès 1288, Fédor, souverain de Smolensk, s'était uni à la fille de Nogai; et bientôt après, cet exemple fut suivi par Mikhaïl, petit-fils d'Alexandre Nevsky, qui se maria à la horde.

Devenu beau-frère du kan, Georges en obtint facilement le titre de grand-prince (1317). Il revint avec deux officiers tartares chargés de le faire reconnaître en cette qualité. Mais Mikhaïl, peu disposé à se dépouiller du rang suprême sur des lettres du chef de la horde, vint à la rencontre de son rival avec toutes les forces de Vladimir, de Tver, de Souzdal et de ses autres États. Georges vit bien que le moment de faire valoir son titre n'était pas arrivé. Trop habile pour ne pas savoir se plier aux circonstances, et sûr que le temps lui en fournirait de plus heureuses, il affecta une modération qui était loin de son cœur, envoya des députés à Mikhaïl, et fit avec lui la paix, s'engageant à renoncer à la grande principauté. Bientôt les conjonctures lui devinrent plus favorables: quelques princes se séparèrent de Mikhaïl et en entraînèrent d'autres à leur suite. Georges n'aspirait qu'après ce résultat, qu'il avait sans doute préparé par ses intrigues. Déjà il avait gagné les Novgorodiens, peu fidèles d'ordinaire à leur parole.

Il rassemble alors ses troupes et se joint aux ennemis de Mikhaïl: une armée tartare le seconde et l'aide à dévaster la principauté de Tver, dont la capitale servait en ce moment de refuge à son frère. Mais, malgré les forces qu'il avait réunies, Georges fut obligé de lever le siége de cette ville. Poursuivi par Mikhaïl, atteint et vaincu, Georges perd la plus grande partie de ses soldats, et son

épouse est faite prisonnière. La victoire de Mikhaïl devait être la source de ses malheurs et lui attirer un opprobre immérité dont il appartient à la postérité de le laver. La femme de Georges, la sœur d'Usbek, avait été menée à Tver : elle y mourut peu de jours après. Georges répandit le bruit qu'elle avait été empoisonnée, et il osa accuser de ce lâche attentat son frère même.

Après sa défaite, Georges s'était retiré à Novgorod : les habitants, qui redoutaient la vengeance de Mikhaïl, et qui avaient intérêt à réparer le malheur du prince de Moscou, s'empressèrent de lui fournir une armée. Les deux frères se rencontrèrent près des bords du Volga, mais ils marquèrent un égal éloignement pour une action décisive : ils échangèrent plusieurs messages, et signèrent enfin la paix, à condition de remettre au jugement de la horde la conclusion de tous leurs différends. Grande preuve de l'innocence de Mikhaïl que cet accord : une telle confiance n'est pas d'un coupable. Aussi Mikhaïl ne songeait-il qu'à témoigner à Usbek son respect et sa soumission, et il lui envoya son fils Constantin, âgé seulement de quatorze ans.

Quant à Georges, il se rendit lui-même auprès du kan, avec les députés novgorodiens, qui lui étaient tous acquis. Il savait que sa cause serait vivement soutenue par le général tartare Kavgadi. Il sut persuader à Usbek que Mikhaïl refusait de reconnaître la domination tartare; qu'il s'était attribué une partie des tributs recueillis par lui au nom du kan, et que par ce moyen il avait amassé d'immenses sommes d'or et d'argent, avec lesquelles il comptait se retirer en Allemagne. Trompé et exaspéré par ces indignes calomnies, Usbek fait arrêter le jeune fils de Mikhaïl, et le condamne à mourir de faim. Mais cette tendre et innocente victime était inutile aux desseins de Georges, qui voulait satisfaire à la fois et sa haine et son ambition. Il dit au kan que Mikhaïl, averti par la mort de son fils du sort qui l'attendait à la horde, non-seulement ne s'y rendrait point, mais encore qu'il

chercherait un asile à l'étranger. Usbek, convaincu, rendit Constantin à la liberté et manda sur-le-champ Mikhaïl auprès de sa personne. Ce prince, ignorant le complot qui se tramait contre sa vie, se met en route et arrive bientôt à Vladimir : là il rencontre l'ambassadeur du kan, qui, persuadé de son innocence, lui rapporte les calomnies dont il est l'objet de la part de Georges et les mesures qu'on avait prises pour s'assurer par la force de son obéissance.

Tous ceux qui étaient à la suite de Mikhaïl frémirent du danger qui le menaçait : tous le suppliaient, les larmes aux yeux, de ne point livrer sa tête à des juges prévenus. Ses fils se disputaient l'honneur d'aller à la horde pour y servir de garants de la soumission de leur père, et mourir à sa place, si la haine de ses ennemis exigeait un sacrifice sanglant. Mais Mikhaïl refusa noblement, et, après avoir ouvert son âme à son confesseur, il lui dit ces touchantes paroles, que l'histoire a conservées : « Malgré tout mon amour pour ma patrie, je n'ai pu mettre un terme aux guerres civiles qui la déchiraient; je serais trop heureux si ma mort pouvait lui rendre le calme que j'ai cherché en vain à lui procurer. » Cependant ses fils redoublaient leurs instances pour qu'il leur confiât la mission de voir le kan, de lui dessiller les yeux, et de justifier complétement leur père. « Non, leur répondit Mikhaïl, ce n'est pas vous, c'est moi qu'Usbek demande auprès de lui. Loin de moi l'idée d'exposer par ma désobéissance ma patrie à de nouveaux malheurs! Ne voyez-vous pas, si je résiste à la volonté du kan, des milliers de chrétiens périr victimes de sa fureur?... O mes amis! ne vaut-il pas mieux mourir aujourd'hui que mon trépas peut sauver les jours de mes fidèles sujets? »

Puis il fit son testament, distribua des apanages à ses fils, leur donna des instructions pour ne jamais s'écarter des lois de la vertu et de l'honneur, et enfin leur dit un éternel adieu.

Il se passa plus d'un mois avant que rien pût confirmer à Mikhaïl les craintes qu'on lui avait inspirées. Il employa ce temps à mériter par des présents la bienveillance des chefs tartares, des femmes d'Usbek, et d'Usbek lui-même, auprès duquel Georges ne cessait d'accumuler de plus en plus ses calomnies contre son frère. Enfin l'impression contre Mikhaïl devint si forte, qu'Usbek ordonna de lui faire son procès. Mais les juges étaient tous les ennemis de l'accusé, ou ils s'étaient laissé gagner par les présents et abuser par les mensonges de Georges. Le malheureux Mikhaïl fut déclaré digne de mort. Le kan aimait la justice : il craignit de prononcer trop légèrement un arrêt sévère, et voulut que l'affaire fût examinée de nouveau ; mais Kavgadi, par ses intrigues, rendit inutiles les dispositions équitables de son maître. Usbek sanctionna la condamnation que ses grands avaient prononcée.

L'exécution du jugement fut encore longtemps différée, et l'infortuné Mikhaïl goûta lentement toute l'amertume de la mort. Les bras chargés de lourdes chaînes, le cou passé dans une forte planche ajustée pour en faire un instrument de supplice et d'ignominie, il fut traîné à la suite du kan dans une chasse sur les bords du Terek. Dans ces sortes de marches, toute la horde suivait le souverain. Au bout de vingt-cinq jours, Mikhaïl fut exposé aux regards curieux du peuple, comme un vil scélérat qu'on dévoue à l'opprobre public. Ce fut là qu'on lui signifia la confirmation de son arrêt de mort. Ensuite, selon l'usage des Tartares, on détacha ses fers, on lui fit prendre un bain, on le revêtit d'une robe d'étoffe d'or, on lui servit un repas somptueux et tous les fruits qui font les délices de la table. Mikhaïl fut obligé de se laisser parer ; mais il ne voulut goûter aucun des mets qui lui furent présentés.

Le jour du supplice arriva enfin. Georges, et Kavgadi, instrument de ses barbares volontés, parurent pour assister aux tortures qu'allait subir leur victime. Les

bourreaux tartares commencèrent, suivant l'usage de leur pays, à soumettre Mikhaïl à de cruels tourments ; et, après l'avoir longtemps frappé, ils le pendirent à un mur avec la chaîne qu'il avait au cou. Mais le mur était vieux, il s'écroula, et le prince eut encore la force de se relever. Alors les bourreaux le prirent par sa chaîne, le traînèrent longtemps sur la terre en continuant à le frapper, jusqu'à ce qu'un des serviteurs de Georges plongea un couteau dans le flanc du martyr, et termina son supplice avec sa vie.

Dès qu'on eut annoncé à Georges et à Kavgadi la mort du prince, ils s'avancèrent pour contempler son cadavre. Mais le Tartare, sensible à la pitié lorsqu'elle était devenue inutile, se tourna avec indignation du côté de Georges, et, jetant sur lui un regard où se peignaient l'horreur et le mépris : « Peux-tu bien, lui dit-il, voir d'un œil sec le corps dépouillé de ton frère étendu sur la terre et nageant dans son sang ? » Le féroce Georges, plus sensible à ce reproche qu'aux cris de sa conscience et de la nature, fit étendre un manteau sur le corps de Mikhaïl, et demanda la permission de le faire transporter en Russie pour lui rendre les honneurs de la sépulture.

Pour prix de ses criminelles intrigues, Georges se vit possesseur du premier trône de la Russie (1320). Il ne tarda pas à abandonner ses États à la cupidité et aux caprices de ses protecteurs, et les Tartares épuisaient la Russie par des envois toujours plus fréquents d'officiers chargés de lever des tributs.

« C'est une sorte de malignité, a dit un historien, que de garder le silence sur les bonnes actions même des méchants ; c'est un outrage qu'on fait à l'humanité, dont on exagère la dépravation. » En détestant le crime de Georges, il ne faut pas dissimuler le bien qu'il fit à son pays. Il battit, il repoussa les Suédois qui étaient entrés dans le domaine de Novgorod, dissipa une nouvelle armée que le roi Magnus avait envoyée contre lui, et de la Carélie

ravagée par ses armes, pénétrant jusque dans la Finlande, il forma le siége de Wiborg. Il fut contraint de le lever; mais les victoires qu'il avait remportées assurèrent pour quelque temps la tranquillité de la Russie du côté de la Suède (1321). Cependant cet avantage passager était peu propre à le satisfaire : il voulut prévenir même les entreprises éloignées des Suédois, et mettre une forte barrière entre eux et la Russie. C'était en même temps donner des entraves aux chevaliers porte-glaives, qui, remontant la Neva, pénétraient par le lac jusqu'au Volkhof et entraient dans les terres de l'État. Georges avait remarqué à l'embouchure du Ladoga une île nommée Orekhof, qui en commandait l'entrée : il y fit bâtir une ville nommée d'abord Orekhovetz, ensuite Notebourg, et connue à présent sous le nom de Schlusselbourg. Cette ville n'était pas encore entièrement construite, que le roi de Suède y envoya des ministres pour traiter de la paix. Elle fut conclue, et la partie méridionale de la Carélie fut cédée à Novgorod (1323).

Georges, dont le courage imposait à l'Occident, ne prévoyait pas que sa gloire allait causer sa ruine.

Dmitri, fils de Mikhaïl, en concluant avec lui la paix, lui avait remis le tribut qu'il devait aux Tartares. Il apprit que Georges s'était approprié cet argent; inquiet sur les suites de cette infidélité, qui pouvait attirer sur lui la vengeance d'Usbek, le jeune prince entreprit le voyage de la horde pour s'y justifier et accuser le dépositaire infidèle. Mais ce ne fut pas sur ce point d'intérêt qu'il appuya le plus : les Tartares devaient craindre que les Russes ne devinssent trop puissants du côté de l'Europe, et Dmitri ne manqua pas de raconter, en les exagérant, les exploits de son ennemi. Quand il crut avoir fait entrer le soupçon dans l'âme d'Usbek, il se hasarda à demander pour lui-même la principauté de Vladimir, et n'eut pas de peine à l'obtenir. Georges apprit ce qui s'était passé à la horde, et se hâta de s'y rendre pour traverser les mesures de Dmitri.

Mais pendant qu'il voyageait sans défiance, Alexandre, frère du nouveau grand-prince, le surprit sur la route, lui enleva son bagage, et le força de fuir à Pleskof. Il ne put se rendre à la horde que l'année suivante.

Le prince Dmitri ayant reçu les lettres du kan, hâta son retour en Russie; il y fut accompagné par un envoyé tartare et par une armée capable de le mettre en possession de sa nouvelle souveraineté. Les villes ne firent aucune résistance aux ordres du kan, et reconnurent le nouveau souverain. Novgorod seule restait attachée à son rival.

Dmitri ne put apprendre sans une vive inquiétude que Georges était enfin parti pour la horde. Il craignait tout de cet esprit exercé dans l'art des intrigues, et crut que sa sûreté exigeait qu'il se rendît lui-même auprès d'Usbek. Le bon accueil qu'il en reçut à son arrivée le conduisit à sa perte : assuré de la bienveillance du kan, il se crut tout permis, même un assassinat. Georges tomba sous le poignard de Dmitri, qui, conduit également par l'ambition et par la haine, ne craignit point de venger lui-même son père (1324). Usbek, justement indigné du crime de Dmitri, lui intima l'ordre de rester à la horde. Les princes russes, loin de lui servir d'appui, intriguaient pour le faire condamner, dans l'espoir d'arracher quelques portions de son héritage. En même temps le frère de Georges vint à la fois demander vengeance et solliciter le trône de Vladimir. Usbek différa deux ans entiers la mort du coupable; il voulait sans doute lui pardonner; mais enfin, cédant aux pressantes sollicitations des princes, et sévère peut-être par faiblesse, il donna l'ordre du supplice. Dmitri n'avait que vingt-sept ans (1326).

Alexandre, qui recherchait depuis longtemps l'amitié des Tartares, obtint la succession de son frère Georges, qu'il avait vivement sollicitée. Vladimir et Novgorod lui furent soumises, et à l'exemple de son père, le nouveau grand-prince fit toujours à Tver sa principale résidence.

A peine avait-il pris possession du trône, que, s'il en faut croire les chroniques russes, il faillit le perdre avec la vie par le plus horrible complot (1327). Un prince nommé Stchelkan, de la famille d'Usbek, fut envoyé à Tver en qualité d'ambassadeur, avec une suite considérable. Alexandre lui rendit les plus grands honneurs, et le logea dans le palais de son père. Mais bientôt après il découvrit, dit-on, qu'au premier jour de fête, pendant le service divin, les Tartares devaient l'assassiner, lui, les princes et les grands, faire main basse sur tous les citoyens qui voudraient se défendre ou paraîtraient redoutables, et placer Stchelkan sur le trône. Le dessein des Tartares était, ajoute-t-on, d'effrayer toutes les autres principautés de la Russie par le cruel traitement qu'ils feraient éprouver à celle de Tver, de les distribuer à différents princes de leur nation, et de soumettre les Russes à un joug éternel.

Le vrai, ou du moins le vraisemblable parmi toutes les conjectures accumulées à propos de ce fait historique, c'est qu'Alexandre, altéré de vengeance, accusa les Tartares d'un complot imaginaire.

Quoi qu'il en soit, les Tveriens ne doutèrent pas de la réalité de l'affreuse conspiration dont leur prince chargeait les Tartares. Armés dans le plus grand secret par Alexandre, à la première fête et avant le lever du soleil, le signal du massacre des Tartares leur fut donné par les cloches même qui appelaient le peuple à l'église. Surpris à l'improviste, les Tartares se défendirent avec la rage du désespoir; mais enfin ils succombèrent, après avoir perdu Stchelkan. La fureur des Tveriens ne connut pas de bornes : ils égorgèrent ceux qu'ils avaient désarmés, les noyèrent, les brûlèrent dans d'immenses bûchers.

Usbek reçut bientôt la nouvelle de ce massacre, et ne manqua pas de trouver des princes russes prêts à servir sa vengeance. Ivan, frère de Georges, demande au kan la principauté de Tver. Usbek la lui promet, et lui donne

des troupes sous les ordres de cinq princes tartares. Cette armée se répand dans la principauté de Tver, où elle met tout à feu et à sang. Alexandre fut obligé de fuir à Pleskof, où les habitants le reçurent avec affection, et le reconnurent pour leur prince.

Ivan s'était rendu à la horde; il y rencontra Constantin, fils de Mikhaïl, qui, désavouant la conduite de son frère, sollicitait aussi son héritage. Comme il était de l'intérêt des Tartares que la Russie fût partagée, Usbek confirma Ivan dans la possession des principautés de Vladimir et de Novgorod (dont celui-ci s'était du reste emparé tout d'abord), et donna celle de Tver à Constantin (1328).

Le nouveau souverain de Vladimir continua de faire sa résidence à Moscou, embellie par ses soins et par ceux de son père. Cette ville, étant à la fois la résidence du grand-prince et du chef de la religion, continua de s'agrandir, et fut enfin reconnue généralement pour la capitale de la Russie.

Ivan avait promis à Usbek de chercher tous les moyens d'exterminer Alexandre: fidèle à ses engagements, il n'eut pas plutôt pris possession du trône, qu'il travailla à trahir la victime qui lui était désignée. Traqué de toutes parts, et enfin forcé de se rendre à la horde par une suite de circonstances dont le récit serait trop long, Alexandre y périt, ainsi que son fils Phédor (1338), après une existence semée de mille chagrins.

Ivan mourut à Moscou, ayant régné vingt-deux ans (1341). Son fils aîné, Siméon, lui succéda.

D'horribles guerres avec la Livonie, la Lithuanie et la Suède, sans autres résultats que le massacre, le pillage, l'incendie, et surtout l'affaiblissement de la Russie, signalèrent le règne de ce prince, sans parler des disputes sanglantes de divers princes apanagés (1341 à 1348).

A peine ce malheureux pays goûtait-il les douceurs de la paix, qu'en 1352 il fut attaqué par le plus cruel des fléaux, la peste. Elle y avait été apportée dès l'année pré-

cédente par les rapports de commerce avec les peuples de l'Asie : elle se répandit dans toute la Russie, et emporta dans quelques villes jusqu'au dernier citoyen. Siméon fut frappé lui-même avec ses enfants par le fléau (1353).

Après la mort de Siméon, le trône de Moscou, car on doit à présent considérer cette ville comme la capitale, resta quelque temps vacant. Les deux frères du dernier prince n'osaient en prendre possession sans le consentement exprès des Tartares : mais six semaines ne s'étaient pas encore écoulées, lorsque mourut André, le plus jeune de ces deux princes. Alors Ivan, fort du consentement des citoyens et de l'appui des Tartares, monta sur le trône de Moscou. Son règne paisible fut marqué seulement par les intrigues et les querelles de différents princes apanagés, qui, continuant à s'affaiblir par leurs dissensions interminables, préparaient la grandeur du principal souverain de la Russie. Ivan mourut en 1358. On put dès lors prévoir ce que feraient bientôt ses successeurs, en le voyant refuser avec fermeté l'entrée de ses États à un député tartare qui venait prescrire les limites entre la principauté de Moscou et celle de Rézan.

En même temps que la Russie perdait son principal souverain, la horde était en proie à une grande agitation. Berdibek, revenant d'une expédition en Perse, avait fait mourir ses douze frères pour affermir sa puissance. Après avoir cru assurer sa vie par ce crime, il l'abrégea par ses débauches, si cependant il ne fut pas tué pas Askoup, que quelques historiens appellent son fils, et qui fut son successeur. A peine possesseur du trône, Askoup révéla son caractère affreux, et fut dès lors en horreur à ses sujets. Il régna un mois, suivant les uns, et selon les autres, un peu plus de six mois. Narous, descendant du kan Touchi, le fit mourir avec tous ses enfants, et monta sur le trône dont il venait de le renverser (1359).

Alors les princes russes se rendirent en grand nombre

à la horde, les uns pour donner des preuves de leur fidélité, les autres pour porter des plaintes, et tous ensemble pour obtenir la permission de gouverner par eux-mêmes leurs États, sans être en quelque sorte soumis à la tutelle des officiers tartares que les kans plaçaient auprès d'eux. Parmi les princes russes qui assiégeaient assidûment le trône de Narous, quelques-uns étaient venus solliciter la principale souveraineté de Russie. Tel était Dmitri, fils de Constantin, de ce prince de Souzdal que nous avons vu montrer les mêmes prétentions. Le kan fit beaucoup d'amitiés aux princes; et, craignant d'en mécontenter plusieurs pour satisfaire l'un d'eux, il remit à un autre temps le choix d'un souverain de Vladimir et de Moscou. Son règne fut trop court pour lui permettre de prononcer ce grand jugement.

L'histoire des Tartares du Kaptchak ne nous est guère connue que par les écrivains russes, et c'est en traitant l'histoire de leur propre pays qu'ils y ont mêlé quelques traits de celle de leurs tyrans. Aussi la savons-nous très-imparfaitement, et ignorons-nous quand et comment la puissance formidable des Tartares s'est dissoute et morcelée. Nous voyons paraître tout à coup diverses dominations sans connaître leur origine, et tout ce que nous en pouvons savoir, c'est qu'elles sont des portions détachées de cette fameuse *horde dorée* fondée par Bâti. Ainsi, au lieu d'un seul kan de la grande horde, nous trouvons des kans du Volga, de Kazan, d'Astrakan, de Naroutchad, d'au delà de l'Iaïk.

Un prince de cette dernière horde, nommé Kidir ou Keder-Kan, arma contre Narous. Il avait un grand avantage, celui de trouver son ennemi chargé de la haine de la nation. Narous, abandonné, fut tué avec son fils, et Kidir régna sur les Tartares du Volga. Il chercha d'abord à gagner l'affection des Russes. Il y avait déjà plus d'une année que le trône de Moscou et de Vladimir était vacant; Dmitri Constantinovitch continuait de le solliciter,

il l'obtint, sur la renonciation de son frère André, qui se contenta de la principauté de Souzdal.

Cependant Ivan II, le dernier souverain de Moscou, avait laissé deux fils, dont le plus jeune était âgé de onze ans. L'aîné, Dmitri, parvenu à sa treizième année, ne se voyait pas sans douleur privé du trône de son père (1361), et ses courtisans, assidus à l'entretenir de ses droits, lui faisaient regarder l'autre Dmitri comme un usurpateur. Conseillé par ses parents et par les amis et les ministres du dernier prince, il se transporte à la horde dans le dessein de réclamer un bien qu'il regardait comme son héritage légitime. Mais il trouve la cour du kan tellement prévenue en faveur de son rival, qu'il n'ose découvrir les prétentions qui ont occasionné son voyage; il revient en Russie, à la vue des troubles qui commençaient à s'élever dans la horde. Quoiqu'il n'eût osé faire aucune demande, son voyage avait causé tant d'alarmes au prince de Moscou, qu'il se rendit aussitôt auprès du kan avec son frère André et les princes de Rostof et d'Iaroslavle.

Ils trouvèrent la horde soulevée par la cruauté du fils aîné de Kidir, de ce Kidir dont la bonté avait gagné les cœurs de ses sujets : prince fortuné, s'il n'avait pas eu un monstre pour fils. C'était Témir-Koza, qui, démêlant peut-être la préférence que son père accordait à son jeune frère Koutloui, les massacra tous deux à l'arrivée des princes russes. Mais ce scélérat ne jouit pas longtemps du fruit de son crime : un prince nommé Mamai, profitant de l'horreur qu'excitait Témir-Koza, s'arma ouvertement contre lui. Témir, abandonné de tous, après sept jours de règne, fut obligé de fuir au delà du Volga, où son ennemi l'atteignit et lui donna la mort.

Les princes russes qui étaient à la horde, craignant d'être enveloppés dans le désordre général, cherchèrent leur salut dans la fuite.

Mamai, qui pouvait tout dans la horde, crut, pour conserver plus sûrement l'autorité, devoir en sacrifier le

titre, et plaça un chef nommé Avdoul sur le trône des Tartares du Volga. Il passa avec lui de l'autre côté de ce fleuve pour combattre Kildibek, qui prenait le titre de kan. Celui-ci périt; mais la domination n'en resta pas moins divisée. Les princes tartares du district de Saraï s'enfermèrent dans cette ville, et se choisirent pour kan Amurat, frère de Kidir.

Avdoul et Amurat se surprirent successivement, s'attaquèrent, se combattirent, sans que l'un d'eux eût des avantages assez décisifs pour renverser son ennemi. Ainsi tous deux continuèrent de régner : Avdoul sur les Tartares du Volga par l'appui de Mamai; et Amurat à Saraï, où il était soutenu par les mêmes princes qui l'avaient élevé. Ce fut à ce dernier que s'adressèrent les députés des deux Dmitri, qui le prirent pour juge de leurs droits au trône de Moscou.

Le Tartare, qui connaissait peu sans doute les anciens usages de Russie, se conduisit d'après les lumières naturelles; et, persuadé que le fils devait posséder l'héritage du père, il adjugea le trône à Dmitri Ivanovitch. C'est ainsi qu'un enfant de treize ans prit en main le sceptre d'un État morcelé, pressé au dehors, et déchiré à l'intérieur par les guerres civiles. Ivan Kalita et Siméon avaient commencé l'œuvre salutaire de l'unité monarchique; mais sous Ivan II et Dmitri Constantinovitch, qui en avaient arrêté les progrès, les princes apanagés avaient de nouveau conçu l'espoir de se rendre indépendants de la grande principauté. Il fallait réparer les maux causés par ces deux princes; il fallait agir avec cette prudence, avec cette volonté ferme et prononcée dont trop peu de souverains ont été doués. Le petit-fils d'Ivan Kalita possédait ces précieuses qualités; elles ne demandaient qu'à être mûries par l'âge, et l'État aurait succombé dans cet intervalle, si la Providence n'eût entouré Dmitri de sages instituteurs, de conseillers prudents, qui préparèrent et la grandeur de la Russie et la gloire de ce jeune prince.

TROISIÈME PARTIE

DEPUIS LES EXPLOITS DE DMITRI DONSKI CONTRE LES TARTARES, JUSQU'A LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XVIe SIÈCLE, ÉPOQUE DE LEUR ENTIÈRE EXPULSION DU SOL DE LA RUSSIE.

(1363 — 1533)

CHAPITRE IX

Règne et exploits de Dmitri, surnommé *Donski*. — Nouvel ordre de succession à la dignité de grand-prince. — Tamerlan menace la Russie. — Prise de Constantinople par les Turcs.

(1363 — 1462)

Le temps était venu de recouvrer une liberté dont Kalita et Siméon avaient préparé la conquête, plutôt par leur adresse que par la force de leurs armes. Des guerres sanglantes vont attrister l'humanité; mais elles sauveront la Russie et lui feront faire un pas immense vers sa grandeur.

Afin d'éloigner de son trône toute espèce de dangers, Dmitri Ivanovitch, revêtu par Amurat de la dignité de grand-prince, tâcha de se concilier les bontés du kan Avdoul, dont la puissance était soutenue par la horde de Mamai. En voulant gagner la bienveillance des deux kans, le grand-prince offensait l'un et l'autre; il encourut au moins la disgrâce de celui de Saraï, et, de retour à Moscou, il apprit que Dmitri Constantinovitch venait de reprendre Vladimir, et qu'Amurat avait envoyé à ce prince une lettre qui l'autorisait à s'emparer de la grande principauté. Mais déjà la colère du roi de Kaptchak était

devenue moins formidable; malgré son extrême jeunesse, le petit-fils de Kalita osa en braver les effets; il s'avança avec ses légions, et huit jours lui suffirent pour chasser son compétiteur de Vladimir et l'assiéger dans Souzdal; le vainqueur eut la générosité de lui permettre d'y régner en qualité de vassal (1363).

On vit alors éclater le projet formé par le grand-prince et ses sages boyards, d'anéantir peu à peu le système des apanages : les princes de Starodoub et de Galitch furent renvoyés de ces villes, qui leur appartenaient par droit héréditaire, et Constantin de Rostof fut contraint de reconnaître l'autorité du chef suprême de la Russie. Étonnés de voir dans un souverain si jeune encore la volonté arrêtée d'établir une monarchie absolue au mépris des anciens usages et des lois instituées par leurs aïeux, ils se plaignirent d'abord; mais ils furent obligés de se soumettre les premiers. En peu d'années le petit-fils de Kalita reçut les hommages de tous les princes russes, et il dompta par la force ceux qui refusaient de les rendre (1366).

Un seul prince, terrassé et se relevant toujours avec un nouveau courage, fit douter s'il ne renverserait pas enfin lui-même du trône l'ambitieux qui prétendait le subjuguer. C'était Mikhaïl Alexandrovitch, prince de Tver, moins redoutable peut-être par sa valeur et ses ressources que par les secours d'Olguerd, prince de Lithuanie, son gendre. D'abord battu et forcé de prendre la fuite, il obtient la paix et rentre dans ses États (1367). Le grand-prince semble étudier les moyens de conserver avec lui la bonne intelligence; et, pour établir entre eux une paix plus solide, il l'invite à venir lui-même en discuter et en régler les conditions. Mikhaïl, trop fier pour connaître le soupçon, se rend à Moscou avec ses principaux boyards. Le traité semble prêt à se conclure, lorsque le troisième jour Mikhail est arrêté, ses boyards sont chargés de fers et dispersés, une partie de ses États est occupée par les lieute-

nants de Dmitri Ivanovitch. Il ne dut sa liberté qu'à l'arrivée de plusieurs princes tartares qui vinrent à Moscou, et qui imposèrent un moment à Dmitri.

Résolu de prévenir la vengeance de Mikhaïl, le souverain de Moscou, aussitôt après le départ des Tartares, rassemble toutes ses forces pour marcher contre le prince qu'il venait d'offenser. De son côté, Mikhaïl s'était retiré chez son gendre, qui ne tarda pas à s'avancer dans le plus grand secret contre le petit-fils de Kalita. Dmitri n'apprit qu'il était menacé que quand l'ennemi était déjà près de Moscou : après avoir vu ses troupes défaites par Olguerd, et les faubourgs de sa capitale dévastés par le prince de Lithuanie, Dmitri, pour éloigner cet hôte terrible, fut obligé de rendre tout ce qu'il avait pris au prince de Tver.

Presque chaque année voyait se renouveler les mêmes scènes, et Mikhaïl attaqué, défait et fugitif; agresseur à son tour et victorieux, tantôt seul, tantôt avec Olguerd; mais toujours près d'essuyer de nouvelles défaites après ses triomphes. Mikhaïl avait envoyé son fils à la horde, et ce jeune prince s'y était endetté : Dmitri se le fit remettre par les Tartares en payant ses dettes, qui montaient à 10,000 roubles, l'emmena avec lui, et le retint prisonnier jusqu'à ce qu'il fût remboursé (1372). Muni de cet otage précieux, il devait se promettre une paix solide; cependant, dès la même année, Mikhaïl recommença la guerre, et fit, surtout à Torjok, des maux inexprimables. Olguerd vint encore joindre ses forces à celles de son beau-père, et tous deux, après avoir répandu des flots de sang, furent obligés de demander la paix. Mais le grand-prince ne pouvait s'en promettre une durable tant que Mikhaïl ne serait point abattu. Toutes leurs pacifications n'étaient que de courtes suspensions d'armes, pendant lesquelles les deux adversaires reprenaient haleine pour livrer des combats plus terribles encore. Dmitri avait acquis un grand avantage, qui devait enfin lui donner une supériorité décidée; c'est qu'il était aimé : au lieu que son

ennemi s'était attiré la haine générale en sacrifiant la Russie à son gendre, en l'y appelant sans cesse pour la déchirer, et en la menaçant de malheurs plus grands encore, s'il était possible, par ses intrigues avec les Tartares.

Ainsi le grand-prince, attaqué de nouveau, reprit les armes avec la certitude d'être puissamment secondé (1375). Presque tous les princes de Russie vinrent le joindre avec toutes leurs forces, animés d'une commune haine contre Mikhaïl. Ils étaient en très-grand nombre, car la chronique, qui en nomme dix-neuf, ajoute *et beaucoup d'autres* : Dmitri, prince de Nijni-Novgorod et de Souzdal, tenait parmi eux le premier rang. Il semblait généreusement oublier qu'il avait autrefois possédé le trône de Moscou, et qu'il en avait été renversé par le fils d'Ivan; ou plutôt il se ressouvenait seulement des obligations qu'il avait à ce prince et du lien qui les unissait; Dmitri Ivanovitch (1366) avait épousé la fille de Dmitri Constantinovitch.

Mikhaïl s'était renfermé dans sa capitale : ce fut sous ses murs que se rendirent les alliés. Le feu, le ravage, la captivité, la mort accompagnaient la marche des princes. Déjà les faubourgs de Tver n'existent plus; les vents en ont dispersé les cendres; une nouvelle ville élevée par les assiégeants entoure la ville assiégée. Les Novgorodiens arrivent, respirant la fureur, et l'entretenant par le souvenir de ce qu'ils ont souffert à Torjok. Les travaux des assiégeants atteignent déjà la hauteur des murs de la place. Les feux qu'ils lancent consument un pont, menacent la ville entière et détruisent la principale machine qui servait aux assiégés pour lancer des traits. Mikhaïl fait des sorties; elles sont sanglantes, mais infructueuses pour sa cause. Olguerd venait le secourir; déjà il était peu éloigné, quand il apprend que presque toutes les forces de la Russie sont avec le grand-prince; saisi de terreur, il retourne sur ses pas. Mikhaïl attendait des secours de

Mamai, qui lui avait donné une troisième fois des lettres pour le mettre en possession de la grande principauté; il en est abandonné. Informé de la perte de la plupart de ses villes, frémissant de sa faiblesse, et sans espoir de ressources étrangères, il n'attend plus son salut que de la négociation. Dmitri, touché de l'humiliation de son ennemi et content de l'avoir terrassé, consentit à la paix, qui fut scellée de part et d'autre par le serment sur la croix (1375).

Elle devint d'autant plus solide qu'Olguerd mourut deux ans après; la Russie fut délivrée par sa mort d'un ennemi redoutable. Il avait six frères, mais aucun ne l'égala. La chronique donne la raison de la supériorité qu'il avait sur eux: « c'est, dit-elle, qu'il n'était pas ivrogne; » éloge rare dans ce temps-là parmi les princes du Nord. Il ne buvait pas de vin, il n'aimait ni le jeu, ni les plaisirs, ni rien de ce qui pouvait nuire à sa gloire. Sa discrétion égalait sa tempérance. Ce fut sur ses vertus qu'il fonda la grandeur de sa patrie. Le plus célèbre de ses douze fils fut Iagailo, que nous connaissons sous le nom de *Jagellon;* c'était celui qu'il chérissait le plus. Quoiqu'il ne fût que le huitième de ses fils, il le crut seul digne du trône; et, se contentant de laisser des apanages aux autres, il le nomma son successeur. Jagellon embrassa dans la suite le christianisme, et réunit la Pologne à ses États héréditaires par son mariage avec la fille de Casimir III.

Mais Dmitri ne ménageait point un autre ennemi bien plus terrible qu'Olguerd. Fier de l'accroissement de sa puissance et de l'affaiblissement de ses rivaux, il ne voulait plus reconnaître la domination des Tartares, et refusait de leur payer le tribut auquel ses prédécesseurs avaient été soumis. C'était sans doute pour le punir que Mamai avait souvent accordé par ses lettres la souveraineté de Moscou au prince de Tver. Le beau-père du grand-prince avait le premier ressenti la vengeance des Tartares; il avait vu ses États ravagés, son armée battue, et sa ville

de Nijni-Novgorod réduite en cendres. Le beau-père et le gendre se crurent également offensés, et envoyèrent des troupes nombreuses dans le pays des Mordvas, espèce de sauvages sujets de Mamai. La flamme dévora les villages et toutes les cahutes de ces malheureux : hommes, femmes, enfants, vieillards, tombèrent également en captivité, et ceux qui furent menés à Nijni-Novgorod y furent assassinés de sang-froid. Ce n'était de la part des Russes et des Tartares qu'excursions réciproques. Mamai fait brûler une seconde fois Nijni-Novgorod, et envoie en même temps contre le grand-prince une armée qui est défaite sur les bords de la Voja, dans la principauté de Rézan. Mais cet échec, incapable de l'abattre, ne faisait que l'irriter et le rendre encore plus formidable. Sa puissance à la horde était montée à son comble : tous les princes, tous les grands, capables de traverser ses desseins, avaient été sacrifiés à son ambition; et, désormais assez fort pour n'avoir plus besoin de ménagements politiques, il finit par se défaire du kan et de tous ceux qui étaient attachés à ce souverain (1380).

C'est le grand-prince de Moscou qu'il veut accabler de toute sa puissance. Il joint à ses propres sujets des troupes soudoyées de Thrace, d'Arménie, de Circassie et de plusieurs autres contrées. Il entre en Russie, dit la chronique, avec 700,000 hommes, passe le Volga, continue lentement sa marche et s'arrête à l'embouchure du Voroneje, rivière profonde qui se jette dans le Don.

Non content de se joindre au redoutable ennemi de sa patrie, Oleg, prince de Rézan, écrit à Jagellon pour l'engager à suivre son exemple : tous les deux s'unissent à Mamai, auquel ils sont obligés d'amener toutes leurs forces. A la nouvelle de l'approche des Tartares, Dmitri de Moscou rassemble aussitôt toutes ses troupes, sollicite, presse des alliances contre l'ennemi général, et tâche en même temps d'apaiser Mamai par des ambassades et des présents. Le Tartare fut trop exigeant et Dmitri trop fier

pour que la négociation eût un bon succès. Mais Dmitri vit presque tous les princes russes, excités par leur intérêt commun, se rendre à son invitation avec ce qu'ils avaient pu ramasser de troupes dans leurs États. On remarquait parmi eux ce même Mikhaïl Alexandrovitch de Tver, qui, après avoir été si longtemps l'ennemi du grand-prince, fut un des plus empressés à lui amener des secours.

L'armée russe se met en marche et arrive sur les bords du Don, tandis que Mamai tranquille attend la jonction de Jagellon et d'Oleg, et ignore même que les Russes ont réuni toutes leurs forces. Cette étonnante sécurité ajoute au courage de Dmitri. Il lui arrive encore des renforts considérables; les marchands mêmes avaient pris les armes, et l'on dit qu'il passa le Don à la tête de 400,000 hommes. Pour mettre ses troupes dans la nécessité de vaincre, il fait rompre les ponts, et leur ôte l'espérance de sauver leur vie par la fuite. Enfin les deux armées sont en présence : l'action s'engage, elle devient générale, et la victoire se tourne du côté des Tartares. Dmitri, qui combattait avec une massue, a deux chevaux tués sous lui; il est blessé lui-même et a beaucoup de peine à sortir de la mêlée. Les Russes ont à lutter jusque contre les éléments : un vent impétueux les frappe au visage et leur remplit les yeux de poussière. Mais, après quatre heures de combat, le vent, qui conserve sa force, change de direction, et devient aussi incommode aux Tartares qu'il venait de l'être pour les Russes. Des troupes de réserve sortent tout à coup d'une forêt; se jugeant invincibles, les Russes le deviennent en effet, et les Tartares, n'inspirant plus de terreur, commencent à en ressentir. Ils osent à peine défendre leur vie, et, au lieu de combattre, ils se laissent immoler. Mamai prend la fuite avec les restes de son armée. On les poursuit avec acharnement, et l'on vit sur une étendue de dix lieues, quelques-uns disent de quinze, la campagne jonchée de leurs cadavres. Des partis les suivirent jusqu'à



H. Girardet del. Nargeot sc.

Dmitri, qui combattait avec une massue, est blessé et a beaucoup de peine à sortir de la mêlée.


LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF
CALIFORNIA.

la horde, remportèrent de riches dépouilles et ramenèrent beaucoup de prisonniers.

Tel fut le succès d'une expédition qui semblait devoir être aussi funeste que l'avait été celle de Bàti ; mais aussi les Russes achetèrent bien cher leur victoire : le frère, l'ami, le fils, le père, cherchaient avec terreur sur ce champ de carnage l'objet de leur affection. On ignorait même le sort du prince, et l'on osait à peine en demander des nouvelles, dans la crainte de n'en apprendre que de funestes. Les uns disaient l'avoir vu se défendant seul contre quatre Tartares qui le serraient de près et avec ardeur ; les autres l'avaient vu marchant à peine, affaibli par la perte de son sang ; d'autres soutenaient qu'il était tombé sous leurs yeux couvert de blessures. Enfin, deux cavaliers le découvrirent dans un bois où il s'était retiré, étendu sur la terre et paraissant toucher à son dernier moment. Les secours qu'on lui donna le rappelèrent à la vie, et aucune de ses blessures ne fut jugée dangereuse.

Quand il put faire la revue de ses troupes, il les trouva réduites à 40,000 hommes, de 400,000 qu'ils étaient au commencement de la campagne. Cette victoire, remportée sur les bords du Don, lui mérita le surnom de *Donski.*

Cependant Mamai, frémissant de sa défaite et ne respirant que la vengeance, rassemble les restes de ses forces, épuise ses dernières ressources, et jure de périr ou d'abattre son ennemi. Il allait se mettre en campagne, lorsqu'il apprit que Takhtamych, kan d'une horde orientale qu'on appelait la horde bleue, s'avançait contre lui. Forcé de marcher à la rencontre de ce nouvel adversaire, il fut encore vaincu. Alors les princes et les chefs de son armée tinrent conseil entre eux, convinrent de secouer le joug d'un homme sous la conduite duquel ils n'éprouvaient que des défaites, et se donnèrent unanimement à Takhtamych, auquel ils firent serment de fidélité.

Mamai prit la fuite avec un petit nombre d'amis, et, cachant soigneusement son nom, il chercha un asile à Kaffa; mais, soit qu'il fût découvert et qu'on craignît le ressentiment du vainqueur, soit que les richesses du vaincu fussent encore capables d'exciter la cupidité de ses perfides hôtes, il fut assassiné (1380).

Takhtamych, devenu kan de Saraï et du Volga, envoie des ambassadeurs aux princes russes pour leur faire part de sa victoire et de ses conquêtes. Ses députés, chargés de paroles de paix, reçoivent partout le meilleur accueil, et sont renvoyés avec de riches présents. Les princes dépêchent à leur tour des ambassadeurs au nouveau kan, et par leurs largesses tâchent de gagner son amitié; en même temps ils négocient entre eux pour serrer plus étroitement les liens qui les unissent; enfin, on n'avait pas vu depuis longtemps les princes russes en aussi bonne intelligence entre eux et avec les Tartares (1381).

Mais une horrible tempête allait tout à coup succéder à ce calme décevant. Takhtamych fait égorger les Russes qui se livraient au commerce chez les Tartares de Kazan; puis il embarque ses troupes sur les bâtiments qui avaient appartenu aux victimes de cet horrible guet-apens, et remonte le Volga avec le projet de s'emparer de Moscou par surprise. En effet, Dmitri était loin de se croire menacé; instruit enfin de l'imminence d'un danger qu'il n'a pu prévoir, il implore des secours, et n'en peut obtenir. Personne n'ose entrer dans son alliance : la victoire du Don, si chèrement payée, avait affaibli tous les princes, et nul n'osait s'exposer aux périls d'une nouvelle guerre. Les princes de Souzdal et de Rézan, recherchent au contraire l'amitié du Tartare : ce dernier lui aplanit les difficultés de la route et lui indique les gués des rivières.

Abandonné de ses nombreux alliés d'hier devenus aujourd'hui ses ennemis, trop faible pour tenter une lutte inégale, Dmitri sort de Moscou, et va, loin de sa capitale,

en se dirigeant vers le nord-est, se renfermer dans la ville de Kostroma. Moscou était déchiré par les factions : quelques citoyens voulaient se retirer, les autres s'opposaient à leur retraite. On avait commencé par les railleries, les reproches, les injures; on finit par la violence, le pillage, le massacre. Cependant l'ennemi s'approchait, et les habitants ne pensaient pas à le repousser, occupés qu'ils étaient exclusivement de leurs querelles folles et impies. Alors Ostei, petit-fils de cet Olguerd, l'implacable ennemi de Dmitri, vient défendre la capitale, que Dmitri lui-même avait abandonnée. Il s'y renferme et prend les meilleures dispositions que le temps lui permette de concevoir. Pendant qu'une partie des citoyens reçoit ses ordres et les exécute, les autres courent la ville comme des furieux, brisent les caves, se gorgent d'hydromel, et vont, dans leur ivresse, insulter les Tartares qui se présentent sous leurs murs.

Le siége ne fut pas long. Les Tartares, qui avaient inutilement tenté une escalade, semblaient désespérer de prendre la ville, et firent des propositions de paix. Le kan demanda seulement que les citoyens vinssent au-devant de lui et lui apportassent quelques légers présents. Les portes s'ouvrent donc; les princes, suivis des boyards et d'une foule de peuple, précédés du clergé qui porte les croix et les images, sortent avec les présents qu'ils destinent aux Tartares. On les laisse défiler tranquillement; mais, à un signal convenu, les Tartares tombent sur eux le sabre à la main et font de cette foule un affreux carnage. Le brave Ostei est lâchement assassiné sous les murs qu'il est venu défendre. Les Tartares se précipitent alors de tous côtés dans Moscou, par les portes et par-dessus les remparts. Toute la ville est livrée au pillage (1). La plupart des habitants périssent par le feu, par l'eau,

(1) La chronique dit nommément que les Tartares pillèrent les fabriques de drap. Ce n'était pas sans doute des draps fins qu'on fabriquait à Moscou; mais c'était déjà beaucoup d'en fabriquer de grossiers.

par le fer; un petit nombre prend la fuite; ceux dont on épargne les jours sont faits prisonniers. Enfin, la ville est détruite par la flamme; les cités voisines éprouvent le même sort; les campagnes sont dévastées (1382).

Le prince de Tver, ce Mikhaïl Alexandrovitch qui avait paru sincèrement réconcilié avec Dmitri, sut gagner les bonnes grâces de Takhtamych, et alla à la horde lui demander la souveraineté de Moscou. Cette démarche effraya tellement Dmitri, qu'il envoya son fils combattre les prétentions de son rival. Sa confiance en l'équité du Tartare ne fut pas trompée. Takhtamych congédia Mikhaïl avec honneur, mais il refusa de lui accorder des lettres pour la grande principauté de Moscou. « J'ai eu sujet, lui dit-il, de me plaindre de Dmitri, je l'ai puni : à présent je suis content de sa fidélité, et ne crois pas avoir le droit de lui ôter son héritage. » Ces paroles font penser que ce n'était pas par esprit d'ambition ni de brigandage que le Tartare avait porté la guerre à Moscou : il avait été offensé.

Le kan ne négligea pas cette occasion de garder un gage de la fidélité du grand-prince; il retint donc auprès de lui ce fils, qui trois ans après se sauva de la horde.

Sous le règne de Dmitri, l'État de Novgorod ne fournit guère à l'histoire que les brigandages de ses jeunes habitants. Ils abandonnaient par troupes leurs familles, se choisissaient des chefs, allaient s'embarquer sur le Volga, descendaient chez les Tartares, pillaient, massacraient, et ne respectaient pas même les Russes qui faisaient le commerce dans ces contrées. Le kan voulut enfin se délivrer de ces bandits, et servit l'humanité en les trahissant : Il les reçut avec honneur, les réunit dans un grand festin, et, quand ils furent plongés dans l'ivresse, il les fit massacrer.

Depuis longtemps Dmitri, irrité des brigandages commis par les jeunes Novgorodiens, avait menacé cet État de ses armes. La vengeance du grand-prince finit donc par éclater, et elle se manifesta par de terribles châti-

ments; seul le métropolitain de Novgorod put fléchir son courroux, et obtenir la paix pour son troupeau, moyennánt une forte contribution et un tribut annuel qu'exigea le grand-prince.

Dmitri mourut en 1389, âgé de quarante ans, après vingt-sept années de règne. Il est impossible, disent les annalistes, de peindre la profonde tristesse des Russes dans cette circonstance. Les sanglots et les gémissements retentirent longtemps dans le palais et dans les rues; car, si l'on en excepte Monomaque et Alexandre Nevsky, aucun des descendants d'Iaroslaf le Grand ne fut chéri du peuple et des boyards comme Dmitri. Il s'était fait adorer par sa grandeur d'âme, sa bonté, son amour pour la justice et pour la gloire de sa patrie. Élevé au milieu des périls et du bruit des combats, il avait peu d'instruction; mais il connaissait la Russie en profond politique.

Jusqu'à Dmitri, la ville de Moscou avait été bâtie en bois. Ce fut lui qui le premier fit bâtir en pierre le Kremlin : ce mot est tartare, et signifie *forteresse*. La dernière année du règne de Dmitri est remarquable par l'introduction des bouches à feu en Russie : sous son successeur, il y eut des fabriques de poudre à canon établies à Moscou. Enfin, Dmitri inaugura un nouvel ordre de succession à la dignité de grand-prince, et il rejeta l'ancien, par lequel les neveux devaient la céder à leurs oncles. Dorénavant, et à partir du fils même de Dmitri, on voit les fils succéder à leurs pères, en suivant le rang d'âge.

Le grand-prince laissait en mourant six fils, dont l'aîné, nommé Vassili, fut son successeur. On a vu plus haut que Vassili, étant allé ménager à la horde les intérêts de son père, y avait été retenu en otage. Impatient de cette captivité, dans laquelle il était tombé par surprise, il avait reconnu l'impossibilité de fuir directement en Russie, et, prenant de longs détours, il avait traversé la Podolie et pénétré jusqu'en Livonie; enfin, il rentra en

Russie, après avoir été longtemps retenu dans sa course pénible.

L'ambition héréditaire de réunir à sa domination les différentes principautés de la Russie ne permit pas à Vassili de consulter en toute occasion une justice sévère. Nous allons en voir un exemple.

Dmitri, prince de Souzdal et de Nijni-Novgorod, était mort quelques années avant le dernier prince (1383). Takhtamych lui avait donné pour successeur son frère Boris, au préjudice de son fils Semen, qui ne se plaignit même pas de cette préférence, et qui se contenta de quelques apanages. Ainsi l'usage de préférer les frères aux fils dans la succession des princes souverains n'était point encore entièrement aboli. Vassili, dès la seconde année de son règne (1391), se brouille avec Boris, sans raison ni prétexte connus, prend et pille Nijni-Novgorod, et enlève les princes et les princesses de la famille du souverain qui y sont renfermés. C'était peu de piller, il fallait envahir. Il alla prier Takhtamych de réunir la principauté de Nijni-Novgorod à celle de Moscou (1392). Il obtint tout ce qu'il voulut, ramena en Russie un député du kan, et l'envoya avec un assez grand nombre de ses boyards ordonner à Boris, dans sa ville de Nijni-Novgorod, d'abandonner cette portion de son patrimoine. Le malheureux prince, instruit de leur approche, prévoyait son sort : il assembla ses boyards, leur rappela leurs serments, et les pria de ne point l'abandonner. Un des plus âgés et des plus considérables de ces seigneurs, nommé Roumaniets, se hâta de prendre la parole, et se déclara l'interprète des sentiments de tous. Il assura le prince de l'amour et de la fidélité de ses officiers et de ses sujets, et lui jura que tous étaient prêts à donner leur sang pour un maître qu'ils chérissaient. Rassuré par ces protestations, Boris cependant était incertain sur ce qu'il devait faire. Il voulait interdire l'entrée de la ville au député tartare et aux officiers de son ennemi; mais Rou-

maniets combattit cette résolution avec force. Il représenta au prince que, par cette insulte, il se rendrait l'auteur des premières hostilités; qu'il allait allumer lui-même le feu de la guerre, et devenir responsable de tous les maux qui en seraient la suite. Enfin il demanda à Boris ce qu'il pouvait craindre d'une poignée d'étrangers lorsqu'il était entouré de ses fidèles boyards.

Le faible prince cède au conseil de Roumaniets et reçoit dans les murs de Nijni-Novgorod les boyards de Vassili; on sonne les cloches pour rassembler le peuple. Boris, dans ce moment décisif, exhorte ses courtisans à tenir fermement la parole qu'ils viennent de lui donner; mais Roumaniets, levant alors le masque et bravant l'opprobre à la fin de sa carrière, a l'audace de lui apprendre qu'il ne doit plus compter sur ses boyards, et qu'il voit en eux les serviteurs de son ennemi. Boris au même instant est arrêté par les courtisans qui viennent de lui jurer de le défendre. Vassili vint prendre possession de la principauté qu'il usurpait, fit charger de fers Boris, et dispersa dans différentes villes sa femme, ses enfants et le petit nombre de sujets qui lui restaient encore fidèles. Le malheureux Boris mourut l'année suivante.

Son neveu Semen, fils de Dmitri, avait trop de droits à sa succession pour n'être pas inquiété; obligé de fuir, il va chercher un asile à la horde, auprès du même kan dont le décret l'avait dépouillé. Il passa sa vie à demander justice à la cour de quatre kans successifs, sans pouvoir l'obtenir : il n'avait plus de quoi payer des protecteurs. L'usurpateur eut l'audace de faire enlever les enfants de Semen et sa femme jusque dans les contrées de la horde. Dépouillée de tout, cette princesse languit dans la plus profonde misère sous les yeux de l'auteur de tous les maux de sa famille. Semen fut enfin réduit à venir demander la paix à l'usurpateur de son patrimoine, à l'oppresseur de sa femme et de ses enfants. Il venait de l'obtenir, sans qu'on sût à quelles

conditions, lorsqu'il mourut en sortant de Moscou (1393).

Mais pendant que Vassili travaillait à étendre sa domination, il était menacé de se la voir arracher par un des plus terribles conquérants qui aient désolé le monde, par ce fameux Timour-Bek ou Timour-Leng, que nous appelons Tamerlan. Ce grand dévastateur fit trembler la Russie, qu'il sembla près d'envahir; mais il l'abandonna lorsqu'il commençait à peine à la frapper, et on doit le regarder comme le principal auteur de sa restauration, parce qu'il abattit les restes du pouvoir qui la tenait humiliée. Ce fut Takhtamych qui eut l'imprudence d'attirer contre lui-même et contre la Russie le vainqueur de tant de peuples. Il devait toute sa puissance à Tamerlan; mais il avait vu Tamerlan renverser celle de sa famille. La reconnaissance lui ordonnait de l'aimer; la nature lui prescrivait de le haïr.

Déjà depuis longtemps Tamerlan était maître de toute la Perse. Takhtamych y envoie une armée par le Derbent; elle prend Tauris, et y exerce d'affreuses cruautés. Tamerlan se plaint; Takhtamych brave sa colère. Mais le premier, qui n'était pas accoutumé à supporter des affronts, envoya aussitôt d'Arménie, où il se trouvait, une armée chargée de sa vengeance. Elle ne remporta une victoire assez peu marquée qu'après avoir essuyé une défaite. Takhtamych rassemble ses Tartares, et ne craint pas d'attaquer un général tant de fois vainqueur. Son audace n'est pas heureuse cette fois; il est défait, et presque tous ses Tartares périssent par le fer, ou se noient en traversant le Sir à la nage. Tamerlan a deux offenses à punir, et ne se trouve pas assez vengé : il porte ses armes dans le Kaptchak, vient attaquer à son tour son téméraire agresseur, le bat et le met en fuite. Takhtamych est châtié, mais non pas abattu; et, tout affaibli qu'il est par les coups qui viennent de le frapper, il envoie dévaster le Chirvan. Tamerlan lui écrit, et l'invite à reconnaître ses torts et à prévenir la vengeance terrible qu'il

ose provoquer : il reçoit une réponse pleine d'orgueil. Désormais implacable, il cherche son ennemi, le rencontre entre le Kour et le Terek, sur les bords occidentaux de la mer Caspienne, et, après des succès d'abord balancés, il le défait entièrement. Il le poursuit, le dépose (1395), et met à sa place un kan qui ne conservera sa puissance qu'autant qu'il sera soutenu par la présence de son protecteur.

Conduit par la victoire sur les frontières de la Russie, Tamerlan y entre à la tête de quatre cent mille hommes, moins formidables encore par leur nombre que par leurs exploits. Dejà le fier Tartare semble diriger sa marche vers Moscou; la terreur se répand dans cette malheureuse capitale, à peine remise des maux que lui a fait éprouver Takhtamych. Vassili veut tenir tête à l'orage; il réunit ses troupes, entre en campagne et pose son camp sur les bords de l'Oka. Sa perte paraît assurée, et sa défaite semble n'être qu'un jeu pour le Tartare; mais, contre tout espoir, Tamerlan retourne sur ses pas.

Tamerlan avait porté le coup mortel à la horde du Kaptchak, qui depuis alla toujours s'affaiblissant. Takhtamych, après la retraite de son vainqueur, remonta sur le trône, d'où il chassa sans peine un rival trop mal soutenu pour s'y maintenir, et sur lequel lui-même n'eut pas la force de se défendre. Témir-Koutloui, prince tartare, vint le surprendre lorsqu'il commençait à rétablir sa domination : il fut chassé, et se réfugia à Kief, sous la protection de Vitold, devenu grand-duc de Lithuanie lorsque Jagellon fut monté sur le trône de Pologne. Koutloui, indigné que son ennemi pût trouver un asile, le redemanda; mais, loin de le livrer, Vitold voulait le rétablir dans ses États. Il voulait sans doute faire restituer à Takhtamych un vain titre, et, se réservant à lui-même la puissance, étendre sa domination sur toute la horde du Kaptchak et jusqu'au delà de l'Iaïk, se servir de ces hordes subjuguées pour soumettre celle de

Pérécop, et, une fois maître du vainqueur de la Russie, se la rendre tributaire : grand projet, qui fut bientôt renversé par la victoire de Koutloui. Ce kan resta maître de l'artillerie et de la mousqueterie lithuaniennes, et de tout le bagage, dans lequel il trouva des vases d'or et d'argent, luxe étrange pour une armée en ce siècle et dans ces contrées. Témir-Koutloui ne survécut pas longtemps à sa victoire ; il eut pour successeur son fils Chadibek, qui défit et tua Takhtamych en Sibérie, où il s'était retiré (1398).

Novgorod et Pleskof étaient toujours sous la protection de Vassili ; mais Vitold, qu'aucune considération n'arrêtait (il était le beau-père de Vassili) lorsqu'elle était contraire à son ambition, ravagea (1406) les campagnes dépendantes de ses États, pilla les habitants, y exerça toutes les cruautés dont puissent se souiller des peuples barbares. Vassili, par représaille, envoya ses troupes porter la désolation dans la Lithuanie, vengeant le sang par le sang, et le crime par de nouvelles atrocités. Lui-même entra en campagne l'année suivante avec des forces plus considérables ; il était appuyé par des secours que lui amena le prince de Tver, et par des Tartares qui lui furent envoyés de la horde. Ces grands préparatifs et les dispositions des deux chefs ennemis, qui s'avançaient en même temps l'un contre l'autre, faisaient prévoir une action sanglante : contre toute attente, ils ne se rencontrèrent que pour faire la paix. Mais cette paix, comme on devait s'y attendre, fut enfreinte presque aussitôt que jurée.

Chadibek, dont Vassili avait reçu des secours, ne régna pas longtemps : il fut chassé de la horde par Boulat-Sultan, qui passait pour être fils de Takhtamych. Un Tartare appelé Iédiguei régnait sous le nom de ce Boulat. Vassili ne manqua pas d'implorer contre son beau-père le nouveau kan et son favori. C'était malgré l'avis de ses vieux boyards qu'il réclamait ces secours : secours dan-

gereux, si les Tartares avaient encore conservé leur première puissance; en effet, une amitié sincère ne pouvait jamais régner entre la horde et la Russie. Mais la horde était réduite à un état de faiblesse encore peu connu au dehors : elle était désormais hors d'état de mettre en campagne ces vastes armées qui menaçaient de couvrir et de désoler la terre; sa population peu nombreuse lui faisait éprouver les craintes qu'elle-même avait jadis inspirées. D'un autre côté, en perdant la force elle avait acquis la ruse, et savait dissimuler; aussi se ménageait-elle soigneusement la paix avec les princes russes; elle leur prodiguait de fausses marques d'amitié, leur rendait des honneurs et leur faisait de riches présents; mais elle ne négligeait aucun moyen de semer entre eux la discorde. En conséquence de cette politique, Boulat-Sultan, ou plutôt Iédiguei, secourut également Vassili et Vitold, qu'il chercha à animer de plus en plus l'un contre l'autre : il ne tarda pas à faire avancer lentement une armée vers la Russie, sous prétexte d'appuyer au besoin Vassili ou Vitold, pour balancer leurs forces. Il espérait que le gendre et le beau-père en viendraient aux mains, et il se promettait de choisir ensuite pour ennemi celui des deux qu'il serait plus facile d'écraser : l'état d'épuisement des deux princes ne leur permit pas de se mettre en campagne.

Alors Iédiguei prend son parti et tourne sa marche du côté de Moscou. Ses desseins ne sont plus équivoques : dans le trouble qu'excite son approche, Vassili abandonne la ville qu'il aurait dû quitter le dernier, et se retire avec sa famille à Kostroma. La terreur s'empare des habitants; ils fuient sans penser à leur fortune, occupés seulement de sauver leur vie : des scélérats profitent de ce désordre, se livrent au pillage et prennent la fuite à leur tour, chargés de richesses considérables. Le petit nombre pourvut à la défense des murs, et, par son activité et son courage, éloigna les Tartares, sans pouvoir toute-

fois les empêcher de dévaster à leur gré les campagnes et de se baigner dans le sang. La nature joignit ses rigueurs à tous les désastres d'une guerre barbare : les froids excessifs firent d'abord périr un grand nombre de paysans; un fléau plus lent et plus cruel dans ses ravages, la disette, régna bientôt dans une contrée où les ennemis avaient détruit la récolte. La capitale de la Russie semblait ne pouvoir éviter sa ruine ; mais le Tartare fut forcé de se retirer à la hâte et d'aller défendre la horde avec toutes ses forces. Boulat-Sultan venait d'être attaqué par un prince de sa nation, qui, sachant que toutes les armées du kan étaient en Russie, voulut le renverser du trône et s'y mettre à sa place. Iédiguei, obligé de voler à son secours, abandonne en frémissant une proie qu'il croyait assurée, et ne s'éloigne de Moscou qu'après avoir fait payer à cette ville une forte contribution. Il se venge en passant du prince de Tver, qui voit ses campagnes dévastées pour n'avoir pas voulu prêter des armes contre son pays (1409).

Diverses guerres peu intéressantes remplirent les dernières années du règne de Vassili : il mourut en 1425, emportant la réputation d'un souverain faible et indolent. Ayant perdu de bonne heure tous les anciens amis et les fidèles conseillers de son père, il n'était plus entouré que de jeunes boyards, qui le conduisaient à leur gré, et d'après lesquels il contractait et rompait des alliances, faisait la paix, déclarait la guerre, concluant et violant les traités suivant leurs caprices. A ces vices du gouvernement se joignirent d'autres fléaux. A trois reprises la Russie éprouva sous ce règne les horreurs de la peste; plus d'une fois elle fut exposée à la famine; de petits princes tartares en ravagèrent plusieurs contrées dans leurs incursions; un tremblement de terre effraya Novgorod en 1419; plusieurs incendies avaient auparavant consumé la plupart des édifices de cette ville.

A la mort de Vassili, son fils, qui portait son nom,

n'avait que dix ans; les anciens usages, loin de lui assurer l'héritage de son père, devaient l'en priver, et son oncle, dont on connaissait l'ambition, n'aurait fait qu'user de ses droits en le chassant du trône. Mais Sophie, sa mère, sut faire valoir en faveur de son fils la voix de son époux, qui n'était plus; et elle fut si persuasive, que les princes, les boyards, les grands, reconnurent le jeune Vassili pour leur souverain et jurèrent de le défendre. Il avait grand besoin d'être soutenu par ses sujets, car son oncle Georges, prince de Galitch, était occupé à préparer ses forces pour se faire remettre la succession de son frère.

A Moscou l'on était dans les agitations de la crainte, et l'on s'attendait à chaque instant à voir Georges en venir former le siége. Le métropolitain fut député pour l'engager à la paix; mais la voix de ce pontife ne fut point écoutée, et il se retira sans donner sa bénédiction à l'ambitieux prince de Galitch. Cependant la peste commençait à se faire sentir en Russie, et la contagion se répandit dans les États de Georges. Alors le remords entre dans son âme; il croit que ce terrible fléau est envoyé du Ciel sur ses États en punition de sa désobéissance envers le pontife. Il part, rejoint le prélat, tombe à ses genoux en pleurant, et promet de renoncer pour toujours à ses désirs ambitieux. La Russie dut la paix à ce repentir inspiré par la religion, qui règne toujours avec plus de force dans les temps de calamités. Toutefois, les résolutions pacifiques de Georges devaient changer un jour, quand le temps aurait entièrement dissipé ses craintes. Il renouvelle donc les mêmes prétentions que ses erreurs lui ont fait abjurer; la guerre va s'allumer entre l'oncle et le neveu. Enfin ils conviennent de se rendre à la horde et d'y faire juger leur différend : leurs cœurs sont envenimés d'une haine égale; ils partent avec le dessein arrêté de se perdre mutuellement (1431).

Mais, soit que Vassili ou ses agents eussent déployé plus d'adresse que Georges et ses conseillers, soit que Vassili

eût reçu de la nature le don de plaire, il sut gagner la faveur du kan Oulou-Mahmet, qui, non content de lui adjuger le trône, voulut avoir en ce prince un ami plutôt qu'un vassal, et l'exempta de tout tribut (1432). Il ordonna même que Georges conduirait par la bride le cheval de son neveu, qui devenait son souverain. Vassili, content de l'emporter sur son oncle, ne voulut pas le réduire à cet excès d'humiliation. Cependant cet acte de modération ne put établir la confiance entre les deux princes; Georges se retira d'abord à Zvénigorod et ensuite à Dmitrof : mais ces deux villes, qui faisaient partie de son apanage, n'étaient pas assez éloignées de Moscou pour qu'il osât s'y croire en sûreté; il les abandonne et se retire dans sa principauté de Galitch. Il n'a pas plutôt quitté Dmitrof, que Vassili en envoie prendre possession.

Vassili avait parmi ses boyards Ivan Dmitriévitch, homme adroit, ambitieux, qui, pour s'élever, avait travaillé d'abord à la fortune de son maître. Il avait accompagné Vassili à la horde, et fortement contribué par ses intrigues à lui procurer les bonnes grâces du kan. Prétendant que le prince lui devait la couronne, il attendait tout de sa reconnaissance. Il propose à Vassili de prendre sa fille pour épouse, et de la placer à ses côtés sur le trône : le refus qu'il essuie lui est d'autant plus sensible, qu'il ne s'y est pas attendu, et son orgueil le lui représente comme un outrage. Ivan renonce au service d'un prince ingrat (1433), et, ne respirant que la vengeance, il va chercher un asile auprès de l'implacable ennemi de son maître, qui le reçoit avec honneur.

Dès que Vassili fut instruit de la résolution et des préparatifs de son oncle, il s'empressa de lui demander la paix; mais ses ambassadeurs, introduits par Ivan, furent reçus avec une hauteur méprisante, et l'on ne daigna pas même leur répondre. Le temps manquait à Vassili pour réunir des forces; il se mit à la tête du petit nombre de soldats qui l'entouraient, fit armer à la hâte les mar-

chands de Moscou, et vint à la rencontre des ennemis, qui n'étaient qu'à cinq lieues de distance. Sa troupe, peu faite pour la guerre, ne connaissait aucune discipline; elle était ivre au moment de l'attaque, et fut dispersée sans combat.

Vassili avait gagné Kostroma et s'y était renfermé : son oncle l'y poursuivit. La ville étant sans défense, les portes lui furent ouvertes, et il se trouva maître du prince vaincu; il le traita avec honneur, lui donna le soir même un grand festin, et lui marqua pour apanage la ville de Kolomna. Tant de générosité pouvait surprendre après tant de haine; mais il y fut excité par son favori, nommé Morosof. Malheureusement cet acte de bienveillance devint funeste à celui qui l'avait conseillé et à celui qui l'exerça. Vassili vaincu, relégué en apparence, abandonné, était plus fort que son vainqueur, car il était plus aimé. Son apanage ou son exil devint la première cour de Russie : tous les grands, toute la noblesse de Moscou se rendit à Kolomna. Les fils de Georges virent avec indignation l'abandon où se trouvait leur père; ils se ressouvenaient que c'était Morosof qui avait fait donner un apanage à Vassili; ils haïssaient d'ailleurs ce favori, et saisirent ce prétexte pour lui donner la mort. Souillés de son sang et craignant la vengeance de leur père, qu'ils venaient de priver d'un ami, ils se retirèrent eux-mêmes à Kolomna. Georges, délaissé sur le trône, voyant fuir loin de lui ses sujets et jusqu'à ses fils, fait dire à Vassili qu'il lui abandonne la souveraineté de Moscou, et qu'il retourne à Galitch.

Pour jouir en paix du trône qu'il venait de recouvrer, Vassili n'avait qu'à renoncer à sa vengeance; mais il voulut la satisfaire, et elle fut la cause de sa perte. A peine rentré à Moscou (1434), il se hâte de violer la paix qu'il avait conclue avec son oncle. Il s'avance vers Galitch; Georges prend la fuite : le pays est abandonné à la fureur de Vassili, qui répand au loin l'incendie, se charge de butin et retourne à Moscou; mais l'ennemi le suit de près,

l'atteint à Rostof, et le bat. Il se réfugie alors à Novgorod : sa mère et sa femme étaient entre les mains du vainqueur, qui les envoya en exil.

Georges prit ensuite possession de Moscou, dont toutes les portes lui furent ouvertes. Pendant que Vassili, privé de ressources, allait implorer les secours de la horde, son oncle mourut. Ce prince avait trois fils : l'aîné, nommé Vassili, comme le grand-prince, et que, pour le distinguer, nous désignerons par son surnom de ***Kossoi*** (le louche), lui succéda. Les deux autres, appelés Dmitri-Chémiaka et Dmitri-Krasnoi, et que nous désignerons aussi par leurs surnoms, étaient à la poursuite de leur oncle Vassili. Ils apprennent, à Vladimir, que leur père est mort, et que leur frère est sur le trône. Ils font dire à Kossoi que, si Dieu n'a pas voulu que leur père régnât, il ne doit pas pour cela compter qu'ils le laisseront régner, et en même temps ils envoient présenter leurs hommages au grand-prince détrôné, qui était alors à Nijni-Novgorod. Ils le ramènent eux-mêmes à Moscou, et se montrent les plus zélés de ses sujets, après avoir été ses plus ardents persécuteurs (1435).

Kossoi cherche un asile et des secours à Novgorod; tout lui est refusé ; il se venge en dévastant les terres de cet État. Il ose attaquer Vassili avec le peu de troupes qui lui restent ; vaincu d'abord, il se relève, remporte quelques avantages, obtient la paix et la ville de Dmitrof pour apanage, reprend les armes dès l'année suivante, croit surprendre son ennemi, est surpris lui-même et fait prisonnier. Mais Vassili usa de sa victoire en barbare, et lui fit crever les yeux.

Un acte d'ingratitude dont il se rendit coupable peu de temps après a entaché de nouveau sa mémoire. Il devait le trône à l'amitié du kan Oulou-Mahmet, qui depuis l'avait toujours exempté de toute marque de vasselage. Iédiguei, prince tartare sorti des steppes qui se trouvent au delà de l'Iaïk, vint attaquer Mahmet, et le

renversa du trône (1438). Iédiguei avait trente fils de neuf femmes différentes, et le plus jeune commandait jusqu'à dix mille hommes. Mahmet ne pouvait résister à des forces aussi redoutables. Il passe le Volga, erre dans les déserts, et fait demander à Vassili la permission d'entrer en Russie, jusqu'à ce qu'il ait pu réunir des troupes pour se défendre.

Dans un premier mouvement, Vassili lui permit avec bonheur de camper dans le canton de Biélef, près des bords de l'Oka. Mais la réflexion, ou de mauvais conseils, amenant bientôt la défiance, il se repent de ce qu'il vient de faire, et envoie contre son bienfaiteur et son ami une armée de quarante mille hommes, dont il donne le commandement à Chémiaka et à Krasnoi, frères de l'infortuné Kossoi. Mahmet, qui n'avait que trois mille hommes, ne paraissait guère en état de résister à de telles forces : il a recours à d'humbles supplications, il offre de donner ses fils en otage; mais plus il demande grâce, moins on paraît disposé à l'écouter. Tant de dureté le réduit au désespoir; il se renferme avec sa petite troupe, dont le tiers au plus avait des armes, dans la ville de glace qu'il avait construite pour hiverner : les Tartares du nord ont souvent construit de ces sortes de citadelles, qui sont plus fortes que ne peuvent le supposer les habitants des climats tempérés. Les Russes l'attaquent avec mépris, et sont étonnés de la résistance qu'ils éprouvent. Oulou-Mahmet, animé par ses premiers succès, ose encore davantage; il attaque à son tour les Russes, et presque au même instant il est surpris de se trouver vainqueur. Les deux fils de Georges, qui peut-être se firent battre par politique, prirent la fuite avec cinq voïévodes et quelques troupes : le reste périt ou tomba dans les chaînes du Tartare. Il repassa le Volga, trouva sur son passage les ruines de Kazan, abandonnées depuis quarante ans, les releva, et fonda une domination que la Russie ne put détruire par la suite qu'en versant des flots de sang.

Ainsi fut largement expiée la lâche ingratitude de Vassili. Trois ans après, Mahmet vint mettre le feu à Moscou, et emmena les cultivateurs en captivité (1441). Quatre ans plus tard, Mahmet revint ravager les États de Vassili, et le fit lui-même prisonnier : un grand nombre de princes tombèrent avec lui dans les fers (1445).

Quand Chémiaka, dont le cœur avait toujours couvé une ambition héréditaire, sut que Vassili était captif, il se vit déjà sur le trône de Moscou. Il députa (1446) un ambassadeur vers la horde pour engager le kan à ne pas délivrer son prisonnier; mais son envoyé fut assassiné dans le voyage. Oulou-Mahmet oublia l'ingratitude de Vassili lorsqu'il le vit malheureux; il le traita comme son ami et le renvoya, content d'en exiger la promesse d'une rançon proportionnée à ses ressources. Chémiaka, qui avait inutilement dressé des embûches à Vassili sur sa route, ne perdit pas encore l'espérance de se rendre maître de Moscou. Il se fit dans cette ville un parti considérable, et acheta la plupart de ceux qui avaient la confiance du prince. Comme un assez grand nombre de Tartares avaient accompagné Vassili à son retour de la horde, il fit courir le bruit que ce prince leur vendait sa nation, qu'il avait promis de céder à Mahmet la principauté de Moscou et une grande partie de la Russie, et de se contenter de la principauté de Tver, dont les Tartares le rendraient maître. Par ce dernier mensonge il sut effrayer le prince de Tver et le mettre dans son parti. Il lui importait d'éloigner Vassili de Moscou; il lui fit conseiller d'aller au monastère de la Trinité rendre grâces au Ciel de sa délivrance. Le prince se détermina sans peine à cet acte de dévotion; il partit avec ses fils, conformément aux prévisions de son ennemi. Chémiaka surprend Moscou, où il s'est préparé des accès faciles, arrête les princesses, et s'assure de ceux des boyards qui ne sont point entrés dans son parti. Ivan, prince de Majaïsk, jadis vassal et ami de Vassili, se charge de l'enlever.

Le grand-prince se livrait sans inquiétude à des exercices de piété, lorsqu'un homme du peuple accourt lui annoncer le danger qui le menace; mais Vassili, loin de l'écouter, le fait chasser par ses gens. Cependant, un peu plus tard, après avoir réfléchi, il envoie vérifier la nouvelle qu'il a reçue. Déjà il n'est plus temps, tout moyen de fuir lui manque : alors il se résigne à son sort, et se retire dans l'église, où il se met en prière. Ivan approche avec ses satellites : calme comme un martyr chrétien, Vassili va ouvrir lui-même, et, se présentant avec majesté devant son perfide vassal, il lui rappelle ses serments, indignement trahis. Mais cet autre Judas, sans s'émouvoir, met la main sur son suzerain, l'arrache de l'asile sacré et le conduit à Moscou, où Chémiaka lui fait crever les yeux, supplice que jadis Vassili avait infligé à Kossoi. Le malheureux prince fut envoyé en exil, et ses fidèles boyards dispersés dans différentes prisons : ses deux fils avaient pu se dérober à la rage de l'usurpateur.

Chémiaka ne jouissait pas tranquillement de son crime. De justes craintes l'agitaient, il savait que tous les cœurs étaient pour sa victime, et la retraite des deux jeunes princes, qui voyaient chaque jour arriver de nouveaux partisans, ajoutait à ses inquiétudes. Il employa le ministère d'un prélat aussi simple que pieux, et le chargea de porter des paroles de paix aux amis des jeunes princes. Le saint homme fut d'autant plus persuasif, qu'il était de bonne foi : on lui remit les fils de Vassili, que Chémiaka envoya dans le même exil que leur père. Les défenseurs de la famille de Vassili, trompés par l'usurpateur, s'arment contre lui : plusieurs princes se joignent à eux pour délivrer leur souverain légitime. Une première victoire grossit le nombre des partisans de Vassili, et leur ligue devient formidable. Chémiaka tremble sur son trône; il assemble ses boyards, ses grands, ses prélats; toutes les voix furent pour la délivrance de Vassili. Chémiaka ne résiste point à cet avis unanime; il court

auprès de son prisonnier, lui rend de grands honneurs, lui déclare qu'il est libre, et lui donne en toute propriété la ville de Vologda et ses dépendances. Mais ces tardives réparations n'atteignirent pas leur but : les boyards vinrent se ranger autour de leur souverain dans son nouveau domaine ; les grands et les officiers de Chémiaka se rallièrent aussitôt à Vassili ; le prince de Tver donna sa fille aînée au fils aîné de celui qui naguère était proscrit.

Dès lors le grand-prince, ayant pour lui les Russes et les Tartares, pouvait se mesurer avec son ennemi et rentrer dans ses États les armes à la main : toutefois, il aima mieux épargner le sang. C'est par la ruse que Vassili reprend Moscou et qu'il y rétablit le siége de sa domination. Chémiaka, abandonné de tous, implore la paix : elle lui est accordée (1448) ; mais il a l'imprudence de l'enfreindre presque aussitôt (1449). Vaincu, il fuit à Galitch, est poursuivi, perd toute son armée, a lui-même beaucoup de peine à s'échapper, et, dépouillé de tous ses États, il est obligé de chercher un asile à Novgorod (1450). Il y meurt, empoisonné par les siens, fatigués de son humeur inquiète (1453). Les Novgorodiens eurent à se repentir de lui avoir donné une retraite : Vassili les en punit, et entra avec une armée considérable dans le domaine de cet État, où il fit beaucoup de mal. On ne put le désarmer que par une contribution de dix mille roubles (1456). Il s'était déjà vengé d'Ivan, l'avait obligé de fuir en Livonie, et s'était emparé de sa principauté de Mojaïsk. Intimidés par cet exemple, les princes russes restèrent en paix et commencèrent enfin à connaître la soumission. Le reste de la vie de Vassili fut tranquille. Il mourut en 1462, après trente-sept ans de règne, et fut pleuré de ses sujets, dont il avait toujours été aimé.

Ce fut sous le règne de Vassili, en 1453, que Constantinople fut prise par les Turcs, sous la conduite de Mahomet II. Cette mémorable catastrophe eut surtout un grand et douloureux retentissement en Russie. « La Grèce, dit

Karamsin, était pour nous comme une seconde patrie ; les Russes se rappelaient toujours.... qu'ils lui devaient le christianisme, les premiers arts, et différents avantages de la vie sociale... Nous n'avions pas d'autre modèle pour la magnificence des cérémonies de l'Église, pour l'éclat de la cour, pour le goût et *l'opinion en général*. » Un chroniqueur du xv[e] siècle termine ainsi le jugement qu'il porte sur les Grecs et sur les Turcs d'alors : « Il ne reste plus maintenant d'autre empire *orthodoxe* que celui des Russes, et voilà comment se sont accomplies les prédictions de saint Méthodius et de saint Léon le Sage, qui annoncèrent jadis que les fils d'Ismaël feraient la conquête de Byzance : peut-être même verrons-nous s'accomplir celle qui promet aux Russes de triompher des enfants d'Ismaël et de régner sur les sept collines de Constantinople. » Nous avons déjà fait mention, en parlant d'Iaroslaf le Grand, de cette ancienne prédiction, si chère aux Russes !

« D'ailleurs, en déplorant le sort de la Grèce, les Russes ne pouvaient penser que la puissance du nouvel empire turc dût jamais devenir dangereuse pour eux. La pénétration n'était pas alors le caractère de notre politique ; elle se bornait à voir les dangers présents, sans songer à ceux qui pouvaient nous menacer un jour. Les Tartares et la Lithuanie limitaient sa sphère d'activité ; les Allemands de Livonie et les Suédois étaient les ennemis particuliers des républiques de Novgorod et de Pskof ; le reste était pour nous un monde tout à fait étranger, et plutôt un objet de curiosité que de politique (1). »

(1) Karamsin, *Histoire de l'empire de Russie*.

CHAPITRE X

État de la Russie depuis l'invasion des Tartares jusqu'à Ivan III. — Ivan III, monarque indépendant. — Mœurs, coutumes et usages des Russes depuis 1462 jusqu'en 1533.

(1462 — 1533)

Enfin nous touchons au but des longs efforts de la Moscovie; le moment est arrivé où les Russes vont secouer le joug, et où leur patrie va reconquérir la liberté. Mais avant de parler de ce grand événement, nous essaierons de donner ici au lecteur quelques idées sur l'état de la Russie à cette époque, et les suites de l'esclavage dans lequel elle eut à gémir pendant deux siècles entiers.

La division de la Russie en apanages et ses nombreuses guerres civiles épuisèrent ses forces presque dès sa naissance, et arrêtèrent le progrès des lumières dans ce pays. Il restait au même point ou n'avançait qu'à pas lents, tandis que le reste de l'Europe marchait à pas de géant. L'Europe dut aux croisades la connaissance des arts et des sciences de l'Orient. Ces lointaines expéditions firent renaître le commerce et lui donnèrent plus d'étendue. Les villes et les villages s'affranchirent; les souverains, de leur propre mouvement, accordèrent à leurs sujets des droits et des priviléges favorables à l'intérêt général, à l'industrie, et surtout aux bonnes mœurs. En un mot, dès le milieu du XIe siècle, l'état de l'Europe s'améliora visiblement, tandis que, depuis Iaroslaf le Grand jusqu'à Bâti, la Russie, arrosée du sang et des larmes de ses peuples, vit l'ordre et le repos, si nécessaires à la civilisation, sans cesse troublés par des guerres civiles : en sorte qu'au XIIIe siècle, les Russes

n'allaient plus de pair avec les puissances occidentales sous le rapport du progrès.

L'invasion de Bâti bouleversa ce pays. La dernière étincelle de son existence politique aurait pu s'éteindre ; heureusement elle se conserva sous des cendres.

Si les Tartares eussent agi avec les Russes comme ils avaient fait en Chine et dans l'Inde, ou comme les Turcs s'étaient conduits en Grèce ; s'ils eussent renoncé à leurs déserts, à leur vie nomade, pour s'établir dans l'enceinte des villes de la Russie, peut-être leur empire subsisterait-il encore aujourd'hui. Mais le climat rigoureux de cette contrée leur fit rejeter une pareille idée, et d'ailleurs le seul but des kans était de gouverner les Russes à distance.

Quel fut le principal résultat des invasions tartares en Russie ? L'avilissement moral du peuple. L'esprit de nationalité s'anéantit parmi les Russes ; ils eurent recours aux artifices, qui suppléent à la force, mais ne la remplacent jamais chez des hommes condamnés à une obéissance servile. Habiles à tromper les Tartares, ils devinrent aussi plus savants dans l'art de se tromper mutuellement. Achetant des barbares leur sécurité personnelle, ils furent plus avides d'argent et moins sensibles aux injures, à la honte, exposés comme ils l'étaient sans cesse à l'insolence des tyrans étrangers. Depuis Vassili Iaroslavitch jusqu'à Ivan Kalita, période la plus désastreuse de l'histoire de Russie, « la Russie offrit, dit Karamsin, plutôt l'aspect d'une sombre forêt que celui d'un empire. » La force tenait lieu de droit ; le pillage, autorisé par l'impunité, était exercé par les Russes comme par les Tartares.

Lorsque ces temps de désordre eurent à peu près cessé, il fallut recourir à une sévérité inconnue aux anciens Russes. La cruauté des supplices ordonnés par la loi atteste l'endurcissement des cœurs, et ne vient jamais qu'à la suite de crimes souvent répétés. Le bon, le généreux Monomaque disait à ses fils : « Ne faites point périr le coupable, car la vie d'un chrétien est sacrée. » Et cepen-

dant le vainqueur de Mamai, dont l'âme n'était pas moins belle que celle de Monomaque, Dmitri institua la peine de mort comme le seul moyen d'épouvanter le crime. De légères amendes pécuniaires avaient jadis réprimé le vol parmi les anciens Russes; dès le XIVe siècle, la potence était déjà le supplice réservé aux voleurs. Le Russe du temps d'Iaroslaf ne connaissait les coups que dans la chaleur d'une dispute : ce fut le joug des Tartares qui introduisit parmi les Russes les punitions corporelles : la marque pour un premier vol, le *knout* pour les crimes d'État. Mais la honte de la flétrissure pouvait-elle être très-efficace dans un pays où un homme marqué n'était point banni de la société ?

« Si nous avons vu des crimes dans notre histoire ancienne, dit judicieusement Karamsin, les temps dont nous parlons nous présentent des traits bien plus forts de la férocité des princes et du peuple ; car, en s'emparant des âmes, le sentiment de l'oppression, la crainte, la haine, impriment aux mœurs un caractère sombre et farouche. Les circonstances servent toujours à expliquer les qualités morales d'un peuple. Cependant, comme l'effet dure souvent plus longtemps que la cause, les petits-fils, bien que vivant dans d'autres circonstances, ont quelques restes des vertus ou des vices de leurs aïeux, et il se pourrait même que le caractère actuel des Russes conservât quelques-unes des taches dont l'a souillé la barbarie des Tartares. »

A partir de la seconde moitié du XVe siècle, et du règne d'Ivan III Vassiliévitch, l'histoire de Russie prend un caractère tout à fait politique : au lieu de remplir ses pages des querelles insensées des princes, elle nous montrera désormais les efforts d'une nation prête à reconquérir son indépendance et sa grandeur.

Déjà depuis plus de deux siècles, la Russie gémissait sous la tyrannie des Tartares. Mais ces vainqueurs, affaiblis par les coups mortels qu'eux-mêmes s'étaient portés

dans leurs divisions, tenaient à peine l'extrémité de la chaîne qu'ils faisaient porter aux Russes, et ceux-ci, pour devenir libres, n'avaient qu'à s'apercevoir qu'ils pouvaient l'être.

Il y avait longtemps que les grands-princes n'avaient joui d'une puissance aussi étendue. Presque tous les apanages, successivement détachés de leur domination, y étaient enfin réunis. Plusieurs familles des princes apanagés étaient éteintes; d'autres avaient été dépouillées, sans qu'on eût même cherché des prétextes pour leur enlever leur héritage; d'autres enfin en avaient été privées en punition de leur infidélité. Un ordre suivi de succession se trouvait établi, et le fils était assuré d'hériter de son père.

Si dans ces circonstances il montait sur le trône un prince d'un grand caractère, il devait ne plus souffrir dans l'État d'autres souverains que lui-même, et se faire respecter des nations qui avaient longtemps imposé un joug de fer à ses prédécesseurs. C'est ce que fit Ivan Vassiliévitch.

A peine âgé de vingt-trois ans lorsqu'il prit possession du trône, il porta ses regards autour de lui, et pressentit sa grandeur future. Considérant les portions de la Russie qui ne lui appartenaient pas encore comme des contrées qui devaient bientôt agrandir son domaine, il ne vit, dans les différentes hordes tartares qui semblaient le menacer, que le but de ses armes et l'objet de ses triomphes. Il semble que les Tartares eux-mêmes voulussent servir son ambition.

Sed-Ahmet, kan de la grande horde, qu'il avait déjà vaincu sur les bords de l'Oka, du vivant de son père, ne crut pas devoir abandonner sa vengeance, et vint en Russie avec toutes ses forces. Il était déjà sur les bords du Don, lorsqu'il fut attaqué par Azi-Guérei, kan de Crimée, qui le défit entièrement (1465), comme s'il eût été invité par les Russes à les défendre. Ainsi, les Tartares

n'avaient pas de plus dangereux ennemis que les Tartares eux-mêmes, comme autrefois les princes russes avaient été, par leurs dissensions, les ennemis les plus redoutables de leur patrie.

Le royaume de Kazan, qui dominait sur la Russie orientale, et qui, maître du Volga, pouvait envoyer à son gré ses Tartares dans le centre de l'empire, donnait au grand-prince de justes inquiétudes. Ivan avait à réparer la honte de son père, qui y avait porté des fers. Son repos, son intérêt, sa vengeance, sa gloire, tout lui ordonnait de travailler à la ruine de Kazan.

Il ne fallut pas moins de trois campagnes pour réduire cette formidable domination; enfin, en 1470, Ibrahim, souverain de cet État, fut forcé de demander la paix en suppliant, et de se reconnaître vassal et tributaire du grand-prince. Il ne survécut pas longtemps à son humiliation, et eut pour successeur Alei-Kan, l'aîné de ses fils.

Nous devons remarquer ici que les historiens russes donnent toujours le titre de *tsars* aux souverains de Kazan, d'Astrakan, etc.; ce qui a fait croire à des auteurs étrangers que ces princes tartares portaient en effet ce titre, et que les grands-princes de Russie l'ont pris eux-mêmes par droit de conquête, quand ils ont été maîtres de Kazan. Ce sont autant d'erreurs. Les souverains tartares se nommaient *kans*, et les Russes ont traduit ce mot par celui de tsars; ils avaient autrefois donné le même nom aux empereurs de Constantinople; les rois sont appelés tsars dans la traduction slavo-russe de la Bible.

Une nouvelle occasion s'offrit au grand-prince de faire connaître et d'augmenter sa puissance : ce fut l'élection d'un nouvel archevêque de Novgorod, le moine Théophile, en remplacement de Jonas, mort en 1470. Prié de ratifier cette élection, Ivan répondit favorablement, et dit qu'il assurait de sa bienveillance un État qu'il regardait comme son patrimoine. Les chefs de Novgorod apprirent avec joie l'accueil fait à leur requête. Mais il y avait alors dans

cette ville une femme ambitieuse, insinuante, courageuse, savante dans l'art de se faire un parti et de le conduire à son gré; elle se nommait Marpha, et était la veuve d'un gouverneur appelé Isaac Boretskoi, qui s'était distingué dans l'exercice de sa charge. Elle réunissait à l'ascendant que s'était acquis son époux celui que lui procuraient ses propres talents. Elle avait plusieurs fils, habiles et factieux comme elle. Pour donner plus de poids à son parti, elle sut y engager un moine nommé Pimin, qui séduisait la foule par un extérieur de piété, et semait la discorde au nom de Dieu. L'amour se mêlait avec l'ambition dans cette intrigue : Marpha aimait un seigneur lithuanien ; son projet était de l'épouser, de faire passer Novgorod sous la domination du roi de Pologne, et de gouverner avec son nouvel époux au nom de ce prince. L'intérêt liait le moine Pimin à cette faction ; il espérait, en servant la Pologne, obtenir l'archevêché de Novgorod.

Ainsi, pendant que les bons citoyens recevaient avec reconnaissance les témoignages de bienveillance du grand-prince, Marpha, ses fils, et les intrigants de leur parti s'écrièrent que c'était une honte pour l'État de voir Ivan le regarder comme son patrimoine et son héritage ; qu'on n'avait que trop longtemps souffert les actes d'autorité des souverains de Moscou ; que Novgorod était libre, qu'elle devait chercher contre leur ambition l'appui de quelque puissance capable de résister à ses usurpateurs, et qu'il valait bien mieux se jeter dans les bras de Casimir, roi de Pologne, que de reconnaître la souveraineté du prince russe.

Entraînée par les meneurs du complot que dirigeait Marpha, la masse du peuple se lève et dit qu'il faut se soumettre à Casimir ; en vain les citoyens les plus honorables élèvent la voix en faveur du prince légitime ; on les chasse à coups de pierres. Ces violences ne firent pourtant pas perdre courage aux gens de bien : ils redoublèrent leurs exhortations à rester fidèles à la cause d'Ivan ; mais

leur zèle fut inutile. Les rebelles envoyèrent une ambassade au roi de Pologne, avec de riches présents, et offrirent de se remettre sous sa puissance.

Instruit de ces troubles, Ivan voulut, avant d'en venir aux dernières extrémités contre ces insensés, essayer de rétablir le calme par la voie des négociations. Mais ses avances, prises pour des marques de crainte, augmentèrent encore l'audace des séditieux. Ivan, reconnaissant alors que la guerre était inévitable, s'y prépara d'une manière terrible. Trois armées, dont l'une sous ses ordres, entrèrent sur le territoire de Novgorod par trois côtés différents. Les Novgorodiens, dans leur aveugle présomption, se regardaient comme invincibles; deux fois leurs troupes furent battues par un des généraux d'Ivan. Sur trente mille cavaliers que comptait l'armée des rebelles, sans parler des autres corps qui la rendaient plus forte que celle d'Ivan, douze mille hommes furent tués, et deux mille tombèrent entre les mains du vainqueur, qui porta au loin le ravage.

Toutes les autres actions que les séditieux avaient hasardées avaient été également malheureuses; partout les généraux d'Ivan les avaient battus. Les prisonniers étaient condamnés à se couper mutuellement le nez, les lèvres, les oreilles, et renvoyés chez eux en cet état. Si quelque chose pouvait excuser ces atrocités, c'était la perfidie des Novgorodiens, qui avaient entamé plusieurs fois des négociations dans la vue de tromper et de surprendre des ennemis sans défiance. Enfin ils ne pensèrent plus qu'à obtenir leur pardon.

Cédant aux instances du métropolitain de Moscou, qui l'exhortait à recevoir ses sujets avec clémence s'ils avouaient leur faute et s'ils imploraient leur pardon, Ivan écouta les rebelles humiliés. Reconnu par les Novgorodiens, qui, outre les revenus annuels qu'ils devaient lui fournir, s'engagèrent à lui payer une forte contribution, le grand-prince ne toucha point aux anciens

priviléges de cet État, et il y envoya un gouverneur.

Pendant quelques années, Ivan eut tout lieu de se louer de sa clémence à l'égard des Novgorodiens. En 1475, il fit un voyage dans cet État, dont les citoyens l'accueillirent avec les plus grands honneurs, et lui témoignèrent, du moins par des présents, leur attachement et leur zèle. Cependant il restait toujours de la défiance entre le prince et les habitants, et ce sentiment s'accrut encore par les actes de sévérité qu'il fut obligé d'exercer. Enfin le mécontentement éclata de la part des Novgorodiens en de tels actes d'insubordination et de rébellion, qu'Ivan dut faire envahir de nouveau leur territoire par des forces imposantes, qui seules purent mettre un terme à toutes les tentatives de révolte de ce peuple indomptable. Impuissants à résister davantage, les Novgorodiens durent recourir à la négociation et aux prières; mais Ivan voulut qu'ils lui fussent soumis aux mêmes conditions que le reste de la Russie. Il ne leur laissa de leurs anciens priviléges (dont ils s'étaient toujours montrés si jaloux et qu'il supprima désormais), que celui de n'être point transportés malgré eux hors de leur pays, de n'être pas appelés en jugement à Moscou, et de ne pas servir dans les guerres contre les Tartares. On arrêta et l'on conduisit à Moscou, sous une forte garde, ceux qui avaient entretenu des intelligences avec la Pologne : de ce nombre était Marpha.

Ainsi Novgorod perdit la liberté à laquelle elle attachait tant de prix, qu'elle avait défendue contre les entreprises de tant de princes, et qui avait été la cause de sa puissance.

L'année qui suivit la première expédition d'Ivan contre Novgorod, il fit une action vigoureuse qui prouva que la Russie ne devait plus être soumise à une puissance étrangère. Akhmet, kan de la horde dorée, lui avait envoyé des députés avec un ordre scellé du grand sceau, par lequel il ordonnait au prince de payer le tribut auquel ses prédécesseurs avaient été assujettis. Ivan prend l'ordre, crache dessus, suivant la manière ordinaire des Russes

pour témoigner leur indignation, le foule aux pieds, et fait périr tous les députés, n'en réservant qu'un seul, qu'il renvoie à son maître pour lui annoncer le mépris que la Russie fait de ses ordres. La conduite d'Ivan, qui serait taxée à présent de cruauté féroce, fut regardée alors comme une noble fierté.

Le kan outragé entre en Russie, et se promet de la sacrifier à sa vengeance : il lui est aisé d'exercer d'abord le pillage sur les frontières; mais, arrivé au bord de l'Oka, lorsqu'il commençait à la faire traverser par ses troupes, il voit se développer devant lui une armée formidable. A cet aspect il oublie sa colère pour penser à sa sûreté, et prend la fuite devant les Russes qu'il s'était promis d'écraser. Cette retraite précipitée lui coûta beaucoup de monde, et les troupes qu'il ramena à la horde y furent bientôt en proie aux ravages de la peste. Au bout de quelques années, Akhmet, qui n'a pas oublié sa vengeance, reparaît avec toutes ses forces, qu'il réunit aux guerriers de Casimir, roi de Pologne, et à ceux d'André et Boris, frères d'Ivan, révoltés contre leur aîné.

Le grand-prince suit de près Akhmet, l'atteint sur les bords de l'Ougra, le harcèle et l'empêche de traverser la rivière. Chaque jour voit engager de nouvelles actions; mais elles sont peu décisives. Cependant Ivan apprend qu'à la horde il n'est resté personne en état de porter les armes; il y envoie aussitôt une armée, tandis qu'elle est hors d'état de défense. Ce projet réussit de point en point. Les Russes ne trouvent que des vieillards, des enfants et des femmes; ils tuent tout sans merci ni quartier. Toutes les habitations deviennent la proie de l'incendie, les troupeaux et les autres richesses des Tartares sont enlevés. Akhmet, à cette nouvelle, court à la horde; mais pendant qu'il s'avance contre les Russes et que ceux-ci reviennent par une route différente, chargés de butin, les Nogais entrent dans la horde, détruisent, prennent, massacrent ce qui a échappé au fer des Russes, enlèvent les femmes

du kan, continuent leur marche, passent le Volga, rencontrent Akhmet lui-même, lui livrent bataille, et, après un combat long et meurtrier, ils le défont entièrement; lui-même resta sur le champ de bataille (1475).

Ainsi finit la horde dorée, fondée par Bâti en 1237.

Tandis que les talents du prince russe, secondés par le concours heureux des circonstances, ajoutaient chaque jour à sa grandeur, il fut sur le point d'être arrêté au milieu de sa brillante carrière par la trahison de Casimir IV, roi de Pologne. Attirés par la réputation d'Ivan, des seigneurs lithuaniens venaient souvent lui demander du service. Casimir crut pouvoir mettre à profit la désertion même de ses sujets, pour se défaire d'un ennemi dont il redoutait la puissance. Il convint avec le prince Loukomski que celui-ci se rendrait à la cour de Moscou, qu'il chercherait à capter la confiance d'Ivan, et qu'il en profiterait pour lui donner la mort. Loukomski était près de commettre le crime dont il s'était chargé, lorsque son dessein fut découvert. On le trouva muni du poison qu'il destinait au prince. Il fut condamné à être brûlé vif dans une cage de fer, et l'arrêt fut exécuté. Cet attentat fut suivi d'une guerre avec la Pologne, qui fut avantageuse à la Russie. Les prisonniers les plus considérables furent obligés d'entrer au service du vainqueur (1482). Par cette politique, que les Russes suivirent plusieurs fois, la guerre réparait elle-même en partie les vides qu'elle avait causés.

En 1486, Ivan, qui ne laissait échapper aucune occasion d'agrandir sa domination, réunit à la couronne un apanage important : la principauté de Tver. Mikhaïl, fils de Boris, dont Ivan avait épousé la fille, possédait alors cet État. Il rompit brusquement avec son beau-frère et implora contre lui les secours de Casimir. Le grand-prince envoya une armée : cette guerre fut sanglante, et Mikhaïl, sur le bord du précipice, sut faire estimer son courage. Réduit à la dernière extrémité, abandonné de tous les

siens, il se réfugia en Lithuanie, après avoir vu sa mère et ses États rester au pouvoir du vainqueur.

Les années 1486 et suivantes, jusqu'à 1503, furent employées par Ivan à détruire la puissance de Kazan, relevée de sa chute et presque menaçante. Mais le moment n'était pas encore venu où devait tomber cette souveraineté des Tartares, et Ivan mourut avant d'avoir pu contempler sa chute. Au reste, tous les voisins de ce prince éprouvèrent les effets de son ambition, et ne se déclarèrent ses ennemis que pour contribuer à sa gloire et à son agrandissement. Ce fut pour la première fois sous le règne d'Ivan (1480) que les Russes mirent le pied dans la Sibérie septentrionale.

Souvent un prince impose à ses voisins intimidés; sa gloire se répand au loin, son nom n'est prononcé qu'avec un respect mêlé de terreur; tandis que, livré aux chagrins domestiques, il n'est, pour les confidents de ses douleurs, qu'un homme digne de pitié. Tel fut Ivan. On l'a vu abandonné, trahi par deux de ses frères; il leur pardonna; mais André, le plus coupable des deux, convaincu d'une nouvelle offense et d'intelligences criminelles avec les Tartares de Crimée, ne trouva plus dans son frère qu'un souverain justement irrité. Il fut mis en prison, et mourut après deux ans de captivité.

Ivan eut deux épouses : la première fut Marie, princesse de Tver et fille de Boris; la seconde, Sophie, fille de Thomas Paléologue et petite-fille de Manuel, empereur de Constantinople. Ivan crut, par cette alliance, acquérir pour lui-même ou pour ses descendants quelques droits au trône de Constantinople. Il épousa Sophie en 1482. Il avait eu de Marie le prince Ivan, qui mourut en 1490, laissant un fils nommé Dmitri. Ce jeune prince succédait aux droits de son père et devenait l'héritier présomptif du trône. Sophie voyait avec la jalousie d'une belle-mère qu'un si riche héritage échapperait à Vassili, son propre fils, et que le descendant de plusieurs

Césars n'aurait de la succession paternelle qu'un faible apanage. Sollicité par Sophie, Ivan déclara Vassili héritier du trône, et se rendit ainsi coupable d'une injustice. Hélène, mère de Dmitri, et ses partisans, entreprirent de la détourner par un crime atroce. Ils persuadèrent au grand-prince que Sophie et Vassili, impatients de régner, avaient conjuré sa mort : on lui nomma la femme qui avait fourni du poison à Sophie. Vassili et sa mère furent envoyés en exil, et ceux qu'on accusait d'être leurs complices furent punis de mort. Ivan voulut assurer le trône à Dmitri par une cérémonie publique, et le fit couronner solennellement (1498). Mais une année n'était pas encore écoulée, qu'il soupçonna la fraude dont il avait été le jouet, et se repentit d'avoir légèrement condamné Sophie et Vassili. Il les rappela (1499), et, pour dédommager Vassili du trône qu'il ne pouvait plus lui donner, il lui assigna les principautés de Pleskof et de Novgorod. Trois ans après (1502), mieux instruit des intrigues d'Hélène, il la fit arrêter avec son fils, et désigna Vassili pour son héritier. Hélène et Dmitri finirent leurs jours dans une étroite captivité. Ivan mourut après de longues souffrances du corps et de l'âme, le 7 octobre 1505, âgé de soixante-six ans et neuf mois, et après un règne de quarante-quatre ans.

Les grands-princes avaient toujours pris pour leurs armoiries un saint Georges à cheval; mais Ivan, après son mariage avec Sophie, prit l'aigle noire à deux têtes.

Vassili recueillit sans obstacle la succession de son père. Les droits du jeune Dmitri, annulés par le testament de son aïeul, ne trouvèrent point de défenseurs, et lorsque ce malheureux prince mourut (1509), personne ne parut s'intéresser à son sort.

Le règne de Vassili ne fut, à proprement parler, que la prolongation de celui d'Ivan. Montrant pour l'autocratie autant de zèle que son père; doué d'un caractère aussi ferme, aussi inflexible, quoique moins rigoureux,

il se fit une loi de suivre les mêmes principes dans ses relations politiques et dans l'administration intérieure de ses États. Il décidait les affaires importantes dans le conseil des boyards, disciples et serviteurs de son père ; il éclairait sa propre opinion de leurs lumières, et déployait une grande modération dans les actes de l'autorité monarchique ; mais il savait en même temps commander en maître. Il appréciait les avantages de la paix sans craindre la guerre, et ne négligeait jamais les occasions d'accroître sa puissance. Moins célèbre par le succès de ses armes que par ses calculs habiles et funestes à ses ennemis, il sut conserver la dignité de la Russie, agrandir ses États, et parut, même après Ivan, digne de porter le sceptre d'une royauté absolue.

Dès la première année de son règne, il conclut des traités avec la Pologne et avec Mildi-Guérei, kan de Crimée. Mais il ne put espérer de conserver la bonne intelligence avec Mahmet-Amin, kan de Kazan. Instruit des mauvaises intentions de ce prince, il se détermina à les prévenir ; il forma dès lors le dessein de réunir Kazan à sa domination, et envoya contre cette ville une armée de cent mille hommes. Mais cette armée se laissa surprendre par Mahmet-Amin, et fut obligée de s'éloigner avec une perte considérable (1508). Les Tartares, qui regardèrent les Russes comme complétement défaits, ne daignèrent plus s'en occuper ; ils auraient cru faire preuve de pusillanimité s'ils avaient pris contre cet ennemi vaincu les précautions que devait leur inspirer la prudence. Soit que ce fût une de leurs fêtes religieuses, soit qu'ils voulussent célébrer leur facile victoire, ils sortirent de la ville, dressèrent des tentes dans la plaine, et se livrant à la joie avec leurs femmes et leurs enfants, ils tombèrent bientôt dans une ivresse profonde. Les Russes les surprirent dans le sommeil, et en tuèrent un grand nombre ; mais ils ne surent pas profiter de cet avantage en prenant possession de Kazan, dont les portes leur

étaient ouvertes et que personne ne défendait. Ils s'oublièrent à piller les tentes des Tartares et à profiter des restes de leur orgie. Cependant les habitants de Kazan, reconnaissant leur imprudence, cherchaient les moyens de la réparer. Pendant qu'à leur tour les Russes se plongent dans la débauche, le kan rassemble à la hâte cinquante mille hommes, tombe sur les Russes et en fait un horrible massacre : à peine sept mille hommes purent-ils y échapper.

Bientôt après, Mahmet-Amin fut atteint d'une maladie cruelle et incurable. Croyant reconnaître la vengeance céleste dans le mal dont il était frappé, il envoya à Vassili une ambassade avec un présent de trois cents de ses meilleurs chevaux. Le prince russe fut touché du repentir d'un ennemi qui était devenu peu redoutable : il lui fit porter des paroles de consolation et d'amitié, et y joignit de riches présents. Mahmet mourut après de longues souffrances, et sa femme, cause de ses perfidies, termina ses jours par le poison pour échapper au châtiment que le grand-prince eût pu lui infliger.

Vassili, en montant sur le trône, avait conclu un traité de paix avec la Pologne : elle ne dura pas longtemps. Alexandre, qui l'avait demandée, mourut en 1506, et Sigismond, son frère et son successeur, n'hérita point de ses intentions pacifiques. La guerre que la Russie dut alors soutenir contre la Pologne fut très-avantageuse à Vassili, surtout par les défections qu'éprouva Sigismond. La paix fut encore une fois signée, et à peu près en même temps Vassili conclut avec la Livonie un traité de commerce pour dix-sept ans (1509). Mais Sigismond rompit bientôt le traité; après avoir lancé sur la Russie Mildi-Guérei, kan de Crimée, il leva le masque à son tour et déclara la guerre à Vassili (1513). Cette lutte dura neuf ans entiers, et fut presque toujours avantageuse aux Russes, malgré les perfidies de Sigismond. Obligé enfin, par ses mauvais succès, à traiter de bonne foi, il

conclut, en 1523, une trêve de cinq ans avec la Russie.

Les dernières années de la vie de Vassili furent remplies par les révoltes des Kazanais, et le grand-prince mourut avant d'avoir pu les soumettre à son autorité.

Vassili fut marié deux fois. Sa première femme ne lui donna pas d'héritiers; mais il eut de la seconde Ivan, qui contribua plus qu'aucun de ses prédécesseurs à agrandir la puissance de la Russie. Vassili mourut le 4 décembre 1533.

Avant de raconter le règne d'Ivan IV, jetons un rapide coup d'œil sur l'État de la Russie depuis 1462 jusqu'en 1533, c'est-à-dire depuis l'avénement de Jean III jusqu'à la mort de Vassili. Cette vaste contrée était à cette époque comme un nouveau monde, que la princesse Sophie de Constantinople, seconde femme d'Ivan III, avait fait connaître aux principales puissances de l'Europe. Les ambassadeurs, les voyageurs étrangers arrivés sur ses traces à Moscou, observaient avec curiosité la nature physique et morale du pays, les usages de la cour et du peuple; ils publièrent ensuite ces observations : de sorte que, dès la première moitié du XVIe siècle, la situation et jusqu'à l'ancienne histoire de Russie étaient déjà connues en Allemagne et en Italie. Contarini, Paul Jove, François Da-Collo, et surtout Herberstein, s'appliquèrent à donner à leurs contemporains une idée claire et exacte de cette nouvelle puissance qui venait d'éveiller inopinément l'attention de leurs compatriotes.

Le principal objet de l'étonnement des étrangers était le despotisme du monarque russe, et la simplicité des moyens dont il se servait pour gouverner ses États. « Il dit, et tout est fait (écrit le baron de Herberstein); la vie, la fortune des laïques et du clergé, des seigneurs et des citoyens, tout dépend de sa volonté suprême. Il ignore la contradiction, et tout en lui semble juste comme dans la Divinité; car les Russes sont persuadés que le grand-prince est l'exécuteur des décrets célestes. *Ainsi l'ont*

voulu Dieu et le prince, Dieu et le prince le savent, sont les locutions ordinaires parmi eux. Rien n'égale leur zèle pour son service.... J'ignore si c'est le caractère de la nation russe qui a formé de tels autocrates, ou bien si les autocrates eux-mêmes ont donné ce caractère à la nation. »

Ces observateurs étrangers ajoutent que le grand-prince, image de la Divinité pour ses sujets, et dont la puissance morale surpassait celle de tous les autres souverains, ne le cédait à aucun d'entre eux sous le rapport des forces militaires. Il avait trois cent mille enfants-boyards, et soixante mille soldats paysans, dont l'entretien ne lui coûtait rien, ou fort peu de chose, chaque enfant-boyard, possesseur d'un fief de la couronne, étant obligé de servir sans appointements, à l'exception des plus pauvres et des fantassins lithuaniens ou allemands; mais le nombre de ceux-ci n'excédait pas deux mille. La cavalerie constituait la principale force de l'armée; car l'infanterie ne pouvait agir avec succès dans les déserts, contre les cavaliers ennemis. Les canons n'étaient pas regardés comme nécessaires sur le champ de bataille; fondus par des artistes italiens pour la défense et le siége des places, ils restaient au Kremlin sur leurs affûts. Il n'est pas fait mention d'armes à feu portatives, telles qu'arquebuses, etc. Au moment du combat, les Russes se fiaient plus à leur nombre qu'à l'habileté des manœuvres; ils tâchaient ordinairement d'attaquer l'ennemi par derrière, de l'entourer, et, en général, d'agir de loin plutôt que d'engager la mêlée. Leurs attaques étaient impétueuses, terribles, mais de courte durée. « Dans leur rapide choc, dit Herberstein, ils semblaient dire à l'ennemi : Fuis, ou bien nous fuyons nous-mêmes. A la guerre comme dans la société, les peuples diffèrent singulièrement entre eux. Précipité de son cheval, couvert de sang et désarmé, le Tartare ne songe pas encore à se rendre; il agite les bras, repousse du pied son

ennemi et le mord. Le Turc, reconnaissant sa faiblesse, jette son cimeterre, implore la générosité du vainqueur. Poursuivez le Russe, il ne se défend plus dans sa fuite; mais jamais il ne demande grâce; est-il percé de coups de lance ou d'épée, il se tait et meurt. »

On voyait sur les étendards du grand-prince Josué arrêtant le soleil.

En accordant des éloges à la clarté, à la simplicité des lois et de la jurisprudence russes, qui n'avaient besoin ni d'interprètes ni d'avocats, ainsi qu'à l'amour de Vassili pour la justice, les étrangers remarquent néanmoins que dans les procès russes le riche était bien plus rarement reconnu coupable que le pauvre, et que les juges ne rougissaient point de rendre d'injustes arrêts pour de l'argent. On rapporta un jour à Vassili qu'un magistrat de Moscou en avait reçu des deux parties, et qu'il avait condamné celle qui en avait donné le moins. Le grand-prince l'ayant fait comparaître devant lui, le juge avoua franchement le fait, et répondit avec l'air de l'innocence: « Sire, j'ajoute toujours plus de foi à un riche qu'à un pauvre. » Il voulait dire que le premier a moins besoin de tromper et de s'emparer du bien d'autrui. Vassili sourit, et ce juge inique fut à peine puni.

C'est dans les ouvrages de Paul Jove et de Herberstein qu'on trouve les premiers détails sur les affreuses tortures au moyen desquelles on forçait les malfaiteurs à confesser leurs crimes. On leur faisait tomber goutte à goutte de l'eau glacée sur la tête et par tout le corps, après quoi on leur enfonçait des chevilles de bois sous les ongles : coutumes atroces, dues au joug des Tartares, ainsi que le knout et autres punitions corporelles.

Le commerce était alors dans l'état le plus florissant. Les marchands d'Europe apportaient aux Russes de l'argent en lingots, des draps, de l'or filé, du cuivre, des miroirs, de la coutellerie, des aiguilles, des bourses, des vins; ceux d'Asie, des étoffes de soie, des draps d'or,

des tapis, des perles et des pierreries. On exportait de la Russie pour l'Allemagne des fourrures, des cuirs et de la cire ; pour la Lithuanie et la Turquie, des pelleteries et des dents de morse (1) ; pour la Tartarie, des selles, des brides, des toiles, des draps, des habits, des cuirs, en échange desquels la Russie recevait des chevaux asiatiques. Les étrangers devaient apporter leurs marchandises à Moscou, et les montrer au grand-prince. Après avoir choisi et payé ce qui lui convenait, il accordait la permission de vendre le reste.

Il est curieux d'apprendre que les Russes avaient déjà quelque idée de la Chine, et croyaient qu'on pouvait, par l'océan Glacial, atteindre les côtes de cet empire éloigné.

Malgré l'activité du commerce, la Russie paraissait aux voyageurs un pays désert en comparaison des autres contrées de l'Europe : la rareté des habitations, les steppes, d'épaisses forêts, des routes désagréables et abandonnées attestaient que cette puissance était encore au berceau de la civilisation. Cependant ces étrangers, qui parlent avec effroi du mauvais état des chemins lors du dégel, des ponts fragiles de la Russie, des dangers et des incommodités du voyage dans l'intérieur de ce pays, font l'éloge de l'exactitude et de la célérité des postes. Ils allaient de Novgorod à Moscou en soixante-douze heures (cinquante-un myriamètres, ou cinq cent quarante verstes russes). Il y avait tant de chevaux à chaque relais, que pour dix ou douze qu'on demandait on en amenait quarante ou cinquante.

Plus on approchait de Moscou, plus on rencontrait de villages et de population ; tout s'animait. Au milieu d'une plaine s'élevait cette capitale, avec les coupoles brillantes de ses innombrables églises, ses belles tours, les murailles blanchies de son Kremlin, ses maisons de

(1) Ou éléphant de mer, quadrupède amphibie du Nord.

pierre et de sombres masses d'édifices en bois contrastant avec la verdure des jardins et des bocages. Les couvents d'alentour semblaient de jolies petites villes. Les forgerons et autres artisans, dont les travaux exigent l'usage continuel du feu, pouvant être dangereux pour le voisinage, demeuraient dans les *slobodes* (1); là, dispersés sur un grand espace, ils semaient le blé ou fauchaient l'herbe au devant de leurs habitations, des deux côtés de la rue. Le Kremlin seul portait le nom de ville; tous les autres quartiers de Moscou, déjà très-vaste à cette époque, s'appelaient faubourgs, et n'avaient d'autres fortifications que des chevaux de frise. En 1520, on comptait à Moscou quarante-sept mille cinq cents maisons, d'après le dénombrement fait par ordre du grand-prince. Le nombre des habitants allait au delà de cent mille. En hiver, le blé, la viande, le foin, les bois de chauffage et de construction se vendaient ordinairement sur la surface glacée de la Moscova.

Le caractère russe parut aux observateurs un mélange de bonnes et de mauvaises qualités; les coutumes russes leur semblaient aussi curieuses qu'étranges. Contarini écrit que les Moscovites s'attroupent depuis le matin jusqu'à l'heure du dîner, sur les places publiques, dans les marchés, et vont achever leur journée au cabaret; qu'ils s'amusent, s'arrêtent devant tout ce qui peut exciter leur frivole curiosité, et ne s'occupent nullement d'affaires. Herberstein, au contraire, témoigne son étonnement de les avoir vus travailler pendant les jours de fête. Dans la semaine, il leur était défendu de boire aucune liqueur forte, et les soldats étrangers au service du prince avaient seuls le droit d'oublier, dans l'usage de la boisson, les règles de la sobriété: voilà pourquoi le quartier qu'ils habitaient sur l'autre rive de la Moscova s'appelait *Naleïki,* du mot russe *nalivaï,* qui signifie *verse.*

(1) Villages attenants aux faubourgs.

Pour éviter les effets du mauvais exemple, Vassili défendait à ses sujets d'habiter avec ces étrangers.

Les Russes, dit-on, n'étaient ni méchants ni querelleurs; ils étaient patients, mais ils avaient, les Moscovites surtout, un penchant prononcé à user dans le négoce de finesse et de mauvaise foi. L'usure ne passait point alors pour un crime; les usuriers qui ne prenaient d'habitude que vingt pour cent se vantaient de leur modération; en effet, les emprunteurs avaient payé jusqu'à quarante.

Le peuple des villes jouissait de la liberté civile; il n'y avait d'esclaves que les domestiques ou paysans serfs descendants d'hommes achetés, de prisonniers de guerre, ou de débiteurs insolvables privés de leur liberté par la loi. Au XI[e] siècle, en Russie comme dans l'ancienne Rome, ils ne possédaient aucun des droits de l'homme et du citoyen; les maîtres en disposaient comme d'une propriété quelconque; ils étaient libres de leur ôter la vie de leur autorité privée, sans en rendre compte à qui que ce fût; mais à l'époque dont nous parlons (XVI[e] siècle), la loi seule pouvait prononcer l'arrêt de mort d'un esclave. En général ces esclaves-nés ne gémissaient point de leur sort; car un grand nombre d'entre eux, affranchis par testament, allaient aussitôt chercher de nouveaux maîtres. Ils auraient pu trouver facilement les moyens de vivre par eux-mêmes, car un bon manœuvre à Moscou était bien payé; mais ils préféraient le service domestique, plus facile et plus exempt de soucis.

Les Russes schismatiques détestaient les catholiques, et avaient tant d'horreur pour les Juifs, qu'ils leur défendaient l'entrée du pays.

QUATRIÈME PARTIE

RÈGNE D'IVAN IV, LE TERRIBLE

(1534 — 1584)

CHAPITRE XI

Enfance d'Ivan le Terrible. — Troubles et désordres qui la caractérisent. — Il prend les rênes de l'État. — Ses vices et ses qualités. — Incendie de Moscou. — Organisation de l'armée russe. — Les strélitz. — Ruine de Kazan et de la puissance des Tartares. — Ivan feint d'abdiquer. — Atrocités commises à Novgorod et à Moscou. — Ivan meurtrier de son fils.

(1534 — 1583)

Vassili, en mourant, laissait deux fils en bas âge, Ivan, et Georges ou Ioury. Dans les temps plus anciens, personne ne se fût avisé de tirer un de ces enfants du berceau pour le placer sur le trône, et la succession de leur père aurait passé au plus âgé de leurs oncles. Mais les principes étaient changés. Vassili nomma Ivan pour son successeur, qui ne faisait que d'entrer dans sa quatrième année. Il confia sa tutelle à la mère du jeune prince, et lui donna pour conseil Mikhaïl Glinski, si longtemps retenu par lui dans les fers, et plus heureux s'il ne fût sorti de prison que pour rester dans l'obscurité.

Georges et André, oncles du jeune prince, lui prêtèrent serment sur la croix dès que leur frère eut rendu le dernier soupir. Mais le premier se repentit bientôt de cet acte de soumission. Il crut n'avoir qu'à commander

pour faire revivre des droits abrogés par le temps et l'oubli. Personne ne se mit en devoir d'obéir à ses ordres, et il fut renfermé dans une étroite prison, où il ne vécut que deux ans. Les Russes, accoutumés à voir les veuves de leurs souverains se renfermer dans un cloître et y renoncer au nom même qu'elles avaient porté sur le trône, furent surpris qu'Hélène, la jeune veuve de Vassili, eût pris les rênes de l'État. De plus, une intrigue qu'elle entretenait avec un grand nommé Ovtchina, excita leur indignation. Instruite des propos tenus sur sa conduite, Hélène voulut s'en venger, et ses premières victimes furent plusieurs boyards, et même Mikhaïl Glinski, son oncle, qui ne lui avaient pas ménagé leurs remontrances sur le scandale qu'elle donnait au peuple. Censeur sévère, on voulut que Glinski fût un sujet coupable. Il fut accusé de porter jusqu'au trône ses vues ambitieuses; la haine de la régente tint lieu de preuves contre lui, et dicta son arrêt. Il fut privé de la vue, et fut renfermé dans un monastère, où il mourut bientôt (1534).

Personne ne fut trompé sur le véritable crime de Glinski, et son injuste supplice rendit le gouvernement odieux. Le prince Semen Belski, indigné de la conduite et de la cruauté de la régente, se retira en Pologne; d'autres seigneurs suivirent son exemple; mais aucun ne nourrit une haine plus implacable que la sienne; aucun ne brava autant de dangers et de fatigues pour faire des ennemis à la patrie qu'il avait abjurée; aucun enfin, par horreur pour le crime, ne devint aussi criminel. La Pologne, la Turquie, la Tartarie le virent successivement solliciter leurs armes contre le peuple qu'il aurait dû défendre au prix de tout son sang, et qu'il cherchait, au contraire, à exterminer.

La paix avait été confirmée, au commencement du règne d'Ivan, entre la Pologne et la Russie. Mais Ovtchina, voulant punir Sigismond de la retraite qu'il venait d'accorder

à Belski, entra dans la Lithuanie et y commit un dégât affreux. Il ne fit du reste que prévenir le roi de Pologne, dont il connaissait les préparatifs et dont les armées ne tardèrent pas à entrer en Russie, où elles prirent d'abord une petite ville située au nord. Ensuite elles firent en vain le siége de Starodoub, de Tchernigof, de Smolensk. Elles perdirent beaucoup de monde, une partie de leur artillerie et des officiers généraux, qui tombèrent entre les mains des Russes. En même temps ces derniers ravageaient la Lithuanie et la Pologne. Sigismond réunit toutes ses forces et reparaît devant Starodoub, où s'est enfermé Ovtchina; cette place résiste longtemps, jusqu'au moment où les Polonais parviennent à y mettre le feu. L'incendie se répand en un instant dans toute la ville; les habitants ne peuvent éviter les flammes qu'en se jetant entre les bras de l'ennemi, qui massacre les vieillards et les gens du peuple, et ne conserve que ceux dont il espère une rançon.

Ovtchina, captif, fut bientôt racheté ou échangé; car on le voit peu de temps après reparaître en Russie.

Pendant que la guerre continuait, la cour du jeune Ivan était en proie à des intrigues dont André, son oncle, devint enfin victime. Il avait espéré, à la mort du grand-prince son frère, obtenir une augmentation d'apanage, et n'avait reçu de la régente que de faibles présents et des promesses trompeuses. Mécontent de la cour, il s'était retiré dans son domaine de Staritsa. Des intrigants persuadèrent à la princesse régente qu'André voulait sortir de Russie pour aller se joindre aux ennemis de l'État, et ils insinuaient en même temps à ce prince que la cour voulait s'emparer de sa personne. Malgré les promesses flatteuses et les serments dont Hélène était libérale à l'égard d'André, et malgré la confiance et la soumission que ce prince paraissait témoigner à la régente, ils se haïssaient tous deux, ils se craignaient et cherchaient à se perdre l'un l'autre.

Sur ces entrefaites (1537), les Tartares de Kazan firent quelques mouvements. La régente manda André pour recevoir ses conseils; mais une fois échappé du piége, le prince colora son refus de paraître à la cour d'un prétexte de maladie, et demanda même un médecin. Gagné par Hélène, l'homme de l'art, après avoir vu André, déclara que la maladie du prince était légère, et qu'il ne gardait le lit que pour éluder les intentions de la cour. Quelques jours après ce rapport du médecin, des soldats furent envoyés pour arrêter André, qui n'eut que le temps de s'enfuir à Novgorod. Poussé à bout, exaspéré par la conduite indigne d'Hélène à son égard, il se décida à lever contre elle l'étendard de la révolte, fit appel au patriotisme et surtout à l'orgueil des grands, des boyards, des nobles, en leur disant qu'ils devaient rougir d'obéir à une femme et à un enfant, et qu'il serait plus glorieux pour eux de le reconnaître, lui qui avait reçu de sa naissance des droits au trône. Cet appel fut entendu; il trouva des amis à Novgorod, des nobles vinrent se joindre à lui; il se vit à la tête d'un parti : parti faible, trop peu capable de le défendre et qui fut entraîné dans sa ruine. La régente envoya contre lui des troupes sous le commandement d'Ovtchina. Déjà les deux armées étaient en présence, et l'on n'attendait plus que le signal, lorsqu'un scrupule irrésistible s'empare d'André : il hésite à combattre l'armée du souverain. Il cède au remords, il négocie, il demande seulement de n'être pas puni avec trop de rigueur, et se contente de la parole d'Ovtchina. On le conduit à Moscou, avec les principaux nobles qui avaient embrassé son parti; et là, tout ce qu'avait traîtreusement promis Ovtchina est désavoué par Hélène : elle fait soumettre à d'horribles tortures, déchirer par le knout, enfin périr de la mort la plus cruelle, les amis d'André. Lui-même on le jette dans une prison, où il expira au bout de six mois de souffrances.

Hélène le suivit de près dans la tombe : elle mourut le

3 avril 1538, après quatre ans de régence. On raconte que ses jours furent abrégés par le poison, et que la faction ennemie de cette princesse condamna Ovtchina à être haché en pièces, en place publique, par la main du bourreau.

Ivan n'avait encore que sept ans. Il resta entre les mains des ambitieux qui s'étaient emparés de lui, du vivant même de sa mère. Loin de pouvoir se faire craindre d'eux ou les punir, cette princesse, qui semblait gouverner à son gré un vaste empire, gouvernée elle-même et maîtrisée par eux, n'osait gémir qu'en secret de leurs usurpations. Mikhaïl Toutchkof, et les princes Ivan et Vassili Chouiski, lui arrachèrent les rênes de l'État, pillèrent sa caisse, regardèrent le domaine du souverain comme leur propre héritage, s'y établirent et en disposèrent selon leur bon plaisir. Enhardis par le succès de ces attentats, ils se saisirent du prince lui-même sous prétexte de le garder, et le traitèrent comme un pauvre étranger qu'ils daignaient recueillir. Les amis du dernier prince, ceux de la régente, expiaient dans l'exil ou par la mort le crime d'avoir su plaire à leurs maîtres. Les tyrans et leurs favoris n'épargnaient pas leurs dédains à Hélène et à ses fils. Souvent on voyait Vassili Chouiski, nonchalamment assis sur un banc, le coude et presque tout le corps appuyé sur le lit du dernier souverain, étendre insolemment les jambes et les tenir posées sur les genoux de son prince.

Dès qu'Ivan entra dans l'âge où l'on commence à faire quelque usage de la raison et à sentir une injure, il voulut secouer le joug humiliant qui lui était imposé. Il envoya Vassili Chouiski à Vladimir, sous le prétexte de s'opposer aux entreprises des Tartares. En partant, Chouiski remit Ivan entre les mains des nombreux boyards qu'il avait gagnés à prix d'argent, et qui étaient ses instruments dociles. Ivan, se croyant libre, appela auprès de sa personne Ivan Belski, et lui donna toute sa con-

fiance. C'était l'offrir en victime à ses tyrans : Belski fut aussitôt arrêté, sans que le prince fût instruit de cette audace. A la nouvelle de ce qui s'était passé, Chouiski se révolte ouvertement, rassemble autour de lui une foule de traîtres, et fait son entrée à Moscou avec toute la pompe d'un souverain. Non content d'en afficher les dehors, il en exerce les fonctions, assemble un conseil, exile Belski, sans qu'Ivan, tenu au secret, pour ainsi dire, sache rien de tous ces attentats odieux. Ses amis sont bannis, assassinés, qu'il les croit encore près de lui ; mais enfin il en voit arrêter quelques-uns à la porte même de son appartement : alors ses yeux s'ouvrent, et il apprend de quelle manière son autorité est usurpée par Chouiski.

Tant qu'Ivan ne fut pas en âge de se faire craindre, ce ne fut parmi les grands qu'empiétements, querelles et anarchie. Un jour, en plein conseil, les boyards se prirent de dispute dans la chambre et devant le souverain. Bientôt, à la voix de Chouiski, toute leur fureur se porte contre Vorontsof, qui était aimé du prince ; ils se jettent sur lui, le frappent, et peu s'en faut qu'il ne soit assassiné. Ivan, pour lui sauver la vie, est obligé de consentir à son éloignement et de le laisser partir pour l'exil.

Il ne fallut rien moins en Russie que la nouvelle de l'approche d'une formidable armée des Tartares pour éteindre toutes les factions et réunir tous les esprits dans une pensée commune, le salut du pays (1541). Sapha-Guérei, kan de Crimée, gagné par les sollicitations du roi de Pologne, et séduit par les discours du prince Semen, frère de Belski, qui cherchaient à réveiller son ambition par l'espérance d'une conquête facile, mit toute la horde sous les armes. Les Turcs fournirent pour cette expédition des hommes, des mousquets et des canons. Le kan avait déjà passé les sources de l'Oka, il cotoyait les bords de ce fleuve et se préparait à le traverser, lorsqu'un corps avancé de l'armée russe se présenta sur l'autre rive : à chaque instant arrivaient de nouvelles troupes russes.

Les Tartares, qui s'attendaient à ravager un pays sans défense, et qui avaient déjà compté sur le butin, tremblèrent de ne pouvoir se sauver eux-mêmes. Sapha, à la vue de l'immense armée des Russes, ordonne la retraite, ou plutôt il prend la fuite.

Mais à peine les courtisans cessaient de craindre pour l'État, qu'ils reprenaient les uns contre les autres leurs jalousies, leurs haines, leurs projets de vengeance. Après la retraite des Tartares, les intrigues recommencèrent, les factions devinrent plus nombreuses, plus envenimées, plus actives; le joug que portait le prince, plus pesant, et l'insolence de ses oppresseurs plus effrénée. Mais Ivan ne pouvait être longtemps retenu dans l'esclavage; l'infortune, que ses tyrans lui firent connaître de bonne heure, abrégea pour lui le terme ordinaire de l'enfance. A peine parvenu à sa quatorzième année, il s'indigna de tant d'audace, sentit sa puissance et son courage, et se crut assez fort pour punir de grands criminels. Il déclare qu'il veut régner, il proclame qu'il est le maître; aussitôt tout tremble devant lui. Ce Chouiski, si redoutable tant qu'on le craignit, est arrêté, condamné à mort et exécuté. Ceux de ses partisans qui n'éprouvent pas le même sort sont jetés en prison ou dispersés par l'exil. Le prince est vengé, et il ne reste plus rien de cette ligue si redoutable qui menaçait de renverser le trône et l'empire lui-même. L'extrême rigueur remplace l'impunité; la soumission succède à l'orgueil, la crainte à la menace. Un certain Boutourlin, pour avoir tenu des propos insolents, a la langue arrachée. Les grands s'inclinent sous la main qui les frappe, et commencent à connaître l'obéissance. Mais Ivan, forcé dès sa jeunesse d'exercer la vengeance et d'inspirer la terreur, contracta une dureté de caractère qu'il ne perdit jamais. Aussi l'histoire, tout en reconnaissant ses talents et même ses vertus, et en le comptant au nombre des grands hommes, l'histoire, qui se souvient de ses cruautés, lui donne le titre de tyran.

Sa fougue était incapable de recevoir aucun frein, et sa colère était celle d'un animal féroce. Accoutumé à tout voir trembler devant lui, il se livrait à toutes ses passions, à tous ses caprices, à tous ses mouvements instantanés. Il faut attribuer en partie ces vices aux mauvaises liaisons qu'il contracta dans sa jeunesse. Plus il avait été asservi dans ses premières années, plus il trouva de charmes dans la liberté. Dès qu'il l'eut recouvrée, il se hâta d'en jouir : ce plaisir de se sentir libre, trop exalté dans son âme impétueuse, était une sorte de fièvre. Il crut qu'il ne serait jamais assez libre; il voulut l'être jusqu'à la licence, et s'indigna contre les entraves que les convenances, le devoir, l'humanité, imposent aux hommes les plus puissants. Il choisit pour amis des jeunes gens indisciplinés, aussi ardents, aussi violents que lui; avec ces compagnons insensés, il parcourait à cheval les rues, les places, les marchés; insultait, maltraitait, volait les hommes et les femmes qu'il rencontrait, les assassinait quelquefois; et les habitants de Moscou tremblaient devant une troupe de brigands qui s'étaient mis au-dessus des lois.

On n'osait prévoir à quels excès se livrerait le jeune prince, lorsqu'en 1547, à l'âge de seize ans, il se fit couronner solennellement par le métropolitain, et prit en même temps le titre de *tsar*, que jusqu'à lui les souverains de Russie n'avaient pas porté constamment. Ce fut peut-être pour soutenir ce titre qu'il prit la couronne qu'on croyait avoir appartenu autrefois à Constantin Monomaque, empereur de Constantinople. Il épousa en même temps Anastasie, fille de Roman Iouriévitch et nièce de Iakof Zakhariévitch, gouverneur de Novgorod. Cette princesse, aimable, douce et spirituelle, sut prendre un heureux ascendant sur l'esprit de son époux : elle lui apprit à diriger sa vivacité naturelle vers des objets utiles, lui inspira le dégoût de ses premières liaisons, et l'amena à remplacer par des hommes sages les indignes

compagnons de ses plaisirs, de ses désordres, et parfois même de ses crimes. Alors, entouré de conseillers prudents et de braves guerriers, prêts à servir sa gloire et à défendre sa puissance, il reçut leurs avis, et fut digne de leur commander.

L'équité de ses jugements le faisait révérer de ses sujets; son affabilité l'en faisait chérir. Le riche et le pauvre avaient auprès de lui le même accès. Les talents, les vertus, ne restèrent plus ensevelis dans l'obscurité : appelés dans le palais, ils firent l'ornement du trône qu'ils environnaient. Ce n'était plus la flatterie, ce n'était plus l'art d'amuser un prince dissipé, qui conduisait aux honneurs; les dignités, la fortune, allaient au-devant du mérite; les bouffons et les flatteurs furent chassés d'une cour où les travaux qu'exige le bonheur du peuple ne permettaient plus de les écouter.

Mais toute la fermeté, tous les talents d'un grand homme ne suffisent pas; il faut le concours du temps pour établir dans un pays une police qui fasse la sûreté des citoyens. Nous allons voir la preuve de cette nécessité dans une émeute populaire dont une famille illustre fut victime.

Toutes les boutiques de Moscou étaient réunies dans une même enceinte, comme elles le sont encore dans toutes les villes de la Russie : c'est un usage venu de l'Asie, ainsi que la plupart des anciens usages russes. Peu de temps après le mariage du tsar, le feu prit au quartier des boutiques; elles furent consumées avec toutes les marchandises, et la flamme gagna un grand nombre d'autres édifices. On était encore plongé dans la consternation qui suivit cette catastrophe, lorsqu'un autre incendie, beaucoup plus destructeur, réduisit en cendres le palais du souverain et presque toute la ville; près de deux mille hommes périrent, et tous les citoyens eurent à pleurer, ou des parents, ou des amis, ou leur fortune, devenue la proie des flammes. L'incendie avait été dé-

sastreux; ses suites furent atroces. La famille des Glinski était chérie du tsar; elle devait donc exciter l'envie et la haine. Ses ennemis répandirent le bruit que l'incendie, qui était à peine éteint, ne devait pas être attribué à des causes naturelles; qu'il était l'effet d'un art diabolique, et que la magie seule pouvait opérer tant de maux. Aussitôt tout le monde répéta que Moscou n'avait été brûlé que par les enchantements de quelques sorciers; ce bruit insensé fut accrédité par de grands personnages.

Les ordres de l'État s'assemblent sur la place; on se demande quel peut être l'auteur de l'incendie. Quelques notables élèvent la voix; ils racontent que la princesse Anne Glinski se mêlait de sortilége avec ses enfants et ses domestiques; qu'elle avait arraché le cœur d'un homme, l'avait plongé dans l'eau avec des cérémonies magiques, et qu'après avoir accompli son œuvre infernale, elle s'était promenée dans la ville et avait jeté, de côté et d'autre, de cette eau enchantée sur les maisons. Voilà quelle avait été, suivant eux, la cause de l'incendie; et tel est le caractère du peuple russe, que cette accusation, ainsi exprimée, devait être crue d'autant plus aisément qu'elle était plus absurde.

Pendant que, sur la place de Moscou, il se formait contre la princesse Anne une accusation si incroyable, elle était tranquille à Rjef avec l'un de ses fils; l'autre, pour son malheur, se présente sur la place. Il veut se justifier, ne peut se faire entendre, et se réfugie dans une église. La justice respectait ces asiles; mais il n'en est point de sacré pour la fureur : les boyards poursuivent Glinski et le massacrent au pied de l'autel. Son sang ne peut encore assouvir leur rage; ses amis, ses domestiques, les hommes qu'il a connus, et bien d'autres qui lui étaient étrangers, périssent après lui. Leurs biens furent livrés au pillage, et leur mémoire à l'horreur de la multitude. Deux jours après, les grands eurent l'audace de se présenter devant le tsar, de lui reprocher la protection qu'il

accordait aux Glinski, et de lui ordonner de livrer Anne et celui de ses fils qui vivait encore.

Ivan, quoique ayant déjà fait un usage terrible de sa puissance, ne la connaissait pas encore tout entière; il crut n'avoir pas assez de force pour protéger une famille qui avait tant d'ennemis : elle fut obligée de fuir et de se disperser. C'est peut-être la seule fois qu'on puisse accuser Ivan de faiblesse depuis qu'il avait pris lui-même les rênes du pouvoir.

Fier du sentiment de sa force, il la fit bientôt éprouver aux anciens oppresseurs de la Russie. Les factions qui régnaient sans cesse à Kazan lui inspirèrent le désir d'en profiter pour soumettre entièrement cette puissance. L'instant approchait où les Tartares, ces conquérants superbes, désormais humbles et dégradés, allaient recevoir des fers. Dès qu'Ivan fut monté sur le trône, il ne tarda pas à reconnaître que la Russie ne pouvait s'élever que sur les ruines de la domination tartare. Mais, pour l'anéantir, il fallait lui opposer des troupes mieux armées, mieux disciplinées que ne l'étaient celles des Tartares, et que ne l'avaient été jusque-là celles des Russes. On n'avait point encore connu en Russie de troupes réglées; c'étaient les nobles qui étaient obligés de servir. Les principaux d'entre eux faisaient, sous le nom de voévodes ou voïévodes, les fonctions d'officiers généraux; ou bien ils étaient *golovy*, ce qui répondait au rang de colonel. Les autres faisaient le service de simples soldats. Les plus riches servaient à leurs frais, les autres recevaient une faible paie en argent et des fiefs nommés *pomestié*. On mettait dans les derniers rangs de la noblesse les *Dvoriane Gorodskie* ou nobles de ville, et les *Diéti Boïarskie*, les enfants-boyards, ainsi appelés parce qu'ils servaient en campagne sous les ordres des boyards, comme les fils reçoivent les ordres de leurs pères. Leur rang était inférieur à celui de la petite noblesse. Les possesseurs des fiefs étaient suivis de leurs

paysans, mal vêtus, mal armés, dépourvus de toute discipline. Chaque noble était tenu d'amener avec lui un nombre d'hommes de pied et de cavaliers proportionné à sa fortune en fonds de terre. Les cultivateurs, les habitants des villes, et surtout les marchands, ne servaient que dans les grandes extrémités. Mais quand l'État était menacé d'un danger imminent, ils prenaient les armes, et le clergé même fournissait des hommes et des chevaux.

C'était le voïévode ou gouverneur de chaque ville qui levait les troupes qu'elle devait fournir. Elles étaient composées de gens qui n'étaient pas engagés, qui exerçaient différentes professions et ne pouvaient rester longtemps sous les drapeaux. Tous ces hommes, rassemblés à la hâte, étaient armés à volonté; ils ne savaient que se battre, et n'avaient aucune connaissance de l'art militaire.

On sent tous les défauts que comportait une telle milice. Ivan les reconnut et voulut les corriger. Dans ce dessein il établit la milice des *streltsi*, que nous appellerons *strélitz* pour nous conformer à l'usage. Il les fit exercer, les soumit à la discipline militaire, et leur donna des mousquets : l'arc avait été jusque-là presque la seule arme des Russes. Une portion de ce nouveau corps était attachée à la garde du prince; le reste servait dans les armées. Au lieu de ces anciennes bandes rassemblées à la hâte pour combattre, et qui attendaient avec impatience le moment de se dissoudre, la Russie eut, pour la première fois, des soldats toujours sous les armes, toujours prêts à combattre au moindre signal du souverain.

A peu près dans le même temps, les différentes factions qui divisaient le royaume de Kazan se réunirent contre leur kan Sapha-Guérei. Il fut chassé et se réfugia au delà de l'Iaïk, auprès d'Ioussoup, prince tartare de la horde des Nogais, dont il épousa la fille. Fortifié des secours de son beau-père, il espéra remonter sur le trône

d'où il avait été renversé; mais il fit inutilement le siége de Kazan, et fut obligé de se retirer. Alors les Kazanais, qui n'avaient point de souverain, réclamèrent la protection du tzar, et lui redemandèrent leur ancien maître, Chikh-Alei, prisonnier de la Russie depuis quelques années. Leur but était de se faire livrer un prince qui leur était odieux, et par ses cruautés passées, et parce que la Russie s'en servait contre eux comme d'un épouvantail. Ils ne furent donc pas plutôt instruits de l'approche de Chikh-Alei, qu'ils se disposèrent à le trahir. Ivan avait fait escorter Chikh-Alei par deux voïévodes; mais ils n'avaient pas avec eux assez de troupes pour résister aux forces des Kazanais; ils retournèrent rendre compte à leur maître des malheurs de ce kan, qu'ils avaient laissé à Kazan, bien plutôt comme prisonnier que comme souverain. Au bout de six mois de captivité, Chikh-Alei put s'enfuir de Kazan, où aussitôt Sapha-Guérei fut rappelé par les habitants. Le tsar n'attendait que la saison favorable pour punir les Kazanais de leur trahison. Alors il envoya un grand nombre de troupes légères et quelques compagnies de strélitz ravager le royaume de Kazan, dont les habitants, furieux, vengèrent à leur tour le sang par le sang, et le brigandage par les flammes et la dévastation qu'ils portèrent en Russie.

Les choses étaient en cet état lors de la mort de Sapha-Guérei, qui périt à la suite d'une chute (1550). Il laissa la régence à sa femme Sumbek, jusqu'à la majorité du fils qu'il avait eu d'elle et qui était encore au berceau. Ce jeune prince se nommait Outémich-Guérei.

Le tsar crut pouvoir aisément soumettre un empire gouverné par une femme sous le nom d'un enfant, et voulut commander lui-même son armée, persuadé qu'il la conduisait à la victoire. Les événements ne répondirent point à ses espérances. L'hiver était rigoureux, une neige épaisse couvrait la terre; l'armée diminua considérable-

ment, sous l'influence du froid et de la fatigue. Cependant elle paraissait encore formidable lorsqu'elle arriva devant Kazan. Pendant trois mois entiers on donna chaque jour l'assaut, et l'on fut chaque jour repoussé; on ne cessait de battre les murailles avec de gros canons, inutiles par l'énormité même de leur masse, et qu'on ne savait pas manœuvrer ; ils ne firent aucun effet. Enfin, le dégel survint, il fut impossible de combattre et d'établir des batteries, et il fallut consentir à lever le siége. Mais cette expédition, si peu brillante, ne fut cependant pas inutile. Le tsar, à son retour, aperçut, à cinq lieues de Kazan, à l'embouchure de la Sviaga, une montagne escarpée qui semblait fortifiée par la nature. Il résolut d'y bâtir une ville qui dominerait Kazan et en faciliterait la conquête.

De retour à Moscou, il fit part à Chikh-Alei de son dessein, et lui en confia l'exécution. Aussitôt on se met à l'ouvrage ; les arbres sont coupés, taillés, équarris, et il ne faut plus, pour construire une ville, que joindre ces différentes pièces préparées les unes pour les autres. Ces travaux terminés, Chikh-Alei fit charger sur de grandes barques les pièces qui allaient devenir une citadelle, et s'embarqua sur le Volga avec une armée considérable qui devait protéger les travailleurs. A la faveur d'un épais brouillard, il arrive jusqu'au pied de la montagne sans être aperçu, s'en empare et ne craint plus d'y être inquiété. On travaille sans relâche à rapporter, rapprocher, unir les morceaux de la ville qu'on vient de débarquer. Elle fut élevée dans l'espace d'un mois (1557). On l'appela Sviajsk, du nom de la Sviaga, qui mouille le pied de la montagne. Elle était grande. On y voyait une église principale, six églises inférieures et un monastère. Des seigneurs de Moscou, des marchands et des hommes de différentes conditions y élevèrent des maisons à leurs frais.

Cette ville, construite si près de Kazan, y répandit la consternation : l'alarme était encore plus forte parmi les

habitants des campagnes; ils venaient en foule chercher un asile dans les murs de la capitale, et y portaient la terreur dont eux-mêmes étaient frappés. Mais rien ne pouvait ébranler le courage de la régente. Un fils du kan de Crimée, Oulou-Kochak, partageait avec cette princesse les travaux du gouvernement. Elle fit augmenter les fortifications, donna ses ordres pour la levée d'une armée, et, consultant moins ses ressources que son courage, elle ne perdit point l'espérance d'expulser les Russes de Sviajsk et de toute l'étendue de ses États. Les Kazanais, qui supportaient avec peine le joug d'une femme et celui d'Oulou-Kochak, chassèrent d'abord ce dernier, et encouragèrent Chikh-Alei à le poursuivre. Fait prisonnier, Oulou-Kochak fut conduit à Moscou, et, sur son refus d'embrasser le christianisme, il fut mis à mort en place publique, lui et trois cents des plus considérables de sa nation.

Non contents d'avoir chassé et fait traquer Oulou-Kochak, les Kazanais pressèrent la régente d'appeler Chikh-Alei, et de lui offrir sa main avec le trône. Elle résista longtemps; voyant enfin qu'elle ne pouvait lutter contre la volonté opiniâtre de tout un peuple, elle parut consentir à ce qu'on exigeait d'elle. Chikh-Alei accepta ses offres, la paix fut conclue et l'on fit les apprêts du mariage. Mais la régente dissimulait pour mieux se venger. Elle envoya des rafraîchissements à son futur époux; il refusa d'en goûter avant d'en avoir jeté à un chien, qui mourut presque aussitôt. Parmi les présents magnifiques qu'elle lui fit offrir, il y avait une chemise travaillée de sa main; un criminel condamné à mort, que le prince en fit revêtir, expira dans d'affreuses convulsions. Les députés désavouèrent au nom des grands et du peuple l'attentat de la régente, et déclarèrent qu'ils l'abandonnaient à la vengeance du prince. Il fit entrer dans la ville trente mille hommes qui investirent le palais; la régente et son fils furent envoyés

à Moscou. On ignore quel fut le sort de la mère; mais on sait qu'après la prise de Kazan le jeune prince fut baptisé sous le nom d'Alexandre.

Chikh-Alei entra aussitôt dans Kazan, mais il n'y régna pas longtemps tranquille. Sa défiance, sa sévérité à l'égard de ses nouveaux sujets, lui eurent bientôt aliéné les Kazanais, et plusieurs conspirations éclatèrent successivement contre sa personne. Il en tira de terribles vengeances, et en se faisant redouter chaque jour davantage, il se fit de plus en plus haïr. Rappelé à Moscou par le tsar, il signala son départ de Kazan par des cruautés atroces. Il y avait régné trois fois, et il s'y était rendu chaque fois plus odieux.

Kazan, par sa rébellion contre le tsar et les troubles continuels auxquels il était en proie, rappelait Novgorod, cet État si remuant, si difficile à soumettre et à dompter. Kazan devait finir comme Novgorod.

Chikh-Alei ne fut pas plutôt descendu du trône, que les Kazanais l'envoyèrent offrir au jeune Iédiguer, fils de Kazim-Sultan, souverain d'Astrakan. Iédiguer amena avec lui dix mille de ses Tartares. Il ne devait pas jouir longtemps de sa puissance; Ivan se préparait à la détruire. Il se mit en campagne le 17 juin 1552. Le nombre et le bon état de ses troupes lui promettaient un succès complet. La ville de Kazan, bâtie sur une montagne dont le pied est arrosé par la Kazanka, est entourée d'une vaste prairie, où le tsar développa son armée. Le kan était renfermé dans la ville avec trente mille hommes de troupes choisies. Les Russes, incommodés par le feu des remparts pendant qu'ils faisaient leurs approches, furent en même temps harcelés par les Tchérénisses, qui sortirent à l'improviste de l'épaisseur d'une forêt. Cependant ils parvinrent à former leurs retranchements. Pendant trois semaines, les Kazanais firent chaque jour contre les Russes des sorties meurtrières. Puis une disette extrême vint affliger l'armée du tsar; mais elle ne fut pas de

longue durée. Le tsar soutenait le courage de ses troupes, que lui-même avait exercées; il bravait les dangers avec elles, et ne craignait aucune fatigue. Sur une tour plus élevée que les murs de Kazan, il fit monter dix gros canons qui sans cesse foudroyaient la ville, tandis que les strélitz, du haut de cette même tour, visaient avec leurs mousquets les habitants, qui n'étaient en sûreté ni dans les rues, ni dans leurs maisons.

Enfin, las de la longueur de ce siége, Ivan ordonna de creuser une mine sous les remparts. En même temps l'eau fut interceptée à la ville, et les assiégeants transportèrent dans les canaux vingt gros barils de poudre. Les mines furent prêtes le 2 octobre, et un assaut général fut ordonné pour l'instant où elles auraient joué. Les Tartares, de leur côté, se disposèrent à la défense. Un dimanche, pendant que le tsar assistait à la messe, au moment où le diacre lisait dans l'évangile du jour ces mots: « Il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur, » on entendit une partie des murailles sauter avec un bruit affreux. A ce signal arrêté d'avance l'assaut commença, il fut terrible; des deux côtés on se battait avec fureur. Enfin les Russes entrent en vainqueurs dans Kazan, dont les rues et les places sont jonchées de cadavres, et Iédiguer est fait prisonnier.

La ruine de la domination tartare à Kazan délivra la Russie d'un ennemi toujours redoutable, et acheva d'abaisser la puissance des grands, en augmentant celle du tsar; aussi, dès le lendemain de sa victoire, il dit aux seigneurs qui l'environnaient: « Dieu enfin m'a fortifié contre vous. »

Les plus sages de ses courtisans lui conseillaient de passer l'hiver à Kazan pour soumettre et les Tartares et les peuples idolâtres des contrées voisines; mais, impatient de retourner à Moscou, il ne suivit pas cet avis, et une année ne se passa pas sans qu'il eût l'occasion d'en reconnaître la justesse. Non-seulement les Tartares de Kazan

refusèrent de payer le tribut, non-seulement ils exercèrent de grands ravages sur le territoire russe; mais encore ils s'armèrent et battirent plusieurs fois les troupes envoyées contre eux. Ce ne fut que six ans après la prise de Kazan qu'Ivan-Chérémétof, à la tête de trente mille hommes, les défit, les dispersa et les abattit entièrement. La nouvelle de la prise de Kazan se répandit bientôt jusque chez les Tartares d'Astrakan, et les remplit de terreur. Le kan Abdoul, qui régnait alors, offrit lui-même sa tête au joug. Ivan accueillit favorablement ses ambassadeurs, et lui fit promettre son amitié. Abdoul mourut peu après sa soumission. Il eut pour successeur Emourguei, qui fit prier Ivan de l'admettre au nombre des princes tartares qu'il avait à son service et même à sa solde. Le tsar, habitué aux perfidies des Tartares, se tint en garde contre Emourguei, et l'événement prouva qu'il avait bien su le juger. Les ambassadeurs russes furent indignement traités par le kan. Ce prince faisait gémir ses sujets sous la plus pesante tyrannie; les Nogais n'avaient pas moins à se plaindre de lui; ils offrirent au tsar toutes leurs forces contre Emourguei (1553). Ivan accepta l'appui des Nogais, et fit embarquer sur le Volga une armée de trente mille hommes, pourvue d'une bonne artillerie. Mais les Russes n'eurent pas à combattre. Une terreur panique s'était emparée des habitants d'Astrakan, et l'ennemi entra dans cette ville, à peu près abandonnée, sans éprouver le moindre obstacle. Emourguei avait fui des premiers, et s'était retiré en Sibérie (1554).

Le kan de Crimée, qui avait laissé les Russes détruire tranquillement la domination de Kazan et celle d'Astrakan, eut l'imprudence de venir les attaquer après qu'ils eurent été fortifiés par leurs victoires et lorsque le bruit de leurs exploits devait faire trembler ses sujets. Il entra en Russie avec soixante mille hommes, ou plutôt il traînait après lui une multitude prévenue, tremblante, et bien persuadée qu'on la conduisait à sa défaite. Aussi les

Tartares furent-ils vaincus par la terreur avant de l'être par l'ennemi, et ils prirent la fuite avant de l'avoir aperçu (1555). Ce fut avec la même imprudence que le restaurateur de la Suède, le célèbre Gustave Vasa, rompit en 1556 la paix que lui-même avait jurée en 1537 avec le tsar, pour soixante-dix ans, et qu'il avait ratifiée en 1554. Gustave fut toujours défait par les Russes, auxquels il avait déclaré la guerre à la sollicitation des Livoniens et sur la promesse de secours suffisants. Abandonné par ceux qui l'avaient précipité dans cet embarras, il demanda la paix, et elle fut conclue pour quarante années (1557).

Le tsar à peine s'était aperçu de la guerre qu'il venait de terminer; mais il n'en était pas moins irrité contre ceux qui la lui avaient attirée, et se montrait d'autant plus ardent à la vengeance, qu'elle devait lui être utile. Il tourna donc ses efforts contre la Livonie, et son armée fut partout et toujours victorieuse, quoiqu'elle eût à lutter contre de vaillants adversaires (1558). Pendant qu'Ivan était occupé en Livonie, le kan de Crimée avait cru pouvoir tenter avec succès une incursion en Russie; mais son armée, décimée par le froid, fut harcelée et réduite à fuir devant les Russes victorieux. L'année 1559 et les suivantes furent remplies par les guerres du tsar avec la Livonie et la Pologne, où les succès furent souvent partagés entre Ivan et ses ennemis. La campagne de 1568, notamment, fut assez malheureuse pour les Russes. Une de leurs armées fut battue, une autre fit une honteuse retraite sans avoir osé rien entreprendre. Les Russes, jaloux, rejetèrent cette humiliation sur les généraux étrangers, qu'ils voyaient avec dépit l'emporter sur eux dans les bonnes grâces du prince. Le tsar sentait ce qui manquait à sa nation; il appelait des différentes parties de l'Europe des hommes capables d'instruire ses sujets, de les policer, de les former à l'art de la guerre et de les conduire aux combats. Les boyards, incapables de reconnaître la supériorité de ces étrangers, ne ressentaient que

cette basse jalousie qui est le triste apanage de la médiocrité. Pour se venger, ils tramèrent des complots; mais leurs intrigues furent découvertes et sévèrement punies. Ceux qui purent se soustraire à la peine qu'ils avaient méritée, ou que leur faisait craindre l'esprit soupçonneux d'Ivan, cherchèrent une retraite en Pologne et prirent les armes contre leur patrie.

L'excessive sévérité du tsar, quelque temps assoupie, s'était déjà réveillée depuis plusieurs années : ces trames, ces désertions, l'excitèrent encore davantage. Ses emportements avaient été autrefois tempérés par l'ascendant qu'avait su prendre sur lui sa première femme, et qu'elle ne devait qu'à sa douceur. Mais il l'avait perdue, et ses passions contraintes s'exhalèrent avec plus de force après la mort de cette princesse. Armé d'abord par la justice, il le fut bientôt par l'intérêt. Souvent il sembla ne punir les grands et ses propres parents, qu'il prenait pour victimes, que de leur puissance ou de leurs richesses. Sa fureur, longtemps exercée sur eux et non encore satisfaite, ne dédaigna pas de descendre jusqu'à des hommes obscurs, qui ne pouvaient trouver un refuge même dans leur médiocrité.

Il avait rassuré pour quelque temps ses peuples effrayés, lorsqu'en 1563 il avait déclaré dans une assemblée nombreuse que, las des hommes, des grandeurs et des affaires, il voulait quitter le rang suprême et ne plus s'occuper, dans le silence, que de la grande affaire de son salut. Comme ses fils étaient encore fort jeunes, il parut confier les soins du gouvernement au dernier kan de Kazan, à Iédiguer, qui, baptisé sous le nom de Sémen, était devenu son ami. Il lui abandonna le titre de tsar, ne se réservant que celui de grand-prince. Il promit de lui donner ses avis dans les affaires importantes et difficiles; mais Sémen et tous les membres du conseil savaient trop bien que ces avis étaient des ordres souverains, et qu'une mort certaine était réservée à qui hésiterait à les suivre.

Ivan fit construire pour sa retraite, au delà de Moscou, une maison vaste, ou plutôt une petite ville fortifiée de tours et d'un mur de pierres. Cet endroit se nommait Alexandrova Sloboda; ce fut la Caprée de ce nouveau Tibère. On y trouvait en abondance tout ce qui est nécessaire à la vie et tout ce qui peut la rendre agréable. Il se réserva d'ailleurs pour son entretien plusieurs villes avec leurs dépendances. Ces réserves furent nommées *opritchina* (exceptions), et Alexandrova en était le chef-lieu. Les nombreux satellites dont il était environné dans cette retraite se nommaient *opritchniki*. Comme les hommes d'une naissance obscure ont d'ordinaire pour les grands une haine naturelle, excitée par l'envie, Ivan voulait que ces instruments de sa tyrannie fussent tous d'une origine médiocre, et il leur était défendu de s'allier avec les familles illustres. Toujours prêts à remplir ses ordres cruels, et même attentifs à les prévenir, ils parcouraient toutes les parties de l'empire, et laissaient partout des traces de sang. Leur présence était l'annonce de la mort. Savants dans l'art de mettre à profit les faiblesses de leur maître, comme ils connaissaient son caractère soupçonneux, ils cherchaient les moyens d'augmenter encore ses défiances, l'entretenaient sans cesse de nouvelles délations, lui rendaient suspects ses sujets les plus fidèles, et, pour prix de leurs soins odieux, ils partageaient les dépouilles des victimes qu'ils lui avaient indiquées. Ainsi furent détruites la plupart des grandes maisons; ainsi fut presque anéantie celle du tsar lui-même. Les opritchniki furent la source d'une nouvelle race de nobles.

Las bientôt d'une vaine dissimulation qui ne trompait personne, Ivan reprit ouvertement les rênes de l'État qu'il avait feint d'abandonner, et qu'en réalité il n'avait pas lâchées un instant. Alexandrova n'en fut pas moins son séjour ordinaire, et il continua d'être entouré de ses opritchniki, toujours aussi ardents à servir et à provoquer sa cruauté.

Cependant les ennemis du dehors s'efforçaient de lui rendre les maux qu'il faisait souffrir à la nation, dont ils aggravaient ainsi les misères : car c'est toujours sur les peuples que retombe le mal qu'on dirige contre leurs princes. Plusieurs fois Sigismond, roi de Pologne, avait engagé le kan de Crimée à faire une diversion en sa faveur; mais, voyant qu'il n'en recevait que des services inutiles pour lui-même et funestes à celui qui les lui rendait, il voulut armer contre la Russie un ennemi plus puissant. C'était Sélim II, sultan de Constantinople. Ce prince, maître d'Azof, avait un intérêt particulier à s'emparer d'Astrakan et à faire creuser un canal de communication entre le Don et le Volga, pour entrer dans la mer Caspienne et tomber sur la Perse par le nord de ce royaume. Sigismond eut peu de peine à faire entrer Sélim dans ses projets. Celui-ci fit partir pour Astrakan trois mille janissaires et vingt mille hommes de cavalerie; il expédia en même temps pour Azof quinze grandes galères, montées de cinq mille janissaires et de trois mille travailleurs. Elles portaient aussi toutes les munitions de l'armée, qui, après la jonction avec les Nogais et les Tartares de la Crimée, devait s'élever à plus de quatre-vingt mille hommes. La cavalerie, après avoir pris quelque repos dans le voisinage d'Azof, s'approcha d'Astrakan. L'infanterie remonta le Don jusqu'à l'endroit où ce fleuve n'est séparé du Volga que par un terrain de sept à huit de nos lieues. C'était là que devait être creusé un canal assez profond pour recevoir de fortes galères. Les janissaires partagèrent les fatigues des travailleurs. Déjà l'ouvrage avançait; mais il fut interrompu par l'arrivée de quinze mille Russes sous les ordres du prince Sérébrianoi. Les janissaires et les travailleurs, surpris, furent massacrés ou dispersés presque sans résistance (1569).

Leur malheur n'était pas connu de l'autre partie de l'armée turque, qui faisait le siége d'Astrakan, et qu'attendait un sort aussi funeste. Les assiégés firent contre

elle une sortie imprévue et sanglante ; les Turcs furent obligés de s'éloigner avec une perte considérable. Ils ne pensaient plus qu'à se retirer; mais les Tartares leur conseillèrent de se retrancher, et promirent de les fournir abondamment de vivres. Ce conseil est suivi, l'offre est acceptée. Les Tartares partent pour remplir leur promesse : ils rencontrent les Russes, sont attaqués, et périssent presque tous. L'armée turque les attend huit jours entiers; elle apprend enfin leur défaite, et, dénuée de toute ressource, elle met le feu à ses retranchements. Elle part, elle prend d'autres Tartares pour guides ; mais au lieu de la conduire fidèlement, ils l'égarent à dessein, dans la crainte qu'elle ne veuille les subjuguer, et l'enfoncent dans des déserts sauvages et impraticables, où la faim, la soif, les pluies, les gelées, les maladies, suites de tant de misère, font périr les hommes et les chevaux. Après un mois de souffrance, les Turcs arrivent en petit nombre et dans le plus déplorable état au port d'Azof; ils s'embarquent : une tempête furieuse vient les assaillir. La plupart des galères sombrent avec ceux qu'elles portaient, et d'une armée si florissante à peine rentre-t-il sept mille hommes à Constantinople.

Ainsi, le bonheur d'Ivan semblait faire échouer toutes les entreprises de ses ennemis. Mais pendant que la Russie faisait trembler ses voisins, elle gémissait chaque jour davantage, déchirée par les mains de son maître. Il paraissait acharné à détruire Novgorod, le berceau de son empire. Les opritchniki furent, dit-on, par leurs rapports empoisonnés, les principales causes de la perte de cette malheureuse ville. Elle n'était cependant pas absolument innocente : il y avait des hommes vendus aux ennemis de la Russie parmi les citoyens les plus considérables de Novgorod. Les Novgorodiens entretenaient des intelligences criminelles avec Sigismond, roi de Pologne, un des ennemis jurés d'Ivan ; ce fut lui qui causa la ruine presque totale d'une des principales villes de la Russie.

Mais Novgorod, pour renfermer dans son sein quelques coupables, méritait-elle le sort qu'Ivan lui réservait? — Persuadé que cette ville était dévouée à la Pologne, il résolut de la perdre. Il fit partir quelques jours avant lui une farouche soldatesque, avec ordre de se tenir embusquée le long du chemin, et de massacrer tous les voyageurs. Ainsi, toute communication étant interrompue entre Novgorod et Moscou, et tous ceux qui s'engageaient sur la route de ces deux villes étant impitoyablement assassinés, les Novgorodiens ne soupçonnaient point le danger qui les menaçait, et ne pouvaient se préparer à la défense. Enfin le tsar partit lui-même d'Alexandrova Sloboda (janvier 1570) avec l'aîné de ses fils; ses opritchniki l'accompagnaient. Un corps de Tartares le précédait avec quelque infanterie, taillait en pièces tous ceux qui venaient au-devant du prince, ne respectant ni le sexe, ni le rang, et marquait la marche du souverain par l'incendie des bourgs et des villages.

Ivan, qui ne respire que le sang en entrant à Novgorod, Ivan, également hypocrite et féroce, déclare qu'il veut d'abord entendre la messe dans l'église Sainte-Sophie. L'archevêque vient à sa rencontre, tenant en main la croix; l'aspect de ce traître, vendu au roi de Pologne, augmente la fureur du tsar. Après avoir accablé le prélat de reproches et d'injures, il lui ordonne d'aller à la cathédrale et d'y célébrer la messe; il va l'entendre avec sa cour, et se rend au palais archiépiscopal, où on lui a préparé un repas. Il n'exprime d'abord que par un silence terrible les sentiments cruels dont son âme est remplie; mais vers le milieu du repas il fait arrêter l'archevêque, et lâche dans la ville les ministres de ses vengeances. Lui-même, ayant fait renfermer dans une enceinte construite exprès pour l'exécution de ses fureurs, les magistrats et les principaux habitants, y entre avec son fils, tous deux montés sur des chevaux vigoureux. Ils se précipitent sur ces infortunés la lance à la

main, et ne cessent de frapper que lorsque, fatigués de ce cruel exercice, ils ordonnèrent aux opritchniki d'achever cette boucherie. Ivan fit ensuite ouvrir les glaces du Volkhof, et l'on y précipitait les citoyens par centaines : il ne se passait pas de jour qu'il n'y en eût au moins cinq à six cents jugés et condamnés. On croyait que la fureur du tsar ne serait apaisée qu'après qu'il aurait vu le supplice du dernier Novgorodien. Enfin, après cinq semaines de massacre, Ivan déclara qu'il se trouvait assez vengé. Il fit assembler ce qui restait encore d'habitants, leur ordonna de lui rester fidèles, et osa se recommander à leurs prières. L'archevêque, qui par ses trames avait causé tant de maux, en fut quitte pour être renfermé dans un monastère, où du reste il vécut peu de temps : peut-être avança-t-on ses jours. Toute la contrée de Novgorod resta dévastée, et la ville n'a jamais pu se relever de ce désastre. Cette antique capitale, dont le nom seul inspire encore aux Russes une sorte de respect religieux, n'est plus qu'une espèce de village, et ne conserve rien de son ancienne grandeur.

Ivan passa, pour retourner à Moscou, par Pleskof et Tver, qui étaient accusées aussi d'intelligences avec la Pologne. Adouci par la soumission des habitants de Pleskof, il se contenta de les dépouiller de leurs richesses et de faire mourir quelques personnes soupçonnées d'exciter les citoyens à la trahison. Tver éprouva les mêmes rigueurs que Novgorod.

Les habitants de Moscou attendaient en tremblant le retour du prince. Il entre dans la capitale, et ne voit que des visages consternés. Les premiers ordres qu'il donne étaient peu propres à rassurer les esprits. Quatre-vingts fourches patibulaires sont dressées sur la place : on y apporte les nombreux instruments des supplices les plus raffinés; de grands feux sont allumés, l'eau bouillonne dans d'immenses chaudières d'airain. Personne n'ose sortir des maisons; chacun croit toucher au dernier mo-

ment de sa vie, et se voit près de la terminer dans les tourments. Ivan s'aperçoit de la terreur qu'il excite : il parcourt les rues et les places, il crie à haute voix que les habitants n'ont rien à craindre, et que sa justice ne menace que les coupables qui l'ont trahi. On dit qu'en effet plusieurs seigneurs, et même des princes de la famille d'Ivan, entretenaient des intelligences avec la Pologne. Le peuple, rassuré, le suit sur la place : on y amène trois cents infortunés, tous illustres par leur naissance et par les charges qu'ils ont remplies. Affaiblis par les longues souffrances qu'ils ont endurées dans les prisons, c'étaient des mourants que des soldats cruels poussaient devant eux au lieu du supplice. Les seigneurs de la cour sont chargés de l'infâme emploi d'exécuteurs. Un secrétaire d'État fut la première victime de la vengeance d'Ivan : un bourreau le prend par les pieds, les courtisans tirent leurs couteaux et semblent se disputer à qui emportera quelques lambeaux d'un malheureux, qui, dit-on, était innocent. L'un lui coupe une oreille, l'autre lui arrache les yeux, un autre lui fend les lèvres, et ce barbare exercice ne cesse qu'après que l'infortuné, privé à chaque coup de quelque partie de lui-même, a enfin cessé de vivre. Alors on le détache de la potence, puis les satellites du prince lui tranchent la tête et lui hachent le corps en morceaux.

Il est remplacé par son ami, ancien trésorier de la couronne, qui s'était fait estimer dans son emploi. Le colonel de la garde et le général de la cavalerie furent chargés de son supplice. Le premier arrose d'eau froide la tête rasée de ce malheureux, lié au pied d'une potence; l'autre y verse ensuite de l'eau bouillante; et tous les deux se relèvent successivement dans cette horrible et lente exécution, qui n'amène la mort qu'après les plus affreuses douleurs.

Des femmes, des enfants sont soumis à des tourments variés. On nettoie la place de leurs cadavres; on range

devant le prince deux cents accusés, et autant de courtisans leur abattent la tête en poussant des cris de joie. Enfin on amène un vieillard vénérable, que le tsar perce lui-même de sa lance. Il se promène ensuite avec une tranquillité féroce; il examine froidement ses victimes, reconnaît la tête du trésorier, l'insulte encore et la partage en deux de son épée. Il se transporte lui-même dans les maisons des malheureux qu'il vient de faire périr, et fait appliquer devant lui leurs femmes à diverses tortures, jusqu'à ce qu'elles aient déclaré les trésors de leurs maris. Trois jours après, il fit encore décapiter plusieurs personnages des premières familles, et, portant de nouveau sa fureur sur les restes inanimés des objets de sa haine, il les frappa de sa hache. Leurs corps, abandonnés sur la place, furent déchirés, et leurs os dispersés par les chiens. Huit cents femmes furent noyées. C'était un jeu pour Ivan de voir couper lentement par morceaux, ou plonger à différentes reprises dans des chaudières bouillantes, ceux qui lui étaient suspects.

Pendant qu'il réprimait si cruellement les troubles intérieurs de ses États, et qu'il osait braver la haine de ses peuples, Ivan avait à soutenir les efforts de tous ses voisins réunis. La guerre avec la Pologne n'était pas terminée, qu'une autre commençait du côté de la Suède; les Tartares étaient toujours à craindre, et c'était à peu près dans le même temps que Sélim faisait contre Astrakan cet armement qui devait paraître si redoutable. Aussi l'Europe, qui voyait en même temps tous les voisins du tsar, et jusqu'à ses sujets, soulevés contre lui, crut que sa perte était certaine et qu'il allait être renversé du trône. On conserve encore dans les archives une lettre par laquelle Élisabeth, reine d'Angleterre, lui offre un asile dans ses États.

Il n'eut pas à profiter de cette proposition, car bientôt ses armes furent triomphantes : les Tartares lui demandèrent la paix, qu'il leur accorda. Le roi de Pologne et

Ivan, également fatigués d'une guerre qui durait depuis longtemps avec des succès variés, convinrent d'une trêve de trois ans (1571). Sigismond mourut l'année suivante. Pendant l'interrègne qui suivit sa mort et pendant le règne du duc d'Anjou, qui fut depuis roi de France sous le nom de Henri III, la Russie n'eut rien à craindre de la Pologne. La guerre continua alors entre la Suède et la Russie avec encore plus de force et d'activité de la part d'Ivan. La Finlande et la Livonie sont ravagées par les troupes du tsar. Vittenstein est pris d'assaut, et ses habitants sont passés au fil de l'épée. Ivan, par une cruauté inouïe, fit embrocher à des lances et rôtir le commandant de la place, et tout ce qui avait échappé à la première fureur du soldat. Ces cruautés furent à peine vengées par les Suédois, trop faibles pour tenir tête à un ennemi tel que le tsar.

L'année 1573 et les suivantes ne sont remplies que des guerres d'Ivan contre la Suède et autres pays voisins; tour à tour défait et victorieux, Ivan touchait à sa perte. L'année 1579 voit la Pologne s'armer de nouveau contre le redoutable tsar, et commencer une guerre funeste à la Russie. Battori, qui avait été élu roi de Pologne après le départ de Henri de Valois pour la France, où l'attendait un trône (1575); Battori vint mettre le siége devant Polotsk, qu'il força à se rendre après une lutte acharnée. En entrant dans cette ville, les Polonais apprirent avec horreur les cruautés exercées par les Russes sur leurs prisonniers. Les uns avaient été déchirés en morceaux; aux autres on avait arraché les entrailles; d'autres avaient été plongés dans des chaudières d'huile bouillante, les mains liées derrière le dos. A Sokol, les Russes, assiégés et pressés avec vigueur, remplirent de poudre et de poix le ventre de leurs prisonniers, et après y avoir mis le feu, ils les jetèrent dans le camp des ennemis. L'histoire des Russes à cette époque est plus atroce que ne le serait celle des tigres!

Les rois de Suède et de Pologne se liguent contre la Russie (1580): ils conviennent que chacun d'eux attaquera séparément l'ennemi commun, et gardera les conquêtes qu'il aura faites. Les Suédois battent les Russes et leur enlèvent plusieurs places dans l'Esthonie. Les Polonais enlèvent d'autres villes, réduisent en cendres et dévastent les campagnes. Ivan, effrayé de l'épuisement de son empire et des progrès de ses ennemis, s'avise, pour les engager à la paix, de réclamer une médiation qu'on ne devait pas s'attendre à lui voir implorer: il envoie un exprès au pape Grégoire XIII, se plaint à ce pontife des entreprises du roi de Pologne, et le prie d'inspirer à ce prince plus de modération, des vues plus pacifiques et des sentiments plus conformes au christianisme.

Les papes n'avaient laissé échapper aucune occasion de se ménager des correspondances avec les souverains de la Russie; ils avaient toujours vu avec douleur ce vaste empire détaché de la communion catholique. Grégoire répondit avec empressement aux vues du tsar, et lui envoya Antoine Possevin, savant jésuite, qu'il chargea de négocier la paix entre les deux cours ennemies, et de donner tous ses soins pour introduire le catholicisme en Russie. Cet ambassadeur n'eut aucun succès dans ce dernier objet de sa mission.

Le P. Possevin se rendit d'abord auprès du roi de Pologne, qui lui déclara qu'il ne consentirait à la paix qu'après qu'Ivan lui aurait cédé la Livonie entière, plusieurs villes de la Russie, et lui aurait payé des dédommagements pour les frais de la guerre. Le tsar, dont les ressources étaient épuisées par ses anciens succès et par ses derniers revers, sentait le besoin de la paix. Sa gloire avait été payée de bien du sang, et l'accroissement de sa puissance apparente avait diminué sa puissance réelle. Il avait des domaines plus étendus, mais le nombre de ses sujets était diminué; ou du moins, dispersés sur une plus

grande surface, ils se prêtaient mutuellement moins de forces. Ivan, obligé de faire des sacrifices, consentit à tout ce qu'exigeait le roi de Pologne (1581), et la paix fut signée au commencement de l'année 1582. Ivan la conclut à peu près dans le même temps avec le kan de Crimée.

Une douleur profonde, dont son âme était déchirée, put contribuer beaucoup à réprimer son orgueil, et le rendit plus facile à traiter avec ses ennemis. Ce prince, emporté par ses passions, venait de donner la mort à son fils aîné, jeune homme de grande espérance et qu'il avait toujours chéri. Voici comment les historiens russes racontent ce tragique événement.

Pendant que le roi de Pologne tenait Pleskof assiégée, et peu de temps avant la fin de la guerre, des troupes polonaises se répandirent dans la Russie, et portèrent le ravage jusqu'au Volga. Ivan ne s'opposait point à leurs courses, et semblait leur livrer ses États; mais cette négligence apparente lui était inspirée par la politique; il voulait que les Polonais s'épuisassent eux-mêmes par ces expéditions entreprises pendant les rigueurs de l'hiver, et que le roi de Pologne se portât plus volontiers à la paix. Mais les boyards, qui ne pouvaient pénétrer ses desseins, et qui, témoins des maux que la Russie souffrait, ne voyaient pas le bien qui devait en résulter, priaient le prince de repousser les Polonais. Ils lui représentèrent qu'il était encore possible de lever promptement une armée formidable, et ajoutèrent que, si la faiblesse de l'âge l'empêchait de se mettre à la tête de ses troupes, il pouvait en confier le commandement à l'aîné de ses fils. Ivan, qui croit voir dans cette proposition le mépris de ses sujets pour sa personne, et un complot formé contre lui-même en faveur de son fils, ne peut contenir son indignation. Il fait punir de mort comme des rebelles les principaux de ceux qui lui ont donné cet avis imprudent. Le fils du tsar s'aperçoit qu'il est lui-même soup-

çonné, veut se justifier, et se jette aux pieds de son père. Ivan, dont la colère est encore dans toute sa force, lui donne sur la tête un coup dont le jeune prince meurt au bout de quatre jours.

Revenu enfin à lui, le tsar se livre à la douleur, au désespoir : il parle de se retirer pour le reste de ses jours au fond d'un cloître. La nuit, il se levait en poussant des cris affreux et se roulait sur le plancher. On avait de la peine à le remettre sur son lit, où la fatigue lui procurait enfin quelques instants de repos. Le remords le dévorait, l'agitation cruelle de son âme était pour lui un supplice plus affreux que ceux qu'il avait fait subir à un si grand nombre de ses sujets, et les victimes de sa tyrannie étaient vengées. Tous les historiens s'accordent à dire que sa douleur et son repentir abrégèrent ses jours.

Délivré des armes de la Pologne, Ivan ne jouissait pas encore de la paix : la guerre continuait avec la Suède. Mais elle était bien moins inquiétante que celle dont il venait d'être délivré. Restés seuls ennemis de la Russie, et près de se brouiller avec la Pologne, les Suédois conclurent une trêve pour trois ans (1583).

CHAPITRE XII

Suite et fin du règne d'Ivan IV. — Conquête de la Sibérie. — Anecdotes sur la vie privée d'Ivan.

(1583 — 1584)

Tandis qu'Ivan, autrefois si fier et si terrible, abattu désormais par la douleur, attendait dans l'inaction l'instant qui le délivrerait de la vie, la fortune travaillait

encore pour lui, et lui soumettait des régions jusque alors inconnues aux Européens.

La Sibérie, cette contrée qui se vante de ses riches fourrures refusées au reste de la terre; qui renferme en si grand nombre, dans ses entrailles glacées, des cadavres d'éléphants, dont les dents sont l'objet d'un riche commerce; qui prodigue à ses maîtres l'or de ses mines, sans leur refuser des métaux plus utiles et non moins précieux; qui, contente de ses richesses minérales, n'a pas à envier les pierreries de l'Orient; la Sibérie allait appartenir à la Russie, et recevoir les lois d'Ivan à son insu, et en quelque sorte malgré lui.

Sous le règne du grand-prince Ivan, les Russes avaient fait une expédition contre les barbares habitants de l'Iougorie, et porté la terreur au nord de la Sibérie; mais ces découvertes furent négligées sous le règne suivant. Les guerres que le grand-prince Vassili-Ivanovitch eut à soutenir avec la Pologne, les Tartares de Kazan et ceux de la Crimée, empêchèrent de suivre des entreprises dont les avantages ne se laissaient pas encore apercevoir.

Un simple particulier, sous le règne du tsar Ivan IV, retrouva quelques traces de cette découverte, apparemment oubliée. Il se nommait Anika-Strogonof, et descendait d'un mourza tartare qui, du temps de Dmitri-Donski, était venu s'établir dans les États de ce prince. Anika possédait un riche établissement dans le gouvernement d'Arkhangel. Il y avait établi le premier une fabrique de sel. Chaque année, des étrangers remarquables par la singularité de leurs traits et de leur habillement venaient lui vendre des fourrures précieuses et d'autres raretés de leur pays. Également piqué par la curiosité et par l'espoir du gain, il obtint par ses attentions et par de petits présents l'amitié de quelques-uns d'entre eux, et les fit reconduire par des affidés, auxquels il ordonna de bien observer le pays dans

lequel ils allaient entrer. Instruit de ce qu'il voulait savoir, il envoya l'année suivante, dans le même pays, quelques hommes de sa maison, chargés de ces bagatelles brillantes qui plaisent toujours aux peuples sauvages. Ils pénétrèrent jusqu'à l'Ob, gagnèrent l'amitié des nations qu'ils visitèrent, et, en échange des futilités qu'ils leur apportaient, ils reçurent une grande quantité des plus belles fourrures.

Anika tint ce commerce secret pendant quelques années, et acquit des richesses immenses. Satisfait de sa fortune, craignant d'être découvert et accusé auprès du tsar s'il continuait plus longtemps un commerce caché, il se rendit à Moscou et fit part à la cour de sa découverte. On ne négligea pas d'en profiter, et l'on trouve qu'en 1556, Iédiguer, kan de Sibérie, payait tribut au tsar et se reconnaissait son vassal. Mais ce prince ayant été peu de temps après détrôné par un tartare kirguis nommé Koutchoun, ce dernier, fier de sa victoire et de sa nouvelle puissance, ne voulut pas se soumettre au tribut imposé à son prédécesseur. Le tsar tenta d'abord de le soumettre, mais l'armée qu'il envoya contre Koutchoun fut défaite et taillée en pièces; ce qui échappa au carnage tomba dans les fers du vainqueur (1572). Dès lors Ivan ne pensa plus à prendre les armes contre Koutchoun; content du commerce qu'il faisait en Sibérie, il perdit toute idée de la conquérir. Ce fut un brigand qui, pour fuir le supplice qu'il avait mérité, réunit à sa patrie ces régions, plus vastes que les anciens domaines qu'elle possédait.

Le tsar, par la conquête d'Astrakan, ayant étendu sa domination jusque sur les bords de la mer Caspienne, avait ouvert au commerce de ses États une nouvelle route que fréquentaient les caravanes sorties de la Perse et de la Boukharie. Mais les Cosaques du Don, usant d'une liberté portée au comble de la licence, étendaient leurs brigandages jusque sur les bords du Volga et sur

les rivages de la mer Caspienne. Non contents d'enlever les richesses des marchands, ils arrêtaient même les ambassadeurs étrangers, et pillaient jusqu'à la caisse du tsar. Des troupes envoyées contre eux en 1577 firent la chasse à ces brigands, et punirent de mort tous ceux qui furent arrêtés. Mais le plus grand nombre prit la fuite et se dispersa.

Iermak, l'un des atamans ou chefs de ces cosaques fugitifs, remonta la Kama et parvint à la petite ville d'Orel, qui appartenait aux Strogonof. Maxime Strogon, petit-fils d'Anika, tâcha d'adoucir la férocité de ces hôtes sauvages par le bon accueil qu'il leur fit, et, persuadé qu'une contribution volontaire pouvait seule le soustraire au pillage, il leur fournit amplement tout ce qui leur était nécessaire. Iermak, ayant eu occasion d'entendre parler de la Sibérie aux gens de Strogonof, s'en fit indiquer les chemins, et conçut l'espérance de la subjuguer, ou du moins de s'y enrichir. Il avait avec lui six mille hommes, que Strogonof se vit obligé de pourvoir de subsistances; mais il ne lui donna pas de guides, sans doute parce qu'Iermak avait négligé d'en demander. Celui-ci s'égara dès le deuxième jour, et ne put retrouver son chemin pour aller plus avant. Cependant il ne perdit pas l'hiver, car il détacha contre les Vogoules trois cents Cosaques qui revinrent avec un butin suffisant pour payer leurs peines (1578). Après avoir élevé un fort dans le pays dont il venait de s'emparer et y avoir laissé seulement mille hommes, Iermak revint trouver Strogonof, qu'il força à équiper ses soldats de pied en cap, en lui promettant par écrit de le rembourser après le succès de l'entreprise. Strogonof fournit six mille fusils, de la poudre, des balles, trois canons et des drapeaux à chaque compagnie de cent hommes.

On doit être étonné qu'un marchand dont le commerce consistait dans le seul produit de ses salines ait pu fournir de munitions de guerre et même d'artillerie

toute une armée. Mais la richesse des Strogonof était considérable; le tsar leur avait permis de bâtir des forteresses et d'entretenir des troupes dans les pays, auparavant déserts, dont il leur avait accordé la possession.

Iermak s'embarque et prend cette fois de bons guides. Des fifres, des tambours, des timbales et des trompettes marchaient en tête de son armée. Sous lui commandaient deux *atamans*, dont les fonctions répondaient à celles de colonels, et ainsi de suite pour la hiérarchie militaire. La discipline s'accordait avec la régularité de cette ordonnance, qu'on est surpris de trouver dans une troupe de brigands. Malgré toutes les précautions d'Iermak, bien des difficultés traversèrent encore son entreprise; il fut même obligé de s'arrêter et de se fortifier pendant l'hiver sur les bords de la Sérébrianka, petite rivière sur les frontières de la Sibérie. Déjà son armée se trouvait réduite.

Les cruautés des Cosaques les firent bientôt connaître au loin. Non-seulement les Vogoules, mais les Tartares voisins se réunirent pour résister à leurs nouveaux hôtes. Un parti de Cosaques qui s'éloigna du gros de la troupe pour reconnaître le pays, fut presque entièrement taillé en pièces. Nous ne parlons pas de plusieurs autres désastres, auxquels vinrent se joindre les rigueurs de l'hiver. Enfin, le premier mai 1580, Iermak, ayant fait la revue de son armée, la trouva réduite à seize cent trente-six hommes.

Cependant il ne se laissa pas décourager, et il s'avança vers le but de son expédition, à travers mille dangers toujours croissants. Il commença à descendre la Toura, défit Iapanzia, prince des Vogoules, et les Tartares qui étaient venus à son secours. Les armes à feu épouvantaient ces peuples, qui ne connaissaient que l'arc et les flèches. Les Cosaques s'avançaient toujours, semant le ravage sur le sol où ils passaient; un des officiers de Koutchoun, ce kan qui refusait le tribut à Ivan, tombe entre les mains d'Iermak, qui le renvoie

avec honneur à son maître, en faisant réclamer son amitié, et le charge de dire à Koutchoun que les Cosaques se proposaient de retourner en Russie dès que la saison rendrait les fleuves navigables. Mais Koutchoun, effrayé de l'arrivée des Cosaques, ne crut pas devoir se fier aux promesses d'Iermak, et il rassembla toutes ses forces pour marcher contre eux. Ses inquiétudes n'étaient que trop fondées. Dès le commencement du printemps, Iermak continua de descendre la Toura pour entrer dans le Tobol. Il eut à soutenir les efforts réunis de six princes tartares. La bataille dura plusieurs jours, et la victoire resta aux Cosaques. Mais leur nombre était réduit à mille soixante hommes, et l'ennemi les harcelait sans cesse.

Cependant les Cosaques entrent enfin dans le Tobol, malgré les efforts des Tartares pour les empêcher de naviguer sur ce fleuve. Iermak fut obligé de combattre pendant trois jours, et ne dut son salut qu'à un stratagème assez ingénieux. Il fit habiller des mannequins à la manière des Cosaques, et rangea ces simulacres de soldats sur les barques, où il ne laissa que ce qu'il fallait de monde pour les conduire. Il descendit avec le reste de ses troupes, sans être aperçu, et attaqua l'ennemi par derrière. Les Tartares, qui croyaient toujours les barques chargées de Cosaques, et qui voyaient en même temps à terre une bande d'ennemis que la surprise et l'effroi multipliaient à leurs yeux, se livrèrent à la terreur et leur laissèrent un libre passage.

Mais les Cosaques, ruinés par tant de victoires, n'osaient plus en désirer de nouvelles. Pendant huit jours ils se demandèrent s'ils retourneraient en Russie, ou s'ils marcheraient à de nouveaux exploits. Il y avait autant de périls dans chacune de ces deux déterminations. On résolut à l'unanimité de continuer ce qu'on avait commencé et d'aller jusqu'au bout. Après avoir triomphé de deux armées, terrifiées et défaites au seul bruit de leur mousqueterie, les Cosaques recon-

naissent tout ce que leur situation a d'effrayant. Que d'obstacles il leur reste à franchir encore! que d'ennemis à vaincre! Ils se voient réduits à cinq cents. C'est avec cette poignée d'hommes qu'ils approchaient du centre de la puissance des Tartares. Que d'ennemis chacun d'eux aurait à combattre! Pourraient-ils jamais retourner en Russie?...

Iermak exhorte ses Cosaques à mourir en héros, puisqu'un danger égal les attend, soit qu'ils tentent de rebrousser chemin, soit qu'ils essaient d'avancer encore. Tous prennent la résolution de périr en répandant le sang des infidèles, et de venger ainsi le sang chrétien que ceux-ci avaient versé dans leurs brigandages sur les bords du Volga : étrange superstition, de faire expier des meurtres par le carnage!

Le désespoir rendit les Cosaques invincibles; deux victoires successives couronnèrent leur valeur; ils reprirent un de leurs canons, que l'ennemi croyait enchanté parce qu'il ne lançait pas de lui-même des boulets contre les Cosaques, comme il en avait autrefois lancé contre les Tartares. Ces succès coûtèrent cent sept hommes aux Cosaques, qui par conséquent furent réduits à moins de quatre cents. Moins abattus qu'irrités de cette perte, et animés par leurs avantages, ils vont entreprendre le siége de Sibir. Cette ville était abandonnée et leur ouvrait ses portes. Iermak, qui craint d'abord que cette désertion ne cache quelque stratagème, reconnaît bientôt qu'elle est réelle; il apprend que, dès le lendemain de la dernière bataille, Koutchoun avait été abandonné par ses alliés, et que, désespérant de sa fortune, il avait fui loin du siége de son empire, loin de Sibir même. Dès ce moment, Iermak résolut d'établir sa résidence à Sibir et d'en faire la capitale de ses États. Il ne lui restait plus qu'à subjuguer et à rendre tributaires les nations d'alentour; et il n'eut que la peine de leur imposer le joug à mesure qu'elles venaient y présenter leurs têtes. Iermak traitait

ses nouveaux vassaux avec bonté, et son humanité contribua autant que sa réputation guerrière à lui soumettre de nombreuses peuplades. Ainsi, l'heureux brigand du Tanaïs voyait les peuples révérer sa puissance. Il régnait enfin; mais il ne restait autour de lui que peu d'hommes de sa nation, et il voyait s'épuiser ces munitions de guerre, apportées de l'Europe, sur lesquelles reposait toute sa force. Occupé de ces tristes idées, et voyant tout son pouvoir prêt à s'échapper de ses mains, il résolut d'informer le tsar de sa conquête : sûr du pardon de ses fautes passées, après le service qu'il venait de rendre. Il choisit pour cette ambassade l'un de ses atamans nommé Ivan Koltsof, auquel il donna une escorte de cinquante Cosaques, et qu'il chargea pour le tsar d'un riche tribut de pelleteries. Le député partit au mois de décembre 1581, et voyagea en partie sur des traîneaux étroits tirés par des chiens, et en partie sur ces longs et larges patins propres à courir sur la neige.

Pendant que ces événements se passaient en Sibérie, les Vogoules, habitants des bords de la Tavda, se soulevèrent et portèrent le trouble dans les villes nouvelles de la Permie. Leur chef passa les monts Ougoriques, et ravagea les nouveaux établissements de Strogonof, le long de la Kama. Encouragé par le butin qu'il avait fait, il vint l'année suivante (1582) surprendre Tcherdin, et fit beaucoup de mal aux habitants. Le voïévode de Tcherdin était ennemi des Strogonof; il saisit cette occasion pour les perdre. Il écrivit à la cour que ces riches personnages, par les secours qu'ils avaient prodigués à un certain Iermak, chef de brigands fugitifs, étaient les auteurs des maux que venait d'éprouver la Permie; que les Vogoules ne faisaient qu'user de représailles pour leurs habitations réduites en cendres par les Cosaques; et qu'on avait à craindre encore de plus grands maux lorsque le kan de Sibérie viendrait à la tête de toutes ses forces venger sur la Russie les outrages que lui avaient faits les protégés

des Strogonof. Ces dépêches firent à la cour tout l'effet que s'en était promis le jaloux voïévode. Ivan écrivit aux Strogonof une lettre foudroyante, et les menaça de les rendre responsables de l'événement. Ces lettres étaient parties; le tsar, qui ne pensait qu'à terminer en paix ses jours empoisonnés par l'image toujours présente de son malheureux fils, se figurait avec douleur qu'il serait obligé de repousser par une nouvelle guerre les attaques du kan de Sibérie. Tout à coup arrive l'envoyé d'Iermak; l'heureuse nouvelle qu'apportait ce Cosaque fit succéder aux craintes de la cour la joie d'une acquisition de la plus haute importance. Ivan voulut que Kolstof lui fût présenté; il lui accorda les mêmes honneurs qu'à l'envoyé d'un souverain, et lui fit des présents considérables. Les Cosaques ne demandaient que leur grâce; mais Ivan leur donna de magnifiques récompenses, et joignit aux cadeaux dont il chargea le député pour Iermak une pelisse qu'il avait portée lui-même : c'était un des plus grands honneurs que le souverain pût accorder.

Tandis qu'Iermak recevait tant de grâces à la cour dans la personne de son député, il s'en rendait plus digne encore par de nouveaux exploits. Il surprit et fit prisonnier le vaillant Mémetkoul, celui des chefs tartares dont il redoutait le plus les talents et le courage. De nouvelles hordes venaient lui rendre hommage; il en soumettait d'autres par les armes, et ses succès tenaient du prodige, quand on pense au petit nombre d'hommes qui lui restaient. Mais peut-être avait-il déjà armé ses premiers sujets.

Iermak avait fait prier le tsar d'envoyer un voïévode en Sibérie. Le prince Bolkhovski arriva en cette qualité avec cinq cents hommes (1583). Il fit partir pour Moscou Mémetkoul, qui n'y arriva qu'après la mort d'Ivan. Fédor, qui occupait le trône, rendit de grands honneurs à ce prisonnier, qui se distingua depuis au service des tsars.

Jusqu'ici les événements avaient secondé les désirs d'Iermak; de grands revers vont suivre tant de prospé-

rités. Le gouvernement, en envoyant un renfort aux Cosaques, oublia de pourvoir à leur subsistance. Aussi, peu après l'arrivée du voïévode, la disette se fit sentir; elle augmenta et dura tout un hiver. La faim emporta un grand nombre d'hommes, et plusieurs, pour conserver leur existence, dévorèrent les cadavres de leurs compagnons qu'ils venaient de perdre. Le voïévode Bolkhovski lui-même succomba bientôt à une courte maladie. Quelque temps avant son arrivée, un des mourzas les plus considérables parmi les Tartares de la Sibérie, Karatcha, qui s'était détaché du parti de Koutchoun, fit demander à Iermak du secours contre d'autres Tartares. Le Cosaque, fier de voir sa protection recherchée, et persuadé que l'alliance de Karatcha donnerait une grande force à son parti, lui envoya quarante hommes sous les ordres d'Ivan Koltsof. Mais le mourza ne les avait demandés que pour les exterminer. Il avait fait solliciter en même temps à la révolte plusieurs peuplades d'Ostiaks et de Tartares, et les Cosaques qui étaient allés y recueillir les tributs furent impitoyablement massacrés.

Cependant Karatcha se prépare à porter de plus grands coups aux Cosaques; il rassemble des forces de toutes parts, et vient mettre le siége devant Sibir; il bloque de tous côtés cette ville, résolu à la réduire par la famine. Placés entre la nécessité de périr par les armes ou par la faim, les Cosaques ne consultent que leur désespoir; ils profitent des ténèbres de la nuit pour quitter Sibir, traversent en silence le camp des Tartares, et vont attaquer le quartier de Karatcha, qui était plongé dans un profond sommeil. Les Cosaques ne combattent pas; ils égorgent des malheureux endormis. Deux fils du mourza tombent parmi les victimes; lui-même s'échappe avec peine accompagné de trois gardes à demi nus. Iermak est à la tête de ses Cosaques, tandis que les Tartares n'ont plus de chef. Attaqués au point du jour, les Cosaques se défendent avec fureur, culbutent l'ennemi, et, vers midi, rentrent victo-

rieux dans Sibir. Les Tartares et les Ostiaks avaient mis leur dernière espérance dans le brave Karatcha; privés de ce chef, ils se soumettent aux Russes une seconde fois et leur fournissent des vivres. L'abondance succède enfin à la disette.

Tout le bas Irtich était soumis; mais les peuples qui habitaient au midi de ce fleuve, n'ayant pas encore senti les armes d'Iermak, croyaient pouvoir braver sa puissance. Il se contente, pour les subjuguer, de prendre avec lui trois cents hommes, choisis entre ses anciens Cosaques et dans les renforts qui lui étaient arrivés de Russie. L'événement justifie sa confiance; sa marche continue d'être marquée par des victoires. Il retournait sur ses pas, lorsqu'on lui annonce qu'une caravane de marchands boukhars vient commercer avec lui, et que, retenue par la crainte de Koutchoun, elle s'était arrêtée sur les bords du Vagai, rivière qui se jette dans l'Irtich. Iermak court au-devant de cette caravane; mais, arrivé à l'endroit indiqué, il reconnaît qu'on l'a trompé par un faux avis. Il reprend le chemin de Sibir; abusé par une dangereuse sécurité, il s'arrête au milieu d'une nuit obscure et pluvieuse, et s'endort avec sa troupe, sans même poser de sentinelles. Koutchoun, auteur du faux avis qui l'avait attiré sur le Vagai, le suivait de près. Un espion vient lui apprendre la situation du camp des Cosaques. Surpris pendant leur sommeil, ils sont presque tous massacrés; quelques-uns seulement parvinrent à se sauver sur leurs barques. Iermak fut du petit nombre de ceux qui s'ouvrirent un passage à travers les ennemis. Déjà ses jours étaient en sûreté; mais en sautant sur une barque qui était un peu éloignée du rivage, il tomba dans la rivière. Il s'était malheureusement paré de deux superbes cottes de maille que lui avait envoyées le tsar : présent funeste, qui causa sa mort. Accablé par le poids de cette armure, il ne put remonter au-dessus de l'eau, et périt au fond du fleuve (6 août 1584).

Gloukhof, qui gouvernait à Sibir depuis la mort du voïévode Bolkhovski, n'avait plus que cent cinquante Cosaques auprès de lui quand il apprit cette catastrophe. Sentant que désormais il n'y avait plus de sûreté pour les Russes dans toute la Sibérie, il réunit sa petite troupe et se mit en chemin pour regagner la Russie. Dix jours après avoir défait les Cosaques, les Tartares étaient entièrement délivrés de ces dangereux ennemis. Koutchoun reprit sans difficulté possession des pays qu'il avait perdus, et fit partir pour Sibir son fils Aleï avec quelques troupes. Mais ce jeune prince ne put y rester longtemps; car Seïd-Iak, le dernier prince de cette dynastie des souverains de Sibir renversés par Koutchoun, se présenta avec des forces considérables devant son ancienne capitale et en chassa Aleï.

Ce ne fut qu'à l'arrivée de Gloukhof qu'on apprit à Moscou la perte de la Sibérie. Cette nouvelle produisit une impression pénible; mais on conserva l'espérance de recouvrer cette conquête, dont on ne sentait pas du reste toute l'importance. Trois cents hommes, tant strélitz que Cosaques, furent envoyés en Sibérie, sous le commandement de deux voïévodes, Soukin et Miasnof; c'était une troupe bien faible pour une expédition lointaine et aventureuse, et quoiqu'elle dût se joindre à cent hommes qu'on avait fait partir précédemment, lorsqu'on ignorait encore la mort d'Iermak et la retraite de Gloukhof.

Le voïévode Soukin ne crut pas devoir se porter tout de suite à Sibir. Il commença par se fortifier sur les bords de la Toura, et de là, gagnant du terrain chaque jour, il reconquit en peu de temps et sans verser de sang, non-seulement tout ce qu'Iermak avait possédé, mais davantage encore. La cour, informée des premiers succès de Soukin, lui envoya un renfort de cinq cents Cosaques, avec ordre de s'avancer sur l'Irtich, et d'y bâtir une ville aussi près qu'il serait possible de Sibir. Alors furent jetés, au confluent de l'Irtich et du Tobol, les premiers fondements de

Tobolsk (1586). Cette ville devint bientôt après la capitale de toute la Sibérie.

Ainsi les Russes resserraient la domination de Seïd-Iak, qui s'était fortifié dans Sibir. Le mourza Karatcha, le même dont nous avons déjà parlé, et un sultan ou fils du kan de la Kazatchaïa-Orda, étaient venus se joindre à Seïd-Iak et avaient uni leurs forces aux siennes. Un jour, ces trois princes étant sortis de Sibir pour prendre le plaisir de la chasse au vol, s'éloignèrent jusqu'aux portes de Tobolsk. Tchoulkof, gouverneur de cette ville, les invite à venir prendre un repas dans sa maison. Les princes hésitent; ils demandent que du moins toute leur troupe entre avec eux. On les rassure à force de protestations, et ils suivent Tchoulkof, accompagnés seulement de cent hommes. Ils ne voient d'abord rien qui puisse leur donner des soupçons. Cependant Seïd-Iak commence à sentir son imprudence, il est pensif et rêveur; Tchoulkof lui en fait des reproches, et lui soutient en badinant qu'il médite quelque projet contre la Russie. Le Tartare s'excuse; mais on ne veut recevoir sa justification que le verre à la main. Il se défend; on rit, on le presse, on fait apporter un grand gobelet de vin qu'il doit boire pour sceller l'amitié. Seïd-Iak, exact observateur des lois de Mahomet, refuse par scrupule. Alors le jeu cesse; Tchoulkof l'accable de reproches, lui déclare qu'il est convaincu, par le seul fait de son obstination, de mauvais desseins contre l'État, et le fait charger de chaînes, lui et les deux autres princes. Tous les Tartares qui sont entrés dans la ville sont massacrés; ceux qui sont restés dehors entendent les cris de détresse de leurs compagnons et prennent la fuite. Sibir est abandonné, et tout ce qui environne Tobolsk reconnaît la domination des Russes. Les trois princes furent envoyés à Moscou; le tsar leur donna des terres, et leur assura une honorable existence.

Il ne restait plus qu'à écraser le redoutable Koutchoun. Bientôt les Russes eurent composé un corps de quinze

cents hommes avec des Tartares, des Tcherkesses, des prisonniers polonais ou lithuaniens, qui s'étaient rendus à Tobolsk pour y chercher fortune; ces quinze cents hommes, y compris les strélitz envoyés de Moscou, furent prêts à marcher contre Koutchoun, qu'on eut beaucoup de peine à réduire. Les désastres qu'il essuyait ne faisaient que l'irriter au lieu de le soumettre. Cependant déjà deux de ses femmes et son fils Aboulgaïr étaient tombés au pouvoir des Russes, et lui-même avait failli devenir leur prisonnier. Forcé de fuir avec une faible escorte, Koutchoun se retire chez les Kalmouks; mais il y reste à peine quelques jours, et veut remonter jusqu'au désert que renferment l'Irtich et l'Imin, où il espère se réunir aux débris de sa famille et de ses sujets. Son penchant au brigandage, augmenté par la misère, anéantit ses projets et consomma sa ruine. Dans sa fuite, il avait emmené quelques chevaux appartenant à ses hôtes : les Kalmouks s'aperçoivent du vol, le poursuivent, l'atteignent, et lui tuent presque tout le monde qui lui reste (1593). Il parvint à se sauver; mais on n'apprit rien de certain sur sa retraite ni sur sa mort, et les Russes restèrent pour toujours maîtres de son empire.

Les derniers événements qu'on vient de lire sont de plusieurs années postérieurs au règne d'Ivan IV; toutefois nous n'avons pas cru devoir séparer dans cette histoire des faits qui ont entre eux une connexion évidente : la conquête de la Sibérie, pour avoir occupé trois règnes successifs, n'en est pas moins une seule action.

Ivan ne put apprendre que les premiers succès des Cosaques, et mourut le 19 mars 1584. On ne connaît de lui que trois fils : Ivan, dont nous avons raconté la fin tragique; Fédor, qu'il désigna pour son successeur, et Dmitri, dont le nom causa dans la suite tant de maux à l'État.

Nous avons parcouru rapidement les événements militaires du règne d'Ivan, et nous avons essayé de tracer la biographie de ce redoutable conquérant. Il nous reste à

entrer dans quelques détails sur les lois, les mœurs et les coutumes des Russes à la fin du XVIe siècle, et enfin à étudier le caractère d'Ivan dans sa vie privée.

Depuis que le premier Iaroslaf eut donné des lois à Novgorod jusqu'au XVIe siècle, il n'est guère vraisemblable que la Russie, dans les différents États qui la composaient, n'ait eu aucun législateur. Mais les annales nous laissent à cet égard dépourvus de lumières; et comme elles ont été écrites par des contemporains, leurs auteurs, négligeant de rapporter ce que tout le monde savait aussi bien qu'eux, ont gardé le silence sur les lois, les mœurs et les coutumes de leur temps.

Ivan n'avait encore que vingt ans, et déjà il sentait l'insuffisance des anciennes lois de son empire. Mais, ne croyant pas que son intelligence pût suffire à la tâche de réformateur, il convoqua les députés de la noblesse, et, d'après leurs délibérations, il dressa le code qui porte le nom de *Soudebnik*, titre qu'on pourrait traduire à peu près par *Manuel des Juges* (1550). Ce code, sans doute, était très-imparfait; mais il était préférable aux lois qu'on avait suivies jusque-là. Cependant Ivan ne put corriger un usage barbare consacré par l'antiquité : celui des combats judiciaires. Dans les procès obscurs, le seul moyen que l'on connût alors pour sortir du dédale tortueux de la chicane, c'était le duel.

Pour ce qui a trait à l'industrie et au commerce en Russie vers la fin du XVIe siècle, nous avons dit plus haut à peu près tout ce qu'on en sait. Des écrivains prévenus ou passionnés ont représenté la Russie, même dans le XVIIIe siècle, comme un pays inculte et stérile; tandis qu'il est prouvé que, dès le règne du tsar Ivan Vassiliévitch, il se faisait du port d'Arkhangel des exportations de grains considérables pour la Suède, le Danemark, la Hollande, l'Angleterre, et même la France.

Deux branches d'industrie qui semblent être particulières à la Russie, sont la cristallisation du sel et la pré-

paration de ces cuirs si recherchés sous le nom de *cuirs de Roussi*. Quoique les historiens se taisent sur l'exploitation des mines en Russie, celle des mines de fer dut être anciennement connue : il est certain qu'elle était pratiquée du temps d'Ivan Vassiliévitch, mais avec peu d'activité.

Si nous jetons un coup d'œil sur les sommités de la société russe au XVIe siècle, et notamment sur le clergé, tant séculier que régulier, nous constaterons un grand abaissement dans ces deux classes. Le bas clergé croupissait dans la plus profonde ignorance; les moines ne savaient pas même quel était l'instituteur de leur ordre. Trois hommes seulement connaissaient le latin; et, ce qui était pire encore chez un peuple soumis à l'Église grecque, personne ne savait le grec. Ainsi les prélats eux-mêmes brillaient peu par la science; mais ils s'attiraient le respect par leur piété et par la régularité de leurs mœurs. C'est un témoignage que leur rend le Père Possevin.

Avec aussi peu de lumières, les Russes devaient haïr tous ceux qu'ils croyaient sur la voie d'une fausse doctrine. Ils avaient surtout conçu pour l'Église catholique une telle horreur, qu'ils ne connaissaient pas de plus grande imprécation que de souhaiter à leur ennemi de mourir dans l'Église latine. Le tsar lui-même, quand il recevait des ambassadeurs, et que, suivant l'usage, il leur avait présenté la main, ne manquait pas, à leur départ, de se laver les mains dans une cuvette d'or, placée exprès dans la salle d'audience.

Ivan exerçait la même autorité sur les chefs du clergé que sur les grands de l'empire. Il ne respectait pas les priviléges les plus chers des prélats, et leur imposait des tributs à sa volonté. Suivant les anciens usages, les métropolitains devaient être confirmés par le patriarche de Constantinople; mais Ivan les élevait et les renversait à son gré. Quand il était mécontent de leur conduite ou

choqué de leur zèle et de leurs remontrances trop hardies, il les faisait condamner et déposer par quelques popes (simples prêtres) qu'il leur donnait pour juges. Lui-même semblait autant affecter dans son extérieur la puissance pontificale que l'empire temporel. Une tiare chargée de perles et de diamants couvrait sa tête, et il en changeait plusieurs fois lorsqu'il donnait audience. Son sceptre, surmonté d'un gros globe de cristal, ressemblait au bâton pastoral des chefs de l'Église grecque. Sa longue robe était à peu près semblable aux ornements du pape lorsqu'il officie pontificalement. A sa droite était l'image du Christ, et au-dessus de son siége celle de la sainte Vierge. A ses côtés étaient deux gardes ou acolytes couverts de robes blanches et portant des ailes attachées aux épaules. Jamais aucun souverain n'avait donné autant d'étendue à son autorité, qu'il prétendait tenir du Ciel même. Quand on lui faisait quelque demande, il répondait avec emphase : « Je le ferai si Dieu l'ordonne. » Toujours il semblait agir par inspiration : aussi toutes ses actions étaient-elles sacrées. Quelque mal qu'il fît, quelque folie, quelque imprudence qu'il commît, on se récriait sur la sainteté de sa conduite. Au milieu des plaisirs de la table, on n'osait dans les familles porter aucune santé sans avoir bu à celle d'Ivan. C'est peut-être de son règne que date cet usage des Russes, qui, lorsqu'ils ignoraient quelque chose, disaient : « Dieu et le tsar le savent. »

Il punissait les grandes fautes avec sévérité, et employait la honte pour punir les fautes légères. Quelquefois il faisait dépouiller les plus illustres boyards, les faisait revêtir de haillons et conduire dans les rues par des balayeurs ivres. Après leur avoir infligé cette humiliation, il se les faisait présenter et les exhortait à se mieux conduire. Malgré toute son autorité, il n'eût pu interdire l'ivresse les jours de grandes fêtes ; mais, excepté ces jours privilégiés, elle était punie par la prison. Il avait des heures marquées pour recevoir les placets ;

il était permis à tout le monde de lui en remettre, et il ne faisait pas attendre longtemps sa réponse. Les ministres et les gouverneurs qui se rendaient coupables d'injustice et de concussion étaient punis de mort.

Toutes les fortunes, sous Ivan, étaient sujettes aux revers. Suivant ses caprices, il élevait aux premières dignités des hommes pris dans les derniers rangs, et rabaissait les grands aux emplois les plus infimes. Il donnait les commandements des villes sous les moindres prétextes, et les ôtait pour les moindres fautes. Ses boyards, ses conseillers perdaient tout en perdant sa faveur. « Peut-être, dit un historien russe, les mœurs de la nation exigeaient-elles un semblable gouvernement. » On ne voyait que des caractères d'esclaves. La femme ne se croyait point aimée de son mari, le serf de son maître, quand ils n'étaient pas sévèrement punis de leurs fautes; sous les fouets qui les ensanglantaient, ils célébraient la bonté de ceux qui les faisaient frapper. Les grands, les nobles, souvent pour une faute légère, recevaient le knout sous les yeux du tsar, et, se prosternant à ses pieds après leur supplice : « Vivez, lui disaient-ils, et régnez heureusement, ô grand prince, qui honorez de vos bontés vos fidèles sujets, et qui daignez les punir pour les rendre meilleurs. »

De tels hommes, qui couraient au-devant de l'esclavage avec autant d'ivresse que les autres hommes aspirent à la liberté, devaient pousser leurs princes à la tyrannie : Ivan fut un tyran, et se montra sanguinaire jusqu'au sein des plaisirs.

Après la mort de celle qui avait été la femme et le bon ange d'Ivan et de la Russie, les amusements de la cour, qu'elle avait rendus nobles et décents, devinrent bas et crapuleux. On buvait sans aucune modération, on se faisait gloire de vivre dans une ivresse continuelle. Ainsi, le même vice qui était puni dans les particuliers, devenait une vertu à la cour. Refuser de boire autant que les

autres, c'était insulter le prince par une censure indirecte de sa conduite, et cette censure ne se pardonnait jamais.

Un soir il y eut à la cour un bal masqué; ce divertissement, nouveau sans doute alors, effraya la conscience timorée d'un des plus vertueux conseillers d'Ivan, le noble Repnin. Il ne put cacher sa douleur, et même il se permit de faire à son maître des représentations que lui dictaient ses scrupules. Le prince, qui était de bonne humeur en ce moment, rit des remontrances de Repnin, et lui mit un masque sur le visage. Repnin recule, et, jetant le masque avec indignation : « Moi, dit-il, moi, membre du conseil, me livrer à cette honte ! » Ivan, dont la gaieté fait aussitôt place à la fureur, le chasse de ses yeux, et quelques jours après il le fait massacrer par des soldats dans l'église et jusqu'au pied des autels.

Souvent il se livrait à la cruauté par caprice, par passe-temps. Un jour, pendant qu'il était à table, le voïévode de Staritsa, nommé Titof, vint lui faire sa cour. Le tsar le reçut avec un air de bonté, lui dit de s'approcher, et, pendant que ce malheureux se prosternait, il prit un couteau et lui coupa une oreille. Titof, accoutumé à la servile bassesse de son temps, ne laissa échapper aucune plainte, et remercia le tyran de cette marque de sa faveur.

Quelquefois, lorsque le tsar voyait une foule de peuple rassemblée, il faisait lâcher dessus les ours les plus vigoureux et les plus voraces de sa ménagerie. Il riait avec son fils de l'effroi des malheureux poursuivis par ces animaux féroces, de la douleur des époux dont ils enlevaient les femmes, des cris des mères qui voyaient étouffer et déchirer leurs enfants sans pouvoir les secourir. Si les parents des victimes de ce jeu barbare venaient se plaindre, on croyait leur faire grâce en leur donnant quelque argent et en les assurant que le prince et son fils s'étaient bien divertis.

Souvent, dans sa maison de plaisance, il faisait couvrir

d'une peau d'ours les malheureux qu'il voulait punir, lançait sur eux des chiens d'Angleterre dressés à cette chasse cruelle, et voyait avec joie déchirer ces objets de sa vengeance.

Si le tsar commettait de sang-froid de telles horreurs, quels devaient être les excès de sa cruauté, quand elle était animée par la haine ou par le soupçon ! Il était à la fois juge et bourreau. Les plus grands services rendus à l'État étaient de faibles remparts contre les soupçons intéressés du tsar. Des familles entières périssaient pour le crime, souvent imaginaire, d'un seul homme. Ivan ne respectait pas plus les dignités sacrées que les hauts rangs civils ou militaires : c'est ce qu'éprouva le métropolitain Philippe. Ce chef de l'Église russe osa faire au tsar des représentations sur ses cruautés : elles furent inutiles. Il les renouvela avec plus de force, et mit dans ses remontrances le ton d'autorité propre à son saint ministère. Le tsar le fit juger et condamner. Les exécuteurs de cet arrêt barbare entrent dans l'église, arrachent le prélat aux autels, le dépouillent de ses habits et le traînent nu sur la place; ils l'attachent sur un taureau furieux, le battent, et le donnent en spectacle au peuple, que la crainte retient dans le silence. Tout mourant qu'il est, on le charge de chaînes, on le jette dans un affreux cachot; on l'en retire pour l'envoyer dans un monastère, où il est condamné à la pénitence, sous le simple habit de moine. Mais Ivan, dont le temps ne faisait qu'aigrir la colère, envoya enfin quelqu'un pour le mettre à mort.

Personne n'eut plus de part à sa faveur que le prince Tcherkaski, frère de sa seconde épouse. Souvent le tsar le retenait plusieurs semaines de suite dans son palais et lui donnait les marques de l'amitié la plus tendre; ce qui n'empêchait pas que, sur les sujets les plus légers, il ne s'emportât contre lui avec la dernière violence, et qu'il ne lui fît éprouver les effets de sa colère. Quelquefois on lâchait les ours les plus farouches et les plus

forts qu'on pût trouver à toutes les portes de la maison de ce prince, qui restait ainsi plusieurs jours renfermé et manquant de tout, personne n'osant entrer chez lui ni lui rien apporter dans la crainte d'être dévoré. D'autres fois, entendant vanter les richesses de Tcherkaski, il lui cherchait querelle et le faisait cruellement flageller jusqu'à ce qu'il eût déclaré tous ses trésors. C'est ainsi qu'il le dépouillait souvent; et, quand il ne restait plus rien à lui enlever, il se plaisait à l'enrichir de nouveau.

Un jour, les cochers des deux beaux-frères prirent querelle et se battirent; celui d'Ivan fut le plus maltraité et se plaignit; le tsar promit de le venger. En effet, il fit arrêter trois des principaux esclaves de Tcherkaski, et les fit pendre à la porte de leur maître, de telle façon qu'on ne pouvait entrer dans la maison sans se baisser. Leurs corps y restèrent jusqu'à ce que, las enfin de ce jeu barbare, il permit de les détacher.

Mais c'est assez, c'est trop parler de ce monstre; nous n'avons raconté que la millième partie des traits qui font d'Ivan quelque chose de plus horrible que Tibère, Néron et Caligula fondus dans un seul homme. Et pourtant, on ne peut s'empêcher de le reconnaître, cet homme avait des talents et de grandes qualités comme souverain. Il donna à ses sujets des lois plus justes, appela des étrangers pour instruire sa nation, introduisit dans ses États des arts nouveaux, et y fit briller quelque lumière à travers les ténèbres de l'ignorance. Sans les malheurs qui suivirent son règne, la Russie eût figuré plus tôt parmi les nations civilisées de l'Europe.

CINQUIÈME PARTIE

DEPUIS LA MORT D'IVAN JUSQU'AUX DERNIÈRES ANNÉES DU XVII[e] SIÈCLE

(1584 — 1682)

CHAPITRE XIII

Fédor Ivanovitch. — Extinction de la famille régnante de Rurik. — Boris Godounoff. — Apparition du faux Dmitri. — Fédor Borissovitch-Godounoff.

(1584 — 1605)

Fédor, fils d'Ivan et son successeur, avait trente-sept ans lorsqu'il monta sur le trône (1584). Ce prince était d'un tempérament faible et malsain, qui le rendait peu propre aux soins qu'exige le gouvernement d'un grand empire. Son esprit n'avait pas plus de force que son corps. Sa plus douce récréation était de disputer aux valets d'église le soin de sonner les cloches. Le tsar, son père, qui n'avait jamais trouvé que des volontés soumises à ses moindres signes, crut pouvoir exercer, même après sa mort, son empire despotique et régner encore du fond de son tombeau. Dans cette vue il nomma trois boyards pour servir de conseillers à son fils, ou plutôt pour régner au nom de ce prince. Tous les trois étaient illustres par leurs talents politiques et militaires ainsi que par leur naissance. Ils se nommaient : le premier, le prince Ivan Petrovitch-Chouiski; le second, Ivan Fédorovitch-Mstislavski; le troisième, Nikite-Romanovitch-Iourief. Frère de Nastasia-Romanovna, la première épouse d'Ivan,

16

Nikite Iourief était oncle de Fédor. Ce titre lui donnait quelque supériorité sur ses deux collégues, et l'amour de la nation le distinguait encore davantage.

Après ces trois seigneurs, personne ne devait réunir plus de considération que Bogdan Belski, nommé par le testament d'Ivan tuteur du jeune Dmitri. De l'élévation à laquelle il était parvenu par la faveur du dernier souverain et qu'il avait méritée par ses services, il portait plus haut ses regards et ne se croyait pas à sa place lorsqu'il pouvait monter encore. Il entreprit de faire exclure du trône le nouveau tsar comme incapable de régner à cause de sa faible constitution et de ses infirmités, et il voulait mettre à sa place le jeune Dmitri, comptant régner lui-même sous le nom de cet enfant. On l'accuse d'avoir formé un projet plus hardi et en même temps plus criminel: c'était de renverser à son tour le fantôme de tsar qu'il aurait élevé sur le trône, quand il aurait bien disposé tous les moyens de s'y asseoir lui-même. Mais il ne pouvait conduire un si grand dessein sans choisir des confidents pour se faire un parti, et ceux qui obtinrent sa confiance la trahirent. Ils le rendirent suspect au peuple, qui bientôt le crut capable de tous les crimes. Le bruit se répandit qu'il avait empoisonné le dernier tsar, et qu'il se préparait à faire périr les boyards et Fédor lui-même. On vit alors, chose rare, la multitude soulevée par fidélité pour ses souverains. On ne put calmer cette effervescence des esprits qu'en exilant Belski, et les boyards durent rassurer par leur présence le peuple, qui croyait que Belski avait osé attenter à leurs jours. Contents de les revoir, les habitants de Moscou ne songèrent plus qu'à reprendre paisiblement le cours de leur vie ordinaire.

Ainsi furent déconcertées les mesures de Belski, s'il est vrai qu'il ait eu les vues coupables qu'on lui supposa alors. Un autre ambitieux, bien plus habile, porta ses regards vers le trône et se promit d'y monter : c'était Boris, frère d'Irène, femme de Fédor.

Né en 1552, il parvint rapidement aux honneurs sous le règne du dernier tsar. Quand sa sœur eut reçu la main de Fédor, il ne vit plus rien au delà de son ambition. Ses talents et son génie le plaçaient au-dessus de tout ce qu'il voyait autour de lui, et ses vues n'étaient bornées ni par la médiocrité, ni par la vertu. Ses désirs eussent été satisfaits si une fortune immense avait pu lui suffire; mais la grandeur suprême pouvait seule fixer ses vœux. Dès le commencement du nouveau règne, Boris prépara de loin l'accomplissement de ses desseins. Depuis lors il regarda comme des ennemis conjurés contre lui tous les hommes élevés par le rang ou par la naissance; incapable de leur pardonner les craintes qu'ils lui inspiraient, il jura leur perte et parvint facilement à la consommer.

Entre ces objets de sa haine, aucun ne lui paraissait plus redoutable ni ne lui était plus antipathique que le jeune Dmitri. Il commença par l'éloigner de Moscou, et le relégua à Ouglitch, ville qu'Ivan avait désignée pour son apanage. Puis il rendit suspecte la mère du jeune prince, la fit garder à vue, accusa tous ses parents de trahison et les dispersa dans différents exils.

L'autorité dont le testament d'Ivan avait revêtu les trois boyards tuteurs de Fédor suffisait pour les rendre odieux à Boris, qui voulait être seul puissant dans l'État; et les deux premiers se piquaient de lui être opposés dans toutes les occasions. Ils avaient un parti considérable dans la noblesse; ils pouvaient compter sur le corps des marchands, et se flatter d'avoir pour eux une partie de l'armée. Mais Boris, trop soupçonneux pour être aisément surpris, ouvrit les yeux sur leur union, dont l'objet n'était pas même encore bien déterminé, et sut représenter comme un attentat contre le souverain un accord que lui seul avait à redouter.

Le prince Mstislavski fut arrêté, et envoyé dans un cloître à Bielozéro; Nikite-Iourief fut épargné, parce que

Boris n'osait attaquer ouvertement l'oncle de son maître; mais il mourut peu de temps après, et l'on peut sans témérité soupçonner que sa mort ne fut pas naturelle. Des membres de plusieurs illustres familles, convaincus ou soupçonnés d'intelligence avec les tuteurs de Fédor, furent jetés en prison. Chouiski fut d'abord plus heureux. On put croire que Boris s'était réconcilié avec lui; mais Boris dissimulait sa haine, parce que celui qui en était l'objet était trop généralement respecté pour qu'on pût sans péril employer la violence contre lui (1585). Mais la fureur que Boris renfermait dans son cœur fut encore exaltée par un événement qui faillit renverser toutes ses espérances. Les mécontents convinrent entre eux d'engager Fédor à répudier Irène, qui ne lui avait pas encore donné d'enfant. Ils avaient à leur tête Chouiski et le métropolitain de Moscou, qui regardait ce divorce comme nécessaire, et, dans une affaire de ce genre, le sentiment du chef de l'Église devait entraîner tous les autres. Boris tenta de conjurer l'orage qui allait fondre sur sa tête, et entreprit de faire changer d'avis au prélat. Il persuada au métropolitain, qu'outre les inconvénients du divorce, la nécessité n'en existait pas, puisqu'on avait un héritier du trône dans le jeune Dmitri, dont la santé ne donnait aucun sujet de crainte. Le prélat se rendit à ces représentations, et comme il s'agissait d'une affaire ecclésiastique (1586), cette décision ôta toute force au parti qu'il abandonnait.

Boris, qui n'avait différé de frapper Chouiski que pour mieux assurer ses coups, animé par la nouvelle offense qu'il venait d'en recevoir, ne pensa plus qu'à hâter sa vengeance. Il gagna un valet de ce seigneur, qui accusa son maître de trahison. Des marchands, des esclaves furent appliqués aux plus cruelles tortures; mais ils ne fournirent que des preuves de l'innocence de Chouiski, au lieu des charges qu'on en attendait contre l'accusé. Cependant, comme on voulait absolument que Chouiski fût

coupable, il fut envoyé en exil, où il ne vécut pas longtemps, car Boris l'y fit bientôt étrangler. Quant au métropolitain de Moscou et à un autre prélat, qui avaient osé porter des plaintes au tsar contre les violences exercées en son nom par son beau-frère, ils furent dégradés par ordre de Boris; réduits à l'état de moines, ils furent renfermés dans deux monastères différents (1587).

L'évêque de Rostof, nommé Job, fut élevé à la dignité de métropolitain; devenu par cette élection le chef de l'Église russe, il reçut bientôt après un titre plus imposant et une puissance encore plus révérée. Il dut ces nouveaux honneurs et cet accroissement de pouvoir à l'état d'avilissement et d'oppression dans lequel l'Église grecque était tombée. Jérémie, patriarche de Constantinople, étant venu à Moscou (1588) implorer les bontés du tsar, crut se le rendre plus favorable s'il accordait à l'Église russe quelques nouvelles prérogatives. Il représenta donc à ce prince que l'Église avait eu autrefois cinq chefs, l'évêque de Rome et les patriarches d'Alexandrie, d'Antioche, de Constantinople et de Jérusalem; mais que le pape était déchu de son rang par toutes les hérésies dont il s'était rendu coupable, et qu'il serait à propos de le remplacer. Il proposa en conséquence de consacrer le métropolitain en qualité de patriarche. Le tsar y consentit, et dès lors la Russie eut son patriarche particulier, et devint indépendante de celui de Constantinople.

Délivré de tous ses ennemis, assuré d'une foule de partisans dont la fortune était attachée à la sienne, Boris ne voyait plus à ses desseins qu'un seul obstacle; mais il ne pouvait le renverser que par un crime : c'était le jeune Dmitri. Avant de le sacrifier il voulut le rendre odieux, espérant sans doute que, si ce prince laissait peu de regrets, on ne ferait pas de sérieuses recherches sur la cause de sa mort. Il fit donc répandre dans le peuple que Dmitri, malgré sa tendre jeunesse, donnait déjà des marques d'un caractère féroce, qu'il faisait son plaisir de

voir battre des animaux, qu'une de ses plus agréables récréations était de frapper à coups de bâton les volailles de sa basse-cour, et de les voir expirer sous ses coups. Le prince n'avait encore que sept ans; et pourtant on assure que, dans l'hiver, il se plaisait à faire avec des enfants de son âge des figures de neige, qu'il donnait à chacune de ces figures le nom de quelques-uns des grands de la cour, qu'il tranchait la tête à celle qui représentait Boris, passait son épée au travers du corps d'une autre, coupait à quelque autre les mains, et jurait de traiter ainsi ces objets de sa haine quand il serait sur le trône : il se peut que dès son enfance il eût appris de sa mère à détester ses oppresseurs. L'ambition, plutôt que la crainte, porta Boris au crime. Un de ses confidents lui promit de le délivrer bientôt de Dmitri; ce scélérat, nommé Clechnin, était décoré du titre d'okolnitchei, une des premières dignités de la cour. Il comptait être secondé par ses amis; mais les deux premiers auxquels il s'ouvrit rejetèrent avec horreur la proposition qu'il osait leur faire, et furent cruellement punis pour ne s'être pas prêtés au crime qu'on exigeait d'eux. Enfin, le secrétaire d'État Bitiagovski et une vieille gouvernante de Dmitri entrèrent dans le complot; douze hommes au moins se rendirent complices de ce crime affreux, qui fut commis le 15 mars 1591, vers le milieu du jour, suivant la chronique russe. Les auteurs étrangers pensent au contraire que cet attentat eut lieu pendant la nuit, et cette circonstance leur a fait croire qu'on avait pu facilement changer le prince et lui substituer une victime moins précieuse. Les intérêts et les intrigues de Boris ont répandu tant d'obscurité sur cet événement, qu'il est impossible de démêler aujourd'hui la vérité.

Boris s'empressa de faire expédier d'Ouglitch, où Dmitri avait été assassiné, à Fédor, un rapport sur la mort de ce prince dans les termes qu'il lui plut d'imaginer. On y lisait que Dmitri, attaqué d'une fièvre chaude, et aban-

donné à lui-même par la négligence criminelle de sa mère et de ses oncles, s'était égorgé dans la violence du délire occasionné par sa maladie. Cette fausse lettre fut remise à Fédor, qui ne savait les choses que comme on voulait qu'il les sût. Boris trompa également la cour et la ville par une relation mensongère, à laquelle le prince Vassili-Chouiski, lâche fils du malheureux Ivan, prêta l'appui de son affirmation. La mère de Dmitri fut mise dans un couvent; ses frères furent envoyés en exil, et plusieurs y moururent. Un grand nombre d'habitants d'Ouglitch furent punis de mort; les uns pour avoir mal parlé de Boris, les autres pour avoir, disait-on, versé le sang de Dmitri.

Ces manœuvres purent en imposer à quelques esprits; mais tous ne se laissèrent pas séduire par ces artifices: on soupçonnait, on détestait le crime de Boris. Peu de temps après, les Tartares de la Crimée entrèrent avec les Turcs en Russie, et portèrent le ravage jusqu'à Moscou. Le bruit se répandit qu'ils avaient été appelés par Boris lui-même, qui voulait par cette diversion donner de l'occupation aux Russes, leur faire oublier son attentat et prévenir les révoltes. On fit une soigneuse recherche de ceux qui répandaient ces discours; un grand nombre furent appliqués à la question, plusieurs furent en secret punis de mort, et d'autres finirent leurs jours en prison. C'était injustement sans doute qu'on avait accusé Boris d'intelligence avec les Tartares: ces ennemis de la Russie n'avaient pas besoin d'y être appelés pour venir y chercher du butin, et, dès l'année suivante (1592), ils firent dans l'Ukraine une incursion encore plus sanglante. Mais quand un homme s'est souillé d'un crime atroce, on ne croit pas être injuste en le chargeant des forfaits les plus odieux; car, s'il ne les a pas commis, il s'en est du moins montré capable.

Cependant Boris, qui par tant d'intrigues et d'attentats s'était frayé le chemin du trône, parut en être repoussé pour toujours. L'épouse du tsar mit au monde une fille qui reçut le nom de Théodosie; mais la joie qu'avait

excitée la naissance de cet enfant dans la famille de Fédor et parmi les grands et le peuple, fit bientôt place à la douleur. Théodosie mourut dans la première année de sa vie (1594) : pouvait-elle vivre, lorsque son existence était si contraire aux desseins de Boris? Dès lors il ne vit plus d'obstacles à ses plans ; pour en assurer davantage l'exécution, pour augmenter par son adresse et ses libéralités le nombre de ses partisans, la paix lui sembla plus favorable que la guerre : il fit consentir le tsar à la conclure avec la Suède (1594).

La faible santé de Fédor faisait prévoir depuis longtemps que sa fin n'était pas éloignée ; il mourut le 7 janvier 1598, après avoir sinon régné, du moins prêté son nom pendant treize ans aux actes de la souveraineté. En lui finit la dynastie des princes descendants de Rurik, après avoir occupé le trône pendant huit siècles entiers.

Par la mort de Fédor, la branche régnante se trouvait éteinte. Mais, quoique la cruauté d'Ivan et l'ambition de Boris eussent fait périr un grand nombre de princes, le sang de Rurik n'était pas encore entièrement épuisé. Il restait plusieurs maisons issues de ce premier souverain de la Russie, et il semble qu'elles seules eussent dû être admises à profiter de l'élection. Cependant, loin de discuter leurs droits, on parut ne leur en attribuer aucun. Ainsi, tous les grands ayant des prétentions égales à être élus, Boris avait assez d'amis dans la noblesse et dans le peuple pour se flatter que ses intérêts ne seraient pas négligés dans l'assemblée qui disposerait du trône. En effet, quoique bien des gens fussent persuadés qu'il était l'auteur du meurtre de Dmitri ; quoique des maisons illustres eussent à lui reprocher l'effusion du sang de leurs chefs, on était généralement moins frappé de ses crimes que de ses talents, de sa générosité, de son application au travail et même de son équité ; car, si l'on excepte les circonstances où ses intérêts le rendirent injuste, il se

montra toujours zélé pour le maintien de la justice. Le peuple surtout, qui prenait peu de part au sort des grands que cet homme avait sacrifiés à ses desseins, chérissait sa libéralité et son attention à faire valoir les droits du pauvre et de l'opprimé. Ce même Boris, capable de tous les crimes pour satisfaire son ambition, avait un génie vaste et profond, des qualités brillantes et même des vertus, ou vraies ou simulées.

Chaudement servi par ses amis, à la tête desquels se trouvait le patriarche, Boris enleva la majorité des votes et fut élu tsar. En rusé politique qu'il était, Boris refusa d'abord ce titre, qu'il avait si vivement désiré, et ne parut céder qu'aux prières de sa sœur, la veuve de Fédor, et au vœu de la nation. On faisait les préparatifs du couronnement, lorsqu'on apprit d'Oskol que le kan de Crimée se disposait à tomber sur la Russie, et qu'il avait même reçu des Turcs un secours de sept mille janissaires. Cette nouvelle retarda la cérémonie. Le rendez-vous fut indiqué à Serpoukhof, et l'armée russe fut partagée en cinq corps, commandés par cinq fils de souverains tartares au service de la Russie. Boris vit alors l'armée la plus brillante qu'aucun de ses prédécesseurs eût jamais rassemblée : elle se composait de plus de deux cent mille hommes, bien vêtus, bien montés et pourvus d'abondantes munitions.

Tous ces grands préparatifs furent inutiles : l'avis était faux. Le kan de Crimée, Kazi-Guérei, ne pensait point à attaquer la Russie, et l'on sut même que deux courriers qu'on lui avait envoyés l'année précédente revenaient accompagnés des députés de ce prince. On eut soin de tenir l'armée de Serpoukhof en bon ordre pour les recevoir et pour donner à ces ennemis avides, mais craintifs, une grande idée des forces de la Russie. Les députés tartares, interdits de ce spectacle, purent à peine proférer une parole à l'audience que leur donna Boris, et le nouveau tsar jouit de la terreur qu'il inspirait. Les Tartares

de la Crimée n'osèrent depuis faire aucune incursion dans le centre de la Russie, comme ils avaient fait tant de fois auparavant.

Toute l'armée eut part à la générosité de Boris; il n'y eut pas de soldat qui ne reçût quelque gratification en argent. Il traita presque chaque jour dix mille hommes pendant six semaines; à la fin de la campagne, il donna un repas général. Une partie de l'armée fut congédiée, et le reste fut répandu sur les frontières. Boris revint à Moscou, où il fut reçu avec des applaudissements aussi bruyants que s'il eût remporté des victoires mémorables.

Rien ne s'opposait plus à la cérémonie du couronnement, et elle fut célébrée avec une très-grande magnificence (1599). Boris, pendant la messe, élevant la voix, prit Dieu à témoin que, pendant son règne, il ne souffrirait pas qu'aucun de ses sujets languît dans la misère; et il déchira sa robe, en s'écriant qu'il était prêt à partager tout ce qu'il possédait et à l'appliquer au soulagement des malheureux. On ignore s'il promit de ne punir personne de la peine capitale; mais on sait du moins qu'il n'y eut point d'exécutions publiques sous son règne. Clément par politique, implacable par intérêt, il épargna au peuple le spectacle révoltant des supplices, et fit étrangler en secret ceux qu'il avait sujet de craindre.

Il suivit le projet formé par Ivan Vassiliévitch d'éclairer la nation. Si son règne eût été plus long, si la fin en eût été moins agitée, il avait dessein de mander d'Allemagne, de France et d'Angleterre, des hommes instruits, pour enseigner les sciences et les langues. Animé pour les connaissances utiles et agréables du même zèle que marqua depuis Pierre Ier, il fit partir pour les pays étrangers seize jeunes gens d'une bonne noblesse, pour s'y livrer à des études qui étaient encore inconnues dans leur pays. Il entretenait constamment un grand nombre d'officiers étrangers.

Un prince suédois vint alors (1600), si l'on en croit les auteurs russes, chercher un asile et du service à la cour de Boris; mais, suivant les écrivains suédois, il y fut appelé par Boris lui-même. Ce prince était Gustave, fils d'Eric XIV, roi de Suède, né en 1556. Abandonné et voué à la mort par suite des malheurs de sa famille, sauvé par la compassion de quelques hommes, Gustave errait dans différentes cours de l'Europe, lorsqu'il fut mandé par Boris. Le tsar avait dessein de lui donner en mariage sa fille Xénie ou Axénie. Il espérait par cette alliance pouvoir unir un jour à ses États l'Esthonie et la Finlande. Gustave se rendit à l'invitation du tsar, et en fut reçu avec honneur et affabilité; mais, attaché à une femme qu'il avait amenée avec lui en Russie, Gustave refusa de la quitter, malgré les instances de Boris et la perspective brillante que lui ouvrait son mariage avec Xénie. Malgré sa situation précaire, il ne se montra pas mieux disposé à répondre aux desseins du tsar sur l'Esthonie et la Finlande. Enfin, pressé d'embrasser la religion grecque, il ne cacha pas son éloignement pour cette apostasie.

Boris, mécontent de Gustave, se refroidit peu à peu à son égard, et, ne voulant ni le renvoyer, ni le garder à sa cour, ni paraître l'avoir maltraité, il lui fixa pour résidence la ville d'Ouglitch, où il le fit conduire avec honneur; il lui en abandonna les revenus pour son entretien, et prodigua ses largesses à tous les domestiques de ce prince. Gustave mourut à Ouglitch, en 1607.

Le tsar avait trop de prudence pour maltraiter ouvertement le prince de Suède, lorsqu'il appelait dans ses États Jean, frère du roi de Danemark Christian IV. Il ne fallait pas laisser soupçonner que les princes étrangers ne pouvaient visiter en sûreté la Russie. Christian était alors fort mal avec la Suède. Un sujet frivole mettait la mésintelligence entre les deux États : il s'agissait de trois couronnes, que les souverains de Suède et de Dane-

mark prenaient également dans leurs armes, et qui désignaient la Suède, le Danemark et la Norwége. Dans ces circonstances, Christian, espérant tirer un grand avantage de son alliance avec le tsar, vit avec joie son frère désigné pour recevoir la main d'Axénie.

Boris et son fils Fédor reçurent avec magnificence le prince Jean, dont l'union avec Axénie fut indiquée pour le commencement de l'année suivante. Mais la mort enleva le jeune époux quarante jours après son arrivée en Russie.

A peu près dans ce même temps, le peuple éprouvait une horrible famine (1601-1602); elle fut signalée par tous les crimes auxquels la nécessité peut conduire des hommes que surexcite le manque absolu de toute nourriture. Des mères dévorèrent leurs enfants, et la chair humaine trouva des vendeurs et des acheteurs également avides. Une immense mortalité suivit la disette : on vit, dans la seule ville de Moscou, jusqu'à cent vingt-sept mille cadavres entassés dans les rues, et ensuite enterrés dans la campagne, sans compter tous ceux qui avaient été inhumés auparavant dans les quatre cents églises que contenait cette ville. Un étranger qui y était alors rapporte que la famine emporta cinq cent mille hommes dans la capitale, qui paraît avoir été alors, aussi bien que le reste de la Russie, plus peuplée qu'à présent, et dont la population était considérablement augmentée, dans ce désastre, par la foule de malheureux qui y affluaient de toutes parts pour y trouver des secours.

Cependant la disette ne se fit pas sentir dans toute la Russie : ce pays était trop étendu pour que la même influence du ciel en embrassât toutes les parties. Il est du moins certain que l'Ukraine, Kazan, Astrakan, Oustioug, Vialka, la Permie, ne se ressentirent pas de la famine. La Sibérie n'était pas encore cultivée, et c'étaient alors ces trois dernières contrées qui la nourrissaient : elle reçut ses convois ordinaires. Si la famine

désolait la capitale pendant que de vastes provinces jouissaient de l'abondance, il faut convenir que, malgré les grands talents de Boris, l'art de gouverner avait encore bien des progrès à faire. Mais, s'il ne put apporter des remèdes efficaces aux maux de la patrie, il lui montra du moins des sentiments paternels. Il fit élever de grands édifices en pierre, et nourrit des milliers d'hommes occupés à ces travaux. La seule ville de Smolensk reçut deux cent mille livres. Les pauvres se rassemblaient tous les matins sur une place publique, et il leur faisait donner à chacun une aumône qu'on peut évaluer à trente centimes environ de notre monnaie.

Les malheurs qui affligèrent le règne de Boris ne pouvaient le distraire du bien de l'État. Le tsar Ivan avait fait conduire prisonniers à Moscou un grand nombre de marchands livoniens : il en restait encore du temps de Boris; ce prince leur rendit la liberté, les encouragea à reprendre leur commerce, et leur donna toutes les sûretés nécessaires pour passer de Moscou en Livonie, et de la Livonie à Moscou. Il fournit de sa caisse, à ceux qui se trouvaient sans fortune, des sommes assez considérables pour les faire valoir à leur profit, jusqu'à ce qu'il jugeât à propos de les retirer (1603).

Nous avons jusqu'à présent considéré les vertus de Boris sur le trône : il ne faut pas croire cependant qu'en arrivant au pouvoir il eût dépouillé tous les vices qui l'y avaient conduit. Toujours défiant et jaloux, il se faisait un devoir de perdre les hommes et les familles qui lui donnaient ombrage. Ennemi des moyens violents, parce qu'ils l'auraient rendu odieux, il savait brouiller les unes avec les autres les familles qu'il craignait, et les exciter à leur destruction mutuelle. Quand cette tactique ne réussissait pas, il en avait une autre qui ne manquait jamais. Des misérables qu'il tenait à ses gages corrompaient des valets à force d'argent et de promesses, et les engageaient à dénoncer comme coupables de quelque

crime leurs maîtres, qui étaient aussitôt arrêtés et regardés comme convaincus.

Un scélérat que ses crimes conduisent à la fortune ne peut manquer d'imitateurs. Souvent les domestiques de plusieurs maisons se rassemblaient, convenaient de partager les profits qu'ils attendaient de leur infidélité, et réglaient entre eux quel serait le dénonciateur et quel maître serait dénoncé. Jamais ces accusations n'étaient rejetées, jamais on ne leur opposait même un faible doute; et si le maître implorait le témoignage de ses autres valets, on les mettait à la torture jusqu'à ce qu'ils confirmassent la déclaration calomnieuse, ou qu'ils périssent dans ces affreux tourments. On en vint au point que même les gens du peuple se dénonçaient les uns les autres, dans l'espoir d'obtenir quelque gratification du souverain. Des femmes accusaient leurs maris, des enfants leurs pères : jamais on n'avait vu en Russie l'exemple d'une aussi monstrueuse immoralité.

Quelquefois les vertus mêmes réveillaient l'humeur soupçonneuse de Boris, et provoquaient sa haine et sa fureur. C'est ce qu'éprouva Bogdan-Belski, seigneur riche et généreux. Le tsar le chargea, en 1599, de faire élever contre les Tartares la ville de Borisof. Belski crut, en cette occasion, devoir faire briller sa magnificence. Chaque jour il traitait les soldats et les travailleurs; il prodiguait ses bienfaits aux pauvres : il leur faisait distribuer des vivres, de l'argent, des habits. Tous célébraient ses louanges. Le bruit en vint jusqu'à Boris, qui apprit avec indignation qu'un autre partageait avec lui l'amour du peuple. Il le fit arrêter, jeter en prison et punir de mort, pour avoir séché les pleurs des infortunés. Il fit aussi mourir les nobles qui avaient été attachés au service de cet homme bienfaisant, et qui ne l'avaient pas dénoncé comme un traître.

Mais, de toutes les grandes maisons, aucune ne fut plus cruellement opprimée que celle des Romanof. Ce qui

rendait cette famille si odieuse à Boris, c'est que, du côté maternel, elle était alliée de fort près au dernier tsar, et que le chef actuel de cette maison, Fédor-Nikititch-Romanof, s'était acquis le respect et l'amour de la nation par ses qualités de tout genre.

Des herbes qu'on disait vénéneuses, trouvées dans un coffre chez Alexandre, frère de Romanof, firent accuser cette famille d'avoir voulu empoisonner le tsar. Le dénonciateur se porta en même temps témoin contre cette vertueuse famille, qui essaya, mais en vain, de se justifier d'une accusation dont mieux que personne Boris connaissait l'absurdité : c'était lui qui avait fait cacher ces herbes prétendues vénéneuses, dans la maison d'Alexandre, par un valet qui s'était vendu à lui. Les Romanof furent condamnés à un exil perpétuel, où la plupart furent étranglés. Plusieurs maisons qui leur étaient alliées furent enveloppées dans leur ruine.

Cependant la nation russe s'élevait par les soins de Boris; déjà elle pouvait se promettre de voir bientôt fleurir dans son sein les arts de la guerre et de la paix; la reine d'Angleterre, Élisabeth, ménageait son amitié; lorsqu'une révolution inattendue, des troubles intérieurs de la nature la plus grave, les cabales et les armes des peuples voisins vont détruire le résultat des travaux d'Ivan et de Boris.

Dans cette classe de la noblesse inférieure connue sous le nom d'enfants-boyards, Izamachnia-Otrépief, qui vivait à Galitch, eut deux fils, Smirnoi et Bogdan. Celui-ci fut père d'Iachko ou Jacques. Il envoya cet enfant à Moscou pour y être élevé dans l'étude des lettres, étude qui consistait à apprendre à lire, à écrire et à comprendre l'Écriture sainte traduite dans l'ancien dialecte slavon-russe. Le jeune Iachko montra de l'esprit, de l'intelligence; et ses supérieurs, jaloux de se l'attacher, lui donnèrent, dès l'âge de quatorze ans, l'habit monastique avec le nom de Grégori. En peu de temps il

changea plusieurs fois de maison ; enfin il vint à Moscou et y fut élevé au diaconat. Le patriarche Job entendit parler du jeune Grégori, et le retira dans son palais, où il l'occupa à copier des livres. L'imprimerie, introduite par Ivan, avait fait des progrès fort lents ; la presse n'avait encore produit que peu de livres, et un copiste habile était alors un homme précieux.

Grégori eut occasion de voir à Moscou des personnes qui avaient connu Dmitri, et qui lui trouvèrent quelque ressemblance avec ce malheureux fils d'Ivan ; dès lors il conçut le projet de mettre à profit ce jeu de la nature. Par des questions adroites il se fit instruire de tout ce qui concernait Dmitri ; et quand il crut en savoir assez pour jouer le rôle qu'il méditait, il osa déclarer à quelques amis que lui-même était Dmitri, et qu'il remonterait un jour sur le trône de ses ancêtres. La plupart rirent de ses prétentions comme d'une folie sans conséquence : quelques-uns le crurent peut-être, ou par simplicité, ou parce qu'ils désiraient voir revivre un rejeton de leurs anciens maîtres.

Cependant ces discours parvinrent aux oreilles du métropolitain de Rostof, qui avait commencé à le haïr dès qu'il l'avait vu dans le palais du patriarche, soit qu'il trouvât dans la physionomie du jeune diacre quelque signe de mauvais augure, soit qu'en effet sa conduite ne fût pas assez régulière pour son état. Ce métropolitain s'adressa directement au tsar, pour lui faire part de ses soupçons. Tout défiant qu'était Boris, il ne crut pas rencontrer, dans un moine encore enfant, un ennemi bien dangereux. Il se contenta d'ordonner à l'un de ses secrétaires, nommé Vassilief, de l'envoyer dans un monastère de province, sous un supérieur sévère. Vassilief différa, on ne sait comment ni pourquoi, d'exécuter les ordres du souverain. Instruit du péril qu'il avait couru, Grégori s'enfuit, et se retira dans un couvent à Galitch, puis à Mourom et à Briansk. Il voulait se rapprocher de

la Pologne : c'était là qu'il espérait trouver les secours nécessaires pour accomplir ses desseins ambitieux. De Briansk il se rendit à Novgorod-Séverski, où il fut bien reçu par l'archimandrite, qui le logea même avec lui dans son appartement. Il lui donna un cheval et un guide, et Grégori poursuivit sa route avec deux autres moines, vagabonds comme lui, dont il avait fait la connaissance à Briansk, et qu'il avait ou trompés ou séduits. Avant de partir il laissa dans la cellule de l'archimandrite un billet ainsi conçu : « Je suis le prince Dmitri, fils d'Ivan; et quand je serai monté sur le trône de mes pères, je vous récompenserai des soins que vous avez pris de moi. »

Les trois aventuriers prirent le chemin de Kief, qui appartenait alors à la Pologne. Grégori avait le talent de plaire : le prince Vassili-Ostrojski, gouverneur de Kief pour le roi de Pologne, lui accorda son amitié, le retint pour faire l'office de diacre dans son palais, et le plaça dans le célèbre monastère de Petcherski. Mais Grégori ne put s'astreindre aux règles austères de son ordre; il les viola même d'une manière manifeste : son supérieur voulait le punir, son protecteur l'abandonna ; ils ne firent tous deux que hâter l'exécution de son dessein. Il s'échappa du monastère, entra en Pologne, et n'y fut pas plutôt qu'il quitta sa robe de moine.

Tout ce qu'il avait fait jusque alors avançait peu l'exécution de ses desseins. Sa retraite en Pologne ne lui offrait que la misère en perspective, s'il ne parvenait pas à tromper quelque homme puissant capable de lui faire un parti. Il crut trouver le protecteur qu'il cherchait dans le prince Adam Vichnévetski, et se fit présenter à ce seigneur, qui le reçut au nombre de ses domestiques. D'abord confondu parmi les valets d'une grande maison, il conçut un stratagème qui devait le faire regarder avec respect par son maître. Il écrivit un mémoire dans lequel il annonçait qu'il était le prince Dmitri ; que les assassins payés par Boris pour lui arracher la vie avaient été trom-

pés dans leur fureur, et n'avaient frappé que le fils d'un prêtre (1); que, longtemps caché par des boyards fidèles à son père, menacé enfin d'être bientôt découvert, et ne trouvant plus aucune retraite sûre dans les États gouvernés par l'usurpateur d'un trône qui ne devait appartenir qu'au fils d'Ivan, il s'était vu forcé de chercher un asile en Pologne : heureux d'y conserver au moins, dans l'état le plus abject, une vie sans cesse menacée par un tyran.

Il feignit ensuite d'être atteint d'une maladie mortelle, et de toucher à son dernier moment. Il demande un confesseur : le prêtre arrive; il le trouve le visage pâle, les yeux éteints, la poitrine oppressée, pouvant à peine faire entendre une voix mourante. Cependant le faux moribond parvient à se confesser, et, paraissant recueillir un reste de forces, il demande au prêtre de le faire enterrer avec honneur comme fils d'un tsar; il lui apprend qu'il trouvera sous son matelas, après sa mort, le récit de son histoire, et le conjure de lui garder le secret jusqu'à ce qu'il ait rendu le dernier soupir. Mais, comme Grégori l'avait bien prévu, le bon prêtre crut qu'il y aurait de l'inhumanité à taire la misère d'un si grand personnage, et il courut annoncer au prince Vichnévetski ce qu'il venait d'apprendre. Ce seigneur, étonné, se rend à la chambre du malade, et voyant qu'il ne peut le faire consentir à lui déclarer lui-même son secret, il cherche dans l'endroit indiqué le mémoire dont lui a parlé le confesseur, le trouve, le lit, et rend au fourbe tous les respects dus au fils d'un souverain.

Des soins assidus, de prompts secours, eurent bientôt rendu au faux Dmitri la santé qu'il n'avait pas perdue. Il consacra le loisir dont il jouissait à l'étude de la langue latine, de l'histoire et des sciences qui conviennent à un souverain. Il se lia particulièrement avec

(1) Chez les schismatiques grecs et russes, les prêtres du bas clergé, ou *popes*, sont mariés.

le frère de son protecteur, Constantin Vichnévetski; celui-ci lui procura l'amitié de Mnichek, son beau-père, palatin de Sendomir, homme considérable par sa fortune, par sa puissance et par le crédit qu'il avait à la diète. Mnichek avait, d'un second mariage, une fille nommée Marine, jeune, belle, mais vaine, rusée, audacieuse, dévorée d'une folle ambition, et qui, croyant voir dans Dmitri l'héritier légitime du trône de Russie, conçut le dessein de lui plaire et de régner avec lui. L'imposteur se hâta de répondre à l'amour d'une princesse qui lui apporterait en dot l'appui de deux maisons des plus puissantes en Pologne, celles de Mnichek et de Vichnévetski. Le palatin promit d'unir les deux jeunes gens; mais on convint que le mariage serait différé jusqu'au temps où Dmitri aurait recouvré l'héritage de ses pères. Cette promesse suffisait à l'imposteur; elle liait à sa cause le palatin, qui par son propre intérêt se trouvait engagé à lui frayer le chemin du trône.

La diète de Pologne s'ouvrit en 1603; Mnichek y mena le faux Dmitri. Au milieu de cette noble assemblée, et en présence du roi Sigismond, l'imposteur fit le récit de ses fausses aventures avec un ton plein de conviction et les larmes aux yeux. L'issue de cette démarche de Dmitri est peu connue; mais on dit que la noblesse et le prince polonais refusèrent de manquer à la parole jurée entre eux et la Russie, et que Sigismond, après avoir rendu de grands honneurs à Dmitri, permit et facilita même les secours que chaque seigneur en particulier voudrait donner à la cause du fils d'Ivan.

Cependant le bruit se répandit à Moscou que le dernier fils d'Ivan vivait, et se trouvait en Pologne. Ce bruit parvint jusqu'à Boris, et l'usurpateur en frémit. Il connaissait l'attachement de la nation pour le sang de ses anciens maîtres, et sentait combien pouvait devenir redoutable un imposteur qui saurait rehausser des couleurs de la vérité une fable agréable au peuple. Il fit passer en

Pologne un espion, qui lui apprit que le prétendu Dmitri n'était autre que le diacre Grégori Otrépief. Boris avait oublié ce moine obscur, depuis qu'il avait ordonné à Vassilief de le faire resserrer étroitement dans un cloître. Sa première fureur se tourna contre Vassilief, qui avait négligé de remplir ses injonctions. Cependant il ne parut pas le punir pour l'affaire d'Otrépief : il aurait craint, en prononçant le nom de l'imposteur, de lui donner plus d'importance dans l'esprit du peuple. Vassilief fut recherché pour ses malversations dans la gestion d'une caisse qui lui était confiée, et périt par le supplice du knout.

On sut bientôt jusqu'à Stokholm qu'un prétendu fils d'Ivan se faisait reconnaître en Pologne. Le roi de Suède, Charles IX, offrit ses secours à Boris; le tsar aurait craint, en les acceptant, de témoigner une faiblesse dangereuse : il les refusa. Mais, malgré sa feinte sécurité, il fit établir un cordon de troupes depuis Smolensk jusqu'à Briansk, et défendit, sous des peines sévères, de laisser passer qui que ce fût de Russie en Pologne et de Pologne en Russie. Cette précaution produisit un mauvais effet : le peuple reconnut que le tsar craignait l'imposteur; et son respect pour celui-ci ne fit que s'en accroître.

Boris essaya, mais en vain, de faire connaître la vérité au roi de Pologne; Sigismond ne voulait pas être détrompé. Un enfant-boyard et un moine ancien compagnon d'Otrépief lui furent adressés par le tsar. Au lieu de les entendre, il les livra au prétendu Dmitri, et ces malheureux furent mis à mort. Boris ne se rebuta pas : il fit partir pour la Pologne Smirnoi Otrépief, oncle de l'imposteur; mais cet homme ne put obtenir accès nulle part, et revint à Moscou sans avoir rempli sa mission. Enfin le patriarche et le clergé de Russie envoyèrent en députation, en Pologne, un nommé Poltchikof; cet ambassadeur du clergé ne fut pas mieux reçu que ceux du tsar : bien plus, il fut jeté dans les prisons de Kief.

Cependant Mnichek et le prince Vichnévetski travaillaient à lever une armée en faveur du faux Dmitri. Les Cosaques du Don, mécontents de la sévérité de Boris, ayant appris que le légitime héritier du trône se trouvait en Pologne, résolurent de le reconnaître. Pendant que les ordres du tsar étaient lentement exécutés, et qu'il ne pouvait même rassembler des troupes suffisantes pour couvrir les frontières, son rival était à la tête d'une armée de cinq mille Polonais, Lithuaniens et Cosaques. Il n'a pas encore combattu, et déjà il se voit maître des frontières; huit villes s'étaient rendues à lui et lui avaient livré leurs chefs enchaînés. Le bruit des succès de Grégori se répand en Pologne; une foule de volontaires viennent le joindre, ardents à profiter des dépouilles de la Russie. Il paraît avec ces nouveaux renforts sous les murs de Novgorod-Séverski. Il espérait sans doute n'éprouver encore aucune résistance; mais il trouve un peuple fidèle, des commandants courageux, et des troupes qui leur sont soumises. Obligé de former le siége en règle, il essuie des pertes considérables par une sortie que font les assiégés; il est en même temps attaqué par une armée assez nombreuse qu'enfin le tsar a rassemblée; elle est battue, et le général dangereusement blessé. Elle se retire à Sevsk en assez mauvais ordre : Dmitri l'y poursuit. Les Russes reçoivent un puissant renfort, commandé par le prince Chouiski, le même qui, par l'ordre de Boris, avait été à Ouglitch prendre des informations sur la mort du jeune Dmitri, et qui, après avoir reconnu son cadavre, l'avait fait inhumer. Convaincu de sa mort, il ne pouvait manquer de courage contre un sujet obscur, qui, sous un nom usurpé, voulait s'emparer d'un trône auquel lui-même avait quelques prétentions comme descendant de Rurik. Le rebelle Grégori fut défait, et il perdit jusqu'à sept mille hommes, presque tous Cosaques. Il fit sa retraite vers Poutimle avec les débris de ses troupes, et il pensa à retourner en Pologne (1605).

Mais, au lieu de profiter de son trouble et de le poursuivre avec acharnement, les Russes prirent quelque temps de repos et perdirent des moments précieux. Dès lors la fortune change : l'imposteur reprend le cours de ses premiers succès, tandis que le tsar voit chaque jour de nouveaux désastres l'assaillir. Le feu de la rébellion gagnait toutes les parties de l'État, et se répandait jusque dans Moscou. Boris crut que le patriarche et le prince Chouiski pourraient ramener la multitude : l'un inspirait le respect par sa dignité; le témoignage de l'autre avait un grand poids, parce qu'il était bien instruit de la mort du véritable Dmitri. Ils allèrent dans les places publiques et dans les rues assurer le peuple que le dernier fils d'Ivan ne vivait plus, et que l'usurpateur de son nom était ce même Grégori Otrépief, qu'ils avaient vu moine dans un couvent de Moscou. Pour donner plus de force à ces témoignages, Boris employa les armes de la religion : l'imposteur et ses complices furent, en présence du peuple, déclarés séparés de l'Église et livrés à l'anathème. L'horreur qui accompagnait toujours cette imposante cérémonie remplit la multitude d'une crainte religieuse, et rétablit cette morne tranquillité qu'inspire la terreur.

Ce repos factice aurait bientôt cessé, sans doute, avec le sentiment qui l'avait fait naître, et qui, chez les Russes, peuple plus superstitieux que religieux, ne pouvait être que passager. Mais le retour des premiers troubles fut encore hâté par un événement imprévu. Boris, en sortant de table, éprouva bientôt des douleurs violentes : il ne fut malade que deux heures, et mourut le 5 avril 1605, après un règne de sept ans.

La mort de Boris et les maux qui depuis déchirèrent si longtemps la Russie anéantirent tout ce que ce prince avait fait, à l'exemple d'Ivan, pour rendre la nation plus florissante et plus éclairée. En détestant ses vices, il faut convenir que, par son génie, il était digne de la puissance suprême, et l'on doit regretter que la

nature, en le formant pour le trône, l'eût fait naître dans un rang où il n'y pouvait parvenir que par le crime.

Après la mort de Boris, Fédor son fils, regardé comme l'héritier légitime du trône, fut solennellement proclamé tsar par le patriarche, les boyards et les différents ordres de l'État. A peine âgé de seize ans, il était incapable de gouverner la Russie au milieu des désordres où elle était plongée. On crut remédier à la faiblesse de son âge en le mettant sous la tutelle de sa mère, et en donnant pour conseils à cette princesse les boyards les plus habiles et les plus fidèles à la maison de Boris. Mais cette forme de gouvernement, sujette à trop de lenteurs et d'incertitudes, était désastreuse dans ces conjonctures critiques, où l'on avait besoin d'un chef qui sût lui-même prendre un parti vigoureux et faire exécuter ses ordres sans délai.

Les troubles allaient renaître avec plus de force, et au calme trompeur succédèrent bientôt les plus violentes agitations. Les populations, profondément sympathiques à la cause du faux Dmitri, n'étaient fidèles qu'en apparence au nouveau souverain. Le doute régnait dans tous les cœurs : les habitants des villes envoyaient reconnaître les sentiments de l'armée, et les soldats s'informaient des dispositions des villes. Le résultat de ces messages mutuels fut que Rézan, Toula, Cochire et Alexin, se révoltèrent à la fois contre Fédor, et reconnurent le prétendu Dmitri. Celui-ci, sûr alors du succès, se rend à l'armée qu'on lui livrait. Le petit nombre des chefs qui étaient restés fidèles à la maison de Boris avait pris la fuite; les autres vinrent respectueusement à la rencontre de l'imposteur. Son arrivée fut célébrée par les acclamations de toutes les troupes; leur joie ressemblait à l'ivresse. Il visita le camp des assiégeants devant Kromy; il était composé de cent mille hommes, qui depuis trois mois entiers battaient inutilement, avec soixante-dix pièces de canon, une ville presque sans défense, vouée à la cause du prétendu Dmitri. Il entra lui-même dans la place, et,

considérant le mauvais état où elle était réduite : « Je reconnais, s'écria-t-il, dans la longue résistance qu'a faite une ville aussi faible, la protection que le Ciel accorde à ma cause. » Ces paroles firent une grande impression sur la multitude déjà prévenue.

L'imposteur avait fait un grand pas; mais il n'osait compter sur Moscou, où s'étaient retirés tous les partisans fidèles de la famille de Boris. Heureusement pour lui, les habitants de Krasno-Célo, village considérable voisin de Moscou, ennemis jurés du dernier tsar, et déjà prêts à la révolte, embrassèrent la cause du prétendu Dmitri, et reçurent avec joie Pouchkin et Plestchéef, ses agents. Ceux-ci, à la tête des paysans armés de Krasno-Célo, se rendent sur la place de Moscou. Ils sont renforcés en chemin par une affluence de peuple qui accourait de la ville, et même par un grand nombre de strélitz. Vainement le patriarche veut-il ramener ces hommes égarés : on ne répond à sa voix que par des cris séditieux. Les révoltés arrètent tous les boyards qui étaient sortis pour apaiser la multitude; ils les entourent. On lit le manifeste de l'imposteur. L'air retentit des acclamations du peuple, et des milliers de voix semblent n'en former qu'une seule pour proclamer le faux Dmitri. On court au palais des souverains, on arrête la veuve de Boris, le tsar son fils, et la tsarine, sœur du jeune prince; la maison habitée par Boris avant son élévation au pouvoir sert de prison à sa famille. En même temps on s'empare de tout ce qui tient, de près ou de loin, à la famille de Boris; on pille, on rase leurs habitations, on dévaste leurs fiefs et leurs villages.

Instruit de la soumission de Moscou, Otrépief s'avance jusqu'à Toula; il y reçoit bientôt les députés de la capitale, qui viennent le reconnaître au nom des boyards et du peuple; ils étaient accompagnés d'une foule de nobles et de gens de tous les rangs. A la tête de cette députation étaient les princes Vorotinski et Téliatevski. En même

temps arrivent les députés des Cosaques du Don. L'imposteur, dès cet instant, fait connaître sa haine pour la noblesse russe; les Cosaques sont les premiers admis à l'audience. Ils chargent d'outrages les envoyés de Moscou, ils osent même frapper cruellement le prince Téliatevski et le jettent en prison.

Avant d'entrer à Moscou, Otrépief veut que Fédor et sa mère aient cessé de vivre. Le patriarche, que l'imposteur redoutait encore plus qu'un enfant et qu'une femme sans défense, est arrêté dans son palais, traîné au pied des autels, dépouillé des insignes de sa dignité, puis jeté dans un couvent. Ensuite les bourreaux marchent à la prison qui renfermait l'épouse et les enfants de Boris. Ils commencent par étrangler la veuve infortunée; puis c'est le tour de Fédor, qu'on étouffe. Les deux cadavres sont exposés à la vue du peuple, et l'on déclare que ces victimes se sont empoisonnées elles-mêmes. Enfin la jeune tsarine est reléguée dans un cloître, où elle passa le reste de ses jours.

Les meurtriers de la veuve et du fils de Boris, peu satisfaits du sang dont ils sont couverts, étendent leur vengeance jusque sur les tombeaux. Le corps du dernier tsar, arraché de sa sépulture, fut exposé longtemps aux regards et aux outrages de la populace. Quand cette fureur aveugle fut assouvie, on daigna enfin lui accorder un peu de terre dans le cimetière d'un couvent (1605).

CHAPITRE XIV

Le faux Dmitri. — Vassili Ivanovitch-Chouiski. — Le prétendu Pierre Fédorovitch. — Encore un faux Dmitri. — Chouiski est détrôné.

(1605 — 1610)

Aucun obstacle n'écartait plus l'imposteur de la capitale. Il y fit solennellement son entrée, le 20 juin 1605, environné d'un nombreux cortége de la plus haute noblesse; les deux armées, russe et polonaise, formaient sa suite. Reconnu par la plus grande partie de la nation, Grégori voulut que la puissance ecclésiastique donnât une nouvelle force aux droits qu'il réclamait, et que son rang fût consacré par l'onction sainte et par la couronne des tsars. Il n'y avait plus de patriarche : il choisit pour remplir cette première dignité de l'Église l'archevèque de Rézan; et quinze jours après son entrée dans Moscou, Grégori reçut des mains de ce nouveau patriarche la couronne des tsars, sous le nom de Dmitri Ivanovitch.

La dernière femme d'Ivan, la mère de Dmitri, vivait encore. Le nouveau souverain, regardé comme son fils, ne pouvait la laisser languir dans sa triste retraite. Dmitri (nous donnerons dorénavant ce nom à l'imposteur) se flatta que l'infortunée veuve, vaincue par de longues souffrances, abattue par l'avilissement où elle avait été plongée ou subjuguée, du moins par la crainte, reconnaîtrait sans peine un homme qui lui rendait sa première fortune, et qui déjà l'avait vengée de Boris. Dmitri sortit de Moscou au-devant d'elle : une grande affluence de peuple le suivit. Ceux qui étaient attachés au nouveau tsar et ceux qui doutaient de sa naissance

s'empressaient également d'être témoins de cette entrevue. Dmitri se précipite dans les bras de la tsarine; ils se pressent dans leurs étreintes mutuelles et versent des larmes abondantes. Cependant tous les doutes n'étaient pas encore dissipés par le témoignage de la veuve d'Ivan. Des voix sourdes s'élevaient encore, et des gens bien instruits ou mal intentionnés se disaient à l'oreille qu'un imposteur occupait le trône. Ces bruits étaient trop dangereux pour que le prince n'en poursuivît pas les auteurs. Il y eut des recherches, des délations, des tortures, mais peu de supplices. On ne nomme que le seul Petre Tourguénef, homme assez peu considérable, qui ait été puni de la peine capitale. En résumé, il semble prouvé par des témoignages certains que la Russie n'avait jamais joui jusque-là d'un règne plus doux que celui de Dmitri.

Les chroniques, même en le calomniant, nous ont conservé un exemple bien frappant de sa clémence. Le prince Chouiski devait nécessairement être son ennemi capital; aussi découvrit-on bientôt qu'il s'était fait un parti, et qu'il conspirait contre les jours du souverain. Il fut arrêté avec ses complices. Dmitri les fit amener devant son palais, et les soumit au jugement du peuple. Chouiski, convaincu d'avoir formé le complot dont il était accusé, fut unanimement condamné à mort; et, ce qui montre que ce régime n'avait rien de tyrannique, ses complices ne furent condamnés qu'à la prison. L'arrêt porté contre Chouiski ne fut pas même exécuté. La veuve d'Ivan demanda sa grâce à Dmitri; celui-ci, qui voulait pardonner, parut se laisser fléchir. La peine de Chouiski fut commuée en un emprisonnement; il ne tarda même point à obtenir sa grâce, et rentra dans toutes ses dignités. Dmitri espérait gagner les cœurs par cette indulgence : elle fut la cause de sa perte.

Le tsar, se croyant affermi sur le trône, envoya en Pologne, avec la qualité d'ambassadeur, le secrétaire

d'État Vlassief. Il était chargé de solliciter un traité d'alliance avec le roi de Pologne, spécialement contre les Turcs ; mais Sigismond s'excusa sur ce qu'il ne pouvait rien faire sans le consentement de la diète, et promit d'y proposer cette affaire lorsqu'elle serait assemblée. Vlassief était aussi chargé de réclamer en mariage, pour son maître, la fille du palatin de Sendomir, Marine, qui lui avait été promise avant son avénement au trône ; elle lui fut remise, après qu'il l'eut fiancée (22 novembre 1605) au nom de Dmitri. Marine ne fit son entrée à Moscou que le 1er mai 1606 ; son père l'accompagnait. Elle reçut partout les honneurs dus au rang qu'elle allait tenir, et les habitants de la capitale se piquèrent de célébrer son entrée dans leur ville avec la plus grande magnificence.

Soit que Mnichek, le père de Marine, voulût faire parade aux yeux des Russes de sa fortune et de sa puissance, soit qu'il eût dessein de procurer à son gendre une garde fidèle, il s'était fait accompagner de quatre mille Polonais. Cette foule d'étrangers en armes remplit le peuple de craintes et de soupçons.

En même temps arrivèrent des ambassadeurs de Sigismond, qui demandèrent à la fois au tsar la cession de Smolensk et de quelques autres contrées, et des secours contre les Tartares de Crimée. Comme ces barbares étaient également les ennemis de la Russie et de la Pologne, Dmitri promit de leur faire la guerre conjointement avec Sigismond ; mais il ajouta avec fermeté qu'on ne le ferait jamais consentir à démembrer ses États. Cependant les Russes ne voulurent voir dans ce refus que de l'hypocrisie ; on s'obstinait à lire dans son cœur ; on soutenait qu'il accorderait un jour ce qu'il affectait de refuser, et on lui faisait un crime d'une alliance même utile à la patrie.

Tout en lui révoltait la nation. Il avait adopté en Pologne des mœurs étrangères ; il ne pouvait cacher son

mépris pour les manières des Russes, et le mépris ne se pardonne jamais. Il admettait auprès de sa personne des prêtres et des moines catholiques ; et les catholiques n'étaient pas même regardés comme chrétiens par les Russes, aussi fanatiques qu'ignorants et remplis d'absurdes préjugés.

Il avait de la musique à sa table, et l'on avait toujours vu, disait la foule, régner à la table des tsars le recueillement d'un réfectoire de moines (1). Il se promenait dans l'étendue du Kremlin et dans les rues de Moscou, accompagné seulement de quelques gentilshommes, et les tsars ne se montraient qu'environnés du plus brillant cortége et dans l'appareil le plus imposant. Il était familier avec les grands; il déposait l'orgueil du rang suprême, et traitait les seigneurs comme ses égaux et ses amis; les tsars, renfermés dans leur triste gravité, ne se laissaient voir à leur cour qu'avec un front sévère et menaçant. On regardait donc Dmitri comme un homme né pour la bassesse, indigne de régner, incapable même de représenter le personnage de souverain.

Enfin arriva le jour destiné au mariage de Dmitri. Le patriarche mit la couronne des tsars sur la tête de Marine. Cette cérémonie, contraire aux anciens usages, fut regardée comme un attentat contre les lois, et la permission qu'eurent les étrangers d'entrer dans l'église comme une insulte faite à la religion (2).

Il est certain que les Polonais ne cherchaient point à calmer la haine qu'ils inspiraient, ne fût-ce que par leur religion, leur langue et leurs mœurs différentes de celles des Russes. Fiers de la protection de Dmitri, qu'ils ren-

(1) On sait ce qu'il faut penser de ce recueillement des tsars à table : il s'accorde mal avec les orgies qui déshonoraient trop souvent leurs repas.

(2) La chronique appelle ici les catholiques romains, *Latins non baptisés*. Les Russes ne croyaient pas qu'il pût y avoir de baptême sans immersion.

daient odieux, ils se montraient comme des oppresseurs. Les grands polonais affectaient en toute occasion le plus profond mépris pour les seigneurs russes; et leurs compatriotes de tout rang outrageaient de mille manières les Moscovites.

Des strélitz indignés de ces excès, dont ils accusaient le souverain, et plus encore de ce qu'on bâtissait une église pour les catholiques, conspirèrent contre le prince. Trahis par un des leurs, ils furent aisément convaincus du complot qu'ils avaient tramé. Mikoulin, chef de cette milice, n'eut pas plutôt entendu leur aveu, qu'il les fit massacrer par ceux de leurs compagnons qui étaient restés fidèles; lui-même en tua un grand nombre de sa main. Dmitri condamna cette exécution violente; mais on n'en crut pas moins qu'il l'avait ordonnée.

Pendant que la cour se livrait aux plaisirs, Chouiski profitait du pardon qu'il avait obtenu pour former une nouvelle conspiration. Au milieu de ces brillantes fêtes, par lesquelles on célébrait le mariage et le couronnement du souverain, il épiait le moment de le massacrer. Dmitri apprit que déjà quinze mille hommes étaient ouvertement révoltés. Il craignit d'augmenter le mal par des ordres sévères; il fit seulement avertir les Polonais de se tenir prêts à se défendre, et les strélitz, avec quatre compagnies de ses gardes, furent commandés auprès de sa personne. Cela se passait le 14 mai, et, pour dissimuler ses craintes, Dmitri indiqua pour le 18 un bal masqué. Il devait donner le même jour au peuple le spectacle de l'attaque et de la défense d'une place; on avait construit pour cette fête une citadelle de bois, et l'on y avait amené une grande quantité de canons.

Mais, dès la nuit du 17, Chouiski rassembla dans sa maison ses parents, ses amis et leurs domestiques. Il leur parla avec véhémence; il excita en eux de la haine pour un vil imposteur, un moine impie, qui avait en même temps dépouillé l'habit de son ordre et la foi de ses pères;

il ajouta qu'il était temps de venger l'État et le Ciel offensé. Tous s'écrièrent à la fois qu'ils étaient prêts à mourir pour la patrie et la religion. Ils s'arment à la hâte et courent sonner le tocsin; le peuple se presse autour d'eux; et, de même qu'il a reconnu Dmitri sans examen, il jure avec autant de légèreté la mort de l'imposteur. Le tsar dormait profondément; il n'avait conservé que trente hommes auprès de sa personne : sécurité imprudente, qui contredit le dessein qu'on lui prête d'avoir voulu faire massacrer, le lendemain, les grands et le peuple. Basmanof, un de ses fidèles seigneurs, endormi non loin de lui, entend le son des cloches et le réveille. Bientôt les cris du peuple qui s'avance vers le palais annoncent que la révolte est générale. Chouiski marche à la tête de cette multitude, tenant une épée d'une main et de l'autre une croix. A l'aspect de ce signe révéré, le peuple se croit conduit par Dieu même, et reconnaît la voix du Ciel dans celle de son chef.

Dmitri paraît à la porte de son palais, il espère imposer au peuple par sa présence; mais son aspect ne fait qu'irriter davantage la multitude. Il voit qu'en un instant toute sa puissance s'est évanouie, et se retire dans l'attente du sort le plus affreux. Basmanof déploie un zèle supérieur au danger, et ne craint que pour son maître; il veut exhorter les boyards à garder leurs serments et à contenir le peuple; mais il est aussitôt frappé d'un coup de poignard par un nommé Tatistchef, qui lui devait sa grâce auprès du tsar, contre lequel il avait peu auparavant conspiré. Dmitri cherche à fuir, mais en vain; toutes les issues sont occupées par les rebelles. Une croisée donne sur une petite cour; il l'aperçoit, s'y précipite, se casse une jambe et se fait à la tête une profonde blessure. Aux cris que lui arrache la douleur, accourent quelques-uns de ses gardes, des strélitz et même des gens du peuple, qui, ne sentant plus que de la pitié pour l'homme souffrant qui les implore, le portent dans son palais. Les

gardes et les strélitz jurent de mourir pour le défendre.

En vain les boyards les exhortent-ils à leur livrer un traître que l'imposture a seule placé sur le trône; ils répondent qu'ils reconnaissent dans leur prince le fils d'Ivan, et qu'ils doivent répandre pour lui tout leur sang. Cette réponse courageuse est entendue par quelques hommes du peuple, et vole de bouche en bouche. La fureur de la multitude s'apaise; le doute gagne les esprits, et les grands commencent à devenir suspects. Tout est perdu pour les ennemis de Dmitri, lorsque les boyards proposent d'aller supplier la veuve d'Ivan de découvrir la vérité. Tout le monde se rend à cet avis. Chouiski court avec quelques amis chez la vieille tsarine, et revient bientôt annonçant qu'elle a désavoué le scélérat qui l'ose appeler sa mère, et qu'elle déclare ne l'avoir nommé son fils que sous le coup d'une menace de mort. Aussitôt tout se tourne contre Dmitri; ses gardes et les strélitz, si fermes il n'y a qu'un instant, se joignent au peuple qui jure la mort de Dmitri. On se jette sur l'imposteur, et on le fait expirer sous mille coups. Son corps fut brûlé, après être resté trois jours exposé sur la place.

Pendant cette exécution, une partie du peuple, s'étant divisée en plusieurs bandes, courait toutes les rues et massacrait les Polonais qu'elle pouvait rencontrer. D'autres bandes se précipitèrent dans l'appartement de Marine, qui ne dut son salut qu'au dévouement d'une de ses dames d'honneur. Le voïévode de Sendomir et les autres seigneurs polonais étaient résolus à se défendre avec vigueur, lorsque Chouiski vint arrêter la fureur du peuple ameuté contre eux. C'est ainsi que furent sauvés Mnichek, son fils et l'ambassadeur de Pologne; ils se rendirent à Chouiski, qui leur promit toute sûreté pour leur personne.

La révolte ne dura que huit à dix heures; la nuit suivante il régna dans la ville un profond repos : on

n'eût pu croire qu'elle avait été précédée d'un jour si terrible.

Si Dmitri n'était pas né pour le trône, il semble du moins qu'il était digne d'y monter. Margeret, gentilhomme français qui avait été à son service, dit qu'il avait de l'esprit, de l'agilité, de la force. Facile à s'emporter; plus facile encore à s'apaiser, la clémence faisait le fond de son caractère. Généreux, animé d'un noble enthousiasme pour la gloire, plein de respect pour la postérité, qui l'a traité peut-être avec trop d'ingratitude, il devait être capable de grandes choses. Un mot suffit à son éloge : c'est qu'il aimait Henri IV, roi de France, et qu'il avait déjà nommé un ambassadeur pour l'envoyer à ce prince.

Plusieurs historiens, tant russes qu'étrangers, se sont posé cette question : Dmitri était-il un imposteur, ou bien était-il vraiment le fils d'Ivan, échappé à la mort? Plusieurs des objections qu'ils ont hasardées contre l'imposture de Grégori nous paraissent d'une grande force ; nous n'oserions cependant, pas plus qu'eux, décider la question. Pour juger ce grand procès, il faudrait avoir des pièces que vraisemblablement on ne trouvera jamais. Quant à nous, le cadre restreint de notre travail sur la Russie nous interdit d'énoncer en termes si concis que ce soit les nombreuses fins de non-recevoir qu'on oppose à l'imposture prétendue de Grégori. Nous avons donné ce qu'il y a de plus vraisemblable, et dans le doute qui entoure toutes les autres assertions, nous avons cru devoir nous abstenir de commentaires.

Le trône n'était encore vacant que depuis quatre jours, lorsque Chouiski excita ses partisans à le proclamer lui-même. Loin que tout l'État intervînt dans cette élection, elle était même ignorée de la plus grande partie de Moscou. La faction de Chouiski le mena sur la place publique, le nomma tsar par acclamation, et le conduisit aussitôt à l'église cathédrale. Là, pour faire oublier sans doute ce que son élection avait d'illégal, il jura solennellement de

ne punir personne sans prendre l'avis et le consentement des grands; de ne point imputer aux enfants les fautes de leurs pères; de ne tirer aucune vengeance de ceux qui l'avaient offensé du vivant de Boris. Depuis que Novgorod avait perdu ses priviléges, c'était la première fois qu'un souverain de Russie avait juré des conventions avec ses sujets.

Il manquait encore à Chouiski la cérémonie du couronnement. Il fit déposer et enfermer dans un cloître le patriarche élevé par Dmitri, et nomma à sa place Hermogène, métropolitain de Kazan. Le nouveau tsar, dans la semaine même de son élection, reçut la couronne des mains de ce nouveau pontife : tant on abrégea les formalités dans la déposition de l'ancien patriarche et le choix de son successeur.

Mal affermi sur le trône, Chouiski voulut essayer du moins de désarmer les Polonais. Il leur envoya en ambassade le prince Volkonski, chargé de représenter Dmitri comme un fourbe qui avait séduit à la fois la Pologne et la Russie; mais ce député ne fut pas même écouté. Les Polonais attendaient des événements une nouvelle occasion de mettre la Russie en feu, et de profiter de l'embrasement pour se saisir de quelques lambeaux de ce malheureux pays; les événements ne secondèrent que trop bien cette politique de la Pologne.

Chouiski devait être haï de tous ceux qui avaient des prétentions au trône et de leurs partisans. Il augmenta encore par sa conduite le nombre de ses ennemis. Malgré ses serments, il ne sut oublier aucune des anciennes offenses qu'il avait reçues, et il s'en vengea par la spoliation et l'exil. On commença à remuer de plusieurs côtés; et, loin de Moscou, le bruit se répandait que Dmitri n'était pas mort. Ces sourdes rumeurs effrayèrent Chouiski. Il envoya chercher à Ouglitch le corps de Dmitri, massacré par l'ordre de Boris. Quoique la mort de cet enfant n'eût rien de commun avec la religion,

on le regardait comme un saint martyr. Le tsar, le patriarche, les boyards et le clergé allèrent au-devant de ses reliques (1607). On établit trois fêtes en son honneur : celle de sa naissance, celle de sa mort et celle de la translation de ses reliques. Cette politique était adroite : en effet, si Dmitri devenait un objet de vénération pour le peuple, s'il était dans le ciel, tous ceux qui oseraient prendre son nom sur la terre ne pourraient être que des imposteurs. Mais par malheur le nouveau saint ne trouva ni dévots ni croyants.

En Ukraine surtout le peuple se portait à la rébellion ; des marchands, des strélitz, des Cosaques, des paysans se soulevèrent, et reconnurent pour leur chef Ivan Bolotnikof, esclave fugitif du prince André Téliatevski. Ils surprenaient les villes, jetaient les commandants dans des cachots, pillaient, détruisaient les maisons, et s'emparaient des femmes et des filles. Leur exemple répandit au loin l'esprit d'anarchie. Les paysans crurent que le temps était venu de rétablir l'égalité et d'exterminer la noblesse. Le sang des seigneurs coulait à longs flots, et leurs membres déchirés et exposés à la vue du peuple étaient autant de signaux qui l'appelaient à la liberté. Déjà Bolotnikof s'approche de Moscou ; il ravage tout sur son passage, bat les troupes qu'on lui oppose, et arrive aux portes de la capitale : c'en était fait de cette ville, sans les secours qu'elle reçut de Smolensk et d'ailleurs. Les rebelles furent battus, et perdirent beaucoup de monde ; la plupart allèrent implorer la clémence du tsar, et obtinrent leur pardon ; ceux qu'on prit les armes à la main furent noyés impitoyablement.

Le parti de Bolotnikof semblait près de se dissoudre, lorsque parut sur la scène un autre brigand bien plus redoutable ; c'était un imposteur qui s'était déjà montré dès le temps de Dmitri.

Les Cosaques du Térek, sûrs de l'impunité sous ce règne orageux, s'étant rassemblés au nombre de quatre

mille hommes, avaient surpris et pillé Astrakan. Ce premier succès leur procura l'alliance des Cosaques du Don, les mêmes qui avaient tant contribué à placer Dmitri sur le trône. Mais, se croyant mal récompensés, ils ne cherchaient qu'à exciter de nouveaux troubles pour en tirer de plus grands avantages. Il se trouvait parmi eux un jeune homme nommé Élie Vassilief, esclave fugitif d'un boyard nommé Ielaguin ; ils s'avisèrent d'en faire un prince du sang des tsars. Ils l'appelèrent Pierre, et le donnèrent pour fils de Fédor, supposant que c'était lui que la tsarine Irène avait mis au monde en 1592, et que Boris, qui aspirait secrètement au trône, avait substitué à ce jeune prince une fille baptisée sous le nom de Théodosie, et morte l'année suivante. On ne disait pas comment ce fils de tsar inconnu se trouvait parmi les Cosaques du Don.

Il semble qu'un esprit de vertige régnait alors dans toute la Russie : cette fable, si mal ourdie par des barbares, eut tout l'effet qu'ils en attendaient. Une foule de bas peuple, rendu sans doute inquiet par la misère, vint se joindre à eux. Leur audace s'accrut avec leur force; ils osèrent écrire à Dmitri d'abandonner le trône, qui appartenait au fils de Fédor. Dmitri, sans s'effrayer, se contenta de faire répondre au faux Pierre que, s'il était en effet son neveu, il pouvait venir à Moscou faire examiner ses droits, qu'on était prêt à les reconnaître; mais que, s'il n'était qu'un fourbe, il recevrait la peine due à son crime. Cette menace n'arrêta pas les Cosaques; ils se mirent en route pour la capitale. Cependant, ayant appris la mort du tsar, ils craignirent que son successeur ne montrât plus de fermeté, et, renonçant à leur projet sur Moscou, ils se contentèrent d'exercer le brigandage, et de massacrer les grands qui leur tombaient entre les mains.

Aussitôt qu'ils connurent le mécontentement de la nation sous le nouveau règne et les progrès de Bolotnikof,

ils s'unirent aux Cosaques du Volga, et, remettant Pierre à leur tête, ils se déclarèrent derechef les défenseurs de ses droits. Ils rentrèrent dans l'intérieur de la Russie, et virent leur parti s'augmenter à chaque pas. Les forces qu'on rassembla contre eux furent aisément dissipées. Malheur aux nobles qui leur furent livrés par des traîtres ou par le sort des armes! ils s'étudiaient à les faire périr dans des supplices inouïs. Pendant que des nobles expiraient dans les tortures par ordre de ce scélérat, d'autres hommes de la première distinction se rendaient ses complices; soit qu'aucun moyen ne leur parût odieux pour renverser Chouiski, longtemps leur égal et aujourd'hui leur maître; soit qu'ils cherchassent seulement à exciter des troubles dont ils espéraient profiter. Les droits de l'imposteur furent reconnus par le prince Chakoski et par André Téliatevski, le maître du brigand Bolotnikof, et qu'on peut soupçonner d'avoir excité lui-même son esclave à déchirer sa patrie. Ces deux seigneurs surpassèrent par leurs excès toutes les cruautés du rebelle qu'ils se donnaient pour maître.

Chouiski reconnut avec effroi que le vil protégé de quelques Cosaques devenait pour lui un ennemi redoutable, et résolut d'aller le combattre lui-même. Il se mit en campagne. Téliatevski vint s'opposer à sa marche, et ne craignit pas de l'attaquer. Le combat dura un jour entier, et l'avantage fut longtemps du côté des rebelles; enfin, grâce à l'intrépidité des princes Lykof et Golitsin, la victoire resta au tsar. Téliatevski périt en brave, et échappa ainsi au supplice qui l'attendait. Une seconde victoire permit à Chouiski de s'avancer sans obstacle jusqu'à Toula, où les rebelles s'étaient fortifiés, avec le faux Pierre, le brigand Bolotnikof et le prince Chakoski, tous déterminés à se défendre jusqu'au dernier soupir. Le tsar était dans une grande incertitude sur l'issue du siége qu'il entreprenait, lorsqu'un homme obscur vint lui offrir de le faire triompher. C'était

martyr d'une erreur qu'il prenait pour la vérité, expira en rendant grâces à Dieu, qui lui permettait de souffrir pour son prince et pour sa patrie.

Ainsi le tsar, encore mal assuré de ses succès contre l'imposteur de Toula, avait à combattre un nouveau parti de rebelles, et se voyait obligé de diviser ses forces à peine suffisantes. La Russie souffrit également des victoires du tsar contre les troupes du faux Dmitri, et de celles des séditieux contre l'armée de Chouiski. Mais, quand enfin Toula se fut rendue, quand le prétendu Pierre et ses compagnons eurent péri dans les supplices, le faux Dmitri, qui se vit seul en butte aux armes du tsar, désespéra d'y résister. Il abandonna les villes qui l'avaient reconnu, en laissa les habitants exposés à la vengeance d'un prince irrité, et se retira à Novgorod-Séverski. Mais la Pologne était intéressée à le soutenir. Cependant elle eut honte de le protéger ouvertement, et n'agit en sa faveur que sous le nom de quelques particuliers. Un colonel nommé Lisovski vint lui offrir ses services avec sa troupe. Le tsar venait de licencier son armée : Lisovski décida le faux Dmitri à profiter des circonstances et à aller mettre le siége devant Briansk. Bientôt cette ville fut serrée de si près, que ses défenseurs ne pouvaient recevoir de subsistance qu'à travers les plus grands dangers. Tous les jours de nouveaux renforts arrivaient au prétendu Dmitri ; c'étaient des troupes de Lithuanie, des bandes de brigands, puis enfin les Cosaques du Don. Ils lui amenèrent, chargé de chaînes, un autre fourbe qui avait tenté de se mettre à leur tête, en se donnant comme fils de Fédor, dont il prenait le nom. Le faux Dmitri, coupable du même crime, le fit punir de mort : c'était se prononcer à lui-même sa propre sentence.

Chouiski, à la nouvelle du danger que courait Briansk, rassembla à la hâte les troupes qu'il avait licenciées, et les envoya au secours de cette ville sous le commande-

ment du prince Kourakin. Malgré sa bravoure et celle de ses soldats, ce général ne put que jeter des provisions dans Briansk, et dut se retirer devant l'armée des rebelles. Le faux Dmitri renonça à poursuivre le siége de Briansk, et se retira dans Orel, où il résolut de passer l'hiver. Ses succès lui acquirent de nouveaux secours, et des seigneurs polonais du plus haut rang vinrent se joindre à lui.

Ce fut dans ces temps où la Russie aurait dû n'offrir qu'un spectacle de deuil, en présence de tous les maux qui l'affligeaient déjà, et de ceux encore plus terribles dont elle était menacée, que Chouiski songea à se marier. Il épousa (1608) Marie, fille du prince Bouinossof : union formée dans de funestes conjonctures et dont la fin devait être déplorable.

Il fut impossible d'agir pendant l'hiver contre le rebelle, dont le parti se fortifiait de plus en plus chaque jour; et quand enfin la saison permit de reprendre les opérations militaires, les troupes du tsar ne se présentèrent que pour se faire battre. Kourakin avec ses soldats soutint seul sa réputation de valeur. L'imposteur victorieux répandit le bruit qu'il allait marcher sur Moscou. A cette nouvelle, les généraux de Chouiski, effrayés, se retirèrent avec la plus grande partie de la noblesse dans cette capitale, où ils répandirent la terreur. Les soldats, abandonnés de leurs chefs, se dispersèrent, et le faux Dmitri se trouva maître de la campagne. Il ne perd pas de temps et s'approche de Kalouga; l'effroi se répand au loin. Les seigneurs, les nobles, ne se croient plus en sûreté chez eux : ils abandonnent leurs villages, ils vont avec leurs femmes et leurs enfants se renfermer dans Moscou, qu'ils regardent comme leur dernier, leur seul asile.

Ce n'était pas encore l'armée rebelle qui causait à Chouiski le plus d'inquiétude : des princes, des boyards, mécontents de sa domination, refusent de le servir. Ils

rougissent d'obéir à celui qui fut leur égal, et forment le projet de se donner à un fourbe tiré de la fange pour opprimer leur patrie. On arrêta ceux dont on put découvrir les mauvais desseins; les princes, les premiers d'entre les boyards furent envoyés dans des prisons éloignées, les autres furent punis de mort. L'armée fut rappelée à Moscou, dont le rebelle s'approchait.

Il arriva enfin à deux lieues des murs, et établit son camp près du bourg de Touchino : ce fut de là qu'au nom des Polonais il envoya redemander à Moscou les ambassadeurs et tous les sujets de la Pologne qui avaient été arrêtés après l'assassinat de celui qu'on appelle le premier faux Dmitri. Ce n'est pas qu'il s'intéressât vivement au sort de ces prisonniers; il voulait seulement être instruit par ses députés de la situation des défenseurs de Moscou. A leur retour il fit répandre le bruit qu'il avait conclu la paix avec la Russie. Cette nouvelle, parvenue jusqu'à l'armée russe, qui campait assez loin de la ville, y produisit du relâchement dans la discipline. Les soldats, fatigués par de longues veilles, jetèrent leurs armes, et la nuit suivante ils se livrèrent au sommeil. L'imposteur, instruit du succès de son stratagème, les surprend et les met en fuite.

Le tsar, sentant que l'erreur ou l'infidélité de ses sujets donnait encore moins de force à l'imposteur que l'appui de la Pologne, résolut de ne pas irriter davantage cette puissance et de rendre la liberté aux ambassadeurs polonais, au voïévode de Sendomir, à sa fille Marine et à leur suite. Le faux Dmitri, instruit de leur départ de Moscou, envoya à leur poursuite; Mnichek et sa fille furent enlevés et conduits au camp du rebelle.

C'était une épreuve difficile et dangereuse pour l'imposteur que de traiter comme son beau-père, comme son épouse, des personnes qui ne l'avaient jamais vu. On ne peut expliquer son audace qu'en supposant qu'il y avait eu déjà quelque correspondance secrète entre lui et le palatin

de Sendomir. Cependant, quand Mnichek et Marine lui furent présentés, ils ne purent, dit-on, parfaitement cacher un mouvement de surprise à la vue d'un homme qui n'avait pas même de ressemblance avec celui dont il prenait le nom; Marine ne témoigna donc point ces transports de joie qu'elle devait éprouver en revoyant un époux dont elle avait pleuré la mort. Après cette froide entrevue, elle fut conduite avec son père dans l'appartement qui leur était destiné. L'indifférence des deux époux supposés ne put échapper à ceux qui en furent les témoins, et jeta quelques doutes dans les esprits. Chacun se confiait en secret ses conjectures; l'illusion allait se dissiper pour faire place au repentir. Le palatin et sa fille étaient sans doute encore plus agités: l'ambition et la vengeance les portaient à reconnaître le faux Dmitri, l'honneur les arrêtait; l'ambition fut la plus forte. Dix jours après la première entrevue, Marine en eut une seconde avec le rebelle; alors elle manifeste tous les sentiments qu'une tendre épouse peut marquer à un époux chéri dont elle a pleuré la perte, et ce spectacle attendrit les spectateurs déçus. L'armée apprit bientôt les détails de cette reconnaissance, et, toute grossière qu'était la ruse, elle acquit d'autant plus de nouvelle force, que Marine continua jusqu'au bout son rôle déshonorant, en donnant les droits d'époux au fourbe Dmitri.

De nouveaux succès couronnaient les armes de l'imposteur: Souzdal, Chouïa et Péréiaslavle se rendirent aux troupes qu'il envoya contre elles. Rostof résista longtemps, soutenue par le courage calme de son métropolitain, nommé Philarète; enfin l'ennemi y pénètre, massacre tout ce qu'il peut trouver dans les rues, dans les maisons, et dans la cathédrale, dont il brise les portes et où il commet des excès sacriléges. Philarète est saisi au pied de l'autel, sous une robe de moine, et envoyé à l'imposteur. Les progrès du faux Dmitri répandirent par-

tout la consternation et la crainte. Les villes tâchaient, par une prompte soumission, d'éviter de plus grands malheurs. La domination du tsar ne fut plus reconnue que de celles qui, trop éloignées du théâtre de la guerre, ne pouvaient redouter aucun danger.

Chouiski était surtout effrayé de la situation, chaque jour plus menaçante, de Moscou; il rappela les différents corps de troupes qu'il avait envoyés au secours des autres parties de l'État. Pendant qu'il travaillait à défendre sa capitale contre les ennemis extérieurs, il reconnut qu'il n'en avait pas de plus redoutables que ceux qui étaient dans ses murs. Une conspiration se forma contre lui; le prince Gagarin, d'accord avec quelques autres hommes du premier rang, en était le chef. Il n'était du reste rebelle qu'à son insu, et il croyait conspirer contre un usurpateur en faveur du prince légitime. Le prince Golitsin se joint à cette faction : ils courent au palais, déterminés sans doute à poignarder leur souverain, contre lequel ils n'avaient pu armer ni les boyards ni le patriarche. Chouiski se montre, en ce moment, digne du trône par son courage : il vient au-devant des conjurés, accompagné de ses gardes. Sa présence leur impose. La crainte succède dans leurs cœurs à l'audace; ils fuient de Moscou, et se retirent au nombre de trois cents à Touchino, auprès du prétendant.

Trop faible pour aller assiéger Moscou, le faux Dmitri résolut de l'affamer, et envoya des détachements arrêter tous les transports de provisions. Ces mesures eurent le succès qu'il s'en était promis : bientôt la capitale fut réduite à la famine. Les pauvres, chassés par le besoin, allaient en foule chercher auprès de l'imposteur une subsistance que le prince légitime ne pouvait leur fournir. Le tsar était enfin menacé d'un abandon général, lorsqu'on vit revenir à Moscou le prince Gagarin, l'auteur de la dernière révolte, détrompé sur le compte du

faux Dmitri, humilié, repentant, s'offrant lui-même à la peine qu'il avait méritée, et rappelant au devoir ce peuple que naguère il avait voulu soulever.

Ce qui contribua le plus à répandre la tranquillité dans Moscou, ce fut une nouvelle apportée par Gagarin, qui rendit quelque espérance aux habitants. Il venait d'arriver à Novgorod un secours de Suédois (1609) qui devait entrer bientôt dans Moscou. Ce secours, dont on espérait de si grands avantages, et qui ne fit dans la suite qu'aggraver les maux de l'État, était le résultat d'une négociation dont l'enchaînement des faits ne nous a pas encore permis de parler.

Cinq mille Suédois avaient été envoyés par Charles IX, roi de Suède, au tsar; ils étaient commandés par le comte Jacques Pontus de la Gardie, gentilhomme d'origine française et d'une naissance distinguée, dont le père avait rempli en Suède les plus hauts emplois militaires. Charles IX avait intérêt à secourir Chouiski et à ne pas souffrir que les Polonais, à la faveur du faux Dmitri, s'emparassent de la Russie; par cette augmentation de puissance, ils seraient devenus pour lui des voisins trop dangereux. Ce renfort ne fut d'abord que d'un médiocre secours contre les Polonais, et plus tard, comme nous le verrons, il ne servit qu'à aggraver les maux de l'État.

Les troubles de la Russie, déjà si grands, ne furent guère augmentés par trois imposteurs qui se montrèrent aux environs d'Astrakan, et qui ne purent se faire un parti considérable. Ces fourbes inhabiles étaient connus; on savait leur origine et leur condition, et d'ailleurs aucune puissance n'avait intérêt à soutenir leur cause. L'un se faisait appeler Auguste et se disait fils d'Ivan; un autre, nommé Osinovin, voulait passer pour petit-fils d'Ivan; et le troisième, qui se faisait appeler Fédor, se vantait d'avoir pour père le prince de ce nom. Les Cosaques, qu'ils avaient voulu séduire, vinrent trouver le faux Dmitri :

que les Suédois demandèrent opiniâtrément leur paie. Pontus soutint qu'il n'y avait point d'argent dans la caisse. Les officiers, les soldats marquèrent un égal mécontentement, et la Gardie passa avec ses troupes du côté des Polonais. Les Russes, effrayés de cette défection, retournèrent en désordre à Moscou. Les Suédois pillèrent la caisse et le bagage ; et la Gardie, après avoir laissé une partie de son monde aux Polonais, alla ravager le territoire de Novgorod, prit la petite ville de Ladoga, et repassa en Suède, content du mal qu'il avait fait aux Russes, et se reposant sur eux du soin d'achever leur ruine.

Le faux Dmitri avait encore un parti, et les Polonais prirent la résolution de ne point abandonner entièrement cet imposteur. Il paraît devant Moscou ; mais il en est bientôt chassé par les troupes tartares que Chouiski avait appelées au secours de l'État, et qui se payèrent de leur premier exploit en ravageant le pays qui avait imploré leur aide. D'un autre côté, le faux Dmitri ne faisait pas moins de mal à la Russie, où il s'était rendu maître de plusieurs places. Chouiski mande les troupes des villes, et n'est point obéi ; celles de Rézan surtout refusent hautement de servir. Enfin le peuple de Moscou se soulève ; il attribue au tsar tous les malheurs de l'État ; les boyards entrent en négociation avec les rebelles de Touchino, leur font promettre d'abandonner l'imposteur, s'engagent de leur côté à détrôner Chouiski, et les deux partis conviennent de se réunir ensuite pour l'élection d'un nouveau souverain (1610). Toute la ville semble animée d'un même esprit de rébellion ; les parents mêmes du tsar se tournent contre lui ; Varotinski, un de ses proches, n'hésite pas à se mettre à la tête des révoltés, les conduit au palais de Chouiski, l'arrête de sa main et le traîne, avec son épouse, dans la maison qu'il occupait avant son élévation.

Les habitants de Moscou, qui se fiaient à la parole des rebelles de Touchino, leur font dire que Chouiski est

détrôné, et qu'il est temps qu'eux-mêmes arrêtent l'imposteur. Les partisans de ce fourbe répondent que les habitants de Moscou sont des traîtres qui ont conspiré contre leur souverain; mais que pour eux, sujets fidèles, ils serviront jusqu'au dernier soupir celui qui a reçu leur serment. Cette réponse répandit le trouble et l'incertitude dans Moscou. Si les partisans du tsar avaient su profiter du moment, ils eussent peut-être assuré son triomphe; mais, dès le lendemain, les principaux conjurés forcèrent Chouiski à prendre l'habit monastique. Plus tard, le tsar et son épouse furent conduits à Sigismond, avec Dmitri et Ivan, frères de Chouiski; enfermés à Varsovie, ils y moururent empoisonnés, disent les chroniques russes.

CHAPITRE XV

Interrègne. — Michel Romanof. — Alexis Mikhaïlovitch. — Anecdotes sur ce prince. — Fédor III. — Son intolérance religieuse. — Projet d'une Université.

(1610 — 1682)

La Russie n'avait plus de souverain; les boyards prirent en main les rênes de l'État. Les partisans du faux Dmitri sortirent de la ville et se rendirent au camp de Touchino. De leur côté, les Polonais entretenaient dans Moscou des intelligences dont chaque jour l'importance s'accroissait. Ils poussaient leurs adhérents à engager les grands et le peuple à se jeter dans les bras de Sigismond. Vladislas, son fils, serait devenu souverain de ce vaste pays, après avoir embrassé la religion de ses sujets. A cette dernière condition le patriarche lui-même

approuva ce choix, et les boyards gagnés à la cause de la Pologne, sans prendre le consentement des autres villes, promirent de reconnaître Vladislas pour souverain, à condition qu'il professerait la religion grecque, qu'il ne garderait auprès de lui aucun Polonais, etc. Ces conventions furent signées de part et d'autre, et les citoyens prêtèrent serment à Vladislas, entre les mains de l'hetman Jelkouski.

Après cet accord, il n'était plus permis aux Russes de tenir pour l'imposteur, ni aux Polonais de le secourir; il fut donc voué à un abandon général. Il semblait qu'il n'y eût plus qu'à recevoir Vladislas, et que la paix et le bon ordre allaient se rétablir dans l'État. Mais la tranquillité des Polonais, qui se tenaient hors de Moscou, aux termes du traité, n'était qu'un piége; les mauvais citoyens qui leur étaient vendus cherchaient un prétexte pour les introduire dans la ville. Enfin, Jelkouski entra dans Moscou malgré ses promesses, et les habitants reconnurent bientôt qu'ils s'étaient donné un maître, et non un protecteur contre les entreprises du faux Dmitri. Les boyards perdirent leur pouvoir après avoir gouverné pendant un mois. Jelkouski distribua ses troupes dans tous les quartiers, se fit remettre les clefs de toutes les portes de la ville, et ne confia la garde des postes importants qu'à des Polonais et à des Allemands.

Dès que le faux Dmitri vit que les Polonais s'étaient rendus maîtres de la capitale, et qu'il ne lui restait plus aucune espérance d'y rentrer, il abandonna son camp de Touchino et se retira à Kalonga; il n'en conservait pas moins auprès de lui, dans sa retraite, des Cosaques, des Tartares et des Russes, qui s'inquiétaient peu des résolutions prises à Moscou. Il fallait le combattre, le vaincre, ruiner son parti; et les Polonais n'étaient pas éloignés de le laisser subsister encore, parce qu'il tenait toujours les Russes en alarmes. La patrie en fut délivrée à moins de frais. Ourmamet, kan de Kassimof, se trou-

vait auprès de l'imposteur, avec son fils et le prince Ouroussof, son ami. Le fils d'Ourmamet avertit le faux Dmitri de se défier de son père, qui avait formé le dessein de lui donner la mort. Le fourbe continua de témoigner la même confiance à Ourmamet, et, l'ayant un jour mené avec lui à la chasse, il l'écarta de sa suite, le tua sur le bord de l'Ongra, fit massacrer deux Tartares qui l'accompagnaient, et jeter les trois cadavres dans la rivière. Ouroussof, que l'imposteur ne put tromper sur la mort de son ami, jura de le venger; il le suivit à la chasse, lui trancha la tête d'un coup de sabre et s'enfuit en Crimée.

La nouvelle de la mort du faux Dmitri excita à Kalonga plus de fureur que de consternation; chacun s'arme, et tous les Tartares sont impitoyablement passés au fil de l'épée. Marine était enceinte; les partisans de l'imposteur prêtèrent serment de fidélité à l'enfant qu'elle mettrait au monde; elle accoucha peu de temps après d'un fils, qui se trouva être en naissant le chef d'un parti criminel. La mort de l'imposteur ne soulageait pas les maux de la Russie; délivrée d'un ennemi qui n'était déjà plus à craindre, elle en conservait un redoutable, qui agissait à la fois dans sa capitale et sur ses frontières. Les Polonais s'étaient bientôt lassés de se contraindre; ils ne cachaient plus leurs desseins.

Il n'était plus question pour Sigismond d'envoyer Vladislas à Moscou; il voulait conquérir la Russie, ou en démembrer au moins les plus belles provinces pour les unir à la Pologne (1611). Il semblait au reste que les Russes courussent au-devant du joug, et les habitants de la capitale languissaient dans le plus dur esclavage. On força les boyards d'écrire à Sigismond pour lui demander encore le prince son fils, et l'assurer que du reste ils se soumettaient à toutes ses volontés : c'était lui livrer la patrie, les lois et la religion. Le patriarche refusa seul de signer cette lettre, malgré le poignard levé sur

sa tête. On résolut de l'assassiner à la procession du dimanche des Rameaux; le peuple ne devait pas être plus épargné que le pontife. Mais la conspiration fut découverte, la procession ne se fit pas, et le peuple se tint renfermé. La haine des Polonais trompée en devint plus furieuse. Ils ne différèrent leur vengeance que jusqu'au lendemain; ce fut un jour de carnage. Toutes les rues, toutes les places ruisselèrent de sang; un grand nombre de maisons furent livrées aux flammes. On dit que Sigismond approuva ce massacre et récompensa ceux qui lui en apportèrent la nouvelle. Le patriarche fut déposé, et enfermé dans un cloître, où on le laissa mourir de faim.

Liapounof, l'un des principaux auteurs de la conjuration qui avait renversé Chouiski du trône, pouvait se reprocher les maux de l'État; il tenta le premier de les réparer. Kalonga, Vladimir, Souzdal, Iaroslavle, et plusieurs autres villes se levèrent à sa voix pour secouer le joug des Polonais. Enfin, une armée parut devant Moscou; elle était commandée par Prokophei-Liapounof et Dmitri-Troubetskoi. Les Cosaques choisirent de leur côté Zaroutski, zélé protecteur de Marine: on était obligé d'accepter ses services, parce qu'il partageait la haine commune contre les Polonais. Chaque jour il y avait quelque engagement entre les Polonais et les Russes; ces escarmouches coûtaient du sang, et les choses restaient à peu près dans le même état.

Grâce à un traître, Sigismond parvint à s'emparer de Smolensk. La Russie venait de perdre une de ses principales villes frontières, et n'avait que peu d'espérance de recouvrer sa capitale. Ses défenseurs conçurent alors le projet d'opposer la Suède à la Pologne, et de demander à Charles IX un de ses fils; ils envoyèrent traiter cette affaire à Novgorod. La dissension régnait entre eux, et se manifestait chaque jour davantage. La Russie était trop malheureuse pour n'avoir pas autant d'ennemis que

de voisins. Pontus de la Gardie, qui, dans son expédition, avait connu toute la faiblesse de cet empire, pressa Charles IX de tenter au moins la conquête de Novgorod. Un traître conduit les Suédois aux portes qu'il savait être mal gardées; ils entrent sans résistance. Le voïévode Boutourlin, au lieu d'aller les combattre, court au quartier marchand, pille les boutiques, et sort de la ville après avoir volé les citoyens qu'il devait défendre. Trois jours après, les Novgorodiens demandèrent pour souverain un fils du roi de Suède.

Dans ces cruelles circonstances parut encore un nouvel imposteur. Ce fourbe hardi, que n'effrayait pas le sort de ses prédécesseurs, était un diacre du couvent de Moscou; il se nommait Sidor. Il se montra à Ivangorod, et annonça qu'il était le même Dmitri échappé aux embûches de Boris, à la conspiration de Chouiski et à l'attentat d'Ouroussof. On ne sait ce qui doit étonner le plus, de son audace ou de la crédulité des habitants. Ils lui prêtèrent serment et le menèrent à Pleskof, où il fut reçu avec transports. Les habitants firent au plus tôt annoncer cette nouvelle à un ataman de Cosaques nommé Popof, qui se trouvait au camp devant Moscou. Ce camp était en désordre, le mécontentement y était à son comble : la nouveauté devait y plaire. Les Cosaques, toujours inconstants, toujours amis du trouble, prêtèrent aussitôt serment aux émissaires de Sidor. Des Russes suivirent leur exemple. Ceux qui ne dissimulèrent point leur horreur pour cette infidélité furent maltraités et obligés de se retirer dans des villes éloignées de Moscou. Plestchéef et Béguitchef furent envoyés à Pleskof, avec un grand nombre de Cosaques, pour présenter au nouvel imposteur les hommages de l'armée.

Plestchéef, qui avait souvent vu Dmitri pendant les six mois qu'il régna à Moscou, et qui n'avait pas moins connu le fourbe qui lui avait succédé, cacha son étonnement en se trouvant devant un inconnu. Il fit part de

sa découverte au prince Khovanski, voïévode de Pleskof; ils se concertèrent avec quelques personnes qui avaient pu se laisser tromper, mais qui auraient rougi de servir un scélérat. Sidor fut arrêté, envoyé au camp devant Moscou, et pendu à un arbre. On jeta en prison ceux qui s'opiniâtraient à tenir pour lui.

Le supplice de ce vil criminel apportait du reste peu de soulagement à la Russie; elle semblait perdue, lorsqu'un simple bourgeois de Nijni-Novgorod résolut de la sauver (1612); c'était un boucher appelé Kosma-Minin, et surnommé Soukhoroukin. L'enthousiasme patriotique dont il est enflammé passe dans toutes les âmes; on envoie une députation au brave Pojarski; on le supplie de sauver le pays, et de commander les troupes qu'on s'engageait à soudoyer. Pojarski aimait sa patrie, il embrasse avec joie l'occasion de la servir. Il connaissait Minin; il l'avait vu porter les armes avec honneur. Les villes se disputent la gloire de contribuer aux frais d'une si noble entreprise, et la caisse de l'armée de Pojarski se remplit. Une foule de citoyens exercés depuis longtemps au métier des armes accourent se ranger sous les drapeaux de ce brave guerrier; des strélitz, des Cosaques, qui avaient servi du temps de Chouiski, viennent grossir les troupes de Pojarski. Cependant Zaroutski, instruit de sa marche, craint de voir renverser le parti de Marine et ses propres espérances.

L'armée des défenseurs de la Russie s'était accrue sur la route. Une nombreuse noblesse vient briguer l'honneur de servir dans ses rangs. Les marchands apportent de tous côtés de riches contributions. Malgré son impatience, Pojarski ne veut pas s'approcher de Moscou sans avoir dissipé les partis de Cosaques et de rebelles qui infestaient plusieurs contrées de la Russie. Toutes ses entreprises sont heureuses.

Zaroutski venait d'épouser Marine; souillé de crimes dont il ne pouvait espérer l'impunité qu'à l'abri du

trône, où il comptait placer l'ambitieuse veuve de Grégori, le premier des faux Dmitri, il tremblait à chaque nouvelle qu'on lui apportait des succès de Pojarski. Après tant de forfaits, il ne devait pas reculer devant un nouvel assassinat. Le ciel ne permit pas que le crime se commît; arrêté aussitôt, le sicaire nomma ses complices, que Pojarski, toujours clément, se contenta de faire mettre en prison.

Cependant les Polonais essaient en vain de lutter contre l'armée russe; elle paraît devant Moscou, chasse l'ennemi de ses abords et tient la capitale bloquée; après une résistance opiniâtre, elle fut obligée de se rendre. Pojarski et les généraux ses collègues, à leur entrée à Moscou, oublièrent combien les assiégés avaient été coupables, en voyant les maux qu'ils avaient soufferts : heureux si du moins ils s'étaient résignés à tant de souffrances pour une cause plus juste! Sigismond ne savait pas encore qu'il avait perdu Moscou; on saisit une lettre par laquelle il exhortait les assiégés à continuer de se défendre, promettant de venir bientôt à leur secours; il leur apprenait qu'il était déjà à Viazma. Cette nouvelle répandit l'effroi parmi les grands et le peuple; on n'avait pas encore pu réparer les désastres causés par tant de fléaux de tout genre. La terreur augmenta quand on sut que déjà Sigismond s'était avancé jusqu'à vingt-deux lieues de Moscou, et qu'il envoyait des troupes contre cette capitale, sous le commandement du jeune Jelkouski. Ces craintes fondées ne produisirent cependant pas le découragement. Une armée fut opposée à celle de Jelkouski; le Polonais fut repoussé. Il fit prisonnier un chambellan, qu'il interrogea et dont il obtint pour toute réponse que Moscou était bien approvisionné et en état de se défendre vigoureusement. Conduit devant Sigismond, le prisonnier persista dans son rapport.

Ces renseignements et le sentiment de sa faiblesse

empêchèrent Sigismond d'aller plus loin; obligé de battre en retraite, il vit périr de froid et de misère la plus forte partie de ses troupes. Les grands, assemblés à Moscou, firent annoncer dans toutes les villes que l'État était délivré de l'oppression des étrangers. Partout la joie succéda à la crainte. Cependant on ne pensait pas que les Polonais renonçassent paisiblement à leurs espérances. Il fallait rendre à la Russie sa vigueur en lui donnant un chef, et l'on s'occupa de l'élection d'un souverain (1613).

Avant de terminer l'histoire des troubles dont la Russie fut agitée pendant près de trois ans d'anarchie, disons ce que devint Zaroutski, ce chef de Cosaques qui dût à ses liaisons avec Marine cette honteuse célébrité qui s'acquiert par le crime. Il avait abandonné son camp et la plus grande partie de ses troupes à l'approche de Pojarski. Il prit en passant Marine et son fils à Kolomna, et porta le ravage dans la principauté de Rézan. Il voulut ensuite se rendre maître de Péréiaslavle et fut entièrement défait par le voïévode Boutourlin. Enfin, après avoir pillé, brûlé, massacré tout ce qu'il trouva sur son chemin, il fut obligé de fuir. On l'arrêta et on le conduisit à Moscou avec Marine et son fils; il y fut empalé. Le fils de Marine fut pendu; il n'avait pas encore trois ans: de quel crime pouvait-il être coupable? Marine était digne de mort; mais elle tenait aux premières familles de Pologne, elle fut traitée avec plus de douceur. Condamnée à la prison, elle ne survécut pas longtemps.

Mais il est temps de reporter nos regards vers la capitale, et de voir ce qui s'y passa lorsque la tranquillité fut rétablie.

L'assemblée des États, réunie à Moscou pour disposer du trône, fut d'abord tumultueuse; il y eut de longues contestations avant qu'on pût s'arrêter à un choix commun. Enfin le plus grand nombre des voix se porta sur Mickhaïl, fils du boyardin Fédor-Nikitich, relégué par

Boris dans un couvent, élevé par Dmitri à la dignité de métropolitain de Rostof, et enfin retenu prisonnier à Varsovie. Mikhaïl, que nous appellerons Michel pour nous conformer à l'usage, âgé seulement de seize ans, ignorait le dangereux honneur qui lui était réservé. Il était à Kostroma, où sa vénérable mère prenait soin de son éducation; elle résista longtemps avant de se rendre au vœu général qui appelait son fils au trône, car elle n'en considérait que les périls. Il fallut enfin céder, et le nouveau tsar vint à Moscou deux mois après son élection. Comme il n'y avait pas de patriarche, et que dès lors il réservait sans doute à son père cette haute dignité, il se fit sacrer par le métropolitain de Kazan.

Jeune et sans expérience, enlevé des bras de sa mère pour être mis à la tête des affaires, pour diriger et rétablir un empire qui s'écroulait de toutes parts, Michel avait à consolider le repos intérieur, encore mal affermi après de si longues agitations, à repousser les efforts de la Pologne et de la Suède, et à prévenir ou soutenir les attaques imprévues des Cosaques et des Tartares.

Cependant, malgré les démarches tentées auprès de la Suède et de la Pologne pour conclure un traité de paix, la Russie resta chargée à la fois du poids de deux guerres avec ces puissances. Sans entrer dans le détail peu intéressant de ces luttes, disons qu'enfin le tsar recouvra Novgorod, dont les habitants, après s'être donnés à la Suède, se rendirent à Michel, fatigués de la tyrannie de leurs nouveaux maîtres; mais la Russie fut obligée de céder à la Suède l'Ingrie, la Carélie et tout le pays situé entre l'Ingrie et Novgorod; de signer une renonciation formelle à la Livonie et à l'Esthonie, et de donner encore de l'argent (1). Ce traité fut conclu le 26 janvier 1616.

(1) Pierre Ier, par ses conquêtes sur la Suède, ne fit guère que recouvrer ce que les Russes avaient perdu sous le premier souverain de sa maison.

La Russie n'eût pas été obligée de souscrire à des conditions aussi onéreuses si elle n'avait eu à la fois qu'un ennemi à combattre. Mais la Pologne ne pouvait renoncer à l'espoir d'y établir sa domination, ou d'en arracher au moins de vastes lambeaux. Une haine depuis longtemps envenimée entre les deux nations, d'une part la douleur de voir échapper une proie qu'on croyait avoir saisie, de l'autre le désir de venger les plus graves insultes, rendaient cette guerre bien plus cruelle que celle de Suède, et exaltaient la fureur des deux peuples ennemis.

Smolensk venait de tomber au pouvoir des Polonais, et leur livrait l'entrée de la Russie. En même temps que Sigismond ravageait ce pays, qu'il ne pouvait démembrer davantage, les Cosaques du Don se jetaient en Russie, renforcés par une foule de cette petite noblesse qu'on appelait enfants-boyards, accoutumés aux brigandages pendant les derniers troubles et ne trouvant que dans le pillage le moyen de subsister. Presque toutes les provinces se trouvèrent bientôt en proie à leur fureur. On eut toutes les peines du monde à détruire ces brigands, qui semblaient se multiplier après chaque défaite. D'un autre côté, Vladislas quittait Smolensk, où sa présence n'était plus nécessaire, et, pénétrant de plus en plus au cœur de la Russie, il s'avança jusque sous les murs de Moscou. Peut-être allait-il se rendre maître de cette capitale, si deux pétardiers français, la veille de l'assaut, n'avaient abandonné son camp pour entrer dans la ville, et y faire connaître le projet de ce prince. Les ordres furent donnés pour la défense. Longtemps l'ardeur fut égale de part et d'autre; enfin les Russes furent vainqueurs, et les pertes que firent les Polonais leur ôtèrent le courage en détruisant leurs espérances. La Russie était conquise, si elle eût été attaquée avec plus de vigueur et d'intelligence. Une longue anarchie, compagne des troubles, avait anéanti toute subor-

dination. Obligé de s'éloigner de Moscou, Vladislas ne fut pas plus heureux dans ses tentatives contre des villes inférieures; ces désastres multipliés l'engagèrent à faire les premières démarches pour la paix. Elle fut signée, et sa durée fixée à quatorze ans et demi; la Russie fut obligée d'abandonner à la Pologne Smolensk, Dorogobouje et quelques autres villes (1618).

Parmi les prisonniers qui furent échangés, nous devons surtout citer Fédor-Romanof, ou plutôt le métropolitain Philarète, père du nouveau tsar. Le jour où ce prélat rentra à Moscou (1619) fut un jour de fête pour toute la Russie. Peu de temps après, les boyards et le clergé vinrent prier Michel d'élever Philarète à la dignité patriarcale. Quand toutes les convenances n'auraient pas marqué cette place au père du souverain, la politique devait la lui conférer. Elle ajoutait à la puissance du tsar, sûr alors de donner à ses ordres une nouvelle autorité par la sanction de l'Église, dont son père devenait le chef. Philarète refusa d'abord une dignité à laquelle il devait aspirer pour le bien même de l'État, et parut se rendre avec peine aux prières de son fils et aux instances du clergé et des citoyens.

La nation, qui avait désiré le voir sur le trône, applaudit à son élévation, qui le plaçait de droit à la tête des conseils. C'était à lui qu'il appartenait de donner le premier sa voix et de ratifier toutes les lois du souverain : on aimait à croire que lui-même les avait dictées; on lui attribuait le sage gouvernement de son fils.

L'État, fatigué et presque épuisé par ses dissènsions intestines et par les attaques des peuples voisins, avait besoin d'une longue paix, et il put en jouir.

Après la mort de Sigismond, le tsar, qui par le dernier traité avec la Pologne avait dû renoncer à la possession de Smolensk, voulut rendre à la Russie cette barrière, et la guerre recommença avec la Pologne (1632). Chein, le même qui avait si courageusement défendu Smolensk,

fut chargé de la reprendre. Il avait sous ses ordres un grand nombre de troupes russes et étrangères. C'est alors que les chroniques font mention, pour la première fois, de cavalerie allemande, et elles disent que plusieurs régiments étaient commandés par des colonels de cette nation. Il y avait aussi dans cette armée des officiers français. Enfin plus de cent mille hommes et trois cent pièces de canon furent, dit-on, envoyés au siége de Smolensk ; un tel effort témoigne assez l'importance qu'on attribuait à cette place. Cheïn resta près de deux ans devant cette ville sans remporter aucun avantage décisif ; enfin, désespérant du succès, il livra aux Polonais ses retranchements, la caisse militaire, les munitions et les armes (1634). Le tsar aurait voulu lui pardonner ; mais il fallut satisfaire la vengeance nationale. Cheïn, Izmaïlof, qui commandait sous lui, et l'un des fils d'Izmaïlof, eurent la tête tranchée ; d'autres chefs subirent le knout, et furent envoyés en Sibérie.

Le tsar, qui ne pouvait plus espérer de grands avantages de la guerre, et qui voyait l'impossibilité de rentrer dans Smolensk, en confirma, par un nouveau traité de paix, la possession à la Pologne. Pendant la dernière année de cette guerre, la Russie avait fait une perte sensible par la mort du patriarche Philarète, père du tsar.

Mais en même temps, sans étendre ses frontières, et contrainte même de laisser à ses ennemis des places importantes, la Russie se préparait, par des institutions nouvelles, à devenir plus redoutable. Le tsar faisait construire des forteresses pour défendre ses États contre les incursions des Tartares de Crimée ; il appelait dans son empire des officiers étrangers, et formait des troupes régulières de cavalerie et d'infanterie sur le modèle des autres nations de l'Europe : exemple que suivirent ses successeurs. C'est sous son règne qu'il est fait mention pour la première fois de dragons dans les armées russes.

Par une conquête que firent peu de temps après les Cosaques du Don, ils indiquèrent au moins pour l'avenir un nouvel objet à l'ambition des tsars. Ils s'emparèrent de la ville d'Azof, alors au pouvoir des Turcs, et, devenus maîtres des Palus-Méotides, ils s'ouvrirent la navigation de la mer Noire, qui leur offrait l'appât d'une piraterie digne d'exciter leur courage (1637). Le tsar, qui ne trouvait pas l'entreprise des Cosaques inutile à ses intérêts, leur avait fait passer des munitions de toute espèce; il désavoua ensuite ces secours; car en tâchant d'affaiblir la Porte, il était bien aise de conserver la paix avec cette puissance.

Les années 1640, 1641 et 1642, furent employées par les Turcs à chercher à reprendre Azof; mais, malgré toutes leurs forces, ils n'y purent parvenir qu'après avoir vu les Cosaques réduire en cendres une place qu'ils étaient trop faibles pour conserver.

Le repos de la Russie, depuis le second traité de paix conclu avec la Pologne, ne fut troublé que par des incursions des Tartares de Crimée et des Nogais. L'État, qui ne souffrait de ces brigandages passagers que dans quelques-unes de ses parties, se remettait des violentes secousses qu'il avait si longtemps éprouvées et qui l'avaient menacé de ruine. Michel aimait la paix, et sentait combien elle était nécessaire à ses sujets. Il eût mérité par sa douceur, sa sagesse et ses vertus, de les gouverner plus longtemps : les Russes ne se ressouvenaient pas que jamais un si bon prince eût régné sur eux. Il leur fut enlevé par un coup de sang, en 1645, à l'âge de quarante-neuf ans; il en avait régné trente-deux. Il laissait plusieurs filles et trois fils, dont l'aîné, nommé Alexis, lui succéda.

Alexis n'avait que seize ans à la mort de son père; mais le sage gouvernement de Michel, et la paix qui régnait depuis plus de dix ans, rendaient plus léger le fardeau imposé au jeune prince. Dès la nuit même de

ces révoltes, où périrent bien des innocents et plusieurs de ceux-là mêmes qui avaient tenté d'en arrêter le cours par les voies de la conciliation. Enfin la fureur des révoltés se tempéra peu à peu d'elle-même, et ils s'estimèrent trop heureux d'obtenir un pardon qu'ils n'avaient pas mérité, et que le tsar, dans sa clémence, fut le premier à proposer.

C'était au milieu de ces troubles qu'Alexis publiait un code de lois qu'on suit encore, au moins en partie. Il fit concourir à leur rédaction une assemblée des hommes les plus considérables de ses États. Sans doute on peut relever bien des fautes dans ce corps de législation ; mais on ne peut refuser un sentiment de gratitude à la mémoire d'un prince qui, lorsque les lumières de la civilisation pénétraient à peine dans son pays, voulut donner à ses peuples des lois fondées sur leur situation, sur leurs idées religieuses, sur leurs mœurs, sur leurs usages, sur la forme de leur gouvernement.

Quoique Alexis méritât, par la douceur de son gouvernement et par ses travaux, l'amour de ses peuples, et qu'il fût en paix avec ses voisins, il connaissait trop l'ambition des uns et l'esprit turbulent des autres pour se livrer à une excessive sécurité : aussi crut-il ne devoir pas mépriser un nouvel imposteur qui se fit connaître dans les pays étrangers. Ce n'est pas que ce fourbe parût en effet dangereux ; mais on avait trop appris par l'expérience combien, suivant les circonstances, le plus faible ressort peut produire de grands effets quand il est dirigé par des mains habiles.

Cet imposteur était un jeune homme d'origine ukrainienne ; il se trouvait à Sambourg, dans la Russie-Rouge, qui appartenait alors à la Pologne. Un jour qu'il était au bain, on aperçut sur son corps quelques marques qui ressemblaient à des caractères d'une écriture inconnue. On en parla d'abord comme d'une chose extraordinaire ; mais un seigneur polonais nommé Danilovski crut pou-

voir tirer parti de ce jeu de la nature pour exciter de nouveaux troubles en Russie. Il communiqua son projet à un pope qu'il avait gagné, et se fit amener le jeune homme. Le pope examine les marques dont on a parlé, déclare que c'est de l'écriture russe, et qu'il lit distinctement ces mots : *Dmitri, fils du tsar Dmitri*. Danilovski fit paraître autant de joie que de surprise : il s'écria que le hasard lui faisait rencontrer enfin un jeune prince qu'il cherchait depuis longtemps. Marine, selon la fable qu'il conta alors, avait laissé un fils auquel elle avait imprimé quelques marques pour le faire reconnaître : l'enfant de trois ans qu'on avait pendu n'était pas le sien, mais celui d'une femme cosaque qui avait fait un échange avec Marine. L'homme qui avait sauvé le prétendu fils de Dmitri était mort sans lui découvrir le secret de sa naissance, et c'était le plus grand des hasards qui l'avait révélé à la Russie. Cette fable, avons-nous besoin de le dire? était des plus mal tissues. Elle trompa les Polonais, et le bruit se répandit parmi eux qu'on venait de trouver le légitime héritier du trône de Russie. Vladislas, qui vivait encore, n'espérait plus régner sur les Russes; mais il lui convenait d'exciter parmi eux des troubles qui tourneraient à l'avantage de la Pologne. Il fit venir à sa cour le faux Dmitri, et le reçut avec honneur.

Alexis, instruit de cette manœuvre, fit prier Vladislas de lui livrer l'imposteur; le roi de Pologne s'en défendit sous divers prétextes. Casimir, qui lui succéda, tenait à vivre en paix avec la Russie. L'imposteur craignit d'être livré au tsar : il s'enfuit, et se retira dans le Holstein, où il fut bien reçu du duc Christian-Albert. Quinze ans auparavant, Frédéric, père d'Albert, avait envoyé des ambassadeurs en Russie et en Perse. Un de ses députés avait abusé de son plein pouvoir pour emprunter à la caisse du tsar une somme assez considérable qu'il avait dissipée; il avait été puni; mais

la somme n'avait pas été rendue. Alexis offrit au duc de Holstein de lui remettre la dette, si ce prince lui livrait l'imposteur : le duc y consentit. Le faux Dmitri fut amené à Moscou. On trouva sa mère, qui lui fut confrontée; il fut convaincu d'imposture, et puni du supplice des cinq quartiers; ce supplice consistait à couper au criminel la tête et les quatre membres (1653).

Si la Pologne cherchait constamment à s'agrandir aux dépens de la Russie, les tsars n'épiaient pas moins assidûment l'occasion de reprendre avec usure ce que la Pologne leur avait enlevé. Cette occasion se présenta sous le règne orageux de Casimir, lorsque les Cosaques se révoltèrent contre la Pologne.

Il ne faut pas regarder les Cosaques d'Ukraine, ni ceux qu'on nommait *Zaporojski*, comme un peuple particulier. Ils sont Russes d'origine, ils suivent la même religion que les Russes, ils parlent la même langue; mais leur dialecte tient de celui des Polonais. C'est aux temps qui suivirent la conquête de la principauté de Kief par Guédimin, et celle de la Russie-Rouge par les Polonais, c'est-à-dire au milieu du xiv[e] siècle, qu'il faut rapporter la première origine de ces Cosaques. Ce fut alors que les Russes, voulant fuir un joug étranger, cherchèrent en grand nombre un asile aux environs du Dniéper. Il y avait parmi ces Russes fugitifs des hommes de toutes les professions; ils furent obligés d'adopter le régime militaire pour résister aux attaques de leurs voisins, les Tartares et les Polonais. Cette association guerrière, d'abord peu nombreuse, s'accrut avec le temps, et surtout lorsqu'en 1471 le roi Casimir, fils de Jagellon, réunit la principauté de Kief au trône de Pologne. L'insolence et la dureté des Polonais firent prendre la fuite à un grand nombre d'anciens habitants de cette partie de la Russie. Ces émigrants s'étendirent peu à peu le long du Bog et du Dniester, et dans le pays compris entre ces fleuves et le Dniéper. Ils y construisirent des

villes et des villages, où ils passaient l'hiver avec leurs familles; l'été, la jeunesse abandonnait ces retraites, traversait les déserts, et allait faire des excursions contre les Turcs et les Tartares. Ils servaient contre eux de rempart à la Pologne.

Mais pourquoi ces Russes émigrants prirent-ils un nom tartare? car c'est à la langue tartare qu'appartient le mot *Cosaque* : il signifie un guerrier armé à la légère. Il est souvent fait mention de Cosaques tartares dans l'histoire russe, et il y a encore trois hordes de Tartares qui portent ce nom : ce sont celles des *Kirguis*. Peut-être les Russes réfugiés vers le Dniéper prirent-ils le nom de Cosaques parce qu'ils adoptaient le genre de vie des Cosaques tartares; peut-être aussi avaient-ils beaucoup de ces Cosaques avec eux : ce qui n'est pas sans vraisemblance, puisque les Tartares et les Russes de la principauté de Kief purent fuir également le joug des Lithuaniens. Les Cosaques russes ont dans les traits beaucoup de conformité avec les Tartares; cette ressemblance peut venir de ce que, dès les premiers temps, des Tartares firent partie de leur association, de ce qu'ils recevaient dans leur union leurs prisonniers tartares, qui devenaient leurs frères, et de ce qu'ils se mariaient avec les femmes tartares qu'ils enlevaient dans leurs courses.

Le mot *Zaporojski*, dont les étrangers ont fait *Zaporaviens*, signifie *habitant au delà des écueils* : il est formé de *za* (au delà) et de *porog* (écueil). Tous les Cosaques de la petite Russie furent d'abord Zaporaviens, puisqu'ils choisirent leur retraite au delà des cataractes du Dniéper. Sigismond I[er], qui occupa le trône de Pologne pendant presque toute la première moitié du XVI[e] siècle, en appela un assez grand nombre au-dessus des cataractes, et leur donna une étendue de pays considérable. Étienne Bathori en fit six régiments de mille hommes, commandés par un officier général avec le titre de *hetman*, que portaient les généraux polonais. Bathori sentait tous

les avantages que la Pologne retirait des Cosaques, et il se montra toujours leur bienfaiteur. Mais les ménagements et la considération qu'on avait pour eux cessèrent avec son règne. Sigismond III leur défendit de faire des excursions contre les Turcs; c'était attaquer les fondements de leur société. Il attenta même à leurs droits, il les laissa opprimer par les seigneurs polonais, qui rendirent chaque jour leur joug plus pesant. On lassa enfin les Cosaques, d'ailleurs peu patients : ils se soulevèrent, et la guerre qu'ils firent à la Pologne fut reprise sous trois règnes successifs. Plusieurs fois soumis, ils furent chaque fois maltraités. Tant d'outrages provoquaient leur vengeance, et ils y étaient animés par leur hetman Khmelnitski. Sous ce chef courageux, ils firent trembler les Polonais à leur tour, et méritèrent par leurs premiers succès de trouver un protecteur dont leurs tyrans ne braveraient pas la puissance.

Ce protecteur fut Alexis : il vit que le moment était venu où il pouvait tirer de la Pologne une vengeance assurée. Il ne cherchait qu'un prétexte pour commencer la guerre : celui dont il se servit était assez frivole. Il s'avisa de se plaindre de l'omission de quelques-uns de ses titres dans des lettres que lui avait écrites le roi de Pologne : il demanda raison de quelques phrases offensantes répandues dans des livres imprimés du consentement du roi et des États. Casimir voulait apaiser le courroux politique du tsar : les livres furent brûlés, et l'omission des titres fut rejetée sur la négligence de quelques secrétaires. Cette excuse ne fut pas écoutée : Alexis voulait s'obstiner dans sa colère, parce qu'il espérait en tirer avantage. Il demanda que les coupables fussent punis d'une manière exemplaire; mais comment punir des commis pour avoir oublié quelques mots en tête d'une dépêche? La cour de Pologne répondit que les uns étaient morts, et qu'on ne connaissait pas les autres. Alors le tsar déclara qu'il voulait bien oublier ces of-

fenses, si le roi, de son côté, voulait pardonner aux Cosaques. Dès lors Casimir dut reconnaître qu'il ne restait plus aucun moyen de conciliation : cependant il rendit compte à la cour de Russie de ses sujets de plainte contre les Cosaques : condescendance inutile, puisque Alexis était décidé à donner tort à la Pologne dans tous les cas.

Déjà depuis longtemps le tsar entretenait des intelligences secrètes avec Khmelnitski; mais ce fut en 1654, qu'au milieu de son conseil, Alexis déclara que les Cosaques avaient imploré sa protection. Il fut arrêté qu'on enverrait des commissaires recevoir leurs serments et ceux des villes qu'ils avaient sous leur dépendance. Dès lors Kief, dont les Cosaques s'étaient déjà rendus maîtres, rentra sous la domination de la Russie, dont elle avait été si longtemps séparée. Alexis résolut d'aller en personne faire le siége de Smolensk. Il apprend en chemin que plusieurs villes se sont rendues à ses généraux. Arrivé devant Smolensk, il reçoit chaque jour des nouvelles du progrès de ses armées : cette ville elle-même, après deux mois de siége, demande à capituler. Vitepsk, Nohilof, et ensuite Polotsk, deviennent autant de conquêtes des Russes. Mais pendant qu'Alexis faisait rentrer sous sa domination ces possessions importantes, la peste exerçait ses ravages dans la capitale et dans plusieurs parties de son empire. Il fut obligé de passer l'hiver à Viazma. Ce fléau désolait ses États, sans lui ôter l'ambition de les accroître. A peine la saison lui permet-elle de rentrer en campagne (1655), qu'il porte ses armes victorieuses dans la Lithuanie : il se rend maître de la capitale et d'une grande partie de cette principauté. La Sévérie est conquise par la Russie, à laquelle elle avait autrefois appartenu.

Le tsar était irrité contre Charles-Gustave, roi de Suède, qui, tandis que les Russes conquéraient la Lithuanie, sans s'allier avec eux, avait attaqué la Po-

logne, profitant ainsi des exploits d'une puissance avec laquelle il dédaignait de se concerter. Aussi, lorsque Gustave tâchait (1656) de reprendre ses avantages sur la Pologne qui lui échappait, les Russes l'attaquèrent dans la Carélie, l'Ingrie, la Livonie. Nienchantz, Dorpat, Narva et beaucoup d'autres villes moins importantes tombèrent en leur pouvoir; mais, trahis par quelques officiers étrangers, ils furent moins heureux contre Riga, et se virent obligés d'en lever le siége, après avoir perdu beaucoup de monde devant cette place (1658). Cet échec fut suivi d'une trêve qui conduisit à la paix.

La fortune des Russes se soutenait encore en Lithuanie : mais ils souffraient une partie des maux qu'ils faisaient éprouver à leurs ennemis. Les finances de l'État étaient épuisées, et les ressources malencontreuses auxquelles il fallait avoir recours répandaient partout le mécontentement. Alexis demandait la paix (1658); la Pologne s'y refusait. Plusieurs fléaux frappaient en même temps la Russie : les succès de ses armes n'étaient plus aussi brillants, et chaque jour la guerre avec la Pologne devenait plus onéreuse; pendant cinq ans, des maladies contagieuses enlevèrent les hommes, et des épizooties détruisirent les bestiaux; les Tartares de Crimée, alliés de la Pologne, après avoir battu les Russes en Lithuanie, avaient pénétré en Russie, et s'étaient rendus maîtres d'Astrakan. Mais, ce qui affligeait surtout l'État, c'était la langueur du commerce et la misère presque générale, causée par une mauvaise mesure adoptée à l'égard des monnaies.

Enfin, après six ans de misères et de patience, le peuple fit éclater son mécontentement (1662). Dix-huit mille hommes se soulevèrent, armés de haches et de couteaux : malheureux que la plus affreuse pauvreté forçait à changer à tout prix de situation, ou à mourir de faim. La moitié resta à Moscou pour mettre la ville au pillage, le reste alla trouver le tsar dans une résidence voisine de

la capitale. Alexis se montra aux rebelles, qui lui demandèrent de leur livrer son beau-père et quelques autres seigneurs, justement accusés des calamités publiques. Le tsar, toujours porté à la clémence, essaya, mais en vain, de calmer les séditieux. Ceux-ci, persuadés qu'on les craignait parce qu'on leur parlait avec douceur, ne répondirent au discours du tsar que par des cris furieux. Alors, voyant qu'il ne pouvait leur imposer que par la force, il fit marcher sur eux les officiers de sa maison et les strélitz, qui en firent un horrible carnage. Plus tard trois mille de leurs compagnons, beaucoup mieux armés, arrivèrent pour les soutenir; mais, dès qu'ils eurent appris le sort de leurs complices, ils jetèrent leurs armes, et regardèrent comme une grâce d'être envoyés en Sibérie. On pendit à Moscou quelques centaines de ceux qui se préparaient à piller les maisons des riches, et la tranquillité fut rétablie. Le tsar, après avoir réprimé la sédition, ne se crut pas dispensé de satisfaire le peuple; la mauvaise monnaie fut supprimée : une trêve conclue avec la Pologne lui permit d'accorder ce soulagement à ses sujets. Elle fut suivie, en 1667, d'une paix de treize ans, pendant laquelle la ville de Smolensk, celle de Kief, la Sévérie, et toute la partie de l'Ukraine située à l'est du Dniéper, furent abandonnées à la Russie. En 1659, Astrakan avait été repris sur les Tartares, après avoir demeuré un an en leur pouvoir.

Les dernières années du règne d'Alexis ne présentent rien de remarquable : ce prince jouit de la paix pendant le reste de sa vie. Il mourut le 29 janvier 1676, dans la quarante-huitième année de son âge, et dans la trente-deuxième d'un règne glorieux et assez fortuné. Après avoir perdu en 1669 sa première femme, Marie, il avait épousé en 1670 Nathalie, fille de Narichkin. Il laissa de son premier mariage Fédor et Ivan, et six princesses; il eut de son second mariage Pierre et la tsarine Nathalie.

Alexis était d'une taille très-élevée : sa figure était

aimable et douce. Son caractère répondait à cet heureux extérieur. Armé d'un pouvoir despotique, il ne punissait qu'à regret : jamais il ne se joua de la vie de ses sujets, jamais il ne chercha à s'enrichir à leurs dépens. Il aimait à secourir ses sujets malheureux, et consacrait ses épargnes à soulager leur infortune; il assignait même une subsistance au petit nombre de coupables qu'il reléguait en Sibérie.

Comme ce prince n'avait pu recevoir une éducation très-soignée, il n'avait pas appris à réprimer les premiers mouvements de ses passions, ni à conserver toujours la décence qui convenait à son rang. Porté à la colère, il frappait du pied et de la main celui qui l'avait irrité; mais son ressentiment ne survivait pas à cette vengeance, et sa bonté naturelle revenait avec le calme de ses sens. Souvent même il cherchait à consoler par des bienfaits ceux qu'il avait ainsi maltraités.

Un jour, il se fit saigner : lorsque le chirurgien eut arrêté le sang, le tsar invita les courtisans à subir la même opération. Tous aussitôt se font ouvrir la veine. Strechef seul, vieillard allié au tsar par la mère de ce prince, s'excuse sur son âge et sur sa faiblesse. Alexis, irrité de ce refus, l'accable de reproches et d'injures, va même jusqu'à le frapper; mais l'instant d'après il lui fait de riches présents.

Ce fut sous son règne que la Russie établit ses premières relations avec la Chine; dès l'année 1652, un enfant-boyard de Tobolsk nommé Andréef y fut envoyé. Le dessein de la cour était de prendre connaissance de ce pays, qui par les progrès des Russes à l'orient devenait un empire limitrophe. Andréef rapporta de l'or, des pierres et des marchandises rares et précieuses. Deux ans après, Baikof, autre enfant-boyard, partit pour la Chine en qualité d'envoyé, avec une escorte de vingt hommes et une compagnie considérable de marchands. Mais son voyage fut sans résultat.

Les soins que prit Alexis pour rendre ses États florissants méritent les plus grands éloges. Il donna des lois à ses peuples, et soumit ses milices à une meilleure discipline. Il fonda dans diverses provinces de son empire des manufactures de toiles et d'étoffes de soie, et des ateliers métallurgiques. Il voulait former une flotte sur la mer Caspienne, et fit venir des ouvriers habiles de Hollande et d'Angleterre. Un capitaine hollandais nommé David Butler construisit à Dédilof le premier vaisseau régulier qu'ait vu la Russie : il fut nommé l'*Aigle*. Il aimait à savoir ce que le peuple pensait de son administration. Il se déguisait souvent, et s'introduisait dans les maisons pour entendre les propos qui se tenaient sur lui et sur ses ministres. Enfin Alexis a commencé à soulever un coin du voile qui cachait à ses sujets la lumière de la civilisation.

Fédor, le plus âgé des fils que laissait Alexis, n'avait que dix-neuf ans à la mort de son père. Ses mœurs étaient douces, son caractère humain, son esprit juste : il était animé d'un zèle ardent pour le bien, et une noble émulation le portait à suivre les projets de son père pour la gloire de son trône et la prospérité de ses sujets. Une constitution faible et maladive ne lui permettait pas de développer avec avantage les qualités qu'il avait reçues de la nature. S'il eût régné plus longtemps, il aurait laissé un nom plus célèbre dans l'histoire ; et cependant un prince doué de bonne volonté a toujours des droits à la reconnaissance de ses sujets et de la postérité.

Dès la seconde année de son règne, l'État acquit une nouvelle barrière contre les Turcs et contre les Tartares de Crimée. Les Cosaques zaporaviens ne s'étaient pas donnés au tsar en même temps que ceux de la petite Russie ; mais, également mécontents de la Pologne, ils s'étaient mis sous la protection des Turcs. L'hetman Dorochenko, gagné par les insinuations des Russes, se livra à eux avec ses Cosaques, et leur remit la ville de Tchiguirin

et quelques autres places situées sur le Dniéper (1677), dont la possession fut confirmée à la Russie en 1681, à la suite d'une alliance du tsar avec la Pologne contre les Turcs.

Fédor, animé du même esprit que son père, aurait voulu voir les sciences briller dans ses États. Alexis avait formé un établissement où l'on enseignait les langues grecque, slavonne et latine. Son fils voulut aller plus loin, et fonder une académie où l'on enseignerait la grammaire, la rhétorique, la philosophie rationnelle, naturelle et morale, et le droit civil et ecclésiastique. L'édit qui fut dressé pour former cette institution existe encore; en voici les principales dispositions.

L'établissement projeté par Fédor devait être à la fois un collége et un tribunal d'inquisition, dans le sens odieux de ce dernier mot. Dans le même endroit où l'on aurait enseigné les sciences, elles auraient trouvé leurs plus cruels ennemis. Une institution formée pour éclairer le peuple l'aurait plongé dans des ténèbres encore plus profondes, parce que, sous prétexte de développer la raison, on s'appuyait sur les vieux préjugés qui lui sont le plus contraires.

A la tête de l'Académie (tel était le nom qu'aurait porté ce gymnase) devait être placé un administrateur, et sous lui des professeurs spéciaux. Pour être admis à remplir ces places il fallait prouver, par un certificat du patriarche, qu'on était fidèlement attaché à la foi *orthodoxe-grecque-orientale*. Mais si dans la suite on découvrait qu'un membre de cette académie eût quelque penchant pour l'Église catholique-romaine ou pour quelques-unes des sectes réformées, il devait être châtié et privé de sa place. Si, malgré cette punition, il persévérait dans des opinions proscrites, il devait être *brûlé sans miséricorde*. Il était défendu d'enseigner dans cette académie la magie naturelle; si quelque maître en donnait des leçons, il devait être *brûlé avec ses écoliers, sans aucune miséricorde*. Il

aurait sans doute été fort dangereux d'enseigner dans cette académie la chimie et la physique expérimentale; le maître aurait risqué d'être brûlé comme un docteur en magie naturelle.

Personne ne pouvait enseigner les sciences dans les maisons particulières sans la permission de l'Académie. Les parents ne pouvaient, sans cette même permission, avoir des maîtres chez eux pour élever leurs enfants, et surtout des précepteurs étrangers d'une religion autre que le rit grec. L'infracteur de cette loi devait être puni dans ses biens.

Un savant étranger ne pouvait s'établir dans l'empire sans être examiné par l'administrateur et les maîtres de l'Académie. Si sa croyance était opposée à la religion grecque, il devait être conduit hors des frontières. C'était proscrire tous les savants étrangers, qu'on aurait dû appeler par de grandes récompenses, puisqu'eux seuls étaient alors capables d'éclairer la nation.

L'administrateur et les maîtres de l'Académie étaient déclarés juges des consciences. Si quelque Russe ou quelque étranger parlait, même à table avec ses amis, contre le dogme ou la tradition de l'Église grecque, s'il méprisait les images, s'il manquait de respect aux reliques des saints russes, il devait être conduit devant les chefs académiques, et *brûlé sans miséricorde*. Ces mêmes chefs devaient avoir les noms des nouveaux convertis à la religion grecque. Si ces néophytes n'admettaient pas tous les points de croyance ordonnés par l'Église grecque, ils devaient être exilés en Sibérie. Si l'on découvrait qu'ils tenaient encore à la croyance qu'ils avaient abjurée, ils devaient *être brûlés impitoyablement*.

Le même esprit règne dans tout cet ukase. Le tsar Fédor étant mort peu de temps après, l'édit demeura sans exécution. Si cette impitoyable académie eût été fondée sur ces principes, l'asile des sciences aurait été un tribunal de sang.

Fédor mourut le 16 février 1682, âgé de vingt-cinq ans, après un règne de cinq ans et demi, sans laisser d'enfants. Il avait cru inutile de désigner son successseur, persuadé que l'usage assurait la couronne à Ivan, le plus âgé de ses deux frères. Ce prince avait alors seize ans ; il était d'une santé faible, et sa mauvaise constitution avait une grande influence sur son esprit. Pierre, né de la seconde femme d'Alexis, n'était pas encore sorti de l'enfance.

SIXIÈME PARTIE

RÈGNE DE PIERRE LE GRAND

(1682 — 1725)

CHAPITRE XVI

Ivan V et Pierre Ier, son frère. — Révolte des strélitz. — Régence de Sophie. — Enfance et première jeunesse de Pierre le Grand. — Ses goûts militaires. — Son désir de tout savoir. — Menchikoff. — Origine de sa faveur. — Pierre Ier charpentier en Hollande. — Supplice des strélitz. — Essais de réforme.

(1682 — 1700)

Si Ivan avait été plus favorablement traité de la nature, son droit n'était pas douteux ; mais on ne pouvait sans inquiétude voir monter sur le trône un prince qui paraissait peu propre à régner. Les grands et les chefs du clergé s'assemblèrent : les sentiments furent d'abord partagés ; on trouvait injuste d'exclure du trône Ivan, quoique valétudinaire, pour y placer un enfant de dix ans, comme Pierre. Cependant les suffrages se réunirent en faveur de ce dernier, dont l'esprit donnait déjà les plus heureuses espérances. Mais il était loin encore de pouvoir gouverner par lui-même, et l'on voyait avec inquiétude que les rênes de l'empire devaient rester longtemps dans les mains de sa mère, jeune princesse qui n'avait pu encore établir sa réputation. D'un autre côté, Ivan, quoique moins éloigné de l'âge où l'on peut régner, en était cependant aussi peu capable que Pierre,

à cause de sa faible santé ; l'exercice du pouvoir aurait donc passé entre les mains de Sophie, sa sœur, qui à son tour se serait laissé diriger par le prince Vassili-Golitsin, dont les grands talents s'étaient fait connaître sous les deux derniers règnes.

Ces réflexions durent se présenter à la plupart des esprits, et elles suffisaient pour susciter un parti contre Pierre, le nouveau tsar. Cependant tous les historiens, si l'on en excepte le sage Phéophane, accusent Sophie de la révolte qui va ensanglanter le palais ; mais ils n'ont fait que se rendre les échos d'une calomnie de cour. Sophie, il est vrai, née de la même mère qu'Ivan, avait pour lui une tendresse profonde ; elle ne doutait pas qu'il ne dût régner, et se sentait assez de force pour l'aider à supporter le poids de la couronne. Plus âgée que la seconde épouse de son père, elle joignait aux grâces et à la beauté un esprit capable de traiter les grandes affaires. Sans doute elle ne put voir qu'avec douleur un frère qu'elle chérissait écarté du trône ; mais de ce sentiment, renfermé dans son cœur, à un crime, il y a loin, et tout prouve qu'elle n'y participa en aucune façon. Elle ne fut donc pas coupable de la révolte des strélitz, qui paraît même n'avoir pas été préméditée. Des inconnus, trompés ou malintentionnés, parcoururent à cheval les quartiers qu'occupait cette milice, toujours remuante, en s'écriant que les Narichkin avaient étranglé le prince Ivan. L'amour du peuple est toujours pour les opprimés. Ce prince, exclu du trône, devait intéresser des soldats farouches, mais sensibles aux simples mouvements de la nature ; le bruit d'un lâche attentat contre sa personne dut exciter leur fureur.

Bientôt ils sont rassemblés ; ils étaient à Moscou au nombre de vingt mille ; ils courent au Kremlin, armés, tambours battants, enseignes déployées, traînant du canon avec eux. Arrivés devant le palais, ils s'écrient : « Livrez-nous les traîtres, livrez-nous les meurtiers du

tsar ! » Pierre, sa mère, son frère, les ministres, se montrent sur le vestibule. Ivan lui-même adresse la parole aux révoltés. Ils voient, ils entendent celui dont la mort cause leur fureur, et cependant leur rage s'accroît encore: « Il est temps, s'écrient-ils, de choisir celui qui nous convient ! » et, saluant Ivan, ils se précipitent dans le palais.

Alors commence une horrible boucherie. Des boyards, des officiers de la couronne, des membres du conseil, des médecins soupçonnés par les rebelles d'avoir empoisonné le tsar Fédor, sont sacrifiés à leur vengeance. Le peuple se joint aux strélitz. La nuit seule interrompt l'effusion du sang, et les soldats révoltés mettent de fortes gardes au palais et aux principaux quartiers de la ville. Le jour suivant éclaira de nouveaux massacres. Enhardis par le succès de leur rébellion, les strélitz se crurent maîtres de régler l'État, en remirent le gouvernement à Sophie, et ordonnèrent qu'Ivan partageât le trône avec son frère. Personne n'osa résister à une milice audacieuse et puissante, qui, toute couverte de sang, menaçait de s'y baigner encore. Les deux tsars furent couronnés par le patriarche le 15 juin; mais c'était Sophie qui régnait.

Le prince Ivan Khovanski, à peine nommé commandant des strélitz, fit vendre le mobilier des boyards qu'ils avaient massacrés, leur en distribua le produit et leur partagea des sommes considérables qu'il tirait du trésor de la couronne. Rien ne contint plus leur audace : quittant le nom de *strélitz*, ils se firent appeler *infanterie de la cour;* pour comble d'audace ils choisirent des délateurs chargés de leur rendre compte de tout ce qui se passait au palais et même dans le cabinet des tsars. Ainsi les souverains ne régnaient que sous l'inspection et l'espionnage de leurs soldats. Ivan, incapable de gouverner, abandonnait volontiers à sa sœur la conduite des affaires. Pierre, trop jeune pour chercher à s'en mêler, était livré aux soins peu éclairés d'une mère faible, qui

aurait craint de contrarier le moindre de ses caprices. Livré sans frein à toute l'impétuosité, à toute l'imprudence de son âge, il ne cherchait que des hommes sans naissance, sans conduite, qui le plongeaient dans le vice. La plupart de ses favoris étaient des étrangers, qui le rendaient odieux aux grands et au peuple, en lui faisant dédaigner les usages les plus chers à la nation; ils lui donnèrent, il est vrai, les premières idées des arts, du gouvernement et de la discipline militaire, empruntées aux nations civilisées. Ainsi ce qui semblait devoir perdre le jeune prince fut ce qui prépara sa grandeur et devint le premier instrument de sa gloire.

Sophie et Golitsin, malgré leur adresse et leur prudence, ne surent pas lire si loin dans l'avenir. Prévoyant qu'Ivan ne vivrait pas longtemps, ils crurent qu'il suffirait à leur dessein de le marier et de voir naître de lui un prince sous lequel ils continueraient de régner. Ivan donna sa main à Praskovia, fille de Fédor Soltikof; ce mariage fut célébré au commencement de l'année 1684.

Khovanski, commandant des strélitz, devait son élévation à Sophie; mais, fier de la faveur de ses soldats, il négligea celle de sa protectrice. Devenu trop redoutable, il devait usurper la puissance suprême ou périr. La cour était à Kolomna. On trouve aux portes du palais un placard qui annonce que Khovanski, son fils, et les strélitz ont conspiré la mort des tsars, de leur famille, des boyards et du patriarche. On manda aussitôt Khovanski, sous prétexte d'affaire importante concernant le service; il n'osa pas désobéir; il aurait craint, par sa résistance, de fournir de nouvelles armes à ses nombreux et puissants ennemis. Trop plein de confiance dans la force de son parti, il se mit en chemin et fut arrêté à six lieues de Moscou. Son fils fut enlevé dans un village voisin de cette ville. Tous les deux eurent la tête tranchée; on confondit dans leur arrêt ceux qui avaient été nommés par les strélitz pour espionner les démarches de la cour (1685).

En apprenant l'arrestation des Khovanski, le premier mouvement des strélitz avait été de prendre les armes pour courir massacrer tous les boyards. Mais, quand ils apprirent que la cour semblait ne pas les craindre et qu'elle s'était préparée à les combattre, ils s'abandonnèrent au découragement. Ils venaient de jurer la vengeance de leurs chefs, et ils se condamnent eux-mêmes à la mort. Ils jettent leurs armes, vont se prosterner au pied des autels, et reçoivent avec les larmes de la pénitence les derniers sacrements de l'Église. Ils embrassent leurs femmes et leurs enfants, et leur font en pleurant leurs derniers adieux; puis ils partent pour aller trouver les tsars, dans l'attitude de coupables qui marchent à la mort; ils portent les instruments de leur supplice, des cordes, des billots, des haches; ils arrivent et prononcent leur sentence. La cour, touchée à la vue de ce repentir, se contente du supplice de quelques-uns des plus coupables et fait grâce à tous les autres.

Délivrée des dissensions intérieures, la Russie jouissait de toute sa force, et elle devait la conserver sous le gouvernement de Sophie et sous le ministère de Golitsin. L'État, affermi au dedans, exerçait au dehors une influence marquée.

Les Turcs, appelés par les Hongrois dans le cœur de l'empire d'Allemagne et chassés de Vienne par Sobieski, étaient encore redoutables après leur défaite, et les troubles de la Hongrie n'étaient pas apaisés. L'empereur Rodolphe sentit tout l'avantage que pourrait lui procurer, de la part de la Russie, une diversion qui priverait les Turcs du secours des Tartares de la Crimée. Quoique Golitsin sût bien que les Turcs étaient les ennemis naturels de la Russie, sa politique lui fit dissimuler ses sentiments en cette circonstance. Il voulait profiter, pour l'avantage de sa nation, du besoin que l'Allemagne avait de ses secours, et il espérait, en se montrant difficile, assurer à la Russie des provinces sur

lesquelles la Pologne conservait des prétentions. Tout en paraissant rejeter les demandes des ambassadeurs de Rodolphe, sous le prétexte qu'une paix de vingt années avait été conclue entre son pays et la Turquie, Golitsin laissa entrevoir qu'on pourrait bien avoir plus de complaisance si l'on était content de la Pologne (1684).

Tout réussit comme l'avait espéré l'habile ministre : le 6 mai 1686, la Pologne et la Russie conclurent un traité de paix, dû à l'entremise de Rodolphe, qui mérita ainsi l'alliance des tsars. Ces derniers furent reconnus à perpétuité souverains de Kief, de Tchernigof et de Smolensk. Ainsi tout le pays situé depuis Tchernigof et Novgorod-Séverski jusqu'à la petite Russie inclusivement, et toute la rive gauche du Dniéper leur étaient assurés. Ils conservaient aussi tous les sujets de la Pologne et de la Lithuanie, qu'ils avaient faits prisonniers pendant les guerres, avec les armes et les richesses dont ils s'étaient emparés. C'était augmenter à la fois leur puissance, leur population, leurs ressources, sans faire aucun sacrifice. La Pologne accordait la liberté de conscience à tous ses sujets attachés à la religion grecque. Ce traité avantageux fut l'œuvre de Golitsin ; une des clauses était l'alliance offensive et défensive de la Russie avec la cour de Vienne, la Pologne et la république de Venise contre les Turcs.

Pierre, qui avait alors quatorze ans, excité sans cesse par sa mère et par ses favoris contre Sophie et Golitsin, désapprouva le traité qu'on venait de signer et la guerre qu'on allait entreprendre contre les Tartares de Crimée : il put s'en plaindre, mais non l'empêcher. Les honneurs excessifs qui furent prodigués à Golitsin pour ses succès contre les Tartares, l'année suivante (1687), ulcérèrent encore plus contre lui ses ennemis. Pierre, plus indisposé que jamais contre ce ministre et contre Sophie, essaya vainement de s'opposer à ce que Golitsin eût le commandement de la nouvelle campagne contre les Tartares

(1688). Cette expédition était indispensable ; on venait d'apprendre qu'ils menaçaient l'Ukraine ; Golitsin les empêcha de pénétrer en Russie, et mérita par ce service les nouvelles récompenses qui lui furent accordées. L'indignation de Pierre grandissait chaque jour.

L'épouse d'Ivan était enceinte ; les partisans de Pierre lui conseillèrent de se marier à son tour, afin d'avoir aussi un héritier. Le 27 janvier 1689, il s'unit à Eudoxe, fille de Fédor Lapoukhin : au bout d'un an il eut un fils. Impatient d'exercer à seize ans les talents qu'il se sentait déjà pour le trône, il détestait dans sa sœur Sophie le seul obstacle à son ambition, et ne gardait plus pour elle aucun ménagement. La haine ne pouvait être plus envenimée dans la famille des tsars : la chute de Pierre ou celle de Sophie était inévitable ; ce fut Sophie qui tomba. Enlevée et conduite dans un cloître, elle y passa le reste de ses jours, traitée d'abord avec honneur, mais gardée sévèrement. Avait-elle, comme on l'en accuse, formé le dessein d'ôter la vie à Pierre ? Voulait-elle seulement le faire déposer ? C'est ce qu'on n'oserait prononcer ; il faudrait avoir des pièces authentiques pour juger ce grand procès. Ce qu'on sait, c'est que ce fut un bonheur pour l'État qu'elle en eût pris le timon, lorsqu'il ne pouvait être gouverné que par un prince dont la faiblesse approchait de l'imbécillité, ou par un enfant qui n'avait pour le soutenir sur le trône qu'une mère très-jeune et sans expérience. Sophie traita les affaires avec sagesse, et ceux qui connaissent l'art de régner ont fait l'éloge de son administration.

Elle n'avait pas seulement l'esprit des affaires ; elle aimait et cultivait les lettres, encore presque inconnues dans son pays. Elle mérita aussi de grands éloges en choisissant pour la seconder dans ses travaux Golitsin, qui s'était déjà distingué sous le règne d'Alexis. Il conseilla et dirigea Fédor. Désireux de réformer sa nation,

il avait conçu le projet que Pierre Ier exécuta. Son attachement au tsar Ivan et à Sophie causa son malheur; ce fut là sans doute son seul crime. Il fut arrêté, et ne dut la vie qu'aux sollicitations de son neveu, Boris Golitsin, gouverneur de Pierre. Privé de tous ses biens et de tous ses emplois, manquant même du nécessaire, l'infortuné ministre fut relégué avec sa femme et ses enfants d'abord à Kargapol, puis à Poustozerskoi, et mourut en 1718. Sans sa disgrâce, ses talents auraient été longtemps encore utiles à sa patrie.

Ivan remit à son frère l'exercice de la puissance souveraine. Pierre dès lors porta seul le nom de tsar, et en exerça toute l'autorité. Ivan mourut au commencement de l'année 1696. Avant de raconter les événements qui signalèrent le règne de Pierre Ier, faisons connaître quelles avaient été les occupations de son enfance et de sa première jeunesse.

Il faisait sa résidence la plus ordinaire dans un bourg voisin de Moscou, sur le bord de l'Iaouza. Là il rassemblait, pour contribuer à ses récréations, une cinquantaine de jeunes gens, fils de boyards ou d'officiers de sa maison. On les appelait les *divertisseurs*, parce qu'ils avaient été placés auprès de lui pour partager ses jeux et amuser son enfance. Parmi les étrangers qu'il attirait auprès de sa personne était un Génevois nommé Le Fort, venu à Moscou sous le règne d'Alexis. Il avait servi quelque temps en France et en Hollande, et avait une passion ardente pour l'état militaire. Il ne lui fut pas difficile d'inspirer au jeune tsar le goût des armes, que déjà ce prince commençait à sentir. Les jeunes compagnons de ses plaisirs furent vêtus à l'allemande et travestis en soldats. Les officiers étrangers qui lui faisaient la cour devinrent leurs commandants et les exerçaient avec soin. Le tsar lui-même, voulant donner l'exemple de la discipline et de la subordination, commença par le dernier degré de la milice, et se fit tambour dans

cette compagnie. Il fut ensuite élevé au rang de soldat (1689).

Sophie, toute la cour et les strélitz assistaient quelquefois aux exercices de cette petite troupe. On riait de ce jeu du jeune souverain, et les strélitz ne se doutaient pas que ce jeu fût le prélude de leur perte. La troupe augmenta peu à peu, et dès l'année 1690 Pierre en put former deux régiments destinés à sa garde. Il fit construire une citadelle pour les former à l'attaque et à la défense des places, et pour s'en instruire lui-même. La place fut attaquée dans les règles, et Pierre était soldat dans le camp des assiégeants. Un historien assure que, au lieu de l'image d'un combat, il se donna un combat réel; que plusieurs soldats furent tués, un grand nombre blessés, et que Le Fort lui-même, qui commandait l'attaque, reçut une blessure considérable. Ces jeux sanglants devaient sans doute aguerrir les troupes que Pierre venait de créer; mais ils n'en sont pas moins barbares. Enfin, après une longue défense et des chances diverses, la place fut prise d'assaut. Cette étude, cet exercice de l'art de la guerre fit longtemps le plus grand plaisir du jeune prince; le hasard lui en fournit un nouveau, l'étude de la marine. Il était au bourg Ismailof (1692), et visitait un magasin; parmi plusieurs objets abandonnés il aperçut une vieille chaloupe. Timerman, son maître de fortifications, était avec lui; Pierre lui demande pourquoi cette embarcation était construite d'une manière différente de toutes celles qu'il avait vues. Timerman lui apprend que c'est une chaloupe anglaise destinée à voguer à voile, même par un vent contraire. La curiosité de Pierre est excitée: on cherche le Hollandais Brandt, qu'Alexis avait jadis appelé de Hollande pour construire des vaisseaux sur la mer Caspienne. Brandt radoube la chaloupe, y remet un mât, y ajuste des voiles, et navigue sur l'Iaouza en présence du tsar étonné.

Pierre veut monter lui-même cette embarcation; il veut ensuite en être le pilote : sa curiosité s'accroît au lieu de se satisfaire; il lui faut un navire plus considérable et de plus vastes eaux. Il fait construire deux petites frégates, les fait lancer sur le lac Clechmin, et s'y exerce pendant quelques années. Enfin, en 1693, il fit le voyage d'Arkhangel, et navigua sur la mer Blanche avec un convoi de bâtiments anglais et hollandais. Il n'avait pas encore de vaisseaux qu'il nomma Le Fort son amiral.

Ce goût de Pierre Ier pour la navigation doit sembler encore plus extraordinaire, s'il est vrai que jusqu'à sa quatorzième année il n'avait vu l'eau qu'avec effroi. Il ne pouvait, dit-on, côtoyer une rivière ni traverser un pont que dans une voiture bien fermée. On ajoute que, sensible à la douleur que cette crainte causait à sa mère et à son frère, il parvint à s'en guérir; bientôt il effraya par son audace ceux qu'avait affligés son excessive timidité.

Pierre, après avoir exercé ses troupes à de feintes attaques, aspirait à l'occasion de les éprouver dans de véritables combats. Depuis les deux campagnes de Golitsin, les intrigues de la cour et le soin des affaires intérieures avaient empêché qu'on s'occupât de la guerre. Pierre jugea que le coup le plus sensible qu'il pût porter aux Turcs c'était de les attaquer dans Azof; le siége en fut résolu. Il se promettait de cette entreprise l'empire de la mer Noire, et il était désireux de former ses sujets à l'art de la guerre contre des ennemis dépourvus de stratégie et qui n'avaient que du courage.

Pour s'assurer du succès, il fit construire sur le Voronèje une flotte qui de là pouvait descendre le Don et entrer dans la mer Noire (1695); mais, impatient de débuter, il n'attendit pas pour mettre ses troupes en marche que tous ses vaisseaux fussent prêts, et cette imprudence lui fit perdre le fruit de sa première cam-

pagne. Azof, bien approvisionné, renfermait six mille hommes de garnison : les Russes, n'ayant pas de vaisseaux, ne pouvaient l'attaquer que du côté de la terre, et elle recevait par mer des rafraîchissements et des secours. Les Russes n'avaient qu'un bon ingénieur, nommé Jacob; ayant eu à se plaindre d'eux, il encloua leur canon, se jeta dans Azof, et devint le plus habile défenseur de la citadelle qu'il était venu attaquer. Les Russes tentèrent un assaut, et furent obligés de lever le siége; ils avaient perdu trente mille hommes dans cette campagne.

Pierre obtint de l'empereur, de la république de Hollande et de l'électeur de Brandebourg, des ingénieurs et des canonniers. Une armée forte de soixante-quatre mille hommes se rassembla de nouveau devant Azof, au commencement du printemps de 1696. La flotte était composée de deux vaisseaux de guerre, l'un monté par le tsar et l'autre par Le Fort; de quatre galères, de deux galéasses (1) et de quatre brûlots. Quatorze saïques (2) turques, chargées de munitions de guerre, devinrent la proie des Cosaques. Les travaux devant la place furent conduits avec art, et pour la première fois les attaques des Russes furent régulières. On n'était en sûreté contre les bombes dans aucune partie de la ville; elles avaient détruit le magasin des vivres, et les assiégés se voyaient réduits à la plus cruelle disette. Le commandant ne crut pas devoir attendre l'assaut général, et demanda à capituler. Les habitants et la garnison eurent la permission de sortir avec tout ce qu'ils pourraient emporter; mais les Turcs furent obligés de livrer Jacob, qui les avait si bien servis. Le vainqueur rétablit les fortifications et y ajouta des travaux; des ingénieurs allemands furent chargés de la construction du port, et les bâtiments des

(1) Grandes galères.

(2) Vaisseaux de charge dont on se sert dans le Levant.

Russes, répandus dans la mer d'Azof, imposèrent aux Ottomans.

Pierre voulut que ses troupes victorieuses jouissent avec éclat de leur gloire; les généraux et l'armée entrèrent en triomphe à Moscou, au milieu des acclamations du peuple. Le tsar, caché lui-même dans la foule, joignait ses applaudissements à ceux de la multitude, et montrait que c'était aux services et non pas à la puissance qu'on rendait les honneurs. Le malheureux Jacob fut un des ornements de ce triomphe; il était conduit sur un char élevé, surmonté d'une haute potence. Deux bourreaux étaient à ses côtés; derrière lui étaient attachés des fouets et des haches; sur sa tête pendait le croissant turc, et sur sa poitrine était un écriteau où on lisait en gros caractères: « Ce scélérat a changé quatre fois de religion; il a trahi Dieu et tout le peuple. » D'abord catholique, Jacob s'était fait protestant, puis schismatique grec, enfin musulman. Il fut pendu, et sa tête fut exposée au haut d'une perche.

Vers ce temps, Pierre I[er] répudia sa première femme et la força à prendre le voile de religieuse. On dit que ce fait fut le résultat des manœuvres d'un favori du tsar pour qui elle ne pouvait cacher son mépris et sa haine, parce qu'il favorisait les désordres du souverain. Ce favori, connu sous le nom d'Alexachka (le petit Alexandre), et célèbre depuis sous celui de Menchikof, ne s'était fait encore pardonner par aucun service ce que son élévation capricieuse avait d'offensant pour l'orgueil des nobles et pour la fierté des serviteurs de l'État, qui languissaient sans récompense.

L'opinion la plus générale sur Menchikof est, qu'encore enfant, il venait vendre sur la place du palais de petites pâtisseries au peuple et à la valetaille. Remarqué par le tsar, il lui plut d'abord par sa physionomie ouverte, et lui devint encore plus agréable par la vivacité de ses reparties. Le prince se l'attacha comme un jeune homme

sans conséquence, dont l'esprit l'amusait, et le jeune homme ne tarda pas à montrer qu'il était fait pour aller plus loin. Pierre fournit à Menchikoff les occasions de développer des talents qui pouvaient devenir utiles à l'État, et dut se féliciter d'avoir tiré de l'obscurité la plus profonde un sujet zélé, un guerrier courageux, un bon général, un ministre habile, mais trop peu fidèle dans l'emploi des finances.

Pierre savait ce qui manquait à son peuple sous le rapport matériel ; il ne s'occupa que de ce seul point et s'en exagéra l'importance. La Russie avait vu le second Ivan, Boris et Alexis, appeler des différentes parties de l'Europe des hommes capables de soumettre leurs troupes à une nouvelle discipline, ou d'apporter à la nation des sciences et des arts qui lui étaient encore inconnus. Pierre I[er] descendit lui-même du trône, et alla, loin de ses États, chercher la lumière pour la communiquer ensuite à ses peuples ; il prit pour l'accompagner des jeunes gens de la plus haute noblesse (1697). Ce projet déplut au grand nombre. Les Russes regardaient comme criminels les rapports avec les nations étrangères, et le clergé augmentait encore cette prévention par l'autorité des livres saints, qui défendent au peuple choisi de Dieu de communiquer avec les Gentils. Dans cette fermentation des esprits on devait s'attendre à des troubles nouveaux. Le stolnick Tsikler, nommé depuis peu voïevode de Taganrok, crut que le moment était arrivé d'exécuter le dessein criminel qu'il méditait déjà depuis longtemps. Il résolut, avec Pouchkin et Soukovoi, d'appeler les Cosaques du Don, d'assassiner le souverain, de s'emparer du gouvernement et d'en disposer. Deux confidents de Tsikler avertirent le prince de ce complot. Les coupables, cernés par des soldats, firent aux pieds du tsar l'aveu de leur crime ; ils eurent les bras, les jambes et la tête coupés.

Délivré de ce danger, Pierre ne crut pas devoir différer

davantage son départ. Son impatiente curiosité l'emporta sur la prudence. Il choisit pour ses ambassadeurs extraordinaires en Hollande Le Fort, Golovin et le secrétaire d'État Voznitsin. Ils étaient accompagnés d'un cortége de deux cents personnes, et Pierre se cacha, sans titre et sans qualité, dans la suite de cette ambassade. Les rênes du gouvernement furent confiées, pendant l'absence du tsar, au boyardin Strechnef et au prince Romodanouski; ils devaient, dans les affaires importantes, prendre l'avis des principaux boyards.

L'ambassade avait à traverser la Livonie, qui appar tenait alors à la Suède. La paix régnait entre les deux couronnes; mais la défiance n'en était pas moins vive ni la haine moins envenimée entre les deux nations. Le tsar, obligé de se faire connaître en entrant en Livonie, loin d'y trouver la réception qu'il attendait, n'essuya que des affronts; on le traita en espion (il est vrai que c'était là son rôle), et plusieurs fois ses jours furent en péril. Ces griefs lui servirent dans la suite de prétextes pour faire la guerre à la Suède. Enfin Pierre passa en Hollande, où il devança ses ambassadeurs. C'est dans ce voyage qu'au milieu de la débauche d'un repas il tira l'épée contre Le Fort, son ami; revenu de son emportement, il lui demanda pardon. Il resta quelques jours à Amsterdam, examinant d'un œil curieux l'activité d'un peuple laborieux et commerçant, et se rendit ensuite à Saardam. Ce bourg, déjà renommé comme le premier chantier de la Hollande, est devenu plus célèbre encore par les travaux auxquels Pierre s'y consacra (1697). Inscrit parmi les charpentiers, vêtu comme eux, n'ayant pas de valets, raccommodant lui-même ses bas et son habit, caché sous le nom roturier de Pètre Mikhaïlof (1), il travailla avec plusieurs jeunes

(1) Dans la langue russe, la terminaison en *itch* désigne la noblesse, celle en *of* la roture. Mikhaïlovitch signifie donc le fils d'un noble nommé Michel, et Mikhaïlof le fils de Michel, roturier.

gens de sa suite à la construction d'un vaisseau qui fut nommé le *Saint-Pierre-Saint-Paul,* et qu'il envoya à Arkhangel.

Si l'on en croit une tradition qui n'est pas encore perdue en Hollande, il montra dans sa curiosité une dureté sauvage. Le supplice de la roue lui était, dit-on, encore inconnu, et il désirait voir un malheureux expirer dans ce genre de tourment. Il ne se trouvait dans les prisons aucun criminel qui eût mérité ce supplice; il offrit de fournir un de ses esclaves, victime innocente qu'un maître barbare sacrifiait à son caprice. On ajoute qu'il eut peine à comprendre pourquoi sa proposition faisait horreur, et pourquoi les magistrats se refusaient à lui procurer ce plaisir.

Pierre faisait engager à son service des réfugiés français, des Allemands, des Suisses : il envoyait à Moscou des ouvriers qu'il avait vus travailler lui-même et dont il avait éprouvé les talents. La plupart se repentirent dans la suite de s'être donné un maître dur et puissant, qui se faisait servir sans réserve et ne récompensait qu'avec mesure. Enfin, après s'être procuré en Hollande, par ses propres travaux, une connaissance exacte de la construction d'un navire, et avoir reçu des plus grands maîtres des leçons de chirurgie, d'anatomie, de géographie et de physique expérimentale, il passa en Angleterre (1698) sur un yacht du roi et sous l'escorte de trois vaisseaux de guerre. Il eut avec Guillaume plusieurs entretiens, visita les différentes fabriques, les divers ateliers, et mit partout la main à l'ouvrage. Il se perfectionna dans l'art de la construction; puis il fit passer en Russie des artistes et des ouvriers anglais. Perri, habile ingénieur, consentit à le suivre, et se trouva dans la suite mal récompensé. Un bon géomètre écossais, Fergusson, se mit à son service; ce fut lui qui introduisit l'arithmétique dans les bureaux de la Russie; on n'y connaissait que la méthode de calculer avec des boules

enfilées : méthode expéditive et facile, employée encore à présent, et qui n'a d'autre inconvénient que de ne pas permettre de voir où l'on s'est trompé.

Il traita avec une compagnie de Londres pour envoyer du tabac à Moscou : les Russes firent un tel abus du tabac à fumer, au commencement du XVIIe siècle, qu'ils en infectaient le palais du tsar et les hôtels des grands ; ils enfumaient les églises mêmes, et augmentaient le nombre déjà trop considérable des incendies. Le patriarche avait cru devoir le défendre, et pour donner plus de poids à son interdiction, il l'avait représenté comme une substance immonde ; mais Pierre, par amour pour les usages étrangers et pour l'appât d'une somme modique dont il avait besoin (1), contraignit ses sujets à priser et à fumer.

Pierre retourna dans les Provinces-Unies pour aller en Allemagne. En même temps qu'il était parti de Moscou, il avait envoyé en Italie Boris Chérémétef, et avait fait partir à la suite de ce seigneur des jeunes gens de familles illustres, en leur recommandant de s'instruire dans cette patrie des arts. Un d'eux, fidèle aux préjugés de ses pères, ne voulut pas même sortir de sa chambre, et se glorifia à son retour de n'avoir rien vu ni rien appris. Pierre se préparait à visiter lui-même l'Italie, lorsqu'il fut détourné de ce dessein par d'inquiétantes nouvelles.

Quatre régiments de strélitz, formant un corps de dix mille hommes, avaient été commandés pour servir sur les frontières de la Pologne sous les ordres du prince Mikhaïl Romodanovski : tous à la fois se soulevèrent, déposèrent les chefs qu'ils avaient reçus du tsar, s'en choisirent de nouveaux, et résolurent d'aller droit à Moscou. Chein et Gordon, généraux du tsar, à la tête de

(1) Les marchands de Londres donnèrent au tsar une somme de cent mille écus pour avoir la permission de porter du tabac en Russie.

deux mille hommes d'infanterie et de six mille cavaliers, rencontrèrent les rebelles à onze lieues de la capitale : voyant que des paroles de paix n'avaient pas le pouvoir de les arrêter, ils voulurent encore les ménager, et ne firent charger les canons qu'à poudre. Un des prêtres des strélitz, voyant que l'artillerie des Russes ne frappait personne, cria au miracle, et assura que Dieu même ôtait la force aux armes du tyran. Les généraux furent obligés de ne pas les épargner davantage ; les strélitz, vigoureusement attaqués, mirent bas les armes et demandèrent grâce ; on dut surtout cette victoire aux régiments des gardes.

Pierre, en arrivant dans ses États, trouva les rebelles dans les fers ; son entrée dans sa capitale fut le signal des vengeances. Les criminels s'obstinaient à se taire sur l'origine et les détails de leurs complots ; ils furent appliqués aux plus affreuses tortures. Souvent l'excès de la douleur privait des malheureux de la parole et du sentiment ; alors on suspendait leurs tourments ; les médecins du tsar les traitaient avec soin, et, cruellement attentifs à leur rendre la santé, ils ne leur prolongeaient la vie que pour les livrer après leur guérison à de nouveaux supplices. Pierre lui-même examinait les coupables ; lui-même faisait accélérer, ralentir, renouveler ou suspendre les épreuves. Il considérait d'un œil tranquille leurs tortures et les plus affreuses douleurs que l'humanité puisse supporter. Après six semaines d'un examen si rigoureux, l'arrêt de mort fut prononcé contre tous les rebelles. Le jour de la première exécution, cinq têtes tombèrent abattues par *la plus noble main de l'empire* : ce sont les expressions d'un contemporain. Quelques jours après, la même main trancha encore les têtes de six coupables. Dans un grand repas que Pierre Ier donna à Printz, ambassadeur de Prusse en Russie, ce prince fit amener des prisons une vingtaine de strélitz, et, à chaque grand verre qu'il vidait, il abattait la tête

d'un le ces malheureux; il proposa même à l'ambassadeur d'exercer son adresse en prenant part à cette boucherie.

Le jour de la sixième exécution fut remarquable par le nombre des victimes et par la dignité des exécuteurs. Au lieu de billot, on avait étendu sur la place de longues poutres sur lesquelles trois cent trente rebelles eurent la tête tranchée. Tous étaient de l'ordre de la noblesse, et tous furent frappés par des mains nobles. Menchikof se glorifiait d'avoir abattu plus adroitement que les autres un plus grand nombre de têtes. Le Fort et le baron de Blumberg, invités à faire briller leur adresse dans cet exercice de bourreaux, s'excusèrent sur les usages de leur nation. La plupart de ces nobles exécuteurs, novices dans cette fonction, frappaient d'une main tremblante leurs victimes, dont, par une pitié cruelle, ils augmentaient et prolongeaient les tourments. Pierre, assis sur un siége élevé, regardait ce spectacle d'un œil sec.

On reconnaît ici le caractère imitateur de Pierre. Admirateur des talents d'Ivan, il confondait en lui le tyran et le grand homme, et le prenait en tout pour modèle. Monarque, juge et bourreau tout ensemble, il trempa comme Ivan ses mains dans le sang de ses sujets, en s'inspirant du supplice des Novgorodiens pour ordonner celui des strélitz.

C'est avec cet appareil que furent punis les chefs de la révolte. Les plus coupables de leurs complices expirèrent lentement sur la roue; neuf cents au moins furent pendus aux différentes portes et le long des murs de la ville. Trente potences furent élevées devant le monastère où Sophie était renfermée; on y attacha deux cents coupables. Trois d'entre eux avaient formé le projet de présenter à cette princesse une requête pour la supplier de reprendre les rênes du gouvernement; ils furent pendus à la fenêtre de cette princesse, et celui du milieu tenait à la main la requête qu'il avait dressée. La malheureuse

Sophie ne pouvait regarder le jour sans voir ces infortunés qui avaient péri pour sa cause.

Ces nombreuses exécutions eurent lieu au mois d'octobre, temps où les fortes gelées commencent sous le climat de Moscou. Les cadavres de tant de malheureux restèrent sur les mêmes places où ils avaient tombé; leurs têtes furent placées à côté de leurs troncs. Le peuple et la cour eurent cinq mois entiers toute l'horreur de cet affreux spectacle. On ne pouvait entrer dans la ville, ni traverser les places publiques, qu'au milieu des roues, des potences et des cadavres diversement défigurés.

Tant de rigueurs opérèrent ce qu'on devait en attendre: elles irritaient contre le tsar; on se soulevait de tous côtés, surtout à Azof, et jamais on n'eut tant de révoltes à punir. Les rebelles d'Azof furent amenés à Moscou l'année suivante (1699). Quatre-vingt-quatre de leurs chefs eurent la tête tranchée par le souverain; le boyardin Plestchef les tenait par les cheveux. Les Cosaques furent coupés en cinq quartiers, et les morceaux attachés à des perches.

On assure, chose fort peu vraisemblable, que Sophie, sévèrement gardée dans un couvent par un régiment entier, fut l'âme de la révolte des strélitz, révolte qui éclata loin de cette princesse, à l'extrémité de l'empire. Il paraît certain cependant que l'intention des principaux rebelles était de tirer Sophie de sa captivité et de la remettre à la tête du gouvernement. Sans doute elle serait sortie avec joie de sa retraite; mais on ne peut savoir la part qu'elle eut dans une révolte qui devait lui rendre le pouvoir souverain. Elle avait conservé longtemps l'espérance de recouvrer sa première fortune; mais quand elle l'eut perdue par le supplice des rebelles, elle se fit religieuse, et mourut en 1704.

Les premières années du règne de Pierre devaient être orageuses. Quand Sophie gouvernait l'État, elle s'était fait un parti pour résister aux intrigues qui se tramaient

contre elle. Ce parti s'augmenta par la sage administration de cette princesse. On aimait son gouvernement. Elle fut renversée : Pierre régna seul ; mais elle fut regrettée. Il aurait dû effacer la mémoire de Sophie en se rendant agréable à la nation ; il lui laissa voir qu'il ne l'estimait pas ; il ne témoignait que du mépris pour les personnages les plus respectés par la multitude ; et il offensa même le peuple dans ce qui lui était le plus cher.

Le clergé allait et va encore, au temps de Noël, faire des prières dans les maisons ; Pierre osa tourner en ridicule cet usage consacré. Un de ses courtisans ou de ses bouffons faisait le personnage de patriarche ; d'autres représentaient les évêques, les archimandrites, les popes ou simples prêtres ; Pierre lui-même prit quelquefois le personnage de diacre dans cette indécente mascarade. Cette troupe, après avoir couru la ville et exigé de l'argent des particuliers, s'arrêtait enfin chez les favoris du prince, surtout dans le quartier des Allemands. Dans ces maisons, l'assemblée bachique se prosternait devant le patriarche ; la fumée du tabac tenait lieu d'encens, des chansons obscènes, du chant sacré ; et le faux pontife donnait la bénédiction avec deux pipes croisées, profanant ainsi le signe révéré de la rédemption. Ces fêtes, souvent renouvelées, se terminaient par l'ivresse de la plupart des acteurs.

Délivré d'une milice toujours remuante et dangereuse, Pierre se livra tout entier aux projets qu'il méditait pour rendre sa nation florissante. Ce fut en 1699 qu'il établit une décoration, à peu près la première qu'ait possédée la Russie : l'ordre de Saint-André, dont il décora d'abord les généraux qui s'étaient distingués au siége d'Azof et dans les combats contre les Turcs.

A cette époque mourut Le Fort, l'ami, le confident du tsar, et celui qui le premier lui avait inspiré les grands desseins dont l'exécution ou l'essai signala son règne.

Les Russes conservaient leur barbe et étaient vêtus de

longues robes. Pierre voulait voir ses sujets adopter l'habit des peuples européens, qu'il leur proposait pour modèles; il ordonna aux Russes de quitter l'habit long et la barbe; une amende fut imposée aux partisans obstinés de l'ancien usage. Bien des Russes regardaient le changement d'habit comme un renoncement à la religion, et disaient qu'il valait mieux perdre la tête que la barbe : obligés de payer un droit pour n'être pas rasés, ils recevaient un jeton qui leur servait de quittance. Souvent, à la cour, on enivrait les vieux boyards et on leur taillait la barbe d'une manière si ridicule, qu'ils étaient obligés de garder la chambre pendant plusieurs mois ou de se faire raser. On attachait aux portes des villes un modèle du nouvel habit, et on rognait la barbe à ceux qui ne voulaient pas payer; on les rasait malgré eux dans les rues. Les amis du tsar ou de la nouveauté riaient de ces changements; mais le peuple avait la rage dans le cœur, et ce jeu coûta du sang.

Les femmes, sévèrement renfermées dans leurs maisons, avaient peu de communications avec les hommes et n'osaient se montrer en public. Pierre les tira de leur retraite et les appela dans la société : c'était les inviter à en partager les débauches, c'était corrompre la nation pour la civiliser. Les femmes étaient obligées de paraître à ses fêtes, vêtues à l'anglaise, à l'allemande ou à la française.

Avant Pierre, l'année commençait, en Russie, au mois de septembre : il ordonna que la première année du XVIII[e] siècle (1700) commencerait avec le mois de janvier.

CHAPITRE XVII

Suite du règne de Pierre Ier. — Il combat Charles XII, roi de Suède. — Fondation de Saint-Pétersbourg. — Révolte à Astrakan. — Mazeppa. — Ses intrigues contre la Russie. — Pierre épouse Catherine. — Expédition contre la Turquie. — Voyages du tsar en Europe. — Il visite Paris.

(1700 — 1718)

Pierre avait résolu d'attaquer la Suède, fière encore de la réputation qu'elle s'était acquise en Europe par les victoires de Gustave-Adolphe; mais Gustave était un héros, et la Suède était gouvernée au commencement du XVIIIe siècle par un jeune prince (Charles XII) qui n'avait pu se montrer encore, et de qui l'on n'avait conçu que de bien faibles espérances. Elle fut attaquée presque en même temps par le Danemark, la Russie et la Pologne. Des mobiles différents réunissaient contre elle ces trois ennemis : nous ne nous occuperons que de ce qui excitait la Russie. Pierre, fortement occupé du projet de rendre plus actif le commerce de son empire avec les autres nations de l'Europe, avait besoin d'un port sur la Baltique, et ne pouvait l'obtenir qu'aux dépens de la Suède. Cet intérêt puissant le rendit l'ami, l'allié de ces mêmes Polonais, si longtemps les plus cruels ennemis de la Russie. En retournant dans ses États, il avait eu une entrevue avec Auguste, qui lui devait la couronne de Pologne, et ces deux princes s'étaient promis de contracter une alliance contre la Suède. Pierre fit aussitôt demander à Charles XII satisfaction sur les affronts qu'il avait reçus à Riga et sur plusieurs autres griefs.

Il s'attendait à ne rien obtenir; il fut en effet repoussé, et déclara la guerre (1700).

Le siége de Narva fut résolu. Pendant que les Russes et les Polonais, unis, canonnaient et bombardaient cette place assez vivement, les bombes et les boulets vinrent à leur manquer; les troupes qu'on attendait n'arrivaient pas : Pierre alla lui-même les presser. A peine Charles XII avait pris les armes, et déjà il avait forcé un de ses ennemis, le roi de Danemark, à recevoir la loi. Charles vole au secours de Riga, qu'assiégeait Auguste à la tête de ses Saxons : il ne trouve plus les ennemis; ils avaient mis la ville à rançon et s'étaient retirés. Il conduit contre les Russes dix-huit mille hommes, d'autres disent moitié moins, tandis que les Russes étaient au nombre de trente-deux mille. Ils avaient malheureusement avec eux des soldats et des officiers suédois; l'un d'eux passe au camp du roi, et lui apprend l'état de l'armée ennemie. Les Russes, après une longue résistance, furent vaincus par les Suédois, qui leur étaient inférieurs en nombre; mais le courage du tsar ne fut pas abattu par cette défaite. Il se consola par l'idée des victoires qu'il se promettait dans l'avenir, et par l'espérance que les Suédois apprendraient eux-mêmes aux Russes à les vaincre. Il avait perdu ses généraux, ses officiers, son artillerie, l'armement de ses soldats : il répare toutes ces pertes au prix d'énergiques efforts. Il arme de nouveau ses troupes désarmées par les Suédois, ordonne des levées, les exerce avec soin, fait fondre les cloches des églises pour renouveler son artillerie, va prendre à Moscou les mesures nécessaires pour une nouvelle campagne, et se met en état d'affronter une seconde fois les chances des combats.

La Russie n'avait plus d'autre allié qu'Auguste, allié malheureux, qu'elle était obligée de secourir. Les Polonais, découragés par le mauvais succès de l'entreprise de Narva, laissaient à leur roi peu d'espérance de le secon-

der, et il se voyait menacé de continuer une guerre difficile avec les seules forces de la Saxe. Pierre lui promit vingt mille hommes d'infanterie, des munitions, un subside de deux cent mille écus, et lui tint parole (1701). Le tsar semble se multiplier; il se montre presque en même temps à Voroneje, pour y presser les travaux de la flotte; à Pleskof et à Novgorod, où il passe la revue de ses troupes; à Moscou, d'où ses ordres partent pour toutes les provinces. Vainement veut-il intéresser la diète de Pologne à la guerre contre Charles XII : de hauts personnages réussissent à entraîner la nation dans l'intérêt de la Suède, contre Auguste et Pierre Ier.

Charles XII n'ignorait pas les dissensions de la Pologne : il résolut d'en profiter pour renverser Auguste du trône, et n'avoir plus à combattre que le tsar. Appelé par les grands de Pologne, il y entra sans obstacle. Il croyait que les Russes, qu'il venait de désarmer en Courlande, n'oseraient plus paraître devant les Suédois. Cependant, sous la conduite de Chérémétef, ils ne craignirent pas de s'avancer contre le général Schlipenbach, que Charles XII avait laissé près de Dorpat avec sept mille hommes. Après quatre heures de combat, les Suédois sont mis en fuite, et laissent sur le champ de bataille plus de trois mille morts. C'était gagner beaucoup, d'avoir montré que les Suédois pouvaient être vaincus par les Russes (1702).

Les soins d'une guerre n'occupaient pas seuls la pensée de Pierre. Des étrangers, officiers, fabricants, ouvriers, furent invités, par un manifeste répandu en Allemagne, à venir chercher en Russie une existence assurée et des récompenses.

Sur ces entrefaites, le patriarche de Moscou vint à mourir. C'était au tsar à lui nommer un successeur; il crut plus utile de supprimer cette dignité. La vénération du peuple pour le chef de l'Église lui donnait un ascen-

dant dont le souverain lui-même pouvait être jaloux. Cependant Pierre ne crut pas devoir manifester d'abord son dessein. Il déclara que, distrait par des occupations temporelles et des travaux guerriers, il ne pouvait donner au choix d'un patriarche tout le recueillement convenable; il chargea en attendant le métropolitain de Rézan des fonctions patriarcales. Le peuple russe, moins religieux que superstitieux, crut qu'on lui ôtait sa religion en différant de lui donner un patriarche; il courut des libelles où le tsar était traité d'antechrist. La sédition pouvait succéder au murmure; mais la punition des auteurs et de l'imprimeur de ces libelles suffit au maintien de la tranquillité.

Pendant que Pierre se reposait des soins guerriers par ceux de l'administration de ses États, Charles XII, qui ne connaissait de gloire que celle des armes, s'enfonçait dans la Pologne pour punir Auguste d'avoir osé le braver. Il laissait respirer les Russes et leur donnait le temps d'apprendre, aux dépens de ses généraux, à le vaincre un jour lui-même. Un petit avantage sur le Ladoga, un autre sur le lac Peipous, furent pour eux une nouvelle preuve que la marine suédoise n'était pas invincible. Sur terre, Chérémétef est encore vainqueur des Suédois : il les met en fuite après une heure de combat; il est vrai que les Russes étaient supérieurs en nombre. On prétend que le tsar, en apprenant cette victoire, s'écria : « Grâce à Dieu, nous voici parvenus à vaincre les Suédois quand nous sommes deux contre un : peut-être les battrons-nous un jour à nombre égal. »

Chérémétef fit le siége de Marienbourg, petite ville située sur un lac. Déjà la place était rendue, déjà les Russes en prenaient possession, lorsque deux misérables mirent le feu au magasin des poudres, s'ensevelirent sous les mines, et y enveloppèrent un assez grand nombre de Russes et de leurs concitoyens. Chérémétef, indigné, rompit la capitulation, retint la garnison et tous les

habitants prisonniers de guerre, et fit raser la place. C'est dans cette ville que fut prise une jeune fille, orpheline obscure, élevée par la charité d'un pasteur protestant. Elle venait d'épouser un soldat suédois, et regardait cet établissement comme une fortune. Devenue captive des Russes, elle était loin de prévoir qu'elle règnerait un jour sur eux.

Peu après la prise de Marienbourg, la ville de Notebourg, bâtie dans une île au milieu de la Néva, à l'endroit où cette rivière sort du Ladoga, fut conquise par les Russes sur les Suédois, auxquels elle livrait le cours du fleuve. Pierre donna à cette place le nom de *Schlüsselbourg* (*clef* en allemand) : c'était en effet une clef pour les nouvelles conquêtes qu'il méditait. Maître du haut de la Néva par la conquête de Schlüsselbourg, il avait besoin de posséder Nienchantz pour en dominer l'embouchure, pour en maîtriser tout le cours. La place était forte et se défendit avec vigueur. Pierre animait ses troupes par sa présence : les Russes entrèrent dans Nienchantz après cinq jours de travaux (1703). Cette conquête est un des plus grands événements de l'histoire de Pierre Ier : par elle il atteignit au but de tous ses efforts, qui était de se procurer un port sur la Baltique. Le tsar fit assembler un conseil de guerre pour décider si l'on rétablirait les fortifications de cette place. Elle fut trouvée trop petite, mal fortifiée par la nature et trop éloignée du golfe. Enfin, après plusieurs jours de discussions, d'examen et de recherches, on trouva au-dessous de la ville suédoise, et plus près de l'embouchure du fleuve, une île qui sembla propre à l'établissement d'une forteresse. Il n'y avait que quinze jours qu'on s'était emparé de Nienchantz, et déjà les travaux de la nouvelle place étaient commencés.

On l'appela *Saint-Pétersbourg*, en l'honneur de saint Pierre, dont son fondateur portait le nom. Ainsi furent jetés les fondements d'une des plus belles villes de l'Eu-

rope, dans un endroit où l'on ne voyait encore que des eaux croupissantes, une sombre verdure, quelques cahuttes de paysans abandonnées et de pauvres cabanes de pêcheurs. Les édifices publics et les maisons particulières ne furent d'abord qu'en bois : la forteresse et l'amirauté étaient seules entourées d'un retranchement en pierre. Le tsar lui-même n'avait qu'une petite maison sans apparence : on la voit encore dans un quartier où ne logent plus guère que la lie du peuple et des soldats. La nature ne lui opposa les plus puissants obstacles que pour être domptée. La bourbe des marais semblait, par ses exhalaisons meurtrières, repousser les habitants qu'appelaient les ordres du souverain ; mais sa volonté est formelle ; les Russes ne savent plus qu'obéir, et la nature elle-même se soumet. D'innombrables ouvriers, appelés de toutes les parties de l'empire, succombent ; la disette seule en enlève cent mille ; mais ils sont remplacés par de nouveaux travailleurs. Des terres apportées de loin comblent les marais ; de nombreux canaux donnent un cours salutaire aux eaux stagnantes ; de tristes et vastes forêts de sapins absorbaient les vapeurs malsaines et les rendaient encore plus empoisonnées ; elles tombent, et leurs racines font place aux fondements des temples et des palais. Pierre, ses généraux, ses ministres, donnent par leur présence du courage aux ouvriers abattus. Njenchantz, détruite, lègue sa population à la nouvelle ville. La noblesse de Moscou et des provinces, des marchands, des ouvriers, y sont appelés ; ils arrivent, le désespoir dans le cœur, s'accoutument par nécessité à leur nouvelle résidence et travaillent à l'embellir. Ceux qu'ont bientôt enrichis le négoce ou les arts se plaisent dans une ville où ils ont trouvé leur fortune : leur exemple et l'intérêt attirent d'autres habitants. Aux premiers bâtiments de bois succèdent des édifices construits par des architectes appelés de la France et de l'Italie.

Cependant Chérémétef se rend bientôt maître d'Iama, place d'Ingrie, que ses vainqueurs nommèrent *Iambourg*. Cette conquête conduisit à celle de Narva, en 1704, après la prise de Dorpat et avant celle d'Ivangorod.

Le tsar, par son patrimoine, dominait sur une portion des rivages de la mer Caspienne, et, par ses conquêtes sur le Lagoda, sur le lac Peipous et sur le golfe de Finlande. Il ne lui manquait que de pouvoir communiquer de sa nouvelle ville avec la Perse, et de commercer d'un côté avec l'Europe et de l'autre avec l'Asie. Un projet qui lui fut présenté par un marchand nommé Serdioukof, résolvait ce grand problème; Pierre s'empressa de le faire exécuter.

On ne peut se dissimuler que ce fut la faute de Charles XII si les Russes firent des progrès si rapides sous Pierre Ier. N'écoutant que sa haine contre Auguste, le héros de la Suède laissa le champ libre aux Russes, qu'il méprisait, persuadé qu'il serait toujours temps d'exercer sur eux sa vengeance et de les écraser. Auguste, dans son infortune, ne conservait d'autre allié que le tsar, qui ne se lassait pas de le secourir : générosité politique, par laquelle il espérait mettre le principal ennemi de Charles XII en état de l'arrêter quelque temps, et d'occuper la folie héroïque qui faisait le fond du caractère de ce prince.

Le dessein de Pierre Ier était de porter ses armes dans le centre de la Livonie; mais, pour n'être pas inquiété dans ses opérations par les Suédois, il fallait les chasser du duché de Courlande. La fortune, cette fois, ne fut pas favorable à Chérémétef, ou plutôt les Russes préparèrent eux-mêmes leur défaite. Les Suédois profitèrent peu de cet avantage. Pierre arriva avec du renfort, chassa les Suédois de la Courlande, et se rendit maître de Mittau, après quinze jours de siége (1705). La joie que causait au tsar cette conquête fut cruellement troublée par les nouvelles qu'il reçut de la révolte d'Astrakan. Il pouvait

se reprocher de l'avoir provoquée par l'importance qu'il avait donnée à des innovations futiles. Les habitants d'Astrakan, comme les autres sujets de la Russie, avaient reçu l'ordre de prendre l'habit allemand ; ils s'excusèrent sur leur pauvreté et sur le manque de tailleurs habitués à confectionner le nouveau costume ; le gouverneur traita leurs excuses de désobéissance ; plusieurs habitants furent arrêtés et punis, comme si leur attachement à l'ancien habit ou l'impuissance de s'en procurer un nouveau les eût rendus criminels. Cette rigueur tyrannique révolta les esprits.

Le mécontentement du peuple était depuis longtemps fomenté par un jeune homme natif de Moscou, qui n'est connu que sous le nom de Stenka. Son père était du nombre de ces strélitz qui s'étaient soulevés en 1698 et avaient été si rigoureusement punis. Stenka n'avait encore que treize ans ; mais il fut vivement frappé du supplice de son père. Le temps ne fit qu'aigrir sa haine contre le souverain qui l'avait ordonné, qu'ajouter à son aversion pour toutes les nouveautés qu'il voyait établir. Le fanatisme se mêlait dans sa tête aux idées de vengeance ; regardant toute innovation comme criminelle, il était fortement persuadé que dépouiller l'ancien habit c'était abjurer la religion. Il choisit Astrakan pour sa retraite ; avec cette éloquence que donnent les grandes passions il souffla dans les cœurs la haine qu'il nourrissait contre le tsar et contre les officiers des nouvelles troupes ; mais surtout il dévouait à la vengeance publique les étrangers, ces auteurs, disait-il, de la ruine des strélitz, et de toutes les modes récemment introduites. Pendant que les esprits étaient ainsi échauffés, le bruit courut qu'on ne permettrait plus aux habitants de se marier, et qu'on donnerait leurs filles et leurs sœurs à des officiers étrangers. Ce bruit répandit la terreur dans toutes les âmes ; on se hâta de marier les jeunes filles, longtemps avant qu'elles ne fussent adultes. Le peuple s'enivra à ces

noces, et le vin exalta sa fureur. Les anciens strélitz qui se trouvaient dans Astrakan se distinguaient parmi les révoltés. On cherche le gouverneur; il avait pris l'habit allemand, et passait pour avoir changé de religion. On ne le trouve pas; mais on tue un colonel, quelques officiers et tous les étrangers qu'on rencontre. La retraite du gouverneur est enfin découverte; on l'en arrache, et il a la tête tranchée. Tous jurent de mourir pour l'ancienne religion et pour les usages de leurs pères. Ils envoient des députés aux Cosaques du Don, du Térek, de l'Iaïk, et les engagent dans leur révolte.

Pierre crut cette affaire digne de toute son attention; il envoya Chérémétef contre les rebelles; ils se défendirent mal contre des troupes régulières. Chérémétef entra dans Astrakan après une faible résistance; il ne trouva que des malheureux repentants, abattus, tremblants, prosternés contre terre. Les chefs de la rébellion et les plus coupables de leurs complices furent arrêtés au nombre de plus de trois cents, envoyés à Moscou, jugés et exécutés.

Cette révolte apaisée rétablissait la tranquillité dans le sein de l'empire et lui rendait toute sa force; la possession de la Courlande donnait à Pierre une juste espérance de réussir dans ses projets de conquête, et cependant Charles XII se montrait toujours également insensible aux prospérités de la Russie. Il semblait que son âme, concentrée dans sa haine contre Auguste, fût tout entière à la pensée de chasser ce prince de la Pologne. L'élection de Stanislas y causait une fermentation violente; Auguste, abandonné de ses partisans, vit couronner son rival à Varsovie, le 4 octobre 1705.

Quoi qu'il en soit, Pierre demeure fidèle à Auguste; il le console, le conduit à Grodno et lui remet une armée russe, avant de partir pour Moscou. Auguste apprend bientôt que Charles XII forme le blocus de Grodno; il s'effraie et s'enfuit en Saxe, emmenant avec lui

quatre régiments de dragons russes. Les troupes restées devant la place assiégée manquent de provisions, et sont livrées à elles-mêmes, sans aucune direction. Cependant elles rentrèrent heureusement en Russie, quand les rigueurs de l'hiver eurent forcé l'ennemi à se retirer (1706). Trahi par Auguste, Pierre ne reconnaissait pas Stanislas, et ne voyait dans les principaux membres de la république que des alliés inconstants et perfides; mais il était de son intérêt de les protéger, et il voulait éclairer de près leur conduite. Il parcourut la plus grande partie de la Pologne, et donna partout les meilleurs ordres. Ces précautions étaient nécessaires, Charles XII menaçait la Russie (1707).

Charles distribuait d'avance à ses officiers les dignités de l'empire de Russie; le général Sparr se vanta à Berlin d'avoir reçu de son maître les patentes de gouverneur de Moscou. La fierté impérieuse du roi de Suède s'explique par l'importance de son rôle. Le nord tremblait devant lui, et il inspirait au midi les plus vives inquiétudes. Il avait reçu en quelque sorte les hommages de l'Europe entière, lorsque les ministres de presque tous les princes de la chrétienté étaient venus flatter son orgueil dans son camp d'Alt-Ranstadt, près de Leipsick. Il dictait ses volontés à l'empereur Joseph.

Pierre était à Saint-Pétersbourg; il se délassait des peines que lui avaient coûtées la fondation de cette ville, celle du fort de Cronslot et la création d'une marine, quand il apprit, par un courrier de Menchikof, que Charles avait passé la Bérésina, et paraissait menacer les frontières de la Russie. Il se rendit en hâte à Smolensk, où était sa principale armée.

Plusieurs circonstances engagèrent Charles XII à tomber enfin sur la Russie. De tout temps les Cosaques du Don recevaient parmi eux les Russes fugitifs. On leur avait souvent ordonné de les rendre; mais ils n'avaient jamais obéi. Le colonel prince Dolgoroukof alla les leur

demander au nom du souverain. Il fut massacré, et Boulavin, son assassin, fut élevé par les autres Cosaques au rang de principal ataman. Charles espérait profiter de cette révolte, qui fut cependant bientôt apaisée; mais il mettait surtout sa confiance dans ses intelligences avec Mazeppa. C'est ce même Mazeppa que le ministre et général Golitsin avait donné autrefois pour ataman aux Cosaques de la petite Russie. Il était né dans cette contrée; mais dans sa jeunesse il avait été page à la cour de Pologne. Convaincu d'une intrigue avec une dame de haut rang, il avait été attaché sur un cheval sauvage qui l'avait porté parmi les Cosaques. Ainsi maltraité de la Pologne, il n'en conserva pas moins toute sa vie un cœur polonais; mais, habile à cacher ses sentiments secrets, il acquit l'estime et la confiance de Pierre Ier, fut décoré du cordon de Saint-André, et bientôt après élevé au rang de conseiller privé. L'ataman était alors un des grands vassaux, et presque un souverain; mais l'ambition de Mazeppa lui persuadait qu'il n'avait rien obtenu tant qu'il ne parviendrait pas à une entière indépendance.

Depuis longtemps ce fourbe attendait l'occasion d'exécuter ses desseins; il crut la trouver dans la guerre entre la Suède et la Pologne. Il avait besoin d'engager dans ses intérêts les Cosaques zaporaviens; il y parvint par la ruse. Au tsar il disait qu'il fallait détruire cette milice sauvage et indisciplinée; aux Cosaques zaporaviens il confiait que Pierre les haïssait et n'aspirait qu'à leur ruine. Il profita des campagnes de Pologne pour sonder les principaux de la nation, et ne communiqua ses sentiments qu'à ceux qui méritèrent sa confiance par leur haine contre la Russie. On assure même que par un traité secret il promit de livrer l'Ukraine à la Pologne, à condition qu'il possèderait en toute souveraineté la Sévérie avec le titre de prince; on ajoute que ce traité fut confirmé par Stanislas. Peut-être Mazeppa eut-il dans sa

révolte d'autres motifs que ceux de l'ambition; on prétend que le tsar, dans la chaleur du vin, lui avait fait les plus violentes menaces. L'ataman, effrayé, crut devoir chercher sa sûreté dans le parti du roi de Suède. Il espérait y acquérir une puissante protection; il n'y trouva que l'infortune et l'infamie. Abandonné de ses Cosaques, et devenu pour eux un objet d'horreur depuis qu'il avait voulu les rendre complices de sa perfidie, voué à l'anathème par les chefs du clergé de la petite Russie, son effigie fut exposée sur les places publiques; jetée ensuite au bourreau, traînée le long des rues, livrée longtemps à l'ignominie, elle fut enfin attachée à une potence. Quant à Charles XII, courant de malheurs en malheurs à sa ruine complète, il se roidissait aveuglément contre la nécessité, bravait la fortune qui le délaissait, et, suivi de malheureux qu'il entraînait avec lui dans le précipice, il se regardait encore comme le dispensateur des couronnes. Vainement Pierre fit-il proposer la paix à son ennemi, se contentant de conserver l'Ingrie, et cette ville de Saint-Pétersbourg dont il méritait si bien la possession après l'avoir fondée; vainement offrait-il des équivalents pour Narva : cette offre généreuse fut rejetée avec hauteur.

Enfin, le 27 juin 1709, se donna entre les Russes et les Suédois, la célèbre bataille de Pultava, si fatale à Charles XII. Quoique blessé grièvement, Charles, porté sur un brancard, allait de rang en rang, le pistolet à la main. Il s'exposa plus que le dernier de ses soldats; un coup de canon brisa le brancard, et tua un des porteurs. Le feu fut terrible de part et d'autre, et l'action ne dura pas plus de deux heures. Les Suédois, qui se croyaient invincibles et qui auraient mérité de l'être par leur valeur, plièrent et prirent la fuite. On compta sur le champ de bataille et dans les redoutes plus de neuf mille deux cents morts du côté des Suédois, sans y comprendre ceux qui furent tués dans leur fuite ou qui moururent

ensuite de leurs blessures. Les Russes perdirent moins de quatorze cents hommes et n'eurent guère plus de trois mille blessés.

Pierre montra beaucoup d'inquiétude pour le roi vaincu. Il admirait en lui le héros ; et l'estime, dans le cœur de cet homme féroce, ressemblait à de la tendresse. Il dîna dans son camp avec les généraux suédois et les principaux officiers qu'il avait faits prisonniers. Pierre loua beaucoup la valeur des généraux vaincus, et donna son épée au feld-maréchal Relmschild. Il but à la santé de ses maîtres, ajoutant obligeamment qu'il devait aux Suédois ses connaissances dans l'art militaire. Il envoya Menchikof à la poursuite des vaincus ; ce général ne put atteindre le roi de Suède, qui avait passé le Dniéper, suivi de quelques cavaliers. Mazeppa avait devancé ce prince dans sa fuite ; il mourut trois mois après à Bender : on dit qu'il s'empoisonna, accablé par ses malheurs, dont il avait été lui-même l'artisan. Pierre écrivit du champ de bataille à l'amiral Apraxin : « Grâce à Dieu, voilà la pierre fondamentale de Pétersbourg solidement posée. »

Charles XII s'était retiré à Bender ; Pierre victorieux fit encore proposer la paix à un ennemi qui n'était plus à craindre ; le vaincu la refusa avec hauteur. Cependant la victoire de Pultava opérait de grandes révolutions dans le nord. Stanislas abandonna un trône dont il était digne par ses vertus, mais sur lequel il ne pouvait se soutenir par ses propres forces. Auguste fut invité à reprendre la couronne, et Pierre, paraissant oublier qu'il avait été trahi par lui, vint trouver à Thorn son ancien allié, et lui laissa une armée, commandée par Menchikof. Un traité d'alliance offensive et défensive contre la Suède fut alors conclu entre la Pologne, la Prusse, le Danemark et la Russie.

Respecté des Anglais et reconnu pour empereur par eux et par les Provinces-Unies, Pierre acquit en Allemagne à peu près la même influence que Charles y avait eue si

longtemps. Pendant que le roi de Suède se consolait, par des menaces impuissantes, de la faiblesse à laquelle il était réduit, le tsar travaillait à dompter son orgueil en lui portant de nouveaux coups (1710). Elbing et Wiborg furent prises par les Russes en peu de temps; Riga, qui tomba en leur pouvoir, entraîna toute la Livonie sous leur domination. Le tsar voyait son ambition satisfaite, il aurait désiré jouir de ses conquêtes; mais son ancien ennemi cherchait à lui susciter une guerre nouvelle. Il voulait engager la Turquie à rompre avec la Russie; Akhmet III, loin de suivre cette impulsion, confirma la paix de trente ans conclue par Mustapha, son prédécesseur. Il ne crut pas cependant pouvoir refuser l'hospitalité à Charles. Celui-ci, après avoir épuisé ses propres États, cherchait de nouvelles ressources dans les trésors et la puissance du sultan, et voulait poursuivre ses projets avec une armée de Turcs et de Tartares. Ses vues étaient secondées par le kan de Crimée, par quelques pachas, par les intrigues de Poniatovski, qu'il avait envoyé à Constantinople, et par l'ambassadeur de France; mais elles étaient puissamment traversées par le grand-vizir Tchorlili-Ali-Pacha, qui gênait les partisans de la Suède, et devint l'objet de leurs cabales; il fut calomnié, rendu suspect et déposé.

Le tsar prévoyait la guerre et aurait voulu l'éviter. Déjà les Tartares avaient commis quelques hostilités contre la Russie; Pierre en adressa des plaintes à la Porte. Pour toute réponse, le sultan fit déclarer la guerre, et commença par jeter en prison l'ambassadeur de Russie. De son côté, le tsar, pour animer le courage de ses soldats, affecta de donner à cette expédition l'apparence d'une affaire de religion. Au lieu du drapeau blanc, que les troupes russes avaient coutume d'arborer, elles déployèrent des étendards rouges, avec cette devise : *Au nom de Dieu et pour le christianisme;* de l'autre côté on lisait, autour d'une croix, l'inscription du labarum : *Tu seras vainqueur par*

ce signe. Ainsi Pierre cherchait tantôt à détruire la religion de ses peuples, tantôt à en profiter (1711).

En 1696, il avait répudié sa première femme, dont il avait deux enfants. Violant toutes les lois divines et humaines, il se crut libre parce que sa femme était morte au monde en prenant le voile. Il épousa secrètement, en 1707, Catherine, cette jeune inconnue faite prisonnière à Marienbourg, et qui depuis, cédée par Chérémétef à Menchikof, s'était attiré les attentions passagères du souverain et avait fini par lui plaire. Retirée dans un quartier reculé de la ville, elle n'occupait qu'une maison sans apparence où Pierre venait souvent avec ses ministres régler les plus grands intérêts de l'État. On l'appelait *Madame Catherine*. C'est dans cette obscure retraite qu'elle lui donna deux princesses : Anne, née en 1708, et Élisabeth, née en 1709. Pierre, avant de s'exposer à de nouveaux périls, que son épouse aspirait à partager, voulut faire approuver solennellement son choix par la nation. Ce fut le jour même où il partit avec Catherine, pour aller joindre son armée en Pologne, qu'il déclara officiellement son mariage, et ordonna de reconnaître la nouvelle impératrice (1711).

Cependant, au premier bruit de la guerre, les nations grecques et slavonnes soumises aux Turcs crurent voir dans Pierre Ier leur libérateur. Une fraude pieuse augmenta leurs espérances : il se répandit qu'on avait trouvé sur le tombeau de Constantin une prophétie qui annonçait que « les Turcs seraient chassés de Constantinople par une *nation rousse;* » on entendait par là les Russes, qui cependant ne sont pas *roux*.

Les premières opérations semblaient présager d'heureux succès; mais le sort du tsar était de n'avoir que des alliés inutiles ou perfides. La diète de Pologne refusa de fournir aux Russes les secours promis par Auguste, et d'un autre côté la Moldavie et la Valachie trahirent Pierre. Cependant la marche devenait chaque jour plus

difficile ; les soldats du tsar, nés dans les climats les plus rigoureux du nord, n'eurent pas plutôt quitté les bords du Dniester, qu'ils furent attaqués de maladies affreuses causées par la chaleur : un grand nombre périssait. Ce fut au milieu de tant de maux qu'on arriva aux portes d'Iassi, capitale de la Moldavie. La disette de vivres augmentait chaque jour, et la Valachie, dévorée par des nuées de sauterelles, ne pouvait en fournir. L'armée ennemie se renforçait sans cesse, suivait toujours les Russes, les attaquait de toutes parts et ne leur laissait pas un instant de repos. On était sur la rive droite du Pruth. Poniatovski et le général Sparr conseillaient au vizir de ne pas combattre, d'envelopper, de harceler l'ennemi, de le miner par la famine et de le forcer à se rendre ; mais le vizir, qui se croyait sûr de la victoire, attaqua les Russes avec ce désordre et cette impétuosité qui furent longtemps ordinaires aux Turcs. S'ils avaient mis plus de régularité dans leurs opérations, peut-être eussent-ils été vainqueurs. On amena du canon, et ils furent bientôt repoussés : si les Russes avaient osé les poursuivre, ils allaient peut-être l'emporter ; mais ils craignirent d'abandonner leur bagage, qu'un revers pouvait livrer à la cavalerie turque.

Les Turcs avaient perdu sept mille hommes, et s'apercevaient à peine de cette perte ; ils creusèrent des retranchements pendant la nuit. Les Russes n'avaient que quelques chevaux de frise ; obligés à des travaux continuels, ils manquaient de vivres pour réparer leurs forces, et souffraient une soif dévorante qu'ils ne pouvaient étancher. Voisins d'une rivière, ils manquaient d'eau ; une batterie placée sur une montagne, de l'autre côté du Pruth, foudroyait ceux qui osaient en approcher. Renfermés de toutes parts, il fallait périr ou par la faim, ou être fait prisonnier, ou se dégager en passant à travers une armée de deux cent soixante-dix mille hommes. Pierre sentait toute l'horreur de sa situation ; pressé par

Catherine, qui n'avait jamais voulu l'abandonner un moment, il demande la paix, et donne en même temps l'ordre à ses soldats de tomber sur les Turcs en cas de refus. Le vizir reçut d'autant plus volontiers des propositions de paix, qu'il avait été surpris de la résistance des Russes, et que ses janissaires refusaient de tenter une seconde attaque. Après bien des pourparlers, le vizir se contenta d'obtenir la restitution d'Azof dans l'état où se trouvait cette place avant la conquête, et la démolition du port de Taganrok, sur la mer de Zabache, de celui de Samara, à l'embouchure de la rivière du même nom, et de quelques petites forteresses nouvellement construites.

La lenteur calculée des Russes à rendre les clefs d'Azof au vizir, qui devait les remettre au sultan, leur hésitation à commencer la démolition de Taganrok, tous ces retards rendirent le vizir suspect et favorisèrent les intrigues que le parti de Charles XII tramait contre lui. Il fut enfin arrêté et envoyé d'abord à Mitylène, puis à Rhodes, où il mourut : on croit qu'il fut étranglé. Il fut remplacé par Ioussouf-Pacha, qui ne montra pas plus d'inclination que son prédécesseur pour le parti suédois, lequel n'en cabala pas moins. Le kan de Crimée était toujours à la tête de cette faction : voisin des Russes, il était de son intérêt de les voir affaiblis. La guerre contre la Russie fut déclarée de nouveau à Constantinople par le sultan. Mais les ministres d'Angleterre et de Hollande lui inspirèrent des vues plus pacifiques; les clefs d'Azof lui furent remises, il sut que Taganrok était démoli, et la paix fut confirmée.

Pierre, après la funeste journée du Pruth, était rentré dans ses États. Ce fut alors qu'il célébra les noces de son fils Alexis avec Charlotte-Christine, belle-sœur de l'empereur Charles VI. Il acheva ensuite des travaux plus utiles que brillants, le bâtiment de la fonderie des canons, celui de l'amirauté, les magasins du port; il augmenta sa

flotte. Il fit de Saint-Pétersbourg la véritable capitale de la Russie en y appelant le sénat, qu'il avait établi l'année précédente à Moscou (1711).

Les alliés du tsar avaient toujours besoin de son secours, et il le leur donnait généreusement; cependant il apprend qu'ils sont prêts à trahir la cause commune et à traiter en particulier avec la Suède. Espérant les contenir par sa présence, il part pour la Poméranie, accompagné de Catherine. Arrivé au camp devant Stettin (1712), il voudrait s'emparer de cette place pour établir des communications avec la Pologne, dont les secours étaient interceptés par les Suédois. Mais les difficultés se succèdent les unes aux autres, le temps s'écoule, les alliés ne peuvent convenir entre eux d'aucune opération, et Pierre les quitte, irrité d'avoir perdu la campagne. De nouvelles intrigues de Charles XII avaient déterminé le sultan à rompre encore une fois la paix avec la Russie. Akhmet, mieux informé du mauvais état de la Suède et de l'étroite alliance des puissances du Nord, se maintient en paix avec la Russie (1713). Après bien des actions plus ou moins importantes entre les alliés et la Suède, l'Angleterre conçut un projet de pacification dont les conditions étaient : que les puissances du Nord abandonneraient la Poméranie suédoise, que les Suédois ne feraient aucune entreprise contre les possessions des alliés en Allemagne, et que les deux parties ne causeraient aucune incommodité aux puissances neutres. Mais les alliés étaient dans une situation trop favorable pour goûter ce projet : Menchikof assiégea Stettin, qui se rendit malgré la bravoure de ses défenseurs (1713). Le roi de Prusse avait fourni de l'argent à Menchikof : la place fut remise en séquestre entre ses mains, et il ne l'a jamais rendue depuis.

Pendant que Charles XII perdait en Allemagne l'héritage de ses pères, Pierre I[er] lui enlevait la Finlande. Le roi de Suède, retiré à Bender, dut se résigner à rester

inactif en présence des désastres de son pays : les Turcs, ses anciens alliés, non-seulement l'avaient abandonné, mais encore ils avaient veillé à ce que les Tartares ne pussent venir à son secours. Longtemps la capitale de la Suède, Stockholm, craignit de voir arriver les Russes sous ses murs; mais le tsar, instruit par les malheurs de Charles et par les dangers qu'il avait courus lui-même sur les bords du Pruth, sentait combien il est dangereux de s'enfoncer imprudemment dans un pays ennemi. Content d'avoir fait trembler la Suède, il laissa le commandement de la Finlande au prince Golitsin, et retourna à Saint-Pétersbourg, où il fit une entrée triomphale (1714).

Mais perdons de vue un instant les opérations d'une guerre désormais languissante, pour porter tous nos regards sur Pierre Ier et ses entreprises à l'effet de grandir et de civiliser la Russie. Jamais il ne donna autant d'activité à sa marine qu'à partir de 1715. Le plus beau spectacle dont jouissait Saint-Pétersbourg était celui de ses nouveaux vaisseaux construits dans son amirauté, lancés sur les eaux de la Néva, tandis que d'autres vaisseaux, achetés en Hollande et en Angleterre, abordaient au port de Cronslot. Pierre fonda en outre une école de marine à Saint-Pétersbourg; les élèves, choisis dans la jeune noblesse, eurent pour maîtres des Anglais et des Russes instruits par une longue expérience. Cette école, connue sous le nom de *Corps des Cadets de la Marine*, fut transportée depuis à Cronstadt. Le tsar portait jusqu'au fanatisme le désir de voir tous ses sujets se former à la navigation. Il ne permit pas de construire un pont sur la Néva; il défendit même de passer dans des chaloupes à rames cette rivière souvent agitée : il fallut que les marchands, les artistes, les gens de lois, les femmes, affrontassent la mort dans des chaloupes à voiles. Il arrivait des malheurs, Pierre le savait; mais rien ne changeait ses inflexibles volontés. S'il abandonnait ses

sujets à la mort sur les eaux, il protégeait leur vie contre le feu, en défendant de bâtir des maisons de bois dans les plus beaux quartiers de Saint-Pétersbourg. Il montrait dans les incendies le même courage qu'à la tête des armées; dès que le tocsin se faisait entendre, il courait au feu, précédait les travailleurs et leur donnait l'exemple de l'adresse et de l'intrépidité.

Les anciennes lois de Russie laissaient aux enfants un partage égal dans l'héritage de leurs pères. Pierre disposa que les biens immeubles, propres ou acquis, passeraient à celui des enfants mâles que le père en jugerait le plus digne et qu'il désignerait par son testament, sans avoir égard au droit d'aînesse, et que les biens meubles seraient partagés, suivant la volonté du père ou de la mère, aux autres enfants des deux sexes. Un père qui n'avait que des filles devait choisir entre elles une héritière des immeubles. Le citoyen qui ne laissait point de postérité pouvait nommer un héritier de ses immeubles entre ses parents ou hors de sa famille. Cette loi renfermait des clauses bien dures et contraires même à la justice. Celui qui, n'ayant hérité de son père qu'une portion du mobilier, entrait dans le service militaire et faisait quelques épargnes, ne pouvait les employer à des acquisitions immobilières qu'après sept ans de service. Si, au lieu de porter les armes, il se décidait pour quelque fonction civile, il ne pouvait faire d'acquisitions qu'après dix ans, et qu'après quinze s'il embrassait le commerce ou les arts. Cette loi fut abrogée dans la suite; Pierre ne l'avait du reste promulguée que pour préparer l'exhérédation de son fils et le procès atroce dont nous rendrons compte plus tard.

Pierre chercha aussi à ouvrir à la Russie de nouvelles sources de richesses : il envoya visiter la petite Boukharie, qui s'étend depuis le district de Nertchinsk aux confins de la Sibérie, jusqu'à l'Inde et au Thibet, en traversant le pays des Mongols. On assurait qu'il s'y

trouvait du sable d'or; mais il espéra du moins y frayer la route d'un riche commerce avec l'Inde. Il conçut aussi la pensée d'ouvrir une autre voie à ce commerce par la grande Boukharie. Il envoyait en même temps une ambassade en Perse pour chercher à lever les obstacles qui gênaient le trafic entre les deux nations; mais Chakh-Hussein, qui chancelait sur son trône, n'était déjà plus maître des chemins que suivaient les caravanes de Russie.

Cependant des forts s'élevaient sur l'Irtich, et une maison de plaisance (Péterhof) sur le golfe de Saint-Pétersbourg. Les Tartares du Kuban firent du côté de Kazan une incursion subite; poursuivis, atteints, battus, dispersés, ils perdirent le fils de leur souverain, qui fut pendu par l'ordre d'un colonel russe. Pierre resserrait en même temps ses liaisons avec la Chine. Cham-hi lui demandait un médecin; le tsar lui envoya, sous ce titre, le chirurgien anglais Laurent Lange, en recommandant à ce dernier de prendre connaissance de l'état politique de la Chine, de ses productions, de ses fabriques et de son commerce.

Les récréations du tsar étaient ou des plaisirs qui exigeaient une dépense de forces, ou des travaux propres à vaincre la mollesse. Il se plaisait à braver les tempêtes, à montrer, à inspirer son courage à ses matelots abattus par la crainte. Lui-même alors prenait en main le gouvernail, dictait ses ordres avec tranquillité, se chargeait des manœuvres les plus difficiles, donnait au milieu du danger des leçons de marine à l'équipage, et faisait admirer également son agilité, sa vigueur et son adresse. D'autres fois, se livrant à des occupations moins dures et renfermé dans l'étroite enceinte de sa maison (car il fuyait les palais), se servant lui-même, se suffisant à lui-même, il s'amusait à tourner. Souvent il allait sur le port s'entretenir familièrement avec les matelots étrangers. Vêtu comme eux, plus habile

qu'eux dans leur métier, ne leur parlant que des objets familiers à leur profession, partageant, excitant leur gaieté, buvant avec eux, il leur faisait oublier son rang. Quand il visitait ses chantiers, il ne se contentait pas d'y porter le coup d'œil d'un souverain qui encourage des travailleurs; il prenait, comme à Saardam, la scie et la hache, et calfatait des vaisseaux. Plusieurs fois il exécuta les plus rudes travaux des forges.

Les États du tsar étaient tranquilles, la cause de ses alliés ne l'intéressait plus, et le repos, qu'il n'avait jamais connu, lui semblait un état violent et pénible. Il aimait la Hollande, désirait la revoir, et ne connaissait pas encore la France. Il entreprit un second voyage à l'occident de l'Europe, non plus pour se perfectionner dans les arts, mais pour étudier de plus près l'esprit des cours, pour en pénétrer les secrets. Il passa par Hambourg, Altona, Brême, traversa la Westphalie, et arriva enfin en Hollande (1717).

Toujours curieux de recueillir des fruits de ses voyages, Pierre visita toutes les fabriques et toutes les manufactures, vit les savants et s'instruisit du commerce de l'Angleterre et de la Hollande. Il conduisit Catherine à Saardam, et lui fit voir le théâtre et les compagnons de ses anciens travaux. Ce fut dans ce voyage qu'il fit à un magistrat cet aveu singulier : « J'ai pu réformer ma nation, et je n'ai pu me réformer moi-même. »

Toutes les fois qu'il se montra féroce, il crut n'être que juste, tant les premières notions du bien lui étaient inconnues. Il ne put jamais apprendre ce que, même en exerçant la justice, il devait à son rang, à la décence, au respect pour l'humanité.

De Hollande Pierre passa en France. Le maréchal de Tessé vint à sa rencontre jusqu'à Elbeuf avec un escadron des gardes et les carrosses du roi. Il arriva à Paris le 26 juillet 1717; il fut reçu au Louvre, où le grand appartement lui était préparé; mais il crut qu'il serait plus

libre dans un logement plus modeste, et il alla, dès le soir même, se loger au Marais, dans l'hôtel de Lesdiguières, qui appartenait au maréchal de Villeroi; il y fut défrayé de tout. Il y reçut, le lendemain de son arrivée, la visite du régent, et deux jours après celle de Louis XV, qui n'avait encore que sept ans. Le tsar ne savait pas le français; c'était le prince Kourakin, son ambassadeur, qui portait pour lui la parole; le maréchal de Villeroi, gouverneur de Louis XV, parlait au nom du jeune monarque.

Le lendemain, Pierre alla rendre sa visite au roi, qui logeait au château des Tuileries; la maison du roi était sous les armes. On amena le jeune prince au-devant du tsar, qui le prit et le porta quelque temps dans ses bras. Il visita l'Arsenal, les cabinets d'ánatomie, les ateliers des plus célèbres artistes, l'Observatoire, la manufacture des Gobelins, l'hôtel des Invalides et presque toutes les maisons royales, depuis Meudon jusqu'à Fontainebleau. Rien ne lui échappa de ce qui pouvait exciter son avide curiosité.

On le conduisit à l'église et à la maison de Sorbonne. On assure qu'il embrassa la statue du cardinal de Richelieu, en s'écriant: « Grand homme, je t'aurais donné la moitié de mes États pour apprendre de toi à gouverner l'autre! » Les docteurs de Sorbonne lui représentèrent qu'il serait aisé de réunir l'Église russe à celle de Rome. Le tsar leur répondit que ce rapprochement ne lui semblait pas aussi facile qu'ils le pensaient; mais que, s'ils voulaient communiquer leurs idées au clergé russe, il lui ordonnerait de leur répondre. Pierre avait écouté la Sorbonne et lui avait laissé des espérances; mais, de retour dans ses États (1718), il fit du pape lui-même le principal personnage d'une fête sacrilége, joignant ainsi l'outrage à la duplicité.

Pierre, pendant son séjour à Paris, assista à plusieurs séances de l'Académie des sciences; il exprima même le

désir d'en faire partie, et, pour mériter cet honneur, il corrigea de sa main les cartes de Russie, et surtout celle de la mer Caspienne.

On lui ménagea de ces surprises agréables qu'inspirent une politesse ingénieuse et le désir de plaire. Il dînait chez le duc d'Antin, ministre des arts; à la fin du repas, il vit son portrait qu'on venait de peindre, placé dans la salle, comme s'il eût été tracé en un instant par une main enchanteresse. Lorsqu'il alla voir la galerie du Louvre, où était alors établie la Monnaie, une médaille qu'on frappait roule à ses pieds; il la ramasse et reconnaît ses traits. Il voit sur le revers une Renommée posant un pied sur le globe: On lui explique l'exergue portant ces mots de Virgile sur la déesse : *Vires acquirit eundo* (elle acquiert des forces en marchant), et il ne peut s'empêcher de s'en faire à lui-même l'application.

Comblé d'attentions, Pierre ne quitta qu'à regret Paris et la France, et rentra dans ses États avec l'intention d'imiter quelques-uns des grands établissements qu'il avait visités.

Ce fut à son retour en Russie que le tzar consomma un de ces attentats qui font frémir la nature. Nous voulons parler du procès d'Alexis, son fils, prince faible, égaré, mais innocent, que son père n'hésita pas à condamner à mort, après l'avoir soumis aux plus affreuses angoisses qu'on puisse imaginer. Nous allons raconter cette catastrophe dans le chapitre suivant, ainsi que les dernières années et la mort de Pierre Ier.

CHAPITRE XVIII

Pierre Ier ordonne le procès de son fils Alexis. — Déprédations de Menchikof. — Pierre Ier abolit la dignité de patriarche dans ses États. — Anecdotes. — Mort de Pierre Ier. — Jugement sur son caractère.

(1718 — 1725)

Alexis naquit, le 29 février 1690, d'Eudokia-Phédorovna Lapoukhin, première femme du tsar. Cette princesse fut trop malheureuse pour avoir trouvé des défenseurs, et le portrait de son caractère est parvenu à la postérité défiguré par tous les traits dont l'a chargé la haine de son époux. Son fils n'avait encore que neuf ans lorsqu'elle fut reléguée dans un monastère. Pierre vécut toujours occupé de ses voyages ou des guerres qu'il entreprit. Alexis, en quelque sorte abandonné à lui-même, reçut toutes les impressions que voulurent lui donner les prêtres et les moines appelés auprès de lui pour lui enseigner la religion. Ils ne manquèrent pas de graver dans son cœur l'amour des vieux usages, la haine des nouvelles mœurs et l'horreur pour les étrangers que son père honorait de sa faveur. Quand le tsar donna enfin des gouverneurs à son fils, quand il les choisit dans la famille même de sa propre mère, il était trop tard : le jeune prince était prévenu. Un grand nombre de vieux boyards pensaient comme lui ; il le savait et croyait partager les sentiments de la plus saine partie de la nation, parce qu'il pensait comme la plus grande partie de la plus haute noblesse. Il était affermi par la raison même dans quelques-unes de ses opinions ; car

plusieurs des entreprises de Pierre et des nouveautés qu'il avait introduites ont été funestes à son pays. Enfin son caractère influait sur sa manière de penser, et sa paresse lui faisait préférer des mœurs qui favorisaient dans le souverain la mollesse asiatique.

Les ecclésiastiques et les autres conseillers se l'attachaient autant par le plaisir que par les préjugés. Il buvait avec eux, et son éducation ne lui permettait pas de connaître d'autres amusements que ceux de la débauche. Il est vrai qu'il n'était pas plus coupable en s'enivrant avec des prêtres, que son père, qui buvait avec des bouffons et des courtisans corrompus ; mais les compagnons de ses plaisirs grossiers lui persuadaient que le tsar, attaqué de plusieurs infirmités, ne vivrait pas longtemps, et que lui-même serait bientôt le maître de rétablir dans ses États des mœurs qui avaient été si chères à ses ancêtres. On ne peut dissimuler qu'il n'aimait pas son père; il éprouvait sa dureté; il ne le voyait jamais qu'avec un visage sévère, le reproche à la bouche. Il connaissait les défauts de ce prince, il était témoin de ses vices et ne sentait pas le prix de ses talents.

Le mariage de Pierre avec Catherine, sa tendresse pour sa nouvelle femme, les soins attentifs, mais peut-être intéressés, de cette princesse pour son époux, sa fécondité, la facilité qu'elle avait à faire préférer ses enfants au fils d'une femme devenue odieuse, tout aigrissait le caractère du jeune prince. L'histoire, qui trop souvent a calomnié les malheureux, a péché par un excès de rigueur envers le coupable, mais faible Alexis.

Pierre attribua l'indolence de son fils à la vie oisive qu'il menait à Moscou et à Saint-Pétersbourg. Pour lui donner plus d'activité et quelque connaissance de l'art militaire, il le plaça dans les gardes en qualité de sergent. Il le conduisit avec lui dans plusieurs entreprises. Pour le former aux affaires civiles et politiques, il lui confia l'administration de l'État en son absence, lorsqu'il

fit sa malheureuse campagne contre les Turcs. Alexis obéissait à son père en sa présence, mais toujours avec dégoût. Pierre n'eut plus qu'une ressource pour corriger son fils : ce fut de le faire voyager en Allemagne, de lui procurer le commerce des princes de cette nation et de lui faire épouser une princesse étrangère. Il trouva son fils d'autant plus soumis à ses volontés, qu'il le menaçait souvent de le réduire à l'état monastique. Alexis, en se mariant, rendait vaine cette menace, et espérait que son épouse lui obtiendrait les bontés de son père. Les vertus de la princesse qu'il choisit méritaient un sort plus heureux. Alexis ne remplit ni les devoirs d'un époux, ni les promesses qu'il avait faites à son père; il ne témoigna que du mépris pour sa femme, et lui préféra une paysanne finnoise.

L'infortunée princesse mourut en 1715, laissant deux enfants : une fille appelée Nathalie, et un fils, qui reçut le nom de Pierre.

Tant que vécut la princesse, le tsar son beau-père respecta le silence qu'elle gardait dans sa douleur, et ne se permit même pas d'éclater contre son fils; il se contenta d'exhorter en secret celui-ci à changer de conduite; mais dès qu'elle eut cessé d'exister, il écrivit à Alexis une lettre remplie de reproches; elle se terminait ainsi : « Il est temps de vous marquer enfin ma dernière résolution. Je veux bien attendre encore quelque temps pour voir si vous vous corrigerez; sinon je vous exclurai de ma succession, comme on retranche un membre gangrené. Parce que je n'ai pas d'autre fils, n'allez pas vous imaginer que je ne vous écris que pour vous effrayer. Si je n'épargne pas ma propre vie pour le bien de la patrie et le bonheur de mes sujets, pourquoi épargnerais-je la vôtre, dont vous ne voulez pas vous rendre digne? Je confierais plutôt l'empire à un étranger qui en serait digne, qu'à mon fils qui ne le mériterait pas. » (27 octobre 1715).

Pierre, fils du tsar, n'était pas né encore; mais il vint au monde quelques jours après. Cet événement abattit le courage d'Alexis; il crut avoir perdu toute espérance de monter sur le trône du consentement de son père; voici les premiers mots de la réponse qu'il lui fit : « Je n'ai qu'une chose à dire : si Votre Majesté veut me priver de la couronne à cause de mon incapacité, que votre volonté soit remplie. Je vous en prie même instamment... » Le tsar ne fut pas content de la résignation de son fils; il lui écrivit encore le 19 janvier 1716, en ces termes : « .... Je remarque que vous ne parlez que de la succession au trône, comme si je vous avais demandé votre consentement pour une chose qui ne dépend que de moi. » On voit que le tsar avait déjà adopté sur la succession le funeste principe dont il fit depuis une loi. Pierre terminait ainsi sa lettre : « J'ai de justes raisons de croire que vous renverserez tout, si vous me survivez; je ne puis vous abandonner à vos caprices : changez de conduite, rendez-vous digne du trône, ou entrez dans un monastère. Par vous je ne puis avoir de repos, surtout à présent que ma santé s'affaiblit. Quand vous aurez reçu ma lettre, faites-moi réponse par écrit ou de vive voix. Si vous ne le faites pas, je me comporterai avec vous comme avec un malfaiteur. » Voici la courte réponse que fit Alexis : « .... Je veux prendre l'habit monastique, et je demande pour cela votre consentement. De Votre Majesté, le serviteur et indigne fils,

« ALEXIS. »

Mais Alexis se ravisa lorsque son père fut parti pour son voyage d'Allemagne; on l'avait déterminé à ne point renoncer à la couronne, qui ne devait appartenir qu'à lui, et on lui avait conseillé de se cacher quelque temps pour fuir la sévérité de son père. Il trompa le sénat : il lui persuada qu'il allait rejoindre son père à Copenhague; mais dès qu'il fut hors des frontières, il prit le chemin

de Vienne et alla se mettre sous la protection de l'empereur Charles VI. Ce fut à Amsterdam que Pierre reçut la nouvelle de l'évasion de son fils. Il fit partir aussitôt le capitaine aux gardes Roumiantsof, qui ne le trouva pas à Vienne, et qui apprit qu'il était retiré à Naples : le tsar y envoya le même Roumiantsof et le conseiller privé Pierre Tolstoi. Il les chargea pour son fils d'une lettre datée de Spa, du 10 juillet 1717. Elle est plus douce que les précédentes : on en sent la raison. Son fils n'était plus en sa puissance ; il voulait l'y remettre, et ce n'étaient pas des menaces qui pouvaient l'attirer. Il fallait le tromper par une feinte douceur ; car, s'il restait dans les pays étrangers, il ne manquerait pas d'agir, après la mort de son père, pour obtenir sa succession.

Les députés trouvèrent Alexis à Naples, au château Saint-Elme. Ils lui remirent la lettre de son père, et l'assurèrent d'un pardon absolu s'il consentait à retourner en Russie. Il ne faut pas oublier, dans toute la suite de ce procès, que Pierre lui-même, dans sa lettre, jurait à son fils de ne lui infliger aucune punition. Le jeune prince hésitait encore ; mais le vice-roi de Naples lui ayant déclaré, au nom de l'empereur, qu'il devait sans délai retourner vers son père, il perdit toute espérance, et fut obligé de se soumettre. Avant de partir il écrivit au tsar pour le remercier de sa clémence ; elle allait bientôt faire place à la plus cruelle rigueur.

Alexis arrive en Russie dans les derniers jours de janvier 1718 ; il vient se mettre de lui-même sur le bord du précipice où l'attendait, pour l'y plonger, la main de son père. En vain, à peine arrivé à Moscou, va-t-il se jeter aux pieds de Pierre : on le désarme, et le tsar lui dit qu'il a perdu le droit de succéder au trône, et qu'il doit y renoncer publiquement. Alexis n'essaie pas de résister ; il signe sa renonciation conçue dans les termes les plus humbles (3 février 1718). Le second fils

HISTOIRE DE RUSSIE. *P. 366.*



E. Girardet del. Nargeot sc.

En vain Alexis va-t-il se jeter aux pieds de son père; on le désarme, et le tsar lui dit qu'il a perdu le droit de succéder au trône.



du tsar fut aussitôt proclamé légitime héritier du trône, et Pierre déclara publiquement traîtres envers l'État et le souverain ceux qui voudraient jamais reconnaître Alexis pour successeur à l'empire, ou l'aider à en prendre possession. C'était un prince absolu qui parlait : la remontrance la plus soumise eût été criminelle. Les ministres, les officiers et les principaux citoyens firent et signèrent le serment dans la forme qui leur fut prescrite.

On aurait cru que tout était terminé, et qu'Alexis était assez puni ; mais Pierre lui déclara qu'il n'obtiendrait le pardon de tous ses crimes qu'en déclarant tous les détails de sa fuite, ceux qui la lui avaient conseillée ou qui en avaient eu connaissance, et enfin tout ce qui se rattachait à ce fait. La moindre réserve, la plus légère réticence le rendrait indigne du pardon qui lui était promis. Alexis jura publiquement à son père, sur la croix et sur l'Évangile, de lui tout déclarer, et fut reconduit en prison. Quand vint le moment de parler, Alexis dit tout ce qu'il se rappelait ; mais on découvrit quelques circonstances qu'il n'avait pas dévoilées, et ces omissions furent regardées comme autant de crimes. En somme, il résulta de tous les interrogatoires qu'Alexis avait des amis, mais non un parti ; que si des tendances à la révolte s'étaient manifestées, ce n'était pas lui qui les avait excitées, et qu'enfin il ne connaissait même pas ceux qui conspiraient pour lui.

Pendant que Pierre instruisait le procès de son fils, il apprit qu'Eudoxie, sa première femme, répudiée et religieuse à Souzdal sous le nom d'Hélène, avait quitté le voile ; que sa propre sœur la tzarine, Marie, reléguée dans le même couvent, était d'intelligence avec cette princesse, et que toutes les deux avaient eu quelque connaissance du projet d'évasion d'Alexis. Il fit amener à Moscou ces deux princesses, le confesseur d'Eudoxie, l'archevêque de Rostof, Dosiphei, le boyardin et général major Glébof, et le procureur du couvent de Souzdal.

En même temps furent aussi conduits à Moscou ceux qui se trouvaient mêlés dans l'affaire d'Alexis. On établit des corps de garde sur les chemins pour empêcher que personne ne pût sortir de Saint-Pétersbourg. Il fut ordonné de visiter scrupuleusement tous ceux qui se trouveraient sur la route de cette ville et de les arrêter, à moins qu'ils n'eussent un passeport signé de la main du tsar ou des sénateurs. Les habitants de Moscou devaient veiller les uns sur les autres, arrêter ceux qui voudraient sortir de la ville et les dénoncer au sénat : la peine de mort et la confiscation des biens furent prononcées contre ceux qui n'obéiraient pas à cette loi.

Par les interrogatoires qu'on fit subir aux ecclésiastiques amenés de Souzdal, on découvrit que depuis neuf ans Eudoxie avait conçu une passion fort vive pour le général Glébof, et que les deux amants s'étaient fiancés l'un à l'autre : c'était Dosiphei, archevêque de Rostof, qui avait excité Eudoxie à cette action hardie. Marie, sœur de Pierre, avait fait cadeau d'habits séculiers à sa belle-sœur Eudoxie. Pierre, l'ancien époux d'Eudoxie, rendit publique la honte de sa première femme par un manifeste. Il lui laissa la vie ; mais elle fut renfermée dans un cloître du nouveau Ladoga, après avoir été fouettée par deux religieuses. Quant à Dosiphei, il fut dégradé et remis au bras séculier.

Le 15 mars 1718, plusieurs des accusés subirent leur supplice à Moscou. Kikin, longtemps favori du tsar, l'évêque Dosiphei, le procureur du monastère de Souzdal et un nommé Rouss, furent rompus vifs. Le corps de Dosiphei fut jeté au feu ; sa tête et celles de ses trois compagnons furent exposées au bout de quatre perches. Glébof, l'amant d'Eudoxie, fut empalé au milieu de ce carré ; quelques religieuses reçurent le knout ; les autres accusés furent envoyés à Saint-Pétersbourg sous une forte garde.

Pierre se félicitait au milieu de ces horreurs, comme

s'il eût échappé à un grand danger. Ne dirait-on pas qu'il s'agissait de la révolte la plus redoutable, la plus difficile à calmer, lorsqu'il n'y avait pas même le commencement du plus léger complot? Après l'exécution de Moscou, Pierre partit pour Saint-Pétersbourg, où recommencèrent aussitôt les instructions relatives à la fuite d'Alexis. Le tsar interrogea lui-même son fils; mais ses nouveaux aveux ne le montrèrent pas plus criminel que les premiers. Dans ce procès, où tout est singulier, où tout est contre les lois de la nature, on vit Alexis dénoncer son confesseur. Le confesseur fut interrogé : il convint des indiscrétions dont on l'accusait; mais il avait oublié quelles étaient les personnes dont il voulait parler, en disant de la mort du tsar : « Nous la lui souhaitons aussi. » Des flots de sang auraient coulé en Russie par la main des bourreaux, si tous les accusés avaient été aussi faibles qu'Alexis. Que, par exemple, son confesseur eût nommé ceux qui souhaitaient la mort du tsar, ou qui appelaient le fils d'Eudoxie l'espérance de l'État, et que ceux-ci en eussent déclaré d'autres à leur tour, les bourreaux auraient alors manqué pour le supplice des coupables.

Le 21 juin, les chefs du clergé donnèrent leur sentiment par écrit sur le délit d'Alexis. Cette pièce, signée de huit prélats, de trois archimandrites et de deux docteurs, ne concluait pas à la peine de mort; mais elle n'inclinait cependant pas au pardon. Ces hommes se sentaient compromis, et cherchaient à ne pas encourir le ressentiment du souverain.

Enfin les juges d'Alexis, quoique ce prince ne fût coupable que d'imprudence et d'indiscrétion, le condamnèrent d'une commune voix à la mort. Nous n'osons traduire dans toute leur horreur les principaux articles de leur prononcé : la plume nous tombe des mains devant une telle lâcheté. Ce jugement fut signé par quatre-vingt-neuf officiers de différents grades dans

l'état militaire, et par trente-cinq ministres et autres personnes de l'état civil. De ces cent vingt-quatre juges il ne s'en serait pas trouvé un seul qui eût signé la condamnation d'Alexis s'ils eussent été libres, s'ils eussent osé obéir à la voix de leur conscience; mais tout tremblait sous le tsar : on ne connaissait d'autre loi, d'autre justice que sa volonté. Il est vrai qu'en apparence il avait laissé une entière liberté aux Russes; mais ils savaient bien ce qu'ils devaient prononcer pour lui plaire, et ils sacrifièrent le jeune prince à la crainte de la disgrâce. C'est une honte de plus pour la Russie, et une preuve que le souverain avait avili les âmes par la terreur.

Le saisissement, l'agitation, l'image de la mort, et d'une mort ignominieuse, firent tomber Alexis en apoplexie. On vint aussitôt apporter cette nouvelle au tsar, et quelques heures après on lui annonça que son fils était en danger, qu'il n'y avait même plus d'espérance et qu'il demandait à voir son père. Alors seulement Pierre se rendit auprès de sa victime, accompagné d'une foule de grands. Alexis pria son père, au nom de Dieu, de lever la malédiction qu'il lui avait donnée à Moscou, de lui pardonner ses fautes, de lui donner sa bénédiction et de faire prier Dieu pour lui. Le tsar versa, dit-on, des larmes avec tous les assistants. Il était trop tard. Alexis expira peu d'instants après que Pierre fut sorti de sa chambre.

Les plus somptueuses funérailles furent faites à Alexis, par ordre du tsar, qui lui-même, avec Catherine et toute sa cour, accompagna le convoi; et les historiens remarquent que Pierre pleura pendant toute cette cérémonie : il avait montré la plus cruelle insensibilité durant tout le cours du procès.

Tels furent sur la mort d'Alexis les détails publiés par ordre de la cour; mais l'Europe entière crut que ce malheureux prince avait péri de mort violente, et cette opi-

nion ne manque pas de fondement. Busching, auteur allemand connu par un grand nombre d'ouvrages, qui avait vécu longtemps à Saint-Pétersbourg et avait eu des liaisons d'amitié avec Anne Cramer, confidente intime de Pierre Ier et de Catherine, a publié, sur le témoignage de cette fille, qu'Alexis fut décapité par ordre de son père. Anne Cramer, alors première femme de chambre de Catherine, fut employée à coudre la tête du prince au tronc avant qu'il fût exposé sur le lit de parade; son cou fut enveloppé d'une large cravate noire.

Henri Bruce, adjudant et ami du maréchal Weyde, fait entendre dans ses *Mémoires* (1) qu'Alexis fut empoisonné. Ce fut Bruce lui-même qui fut chargé d'aller demander à l'apothicaire la *potion forte* qu'on lui avait commandée. Il ne se fut pas plutôt expliqué sur sa commission, que l'apothicaire devint pâle et tremblant. Bientôt après arriva le maréchal Weyde dans un état de trouble aussi violent que celui de l'apothicaire. On lui donna un gobelet d'argent fermé de son couvercle, et il l'emporta en chancelant. Ces détails ne permettent guère de croire que cette *potion forte* fût autre chose que du poison.

Le récit de Bruce semble au premier abord contrarier celui de Busching, et cependant on peut les concilier. Il se peut qu'Alexis ait opiniâtrément refusé le poison et qu'on lui ait tranché la tête. On prétend que c'est le maréchal Weyde qui fut chargé de l'exécution. « Très-peu de personnes, dit Henri Bruce, croient que la mort d'Alexis ait été naturelle ; mais il était dangereux de dire ce qu'on en pensait. Le ministre de l'empereur et celui des États de Hollande ont reçu défense de paraître à la cour pour avoir parlé trop librement à ce sujet ; on se plaignit d'eux à leurs supérieurs, et tous deux furent rappelés. »

La mort d'Alexis ne satisfit point encore la vengeance

(1) Ces Mémoires ont été imprimés en anglais, en 1782.

de son père : ceux qui avaient eu le malheur de posséder sa confiance, ceux qui avaient approuvé sa fuite, ceux qui avaient pris quelque intérêt à son sort furent cruellement punis. Le sabre, le knout ou l'exil firent justice au tsar des nombreux amis de sa victime. Pierre, qu'on dit avoir répandu des larmes sur son fils expirant, et qui en avait encore versé aux funérailles de ce prince, poursuivit sa mémoire et ne lui laissa pas même la paix du tombeau. Après la punition des amis d'Alexis, il se rendit au sénat et se vanta d'avoir fait éprouver sa justice à son fils lui-même: *homme plus faux et plus ingrat qu'on n'aurait pu le penser*. Il se fit gloire de son horrible cruauté, qu'il appelait de la sévérité et qu'il attribuait à son amour pour la nation.

Pierre, après avoir puni avec toute la rigueur du despotisme des gens qui s'étaient permis contre sa personne quelques indiscrétions, pardonna aux plus grands ennemis de la nation, aux déprédateurs publics qu'il eut à juger peu de temps après la douloureuse affaire d'Alexis. Il se contenta de leur infliger des peines pécuniaires, et se chargea lui-même de leur punition corporelle; car lorsque ses favoris, ses gentilshommes, ses valets se rendaient coupables de quelques fautes, ils éprouvaient ce que pesaient le bras et la canne d'un souverain qui savait se faire craindre, mais qui n'avait jamais appris à se respecter lui-même. Menchikof, élevé si haut qu'il ne voyait que le tsar au-dessus de lui, fut souvent exposé à ces punitions familières : quel sentiment d'honneur pouvait régner dans une cour où le souverain corrigeait ses amis à coups de bâton, où l'exécuteur couronné se dégradait autant que le coupable, sans que l'un ni l'autre ressentît aucune honte?

Tant de fois convaincu, et plutôt puni comme un méchant valet que comme un ministre coupable, Menchikof demeura incorrigible. Jamais le sénat ne put lui faire rendre compte de ses infidélités financières; personne

dans ce corps n'osait élever la voix contre les déprédations du favori ; on se contenta d'en dresser un état succinct qu'on mit sur la table du tsar, près de son assiette. Pierre vit ce papier, le parcourut négligemment et sembla n'y faire aucune attention. Le papier restait toujours à la même place. Enfin un jour, Tolstoi, assis au sénat au côté du tsar, eut le courage de lui demander ce qu'il pensait de cette pièce : « Rien, répondit le prince, si ce n'est que Menchikof sera toujours Menchikof. »

Pendant que ces différents procès, atroces ou dégoûtants, affligeaient la Russie, elle se livrait à l'espoir d'une paix prochaine. Charles XII, depuis son retour de Turquie, n'était plus animé de cette haine envenimée qu'il avait conçue pour le tsar ; il s'accoutumait à voir en lui un utile allié, un appui nécessaire pour les nouveaux desseins qu'il méditait. Toujours avide de vengeance, c'était le roi de Danemark, l'électeur de Hanovre, le roi de Prusse, qu'il voulait punir de n'avoir pas respecté ses malheurs ; il se promettait de les accabler avec les forces réunies de la Russie et de la Suède. Pour accomplir ce projet il fallait se réconcilier avec le tsar ; les conférences s'ouvrirent le 10 mai 1718. Les propositions dont Gœrtz, ministre plénipotentiaire de Suède, fit l'ouverture au congrès auraient troublé tout le nord. Pierre, qui ne voulait pas s'attirer légèrement de nouveaux ennemis et qui désirait obtenir la paix, évitait adroitement de refuser ou de promettre son concours à Charles XII. Ce dernier, toujours impatient, entra lui-même en Norwége, avec les débris de ses troupes, et, malgré la rigueur de l'hiver, il assiégea Frédérickshald ; il trouva la mort devant cette place, le 30 décembre 1718, à l'âge de trente-six ans. On crut alors qu'il avait été tué d'un coup de coulevrine ; on suppose aujourd'hui qu'il fut assassiné. Sa carrière fut courte, mais brillante : plus heureux, si, moins épris d'un faux éclat de gloire, il avait rendu sa vie plus utile à l'État.

La mort de Charles XII changea la face des affaires. Après vingt et une années d'une guerre dispendieuse et meurtrière avec les Suédois, avec les Turcs, puis avec tous ses anciens alliés, Pierre conquit la paix par la supériorité de ses armes (1721). Il lui restait une flotte formidable, des troupes aguerries et disciplinées, d'habiles généraux et une grande considération en Europe. Il venait d'affaiblir vraisemblablement à jamais la Suède, cette puissance si longtemps redoutable et toujours ardente à nuire à la Russie. Il acquérait le sol où s'élevait la superbe ville de Saint-Pétersbourg, construite par ses soins, des rivages dont les ports ouvraient à son empire un riche commerce, une portion de la Finlande et deux fertiles provinces longtemps nourrices de la Suède, abondantes pépinières d'habiles généraux et de braves officiers, la Livonie et l'Esthonie. En considérant tant d'avantages il ne croyait pas les avoir trop payés.

Le sénat et le clergé russes décernèrent à Pierre les titres d'*Empereur* et de *Père de la patrie*.

Les opérations militaires et politiques et les travaux de la marine n'eurent jamais plus d'activité que de 1718 à 1721. Cependant l'empereur (nous lui donnerons désormais ce titre) sut trouver encore du temps pour l'administration intérieure de ses États : jamais il ne promulgua autant de lois ; jamais il ne fit autant de nouveaux établissements ; jamais ses efforts pour la prospérité de la Russie ne produisirent autant de résultats.

Depuis la mort d'Adrien, Pierre avait toujours paru différer de se prêter à l'élection d'un nouveau patriarche ; pendant vingt années de délai, la vénération religieuse du peuple pour ce chef de l'Église s'était insensiblement affaiblie. L'empereur crut pouvoir déclarer enfin que cette dignité était abolie pour toujours ; il partagea la puissance ecclésiastique, réunie auparavant tout entière dans la personne d'un grand pontife, et fit ressortir toutes

les matières religieuses à un nouveau tribunal qu'on appelle le *saint synode*. Il ne se déclara pas le chef de l'Église; mais il le fut en effet, par le serment que lui prêtèrent les membres du nouveau collége ecclésiastique. Le voici : « Je jure d'être fidèle et obéissant serviteur et sujet de mon naturel et véritable souverain; je reconnais qu'il est le juge suprême de ce collége spirituel. »

On a beaucoup loué l'abolition du patriarcat en Russie, parce que cette institution avait presque toujours produit beaucoup de maux et peu de bien; mais on ne considère pas assez que des peuples soumis au despotisme ont besoin d'une barrière qui s'élève entre eux et le prince. Le chef des prêtres, qui fut originairement le chef des lettrés, oppose son ascendant et l'autorité sacrée de la religion au pouvoir souvent capricieux du despote. C'est ainsi que le Sultan est toujours retenu par la loi, dont le muphti est à la fois le dépositaire et l'interprète; tandis que la prétendue réforme n'a été, dans certains États de l'Europe, qu'un moyen d'arriver au despotisme par la concentration des pouvoirs spirituel et temporel. Pierre, en abolissant le patriarcat, en le remplaçant par un tribunal esclave de ses volontés, s'est assuré une puissance illimitée, plus absolue que celle des souverains de l'Orient; le tsar est à la fois le chef des lois, de la religion et des armées : que reste-t-il à la nation?

Tant de soins divers ne détournaient pas l'empereur de ses plaisirs; il ne s'y livra que trop, et ils abrégèrent ses jours. La décence était bannie de ces fêtes, où l'ivresse produite par l'abus de toutes les liqueurs fortes était portée à son plus haut degré. Pierre invitait à boire, Catherine offrait, qui donc eût pu refuser? On emportait ceux qui tombaient ivres; quelquefois ils étaient abandonnés dans des cours sur la neige : souvent on les faisait reprendre quelques heures après, et il fallait recommencer. Le prince se plaisait surtout à faire boire ceux qui se piquaient de sobriété, ou qui n'aimaient

pas le vin. Un seigneur ne mangeait pas de salade, parce qu'il avait horreur du vinaigre; Pierre lui en remplit la bouche, lui en fit entrer dans le nez; le sang coula à l'instant, et cette victime de la gaieté du prince faillit périr dans des convulsions. Ces divertissements se terminaient par l'ivresse, et celle de Pierre était terrible ainsi que sa colère. Alors ses amis les plus chers pouvaient être cruellement maltraités, et risquaient même de perdre la vie. Un jour, étant en chaloupe, Pierre s'emporta contre un seigneur qui avait osé le contredire fortement au sénat, et, l'élevant dans ses bras, il allait le jeter dans la rivière : « Tu peux me noyer, dit le sénateur, mais ton histoire le dira. » L'empereur, apaisé ou plutôt confus, replace en silence le sénateur sur le banc de la chaloupe. Il allait commettre un crime; il s'arrête quand un homme courageux lui présente le jugement de la postérité. Quel homme il serait devenu s'il eût trouvé des amis fermes, éclairés et vertueux!

Nous avons déjà fait observer quelques rapports entre le caractère de Pierre et celui d'Ivan : tous les deux avaient le despotisme dans la tête et dans le cœur, et tous les deux abandonnaient à un autre l'extérieur de la puissance. Ivan se faisait représenter par l'ancien tsar de Kazan, et Pierre par le prince Fédor-Romodanovski. Ce Fédor était un homme dur, toujours prêt à punir, voyant toujours des coupables dans les malheureux qui étaient accusés. Quand on lui demandait pourquoi il faisait donner la question à quelque infortuné : « Il faut bien, répondait-il, qu'il soit criminel, puisqu'il est ici. » Il prononçait ses jugements sans prendre l'avis de personne, et son mot favori était : « sans appel. »

Un mathématicien s'amusa à calculer un jour combien il y avait de briques dans un tas assez considérable. Romodanovski allait le condamner à mort comme sorcier, si Pierre, plus instruit, ne l'eût sauvé.

Aussi bizarre dans la vie privée que sévère dans ses

arrêts, il avait dans ses appartements un ours d'une grandeur démesurée, qui présentait une tasse pleine d'eau-de-vie mêlée de poivre à ceux qui venaient voir le maître de la maison. Si l'on refusait cette politesse ou si l'on en était effrayé, on était sûr d'avoir ses habits déchirés et sa perruque arrachée par l'animal dressé à cette ignoble plaisanterie.

C'était à cet homme capricieux et farouche que Pierre confiait, en son absence, une portion du pouvoir; c'était sur sa cruauté qu'il se reposait du soin d'abattre la fierté des nobles, et d'effrayer la nation par l'horreur des supplices... Il était ami des anciens usages et avait horreur des nouveautés; mais Pierre lui pardonnait ce défaut. Sa fidélité éprouvée, sa sévérité brutale, un esprit borné, une médiocrité de talents incapable de rien entreprendre de dangereux, un air farouche, un caractère féroce, qui le rendaient propre à être présenté à la nation comme un épouvantail : telles furent les qualités qui le recommandèrent à son maître et l'élevèrent à la fortune. Il laissa, en mourant, un fils nommé Ivan, qui lui ressemblait beaucoup, et que Pierre lui donna pour successeur.

L'empereur venait de forcer le Nord à recevoir la paix, et déjà il se prépare à porter ses armes vers l'Orient. Guerrier et conquérant pour l'intérêt de son commerce, il s'était ouvert, par une guerre de vingt années, un chemin pour trafiquer avec l'Occident; il venait de se l'assurer par la paix en 1721, et il allait commencer une guerre nouvelle pour se procurer une route plus libre et plus facile vers les contrées orientales de l'Asie. Les caravanes des Russes étaient attaquées, pillées, les marchands égorgés : pour éviter de telles pertes, il pensait depuis longtemps à gagner par les armes quelques places sur la mer Caspienne. La paix qu'il venait de conclure et les troubles de la Perse lui donnèrent l'occasion de manifester ses desseins.

Chakh-Hussein, de la race des sophis, était monté sur le trône de Perse à la fin de sa cinquième année : prince faible, voluptueux, indolent, ennemi du travail, ignorant les affaires, et toujours prêt à se livrer, par mollesse et par inertie, aux conseils intéressés et perfides de ceux qui l'environnaient. Ses esclaves connurent bientôt sa faiblesse, et le plongèrent dans la débauche dès son plus jeune âge; dès la dixième année de son règne, l'abus de tous les plaisirs avait presque entièrement détruit ses facultés.

Au fond de la Perse et sur les frontières de l'Inde il existe un peuple guerrier qu'on ne peut mieux comparer qu'aux Tartares; ce sont les Aghvans ou Afganes, sortis du Chirvan, au pied du mont Caucase. Tamerlan, les ayant subjugués avec beaucoup de peine, les transporta loin de leur patrie, dans le royaume de Candahar, près de l'Indoustan, où ils attendaient l'occasion de recouvrer leur première liberté. Au lieu de ménager ce peuple indomptable, on fit tout pour l'irriter : vainement les Afganes adressèrent-ils leurs plaintes à Chakh-Hussein, ce despote stupide ne daigna pas les écouter.

Manzour-Kan, gouverneur du Candahar, avait fait donner à Mir-Veis le commandement d'une de leurs tribus. Ce nouveau chef, courageux et habile, en même temps que rusé et perfide, sut gagner l'amitié de la nation; mais plus il se rendait agréable aux Afganes, plus il devint suspect à Tjourgi-Kan, successeur de Manzour. Tjourgi le fit partir pour Ispahan, comme un factieux dont il fallait se défaire. Cette disgrâce de Mir-Veis prépara sa grandeur. Il sut se faire si bien venir auprès des ministres, qu'il obtint avec leur confiance celle d'Hussein, et rendit suspect celui qui l'accusait. Sorti du Candahar pour faire juger sa conduite, il y fut renvoyé pour éclairer celle du gouvernement. Mais, à peine arrivé à son poste, il conspira contre Tjourgi et le fit massacrer dans un repas avec tous les seigneurs qui lui servaient de cortége. Les

Persans qui se trouvaient parmi les Afganes furent impitoyablement mis à mort. Il s'empara de la ville de Candahar, se rendit souverain de la province, battit et mit en fuite une armée persane envoyée pour l'en chasser, et tous les nouveaux efforts de la cour pour abattre sa puissance contribuèrent à l'affermir. Il mourut en 1715, tranquille possesseur d'un trône fondé par sa perfidie et par sa valeur.

Il laissait deux fils; mais les Afganes lui donnèrent son frère pour successeur. Ce faible prince se lassa bientôt de la puissance, et pensait à remettre le Candahar sous la domination de la Perse, quand Mir-Mahmoud, un de ses neveux, indigné de ce projet, l'assassine et se fait proclamer sultan. Ce n'était pas la seule défection qu'éprouvait la Perse. A l'occident de la mer Caspienne les Lesguis se soulèvent, et, conduits par Daoud-Bag, leur chef, ils ravagent le Chirvan et pillent Chamakie. Cette ville était l'entrepôt d'un grand commerce, et florissait par la richesse de ses fabriques de soie. Le négoce y attirait des Indiens, des Persans, des Turcs, des Russes et d'autres étrangers. Les Lesguis pillent et massacrent tout. La perte des Russes seuls fut évaluée à neuf millions de notre monnaie, et plusieurs de leurs marchands furent égorgés.

Pierre fit demander une réparation à Chakh-Hussein, et celui-ci, sentant son impuissance, réclama les secours des Russes. C'est ainsi que Pierre, en attaquant des provinces dépendantes de la Perse, parut avoir pris les armes pour défendre le souverain. Déjà les préparatifs étaient faits pour cette campagne (1722); l'empereur sut persuader à la Turquie qu'il n'avait d'autre dessein que de se venger des Lesguis et de défendre Chakh-Hussein. Mais ce misérable souverain ne pouvait plus être protégé. Mir-Mahmoud avait résolu de subjuguer la Perse; toutes les circonstances le favorisaient. Après une courte résistance Ispahan dut se rendre à Mir-Mahmoud, et Hussein

alla se démettre de la puissance souveraine entre les mains de son plus cruel ennemi. Renfermé dans le sérail avec toute sa famille, il la vit bientôt après immoler par son vainqueur.

Pendant que Mahmoud, plus heureux qu'habile conquérant, rangeait sous sa domination un empire qu'il était incapable de gouverner, Pierre lui en enlevait déjà quelques portions et soumettait à la Russie les rives occidentales de la mer Caspienne. Son armée, rassemblée près d'Astrakan, était composée de trente mille hommes de ces vieux bataillons qui avaient vaincu les Suédois. Des troupes irrégulières, Tartares, Cosaques, Kalmouks, pouvaient s'employer utilement dans une guerre entreprise contre des barbares. La cavalerie eut ordre de prendre les devants, l'empereur et son épouse s'embarquèrent avec l'infanterie; l'amiral Apraxin commandait la flotte.

Après quelques victoires faciles, Pierre arriva à Derbent, ancienne ville située dans un admirable climat. Le gouverneur sortit au-devant de l'empereur, à la tête des habitants les plus distingués, et lui remit les clefs de la ville. Pierre aurait poussé plus loin ses conquêtes; mais les bâtiments chargés de munitions et de vivres pour son armée furent dispersés par la tempête. L'empereur reprit le chemin d'Astrakan, fit construire sur les bords du Soulak, à sept milles de son embouchure, la forteresse de Sainte-Croix, et, pour se venger encore une fois du sultan tartare Mahmoud, il envoya un parti de Kalmouks et de Cosaques ravager les pays d'Outemiche et d'Ousmei; puis il rentra à Moscou. Pendant qu'il était occupé de ses conquêtes, la Turquie se préparait à profiter des malheurs de la Perse; elle craignait la concurrence des Russes, et elle aurait voulu conserver la paix avec eux tout en s'opposant à leurs entreprises. Elle reçut sous sa protection le rebelle Daoud-Beg, ce brigand chef des Lesguis; elle lui accorda le titre de défenseur de la foi. Le divan, le muphti, ne respiraient

que la guerre contre les infidèles; mais le vizir tempérait les esprits par son caractère pacifique. La Russie et la Turquie, se craignant mutuellement, cherchaient à se nuire, négociaient entre elles et prenaient en même temps des mesures l'une contre l'autre (1723). Enfin, d'escarmouches en escarmouches, d'actions en actions, la Russie s'empara de trois provinces de Perse qui coûtaient plus qu'elles ne pouvaient rapporter. Dans la suite, la Russie dut évacuer cette stérile conquête, qui avait occasionné tant de désastres.

L'empereur, à son retour à Moscou, découvrit de nouvelles malversations de Menchikof. Cet avide favori, toujours puni par de fortes amendes, corrigé de la main même de son prince et menacé de disgrâce, fut encore une fois condamné à restituer une somme considérable. Ce ne fut pas le seul coupable que Pierre eut à punir.

En 1724, l'empereur, étant à Moscou, fit couronner solennellement Catherine : les fêtes qui suivirent cette cérémonie durèrent six semaines entières. On crut alors, avec raison, que Pierre voulait préparer la nation à reconnaître un jour Catherine pour sa souveraine. Bientôt après, le duc de Holstein, Charles Frédéric, réfugié auprès de l'empereur, fut fiancé avec Anne, fille aînée de Pierre et de Catherine, princesse d'une taille majestueuse et d'une grande beauté. Cependant la santé de l'empereur s'altérait chaque jour davantage, il devenait de plus en plus morose et intraitable. Bientôt il se sentit mortellement atteint. Malgré sa fermeté, la douleur lui arrachait des cris. Il voulait dicter ses dernières volontés à la princesse Anne; quand elle vint, il ne parlait plus, et son côté gauche était paralysé. Il mourut le 28 janvier 1725, à trois heures du matin, âgé de cinquante-deux ans, après quarante-trois ans de règne. Il laissait trois princesses : Anne, fiancée au duc de Holstein; Élisabeth, qui régna dans la suite; et Nathalie, enfant de six ans, qui mourut quelques jours après son père.

On a prétendu que Pierre était mort par le poison ; on a cherché à faire tomber sur son épouse les soupçons de la postérité. Elle avait tout à craindre d'un mari farouche et offensé, qui n'attendait que l'occasion de la faire mourir : un grand intérêt a quelquefois armé des mains faibles et timides. Catherine et Menchikof avaient si bien pris leurs mesures, qu'ils étaient sûrs de s'emparer du gouvernement ; ils en prirent en effet les rênes aussitôt que Pierre eut fermé les yeux, et personne n'osa les leur disputer : cela prouve que le crime a été possible, mais non qu'il a été commis.

Il paraît certain que le poison dont mourut Pierre I[er] fut celui de la débauche : il avait contracté une maladie dont il n'osa faire l'aveu à ses médecins. Un moment rétabli par des remèdes d'empirique, il retourna à ses fatigues accoutumées et à son intempérance : la suite de ses excès fut une rechute mortelle.

Pierre fut-il un héros, un grand homme ? Non. Il eût été un excellent prince, si des étrangers qui s'étaient emparés de son esprit ne lui avaient pas fait mépriser son peuple, qu'il devait aimer comme un père aime, dans leurs premières années, des enfants qui ne donnent que des espérances et ne peuvent encore posséder toutes les qualités des hommes faits. On lui a refusé avec raison le titre d'homme de génie, puisque, en voulant former sa nation, il n'a su qu'imiter les autres peuples. Il n'a pas même vu que son imitation était imparfaite, et que, pour rendre les Russes semblables aux autres nations, il fallait les mettre dans une situation semblable. Il aggravait leur servitude tout en voulant les assimiler à des hommes libres ; il les chargeait de chaînes, et leur ordonnait de s'élancer dans la carrière des sciences et des arts.

Pierre n'a pu changer la nature de ses sujets, leur esprit, leurs dispositions, leurs conditions natives. N'ayant pu les civiliser, il les enrégimenta ; il crut qu'on pou-

vait suppléer aux vraies lumières de la religion et de la science par une discipline militaire rigoureuse, impitoyable. Sans doute les Russes pouvaient tirer de grands avantages de leur communication avec les étrangers; les hommes, comme les peuples, ne parviennent au plus haut degré de perfection dont ils sont susceptibles qu'en empruntant aux autres les observations que ceux-ci ont faites, les vérités qu'ils ont découvertes, les arts qu'ils ont inventés; mais ces avantages doivent être le fruit du temps, de l'expérience, de la possession, de l'exemple, et non de la contrainte.

Il s'appliqua à de ridicules détails de réforme, comme la suppression de la barbe et de l'ancien costume russe; sévère, tyrannique dans les choses qui avaient le moins d'importance, il négligea la première de toutes, la réforme de son caractère et de ses mœurs. Impuissant à commander l'amour, il s'attacha toute sa vie à inspirer la terreur. Il s'appliqua à avilir le premier élément régénérateur de toute société, l'élément religieux : il abaissa le clergé, et lui ôta cette puissance spirituelle dont l'usage bien dirigé eût seul pu civiliser la Russie. Plongé dans le plus dégradant esclavage, le peuple s'abrutit dans d'ignobles plaisirs, et, pourris avant d'être mûrs, les Russes ne puisèrent dans la fréquentation des étrangers que leurs vices les plus abjects.

Deux conditions ont manqué à la Russie pour devenir une grande nation : la religion et la liberté, intimement unies, l'une découlant de l'autre. La Russie, par ses armées, ses forces navales, l'ensemble de ses institutions de fer, peut bien inspirer de la crainte à l'Europe; mais elle ne s'en fera jamais estimer ni aimer : dans la civilisation européenne telle que la comprend notre siècle, la force seule est impuissante à faire naître ces deux sentiments, les plus solides étais d'un empire.

Un clergé sans dignité, une noblesse sans grandeur, un peuple d'esclaves : voilà la Russie. C'est surtout à

Pierre Ier que la nation russe aurait pu devoir la liberté; ce prince, par qui tous les grands furent abaissés, aurait fait un bel usage du despotisme en obligeant les nobles à affranchir leurs paysans. Mais, au contraire, il resserra les chaînes du peuple par la forme qu'il fit prendre à la perception de l'impôt. Chaque seigneur paie au souverain une somme fixée pour chaque tête des paysans qui habitent son domaine. Il faut que ces paysans qui lui appartiennent ne puissent lui échapper; autrement il risquerait de payer, pendant vingt années peut-être, pour des hommes qui ne seraient plus de sa seigneurie; ou il se trouverait dans l'impossibilité de fournir le contingent d'hommes auquel il est obligé pour les recrues.

En résumé, on peut dire, en parodiant le mot célèbre d'un penseur éminent (1), que si Frédéric de Prusse « ne fut pas un grand homme, mais seulement un grand Prussien, » Pierre Ier ne fut pas même un grand Russe, et qu'il ne parut sur le trône que pour reproduire dans les temps modernes le type de ces bourreaux couronnés qu'on nomme Tibère et Caligula.

(1) Le comte Joseph de Maistre.

SEPTIÈME PARTIE

DEPUIS LA MORT DE PIERRE Ier JUSQU'À L'AVÈNEMENT D'ALEXANDRE II

(1725 — 1855)

CHAPITRE XIX

Catherine Ire. — Pierre II monte sur le trône. — Disgrâce et exil de Menchikof et de sa famille. — Élévation des Dolgorouki. — Anne. — Conspiration de Lestocq en faveur d'Élisabeth. — Règne d'Élisabeth. — Avènement de Pierre III. — Son enthousiasme pour le grand Frédéric. — Qualités et vices de Pierre III. — Catherine, son épouse, le fait étrangler.

(1725 — 1762)

Pierre Ier, à son lit de mort, voulut profiter d'un moment de calme que lui laissèrent ses douleurs pour écrire sa dernière volonté; mais sa main ne traça que des caractères indéchiffrables. On ne put lire que ces deux mots: *Remettez tout*... On jugea bien qu'il s'agissait de l'empire; mais à qui fallait-il le remettre? Était-ce, comme quelques-uns l'ont pensé, à Anne, l'aînée de ses filles, princesse justement chérie de son père, et qui joignait à la beauté, à l'esprit, à l'instruction, les vertus les plus douces?

Un historien a écrit que les lignes tracées par l'empereur mourant étaient bien lisibles[1], et qu'elles portaient l'ordre d'exclure Catherine du trône pour y placer le fils du malheureux Alexis. Pierre, ajoute-t-il, mourut entre les bras de Menchikof, de Tolstoi et de Roumiantsof, qui s'empressèrent de supprimer cet écrit, et qui annoncèrent

en même temps à la nation la mort de Pierre Ier et l'avénement de Catherine.

Quoi qu'il en soit de ces différentes versions, Catherine fut proclamée. Le duc de Holstein jouit de la plus grande faveur, et Menchikof de la toute-puissance. Animée de l'esprit de son époux, ou plutôt gouvernée par Menchikof, Catherine ne négligea rien de ce qui pouvait augmenter autour d'elle l'émulation et donner plus d'éclat à son empire. Son règne fut de courte durée. Attaquée d'une maladie grave, elle en accéléra les progrès par son obstination à passer une grande partie des nuits d'été en plein air, et par des excès répétés de vin de Tokai. Elle mourut âgée de trente-huit à trente-neuf ans, après un règne de deux ans et quelques mois (1727).

On assure que Catherine ne savait ni lire, ni écrire; sa fille Élisabeth signait pour elle, et ce fut cette princesse qui signa le testament de sa mère. Tout le règne de cette souveraine, en apparence si puissante, ne fut en effet que sa constante soumission au despotisme de Menchikof.

Pierre, fils d'Alexis, était âgé de douze ans lorsqu'il monta sur le trône, en vertu du testament de sa belle-mère. Cette princesse avait ordonné que jusqu'à l'âge de seize ans il règnerait sous la tutelle d'un conseil de régence, composé des tsarines Anne et Élisabeth, du duc de Holstein, du prince Menchikof et de cinq sénateurs; mais ce conseil ne fut assemblé qu'une fois, et parce qu'on avait besoin de sa signature pour ratifier le testament. Menchikof, qui, par un article de ce testament, devait donner une de ses filles pour épouse à son maître, se joua des précautions du duc de Holstein, lequel triomphait d'avoir obtenu une part de la régence; il s'empara du pouvoir, se rendit maître du monarque lui-même et le logea dans son palais.

Un parti favorable à Anne, et qui voulait la porter sur le trône, sembla ne s'être formé sous le dernier règne que pour être écrasé par Menchikof. Tous les membres de

cette faction furent recherchés, arrêtés, punis, et le beau-frère même du despote reçut le knout et fut relégué en Sibérie. La fille de Menchikof fut fiancée avec Pierre II. Menchikof espérait donner Nathalie, sœur de ce prince, pour épouse à son fils; il brava, il humilia, il inquiéta le duc de Holstein et sa femme, et les chassa de Russie à force de dégoûts. Il croyait pouvoir insulter sans danger le peuple, la cour et l'empereur lui-même; mais déjà sa ruine était préparée. Un enfant s'en fit un jeu: c'était Ivan Dolgorouki, fils de Vassili Loukitch, sous-gouverneur du prince. Il sut prendre sur un souverain de son âge un ascendant qui causa la perte de Menchikof. Quand on peut faire sentir au maître qu'il est sous le joug, il est bien près de le secouer.

Pour comble de malheur, Menchikof tombe malade et est obligé d'abandonner une libre carrière aux deux Dolgorouki. A peine guéri, sa prudence ordinaire l'abandonne, et sa fierté ne lui permet aucune crainte. Cependant il est obligé, à des signes non équivoques, de prévoir la disgrâce qui le menace; mais il est rassuré par l'ascendant qu'il croit avoir encore sur un prince qu'il ne devait plus revoir. Pierre, de retour à Saint-Pétersbourg, après quelques jours passés à Péterhof, fait annoncer les arrêts à Menchikof. Sa femme, ses enfants veulent aller se jeter aux pieds de l'empereur; il refuse de les recevoir. La disgrâce de Menchikof était assurée; mais tout lui persuadait qu'elle serait légère. Exilé à Raninbourg, ville qu'il avait fait bâtir dans le gouvernement de Voronèje, il se promettait du moins une retraite agréable, que lui-même s'était préparée. Mais il n'avait fait que quelques lieues, lorsqu'on vient lui redemander les cordons de tous les ordres dont il était décoré. Arrivé à Tver, on le fait monter dans une charrette, et on lui annonce qu'il n'a plus de sa fortune que ce que la pitié du prince veut bien lui laisser. Des commissaires le suivent de près à Raninbourg pour lui faire son procès. Il fut

condamné à passer le reste de ses jours à Bérézof, sous un des plus durs climats de la Sibérie. Sa femme devint aveugle à force de verser des larmes, et sa douleur ne lui permit pas de vivre assez pour arriver au lieu de son exil. Le reste de sa famille le suivit, enveloppé dans sa condamnation, sans avoir partagé ses fautes.

Menchikof se montra grand dans le malheur. Rejeté parmi les glaces du nord, étranger au monde entier après en avoir gouverné une grande partie, il se suffit à lui-même. On lui avait laissé dix roubles par jour (cinquante francs) pour sa subsistance; des épargnes qu'il faisait sur cette somme il bâtit une église, à laquelle il travailla lui-même. Il mourut en 1729, d'une attaque d'apoplexie. Son fils et sa fille furent rappelés sous le règne suivant.

Par la disgrâce de Menchikof, les Dolgorouki régnèrent sous le nom de l'empereur. Le jeune Ivan eut la charge de grand chambellan, qu'avait possédée le fils de l'exilé. L'aïeule du souverain, la première épouse de Pierre Ier, Eudoxie Lapoukhin, si longtemps malheureuse, fût rappelée à la cour (1728) et déclarée innocente de tous les crimes dont son époux l'avait chargée. Elle ne voulut pas quitter l'habit religieux, et choisit pour sa retraite un monastère voisin de la capitale; elle y mourut en 1731.

Moscou, devenu la résidence du prince, se relevait de ses ruines. Les Cosaques de l'Ukraine, qui essayèrent de remuer, furent contenus par des troupes réglées, et les plus séditieux envoyés en Sibérie. L'empire jouissait de l'abondance et de la tranquillité, compagnes de la paix. Le trésor impérial s'enrichissait sans peser sur la nation. Le canal du Ladoga, terminé, donnait une nouvelle aisance au commerce. Le ministère laissait tomber l'armée et la marine; mais on était rassuré par l'affaiblissement de la Suède et par l'alliance qu'on venait de renouveler avec la Pologne. Enfin les grands murmuraient, jaloux de la faveur des Dolgorouki; mais la nation était heureuse.

Le jeune Dolgorouki avait une sœur digne de plaire

par les grâces de son esprit et par l'agrément de sa figure. Il l'offre pour épouse à l'empereur; les fiançailles se célèbrent avec de grandes cérémonies (1729); déjà le jour est marqué pour le mariage, quand tout à coup Pierre II est attaqué de la petite vérole et meurt (1730).

Si l'on avait suivi le testament de Catherine, le droit de succession n'était pas douteux; mais rien n'était stable, depuis que Pierre Ier n'avait rien respecté. Suivant ce testament, la princesse Anne, épouse du duc de Holstein, et sa postérité succédaient aux droits de Pierre II. Elle venait de mourir; mais elle laissait un fils qui régna plus tard sous le nom de Pierre III. Personne alors ne parut songer à ce prince. Après Anne était nommée Élisabeth; elle fut exclue. Vassili Loukitch-Dolgorouki représenta que le sceptre, passant entre les mains des femmes par le défaut de princes de la maison impériale, devait retourner à la branche aînée et être offert à l'une des filles d'Ivan, frère de Pierre Ier. L'aînée de ces deux princesses, Catherine, mariée au duc de Mecklembourg, avait quitté son époux en 1719, et se trouvait à Moscou. C'est ce qui lui fit donner l'exclusion, parce qu'on voulait gagner du temps pour établir le nouveau système d'administration qu'on méditait. On prétexta que cette princesse engagerait la Russie dans des guerres ruineuses pour soumettre les droits de son époux, et on lui préféra sa sœur puînée, Anne, duchesse douairière de Courlande.

Mais, avant de lui déclarer son élection, l'assemblée dressa plusieurs articles, dont on résolut de lui faire promettre l'observation. Il fut arrêté que la nouvelle impératrice ne pourrait, sans l'agrément du haut conseil, faire la paix, ni déclarer la guerre; mettre aucun impôt, ni disposer d'aucune charge; punir aucun gentilhomme, à moins qu'il n'eût été bien convaincu de crime; confisquer les biens de personne; disposer des terres de la couronne, ni les aliéner; se choisir un époux ou un successeur : c'est-à-dire qu'avec le titre de souveraine il ne devait lui

rester aucun pouvoir, et qu'un empire longtemps despotique allait devenir une aristocratie.

Trois députés de l'assemblée, à la tête desquels était Vassili Loukitch-Dolgorouki, portèrent en Courlande ces articles à la duchesse et lui firent promettre de les observer, et de ne point mener en Russie Biren, son favori et gentilhomme de sa chambre : elle promit tout ce qu'on voulut, bien résolue à ne rien tenir. En effet, Biren arriva en Russie peu de jours après l'impératrice (1730) : nous verrons quel rôle important il fut appelé à remplir.

« Diviser pour régner, » telle fut la devise d'Anne : conseillée par Osterman, elle en fit la règle de sa conduite. Elle sema la mésintelligence dans le haut conseil, et sut y rendre suspects les Dolgorouki, en insinuant qu'ils n'avaient borné le pouvoir de la souveraine que pour exercer eux-mêmes une puissance illimitée. L'intrigue qui, en faisant annuler la convention signée par Anne à Mittau, rendit l'impératrice absolue, avait été dirigée par Osterman, fils d'un pasteur luthérien, et devenu par ses talents chancelier de l'empire. Personne n'avait contribué plus que les Dolgorouki à limiter la puissance de la souveraine : ils furent arrêtés et dispersés dans plusieurs endroits de la Sibérie. Catherine Dolgorouki, la fiancée de Pierre II, fut enfermée dans un couvent. Les princes Golitsin, qui avaient tenu les premières places dans le haut conseil, furent éloignés de la cour, et ne se relevèrent de leur disgrâce que sous un autre règne. Après avoir langui huit ans dans l'exil, la maison des Dolgorouki croyait toucher à la fin de ses malheurs : mais un ennemi secret forme une stupide accusation contre toute cette famille ; les princes Vassili et Ivan périssent par le supplice de la roue, deux autres sont coupés en cinq quartiers, d'autres ont la tête tranchée. Tant de cruautés furent l'ouvrage du sanguinaire Biren.

Cet homme, qui rendit atroce le règne d'une prin-

cesse trop faible, mais d'un caractère doux, obtint le titre de comte, fut décoré du cordon de Saint-André, et devint duc de Courlande en 1737, à la mort du dernier prince de la maison de Ketler : il était petit-fils d'un piqueur des écuries de Jacques III, duc de Courlande. On ne peut compter le nombre des infortunés qui périrent dans les supplices, ou qui furent relégués dans les exils les plus rigoureux sous son administration. Souvent, assure-t-on, caché dans un cabinet pendant que l'impératrice présidait le conseil, il lui donnait ses avis ou plutôt ses ordres, qu'elle s'était assujettie à venir lui demander. On ajoute que plusieurs fois l'impératrice se jeta vainement aux pieds de son favori pour adoucir ses rigueurs : tant elle avait perdu le sentiment de sa puissance.

Anne, qui n'avait pas l'intention de se remarier, adopta en 1731 sa nièce Anne, fille de Charles-Léopold, duc de Mecklembourg, et de sa sœur aînée Catherine. L'impératrice lui choisit un époux : ce fut le prince Antoine-Ulric de Brunswick-Bewern, proposé par la cour de Vienne. Il arriva en 1733 à Saint-Pétersbourg, où il ne trouva que le malheur, l'exil, la prison, et une mort trop lente après trente-neuf ans de souffrance. Son mariage avec l'héritière présomptive du trône ne fut célébré qu'en 1739.

Les provinces que Pierre Ier avait conquises sur la Perse coûtaient beaucoup et ne rapportaient rien. On y entretenait trente mille hommes de garnison, et il fallait tous les ans les recruter de plus de moitié. Elles avaient englouti en douze ans plus de cent mille hommes, et l'expérience avait assez fait connaître que les Russes ne pouvaient s'accoutumer à ce climat. La cour entra en négociation avec Thamas-Kouli-Kan, devenu maître de la Perse, et lui fit en 1734 la cession de toutes ces provinces pour quelques avantages qu'elle obtint dans le commerce.

Les années 1733 et 1734 furent marquées par les guerres qu'occasionna la succession au trône de Pologne, devenu vacant par la mort d'Auguste II, arrivée le 11 février 1733. Trois concurrents : un gentilhomme polonais, Stanislas et l'électeur de Saxe, soutenus, le premier par la diète de Pologne, le second par la France et le troisième par la Russie, se disputèrent vivement le sceptre ; mais ce fut le candidat de la Russie qui l'emporta (1734).

Le 20 août 1740 naquit Ivan, fils d'Anne et du prince de Brunswick. L'impératrice l'adopta, le retira des mains de ses parents, et le logea dans un appartement contigu au sien. Peu après elle tomba malade, et l'on ne tarda pas à craindre pour ses jours. Dès 1731 elle avait, conformément à la loi de Pierre I[er], fait jurer à la nation de reconnaître l'héritier qu'elle jugerait à propos de nommer. Biren, jaloux du pouvoir, et voulant se l'assurer pendant une longue tutelle, lui fit nommer, à l'exclusion d'Anne sa nièce, cet Ivan qui venait de naître. Tout le monde prêta serment de fidélité au jeune prince, et jura de le reconnaître pour souverain. Il ne restait plus à Biren que de se faire régent : il y parvint par ses intrigues, et se vit conférer ce titre jusqu'au moment où Ivan atteindrait sa dix-septième année. L'impératrice, qui touchait à son dernier moment, entourée, obsédée par la famille et les créatures de Biren, signa sans savoir, dit-on, ce qu'on lui présentait à signer. Elle mourut le 28 novembre 1740, à l'âge de quarante-six ans, après en avoir régné dix.

Le règne d'Anne fut triste et lugubre. Le redoutable tribunal de la chancellerie secrète, institué par Pierre I[er], subsistait encore ; le sang coulait souvent sur les échafauds ; de vils délateurs faisaient le malheur des familles et détruisaient la confiance et l'intimité. On craignait de parler, et à peine osait-on fréquenter ses amis : les ambassadeurs des cours étrangères vivaient presque dans un

isolement absolu. Un ministre anglais, en venant de la cour d'Anne, traversa la Prusse et fut reçu en audience par la reine. Celle-ci lui demanda par hasard son âge; l'ambassadeur répondit qu'il avait cinquante ans. « Il me semble, répliqua la reine, que vous vous donniez déjà cet âge, il y a trois ans, lorsque vous vous rendîtes à Pétersbourg. — Cela est vrai, dit l'ambassadeur; mais, je crois que Dieu est trop juste pour me compter les années que j'ai passées en Russie. »

Anne venait de mourir : dès le lendemain, Biren fit publier l'acte par lequel il était investi de la régence, et prêter serment de fidélité au nouvel empereur. Biren était chargé de la haine générale, et la méprisait. Chaque jour il augmentait le nombre de ses ennemis par les supplices qu'il faisait souffrir à ceux qu'il découvrait; chaque jour il employait les tortures pour découvrir ceux qu'il ne connaissait pas encore. Le despotisme oppresseur de ce parvenu s'étendait jusque sur le père de l'empereur. Ce prince avait un grand nombre de partisans; c'était une raison de plus pour l'accabler. Il eut ordre de demander au régent la démission de toutes ses charges, et un autre ordre, sous forme de conseil, lui prescrivit de garder la chambre et de ne pas se montrer en public.

L'impudence des discours de Biren surpassait encore, s'il est possible, celle de sa conduite. Il osa dire, en présence de plusieurs personnes, que, si la princesse Anne faisait la mutine, il la renverrait en Allemagne avec son petit prince, qu'il ferait venir le duc de Holstein et le placerait sur le trône. Il avait de fréquentes conférences avec la princesse Élisabeth. La dernière impératrice avait voulu la renfermer dans un monastère et la forcer à se faire religieuse; Biren s'y était opposé dans le dessein de la faire servir à son ambition. On prétend qu'il voulait lui faire épouser son fils aîné, donner sa fille au duc de Holstein, et assurer ainsi doublement le trône à sa postérité.

Personne n'avait plus intrigué que le maréchal de Munich pour faire donner la régence à Biren. En récompense de ce service, il s'était promis d'être placé à la tête des affaires et d'obtenir le grade de généralissime de terre et de mer; mais Biren, qui connaissait Munich, était bien éloigné de la pensée d'élever si haut un homme aussi ambitieux que lui-même. Munich reconnut bientôt qu'il ne pourrait satisfaire son ambition que par la ruine du régent, et se hâta d'y travailler. Il alla trouver Anne, et lui promit, si elle voulait lui accorder sa confiance, de la délivrer bientôt d'un tyran dont elle ne pouvait rien attendre que de funeste. Ses offres furent acceptées. Pendant que l'on conjurait la ruine de Biren, lui-même tramait une révolution en faveur d'Élisabeth ou du duc de Holstein; il attendait, pour l'exécuter, les obsèques de la défunte impératrice; mais se laissa prévenir.

Le 18 novembre 1740, à deux heures après minuit, le maréchal de Munich, suivi de son premier aide-de-camp, le lieutenant-colonel de Manstein, se rend au palais d'hiver, qu'Anne et son mari occupaient avec l'empereur. La princesse se montre aux officiers qui se trouvent de garde au palais; elle leur représente tous les outrages dont Biren l'abreuve, elle, son époux, et le souverain lui-même; elle ajoute qu'elle est résolue à faire arrêter le tyran, et elle espère qu'ils voudront bien s'associer au zèle de Munich. Tous s'empressent de suivre cet exemple, et une troupe de quatre-vingts hommes s'avance avec le maréchal vers le palais d'été, qu'habitait le régent. Les officiers de la garde du régent offrent d'aider eux-mêmes à l'arrêter; Munich accepte leur concours, et ordonne à Manstein de prendre avec lui un officier et vingt fusiliers, de pénétrer dans le palais, et de faire tuer Biren s'il oppose la moindre résistance.

On arrive sans obstacle à la chambre du régent, qui dormait profondément : il est saisi, baillonné, et porté presque nu au palais d'hiver. Dès quatre heures du soir,

Biren et sa femme furent conduits à Schlusselbourg. Une commission composée de sénateurs instruisit le procès du régent : il fut condamné à mort, et sa peine commuée en un exil en Sibérie. Anne se déclara alors grande-duchesse de Russie, et régente pendant la minorité de son fils. Les États prêtèrent un nouveau serment, dans lequel la régente était nommée, ce qu'on n'avait pas fait pour Biren. Ainsi fut renversé cet homme qui se croyait assuré d'une puissance inébranlable.

Du moment où Munich eut rendu un service si important à la nouvelle grande-duchesse, il crut qu'elle lui devait au moins ce qu'il n'avait pu obtenir de Biren, la charge de généralissime de terre et de mer : il en fit la demande; mais il s'attira un refus. On lui répondit que cette charge, qui livrait toutes les forces de l'État à celui qui en serait revêtu, ne convenait qu'au père de l'empereur. Il obtint du reste la place de premier ministre, et indisposa contre lui le comte Osterman, moins hardi, aussi ambitieux, plus rusé, plus difficile à pénétrer, plus capable de parvenir au but par une marche tortueuse. Fils d'un pasteur luthérien de Westphalie, sans appui d'abord et toujours sans amis, Osterman s'était élevé de lui-même aux premières dignités de l'empire par ses talents et sa finesse. Seul il dirigeait depuis longtemps les affaires du cabinet : il résolut de perdre un rival qu'il n'avait jamais aimé, et qui se livrait de lui-même à son ennemi par ses hauteurs et sa présomption.

Munich, qui se croyait supérieur à ses rivaux, à ses maîtres et à la fortune, bravait le père de l'empereur. Il dressa l'acte par lequel ce prince fut déclaré généralissime, et osa y insérer « que lui-même, par les services « signalés qu'il avait rendus à l'État, aurait pu prétendre « à cette charge; mais qu'il avait bien voulu s'en dé-« sister en faveur du prince Antoine-Ulric, et se con-« tenter de la place de premier ministre. » Osterman fit remarquer au prince l'insultante vanité de ces expres-

sions ; Ulric en fut frappé, et Munich, par le reste de sa conduite, ne lui fit pas oublier cette offense. Il traitait le prince comme son égal ; cette conduite lui valut un ordre exprès de la régente d'employer dans ses lettres les formules d'usage à l'égard d'un supérieur : c'est ainsi que, par un orgueil imprudent, il s'attirait de fréquentes humiliations. Enfin le chancelier, comte Osterman, se fit accorder le département des affaires étrangères ; le vice-chancelier, comte Golovkin, eut celui de l'intérieur : il ne resta plus à Munich, avec son titre de premier ministre, que le département de la guerre. Piqué de cet affront, il demande sa démission, se croit trop nécessaire pour qu'on la lui veuille accorder, et a le chagrin de l'obtenir. On croit qu'il aurait été envoyé en Sibérie, sans l'intercession de la favorite Julie de Mengden. On se borna à le surveiller attentivement jusque dans ses moindres démarches ; la régente et son mari changeaient de chambre toutes les nuits, tant ils craignaient Munich.

En 1741, Thamas-Kouli-Kan, usurpateur de la Perse, vainqueur du Mogol, conquérant de l'Indoustan, rendit une sorte d'hommage à la Russie en lui envoyant par une ambassade la nouvelle de ses exploits. En cette même année, la succession de l'empereur Charles VI fit prendre les armes à toute l'Europe. La France craignait avec raison que la Russie ne se déclarât pour les intérêts de Marie-Thérèse, fille du défunt empereur. On croit que, pour occuper cette puissance, le cabinet de Versailles engagea la Suède à l'attaquer en Finlande. Mais, dès l'ouverture de la campagne, les Russes battirent les Suédois près de Vilmanstrand, prirent cette place et poursuivirent l'armée ennemie. La Suède n'avait aucun prétexte plausible pour attaquer une puissance qui avait religieusement observé les conditions du dernier traité de paix : aussi déclara-t-elle dans un manifeste qu'elle ne faisait point la guerre à la nation, et qu'au contraire elle ne prenait les armes que pour la délivrer de la tyrannie des étrangers.

Cependant la Russie était loin de gémir sous un joug tyrannique : jamais elle n'avait joui d'un gouvernement plus doux. Moins brillante que sous le règne de Pierre Ier, elle était beaucoup plus heureuse. Ennemie de toute rigueur, la régente ne se plaisait qu'à répandre des grâces, et, incapable d'inspirer de la crainte, elle méritait de s'attacher la nation par ses bienfaits. Heureuse si son aveugle sécurité ne lui avait pas caché les trames qui s'ourdissaient contre elle, et si une plus grande activité l'avait portée à prévenir des desseins hostiles et mal dissimulés.

Elle accordait toute sa confiance et toute sa faveur à Julie de Mengden, l'une de ses filles d'honneur. Julie, élevée à la campagne dans les soins matériels du ménage, était peu propre à gouverner l'esprit d'une princesse régente d'un grand empire : naturellement indolente, elle ne suggérait à sa maîtresse que des goûts analogues. La régente, renfermée dans la solitude de ses appartements, laissait souvent languir les affaires les plus importantes. Dans le costume le plus simple et le plus négligé, elle n'admettait auprès d'elle que les amis et les parents de la favorite, et quelques ministres étrangers qui venaient faire sa partie de jeu. Les grands se voyaient avec chagrin éloignés de la cour, et le prince de Brunswick remarquait avec encore plus de douleur l'ascendant que Julie prenait sur son épouse. Il fit ses plaintes, elles furent mal reçues : il en résulta des querelles de ménage, et la régente était distraite, par ces altercations, de l'attention qu'elle devait aux intérêts de l'empire et à sa propre sûreté.

Il ne régnait pas plus d'harmonie entre les ministres qu'entre la régente et son mari. Osterman avait la confiance du prince, et Golovkin celle de la princesse. C'était par ce dernier qu'elle faisait expédier toutes les grandes affaires, à l'insu d'Osterman, et sans la participation de son époux. Pendant que la cour était occupée de ces différends, on travaillait à réveiller l'ambition dans

l'âme peu énergique d'Élisabeth. Lestocq, chirurgien d'origine française, attaché à son service, et le marquis de la Chétardie, ambassadeur de France, excitaient cette princesse à sortir de l'oubli où elle avait jusqu'alors vécu. Mais ce qui contribua le plus à la tirer de sa langueur, ce fut un dessein que la régente avait formé sur elle.

Anne avait décidé la noblesse de Courlande à élire à la place de Biren le prince Louis de Brunswick, frère de son mari. Le nouveau duc de Courlande vint à Saint-Pétersbourg, et Anne résolut de lui faire épouser Élisabeth. Cette princesse avait le plus grand éloignement pour des nœuds indissolubles, et la crainte de s'y voir engagée lui fit prendre un parti dont l'auraient dissuadée son indolence naturelle et sa haine pour le travail. Elle manquait d'argent; l'ambassadeur de France y pourvut, dirigea son parti, et la mit en rapport avec la Suède: elle travailla à exciter cette puissance contre la Russie, et commença par attirer le fléau de la guerre sur sa patrie qu'elle voulait gouverner.

Si un esprit d'aveuglement et de vertige ne s'était pas emparé de la cour, la conspiration devait être découverte, et la fille de Pierre Ier eût été convaincue de crime d'État. Son parti multipliait les fautes par une inconcevable indiscrétion; Élisabeth elle-même ne savait pas s'observer, et elle se serait gravement compromise sous un gouvernement soupçonneux. Mais les fautes de la cour étaient plus grandes encore que celles des conjurés. On recevait des avis importants sur la conspiration; il ne fallait qu'un peu de soin pour remonter à la source, et on négligeait de le faire. L'amitié de la régente pour Élisabeth la porta même à se trahir auprès de cette princesse. Le 4 décembre (1741), jour d'appartement, elle la tire à part dans un cabinet, et lui confie qu'elle sait le complot que Lestocq et la Chétardie trament en sa faveur. La douce et fausse Élisabeth ne se déconcerte point; elle se plaint de la noirceur de ses ennemis, s'attendrit, verse des larmes perfides, et par son

air d'innocence elle a l'art de persuader la trop crédule régente.

Le lendemain matin Lestocq se rend, suivant sa coutume, chez Élisabeth : elle était à sa toilette. Il trouve sur la table une carte, y dessine une roue et une couronne, et, présentant cette carte à la princesse : « Point de milieu, Madame, lui dit-il : l'une pour vous ou l'autre pour moi. » Cette brusque sortie fixa les irrésolutions d'Élisabeth. Lestocq avait averti tous ses partisans; le soir était arrivé, dans quelques heures la conspiration allait éclater : le prince Ulric, époux de la régente, averti qu'Élisabeth conspire, veut donner ordre de mettre des piquets de soldats dans les rues. Anne l'en empêche en lui répondant de l'innocence d'Élisabeth, et le faible Ulric, qui d'un seul mot pouvait rendre inutile l'entreprise des conjurés, ne donne aucun ordre, et se condamne à l'inaction par complaisance pour son épouse.

A minuit, Élisabeth, accompagnée de Lestocq et de Vorontsof, se rend à la caserne des grenadiers Préobrajenski. En peu d'instants trois cents hommes lui sont acquis; elle se met à leur tête, et pénètre dans le palais sans que la garde s'oppose à son dessein. Anne et Ulric sont surpris dans leur lit, et le jeune Ivan est emmené avec eux, avec Julie et les princes et les princesses, au palais d'Élisabeth. Ainsi la régente, qui devait se faire déclarer impératrice le 18 décembre, tomba, dès le 6 du même mois, dans la plus cruelle disgrâce : le reste de sa vie devait être voué à l'infortune. En même temps on arrêtait Munich et son fils, Osterman, Golovkin, et plusieurs autres personnes.

Le sénat et tous les grands de l'empire furent appelés auprès d'Élisabeth; les troupes furent rassemblées dès le point du jour devant le palais, l'avènement de la nouvelle impératrice fut déclaré, et elle reçut les serments; mais cet événement, annoncé dans la ville, n'y répandit point la joie qu'avait excitée la chute de

Biren. Quelques individus avaient fait cette révolution par intérêt personnel ou par inconstance; la nation ne l'avait pas désirée; elle sentait son bonheur sous les douces lois de la régente, et elle ne savait pas ce qu'elle devait attendre d'un gouvernement nouveau. Chacun craignait, ou pour soi-même, ou pour quelqu'un de sa famille, et la consternation était répandue sur tous les visages.

Le jour même de son avènement, Élisabeth déclara par un manifeste, que, en qualité d'héritière de Pierre Ier, son père, elle avait pris possession du trône de ses ancêtres, et chassé les usurpateurs. Par un autre manifeste dans lequel elle cherchait à démontrer la justice de son droit, elle annonça que la princesse Anne, son mari et ses enfants, seraient renvoyés en Allemagne. On les fit partir de Saint-Pétersbourg; mais, par suite de craintes qu'on sut inspirer à Élisabeth, elle les fit arrêter à Riga, lorsque ces infortunés étaient près de franchir les limites de l'empire et de recouvrer du moins la liberté après tout ce qu'ils avaient perdu. Renfermés dans la citadelle, ils y restèrent un an et demi; de là ils furent transférés à Dunamunda, et ramenés ensuite en Russie; gardés d'abord à Raninbourg, on les sépara d'Ivan, qui fut conduit au château de Schlusselbourg. Enfin ils furent transportés à Kolmogory, dans une île de la Dvina septentrionale, près de ce golfe auquel ses glaces presque continuelles ont fait donner le nom de *mer Blanche*, et définitivement à moins de trois degrés du cercle polaire.

Dans cette dure captivité, Anne eut encore plusieurs fois le malheur de devenir mère; elle mourut en couches en 1746. Quoiqu'on l'eût traitée durement pendant sa vie, quoiqu'on eût affecté de regarder ses droits comme usurpés, on fit ramener son corps à Saint-Pétersbourg; elle fut exposée publiquement, et on lui baisa la main en qualité de grande-duchesse. Le prince de Brunswick

mourut en 1780, après trente-neuf ans de détention, et les princesses ses filles furent enfin rendues à la patrie de leurs ancêtres.

On nomma une commission pour juger Osterman, Munich, Golovkin, Mengden et Lœvenvold : on voulait qu'ils fussent criminels d'État. Le véritable crime de tous ces accusés était d'avoir bien servi l'impératrice Anne. Si le procès fut ridicule, la sentence fut atroce. Osterman fut condamné à périr par le supplice de la roue, Munich à être écartelé, les autres à avoir la tête tranchée. Élisabeth leur fit grâce de la vie, et jura que personne ne serait puni de mort pendant son règne. Ils furent exilés dans différentes contrées de la Sibérie, et Munich occupa à Pélym la maison dont il avait tracé le plan pour Biren.

Ce temps de rigueurs fut aussi celui des récompenses; les gentilshommes de la chambre d'Élisabeth reçurent la clef de chambellan. Le chirurgien Lestocq fut nommé premier médecin de la cour, président du collége de médecine et conseiller privé actuel, titre qui donne le rang de général en chef. D'abord timide, il se renferma dans les fonctions de premier médecin; mais bientôt, enhardi par la confiance de sa souveraine, il prit plaisir à s'immiscer dans les affaires, donna librement son avis, prétendit même entrer au conseil, et s'attira un refus. Par son crédit, il fit donner la place de vice-chancelier à Bestouchef, ministre sous l'impératrice Anne, ami de Biren, arrêté avec lui, et relâché sans rentrer en grâce. Lestocq choqua dans la suite son puissant protégé par ses étourderies, l'aigrit par ses railleries amères et par ses discours outrageants, fut arrêté enfin en 1748 sans être coupable, et relégué dans le gouvernement d'Arkangel. Il ne fut rappelé que sous le règne de Pierre III, et rentra dans ses charges sans pouvoir recouvrer ses biens.

Cependant, parvenue au trône par une révolution,

Élisabeth pouvait craindre qu'une autre révolution ne l'en fît tomber. Elle avait tâché d'établir la justice de son droit par un manifeste; mais, de bonne foi avec elle-même, elle comprenait que, la loi de son père étant enfreinte, le duc de Holstein, fils de sa sœur aînée, avait droit à régner avant elle et pourrait être appelé par un parti. Elle aima mieux l'appeler elle-même, et le désigna pour son successeur. Il arriva en Russie au commencement de 1742, embrassa quelques mois après le rit grec, et reçut le titre de grand-prince. Tous les États lui prêtèrent serment de fidélité. Il ne conserva que le nom de *Pierre*, suivant l'usage de Russie, qui ne permet pas de porter plusieurs prénoms.

Par ces dispositions, Élisabeth s'assura la paix dans l'intérieur de son empire; mais elle n'en jouissait pas au dehors. Les Suédois, qui avaient paru ne s'armer contre la Russie que pour la délivrer de la domination des étrangers, et ne combattre que pour Élisabeth, devinrent ses ennemis quand elle fut sur le trône : ce changement tint à ce qu'elle refusa de leur accorder ce qu'ils demandaient pour un service qu'ils ne lui avaient pas rendu. Ils voulaient qu'elle leur restituât Wiborg et toute la Finlande : elle leur offrit de l'argent, qui ne fut pas accepté. Enfin la paix entre la Russie et la Suède fut conclue vers le milieu de 1743.

La guerre durait encore, lorsqu'il se forma au milieu de la cour une conspiration contre Élisabeth. Elle était dirigée par le marquis de Botta, envoyé de la reine de Hongrie à Berlin, et auparavant ministre de cette princesse en Russie. Il avait lié cette intrigue lorsqu'il était encore à Saint-Pétersbourg. Les principaux conjurés étaient Lapoukhin, commissaire général de la marine, de cette même maison qui avait donné une épouse à Pierre Ier; sa femme; madame Bestouchef, belle-sœur du grand chancelier et sœur de Golovkin, relégué en Sibérie; le chambellan Lilienfeldt et sa femme; le lieutenant-

colonel Lapoukhin, et quelques autres personnes de moindre importance. Les conjurés, sans avoir de plan arrêté, se rassemblaient pour se répandre en imprécations contre l'impératrice, et en étaient encore à chercher un homme capable d'entreprendre une nouvelle révolution. Le marquis de Botta les animait par sa correspondance; il leur faisait espérer l'appui de la reine de Hongrie et du roi de Prusse. Les conjurés n'avaient pas moins d'imprudence que d'irrésolution. La cour, informée de ces projets, ordonna aux dénonciateurs de se lier avec les coupables, et de partager en apparence leurs sentiments pour pénétrer leurs secrets. Cette mission ne fut pas difficile à remplir : les conjurés ne savaient se défier de personne; ils se livrèrent d'eux-mêmes aux premiers venus.

Lapoukhin, sa femme, son fils, madame Bestouchef, reçurent le knout, eurent le bout de la langue coupé, et furent envoyés en Sibérie. Cette conspiration, ou plutôt cette intrigue, semblait devoir brouiller les cours de Vienne et de Russie; mais la reine de Hongrie désavoua tout : le marquis de Botta fut rappelé de Berlin et renfermé quelque temps dans une forteresse; Bestouchef fut gagné, et réconcilia les deux impératrices; mais celle de Russie conserva toujours les plus fortes préventions et une haine personnelle contre le roi de Prusse. Cette animosité de la souveraine fit dans la suite entrer la Russie dans une guerre (1756-1761) qui ne lui procura aucun avantage.

Élisabeth avait nommé son successeur; elle lui choisit pour épouse Sophie-Auguste, fille de Christian-Auguste, prince régnant d'Anhalt-Zerbst. Sophie embrassa la religion grecque, et reçut le nom de Catherine : ce mariage fut célébré le 1er septembre 1744. De cette union, longtemps stérile, naquit, le 1er octobre 1754, le grand-duc Paul Pétrovitch, qui fut depuis l'empereur Paul Ier.

L'année 1757 vit la disgrâce du feld-maréchal Apraxin

et de Bestouchef : on croit que la véritable cause de la chute de ce dernier fut d'avoir conseillé à Élisabeth d'exclure le grand-duc de sa succession, de léguer la couronne à Paul, fils de ce prince, et la régence à la grande-duchesse. Bestouchef fut remplacé par Vorontsof, plus aimé, moins brillant, moins audacieux, et qu'une certaine réputation de probité rendait respectable (1758).

Élisabeth mourut le 29 décembre 1761, âgée de cinquante-deux ans, après vingt ans de règne. On croit qu'elle abrégea ses jours par les veilles, par l'abus des plaisirs et par l'excès des liqueurs fortes. Avec plus de bonté que de talents, elle fut quelquefois bien conseillée, et on assure qu'elle avait projeté plusieurs des grandes choses qui furent depuis exécutées. La Russie lui doit la fondation de l'université de Moscou et celle de l'académie des beaux-arts de Saint-Pétersbourg.

Sous le règne d'Élisabeth, la nation éprouvait encore cette inquiète timidité qui caractérise les gouvernements rigoureux. La chancellerie secrète subsistait, et tous les sujets vivaient dans la crainte et la défiance. Des amis ne s'entretenaient qu'en tremblant ; ils ignoraient si les effusions de leurs cœurs ne seraient pas des crimes d'État. Quand l'impératrice était indisposée, on n'osait pas demander tout haut de ses nouvelles. Elle-même n'était pas exempte de craintes ; elle était de plus livrée aux troubles puérils de la superstition. Une garde vigilante occupait les avenues du palais et repoussait les habitants qui portaient des habits de deuil, pour que l'impératrice ne pût les voir de ses fenêtres.

Un jour elle s'indigna de la lenteur des opérations contre le roi de Prusse Frédéric ; elle fit dresser un ordre pour ses généraux de ne plus épargner ce fier ennemi. Comme elle allait signer, une guêpe tomba dans l'écritoire. Elle frémit à ce présage funeste ; la plume lui tomba des mains, l'ordre ne fut point expédié, et ses armées continuèrent d'agir avec la même lenteur.

L'éducation trop négligée de Pierre III n'avait pu le porter à la vertu; son esprit déréglé ne lui permettait pas d'acquérir de vrais talents; mais le Ciel lui avait donné la clémence. Comme Louis XII, il oublia, dès qu'il fut empereur, les injures qu'avaient reçues le grand-duc, et ce fut par de nouvelles grâces qu'il se vengea de plusieurs de ses ennemis. Il rappela tous les exilés, excepté Bestouchef; parmi eux on remarquait avec admiration le vieux maréchal de Munich. Mais ces bienfaits répandus sur des hommes puissants, et par conséquent peu aimés, ne pouvaient lui gagner la nation, qu'il s'aliénait par l'affectation des manières allemandes. Ses excès d'ailleurs et ses débauches l'avilissaient.

Admirateur enthousiaste des talents du roi de Prusse, il ne savait pas renfermer dans les bornes qui convenaient à son rang le respect qu'il avait conçu pour ce prince. Il l'appelait ordinairement *le roi mon maître;* la tête ceinte de la couronne impériale, il se vantait d'être le soldat de ce héros : avec de telles dispositions, on pense bien qu'il ne continua pas à lui faire la guerre. Il était à peine monté sur le trône, qu'il fit publier un armistice entre les troupes russes et celles du roi de Prusse; il fournit même vingt mille hommes au roi. Ainsi les exploits de plusieurs généraux et le sang de leurs soldats furent perdus pour la Russie.

Ce qui marque surtout le règne de Pierre III, c'est le bien que, guidé par de sages conseils, il fit à ses sujets, et qui doit effacer le souvenir de ses vices. Il supprima cette horrible chancellerie secrète, ce tribunal sanguinaire; il rendit la liberté à la noblesse, toujours plus humiliée, plus asservie depuis le règne d'Ivan Vassiliévitch; il améliora la discipline militaire, abolit les punitions infamantes pour les officiers, introduisit la tactique prussienne, institua un tribunal chargé de la police générale de l'empire, fit baisser le prix du sel, etc. Pierre III a mérité par ces bienfaits que l'histoire ne s'appesantisse pas sur le reste

de sa vie, vouée à la débauche et aux suites qu'elle entraîne. Il n'est cependant pas l'auteur de quelques lois insensées qu'on lui attribue : il n'a pas défendu, comme on l'a écrit tant de fois, de parler français dans son empire; lui-même parlait indifféremment russe, français et allemand à ceux de ses sujets qui savaient les trois langues.

Mais il se préparait à porter le coup le plus funeste à l'État, en renversant encore une fois l'ordre de succession au trône, déjà trop peu respecté par son aïeul. Il voulait léguer la couronne au prince Georges de Holstein, son oncle, qu'il avait fait venir à sa cour et qu'il avait comblé d'honneurs. Cependant Pierre avait un fils; mais il se préparait à le déclarer illégitime, à donner à des propos de cour, contre la naissance de ce prince, une force qu'ils ne peuvent jamais avoir aux yeux de la justice ; à le faire renfermer dans une citadelle avec l'impératrice sa mère. Ces propos outrageants pour son épouse et pour son fils, et qui les menaçaient du sort le plus funeste, il les tenait indifféremment à ceux qui l'approchaient et le trouvaient dans cet état d'ivresse où il était habituellement plongé.

Le peuple, les grands, l'armée et le clergé, toutes les classes en un mot, étaient irritées contre Pierre III, tant à cause de la préférence qu'il accordait aux étrangers que de son mépris pour les usages nationaux et de la conduite ignoble qu'il affichait. Le 30 juin, le lendemain de la fête de Saint-Pierre, qui était la sienne, l'impératrice et son fils devaient être enfermés par son ordre à Schlusselbourg, où Ivan VI gémissait depuis si longtemps. La veille, Pierre avait fait transférer Ivan à Kexholm, pour ne pas réunir dans une même forteresse deux prisonniers d'une si grande importance. Ivan, enfermé depuis sa plus tendre enfance et confié à des soldats farouches, était devenu imbécile. Quand il vit Pierre III, sans le connaître, il lui déclara qu'il ferait mourir l'empereur et l'impé-

ratrice dès qu'il aurait recouvré son rang. Catherine conspira pour conserver sa liberté, celle de son fils, sa vie même. Elle avait eu, sous le règne d'Élisabeth, un parti dont Bestouchef, chancelier de l'empire, était l'âme. Ce parti, qui n'avait cessé de subsister, s'accroissait chaque jour par les fautes de Pierre III, qu'on haïssait de plus en plus. La faction de Pierre et celle de Catherine étaient également incapables de discrétion. Mais Catherine avait l'œil ouvert sur tout, mettait à profit tout ce qu'elle pouvait recueillir, tandis que Pierre n'écoutait rien, ne voulait rien entendre, et se contentait de dire qu'on n'oserait attenter à la vie du petit-fils de Pierre le Grand. Il négligea même les avis du roi de Prusse, et la veille de sa fin il fit mettre aux arrêts un officier qui voulait l'instruire de ce qui se préparait.

Les soldats sont gagnés à la cause de Catherine, et le peuple, voyant consacrer l'avénement de l'impératrice par une cérémonie religieuse, suit aveuglément ce nouveau parti. Catherine, qui dévorait en secret les écrits des philosophes et au besoin se parait d'un air de grande dévotion, va prêter, entre les mains de l'archevêque de Kazan, dans l'église Notre-Dame, le serment ordinaire de maintenir les droits et la religion des Russes. Elle-même reçoit à son tour les serments de la noblesse et du peuple, et est proclamée souveraine de toutes les Russies, aux acclamations des troupes.

Il semblait que personne ne se ressouvînt plus de l'empereur. Un seul homme, nommé Bressan, autrefois valet de chambre, coiffeur de ce prince, qui en avait fait une espèce de seigneur et l'avait décoré de l'ordre de Sainte-Anne, Bressan seul n'oublia pas son maître; il lui dépêcha un émissaire déguisé en paysan pour l'informer de tout ce qui se passait. En ce moment-là Pierre, dans la plus complète ignorance, venait gaiement en calèche à Péterhof. D'autres voitures suivaient la sienne, remplies d'une folle jeunesse. Tout à coup l'émissaire de Bressan

arrive porteur d'un billet; Pierre le lit; il y voit que Saint-Pétersbourg est en insurrection, que les troupes ont cessé de le reconnaître, que Catherine va recevoir leurs serments. On ouvre l'avis d'aller se renfermer dans Cronstad; deux yachts sont prêts, et ils reçoivent la foule des jeunes femmes et des débauchés de la suite de l'empereur. On arrive devant la forteresse; mais Catherine en a déjà pris possession, et la garnison menace de couler bas les embarcations qui s'avancent. Pierrre essaya vainement de toucher sa femme par les expressions les plus humbles de sa soumission; elle ne voulut rien écouter. Il reçut l'ordre formel de se rendre auprès d'elle, et il obéit. Partout sur son passage, les cris de « vive Catherine! » l'accueillirent. On le fit monter au haut du grand escalier du palais d'été; là on le dépouilla de ses ordres, de ses habits, et nu-pieds, en chemise, il resta quelque temps exposé aux dérisions d'une soldatesque effrénée. Il fut enfin enveloppé d'une robe de chambre, et renfermé sous une garde sûre.

Alexis Orlof, frère de ce Grégoire Orlof qui avait eu une si grande part à la révolution, et dont la faveur était déjà hautement déclarée, résolut de rendre à Catherine un service odieux. Il alla trouver Pierre dans sa prison, et lui offrit de boire avec lui; la proposition fut acceptée. Il s'était muni d'un poison violent, qu'il glissa adroitement dans le verre du prince. La liqueur mortelle ne produisit pas l'effet qu'on en avait attendu : Alexis voulut en vain forcer Pierre à recommencer; celui-ci se défendit avec fureur. Alors Alexis fit entrer le jeune Boriatinski, officier commandant le poste, et Pierre fut étranglé. Ce Boriatinski devint plus tard grand-maréchal de la cour de Russie. On publia que Pierre était mort d'une colique hémorroïdale; personne n'en crut rien, et l'on savait bien en le publiant que personne n'y croirait. Il fut exposé publiquement, vêtu de l'uniforme de Holstein. On lui mit le hausse-col, pour cacher les marques de la mort violente

qu'il avait soufferte et qui ne paraissait du reste que trop sur son visage.

Catherine, tout porte à le croire, eut la plus grande part à cet assassinat : une anecdote racontée par le prince de Ligne, en est la preuve. On se moquait un jour de Pierre III dans la société de l'impératrice ; le grand écuyer Panin osa l'appeler le *grand-turc :* « Si c'est le grand-turc, répliqua gaiement Catherine, il faut l'étrangler. »

CHAPITRE XX

Catherine II monte sur le trône. — Ivan VI est mis à mort. — Coup d'œil sur la Pologne. — Causes de son démembrement. — Pougatcheff, ou le faux Pierre III. — Grégoire Potemkin. — Souvaroff. — Voyage fastueux de l'impératrice de Russie en Tauride. — Sa mort.

(1762 — 1796)

Les puissances étrangères se montrèrent généralement indifférentes au malheur de Pierre III. Le roi de Prusse, qui avait paru être son ami, écrivit qu'on avait prévu la destinée de ce prince. Catherine retira les vingt mille Russes que son époux avait laissés au service de Frédéric, et celui-ci ne s'en plaignit pas ; il lui offrit même peu de temps après l'ordre de l'Aigle-Noir, dont elle s'empressa de se décorer. Marie-Thérèse témoignait dans ses conversations privées de l'aversion pour Catherine ; mais, en sa qualité de souveraine, elle ne put éprouver aucun regret d'être délivrée d'un ennemi qui donnait contre elle des secours au roi de Prusse. Le roi de Danemarck apprit avec joie la chute d'un ennemi puissant qui se préparait à lui faire la guerre. La Pologne, dans son état d'anarchie,

était sans existence politique. En France, Louis XV ne montra pas de surprise de la chute de Pierre III.

Cependant Ivan, cet empereur détrôné au berceau, fut, après l'avénement de Catherine au trône, transféré de Kezholm à Schlusselbourg. Il put y traîner en paix une vie dont il ne savait pas jouir. Les plaisirs qu'il y goûtait étaient les seuls dont il eût l'idée. On lui servait une table somptueuse; sa garde-robe renfermait un grand nombre d'habits; il se plaisait à les considérer, à s'en revêtir, et il n'était pas rare qu'il en changeât vingt fois par jour. Il est vrai qu'il désirait remonter sur le trône; mais il ne pouvait avoir qu'une idée vague du pouvoir suprême : en un mot, l'étendue de son malheur devait être proportionnée à la faible somme de ses connaissances. On devait être loin de prévoir qu'un gentilhomme obscur, sans crédit, sans liaisons, sans moyens de se faire un parti, tenterait, à la tête de quelques soldats dont il était mal assuré, de remettre Ivan sur le trône, et causerait sa perte.

Ce rebelle était un Ukrainien nommé Mirovitch, petit-fils d'un des principaux confidents de Mazeppa. Plongé dans la débauche, livré à tous les désordres, et oublié dans le grade de sous-lieutenant, il sollicitait la restitution des biens de son aïeul, confisqués après la bataille de Pultava, et ne pouvait rien obtenir. Il s'imagina qu'il s'élèverait à la fortune s'il arrachait Ivan de sa prison. On croit qu'il ne fit des confidences plus ou moins imparfaites de son projet qu'à un lieutenant du régiment de Veliki-Louki, nommé Apollon Ouchakof, qui se noya peu de temps après; à un valet de la cour, Tikhon-Nazatchin; et à Sémen-Tchévaridef, lieutenant du corps d'artillerie. Ce fut avec d'aussi faibles moyens de succès qu'il tenta son entreprise. Avec six hommes de son régiment, dont cinq n'étaient pas bien sûrs, Mirovitch ordonna à une quarantaine de soldats qui étaient de garde à la prison d'Ivan de charger leurs fusils et de le suivre. Il allégua un faux

ordre de l'impératrice, et ils obéirent. On marche vers l'appartement d'Ivan. Les sentinelles refusent l'entrée, et Mirovitch ordonne de faire feu sur elles. On tire de part et d'autre sans qu'il y ait personne de blessé; mais les soldats de Mirovitch, qui ne s'étaient attendus à aucune résistance, prennent l'alarme et se retirent. Il veut les ramener, et ils demandent d'une manière pressante qu'il lise l'ordre de l'impératrice. Il avait préparé un faux ordre et leur en fait la lecture : les soldats, trompés, consentent à faire une nouvelle tentative; un canon leur est amené de l'un des bastions : on le pointe contre la porte, et elle s'ouvre aussitôt.

Deux officiers, Vlaffief et Ouchakof, étaient chargés de garder le prince dans l'intérieur de son appartement. C'était par leur ordre qu'avait été repoussée la première attaque. En Russie, quand les militaires chargés de la garde d'un prisonnier d'État de grande importance ne peuvent plus en répondre et sont près de se le voir arracher, ils ont ordre de lui donner la mort. Un ordre semblable avait été donné par Élisabeth aux gardes d'Ivan, et avait été renouvelé toutes les fois que ses gardes avaient été changés. Ouchakof et Vlaffief, voyant que désormais toute résistance est vaine, se jettent l'épée à la main sur Ivan. Nu, en chemise, il se défend avec autant de force que de fureur; enfin il succombe. Alors les deux officiers ouvrent la porte et montrent à Mirovitch et à ses soldats le corps sanglant du prince en leur disant : « Voilà votre empereur. » A ce spectacle, la troupe de Mirovitch, frappée de stupeur, rentre dans le devoir; Mirovitch lui-même, avec la plus calme résignation, se constitue prisonnier.

Bientôt, par ordre de Catherine, un procès s'instruisit pour juger la conspiration de Schlusselbourg. Mirovitch, ferme jusqu'à l'audace et à l'insolence, dans tout le cours de l'instruction, déclara constamment que personne ne lui avait inspiré le dessein qu'il avait conçu, et qu'il

n'avait pris conseil que de lui-même. Il monta sur l'échafaud avec la même intrépidité, et posa sa tête sur le billot ; elle fut tranchée d'un seul coup, et le corps fut brûlé avec l'échafaud qui avait été le théâtre du supplice. Ses confidents et ses complices furent plus ou moins gravement punis ; mais lui seul périt.

On a prétendu que Catherine elle-même, ou du moins ses émissaires, avaient engagé Mirovitch à former un complot en faveur d'Ivan, pour avoir occasion de donner la mort à ce prince. Ce bruit semble avoir pris naissance en Russie, et ce qui confirme dans l'opinion que Catherine fut l'auteur de ce meurtre, c'est qu'elle fit rechercher et anéantir tous les titres qui pouvaient servir de preuve à la légitimité d'Ivan au trône, et qu'elle défendit, *sous peine de mort*, de conserver les monnaies qui pouvaient rappeler le souvenir de ce prince. Il y a dans ces ordres plus qu'une simple mesure de sûreté.

Un événement auquel l'Europe devait s'attendre allait, par son influence, contribuer à la grandeur du règne de Catherine. Avant d'entrer dans les détails de ce fait, un des plus importants de l'histoire moderne, donnons une idée du régime, ou plutôt de l'anarchie qui régnait en Pologne.

L'étendue de ce pays était égale à celle de la France ; sa population n'était que de seize millions d'habitants. Voisine de la Russie et de la maison d'Autriche, elle était plus faible que chacune d'elles ; mais elle aurait dû tenir un rang distingué entre les puissances de l'Europe, si, dévorée d'une fièvre intérieure, elle n'avait tourné toute son activité contre elle-même ; elle n'avait de force que pour se tourmenter, et semblait inviter ses voisins à profiter de son agitation incessante. Le gouvernement de la Pologne était monarchique dans la forme : les Polonais reconnaissaient un roi ; mais ce roi était sans autorité. Il n'était pas oligarchique ; car les nobles étaient tout l'État : il n'y avait pas un corps

dans lequel résidât la puissance. Il n'était pas non plus démocratique, puisque les plébéiens n'étaient rien.

La Pologne était un vaste empire dans lequel cinquante mille nobles, égaux entre eux, formaient eux-mêmes la seule autorité qu'ils reconnussent. Les seize millions d'âmes qui composaient le reste de la population n'étaient pas des citoyens, pas même des sujets; c'étaient des esclaves plongés dans la plus profonde misère. Il y avait trois ordres dans l'État; mais le peuple n'en était pas un : le premier de ces ordres était le roi, le second était le sénat, le troisième l'ordre équestre ou les nobles. C'était dans les *diètes*, ou assemblées de la noblesse, que résidait le gouvernement : le roi et le sénat ne faisaient que préparer les affaires; les diètes recevaient des rapports et prononçaient des décisions. La noblesse devait s'assembler tous les deux ans en diète ordinaire. Tous les nobles ne s'y rendaient pas; chaque palatinat se formait en *diétine* pour élire les nonces qui devaient le représenter. Ces élections se faisaient ordinairement dans le tumulte et dans l'ivresse.

Aux propositions présentées par le roi ou par le sénat, tout membre de la diète avait droit d'ajouter les siennes, et l'on ne pouvait refuser de les mettre en délibération. Ainsi le roi perdait l'initiative qui lui était accordée par la loi; et un noble d'un esprit borné, privé d'instruction, sans aucune connaissance des affaires, et même sans aucune intention droite, pouvait quelquefois faire imprimer le caractère de loi à des idées légèrement conçues, dictées par un intérêt vénal, trop peu mûrement discutées, ou adoptées dans des vues étrangères, sinon contraires au bien de la république. Ainsi pouvait être perdu en un instant le fruit des méditations du roi et des plus sérieuses discussions du sénat. Mais un bien plus grand mal régnait dans ces assemblées : un seul noble, par passion, par une folle envie d'user de son pouvoir, ou quelquefois payé par une faction, pouvait

d'un seul mot arrêter les délibérations de la diète. Dès qu'il avait prononcé ces paroles : *Nie posvolem* (je n'y consens pas), tout était suspendu; et comme ordinairement il se retirait après avoir prononcé cette formule fatale, on ne pouvait lui faire lever son opposition, et la diète était rompue. C'est ainsi que pendant trente-sept ans toutes les diètes furent sans résultat.

Par cette disposition, la seule autorité qui pût mériter ce nom était annulée, et, pour comble de maux, un usage qui avait reçu du temps force de loi exposait la Pologne à toutes les horreurs des guerres civiles. La loi n'accordait aux nobles la jouissance de leurs droits que lorsqu'ils possédaient au moins un arpent de terre. Bien des nobles ne possédaient que cet arpent; beaucoup aussi ne le possédaient même pas; mais d'autres avaient d'immenses fortunes, dont il serait difficile de trouver quelques exemples dans le reste de l'Europe. Ces nobles avaient le droit de lever des armées qui leur appartenaient, qui n'obéissaient qu'à eux et qui étaient étrangères à la patrie; et quand le roi pouvait à peine entretenir une armée de dix-huit mille hommes, ils en avaient de beaucoup plus puissantes. Cette prérogative eût été vaine s'ils n'avaient pas eu celle de faire agir leurs troupes : aussi l'usage la leur accordait-il. S'ils voulaient abattre une faction contraire, s'ils voulaient même résister au roi, ils formaient une confédération qui se donnait un conseil et un maréchal : c'était un État dans l'État; c'était une puissance investie du droit de paix et de guerre. Les confédérés vaincus en étaient quittes pour la honte de leur défaite; et quoique dans tout autre pays ils eussent été traités en rebelles, ils n'encouraient pas le reproche de rébellion et n'étaient soumis à aucune peine légale.

Tout noble polonais concourait à l'élection du roi, pouvait voter à la diète et prétendre à la couronne; par conséquent, on aurait vu peu d'étrangers y parvenir, si

l'intrigue, la cabale, l'argent ou la force ne l'eussent pas décernée.

Un État qui reconnaissait un monarque et n'avait pas de souverain, qui se disait républicain et qui n'était qu'anarchique, dans lequel il n'existait pas un pouvoir exécutif, tandis que le pouvoir législatif se trouvait presque constamment annulé par l'opposition d'un seul citoyen, et qui toujours était menacé d'une de ces révoltes consacrées sous le nom de *confédérations;* un tel État devait cesser d'être dès qu'il plairait à ses puissants voisins de prononcer sa suppression. Il subsistait parce que chacune des puissances limitrophes ne voulait pas qu'il devînt la proie de l'autre; si elles pouvaient un jour s'accorder entre elles, il devait périr.

De ces puissances c'était la Russie qui, depuis le règne de Pierre Ier et le rétablissement d'Auguste II, exerçait sur la Pologne l'influence prédominante. Pierre Ier voulut qu'elle restât dans l'anarchie; ses successeurs le voulurent de même, et Catherine connaissait trop bien les intérêts de son empire pour renoncer à ce système. Elle sentait que si la Pologne acquérait de la consistance, elle pourrait s'allier un jour avec la Suède ou avec la Turquie, et devenir une voisine très-redoutable, ou du moins très-incommode.

On croirait que Louis XV, dont le fils avait épousé la fille d'Auguste III, roi de Pologne, prenait quelque intérêt à ce pays ; mais la politique l'emportait sur les liaisons de famille, et ce n'était pas sans raison ; car si la Pologne restait unie à la Saxe, elle pouvait un jour, avec l'aide des troupes électorales, être soumise à un gouvernement plus régulier et plus fort, et joindre ses armes à celles de la Prusse ou de la maison d'Autriche contre la France. Dans les instructions que le ministre duc de Choiseul donna en 1759 au marquis de Paulmy, nommé ambassadeur de France en Pologne, il avoue que « la conduite passée de la France dans ce pays a été

prononcée et plus adroitement exprimée de Catherine II ; c'est encore avec la même liberté qu'auraient été élus les monarques futurs de la Pologne, si elle avait subsisté sous le même régime.

Cependant Catherine fut trompée. Son intention avait été de faire un roi qui lui fût aveuglément soumis, et Poniatovski, porté sur le trône, voulut régner. Ses voisins lui auraient pardonné d'aimer, de protéger les lettres et les arts, de rappeler dans sa patrie les lumières depuis longtemps fugitives, et peut-être même de remplacer par de la bonne monnaie toute la monnaie fausse qui circulait depuis tant d'années; mais en voulant que sa nation fût éclairée, il voulut aussi qu'elle devînt puissante. Il fonda deux écoles militaires, l'une à Varsovie et l'autre à Wilna, et la chambre de ses pages fut encore une école militaire ; il établit aussi dans la capitale une école d'artillerie et une fonderie de canons; il eut enfin le malheur de laisser voir trop clairement qu'il voulait tirer la Pologne de la nullité. Ce n'était point l'intention de Catherine, qui ne lui avait donné un royaume que pour y dominer elle-même. La politique lui prescrivait de rendre vaines les sages entreprises de Poniatovski, et des prétextes de religion lui en offrirent les moyens. Quoique la communion catholique romaine fût en Pologne la religion dominante, des nobles y restaient en grand nombre attachés à l'Église grecque schismatique et à différentes communions réformées. Ces *dissidents*, c'est ainsi qu'on les nommait parce qu'ils étaient divisés entre eux, après avoir été dépouillés de toutes les prérogatives de l'ordre équestre, furent repoussés des diétines, privés du droit de siéger aux tribunaux, et rejetés de toutes les charges civiles; ils perdirent même le libre exercice de leur culte, tandis qu'ils voyaient les Juifs élever autour d'eux leurs synagogues ; enfin il ne leur resta plus que la jouissance de leurs terres et la permission de verser leur sang pour la patrie. Ils avaient présenté un mémoire à la diète du couronnement,

et l'on n'avait pas daigné même faire attention à leur requête.

Catherine savait bien qu'en leur accordant sa protection elle irriterait les catholiques et mettrait la Pologne en feu; elle savait aussi qu'elle serait prônée par les philosophes : ainsi elle satisfaisait son amour pour tout ce qui avait de l'éclat, et en même temps son désir de traverser les utiles desseins de Poniatovski. L'ambassadeur de Russie, le prince Repnin, présenta, en 1766, à la diète de Varsovie la déclaration de sa souveraine en faveur des dissidents : les rois d'Angleterre, de Prusse, de Suède et de Danemark appuyèrent en même temps cette juste cause; mais la majorité de la diète ne daigna pas même entrer en négociation avec l'ambassadeur, et Poniatovski refusa de se rendre à la demande de Catherine et des autres souverains; sa conduite indisposa contre lui l'impératrice de Russie. Plus le sort des dissidents était lent à se décider, plus Catherine semblait marquer de zèle pour l'adoucir. Les troupes russes s'avancèrent jusque auprès de Varsovie : les puissances du Nord firent de nouvelles déclarations en faveur des dissidents, et les membres de la diète s'aigrirent encore davantage. Ils demandaient que les troupes russes sortissent du territoire de la Pologne; au lieu de se retirer, elles furent mises en cantonnement sur les terres des nobles les plus opposés aux volontés de l'impératrice. Enfin la diète se relâcha de sa première rigueur; elle accorda la liberté des cultes; mais les puissances médiatrices trouvèrent qu'elle accordait trop peu. Tandis que les catholiques accusaient le roi de ne pas protéger la religion dominante, les dissidents lui reprochaient de les abandonner.

Alors des confédérations se formèrent, et toutes les parties de la Pologne furent livrées aux horreurs d'une guerre à la fois étrangère, civile et religieuse. De nouvelles troupes russes entrèrent en Pologne. Les deux

partis se reprochaient mutuellement des cruautés, et tous les deux furent également cruels. A la faveur de ces troubles, on vit se former dans la Prusse polonaise une confédération de paysans qui demandait l'abolition de la servitude. Une diète extraordinaire s'ouvrit à Varsovie en 1767, et dans l'intervalle des deux diètes la fermentation des esprits avait fait de nouveaux progrès. Une confédération favorable aux dissidents s'était formée à Radom, de la réunion de plusieurs autres, et était soutenue par un corps de douze mille Russes. L'évêque de Cracovie déploya contre les dissidents, et surtout contre la cour de Saint-Pétersbourg, toute la véhémence qu'il avait déjà annoncée; il fut enlevé la nuit suivante, par ordre de l'ambassadeur de Russie, avec trois membres de la diète. Cet attentat de la Russie causa de violents murmures; mais il imprima la terreur et imposa aux esprits. La diète accorda tout ce qui avait été le sujet de si vives querelles.

La paix semblait rendue à la Pologne. Déjà les troupes russes étaient en marche pour rentrer dans leur pays, quand on apprit qu'une confédération venait de se former à Bar, à vingt lieues du Dniester, fleuve qui séparait la Pologne de la Turquie. Les confédérés déclaraient nuls les actes de toutes les diètes qui s'étaient tenues depuis la mort d'Auguste III; c'était annuler l'élection même du monarque régnant. Les dissidents firent en Ukraine un grand massacre de catholiques, et les horreurs des troubles civils et des dissensions religieuses recommencèrent avec un caractère plus envenimé que jamais. Le sénat et le roi furent obligés de réclamer l'assistance de la Russie, et Stanislas réunit les troupes de la couronne à celles de Catherine contre les confédérés de Bar. Ceux-ci furent battus; de nouvelles ligues se formèrent et eurent le même sort : nous allons voir quels secours les rendirent plus imposantes.

Le duc de Choiseul gouvernait alors la France sous le

nom de Louis XV, et il devait entrer dans sa politique d'empêcher que l'influence de la Russie ne s'accrût en Pologne. Ainsi que Catherine, il voulait tenir les Polonais dans un état d'annihilation; mais il ne voulait pas que cet état servît à l'agrandissement de la tsarine. Ce fut par ses manœuvres que se forma la confédération de Bar; il la soutint, et la rendit plus active, plus redoutable. Ce fut encore lui qui, lorsque les Russes eurent poursuivi quelques corps polonais au-delà des frontières de la Turquie, sut engager le sultan dans une guerre qui eut pour prétexte cette violation de territoire.

On peut voir en cette circonstance à quoi aboutissent souvent les combinaisons de la politique. Choiseul croyait, en suscitant, en fortifiant la confédération de Bar, abattre en Pologne le parti des Russes, et en chasser les soldats de Catherine; et le résultat de cette manœuvre fut d'effacer la Pologne du rang des nations, et de mettre en la possession de Catherine d'abord une petite partie et enfin le tiers du territoire polonais. Il croyait que les Turcs porteraient un coup funeste à la puissance de cette princesse; et cette guerre a fini par procurer à la Russie des ports sur la mer Noire, la libre navigation de cette mer, des débouchés pour le commerce du Levant, la soumission des Tartares, la possession de la Crimée, du Couban, et une route ouverte pour étendre peut-être un jour sa domination jusqu'à Constantinople. On peut conjecturer, presque avec certitude, que le manifeste du sultan fut dressé dans les bureaux du duc de Choiseul.

Pour régler la valeur indisciplinée des confédérés et mettre plus d'ordre dans leurs opérations, il leur envoya des officiers, des ingénieurs, des artilleurs français, et il fit passer successivement en Pologne des hommes qui n'étaient pas d'un rang à se faire remarquer, et qui avaient assez d'intelligence pour seconder ses vues. Le premier, nommé Taulès, qui venait d'entrer dans la car-

rière des affaires étrangères, partit pour la Pologne en 1768 avec une somme considérable. Il prit connaissance des hommes et des choses, n'eut confiance ni dans les unes ni dans les autres, et revint avec l'argent, persuadé qu'il n'en pouvait faire aucun emploi utile. Il rendit au ministre un compte fort peu avantageux des Polonais, et tous les témoignages s'accordent sur leur manque d'esprit de conduite. Ils avaient la fureur de guerroyer, et ne connaissaient pas la guerre. Alors les Polonais appelèrent les Turcs à leur secours : si les Turcs avaient été victorieux, et s'ils eussent été aussi cruels que ceux qui les imploraient, la Pologne eût été couverte de cadavres et de sang. Une bande de furieux promit à Pulawski, chef de la confédération, de lui amener le roi mort ou vif, et Pulawski accepta. Le monarque, qui négligeait d'avoir une escorte, fut arraché un soir de sa voiture au milieu de Varsovie; il fut blessé à la tête d'un coup de sabre, sa pelisse fut percée de balles; on l'entraîna dans la campagne. Le cri d'une vedette mit la troupe en fuite, il ne resta que trois hommes; l'un d'eux, touché par les paroles du prince, se débarrassa de ses compagnons sous prétexte de les envoyer à la recherche de ceux qui s'étaient enfuis, et rendit la liberté à son roi.

Mais revenons aux Français envoyés en Pologne par le ministre. A Taulès succéda Dumouriez, qui se rendit célèbre depuis dans notre révolution de 1789. Il était entreprenant, aventureux et brave. Après avoir prodigué l'argent qui lui avait été confié, il reconnut trop tard que la confédération n'avait aucuns moyens militaires, et ne servait qu'à fortifier les Russes au lieu de les contenir. Resté sans succès comme négociateur, et vaincu sur les champs de bataille par le célèbre Souvarof, il fut remplacé par le baron de Vioménil, officier général, qui trouva les affaires dans un état à peu près désespéré : on n'avait plus de confiance qu'en la guerre des Turcs, qui finit si malheureusement pour eux. L'année 1772 parut commencer

sous de meilleurs auspices. Le château de Cracovie fut pris par un officier français nommé Choisy : c'était un événement de la plus grande importance ; mais les moyens manquaient pour en profiter. Serrés de près par Souvarof, les conquérants se défendirent en héros ; mais ils manquèrent bientôt de pierres à fusil. Vioménil, faute d'argent, ne pouvait rien tenter en leur faveur, et dans le même temps la Pologne était menacée par les Prussiens. L'Autriche, en avril 1772, conclut un traité d'alliance avec Frédéric et Catherine, traité dont on prévit dès lors que le résultat serait le partage entre les trois puissances de plusieurs palatinats de la Pologne. A cette fâcheuse nouvelle se joignit bientôt celle de la reddition du château de Cracovie ; mais l'honneur français était sauvé. Choisy, avec cinq cents hommes, manquant de tout et n'ayant que trois pièces de canon, avait défendu la place pendant près de trois mois contre dix mille Russes commandés par Souvarof.

Nous voici parvenus au dénouement d'une tragédie dont le baron de Vioménil, par sa position, ne put voir que quelques scènes. Frédéric, qui n'aimait plus la guerre, mais qui était désireux de s'agrandir sans avoir à courir les hasards d'une lutte sérieuse, passe pour avoir conçu le projet du premier partage de la Pologne ; on croit même que dès 1769 il avait communiqué cette idée à Joseph II, lorsqu'il reçut la visite de ce prince à son camp de Neuss en Silésie. Ce qui donne beaucoup de poids à cette opinion, c'est qu'en 1770 Frédéric, sous prétexte de garantir ses États de la peste que les armées russes avaient apportée de Turquie en Russie et en Pologne, forma un cordon de troupes dans l'intérieur de la Prusse polonaise, tandis que Joseph II, sous le même prétexte, en formait un dans le palatinat de Cracovie. Par ce moyen ils se trouvèrent d'avance en possession des pays qu'ils se disposaient à réclamer. Catherine accéda au partage : on sait qu'elle y était d'ailleurs excitée par des hommes

de sa cour, qui espéraient s'enrichir des dépouilles de la Pologne.

Quant à Marie-Thérèse, plus scrupuleuse, elle montra d'abord une forte opposition à ce dessein, dont l'avantage était manifeste, mais dont il était difficile d'établir l'équité. Elle parut enfin se laisser vaincre par son fils et par son ministre, le comte de Kaunitz. Le traité définitif qui réglait les lots entre les trois puissances fut conclu le 5 août 1772. La Russie acquit tout le territoire dont elle forma les gouvernements de Polotsk et de Mohilef, et Catherine se réserva l'influence exclusive sur la Pologne, avec la garantie de la constitution. Les confédérés se dissipèrent aussitôt que les cours eurent déclaré qu'on ne verrait en eux que des bandes de brigands, d'assassins et d'incendiaires.

Marie-Thérèse assura qu'elle n'était entrée dans ce partage dont elle sentait l'injustice, que pour obvier à de plus grands maux. Chacune des puissances copartageantes fit entendre aux Polonais qu'elle n'avait concouru à les assujettir que pour mettre fin à leurs malheurs et leur procurer les douceurs du repos. De tels discours ressemblaient à une cruelle dérision : ils ne manquaient cependant pas de vérité. La Pologne avait été le théâtre de tous les excès et de toutes les réactions auxquels peuvent se porter la haine, la jalousie, la cupidité, l'esprit de faction et les passions les plus aveugles. C'est ce qui faisait dire, pour excuse, à un ministre du roi de Prusse que cet acte, tout injuste et violent qu'il devait sembler aux étrangers, avait été le salut des Polonais, et que, si la force ne les avait pas contraints à mettre bas les armes, ils auraient fini par se déchirer jusqu'au dernier, comme des bêtes féroces.

Nous avons vu que le cabinet de Versailles, ennemi de celui de Saint-Pétersbourg, était parvenu à faire prendre aux Turcs les armes contre la Russie. Le comte de Vergennes, ambassadeur de France à Constantinople, eut

ordre d'engager la Porte à déclarer la guerre. Vergennes, homme d'une rare intégrité, fut autorisé à répandre des millions pour déterminer le divan à des actes hostiles, et il y réussit sans aucuns frais. Suivant l'usage barbare de la Turquie, le ministre de Russie fut enfermé au château des Sept-Tours, et la guerre fut déclarée (1769). La Russie fit des apprêts formidables contre un ennemi que depuis le règne de l'impératrice Anne elle a peu respecté. Les Turcs préparaient de leur côté une vigoureuse résistance; ils armaient une flotte qui devait agir sur la mer Noire; les Russes ne virent de cette flotte que des débris jetés par la tempête sur les rivages de la mer d'Azof.

L'armée turque, forte de cinq cent mille hommes, passa le Danube; mais ces troupes indisciplinées servirent la Russie bien mieux que leurs maîtres, en se débandant et en refluant sur leur territoire pour s'y livrer au brigandage.

Les bornes que nous nous sommes prescrites ne nous permettent pas de suivre les différentes armées des Russes, ni d'entrer dans les détails de tous leurs exploits; à peine même parlerons-nous des principales opérations de cette guerre. Nous devrons nous en tenir à constater sommairement les résultats.

Mais les Russes payaient cher leur gloire et leurs conquêtes. La peste régnait à Moscou (1771), et les Turcs, en communiquant à leurs ennemis cette contagion redoutable, paraissaient assez vengés de leurs désastres. Elle exerça des ravages affreux dans les fabriques et parmi le peuple, qui ne peut jamais opposer aux épidémies meurtrières que d'insuffisantes précautions. Grégoire Orlof montra dans cette occasion un courage bien supérieur à celui qui brave la mort dans les combats; il vint à Moscou, visita les malades, donna les ordres que leur état rendait nécessaires, défendit les attroupements, et coupa la communication des miasmes pestilentiels. Ses soins

affaiblirent la gravité du mal, qui bientôt cessa entièrement.

L'année 1772 se passa tout entière en négociations. La Russie victorieuse demandait beaucoup; les Turcs n'avaient pas encore perdu l'espérance de rétablir leur fortune. Grégoire Orlof n'eut pas le courage de supporter les longueurs des formes diplomatiques; trouvant que les plénipotentiaires turcs étaient ennuyeux, il rompit les conférences et partit. Les pourparlers furent repris à Bukharest; le vainqueur des Turcs, Roumiantsof, devint un ministre de paix; mais on ne put s'entendre sur les conditions; le terme convenu pour la fin des conférences expira le 22 mars 1773; Roumiantsof et le grand-vizir se séparèrent pour se combattre de nouveau. Dans l'année 1774 l'avantage fut encore aux Russes, qui posèrent à la Turquie les mêmes conditions qui avaient été débattues au congrès de Bukharest. La Russie obtint la navigation libre sur toutes les mers dominées par le Sultan, et le passage des Dardanelles, avec tous les priviléges et toutes les immunités dont jouissent les nations les plus favorisées par la Porte. Elle ne conserva de ses conquêtes qu'Azof, Taganrok et Kinburn, et se fit promettre, en dédommagement des frais de la guerre, quatre millions de roubles qui ne furent jamais payés. L'indépendance de la Crimée et des hordes qui s'y rattachent fut une des clauses du traité. Cette paix, célèbre par sa longue influence, porte le nom de *Kaïnardji*, lieu où elle fut conclue.

Presque constamment victorieuse, la Russie avait peut-être encore plus besoin de la paix que son ennemie. Brillante au-dehors, ses maux étaient intérieurs; la peste avait décimé la population dans plusieurs de ses provinces. Une horde entière de quatre cent mille Kalmouks ou Tourgouths s'était soustraite, vers le commencement du siècle, à la domination de la Chine et s'était arrêtée dans les vastes déserts qui formaient autrefois le

royaume tartare d'Astrakan; là, ils nourrissaient des troupeaux innombrables, qui faisaient toute la richesse de ce peuple pasteur. On irrita par les vexations, on rebuta par le mépris, on effraya par les menaces, on insulta par les voies de fait, ces hommes nés pour l'indépendance. Ils préparèrent en secret leur émigration, et se retirèrent en 1771 à l'autre extrémité de l'Asie, dans la patrie de leurs ancêtres. Cette désertion priva les provinces voisines d'un commerce abondant qui leur procurait, en échange des grains qu'elles cultivent et des ustensiles de leurs fabriques, une grande quantité de bœufs, de moutons à large queue, de chevaux, de cuirs, et de ces pelleteries connues en Europe sous le nom de *moutons de Kalmouks* et d'*agneaux morts-nés d'Astrakan*.

A cette désertion et aux ravages de la guerre avait succédé la tentative d'un rebelle qui dévastait les plus belles provinces de l'empire : un Cosaque du Don nommé Pougatchef, mis dans les fers à Kazan, avait dit à des malheureux comme lui qu'il était l'empereur Pierre III. Il se vit bientôt à la tête d'un parti, et dut ce premier succès moins au nom qu'il usurpait, sans avoir avec ce prince aucune ressemblance, qu'à sa haine pour la noblesse et à la promesse qu'il faisait d'abolir la servitude. Sa troupe était composée de Cosaques des bords de l'Iaïk, de Bachkirs, de paysans fugitifs, de valets paresseux ou mécontents, de voleurs qui espéraient faire un riche butin sous un chef puissant. Cet aventurier répandait la désolation dans les gouvernements de Kazan, de Nijni-Novgorod, d'Astrakan et d'Orenbourg. Déjà l'esprit de révolte gagnait l'immense populace de Moscou; et si Pougatchef avait profité de l'occasion, il pouvait se rendre pour quelque temps maître de cette ancienne capitale et dicter ses lois dans le palais des tsars. Vaincu, il se retirait dans les déserts, reparaissait plus redoutable encore, et voyait augmenter chaque jour le nombre de

ses complices. Trouvant des jouissances de barbare dans le mal qu'il faisait, il se plaisait autant dans la destruction que dans le pillage, et se délectait à la vue des tourments des nobles et des étrangers qui lui tombaient sous la main. On est effrayé du nombre de ses victimes, et l'imagination se soulève au récit de leurs tortures : l'histoire ne présente peut-être pas un autre exemple d'une semblable atrocité.

Enfin, trahi et livré par des Cosaques qui avaient suivi son parti, Pougatchef périt de l'ancien supplice que les Russes infligeaient aux traîtres : il eut les bras, les jambes et la tête tranchés par la hache. Ses membres, séparés, furent exposés sur des roues et brûlés dans différents quartiers de la ville. Quelques-uns de ses principaux complices furent punis de mort à Moscou, d'autres dans différentes cités où l'on crut cet exemple nécessaire; et les rebelles, dispersés, rentrèrent d'eux-mêmes dans le devoir.

Ce fut aussi au commencement de 1774 que fut amenée à Saint-Pétersbourg une jeune personne dont la captivité fit quelque bruit. Elle se faisait appeler Élisabeth, ajoutait à son nom le titre de princesse, et se disait fille de la dernière impératrice. Enlevée, disait-on, par le prince Radzivil, chef d'une confédération polonaise ennemie de la Russie, dont un jour il espérait ceindre la couronne, Élisabeth, désignée pour donner sa main à ce futur empereur, fut emmenée par lui à Rome, où elle vécut longtemps dans un état très-voisin de la pauvreté et sous la conduite d'une seule gouvernante. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Alexis Orlof, étant allé joindre l'escadre russe à Livourne, vit Élisabeth, se fit une étude perfide de gagner sa confiance, feignit de prendre pour elle le plus vif intérêt, l'attira sur sa flotte sous prétexte de lui donner une fête, l'y retint prisonnière et la fit passer en Russie. Elle fut enfermée dans une forteresse, sous la garde de soldats impitoyables. On ne sait

si elle périt de misère, de douleur, des duretés qu'on lui fit subir, ou noyée dans son cachot par la terrible inondation de 1777, qui passait pour la plus forte que Saint-Pétersbourg eût encore éprouvée depuis sa fondation.

La rigueur dont la malheureuse Élisabeth fut l'objet semble avoir été gratuite. Peut-être sur les motifs qui ont fait arrêter sur un territoire étranger, traîner en Russie et traiter avec tant de barbarie la fausse ou véritable fille d'Élisabeth, nous manque-t-il des informations propres à justifier Catherine; mais la conduite d'Orlof dans cette affaire inspirera toujours l'horreur que mérite une basse trahison.

Le grand-duc Paul avait épousé, en 1773, une princesse de Hesse-Darmstadt : elle mourut en 1776, au terme de sa grossesse, sans avoir pu être mère. Paul épousa dans la même année Marie, princesse de Wurtemberg, nièce du grand Frédéric, roi de Prusse.

Pour la première fois vient se placer sous notre plume le nom d'un homme qui, depuis neuf ans déjà influent et célèbre en Russie, n'acquit des droits à une existence historique qu'à l'époque où nous voilà parvenus (1781) : c'est Grégoire Potemkin. Dès l'année 1744 il avait obtenu auprès de sa souveraine un immense crédit. Si Potemkin finit par avoir une grande part au gouvernement civil et militaire, s'il parut même quelquefois tenir avec Catherine les rênes de l'empire, c'est qu'elle avait découvert en lui de larges conceptions, de vastes desseins, qui s'accordaient avec ses propres pensées, et un zèle sans bornes, qui lui parut sincère et qui l'était peut-être. En faveur de ses éminentes qualités, elle lui pardonna des défauts non moins grands. Elle ne tarda pas à partager ses affections, elle eut d'autres favoris; mais ils ne furent que les créatures, les protégés de Potemkin, et leur perte suivit de près le moment où ils annoncèrent la prétention d'être quelque chose sans lui. On ne peut

tracer le portrait de cet homme étrange sans paraître se livrer à un jeu d'esprit et rechercher de frivoles antithèses. Il réunissait toutes les qualités contraires, et personne ne lui ressemblait moins que lui-même ; il paraissait ne rien faire pour prospérer, et il avait des succès éclatants. Deux hommes (1) qui l'ont bien connu, et qui étaient capables de le juger, en ont donné la raison : c'est qu'il avait du génie. Nous oserons proposer un autre terme, plus juste peut-être : c'est qu'il avait du bonheur. En effet, il est des hommes auxquels tout réussit, quoi qu'ils fassent et souvent contre toute attente, en dépit même ou plutôt à cause de leurs fautes : Potemkin était un de ces hommes.

Ce fut lui que Catherine chargea de soumettre la Crimée et le Couban (1783). Il ne s'agissait de rien moins que de reculer jusqu'au Caucase les limites de l'empire de Russie. Potemkin, secondé par Souvarof, dont la terrible activité ressemblait à une fièvre continue, parvint à réaliser une partie de l'œuvre immense qui lui avait été confiée par sa souveraine. Elle fut poursuivie pendant toute la vie de Catherine, qui en avait peut-être conçu la pensée ; elle ne fut point abandonnée par Paul Ier, et se termina sous Alexandre. Potemkin, pour prix des importantes acquisitions qu'il venait de procurer à Catherine, fut nommé président du conseil de guerre, et joignit aux gouvernements d'Azof et d'Astrakan, qu'il avait déjà, celui de la Crimée (1784). Catherine rendit à la Crimée son antique nom de *Tauride*, et donna celui de *Caucase* au Couban. En faisant revivre ces dénominations grecques, n'annonçait-elle pas un peu trop ouvertement qu'elle ne désespérait pas d'étendre un jour son empire sur la Grèce ? C'est ce qu'indiquait aussi le nom de *Constantin*, qu'elle fit donner au second de ses petits-fils, et c'est ce qu'on ne manqua pas de

(1) M. de Ségur et le prince de Ligne.

faire remarquer à la Porte quand on voulut la brouiller avec la Russie.

On avait déjà vu Catherine, dans les premières années de son règne, visiter une partie de ses États, et faire sur le Volga, le plus grand des fleuves qui prennent leur source en Europe, une navigation d'autant plus agréable qu'elle n'était pas sans danger; car cette princesse cherchait volontiers l'occasion d'étonner par son courage des courtisans timides, et en pareil cas ce n'était pas un trop mauvais moyen de faire sa cour, que d'affecter un peu de poltronnerie lorsque la souveraine montrait de l'intrépidité. Ce fut pendant ce voyage, pour employer quelques moments de loisir, qu'elle distribua aux seigneurs les plus instruits de sa cour les diverses parties du *Bélisaire* de Marmontel à traduire en russe, et qu'elle se réserva pour elle-même un des chapitres. L'archevêque de Paris avait lancé un mandement contre l'ouvrage original; elle voulut que la traduction fût dédiée à l'archevêque de Saint-Pétersbourg (1).

Devenue maîtresse de la Tauride, elle désira la connaître (1787). Ce dessein était encouragé par Potemkin, qui voulait faire de ce voyage une longue pompe triomphale, capable d'enivrer sa souveraine. Grâce à son adresse et à la profusion qu'il se permettait des deniers de l'État, tout devait être, sur cette route de près de mille lieues (huit cent soixante-quinze lieues françaises de distance directe), fêtes, décorations théâtrales, prestige, enchantement. C'étaient de grands feux allumés dans toute l'étendue du chemin; c'étaient des illuminations dans les villes; c'étaient des palais au milieu de cam-

(1) *Velizer, Solchineniia ghospodina Marmontelia.... Pereveden na Volghie.* (*Bélisaire* de M. Marmontel, traduit sur le Volga. — Saint-Pétersbourg, 1768; 2e édit., 1773). Dans cette deuxième édition les chapitres sont signés de la lettre initiale des seigneurs qui les ont traduits. Catherine II a traduit le chapitre IX, qui traite de la vertu pure.

pagnes désertes, et ces palais ne devaient être habités qu'un jour; c'étaient des villages nouvellement formés dans les solitudes où les Tartares avaient naguère conduit leurs troupeaux; c'étaient des cités qui surgissaient dans ces mêmes déserts; et partout une nombreuse population, partout l'image de l'aisance et du bonheur, partout les danses, les chants, les hommages de cent nations différentes qui se précipitaient autour de leur souveraine; partout enfin, gaieté, industrie et commerce. Il y avait dans tout cela plus d'illusion que de vérité. Catherine apercevait de loin des villes et des villages dont il n'existait que les murailles extérieures. De près elle voyait un peuple nombreux; mais ce même peuple voyageait la nuit pour lui donner plus loin, le jour suivant, un spectacle semblable. Quelques-unes de ces supercheries atteignaient sans doute leur but; mais sans doute aussi toutes ne trompaient pas la tsarine, et elle avait la complaisance de se prêter à l'illusion. On a blâmé sévèrement ces dépenses, et l'on doit avouer qu'elles furent excessives; mais elles ne furent pas sans utilité, puisqu'elles répandirent l'argent, l'industrie, la vie sur des pays nouvellement conquis.

Catherine, à son retour, traversa les champs de Pultava, où Potemkin lui donna une représentation de la bataille gagnée, en vue de cette place, par Pierre Ier sur Charles XII : événement important par sa longue influence, et qui apprit à l'Europe que la Russie était dès lors un empire redoutable. Enfin la grande souveraine, après tant et de si superbes fêtes, rentra dans sa capitale pour y connaître le triste état de ses finances, entendre les cris douloureux de ses sujets, tourmentés par la disette, et se voir menacée des chances d'une guerre prochaine.

Ceux qu'on disposait à la lui faire n'étaient pas ses plus grands ennemis; ils étaient excités par deux cours longtemps amies de la Russie, celle de Londres et celle de Berlin. Frédéric était mort le 17 août 1786. Catherine

n'avait pas pour Frédéric-Guillaume, son successeur, tous les égards qu'elle avait eus pour le grand homme. Frédéric-Guillaume n'avait pas oublié la froide réception qu'on lui avait faite à Saint-Pétersbourg du vivant de son oncle, et c'était surtout cette offense que son esprit étroit et susceptible ne pouvait pardonner à Catherine. Quant à la haine des Anglais, elle était purement politique : ils savaient que Catherine, peu de jours avant son départ pour la Tauride, avait signé un traité de commerce avec la France, et c'était à leurs yeux un attentat au droit exclusif qu'ils s'arrogeaient sur le commerce du monde entier.

Ennemis de la Russie, mais sans moyens de la combattre, les Anglais eurent recours aux Turcs, travaillèrent en même temps à leur ménager des diversions de la part de la Suède et de la Pologne, et soufflèrent le feu de la rébellion dans la Belgique, pour donner de l'embarras à Joseph II, allié de Catherine. La Prusse et l'Angleterre ne manquaient pas de motifs spécieux à faire valoir auprès de la Porte pour l'engager à prendre les armes contre la Russie. On ne pouvait guère douter que Catherine ne nourrît contre les Turcs des projets funestes, et jusqu'à celui de les chasser de Constantinople pour y élever un trône au jeune Constantin; mais ce n'était qu'un dessein éloigné, que plus d'un incident pouvait faire évanouir; et du reste, rien n'était préparé pour son exécution. Il y a donc lieu de présumer que, sans les suggestions des ennemis de la Russie et les manœuvres de Potemkin, les Turcs et les Russes auraient encore joui d'une longue paix.

On ne peut accuser Potemkin de s'être vendu aux Anglais et aux Prussiens; mais comme eux, et avec des intentions bien différentes, il voulait la guerre. Ses intrigues ne prouvent pas que Catherine partageât ses vues. Pendant qu'elle travaillait à satisfaire le sultan, Potemkin prescrivait à Boulgakof, ambassadeur de Russie à Cons-

tantinople, d'amener une rupture entre ces deux puissances. En même temps, les Anglais persuadaient à la Porte que la France venait de signer contre elle un traité d'alliance avec la Russie. Catherine s'obstinait à conserver encore des espérances de paix, qu'à Constantinople la guerre était déjà déclarée; elle le fut, parce que l'Anglais ne croyait pas la Russie en état de la soutenir, parce qu'il espérait voir cet empire affaibli, lui-même y dictant la loi et emportant le monopole du commerce du Nord. En rendant les Français suspects auprès de la Porte d'intelligence avec la Russie, il espérait y détruire l'influence de la France, et ravir à celle-ci le commerce du Levant. Ce projet était bien conçu, le succès en semblait infaillible, et cependant il ne réussit sur aucun point, ou plutôt il ne tourna qu'au détriment des peuples qui s'étaient livrés aux insinuations de l'Angleterre.

Potemkin, qui disposait de tout, se ménagea en quelque sorte les avantages et l'honneur de cette guerre. Il n'avait eu tant d'empressement à la rendre inévitable que pour obtenir le grand cordon de l'ordre militaire de Saint-Georges. Cet homme fastueux, paré de tous les ordres de l'Europe qui n'exigeaient pas la profession de la religion catholique, avait l'ambition d'y joindre cette nouvelle décoration, et, quelle que fût la faveur dont il jouissait auprès de sa souveraine, qui ne voulait pas enfreindre ses propres lois, il ne pouvait l'obtenir que par la conquête d'une place importante. Il résolut donc de faire le siége d'Otchakof (1), qui résista longtemps et ne fut enlevée qu'au bout de dix mois (1788). Un des faits importants de cette heureuse campagne fut la fondation d'Odessa, très-utile place à l'embouchure du Dniester, dont l'idée est due à l'amiral Ribas, Napolitain au service de la Russie. Odessa devint depuis très-florissante sous le gouvernement du duc de Richelieu.

(1) A l'embouchure du Dniéper.

La guerre avec les Turcs se continua jusqu'en 1792, époque à laquelle la paix fut enfin signée. Un an auparavant, Potemkin était mort, à peu près ignoré, à l'âge de cinquante-cinq ans.

A peine Catherine avait-elle terminé avec les Turcs, qu'elle dut tourner ses armes contre la Pologne : nous n'essaierons pas de raconter la suprême agonie de cette nation, jadis si grande (1794). Contentons-nous de dire que ce fut Frédéric-Guillaume qui, par ses intrigues pour enlever à Catherine toute influence sur la Pologne, amena l'entier assujettissement de cette monarchie républicaine, et un dernier partage dont profita surtout celle qu'il avait eu dessein de dépouiller. On peut dire que c'est le cabinet de Versailles, dirigé par Choiseul, et ensuite la haine passagère de l'Angleterre et du roi de Prusse, qui ont procuré à la Russie, sinon une domination, du moins une puissance plus que double de celle que lui avait léguée Pierre Ier; ce sont les ennemis de la tsarine qui ont servi son ambition, et l'ont poussée là où ils croyaient la voir se briser, et où, au contraire, la fortune l'attendait pour la couronner de gloire.

Catherine venait de commencer contre la Perse une guerre qui n'était point encore signalée par des événements remarquables, lorsque, jouissant en apparence d'une santé qui lui promettait de longs jours, elle fut frappée d'une apoplexie foudroyante, qui la précipita dans le tombeau le 9 novembre 1796, à l'âge de soixante-sept ans, après un règne de trente-trois ans et demi.

La dernière moitié de ce règne brillant fut ruineuse pour la Russie et honteuse pour Catherine. Son esprit conservait toute sa force ; mais son caractère ne montrait plus que de la faiblesse. Elle faisait des lois, des règlements, et les Russes gémissaient sous une anarchie oppressive. Tout fonctionnaire se croyait souverain absolu dans son poste, et ne rendait compte ni de sa gestion, ni des deniers qu'il avait entre les mains. L'empire

était une proie livrée aux favoris et à leurs créatures. Partout régnait l'impunité, excepté pour ceux qui osaient leur déplaire; partout on voyait l'excès de la mollesse et l'excès du despotisme. La misère était extrême ainsi que le luxe.

Les guerres qu'ordonna Catherine, ses profusions, sa magnificence, ont répandu sur son nom un grand éclat, mais ont ruiné son empire. La perte des hommes ne peut s'évaluer; l'or, l'argent, le cuivre manquèrent à la fois. On aggrava les impôts; on fit des emprunts onéreux chez l'étranger. La Russie ne fut plus riche qu'en papier-monnaie, qu'on multiplia à l'infini et pour représenter de petites sommes. On vit la misère s'accroître rapidement, le prix des marchandises quintupler, enfin sous un climat glacé, des millions d'hommes ne se vêtir que de haillons. « Si cette femme vit âge d'homme, disait le prince Stcherbatof en parlant de Catherine, elle entraînera la Russie dans son tombeau. »

On assure qu'elle ne savait de son règne que ce qu'il avait de brillant, de ses lois que ce qu'elles avaient de spécieux : on lui en cachait les suites funestes. Aussi finit-elle par s'enivrer de son génie, et parler de sa personne avec la même admiration que ses flatteurs. Égarée par les hommes qui l'entouraient, prévenue par eux contre son fils le grand-duc Paul, elle voulut, dans les derniers temps de sa vie, le déshériter et appeler au trône le fils aîné de ce prince.

Cette philosophe couronnée, l'amie des Diderot et des d'Alembert, était sujette à s'effrayer, comme le dernier de ses sujets, du moindre phénomène de la nature. Sur la foi d'une prédiction qui portait qu'un grand personnage devait mourir en 1796, elle se crut menacée d'une mort prochaine. Un météore qui parut dans le ciel, un jour qu'elle assistait à une fête, augmenta sa terreur : elle en parlait sans cesse, et ne pouvait cacher le trouble

dont elle était agitée : cette crainte hâta la fin de ses jours.

Un seul trait nous semble la satire la plus cruelle de tous les régimes qui ont précédé le règne de Catherine II, et on le prendrait pour l'ironie la plus amère, si l'on ne le trouvait cité sérieusement par les historiens russes les plus dignes de foi, et jusque dans la bouche du peuple : c'est que cette souveraine ait été désignée par le doux nom de *mère*. Ce fait seul permet de juger à quel degré d'asservissement et d'insensibilité en était venue la nation russe.

CHAPITRE XXI

Paul Ier. — Disgrâce de Souvarof. — Caractère sombre de Paul Ier. — Sa résistance aux influences de la révolution française. — Il porte la guerre en Italie. — Il s'allie avec Bonaparte. — Sa mort. — Alexandre monte sur le trône. — Lutte entre Alexandre et Napoléon. — Traité de Tilsitt. — Ses clauses secrètes. — Campagne de Russie de 1812. — Bataille de Leipzig. — Chute de Napoléon. — Entrée des alliés en France. — Alexandre Ier à Paris. — Son retour en Russie et sa mort. — Jugement porté sur son caractère.

(1796 — 1825)

A la mort de Catherine II, sa mère, Paul était âgé de quarante-trois ans; la vie solitaire qu'il avait menée avec sa famille n'avait fait qu'accroître les mauvais penchants que Catherine reconnaissait en lui; après un long voyage en Italie et en France, il revint à Saint-Pétersbourg plus rempli de haine, plus soupçonneux, plus irrité et plus endurci qu'il n'en était sorti dans sa jeunesse; mais il s'était habitué à la sobriété, à l'activité et à l'ordre;

son caractère s'était formé et avait acquis beaucoup de fermeté. Le lendemain de la mort de sa mère, il fut proclamé empereur, et son fils aîné, Alexandre, héritier présomptif du trône. On regretta moins Catherine quand on vit les dispositions que prit le nouvel empereur dès son avénement au trône ; c'étaient autant de bienfaits pour le peuple et pour la cour. Il rendit la liberté à douze mille Polonais détenus prisonniers dans la forteresse de Schlusselbourg, et honora le mérite du brave Kosciusko, leur chef, en lui faisant présent d'une maison et d'une pension de douze mille roubles.

Vint le moment de s'occuper des funérailles de Catherine : c'est alors que le souvenir de l'assassinat de son père se réveilla vivement dans le cœur de Paul ; il résolut de le venger. Les anciens serviteurs de Pierre III furent tirés de la retraite où ils s'étaient pour la plupart ensevelis ; ses portraits reparurent. Paul fit retirer avec beaucoup de pompe le cercueil de son père du caveau où l'on s'était empressé de le cacher lors de sa mort. Il fut exposé auprès du cercueil de Catherine, et on célébra à la fois les funérailles des deux époux. Rien ne pouvait rappeler d'une manière plus imposante le meurtre que Catherine s'était flattée peut-être d'avoir fait oublier par la durée et l'éclat de son règne. Pour que la vengeance fût complète, Alexis Orlof, le principal complice de ce crime, fut forcé de suivre le cercueil de sa victime. Mais était-ce bien un mouvement de piété filiale qui le poussait à déshonorer sa mère pour rendre aux restes d'un père de vains et tardifs honneurs ?

Au milieu des affaires importantes qui se pressaient autour de lui, le nouvel empereur ne parut avoir une attention suivie et sérieuse que pour le militaire ; on voyait évidemment que Paul voulait imiter le grand Frédéric. On l'entendit un jour dire : « Le matin je veux être Frédéric, et le soir Louis XIV. » Parole bien ambitieuse ! La tactique prussienne lui paraissait un

chef-d'œuvre d'invention : il s'efforça de l'adapter à son armée, sans songer aux modifications que la différence des mœurs nationales devait y apporter. Jusque alors le soldat russe avait eu un costume simple et commode; Paul lui fit prendre l'uniforme prussien, et n'oublia même pas les cheveux frisés et la longue queue. Il fit faire des modèles de queues pour être envoyés aux divers corps d'armée. Quand le général Souvarof ouvrit le paquet de modèles qui lui avait été adressé, il secoua la tête, et dit, selon sa coutume, en petits vers russes : « Ces queues ne sont pas des baïonnettes, et cette poudre ne prend pas feu. » Paul apprit cette saillie et la popularité qu'elle avait acquise dans l'armée; il n'aimait point Souvarof, et songeait à le destituer comme tous les autres serviteurs de sa mère; la plaisanterie du vieux soldat lui servit de prétexte. Non content de l'avoir privé d'emploi, l'empereur l'exila dans une terre éloignée.

Les ministres éprouvèrent presque tous le sort de Souvarof. Dans toutes les administrations on vit arriver de nouveaux fonctionnaires qui n'avaient point figuré sous le règne précédent. Les monuments qu'avait laissés Catherine ne furent pas plus respectés; Paul en changea une partie en casernes. Un grand nombre d'emplois civils furent supprimés, et les dépenses du trésor considérablement diminuées. Paul favorisa le commerce de la Russie; il travailla à l'exécution du projet qui existait depuis longtemps de joindre par des canaux la Baltique à la mer Noire. Il fit ouvrir les canaux de Novgorod, Marin Saisk, Berezin et Oginsk, qui ne furent achevés que sous le règne d'Alexandre.

L'acte le plus important du règne de Paul fut la loi de succession qu'il publia en 1797, et qui fut déclarée acte constitutionnel de l'empire. La succession au trône ne devait plus dépendre des caprices du souverain. C'était au fils aîné de l'empereur et à toute sa postérité mâle que devait appartenir la couronne; au défaut de l'aîné, le

second fils et sa postérité mâle sont appelés au trône; au défaut de mâles, les enfants ou descendants femelles y ont droit, en observant toujours la proximité. La majorité du souverain est fixée à seize ans.

Paul avait continuellement devant les yeux le sort de son père; il semblait redouter sans cesse une nation qui avait laissé égorger Pierre III, et pour ne pas être, comme ce monarque, la victime de ses sujets, il voulut les éloigner de sa personne par la terreur. Sa femme même, quelque estime qu'il eût pour ses vertus, ne fut pas exempte de cette espèce de proscription; et si quelqu'un lui parlait bas en sa présence, Paul ne manquait pas d'adresser des reproches à l'un ou à l'autre. Un jour elle s'entretenait à voix basse avec un ministre étranger; Paul l'interrompit brusquement par ces mots foudroyants : « Madame, vous vous préparez peut-être à jouer le rôle de Catherine ; mais sachez que vous ne trouverez pas en moi un Pierre III. » Dans cette méfiance, il exigea avec la dernière rigueur les signes par lesquels les anciens Russes avaient eu coutume de marquer leur respect et leur soumission au souverain. Si sa voiture passait par les rues, il fallait que les équipages qu'il rencontrait s'arrêtassent et que toutes les personnes descendissent pour le saluer à pied. On punissait sur-le-champ ceux qui y manquaient, sans faire la distinction des personnes. Une dame qui venait à la ville chercher un médecin pour son mari malade à la campagne, eut le malheur de ne pas faire attention à la voiture de l'empereur qui passait; elle fut aussitôt mise en prison, et ses domestiques furent envoyés à l'armée. Effrayée de cet ordre sévère, et désespérée d'être séparée de son mari, la dame perdit la raison, et le mari mourut sans secours. Deux autres femmes furent punies avec plus d'inhumanité encore pour la même faute : elles furent rasées et fouettées.

Les malheureuses conjonctures de l'époque dans laquelle Paul était arrivé au trône contribuèrent à fortifier

son humeur sombre et soupçonneuse : il avait sous les yeux l'exemple fatal de la révolution française, dont les maximes commençaient à circuler en Europe ; elles retentissaient sur les bords de la Baltique. Aucune mesure ne sembla à Paul assez sévère lorsqu'elle tendait à travailler dans le sens contraire de la révolution. Tandis qu'on faisait jurer en France fidélité à la constitution, les fonctionnaires publics en Russie furent obligés de jurer haine à la république et à l'anarchie. Paul traça des bornes à l'esprit de ses sujets comme au territoire qu'ils occupaient. Une censure inflexible empêchait l'entrée des livres étrangers, et examinait avec rigueur tout ce qu'on publiait en Russie. De nombreux agents de police surveillaient la conduite et même les sentiments des individus. Les étrangers n'étaient reçus dans l'empire qu'avec une inquiétude manifeste ; on en renvoya un grand nombre, et ceux auxquels on permit de rester vivaient dans une gène faite pour les dégoûter bientôt de ce séjour.

Mais rien n'excuse les manies bizarres dont Paul entremêlait ses soupçons et ses craintes exagérées. Il avait en horreur les chapeaux ronds et les pantalons, et ne voulait pas qu'on en portât. Pour en abolir l'usage, il s'y prit comme autrefois Pierre Ier lorsque ce prince voulut abolir la mode de la barbe. Des Cosaques avaient ordre d'enlever et de déchirer tous les chapeaux ronds qu'ils verraient dans les rues : il y eut des gens battus par les soldats, et même envoyés à l'armée pour avoir cherché à conserver leurs chapeaux.

Paul s'était contenté jusque alors de s'opposer aux influences de la révolution française ; mais les conquêtes de la République, Pitt, et sa haine personnelle contre les républicains, l'engagèrent à entrer dans l'alliance de l'Autriche et de l'Angleterre contre la France. Ses alliés réclamèrent Souvarof pour général en chef de l'armée coalisée ; Paul le leur accorda, et écrivit lui-même au vieux soldat dans des termes flatteurs et

mérités. Souvarof vole à Saint-Pétersbourg, se rend de là à Vienne, où il est reçu comme le libérateur de l'Europe, et nommé feld-maréchal. Sous le règne de Catherine, il avait terminé par des coups de maître les guerres de Turquie et de Pologne; cette impératrice lui réserva le commandement des armées qui devaient agir contre la république française. Souvarof, qui haïssait autant que Catherine et Paul le républicanisme, écrivit plusieurs fois à sa souveraine : « Mère, fais-moi marcher contre les Français. » Quand Paul, à son avénement au trône, changea les dispositions de sa mère, Souvarof en tomba malade de chagrin. Enfin ses vœux furent exaucés. A la tête d'une armée formidable, il devait faire rentrer les armées républicaines dans les limites de leur patrie, relever le trône, et y rétablir les princes qu'elles en avaient vu descendre. Telle était du moins l'intention secrète de Paul; ses alliés en avaient une autre moins désintéressée, mais ils ne la faisaient pas encore connaître.

Comme l'Italie offrait de grandes ressources, comme c'était dans ce pays que les Français avaient fait le plus de progrès, Souvarof convint avec l'empereur d'Autriche que l'Italie serait le théâtre de la guerre (1799). L'armée autrichienne était auprès de Vérone : Souvarof lui amena un renfort de quarante mille Russes, accoutumés à vaincre sous sa conduite. Voyant qu'une fois maître du nord de l'Italie, il le serait plus facilement de la partie méridionale, le premier plan de Souvarof fut de percer par la Lombardie. Le 26 avril, il passa la rivière d'Adda, s'empara du camp français, et deux jours après il fit son entrée triomphante à Milan. Un grand nombre de places où les Français avaient laissé des garnisons tombèrent au pouvoir des alliés; ceux-ci assiégèrent Mantoue et les citadelles d'Alexandrie et de Tortone; Turin même devait être investie par leurs troupes. Après avoir fait une entrée solennelle dans Alexandrie, accompagné du grand-duc Constantin et du général Mélas, Souvarof se

dirigea sur Turin, commença le bombardement de cette ville et la prit au bout de quelques jours; mais la citadelle ne se rendit qu'un mois après.

Le général Moreau s'était retiré avec les débris de son armée dans le pays de Gènes; le général Macdonald se hâta de venir à son secours : Souvarof ne put que prévenir son arrivée, mais sans aucun autre succès pour le moment. Peu de temps après, Mantoue, à la suite d'une longue résistance, ouvrit ses portes au général russe, qui s'illustra encore par la victoire de Novi, où périt le brave Joubert. Souvarof avoua que jamais victoire ne lui avait été disputée avec autant d'acharnement. Tortone se rendit trois semaines après la bataille de Novi. Souvarof pouvait se flatter d'être maître de la haute Italie; le seul poste important qui restât aux Français était la ville de Gènes. Il s'apprêtait à leur arracher cette place, quand les intrigues des cabinets vinrent traverser ses plans, et firent perdre tout le fruit de cette glorieuse campagne.

Souvarof avait déplu à l'Autriche en rappelant, après la prise de Turin, le roi de Sardaigne dans ses États; elle ne put cacher alors ses véritables intentions, qui étaient de garder les conquêtes des armées combinées en Italie; en levant une armée, composée de tous les contingents des princes de l'empire, elle espéra se maintenir en Italie sans le secours des Russes. Paul I[er] entra en partie lui-même dans cette idée. Les cours alliées convinrent alors de faire agir les Russes en Suisse; mais cette entreprise échoua, quoique confiée à Souvarof. Les Russes furent défaits par les généraux français Masséna et Soult; et la campagne de Suisse, en sauvant la république française, fut pour nos armées le commencement d'une série de triomphes qui depuis lors ne furent interrompus que par de très-faibles revers. Voyant l'impossibilité d'occuper la Suisse, Souvarof repassa les Alpes et se prépara à retourner en Russie. Vainement l'Autriche et l'Angleterre voulurent-elles le ramener à la

coalition ; il resta inflexible, et Paul persista dans les mêmes sentiments.

Deux expéditions manquées suffisaient pour donner au tsar de l'aversion pour les coalitions. L'expédition de Hollande, entreprise avec les Anglais, fut plus courte ; mais aussi moins honorable pour les Russes que la campagne d'Italie. La guerre de Hollande ne dura pas deux mois, et fut très-glorieuse pour les armes françaises. Paul Ier fut détrompé de l'erreur dans laquelle l'avaient induit les alliés sur l'anarchie de la France et sur la facilité de la vaincre. Il témoigna son mécontentement aux ambassadeurs d'Angleterre et d'Autriche, et reçut très-froidement Souvarof, qui à cette époque revint à Saint-Pétersbourg. Le vieux général mourut bientôt après de chagrin.

Les arrestations et les exils étaient permanents ; de nombreux prisonniers étaient transportés en Sibérie. On ne laissait souvent à ces malheureux qu'une heure pour arranger leurs affaires ; puis on les envoyait sous un climat rigoureux, sans leur accorder les moyens de se garantir contre un froid glacial. La colère de Paul frappait indistinctement toutes les classes de la société ; les courtisans, les gens de lettres, les militaires, les marchands, les femmes, tous encouraient pour des fautes légères la peine de l'exil ou du knout. On continuait de faire la guerre aux chapeaux ronds, aux cheveux courts et aux pantalons. La censure sévissait contre les livres étrangers ; comme on n'avait d'abord aucune liste des ouvrages défendus, on prit l'*index* de Vienne. Il en résulta d'étranges méprises : différents livres de piété de la religion grecque qui étaient prohibés à Vienne furent aussi rejetés par la censure russe.

Tandis que Paul prémunissait son empire contre les dangers de l'anarchie, le pays qu'il avait vu dévasté par ce fléau avait déjà cessé d'être agité par les factions. La France, en mettant les rênes du gouvernement entre les

mains de Bonaparte, était rentrée dans l'ordre et reprenait crédit chez les puissances étrangères. Elle sollicitait l'alliance de la Russie contre les Anglais, et Paul, qui n'avait haï que les républicains, s'unit franchement à la France (1800). Il y a lieu de penser qu'il serait resté fidèle à ses engagements, et qu'il aurait appuyé de toutes ses forces le système de Bonaparte, si une fin prématurée ne l'eût enlevé; il fut trouvé mort le 24 mars 1801. On s'accorde à croire qu'il fut assassiné par quelques nobles mécontents; mais les détails de cet événement tragique ne sont pas encore connus d'une manière authentique. Son fils aîné Alexandre lui succéda.

Bien que d'une constitution forte en apparence, et d'une taille élevée, ce prince fut dans sa première jeunesse d'une santé délicate. Sa grand'mère, Catherine II, qui le destinait au trône à l'exclusion de Paul Ier, le tint soigneusement éloigné de son père. Dès l'âge de seize ans, Alexandre fut uni (9 octobre 1793) à Louise-Marie, troisième petite-fille du grand-duc Frédéric de Bade, qui prit, en entrant dans la communion grecque, le nom d'Élisabeth Alexiewna. Après la mort de Catherine II, Alexandre se vit écarté des affaires par la défiance ombrageuse de l'empereur son père; et il avait atteint, dans de paisibles études, sa vingt-quatrième année, lorsqu'une catastrophe imprévue le fit monter sur le trône. Aussitôt après la mort de son père, Alexandre fut salué empereur par les conjurés dans la cour même du palais où il attendait l'abdication de Paul Ier, sans se douter du crime qui allait être commis. Rien ne prouve qu'il eût pressenti ce fatal dénoûment; cependant il est certain qu'il avait eu des rapports avec les conjurés, et que le chef du complot avait habilement semé des défiances et des soupçons mutuels dans l'âme du père et dans celle du fils; qu'il avait obtenu le consentement de celui-ci, non pour l'assassinat, que les conjurés eux-mêmes n'avaient peut-être pas prévu, mais pour l'arrestation de

l'empereur et son abdication forcée. Ce qui prouverait encore cette assertion, si une foule de témoignages n'étaient venus l'établir, c'est qu'Alexandre n'infligea d'autre peine que celle de l'exil aux chefs de la conspiration, et que plusieurs d'entre eux furent même honorablement employés sous son règne.

Il quitta le palais Michaïlof, où le crime avait été commis et où il habitait un appartement au-dessous de celui de son père, et se rendit au palais d'hiver, où il reçut les hommages et les serments de tous les corps de l'État. Les premiers actes du nouveau règne annoncèrent des jours heureux pour la Russie. Le jeune souverain s'empressa de révoquer les absurdes et vexatoires ordonnances qui avaient signalé les derniers moments de son père, et il disgracia tous ceux qui par leurs avis avaient trompé la justice de Paul et contribué à diriger vers la tyrannie le caractère inquiet et soupçonneux de ce malheureux prince. Il délivra tous les prisonniers détenus dans les forteresses, et rappela de Sibérie cette foule d'exilés qu'y avait entassés un aveugle et capricieux despotisme. Les impôts furent réduits, les poursuites suspendues, et toute amende remise aux débiteurs du fisc. Le commerce reçut de nombreux encouragements; l'introduction des livres étrangers obtint une grande extension, et la liberté de la presse une latitude plus grande encore. Il est vrai qu'un peu plus tard Alexandre parut se repentir de quelques-unes de ces concessions, et qu'il y imposa des limites; il est également vrai que l'inquisition d'État, supprimée le 2 avril 1801, fut rétablie le 3 janvier 1802. Quant à l'extérieur, ses premières pensées et ses premiers rapports furent également pacifiques et généreux. Il mit fin, par une convention, aux différends que Paul avait eus avec l'Angleterre. Il maintint les traités qu'il trouva établis avec la France, et parut vouloir sincèrement vivre en bonne intelligence avec celui qui, sous le titre de consul, en était devenu le souverain. L'entrevue

qu'Alexandre eut, au mois de juin 1802, à Memel, avec le roi de Prusse, n'eut pour objet que l'indépendance de l'Allemagne, menacée par les envahissements de la France. De retour dans ses États, il poursuivit ses réformes dans toutes les branches du gouvernement.

En annonçant à ses peuples son avénement au trône, Alexandre avait déclaré qu'il marcherait sur les traces de Catherine II, son aïeule. Or, on sait que le système politique de cette princesse fut d'étendre la civilisation dans les provinces les plus reculées de l'empire, et d'assurer la prépondérance, ou plutôt la domination de la Russie, sur l'Europe et sur l'Asie. Alexandre se montra toute sa vie fidèle à ce double système.

Cependant le traité d'Amiens, qui semblait le gage de la tranquillité de l'Europe, avait été moins une paix qu'une trêve; les éléments d'une guerre générale se développaient chaque jour. Le bon accord entre la France et la Russie était à la veille d'être violemment brisé. L'exécution du duc d'Enghien (1804) excita de la part d'Alexandre les plaintes les plus amères : il refusa de reconnaître Napoléon comme empereur; celui-ci se répandit contre lui en des paroles violentes, et la guerre fut inévitable. Ainsi commença entre les deux colosses européens cette lutte qui devait être si longue, si sanglante, et ne se terminer que par la ruine de l'un des deux adversaires.

Le mémorable traité de Tilsitt, qu'Alexandre et Napoléon signèrent le 7 juillet 1807, à la suite d'une entrevue qu'ils eurent sur un radeau construit au milieu du Niémen, est un des faits les plus importants et les plus extraordinaires de la diplomatie européenne. Par cet acte, l'empereur de Russie reconnut Napoléon dans toute sa puissance et dans tous ses titres, y compris celui de *Protecteur de la Confédération du Rhin*, et il reconnut aussi ses frères comme rois de Naples, de Hollande et de Westphalie. Alexandre promit sa médiation entre la

France et l'Angleterre, et il s'engagea, si cette médiation était refusée, à subir toutes les conséquences du système continental. Voilà quelles furent les stipulations ostensibles de Tilsitt; mais, pour les observateurs éclairés, il resta démontré que des conditions secrètes, et bien autrement importantes, avaient été arrêtées entre les deux souverains. Le texte que nous reproduisons ici, et qui fut publié pour la première fois en 1834, révèle toute la portée de ce traité.

« I. La Russie prendra possession de la Turquie européenne, et étendra ses conquêtes en Asie autant qu'elle le jugera convenable. — II. La dynastie des Bourbons en Espagne et la maison de Bragance en Portugal cesseront de régner. Un prince de la maison de Bonaparte succèdera à chacune de ces couronnes. — III. L'autorité temporelle du pape cessera. Rome et ses dépendances seront réunies au royaume d'Italie. — IV. La Russie s'engage à aider la France de sa marine pour la conquête de Gibraltar. — V. Les Français prendront possession des villes situées en Afrique, telles que Tunis, Alger, etc.; et, à la paix générale, toutes les conquêtes que les Français pourront avoir faites en Afrique seront données en indemnité aux rois de Sardaigne et de Sicile. — VI. L'île de Malte sera possédée par les Français, et il ne sera fait aucune paix avec l'Angleterre tant qu'elle n'aura pas cédé cette île. — VII. Les Français occuperont l'Égypte. — VIII. La navigation de la Méditerranée ne sera permise qu'aux navires et vaisseaux français, russes, espagnols et italiens. Toutes les autres nations en seront exclues. — IX. Le Danemark sera indemnisé dans le nord de l'Allemagne par les villes hanséatiques, sous la clause cependant qu'il consentira à remettre son escadre entre les mains de la France. — X. Leurs Majestés les empereurs de Russie et de France conviendront ensemble d'un règlement, d'après lequel il ne sera permis à aucune puissance de mettre en mer des navires marchands, à

moins qu'elle ne possède un certain nombre de bâtiments de guerre. »

Les secrets de la politique de Napoléon à cette époque s'expliquent très-bien par ce peu de mots qu'un officier de son état-major (le général Jomini) écrivit alors du théâtre des événements : « Nous venons de faire avaler un verre d'opium à l'empereur Alexandre ; et pendant qu'il dormira, nous allons nous occuper ailleurs. » Des écrivains russes, et notamment l'aide-de-camp d'Alexandre, M. de Boutourlin, déclarent nettement que le traité de Tilsitt était trop onéreux à la Russie pour qu'elle pût le considérer autrement que comme un moyen de gagner du temps. Ainsi, pour la ruse et le calcul, aucun des deux souverains ne le cédait à l'autre ; mais on voit que, plein de confiance dans son habileté et de dédain pour la jeunesse et l'inexpérience d'Alexandre, Napoléon fut en cette occasion la dupe d'un prince nourri dans l'astuce des cours, qui cachait sous une apparence d'effusion et de candeur un esprit subtil et impénétrable. Ce fut sous le vain prétexte de compléter le système continental, et en conséquence des conventions de Tilsitt, que, vers le commencement de 1808, Alexandre tourna ses armes contre le roi de Suède, Gustave IV, son beau-frère, qui venait de conclure une alliance avec l'Angleterre. Il fit envahir la Finlande, et, pour hâter une conquête à laquelle il mettait le plus grand prix, Alexandre joignit à la force des armes des moyens peu dignes de la réputation de loyauté et de grandeur qu'il s'était acquise. Ainsi fut consommée cette conquête si longtemps convoitée par les prédécesseurs d'Alexandre, cette conquête qui assure l'ascendant de la Russie sur la Baltique, et met sa capitale à l'abri des dangers que lui avaient fait sentir plus d'une fois les rois de Suède, et surtout le père de Gustave IV.

A cette époque, Napoléon essuyait dans la Péninsule des revers éclatants, et qui apprenaient aux puissances

du Nord qu'il n'était pas impossible de résister à ses armes. Ce changement de fortune excita de sourdes rumeurs parmi ses ennemis; et, dans la crainte que l'amitié d'Alexandre n'en fût ébranlée, il provoqua la réunion d'Erfurth, où l'empereur de Russie se rendit dans le mois d'octobre 1808, et où il donna de nouveau à son redoutable allié des témoignages multipliés d'estime et d'admiration. On n'a pas oublié l'espèce de mouvement dramatique auquel il s'abandonna au spectacle, lorsque, entendant ce vers devenu célèbre :

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des Dieux,

il serra la main de son *grand ami*, comme il l'appelait alors, et s'inclina profondément, disant avec une effusion tout à fait théâtrale : « Je ne l'ai jamais mieux senti. »

Le principal résultat des conférences d'Erfurth fut la confirmation de ce qui avait été convenu à Tilsitt. Napoléon fit quelques réclamations sur l'invasion de la Finlande, qui n'avait pas été formellement décidée à Tilsitt, et ce fut là le motif pour lequel il exigea la suppression de l'article secret relatif à la Turquie. Alexandre dut en être profondément blessé; mais il ne pensa pas que le temps de la franchise et de la résistance ouverte fût arrivé; il continua donc de dissimuler. C'est aussi aux conférences d'Erfurth qu'il faut rapporter la demande que fit Napoléon de la main d'une princesse russe, demande qu'Alexandre sut éluder sous des prétextes de religion et d'affections de famille dont Napoléon ne fut sans doute pas entièrement dupe.

Avant de se séparer, les deux empereurs écrivirent une lettre collective au roi d'Angleterre pour l'engager à la paix : ainsi qu'on devait s'y attendre, cette lettre n'eut point de résultat. Alexandre, comme le révèlent de curieuses correspondances conservées dans les archives d'Angleterre, était l'ami secret et dévoué de cette puissance, qu'il envoyait féliciter dans les termes les plus

flatteurs à chacun des désastres qu'elle causait à Napoléon. Il recevait comme portugais les navires britanniques, et favorisait de tout son pouvoir dans ses États le commerce de cette puissance, qui l'aidait si bien.

Dès 1811 Napoléon faisait ouvertement d'immenses préparatifs de guerre, et il n'en cachait pas le but, qui était l'asservissement de la Russie elle-même, contre laquelle il était irrité. Malgré les réclamations et les plaintes de la Russie et de l'Angleterre, il n'avait pas cessé d'étendre ses conquêtes, et le continent européen presque tout entier obéissait à ses lois. Alexandre seul conservait encore quelque indépendance, et ce reste d'indépendance il allait le perdre s'il eût cédé à toutes les exigences du système continental, devenu chaque jour plus intolérable. Irrévocablement décidé à ne point fléchir devant la fortune de Napoléon, Alexandre se prépara donc à la guerre. On connaît trop bien la mémorable campagne de 1812, pour que nous entreprenions de la raconter une fois de plus. Nous arrivons à la catastrophe de Leipzig, où les alliés obligèrent Napoléon d'accepter contre toutes leurs forces réunies cette terrible *bataille des nations*, ainsi qu'on l'a nommée. Elle dura trois jours (16, 17 et 18 octobre 1813). Napoléon y perdit la moitié de son armée, et il n'échappa lui-même avec l'autre moitié que parce que le corps autrichien qui devait occuper le seul point de retraite qu'il se fût ménagé, n'avait pas réussi à s'en rendre maître. Après une aussi grande victoire, les armées confédérées ne firent plus guère qu'une marche triomphale jusqu'au Rhin. Arrivés à Francfort (1er décembre), les trois monarques envoyèrent à Napoléon des propositions de paix qui ne furent point acceptées, et ils publièrent alors, sous le titre de *déclaration*, un manifeste violent, bientôt suivi de l'envahissement du territoire français, sous des semblants de justice et de pacification, après la lutte héroïque que Napoléon venait de soutenir contre l'Europe entière. L'invasion de la France

fut en conséquence résolue, et elle s'effectua en même temps par la Suisse, par Coblentz et par Cologne, dans les premiers jours de janvier 1814.

Le 31 mars de cette année, Alexandre fit son entrée dans Paris à la tête de ses troupes, ayant à ses côtés le roi de Prusse, et saluant de la manière la plus gracieuse la foule des habitants qui se pressaient sur son passage. A son arrivée sur le boulevard, il s'écria plein d'émotion : « Je ne viens point en ennemi. Je vous apporte la paix et le commerce. La paix, l'amitié, le bonheur des Français, voilà mon triomphe. » A ceux qui lui demandaient les Bourbons il disait : « Déclarez-vous d'une manière positive, légale, et nous vous répondons du reste. » Après la revue, il se retira dans l'hôtel de Talleyrand, ne voulant point habiter le château des Tuileries. Un conseil fut sur-le-champ convoqué : après bien des discussions, Alexandre se décida pour le rappel des Bourbons sur le trône de leurs aïeux. Il alla au-devant de Louis XVIII jusqu'à Compiègne, dans une voiture toute simple, accompagné de deux personnes seulement. Le 3 mai, jour fixé pour l'entrée de ce prince, il contempla d'une fenêtre le cortége royal, et sembla vouloir que dans cette journée les Français n'eussent des yeux que pour leur monarque. Enfin, dans la nuit du 31 mai, il partit pour l'Angleterre avec le roi de Prusse; de là il passa en Hollande, et rentra le 25 juillet 1814 à Saint-Pétersbourg, où il fut reçu avec de grandes démonstrations de joie.

Il nous reste, après ces détails rapides sur la vie et les principaux actes du règne d'Alexandre, à dire quelques mots de son caractère personnel.

Comme son rival Napoléon, il se montra toujours impatient du repos, et l'on peut dire sans exagération qu'il a passé la moitié de sa vie en voyages et en courses militaires. Dès le commencement de 1818, il partit pour visiter la Pologne, puis les provinces méridionales de

son empire, la Tauride, la Nouvelle-Russie, la Bessarabie, les Cosaques du Don, et il signala ce voyage de quinze cents lieues par un grand nombre d'actes de munificence et de fondations utiles.

De retour dans sa capitale, Alexandre s'occupa activement de réformes utiles, nécessaires au bonheur de ses peuples, consacrant le reste de son temps à des rapports diplomatiques avec les princes ses alliés.

L'année 1825 approchait de sa fin lorsque Alexandre mourut.... Ici nous nous arrêtons, car nous ne pouvons soulever le voile qui couvrira longtemps encore les derniers moments de ce prince. Périt-il d'une manière violente, expira-t-il à la suite d'une courte maladie, c'est ce qu'il est impossible d'affirmer. On a aussi parlé de poison; mais cette accusation est si communément produite, qu'on ne doit l'admettre qu'avec une excessive réserve. Quoi qu'il en soit, la nouvelle de la mort d'Alexandre fut accueillie dans tout l'empire avec les signes d'une vive et sincère douleur, et cette douleur trouva de la sympathie dans toutes les contrées. On peut dire aujourd'hui avec vérité que ce prince avait partout des amis et des admirateurs.

Dans une brochure consacrée à sa mémoire, M. Oowaroff, président de l'académie de Saint-Pétersbourg, a présenté Alexandre sous des traits assez ressemblants, bien qu'ils soient un peu flattés. « Habile à manier les hommes, Alexandre possédait une élocution facile... un tact délicat des convenances. Affable sans familiarité, imposant sans affectation, doux sans faiblesse, rien ne résistait à la séduction de ses manières. Il exerçait un empire absolu sur les esprits, et portait dans les affaires ce coup d'œil exercé qui, au premier aspect, en détermine les limites... cette présence d'esprit qui en démêle avec promptitude le véritable sens... »

Il ne fut pas exempt d'ambition : les invasions de la Finlande, de la Perse, celles des provinces turques et

polonaises, enfin les conventions de Tilsitt et les exigences de Paris et de Vienne, tout cela prouve assez que ses vues ne furent pas toujours désintéressées. Mais sous ce rapport on peut dire qu'il ne fut que le continuateur de ses ancêtres. L'esprit de conquêtes était dans sa famille comme une sorte de tradition : il n'eut qu'à suivre les plans commencés par Pierre le Grand, par Catherine II, et nos événements contemporains nous prouvent qu'il n'y a pas mis la dernière main...

La dissimulation était le trait distinctif de son caractère, et Napoléon le reconnut trop tard; il s'écriait sur le rocher de Sainte-Hélène, en parlant d'Alexandre : « C'est un Grec du Bas-Empire ; il faut s'en défier. »

Alexandre fut peut-être encore plus remarquable par l'élégance et la beauté de ses formes que par les qualités de son esprit et de son cœur, et il n'était rien moins qu'insensible aux flatteries qu'on lui adressait à cet égard. Mais il fut affecté de bonne heure d'une surdité qui, ne faisant que s'accroître avec l'âge, lui donna pendant les dernières années de sa vie des habitudes taciturnes et un aspect sombre.

L'histoire de ce prince tient une grande place dans les premières années du XIX[e] siècle, et il a eu en France, en Angleterre, en Russie et en Allemagne, une foule d'historiens.

CHAPITRE XXII

Nicolas I[er]. — Son éducation. — Goûts militaires de Nicolas et de son frère le grand-duc Michel. — Revue de Wilna. — Sévérité du tsar futur. — Son mariage avec la princesse de Prusse. — Mort d'Alexandre I[er]. — Journée du 26 décembre 1825. — Vivent Constantin et sa femme la Constitution ! — Avénement de Nicolas I[er]. — Il triomphe de l'émeute. — Vengeances. — La Pologne et le tsar. — Administration. — Réforme militaire. — Le sabre envahit tout. — Nicolas patriarche, empereur et Dieu. — Mort de Nicolas. — Avénement d'Alexandre II. — Considérations générales.

(1825 — 1855)

Né le 7 juillet 1796, sous le règne de Catherine II, son aïeule, le tsar Nicolas, si les dernières volontés de Catherine avaient été exécutées fidèlement, ne devait jamais régner. On connaît l'antipathie, on pourrait même dire la haine que cette femme impérieuse éprouvait pour son fils Paul I[er], père de Nicolas. Ces sentiments étaient poussés si loin, que par des dispositions testamentaires la grande impératrice avait privé du trône son fils au profit de ses deux petits-fils Alexandre et Constantin, entre lesquels elle avait, par un partage anticipé, divisé ses vastes possessions d'Europe et d'Asie. Alexandre était destiné par elle à demeurer dans le Nord et à continuer le titre de tsar de Russie; Constantin devait régner sur le Midi et prendre le titre d'empereur grec, avec l'obligation d'accomplir le vœu le plus cher de son ambitieuse aïeule, en s'emparant de Constantinople et en faisant de cette ville le siége de son nouvel empire. Ces dispositions, depuis longtemps arrêtées dans l'esprit de Catherine, ne furent point modifiées par la naissance de Nicolas, arrivée long-

temps après celle de ses aînés, et la veuve de Pierre III mourut, chargée de crimes, de gloire et d'années, avec l'intime persuasion que Paul ne serait point empereur, qu'Alexandre et Constantin règneraient simultanément, et que Nicolas, alors âgé de quatre mois seulement, ne serait jamais qu'un grand-duc attaché à la cour de ses frères. On sait quel démenti les événements donnèrent à ses prévisions.

Personne dans le monde politique ne songea à se préoccuper du prince Nicolas, qui, encore enfant, commençait à peine son éducation sous les yeux de sa mère, en compagnie de son frère puîné le grand-duc Michel. Rien ne faisait en effet présager que Nicolas arriverait un jour à l'empire, et l'éducation de ce prince ne fut pas plus soignée que celle de ses autres frères qu'on ne destinait pas au trône. La faute en fut bien plus cependant à l'élève qu'aux personnes chargées du soin de l'instruire et de diriger son éducation. Nicolas ne répondit que médiocrement aux soins dont il était l'objet, et ne montra une véritable aptitude que pour la musique, qu'il cultiva avec passion, au point de composer lui-même plusieurs marches guerrières. Le goût des arts résista chez Nicolas aux années et aux préoccupations du trône, et l'on s'accorde à reconnaître que si sa passion pour les beaux-arts ne fut pas constamment éclairée, elle fut toujours au moins sincèrement sentie. Les progrès de Nicolas dans la littérature et dans les sciences furent loin d'être aussi rapides.

Dès ses premières années, il manifesta cette réserve et cette dignité froide qui devait être plus tard un des traits dominants de son caractère, et l'on ne voit nulle part qu'il ait jamais existé entre lui et ses instituteurs aucun de ces rapports de douce familiarité qui devraient unir le maître et l'élève. Loin de là, il affectait de traiter ses professeurs avec une sorte de supériorité hautaine et blessante qui leur fit comprendre de bonne heure qu'ils

ne seraient jamais considérés par leur orgueilleux élève que comme des mercenaires envers lesquels on s'acquittait avec de l'argent. Ses relations avec sa mère ne furent pas d'une nature affectueuse. Il en fut de même avec les compagnons de son enfance; on ne lui connut jamais d'amis, et l'on chercherait en vain dans la liste des grands dignitaires de la cour de Russie, un seul homme qui ait dû sa fortune et son élévation à l'amitié de Nicolas. Si plus tard, devenu empereur, il se souvint de ses camarades longtemps oubliés, c'est qu'il jugea que leur courage, leur habileté ou leurs talents pouvaient le servir utilement, et qu'il était de son propre intérêt de les grouper autour de son trône.

Bien que Nicolas n'eût que cinq ans lorsqu'il assista à la terrible tragédie qui mit fin à la vie de son père et plaça la couronne sur le front d'Alexandre, on assure qu'il conserva toute sa vie le souvenir de cette nuit sanglante. Sous le règne d'Alexandre, Nicolas grandit et devint homme; dès lors il s'adonna, comme la plupart des princes de sa maison, aux exercices militaires, et porta le culte de la discipline à un point qui peut être une qualité chez un subalterne, mais qui chez un prince peut être taxé de puérilité. Il dut pourtant au grand-duc Michel de n'être pas le premier caporal de la famille impériale; les inclinations militaires étaient encore plus développées chez ce jeune frère que chez Nicolas, et poussées jusqu'à la manie. Ses colères étaient aussi burlesques que terribles, et il exécutait lui-même la plupart des sentences qu'il prononçait contre les infractions. Personne n'était à l'abri de sa justice, et chacun dans l'occasion était tributaire de sa canne; officiers et soldats, militaires et bourgeois, jusqu'à ses favoris eux-mêmes, étaient en certains cas l'objet de ses rigueurs.

Plus sévère peut-être au fond que son frère pour les fautes de discipline et les manquements au service,

Nicolas sut au moins conserver toujours une apparence de calme.

Une anecdote, qui se rapporte à Nicolas, suffira pour faire apprécier la manière dont les princes de la maison de Romanoff comprenaient la discipline militaire.

Ce prince, n'étant encore que grand-duc, passait en revue sur une place de Wilna les régiments qui composaient la garnison de la capitale de la Lithuanie. Pendant le cours de la revue, il remarqua, avec ce coup d'œil infaillible que ses courtisans appelaient le regard de l'aigle, plusieurs infractions à la discipline et aux règlements : c'était un bouton mal cousu, un pantalon mal tiré, un temps mal compris, un mouvement mal exécuté, et autres délits de cette importance commis par quelques pauvres soldats oublieux ou maladroits.

Nicolas avait pour les fautes de cette nature une mémoire implacable; et quand la revue fut terminée, il ordonna à tous les délinquants, dont il avait fidèlement retenu les numéros d'ordre, de se retourner sur place de manière à lui présenter le dos, tandis que le reste de la troupe continuait à lui faire face. Tirant alors de sa poche un morceau de craie, il inscrivit le chiffre 200 sur le premier dos, 150 sur le second, 300 sur le troisième, et ainsi de suite, ayant grand soin, avec le sentiment d'équité dont il se piqua constamment, de proportionner le chiffre à l'importance de la faute. Puis, quand tous les délinquants furent ainsi marqués, il leur ordonna d'aller toucher le montant de la somme qu'ils portaient inscrite sur le dos : c'étaient des coups de knout pour lesquels Nicolas avait fait tous ces bons au porteur, et l'on sait assez avec quelle scrupuleuse exactitude le gouvernement russe acquitte ces sortes de dettes.

L'extrême jeunesse de Nicolas ne lui permit pas de prendre part aux grands événements qui agitèrent l'Europe sous le règne de l'empereur Alexandre. Cette première partie de son existence s'écoula dans l'oisiveté,

à la cour de Russie. L'année 1814 arriva : la paix fut rendue à l'Europe; mais de graves soucis préoccupaient encore le chef du gouvernement russe. Il avait passé le milieu de la vie; son mariage datait de plus de vingt ans, et l'espoir d'avoir un héritier s'était évanoui pour lui. Dans ces circonstances on décida de faire voyager Nicolas, dont l'ambition commençait déjà à donner de l'ombrage à Alexandre. L'itinéraire de Nicolas fut tracé par l'empereur lui-même; il devait parcourir la France et l'Allemagne. Pendant cette longue pérégrination, il visita la plupart des cours de l'Europe, vint à Paris, et séjourna quelque temps aux environs de cette capitale. On supposa alors que ce voyage n'avait d'autre but que la recherche d'une femme; c'en était peut-être le véritable motif, ce fut du moins le seul qu'on mit en avant. Personne, excepté Alexandre peut-être, ne pensait que Nicolas dût lui succéder; le droit d'aînesse appelait Constantin au trône, et c'était lui qu'on regardait partout comme l'héritier de la couronne, bien qu'on envisageât avec terreur l'avenir dont était menacée la Russie sous un prince dont le cerveau malade faisait craindre de voir se renouveler les extravagances de son père.

Pendant que Nicolas voyageait, Alexandre avait négocié son mariage avec Marie-Charlotte, fille aînée du dernier roi de Prusse et sœur de Frédéric-Guillaume III, actuellement régnant. Ce fut le 13 juillet 1817 que furent célébrées, à Saint-Pétersbourg, les cérémonies de ce mariage. Nicolas avait à peine vingt et un ans, Marie-Charlotte était de deux ans plus jeune. En adoptant la religion russe, conformément à la loi, elle fut baptisée sous les noms d'Alexandra-Fédorovna.

Il ne transpira rien dans le public, jusqu'en 1823, du projet qu'avait Alexandre de désigner Nicolas pour son successeur, et ce projet demeura un mystère de famille jusqu'au moment où il devint indispensable de le faire

connaître. Il est évident qu'Alexandre avait dû s'occuper longuement et avec soin de cette importante question. Les rapports de la Russie avec l'Allemagne, et surtout avec la France, avaient jeté dans la nation, et principalement dans l'armée, des ferments de révolution qu'une main ferme et habile était seule capable, sinon d'étouffer, du moins de comprimer; et ce dut être en prévision des embarras qu'il lèguerait à son successeur qu'Alexandre se décida pour Nicolas, qui lui offrait sous tous les rapports plus de garanties que son aîné le grand-duc Constantin.

Un an après son mariage, Nicolas devint père d'Alexandre Nicolaïévitsch, le tsar récemment proclamé.

Lorsque Alexandre mourut (1er décembre 1825), laissant le trône à Nicolas, les sociétés secrètes minaient depuis longtemps l'autocratie russe; Alexandre, de son vivant, tressaillait souvent au bruit de leurs menées souterraines. Les chefs de ces sociétés avaient résolu de profiter de ce moment d'hésitation et d'incertitude qui accompagne ordinairement un changement de règne, pour imposer au pouvoir nouveau les concessions et les innovations politiques dont leurs conciliabules secrets avaient d'avance préparé les éléments. Le 13 décembre 1825, une dernière réunion des conjurés avait eu lieu à la tombée de la nuit. Le prince Troubetskoï, les frères Bestoujeff, le prince Obolinski, Kahowski, Arbouzoff, le prince Alexandre Odoïevski, Poustchin, Batenkoff, Repin, Jakoubovitch, le comte Konovitzin, et Stchepin-Rostavski, les représentants des divers intérêts qui s'agitaient dans la conspiration, en faisaient partie. Dans cette réunion suprême, l'heure du combat, longtemps attendue, fut enfin fixée. Soulever et séduire une partie de la garnison, tromper ou combattre celle qu'on ne parviendrait pas à séduire, arracher au despotisme surpris et chancelant encore sur ses bases, les modifications convenues à un ordre politique dont on ne

voulait plus, tel était le plan général. Répandre dans l'armée le bruit que l'abdication de Constantin n'existait pas, exalter les soldats par le sentiment de leur loyauté même, les appeler à la répression d'un coup d'État dirigé contre la légitimité, voilà les moyens d'exécution qu'on se proposait. Troubetskoï, placé au premier rang de l'insurrection, se chargeait, s'il le fallait, de frapper l'autocrate au cœur.

Le lendemain était le jour fixé pour la cérémonie de la prestation du serment au nouvel empereur par les corps composant la garnison de Saint-Pétersbourg. Le rendez-vous général des rebelles eut lieu sur la place du Sénat. De tous côtés débouchent les régiments révoltés, criant : *Vivent Constantin et sa femme la constitution !* Dans leur profonde ignorance, les soldats russes croyaient acclamer, dans la constitution, l'épouse même de Constantin. La révolte, entièrement militaire à son début, commence à prendre une tournure populaire ; des bourgeois notables, des habitants de Saint-Pétersbourg parlent de s'y joindre ; un hardi coup de main tenté sur le palais impérial peut en un instant livrer la victoire à l'insurrection. Nicolas n'a pas encore donné signe de vie. Il est quatre heures du soir ; le thermomètre marque 20° au-dessous de zéro.

Le nouveau tsar hésitait au fond de son palais ; il se réveille enfin, et sort à la tête des troupes qui lui sont restées fidèles. L'ordre d'ouvrir le feu est donné. Nicolas dispose d'une artillerie nombreuse ; elle vomit la mitraille à bout portant. Ce n'est plus un combat, c'est une exécution en masse, une boucherie. Les rebelles prennent la fuite, lorsque plus de deux mille d'entre eux sont restés sur le champ de bataille. Les chefs sont prisonniers ; la Néwa reçoit les morts ; les vivants doivent attendre le bourreau. Le tsar vient de ramasser une couronne dans le sang.

L'instruction du procès des chefs de la révolte que

venait de braver Nicolas, dura six mois, pendant lesquels la terreur plana sur toutes les maisons. L'empereur se fit juge d'instruction, et dirigea cette procédure. Sur cent vingt-neuf accusés, trente-six furent condamnés à mort; les autres à l'exil ou aux travaux forcés.

Le 29 juillet 1826, les cinq condamnés à mort Pestel, Rylciefs, Mourawief, Bestoujeff-Roumin et Kahowski, sortirent de prison pour se rendre à pied à la place du Sénat, où, sur un vaste échafaudage, cinq potences avaient été dressées. La tête haute, le regard assuré, les condamnés gravissent fièrement les degrés de l'échafaud; arrivés sur la plate-forme ils se livrent au bourreau. Les cordes qui soutiennent trois de ces infortunés se brisent; ils tombent de tout leur poids sur l'échafaudage, qu'ils enfoncent. Pendant une heure encore ils sont obligés d'attendre que le bourreau ait renouvelé ses apprêts. Le moment de la délivrance arrive enfin; les condamnés s'embrassent avec effusion et poussent un dernier cri de: *Vive la liberté!* Un sourd frémissement parcourt la foule, qui s'incline involontairement.

« Quel pays, s'écria Pestel quelques instants avant sa mort, que celui où l'on ne sait même pas pendre un homme! »

Ce fut toujours une des prétentions de Nicolas de paraître clément même en assouvissant sa vengeance; aussi, à la suite de ces exécutions, s'efforça-t-il de prouver que sa justice ne confondait jamais les innocents avec les coupables, et dans ce but il combla de faveurs certaines familles dont quelques membres avaient été envoyés en Sibérie et même à la mort. L'empereur fit offrir entre autres au père de Pestel une somme de cinquante mille roubles : le misérable accepta. En présence de faits semblables, on ne sait lequel on doit le plus mépriser, du souverain qui ose offrir à un père le prix du sang de son fils, ou du père qui est assez vil pour l'accepter.

La noblesse, qui tint peu compte à Nicolas de sa magnanimité forcée, ne lui pardonna jamais le sang versé par la main de ses bourreaux. Elle dissimula pendant trente ans, courba le front, mais n'oublia pas. L'empereur, de son côté, ne fut jamais dupe de ses semblants d'humilité; il savait que l'esprit d'opposition et de révolte s'était maintenu dans les rangs de ses boyards, et jusque chez ceux qui lui faisaient cortége et affectaient le dévouement le plus absolu. « Cette pensée de crainte, à défaut de remords, l'empêcha constamment de dormir, dit un de ses plus récents biographes : juste punition de ses rigueurs excessives. Ce ne fut pas peut-être la seule, et il ne faudrait pas trop s'étonner si cette maladie mystérieuse et imprévue dont Nicolas fut frappé comme d'un coup de foudre, s'expliquait un jour par une représaille des sanglantes exécutions de 1825. »

Non content d'être sacré empereur à Saint-Pétersbourg et à Moscou, Nicolas avait encore voulu se faire couronner roi de Pologne à Varsovie. En 1828, une grande cérémonie eut lieu dans la capitale des Jagellons; on remarqua surtout dans le discours officiel de l'empereur le passage suivant : « Que mon cœur, ô mon maître et mon Dieu, soit dans ta main, et que je puisse régner pour le bonheur de mes peuples et pour la gloire de ton saint nom, d'après la charte octroyée par mon auguste prédécesseur et déjà jurée par moi, afin que je ne redoute pas de comparaître devant toi au jour de ton jugement éternel ! »

Malgré la solennité de ces promesses, Nicolas se conduisit en persécuteur bien plus qu'en souverain de la Pologne; toutes les libertés polonaises étaient opprimées par lui et par son représentant le grand-duc Constantin, ce digne fils de Paul Ier, remarquable par ses sauvages bizarreries. Sous un gouverneur de ce caractère, la Pologne, tyrannisée dans son honneur, dans ses intérêts, dans sa liberté et dans sa religion, ne supportait qu'im-

patiemment le joug odieux de ses maîtres détestés. Déjà, pendant un séjour de Nicolas à Varsovie, on avait débattu dans des comités la résolution de fusiller le tsar sur la place même du palais; ce projet n'avait point eu de suite, mais le mécontentement couvait sourdement dans tous les cœurs, quand la nouvelle de la révolution française de 1830 vint le faire éclater.

Il n'entre pas dans le plan trop restreint de cet ouvrage de raconter les détails de cette lutte héroïque. L'espace et le temps nous manquent pour dire comment, après tant de glorieux combats, la Pologne succomba, les yeux tournés vers la France, et lui tendant les bras. Parcourons rapidement les annales de la Pologne, et contentons-nous d'y puiser les traits qui nous paraîtront surtout de nature à peindre l'homme dont nous esquissons le portrait.

« Dès que la révolution polonaise fut étouffée, dit un écrivain moderne, l'autocrate donna un libre cours à son ressentiment. Les supplices et les confiscations se succédèrent sans relâche. Il y avait eu de nombreuses arrestations, et l'instruction de ce vaste procès fut si longue, que bien des prisonniers trouvèrent la mort dans leurs cachots.

« Le prince Sanguszko, héritier d'une des premières familles de Pologne, avait pris part à la révolution. Il fut fait prisonnier et condamné à la perte de la noblesse, à l'exil et à la confiscation de ses biens. Le jugement fut soumis au tsar, et l'on espérait qu'il se montrerait magnanime envers le prince captif; il prit une plume et écrivit en marge de l'arrêt : *Le condamné fera le voyage de Sibérie à pied.*

« Dès les premiers mois de l'année 1832 on rencontrait sur les routes de la Russie de longues colonnes de Polonais de toute condition, qui, enchaînés dix par dix, étaient conduits à pied en Sibérie. On calculait déjà à cette époque que plus de soixante mille Polonais avaient

été ainsi envoyés dans les déserts glacés de la Russie asiatique. »

Des faits plus odieux encore, si c'est possible :

Un insurgé, Michel Wolowicz, était tombé sur le champ de bataille : son cadavre fut traîné au gibet pour y être pendu.

Une jeune fille de dix-huit ans, Mlle Kavecka, pour avoir donné des vivres aux insurgés, fut condamnée à mort et fusillée.

Un Polonais, enrôlé de force dans les troupes russes, déserte et vient chercher un refuge auprès de sa mère. La malheureuse femme, chez laquelle la crainte des peines infligées à ceux qui recèlent un déserteur l'emporte sur l'amour maternel, va elle-même dénoncer son fils aux autorités russes. Nicolas est instruit de ce fait, et, enthousiasmé de la conduite de cette femme sans entrailles, lui décerne une médaille d'honneur et lui accorde une pension.

Les enfants eux-mêmes furent traités en conspirateurs. Des collégiens polonais furent accusés de tramer un complot contre la sûreté de l'État, et, à l'âge où les fautes les plus graves sont punies par le pain sec ou le pensum, ils furent condamnés à la transportation. Il y avait parmi les condamnés des enfants de douze ans.

Les persécutions religieuses ne furent pas non plus épargnées à la Pologne. La manière dont le tsar procéda à son plan de conversion de ce pays au schisme gréco-russe, put faire croire aux catholiques que les plus mauvais jours des persécutions étaient revenus pour l'Église avec un autre Néron. Sous l'inspiration de la pensée impériale, des prêtres russes se répandirent de tous côtés pour faire des prosélytes. Des soldats accompagnaient les convertisseurs, et les malheureux qui résistaient étaient traînés en prison et n'en sortaient que Russes orthodoxes. Les brutalités les plus atroces, les traitements les plus infâmes, étaient, sous le masque de la religion, prodigués

aux malheureux qui essayaient de résister aux apôtres envoyés par le tsar.

Parmi les faits les plus odieux de cette persécution, figurent en première ligne les traitements barbares infligés par les convertisseurs russes aux malheureuses sœurs de Saint-Basile. Vivement pressées d'adopter la religion grecque, ces religieuses refusèrent avec une énergie de foi qu'on ne rencontre pas toujours chez les hommes en apparence les plus courageux. Promesses, séductions, tout fut mis en œuvre pour amener ces femmes héroïques à renier leur foi; mais elles demeurèrent inébranlables. On essaya alors des supplices; le fouet, la prison et la privation de nourriture furent employés comme moyens de conversion. On inventa pour elles des tortures inouïes : par ordre des prêtres russes, on les plongeait en plein hiver dans de l'eau glacée, et on ne les retirait de ce bain homicide que lorsque les forces et le sentiment les avaient complétement abandonnées. Rien n'y fit. Les martyres périrent presque toutes sous les coups de leurs bourreaux.

Ces faits, à peine croyables, se passaient en 1845; ils eurent alors trop de retentissement dans le monde entier, pour qu'il soit utile d'insister sur les détails. L'opinion publique s'en préoccupa vivement, sans que jamais un seul mot des journaux russes vînt démentir aucune de ces circonstances.

Quelques années auparavant, Nicolas avait écrit au saint-père la lettre que voici :

« Très-saint père, je remplis un devoir qui m'est bien « cher en exprimant à Votre Sainteté combien je suis « touché des bontés dont elle a comblé mon fils pendant « son séjour à Rome. L'accueil plein de bienveillance et « de sollicitude vraiment paternelle qu'il a trouvé auprès « de Votre Sainteté lui a inspiré pour Elle des sentiments « de reconnaissance auxquels je m'associe bien sincère- « ment. C'est aussi du fond de mon cœur que j'accueille

« les vœux que vous venez de m'exprimer, très-saint « Père, en recommandant particulièrement à mes soins « les intérêts de l'Église latine dans mes États. Mon fils « m'a exactement rendu les paroles affectueuses que « Votre Sainteté a daigné lui confier pour moi. Je me « plais à y répondre par l'assurance renouvelée que je « ne cesserai jamais de mettre au nombre de mes devoirs « envers elle de *protéger le bien-être de mes sujets catho-* « *liques*, de *respecter leurs convictions*, d'*assurer leur* « *repos*, etc. »

On a vu comment Nicolas savait tenir ses promesses les plus formelles.

Bien que Nicolas n'eût pas reçu de ses ancêtres une seule goutte de sang russe, il n'en avait pas moins au suprême degré l'esprit, les goûts, et surtout les défauts du peuple qu'il gouvernait. Il avait surtout, comme la plupart de ses sujets, une grande tendance à confondre l'apparence avec la réalité. Les Russes, ainsi que les Chinois et la plupart des peuples à demi civilisés, ont l'esprit d'imitation très-développé. Que l'on confie, par exemple, à un mécanicien russe une machine quelconque, il la copiera avec une exactitude admirable et en produira, en peu de temps, une seconde en tout semblable au modèle. Mais, ce travail accompli, demandez-lui à quoi cela sert; il vous répondra qu'il n'en sait rien, et qu'il ne s'en préoccupe pas. La surface des choses frappe le Russe; mais il n'approfondit rien, et son habitude est de juger l'arbre sur l'écorce. Ainsi a fait Nicolas. Dans ses prétendues réformes il a quelquefois imité ses voisins, la Prusse et l'Allemagne notamment, sans s'inquiéter si ces habits d'emprunt étaient à la taille de ceux auxquels il les destinait.

On sait assez quel désordre régna de tout temps dans les institutions russes. L'administration est un chaos, la justice un coupe-gorge, les finances une caverne de brigands. Trois proverbes russes peignent d'une ma-

nière vraie, mais douloureuse, le régime autocratique; les voici : ***Tout ce qui est à moi est au tsar. — Près du tsar, près de la mort. — Ne crains pas le jugement, crains le juge.***

L'armée fut surtout le but des réformes de Nicolas. La garde impériale subit les premiers changements. Le nombre des adjudants généraux de l'empereur fut porté à cent vingt, et on leur adjoignit encore un nombre infini d'aides de camp; on accorda à ces adjudants généraux le privilége d'exiger des tribunaux civils qu'ils leur soumissent toutes les questions qui pouvaient intéresser en quoi que ce fût les hommes placés sous leurs ordres ou les affaires de leur propre administration. Dans un pays comme la Russie, où la nation tout entière a une sorte d'organisation régimentaire et où tout est militaire jusqu'aux employés civils, c'était placer la justice sous le contrôle du sabre. A dater de ce moment, en effet, et par suite d'ukases qui réglementèrent ces questions, la carrière militaire devint non-seulement la première, mais la seule, pour ainsi dire, qu'il fût permis de suivre en Russie. Les titres de colonel, de général, de lieutenant général, furent donnés aux employés civils et aux chefs d'administration. L'uniforme envahit tout : sous ce régime nouveau, la Russie devint une vaste caserne. « Cette manie de l'habit militaire, dit un écrivain, et cette uniformité d'éducation ne peuvent produire que des officiers médiocres et des administrateurs plus médiocres encore. Aussi existe-t-il en Russie grand nombre de ces maîtres Jacques, civils et militaires, dont on pourrait dire avec raison : ***propres à tout, propres à rien.*** »

C'est également chose étonnante que la facilité avec laquelle Nicolas se plaisait à faire passer un homme du militaire dans le civil, ou du civil dans le militaire; et parmi les hommes les plus haut placés du règne précédent, on en pourrait citer beaucoup qui ont fait dans les régiments leur apprentissage de diplomates, tandis que

d'autres ont gagné dans le cabinet du tsar les grades importants qu'ils ont occupés depuis dans l'armée.

Par une contradiction singulière, Nicolas, idolâtre de l'état militaire, qu'il plaçait au-dessus de tout, imposa cependant plus d'une fois comme un châtiment le noble métier de soldat à ceux qui avaient encouru sa colère.

Un mot sur la religion en Russie.

Les tsars se sont efforcés de mettre le trône sur l'autel, et ils ont fini par y réussir. L'autorité religieuse est devenue depuis Pierre Ier un apanage du pouvoir temporel, et sous le règne de Nicolas surtout, l'Église gréco-russe a admis comme un dogme de foi la domination spirituelle de l'empereur, véritable pape de la religion grecque, qui prend le titre de vicaire de Jésus-Christ sur terre. Il y a plus : dans leur servile adoration, les Russes en sont arrivés à ce point qu'ils ne distinguent plus le représenté du représentant, et qu'on leur enseigne en plein catéchisme qu'il faut obéir au tsar, parce que le tsar est aussi un Dieu.

A sa mort, Nicolas était parvenu, comme on l'a souvent répété, à mettre la tiare sur son casque et à concentrer dans sa main tous les pouvoirs souverains de l'Église gréco-russe. Quelque connue que soit cette circonstance, il n'est peut-être pas sans intérêt d'examiner avec quelle astuce Nicolas sut se servir de la religion pour étendre et consolider son pouvoir absolu.

Aucune décision importante ne fut prise, aucun projet arrêté, qu'on ne les eût à l'avance prudemment couverts des intérêts de la religion. La première guerre de Turquie ne fut entreprise, au dire des manifestes, que pour protéger l'Église orthodoxe, et faire valoir ses droits et ses priviléges contre les ennemis du Christ. On sait assez que la guerre actuelle n'eut point d'autre prétexte. Héritier du trône et des vues de Pierre Ier et de Catherine II, Nicolas voulait Constantinople. Son ambition, qui rêvait pour ses successeurs une domination universelle, convoi-

tait avec avidité cette première étape sur la route de la conquête du monde ; et pourtant on vit cet apôtre couronné passer sous silence ses intérêts les plus chers pour ne mettre en avant que ceux de Dieu, dont il se disait le vicaire. La discussion des lieux saints devint l'occasion de la querelle, la protection des sujets grecs du sultan la véritable cause de la guerre. Ce ne fut point une guerre, ce fut une sainte croisade que le pape grec prêcha à ses sujets ; et ce fut au nom de cette même foi qu'il envoya dans les montagnes de l'Asie et dans les champs de la Crimée ces hordes de barbares fanatisés.

Cette guerre, nous ne la raconterons pas ici : ce récit n'appartient pas encore à l'histoire ; ce fait capital dans les annales du XIXe siècle n'a pas encore reçu sa solution. En présence de l'incertitude de l'avenir, nous croyons devoir nous abstenir : les détails recueillis jusqu'ici sont d'ailleurs assez connus, et d'un autre côté leur grand nombre ne nous permet pas de les insérer dans ce volume.

La guerre entre la France, l'Angleterre et la Turquie, d'un côté, et la Russie de l'autre, se poursuivait avec acharnement : lutte de la civilisation contre la barbarie, du bon droit contre l'injustice ; tous les regards étaient tournés vers Saint-Pétersbourg, quand une grande nouvelle retentit tout à coup d'un bout à l'autre de l'Europe. Le tsar Nicolas était mort le 2 mars 1855, à dix heures du matin. Cette nouvelle était si extraordinaire et cette mort si peu prévue, que personne d'abord n'y voulut croire. Mais les détails arrivèrent bientôt circonstanciés, et il fallut se rendre à l'évidence.

Malgré les prétendues certitudes dont quelques organes de la presse française se sont fait l'écho sur le genre de mort de Nicolas, de vagues soupçons ont persisté dans le public ; on se refuse à penser, en France, que Nicolas soit mort naturellement. Le peuple russe partagerait lui-même cette opinion, à en croire du moins les

nouvelles de Saint-Pétersbourg, qui nous apprennent que le médecin du tsar (le docteur Mandt) a dû quitter la Russie pour éviter les effets de la haine publique, qui s'est hautement manifestée contre lui.

Le fils aîné de Nicolas, Alexandre deuxième du nom, né le 17 avril 1818, a succédé à son père. Comme Nicolas Ier, subitement enlevé dans la plénitude de sa force et de son pouvoir, était l'instigateur de la guerre, sa mort produisit une immense impression ; et quand on sut que le continuateur de la politique de Pierre le Grand avait cessé de vivre, on crut à un coup de la Providence. On s'imagina que l'ambition moscovite tombait avec son représentant, qu'on allait signer sur sa tombe les préliminaires d'une paix solide, et qu'il emportait avec lui les idées belliqueuses de ses ancêtres. Vain espoir ! les premiers actes d'Alexandre II ont dissipé ces illusions hâtives.

Quand aura lieu une solution si vivement désirée ? seul Dieu le sait, Dieu souverain arbitre de la guerre et de la paix.

La pénible tâche d'historien que nous avions assumée est enfin accomplie : plus d'une fois, en retraçant les faits que nous venons de raconter, nous avons eu besoin d'une grande confiance en la sincérité des écrivains que nous lisions, pour ne pas nous demander si nous ne faisions pas un mauvais rêve, si nous n'étions pas la proie d'un horrible cauchemar. Sang et fange, voilà l'histoire de Russie depuis son origine jusqu'à nos jours : trop rarement quelque lueur de bien a éclairé la tristesse de notre sujet.

Pourquoi donc ce peuple a-t-il été le seul à ne pas suivre le progrès, à ne pas jouir des bienfaits de la civilisation? Non-seulement il n'a pas connu la civilisation religieuse, morale et politique; mais il ignore encore la matérielle.

Pour répondre à ces questions et à tant d'autres aux

quelles l'esprit du lecteur songe tout d'abord, on a adopté plusieurs points de vue : les savants et les philosophes, gens qui se font fort d'expliquer tout, se sont présentés; les premiers ont donné des raisons tirées de la position géographique de la Russie, du climat rigoureux de ce pays; les seconds ont rappelé la pensée de Platon sur la nécessité de la philosophie pour civiliser les peuples, et sur le besoin qu'ont les souverains de posséder des notions philosophiques pour conduire leurs sujets.

Les raisons tirées de la position géographique d'un pays, de la température basse ou élevée qui y règne, sont assez trompeuses pour qu'on ait pu s'y arrêter quelquefois; mais elles ne prouvent rien ou prouvent peu. On peut citer tel peuple placé sous le même ciel que la Russie, et qui jouit des avantages moraux que le même climat, dit-on, a refusé aux Russes. Quant au raisonnement des philosophes, c'est un pur sophisme; disons mieux, il est mensonger. Les philosophes ne datent pas de loin dans l'histoire, et le monde ne s'est jamais si bien gouverné que lorsqu'ils n'existaient pas encore. Depuis, avec les meilleures intentions qu'on ait voulu leur prêter, ils ont gâté et perverti tout ce qu'ils ont touché. Les appréciations des savants et des philosophes sont donc inadmissibles, et nous les abandonnons sans les examiner davantage.

Le seul principe qui puisse révéler entièrement le secret de la barbarie dans laquelle la Russie est encore plongée à l'heure qu'il est, c'est le principe religieux, l'idée chrétienne-catholique. C'est à ce seul point de vue que l'on doit examiner la Russie, c'est le seul qui nous découvre ce qu'on chercherait vainement ailleurs. Pour mieux juger le passé de la Russie, consultons celui des États européens, et de la France en particulier.

Avant la prédication catholique dans les Gaules, nos ancêtres étaient sauvages et barbares; deux termes im-

pliquant la longue suite des vices qui déshonorent l'état primitif. La vérité luisit un jour pour eux, et ils la suivirent avec sincérité : elle les civilisa rapidement, et les conduisit à cette grandeur qui éclate à toutes les pages de notre histoire. Qui avait fait cette heureuse révolution ? Le clergé catholique, dont les chefs, « les évêques (pour nous servir de la belle parole du protestant Gibbon) ont formé la France, comme les abeilles édifient leur ruche. »

La Russie, au moment de quitter l'idolâtrie pour choisir un culte chrétien, a embrassé l'erreur; elle est allée demander à Constantinople la religion grecque pervertie par Photius, et avec ce culte, qui n'avait plus que le prestige de la forme, elle a pris la civilisation raffinée, corrompue et corruptrice de Byzance. Dès les premiers jours où elle s'est jetée dans le schisme grec, la Russie a épousé l'erreur toute entière; erreur religieuse, morale et politique. Les vues qui ont déterminé la conversion du souverain russe ont-elles été bien pures ? en allant chercher le baptême à Constantinople, n'a-t-il pas trouvé un prétexte d'épier la faiblesse d'un empire qu'il convoitait déjà ? L'histoire est là pour prouver que nous ne calomnions pas la conduite du premier souverain de la Russie qui a eu l'idée de changer de culte et d'imposer sa conversion à tout un peuple.

Chez les Gaulois, il y avait des catholiques avant que Clovis songeât à se faire baptiser : les exemples des peuples conquis ont entraîné la conversion du roi des Francs, et voilà pourquoi le catholicisme a été si vigoureux dans notre patrie; c'est qu'il n'a pas été imposé, mais choisi et adopté librement.

Et puis, disons-le, les barbares Gaulois, les Francs païens, avant même de recevoir le baptême, l'avaient en quelque sorte mérité par des qualités, des vertus, dont les Pères de l'Église orientale les proposaient pour modèles à leurs auditeurs. Le catholicisme emprunta aux Romains

ce qu'il y avait de vraiment bon dans leur système politique, et le transmit aux Gaulois et aux Francs nouvellement convertis.

Mais qu'ont pris aux Grecs du Bas-Empire les Russes devenus chrétiens? Rien, si ce n'est tout ce qu'il y avait de ruse, d'astuce et de corruption dans leur caractère : telle a été leur première civilisation. Depuis, ils n'ont emprunté aux nations étrangères que le vernis imposteur de leurs manières; mais grattez cette surface légère, et vous trouverez, sous le Russe, le Grec du Bas-Empire.

En France et dans les autres pays européens, toutes les classes de l'État ont concouru à la civilisation et à la liberté sage dont un peuple bien constitué doit jouir : le roi, le clergé, la noblesse, les serfs eux-mêmes, tant que cette classe a existé sur notre sol. Le clergé, en se recrutant parmi les serfs autant et même plus que parmi les nobles, a peu à peu conquis la liberté du peuple, en élevant d'abord ses membres d'élite à la dignité cléricale, sacerdotale et épiscopale. Les humbles et les petits de la veille étaient les puissants du lendemain; de leur première condition ils ne conservaient que le souvenir du bien qu'ils pouvaient faire et l'expérience de la misère. C'est par le clergé ainsi constitué que les peuples ont été affranchis et relevés moralement.

En Russie, rien de semblable. Le bas clergé, les simples prêtres ont toujours été ce qu'ils sont aujourd'hui, humiliés presque autant que le dernier des serfs de la couronne. Dépouillés de l'autorité de la parole, ils ne peuvent faire entendre leur voix que pour commenter en chaire, et par ordre du prince, les décrets que chaque jour voit éclore. Quelle mission pour des prêtres! et ce n'est que dans les pays schismatiques ou hérétiques que se produit cet affligeant spectacle. Les païens anciens et modernes, les Grecs et les Romains, aussi bien que les sauvages idolâtres de la Polynésie, ont compris quelle

puissance le prêtre doit exercer sur toutes les classes de la société : seuls, le schisme et l'hérésie ont brisé ou asservi cette voix, qui gênait leur œuvre de destruction.

Est-ce ce bas clergé russe, avili par le sort que lui a fait le chef de l'État, passible de toutes les peines des serfs, sujet à toutes les vexations de l'arbitraire, qui jamais a pu s'interposer entre l'empereur et le peuple, invoquer la clémence de l'un, réclamer pour l'autre la liberté? Quant aux évêques et aux patriarches, ils se contentent d'un vain titre, et courbent le front sous la verge de fer de l'homme qui s'est constitué le souverain des corps et des âmes. Ce qui fait surtout la faiblesse du clergé russe, c'est qu'il ne peut en appeler du caprice du tsar à la raison éclairée du pape; c'est qu'il ne relève point de la papauté, qui est la clef de voûte de toute civilisation, de toute liberté, ainsi que les philosophes et les hérétiques eux-mêmes ont été forcés d'en convenir dans de nombreuses circonstances.

Supposons maintenant à l'empereur de Russie les intentions les meilleures et les plus religieuses; il restera toujours investi d'une double puissance qui l'aveuglera et le conduira au plus dure absolutisme. On l'a dit avec vérité, le sultan est moins despote que le tsar; il dépend des chefs de la religion, il doit les consulter, déférer à leurs avis, et il ne pourrait pas impunément tenter de secouer leur joug : c'est ce pouvoir théocratique qui assure au peuple la conservation de ses droits.

Le tsar, revêtu de deux caractères qu'il est impossible de confondre sans réaliser une alliance monstrueuse, le tsar est forcément enivré de cette toute-puissance dont lui seul offre le type redoutable. Il ne relève que de lui-même; et c'est sur cette donnée inadmissible, sur ce mensonge criant que vit depuis des siècles l'empire russe : là est le secret de son esclavage, de l'abaisse-

ment ou plutôt de l'annihilation de son clergé et de sa noblesse.

Nous avons dit le passé et le présent de la Russie; quant à l'avenir que la Providence lui réserve, nous n'en saurions parler. Nous avons essayé d'exprimer en quelques pages des considérations dont le développement formerait un volume : cette tâche suffisait à nos forces, et nous serions heureux si nos aperçus devaient être fécondés par les réflexions qu'ils inspirent.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES

DEUXIÈME PARTIE

DEPUIS LA MORT DE SAINT VLADIMIR JUSQU'A LA DIVISION
ET L'AFFAIBLISSEMENT DES TARTARES EN RUSSIE

(1015 — 1362)

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

TROISIÈME PARTIE

DEPUIS LES EXPLOITS DE DMITRI DONSKI CONTRE LES TARTARES, JUSQU'À LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XVI[e] SIÈCLE, ÉPOQUE DE LEUR ENTIÈRE EXPULSION DU SOL DE LA RUSSIE.

(1363 — 1533)

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

QUATRIÈME PARTIE

RÈGNE D'IVAN IV, LE TERRIBLE

(1534 — 1584)

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CINQUIÈME PARTIE

DEPUIS LA MORT D'IVAN JUSQU'AUX DERNIÈRES ANNÉES DU XVII[e] SIÈCLE

(1584 — 1682)

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

SIXIÈME PARTIE

RÈGNE DE PIERRE LE GRAND

(1682 — 1725)

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

SEPTIÈME PARTIE

DEPUIS LA MORT DE PIERRE Ier JUSQU'A L'AVÉNEMENT D'ALEXANDRE II

(1725 — 1855)

CHAPITRE XIX

CHAPITRE XX

CHAPITRE XXI

CHAPITRE XXII

Tours. — Imp. Mame.


DK40
B35
17281
Barthelemy

